

MÉMOIRES

de

L'ACADÉMIE ROYALE

des sciences,

DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

de

BELGIQUE.

—

TOME LI.

—

1893.

MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE

TOME LI





BRUXELLES,
F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES
ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE,
rue de Louvain, 112

MAI-SEPTEMBRE 1893

LISTE DES MEMBRES,

DES

CORRESPONDANTS ET DES ASSOCIÉS DE L'ACADÉMIE

(15 Septembre 1893)

LE ROI, PROTECTEUR.

Ch. VAN BAMBEKE, président pour 1893.
MARCHAL, le chev. Edm., secrétaire perpétuel.

COMMISSION ADMINISTRATIVE.

Le directeur de la Classe des Sciences, Ch. VAN BAMBEKE.
» » des Lettres, P. HENRARD.
» » des Beaux-Arts, Ad. SAMUEL.
Le Secrétaire perpétuel, le chevalier Edmond MARCHAL.
Le délégué de la Classe des Sciences, Fr. Crépin, *trésorier*.
» » des Lettres, Alp. WAUTERS.
» » des Beaux-Arts, ÉD. FÉTIS.

CLASSE DES SCIENCES.

Ch. Van Bambeke, directeur pour 1893.
Marchal, le chev. Edm., secrétaire perpétuel.

30 MEMBRES.

Section des sciences mathématiques et physiques (15 membres).

Donny, François-Marie-Louis, ✠ *O.*; à Gand . . . . Élu le 15 déc. 1866.
Brialmont, H.-Alexis, ✠ *G. C.*; à Saint-Josse-ten-Noode. — 15 déc. 1869.
Folie, François, ✠ *O.*; à Uccle . . . . — 15 déc. 1874.
De Tilly, Joseph, ✠ *O.*; à Ixelles . . . . — 16 déc. 1878.
Van der Mensbrugghe, Gustave, ✠; à Gand . . . . . — 14 déc. 1883.
Spring, Walthère, ✠; à Liége . . . . — 15 déc. 1884.
Henry, Louis, ✠ *O.*; à Louvain . . . . — 15 déc. 1886.
Mansion, Paul, ✠ *O.*; à Gand. . . . . — 15 déc. 1887.
De Heen, Pierre; à Liége . . . . — 14 déc. 1888.
Le Paige, Constantin-M.-M.-H.-J., ✠; à Liége . . . . — 15 déc. 1890.
Marchal, le chevalier Edm.-L.-J.-G., ✠; à Saint-Josse-ten-Noode. . . . . — 5 mai 1891.
Lagrange, Charles; à Ixelles. . . . . — 15 déc. 1891
Terby, François; à Louvain. . . . . — 15 déc. 1891.
Deruyts, Jacques; à Liége. . . . . — 15 déc. 1892.
N . . . .

Section des sciences naturelles (15 membres).

Van Beneden, Pierre-Joseph, ✠ *G. O.*; à Louvain . . Élu le 15 déc. 1842.
de Selys Longchamps, le b^on^ Edm., ✠ *G. O.*; à Liége . . — 16 déc. 1846.
Gluge, Théophile, ✠ *C.*; à Bruxelles . . . . — 15 déc. 1849.
Dewalque, Gustave-G.-J., ✠ *C.*; à Liége . . . . . . — 16 déc. 1859.
Candèze, Ernest-C.-A, ✠; à Glain (Liége) . . . . . — 15 déc. 1864.
Dupont, Édouard-L.-F., ✠ *O.*; à Boitsfort . . . . . — 15 déc. 1869.
Van Beneden, Édouard, ✠ *O.*; à Liége. . . . . . . — 16 déc. 1872.
Malaise, Constantin-H.-G.-L , ✠; à Gembloux . . . . — 15 déc. 1873.
Briart, Alph., ✠ *O.*; à Morlanwelz . . . . — 15 déc. 1874.
Plateau, Félix-A.-J., ✠ *O.*; à Gand . . . . — 15 déc. 1874.

Crépin, François, ✠ *O.*; à Bruxelles . . . . Élu le 15 déc. 1875.
Van Bambeke, Charles-E.-M., ✠; à Gand . . . . . — 15 déc. 1879.
Gilkinet, Alfred-Charles, ✠; à Liége . . . . — 15 déc. 1880.
Mourlon, Michel-J., ✠ *O.*; à Bruxelles . . . . . . — 15 déc. 1886.
Delboeuf, Joseph-R.-L., ✠; à Liége . . . . — 15 déc. 1887.

CORRESPONDANTS (10 au plus).

Section des sciences mathématiques et physiques.

Valerius, Hubert, ✠ *O.*; à Gand . . . . Élu le 15 déc. 1869.
Neuberg, J., ✠; à Liége . . . . — 15 déc. 1891.
Lancaster, Albert; à Uccle . . . . — 15 déc. 1892.
Jorissen, Armand; à Liége . . . . — 15 déc. 1892.
N. . . . .

Section des sciences naturelles.

Fredericq, Léon, ✠; à Liége . . . . Élu le 15 déc. 1879.
Masius, J.-B.-N.-Voltaire, ✠ *O.*; à Liége . . . . . — 15 déc. 1880.
Renard, Alphonse-F., ✠ *O.*; à Wetteren. . . . . . — 15 déc. 1882.
Errera, Léo; à Bruxelles. . . . . — 15 déc. 1887.
Vanlair, Charles, ✠ *O.*; à Liége . . . . — 14 déc. 1888.

50 ASSOCIÉS.

Section des sciences mathématiques et physiques (25 associés).

Kekulé, Frédéric-Auguste, ✠; à Bonn . . . . . . Élu le 15 déc. 1864.
Bunsen, Robert-Guill.-Eberh., ✠ *O.*; à Heidelberg . . — 15 déc. 1865.
Catalan, Eugène-Charles, ✠ *O.*; à Liége. . . . . . — 15 déc. 1865.
de Colnet d'Huart, Alexandre; à Luxembourg . . . — 15 déc. 1873.
Helmholtz, Hermann-Louis-F.; à Berlin . . . . . . — 15 déc. 1873.
Menabrea, marquis de Val-Dora, le comte Ls-Fic, ✠ *G. C.*;
à Florence. . . . . — 15 déc. 1874.
Struve, Otto; à Poulkova. . . . . — 15 déc. 1874.
Faye, Hervé-Aug.-Et.-Albans; à Paris . . . . — 16 déc. 1878.
Kelvin (Lord) (William Thomson), ✠ *C.*; à Glasgow . — 16 déc. 1878.
Pasteur, Louis; à Paris . . . . — 15 déc. 1879.
Schiaparelli, Jean-Virginius; à Milan. . . . . — 15 déc. 1879.
Tyndall, John; à Londres. . . . . — 14 déc. 1883.
Thomsen, Julius; à Copenhague. . . . . — 15 déc. 1887.
Weierstrass, Charles; à Berlin. . . . . — 14 déc. 1888.

Berthelot, Marcelin-P.-E.; à Paris	Élu le 16 déc. 1889.
Hermite, Charles; à Paris.	— 16 déc. 1889.
Cayley, Arthur; à Cambridge	— 15 déc. 1890.
Fizeau, Louis; à Paris.	— 15 déc. 1890.
von Bayer, Adolphe; à Munich	— 15 déc. 1890.
Newcomb, Simon; à Washington	— 15 déc. 1891.
Van der Waals, J.-D.; à Amsterdam	— 15 déc. 1891.
Brioschi, François; à Milan..	— 15 déc. 1892.
Foerster, W.; à Berlin	— 15 déc. 1892.
Friedel, Charles; à Paris.	— 15 déc. 1892.
Cornu, Alfred; à Paris . . , ...	— 15 déc. 1892.

Section des sciences naturelles (25 associés).

Dana, James-Dwight; à New-Haven (États-Unis) . .	Élu le 15 déc. 1864.
Hooker, Joseph-Dalton; à Kew (Angleterre)	— 16 déc. 1872.
Ramsay, André-Crombie; à Londres	— 16 déc. 1872.
Steenstrup, Jean-Japhet-S.; à Copenhague.	— 16 déc. 1872.
Huxley, Thomas-Henri; à Londres	— 15 déc. 1874.
Pringsheim, Nathaniel; à Berlin	— 15 déc. 1874.
Gosselet, Jules-Aug^{te}-Alex., ✠; à Lille	— 15 déc. 1876.
Daubrée, Gabriel-Auguste; à Paris	— 14 déc. 1877.
Kölliker, Rodolphe-Albert; à Wurzbourg.	— 14 déc. 1877.
de Saporta, le marquis Gaston; à Aix (France) . . .	— 14 déc. 1877.
Gegenbaur, Charles; à Heidelberg.	— 15 déc. 1882.
Kowalewsky, Alex.; à Odessa	— 15 déc. 1882.
Stur, Dionys-Rud.-J.; à Vienne	— 14 déc. 1883.
Nordenskjöld, le b^{on} Nils-Adolph.-Eric; à Stockholm. .	— 15 déc. 1884.
Virchow, Rud.; à Berlin	— 15 déc. 1884.
Leuckart, Charles-G.-F.-Rudolphe; à Leipzig	— 15 déc. 1885.
de la Vallée Poussin, Charles-L.-J.-X., ✠; à Louvain .	— 15 déc. 1885.
Hall, James; à Albany (É.-U. d'Am.)	— 15 déc. 1886.
Prestwich, Joseph; à Darent-Hulme Shoreham (Sevenoaks), Londres.	— 14 déc. 1888.
du Bois-Reymond, Émile; à Berlin	— 16 déc. 1889.
Gaudry, Jean-Albert; à Paris	— 16 déc. 1889.
de Lacaze-Duthiers, F.-J.-H.; à Paris	15 déc. 1892.
N	
N	
N	

CLASSE DES LETTRES.

P. Henrard directeur pour 1893.
Marchal, le chev. Edm., secrétaire perpétuel.

30 MEMBRES.

Section des lettres et Section des sciences morales et politiques réunies.

Wauters, Alphonse, ✠ *O.*; à Bruxelles	Élu le	11	mai	1868.
Le Roy, Alphonse, ✠ *C.*; à Liége.	—	12	mai	1873.
de Borchgrave, Émile-J.-Y.-M., ✠ *C.*; à Vienne . .	—	12	mai	1873.
Wagener, Auguste, ✠ *C.*; à Gand	—	10	mai	1875.
Willems, Pierre-G.-H., ✠ *O.*; à Louvain	—	14	mai	1877.
Rolin-Jaequemyns, Gust., ✠; à Bruxelles	—	6	mai	1878.
Bormans, Stanislas, ✠ *O.*; à Liége	—	5	mai	1879.
Piot, Charles-G.-J., ✠ *O.*; à Saint-Gilles (Brux.) .	—	5	mai	1879.
Potvin, Charles, ✠; à Ixelles	—	9	mai	1881.
Stecher, Jean-Auguste, ✠ *O.*; à Liége	—	9	mai	1881.
Lamy, Thomas-Joseph, ✠ *O.*; à Louvain	—	8	mai	1882.
Henrard, Paul, ✠ *C.*; à Bruxelles	—	5	mai	1884.
Loomans, Charles-W.-H., ✠ *C.*; à Liége	—	10	mai	1886.
Tiberghien, Guill., ✠ *C.*; à Saint-Josse-ten-Noode.	—	9	mai	1887.
de Harlez, le chev. Charles-Joseph, ✠; à Louvain.	—	7	mai	1888.
Vanderkindere, Léon, ✠ *O.*; à Uccle.	—	7	mai	1888
Henne, Alexandre, ✠ *O.*; à Bruxelles	—	6	mai	1889.
Frédérix, Gustave-A.-H., ✠; à Bruxelles	—	6	mai	1889.
Goblet d'Alviella, le comte Eugène, ✠; à Saint-Gilles (Bruxelles)	—	5	mai	1890.
Frère-Orban, H.-J.-W., ✠ *G. C.*; à Bruxelles. . .	—	4	mai	1891.
Vander Haeghen, Ferdinand, ✠ *O.*; à Gand . . .	—	4	mai	1891.
Prins, Adolphe, ✠ *O.*; à Ixelles	—	4	mai	1891.
Marchal, le chevalier Edmond-L.-J.-G., ✠; à Saint-Josse-ten-Noode	—	5	mai	1891.

Vuylsteke, Jules; à Gand . . . . Élu le 9 mai 1892.
Banning, Émile, ✠ *C.*; à Ixelles . . . . — 9 mai 1892.
de Monge, Léon, ✠; à Louvain . . . . — 9 mai 1892.
Giron, Alfred, ✠ *O.*; à Ixelles . . . . — 9 mai 1892.
de Chestret de Haneffe, le baron J.; à Liége . . . — 8 mai 1893.
N . . . .
N . . . .

CORRESPONDANTS (10 au plus).

Loise, Ferdinand, ✠ *O.*; à Louvain . . . . . . Élu le 12 mai 1873.
Fredericq, Paul, à Gand. . . . . — 4 mai 1891.
Kurth, Godefroid, ✠; à Liége. . . . . — 4 mai 1891.
Mesdach de ter Kiele, Ch., ✠ *G. O.*; à Bruxelles . — 9 mai 1892
Denis, Hector; à Ixelles. . . . . — 9 mai 1892.
Descamps, le chevalier Ed.; à Louvain . . . . . — 8 mai 1893.
Monchamp, Georges; à Saint-Trond . . . . — 8 mai 1893.
Sleeckx, Dominique, ✠; à Liége . . . . — 8 mai 1893.
Thomas, Paul, ✠; à Gand . . . . — 8 mai 1893.
N. . . . .

50 ASSOCIÉS.

Leemans, Conrad, ✠ *O.*; à Leyde . . . . Élu le 11 janvier 1847.
de Rossi, le chevalier J.-B.; à Rome . . . . . . — 7 mai 1855.
Minervini, Jules; à Naples . . . . — 4 mai 1859.
Cantù, César; à Milan . . . . — 13 mai 1861.
von Löher, François, ✠ *C.*; à Munich . . . . . . — 13 mai 1862.
von Arneth, le chevalier Alfr., ✠ *C.*; à Vienne . . — 9 mai 1864.
Mommsen, Théodore; à Berlin . . . . — 5 mai 1866.
von Sybel, Henri-Ch.-L., ✠ *C.*; à Berlin . . . . — 10 mai 1869.
Brunn, Henri, ✠; à Munich. . . . . — 8 mai 1871.
d'Antas, le chevalier M., ✠ *G. C.*; à Londres . . — 6 mai 1872.
Curtius, Ernest; à Berlin . . . . — 6 mai 1872.
Rivier, Alph., ✠ *O.*; à Saint-Gilles (Bruxelles) . . — 12 mai 1873.
Desmaze, Charles; à Paris . . . . — 4 mai 1874.
Oppert, Jules; à Paris . . . . — 4 mai 1874.
Delisle, Léopold-Victor; à Paris. . . . . — 10 mai 1875.
di Giovanni, Vincenzo; à Palerme . . . . — 6 mai 1878.

Colmeiro, Manuel; à Madrid . . . . Élu le 10 mai 1880.
d'Olivecrona, Samuel-Rodolphe-Detler-Canut; à Stockholm . . . . — 10 mai 1880.
Bohl, Joan, ✠; à Amsterdam . . . . — 9 mai 1881.
Canovas del Castillo, Antoine, ✠ *G. C.*; à Madrid . . — 9 mai 1881.
Gladstone, William-Ewart; à Londres. . . . . . . — 8 mai 1882.
Dareste, Rodolphe, ✠ *C.*; à Paris . . . . — 5 mai 1884.
Bréal, Michel-Jules-Alfred; à Paris. . . . . — 5 mai 1884.
Beets, Nicolas; à Utrecht . . . . — 4 mai 1885.
von Hoefler, le chevalier Const.; à Prague . . . . — 4 mai 1885.
Sully Prudhomme, René-François-Armand; à Paris. . — 4 mai 1885.
Perrot, Georges; à Paris . . . . — 10 mai 1886.
Philippson, Martin; à Berlin . . . . — 10 mai 1886.
Snieders, Auguste; à Anvers . . . . — 10 mai 1886.
Le Roy-Beaulieu, Paul; à Paris . . . . — 9 mai 1887.
Aumale, Henri-E.-Ph.-L. d'Orléans (duc d'), ✠ *G. C.*; à Chantilly. . . . . — 9 mai 1887.
Canonico, Tancrède; à Rome . . . . — 7 mai 1888.
Sohm, Rudolphe; à Leipzig . . . . — 7 mai 1888.
Nadaillac, J.-F.-A. du Pouget (m^is de); à Paris . . . — 7 mai 1888.
Lallemand, Léon; à Paris . . . . — 7 mai 1888.
Lucchini, Luigi; à Bologne . . . . — 7 mai 1888.
Hirschfeld, Otto; à Berlin . . . . — 6 mai 1889.
Worms, Émile; à Rennes . . . . — 6 mai 1889.
Te Winkel, Jean; à Groningue . . . . — 5 mai 1890.
de Franqueville, le c^te Amable-Charles-Franquet, ✠; à Paris. . . . . — 5 mai 1890.
Baumgarten, Herman; à Strasbourg . . . . — 5 mai 1890.
Hübner, Émile; à Berlin. . . . . — 4 mai 1891.
Dehaisnes, Chrétien; à Lille . . . . — 4 mai 1891.
Budinger, Max.; à Vienne . . . . — 9 mai 1892.
Lefèvre-Pontalis, Antonin-Germain; à Paris. . . . — 9 mai 1892.
Brunner, Heinrich; à Berlin . . . . — 8 mai 1893.
de Martens, Frédéric; à Saint-Pétersbourg . . . . — 8 mai 1893.
Tylor, Edward Burnett; à Oxford . . . . — 8 mai 1893.
Lavisse, Ernest; à Paris. . . . . — 8 mai 1893.
N. . . . .

———

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Ad. Samuel, directeur pour 1893.
Marchal, le chev. Edm., secrétaire perpétuel.

30 MEMBRES.

Section de Peinture :

Portaels, Jean-Franç., ✠ *C.*; à St-Josse-ten-Noode.	Élu le	4 janvier	1855.
Slingeneyer, Ernest, ✠ *G. O.*; à Bruxelles . . .	—	7 avril	1870.
Guffens, Godefr.-E., ✠ *C.*; à Schaerbeek	—	6 janvier	1876.
Wauters, Ch.-Émile-M., ✠ *C.*; à Ixelles	—	5 janvier	1882.
Clays, Paul-Jean, ✠ *C.*; à Schaerbeek	—	1er mars	1883.
Stallaert, Joseph-J.-F., ✠ *O.*; à Ixelles.	—	5 janvier	1888.
Markelbach, Alexandre-P.-J., ✠ *O.*; à Schaerbeek .	—	10 janvier	1889.
Robie, Jean, ✠ *C.*; à Bruxelles.	—	8 janvier	1891.
Hennebicq, A., ✠; à Saint-Gilles (Bruxelles) . .	—	7 janvier	1892.

Section de Sculpture :

Fraikin, Charles-Auguste, ✠ *C.*; à Schaerbeek . .	Élu le	8 janvier	1847.
Jaquet, Jean-Joseph, ✠ *O.*; à Schaerbeek . . .	—	11 janvier	1883.
De Groot, Guillaume, ✠ *O.*; à Bruxelles . . .	—	10 janvier	1884.
Vinçotte, Thomas, ✠ *O.*; à Schaerbeek	—	12 mai	1886.

Section de Gravure :

Demannez, Joseph, ✠ *O.*; à St-Josse-ten-Noode . .	Élu le	11 janvier	1883.
Biot, Gustave, ✠ *O.*; à Anvers	—	10 janvier	1884.

Section d'Architecture :

Balat, Alphonse-F.-H., ✠ *G. O.*; à Ixelles . . .	Élu le	9 janvier	1862.

Pauli, Adolphe-Ed.-Th., ✠ *C.*; à Gand . . . . Élu le 7 janvier 1875.
Schadde, Joseph, ✠ *O.*; à Anvers . . . . . . — 10 janvier 1878.
Beyaert, Henri, ✠ *C.*; à Bruxelles . . . . . . — 5 janvier 1888.

Section de Musique :

Gevaert, Franç.-Auguste, ✠ *G. O.*; à Bruxelles . . Élu le 4 janvier 1872.
Samuel, Adolphe, ✠ *C.*; à Gand , ... — 8 janvier 1874.
Radoux, Jean-Théodore, ✠ *O.*; à Liége . . . . — 3 avril 1879.
Benoit, Pierre-Léonard-Léop., ✠ *C.*; à Anvers . . — 5 janvier 1882.
Huberti, Gustave, ✠; à Bruxelles . . . . . . — 2 avril 1891.

Section des Sciences et des Lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts :

Fétis, Édouard, ✠ *C.*; à Bruxelles . . . . . . Élu le 8 janvier 1847.
Hymans, Henri, ✠; à Ixelles . . . . — 8 janvier 1885.
Marchal, le chevalier Edmond-L.-J.-G., ✠; à Saint-Josse-ten-Noode . . . . — 7 janvier 1886.
Rooses, Maximilien, ✠; à Anvers . . . . . . — 10 janvier 1889.
Van Even, Édouard, ✠; à Louvain . . . . . . — 7 janvier 1892.
Tardieu, Charles; à Boitsfort . . . . — 5 janvier 1893.

CORRESPONDANTS (10 au plus).

Peinture :

de Lalaing, le comte Jacques, ✠; à Bruxelles . . Élu le 10 janvier 1889.
Cluysenaar, Alfred, ✠ *O.*; à Bruxelles . . . . . . — 5 janvier 1893.
De Vriendt, Albert, ✠ *O.*; à Anvers. . . . . . . — 5 janvier 1893.

Sculpture :

De Vigne, Paul, ✠ *O.*; à Schaerbeek. . . . . . Élu le 7 janvier 1892.

Gravure :

Meunier, Jean-Baptiste, ✠ *O.*; à Ixelles . . . . Élu le 10 janvier 1884.

Architecture :

Laureys, Félix, ✠; à Bruxelles . . . . Élu le 10 janvier 1889.

Musique :

Busschop, Jules, ✠ *O.*; à Bruges. . . . . Élu le 11 janvier 1883.
Van den Eeden, Jean-Baptiste; à Mons. . . . . — 2 avril 1891.

Sciences et Lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts :

Génard, P., ✠ *O.*; à Anvers . . . . Élu le 5 janvier 1893.
N. . . . .

50 ASSOCIÉS.

Peinture :

Gérome, Jean-Léon, ✠; à Paris. . . . . Élu le 12 janvier 1865.
de Madrazo, Frédéric; à Madrid . . . . — 12 janvier 1865.
Hébert, Aug.-Ant.-Ernest, ✠ *O.*; à Paris . . . — 12 janvier 1871.
Becker, Charles, ✠ *O.*; à Berlin . . . . — 8 janvier 1874.
Frith, William-Powell, ✠; à Londres . . . . — 8 janvier 1874.
Willems, Florent, ✠ *C.*; à Paris . . . . . — 7 décem. 1882.
Leighton, Frederic; à Londres . . . . — 7 janvier 1886.
Menzel, Adolphe; à Berlin . . . . — 6 janvier 1887.
Bouguereau, William-Adolphe, ✠; à Paris . . . — 9 janvier 1890.
Alma Tadema, Laurent, ✠; à Londres. . . . . — 8 janvier 1891.
Lefebvre, Jules; à Paris . . . . — 8 janvier 1891.
Breton, Jules-Adolphe, ✠ *O.*; à Courrières. .
(Pas-de-Calais) . . . . — 7 janvier 1892.

Sculpture :

Cavelier, Pierre-Jules; à Paris. . . . . Élu le 7 janvier 1864.
Monteverde, Jules; à Rome . . . . — 8 janvier 1874.
Guillaume, Claude-J.-B.-Eugène; à Paris . . . — 6 janvier 1876.
Thomas, Gabriel-Jules; à Paris . . . . — 11 janvier 1883.
Kundmann, Charles; à Vienne . . . . — 11 janvier 1883.
Begas, Ch.-Th.-A.-Reinhold, ✠ *O.*; à Berlin . . — 8 janvier 1885.
Dubois, Paul; à Paris . . . . — 5 janvier 1893
Mercié, Antonin; à Paris. . . . . — 5 janvier 1893.

Gravure :

Stang, Rudolphe; à Amsterdam . . . . Elu le 8 janvier 1874.

Chaplain, Jules-Clément; à Paris	Élu le	5 janvier 1888.
Raab, J.-L.; à Munich	—	10 janvier 1889.
Unger, William-Georg.-Bodo; à Vienne	—	5 janvier 1893.

Architecture :

de Leins, Chrétien-Frédéric, ✠; à Stuttgart . . .	Élu le	7 janvier 1864.
Daly, César; à Paris	—	12 janvier 1865.
Vespignani, le comte Virginio; à Rome	—	12 janvier 1871.
Contreras, Raphaël; à Grenade	—	8 janvier 1880.
Raschdorff, Jules-Charles; à Berlin.	—	5 janvier 1882.
Waterhouse, Alfred; à Londres	—	7 janvier 1886.
Revoil, Henri-A., ✠; à Nîmes.	—	10 janvier 1889.
Vaudremer, Joseph-Auguste-Émile; à Paris . . .	—	3 mars 1892.

Musique :

Thomas, Ch.-L-.Ambroise, ✠ *O.*; à Paris	Élu le	8 janvier 1863.
Verdi, Joseph; à Busseto (Italie).	—	12 janvier 1865.
Gounod, Charles-François, ✠ *O.*; à Paris	—	4 janvier 1872.
Saint-Saens, Camille-Ch., ✠; à Paris	—	8 janvier 1885.
Brahms, Jean; à Vienne.	—	7 janvier 1886.
Rubinstein, Antoine-Grégoire; à St-Pétersbourg .	—	6 janvier 1887.
Bourgault-Ducoudray, Louis-Albert; à Paris . .	—	6 janvier 1887.
Wüllner, François; à Cologne	—	8 janvier 1891.
Massenet, Jules; à Paris.	—	5 janvier 1893.

Sciences et Lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts :

Ravaisson-Mollien, J.-G.-Félix-Lacher; à Paris . .	Élu le	10 janvier 1856.
Gailhabaud, Jules; à Paris.	—	9 janvier 1868.
Lübke, Guillaume; à Stuttgart.	—	9 janvier 1873.
Delaborde, le comte Henri; à Paris.	—	8 janvier 1874.
Sourindro Mohun Tagore, le radja, ✠ *C.*; à Calcutta.	—	4 janvier 1877.
Milanesi, Gaetan; à Florence	—	8 janvier 1885.
Bertolotti, Antoine; à Mantoue	—	5 janvier 1888.
Bode, Guillaume; à Berlin	—	10 janvier 1889.
Ruskin, John; à Brantwood	—	7 janvier 1892.

NÉCROLOGIE.

CLASSE DES SCIENCES.

HOFMANN (Aug. Wilh.), associé, décédé à Berlin, le 5 mai 1892.
OWEN (Richard Sir), associé, décédé à Londres, le 19 décembre 1892.
DE CANDOLLE (Alp.-L.-P.-Pyrame), associé, décédé à Genève, le 5 avril 1893.
MOLESCHOOT (Jacques), associé, décédé à Rome, en mai 1893.
MAUS (Henri), membre, décédé à Ixelles, le 11 juillet 1893.

CLASSE DES LETTRES.

GANTRELLE (Joseph), membre, décédé à Gand, le 24 février 1893.
FAIDER (Charles), membre, décédé à Bruxelles, le 6 avril 1893.
NÈVE (Félix), membre, décédé, à Louvain, le 23 mai 1893.
CASTAN (Auguste), associé, décédé à Besançon, le 28 juin 1892.
DE VRIES (Matthias), associé, décédé à Leiden, le 9 août 1892.
TENNYSON (A.), associé, décédé à Harlemère, (Ile de Wight), le 6 octobre 1892.
LORIMER (Jacques), associé, décédé à Édimbourg.
FRANCK (Adolphe), associé, décédé à Paris, le 11 avril 1893.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

CANNEEL (Th.), correspondant, décédé à Gand, le 16 mai 1892.
BONNASSIEUX (Jean), associé, décédé à Paris, le 3 juin 1892.
LIMNANDER DE NIEUWENHOVE (Le baron Armand), associé, décédé au château de Moignanville (Seine-et-Oise), le 14 août 1892.

TABLE

DES

MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME LI

CLASSE DES SCIENCES

CLASSE DES LETTRES

ÉTUDES

SUR

L'ASPECT PHYSIQUE DE LA PLANÈTE JUPITER

TROISIÈME PARTIE :

Observations faites à Louvain, pendant l'opposition de 1887, à l'équatorial de 8 pouces de Grubb, et première comparaison des résultats avec ceux de M. Stanley Williams;

PAR

F. TERBY,

MEMBRE DE L'ACADEMIE.

AVEC 4 PLANCHES.

(Présenté à la Classe des sciences dans la seance du 6 août 1892)

INTRODUCTION.

Les deux premières parties de ces études comprennent les observations de Jupiter que j'ai faites à Louvain en 1881, 1882, 1883, 1884 et 1885, à l'aide de ma lunette de Secretan, de 9 centimètres d'ouverture utile [1]. L'installation d'un équatorial de 8 pouces de Grubb, sous une coupole tournante, ayant absorbé mon attention à la fin de 1885 et pendant une partie de 1886, les observations de Jupiter ont été peu nombreuses pendant cette dernière année [2], et ce n'est qu'en 1887 que j'ai pu reprendre ces

[1] *Mém. cour. et Mém. des savants étrangers, publiés par l'Académie royale de Belgique*, t. XLVII, 1885, et t. XLIX, 1888, in-4°.

[2] Je crois utile de donner ici les quatre croquis les plus intéressants que j'ai faits en 1886, en me servant encore de la lunette de Secretan, munie de son grossissement de 180 fois. Dans les *Éphémérides* pour l'opposition de 1885-1886, publiées dans les *Monthly Notices*, vol. XLV, p. 504, M. Marth adopte pour valeur de la rotation diurne de la planète 870°31 (mouvement de la tache rouge), tandis que dans les *Éphémérides* relatives aux oppositions suivantes, il a adopté 870°27. J'ai corrigé des effets de cette différence les longitudes trouvées pour 1886, en me servant d'une table que l'astronome anglais a bien voulu m'envoyer; ces longitudes sont donc comparables à celles des oppositions suivantes, comme l'opposition de 1887, par exemple.

Le 9 mars 1886, de 10^h7^m *à* 10^h17^m (t. m. de Bruxelles); L (longitude du méridien cen-

études, en m'aidant cette fois d'un nouvel instrument dont les excellentes qualités avaient été mises en évidence par de nombreuses épreuves. J'ai également observé Jupiter, au 8 pouces, en 1888, 1889, 1890 et 1891 [1]; j'eusse désiré de pouvoir réunir toutes ces observations dans cette *troisième partie*, mais j'ai reconnu, à mon grand regret, que je reculerais trop, en procédant ainsi, les observations si nombreuses et si importantes de 1887, déjà considérablement en retard. Je me suis donc décidé à consacrer cette *troisième partie* exclusivement à l'exposé de mes résultats pour l'opposition de 1887. Dans le même but, j'ai résolu de réserver, pour les parties subséquentes de ces *Études*, une discussion générale de toutes les observations faites depuis 1881, qui aurait trop retardé aussi la publication de l'opposition de 1887.

M. Stanley Williams a publié une admirable série d'observations de

tral) = 0°5; fig. A. On voit la tache rouge sous la forme de l'ellipse de Gledhill, mais elle est difficile; tout est très faible, sauf 3I et 3III; image trop baveuse; 3III est rouge.

Extrémité I de la tache rouge au méridien central, à	9h41m30s . . .	L = 342°1
Milieu	10h11m 0s±. . .	L = 359°9±
Tache brillante (α) au méridien central	10h28m 0s . . .	L = 10°2

7 mars, de 8h59m à 9h8m; L = 18°2; fig. B.

3II plus large à droite; tache rouge bien visible sous forme de l'ellipse de Gledhill; l'intérieur de l'ellipse est blanc; 3III est rouge.

Extrémité II de la tache rouge au méridien central, à . . .	8h59m 0s . . .	L = 15°5
(α) au méridien central	9h21m 0s . . .	L = 28°8

7 mars, de 10h25m à 10h54m; L = 70°2; fig. C.

Bande 3I double (?); 3III rouge.

(α) au méridien central, à.	10h38m25s . . .	L = 75°6

8 mars, de 9h25m à 9h29m; L = 182°3; fig. D. Observé jusqu'à 9h36m.

3I et 3III rougeâtres, plus noires en dessous. Tache blanche, brillante, au bord nord de 3III; sa longitude doit être, à fort peu près, de 152°3, dans le système de rotation de la tache rouge.

[1] Un résumé des observations de 1891 a déjà paru dans les Bull. de l'Acad. royale de Belgique, 3e sér., t. XXII, n° 11, p. 378; 1891 : *Sur l'apparition de plusieurs nouvelles taches rouges dans l'hémisphère austral de Jupiter, et sur la structure de la bande septentrionale 4 de cette planète.*

Jupiter, faites également en 1887 [1]; il est fort intéressant de comparer en détail nos observations si nombreuses : je puis dire que presque toutes les taches de l'astronome anglais sont susceptibles d'être identifiées avec les miennes; j'aurai l'occasion d'appeler, en passant, l'attention sur les résultats les plus saillants d'une comparaison préliminaire que j'ai faite, me réservant d'entrer, à ce sujet, dans plus de détails par la suite, afin de ne point retarder, je le répète, la publication de mes observations de 1887.

Une période de sécheresse remarquable et de sérénité presque non interrompue du ciel a favorisé les observations de 1887, au point que, depuis le 1er mai jusqu'au 14 août, il a été possible de faire plus de quatre-vingts dessins. Cependant le peu de hauteur de Jupiter a rendu impossible l'usage des forts grossissements : l'oculaire le plus utile a été celui de 180 fois.

Je me suis donné pour tâche principale, comme dans mes observations précédentes, la détermination de la longitude zénographique d'un grand nombre de détails; à cet effet, j'ai observé avec grand soin les passages de ces points spéciaux au méridien central, et j'en ai déduit leurs longitudes à l'aide des *Éphémérides* de M. Marth [2]. Pour d'autres points que je n'avais pu soumettre à cette détermination rigoureuse, j'ai mesuré les longitudes à l'aide d'un disque tracé sur papier transparent, et portant les méridiens et les parallèles, disque que j'appliquais sur les dessins pour relever la position des points en question; la longitude du méridien central, calculée d'après les *Éphémérides* de M. Marth, me permettait de déduire de cette position la longitude de chaque point considéré. J'ai trouvé généralement, entre les résultats fournis par les deux méthodes, un accord inespéré d'abord; il en est de même entre les résultats fournis par des dessins différents, contenant le même détail mesuré dans chacun d'eux; exceptionnellement, un écart de plus d'une dizaine de degrés en longitude s'est manifesté dans ces résultats,

[1] *Zenographical fragments*, I; London, Mitchell and Hughes, 1889.
[2] *Monthly Not.*, vol. XLVII, nº 1, p. 40.

et j'ai, dans ce cas, utilisé seulement le chiffre obtenu dans les conditions les plus favorables et par la méthode la plus rigoureuse. Il faut attribuer d'ailleurs certaines divergences à la difficulté qu'il y a parfois à trouver, dans les détails signalés, un point de repère bien précis : c'est ainsi que la longitude du point que nous avons désigné par A, par exemple, est capable de présenter de grands écarts, ce point se rapportant à la saillie formée par la bande 3I immédiatement à la suite de la tache rouge, et aucun repère précis n'existant sur la courbure qu'offre cette saillie.

On sait que la valeur obtenue pour la durée de rotation de Jupiter varie assez notablement suivant la latitude des détails considérés [1]; cependant, avec M. BELOPOLSKY [2], nous croyons permis, pour simplifier cette étude, de considérer presque tous ces mouvements comme pouvant se ranger, en tant que première approximation, dans deux catégories principales : nous distinguons ainsi, en premier lieu, les détails qui obéissent à une durée de rotation ayant pour type *celle de la tache rouge* [3], qui est de 9^h55^m à 9^h56^m, et, en second lieu, les détails qui se meuvent suivant la période *des taches blanches équatoriales,* dont la valeur est de 9^h50^m à 9^h51^m. La première catégorie renferme des accidents planétaires situés au sud de la bande équatoriale 3I, et également ceux qui se présentent au bord nord et en général au nord de la bande 3III ; la seconde catégorie comprend les détails situés au bord nord de la bande équatoriale 3I et au bord sud de la bande équatoriale 3III, et ceux qui se présentent entre les deux bandes 3I et 3III, ou, par conséquent, dans la zone équatoriale proprement dite.

Quoi qu'il en soit, l'étude de tous les détails observés en 1887 exigeait donc

1 STANLEY WILLIAMS, ouvrage cité, p. 111.
2 *Ueber die Rotation des Jupiter. Mélanges mathém. et astron. tirés des Bull. de l'Acad. impériale des sciences de Saint-Pétersbourg,* t. VII, pp. 116-118. (*Bull.* n. s., t. II [XXXIV], p. 121.)
3 Voy. les deux systèmes de rotation dans les *Éphémérides* de MARTH, *loc. cit.* Voy. aussi STANLEY WILLIAMS, *loc. cit.*, p. 111, au bas : *Périodes moyennes de rotation.*

que l'on calculât les longitudes au moins dans ces deux systèmes de rotation. Précisément les *Éphémérides* de M. Marth simplifient ce double calcul; telle est l'origine des DOUBLES LONGITUDES du méridien central et de tous les accidents planétaires qui figurent partout dans le cours de ce mémoire; *il sera bien entendu que toute longitude donnée en* **CHIFFRES GRAS** *se rapporte au système de rotation des taches blanches équatoriales* (système I de Marth).

Comme le classement des dessins, dans ce dernier système, montre immédiatement que les aspects successifs ne sauraient s'accommoder de cette vitesse de rotation, nous avons adopté le mouvement de rotation de la tache rouge comme base de notre classement général, et placé nos dessins et nos descriptions dans l'ordre des longitudes croissantes de ce système. Un tableau général réunit d'ailleurs ensuite toutes ces observations dans l'ordre de date, avec les longitudes en regard, pour guider le lecteur dans toutes ses recherches.

Nous n'ignorons pas que DENNETT [1], DENNING [2], J. SCHMIDT [3], STANLEY WILLIAMS [4], BARNARD [5], etc., attribuent à certaines taches noires apparues, notamment en 1880 et en 1891 [6], au bord sud de la bande septentrionale 4, un mouvement plus rapide que ceux de tous les autres points, puisque la durée de rotation de ces taches serait de 9^h48^m, ou 9^h49^m seulement; mais ce détail a peu d'importance *au point de vue de nos observations de 1887*, puisque, à cette époque, aucune tache de cette nature n'est apparue dans ces parages [7].

1 *The Observatory*, 1880, nº 44, p. 653.

2 *Ibid.*, 1881, nº 47, p. 85; 1891, septembre, p. 312; octobre, p. 329; 1892, mars, p. 147.

3 Voy. BELOPOLSKY, *Ueber die Rotation des Jupiter*, p. 110, ouvrage cité.

4 *The Observatory*, 1891, novembre, p. 361; 1892, février, p. 109.

5 *Pub. of the Astr. Soc. of the Pacific*, nº 5, novembre 1889, p. 103; *Astr. Nachr.*, nº 3063, p. 291; *Monthly Not.*, LII, novembre 1891, p. 8.

6 F. TERBY, *Sur l'apparition de nouvelles taches rouges et sur la structure de la bande septentrionale 4;* BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE, 3e sér., t. XXII, nº 11, p. 378; 1891.

7 M. SELLS, de l'Observatoire d'Adélaïde (Australie), a cru devoir jeter des doutes sur la réalité de cette période de 9^h48^m, et est arrivé, au contraire, pour ces taches de la bande 4,

Le système II de rotation de M. Marth (tache rouge) a permis l'identification de nombreux accidents de la surface. Certains détails, obéissant à cette rotation de 9^h55^m, ont joui d'une permanence remarquable : citons ici la tache rouge, nos taches blanches B et E, au bord nord de 3III, notre point C, notre tache D, etc. La période de rotation de la tache rouge suffisait amplement à leur identification, du moins pendant ce laps d'observations; certaines irrégularités se sont manifestées, il est vrai, comme l'indiquent les longitudes successivement trouvées pour ces points, ainsi que nous le verrons plus loin. La persistance de ces détails nous semblait difficilement conciliable avec l'hypothèse qui en fait de simples accidents de l'atmosphère, et nous portait invinciblement à rechercher si, dans la zone équatoriale elle-même, nous ne trouverions pas de traces de taches permanentes animées du même mouvement de rotation. Plusieurs astronomes d'ailleurs, dans ces derniers temps, frappés de la persistance de la tache rouge et d'autres détails de la planète, ont incliné sérieusement à repousser le caractère atmosphérique de tous ces phénomènes, admis généralement jusqu'ici : citons M. Hough, de l'Observatoire Dearborn, qui juge que la nature atmosphérique de ces détails n'est plus soutenable [1]; M. Barnard qui arrive à conclure que les taches de la planète appartiendraient à la surface même de Jupiter, mais en admettant que celle-ci fût dans un état de plasticité conciliable avec les changements et les mouvements qu'on y signale [2]. Citons aussi M. Lynn : plutôt que d'admettre la nature nuageuse de la tache rouge dans les conditions de stabilité que celle-ci montre depuis TREIZE ans, cet astronome préférerait croire à des changements de vitesse du globe jovien lui-même,

à une durée de 9^h57^m; il est vrai que MM. Denning et Stanley Williams ont répondu à cette note de l'astronome australien. Voy. *The Observatory :* Sells, janvier 1892, p. 58; Stanley Williams, février 1892, p. 112, et Denning, mars 1892, p. 147.

[1] *Report of the Dearborn Observatory for 1885 and 1886*, p. 10.

[2] *Monthly Not.*, vol. LII, novembre 1891, p. 16. — M. Stanley Williams a donné son adhésion à cette manière de voir dans l'*Observatory*, janvier 1892, p. 62.

pour expliquer les irrégularités du mouvement de cette tache [1]. Et ne trouvons-nous pas un indice de la même tendance dans le désir, exprimé par M. Bredichin, de voir discuter par M. Sternberg toutes les observations de la tache rouge, *dans le but de décider si celle-ci est mobile ou non* [2]?

Il est incontestable que la tache rouge, parue en 1878 et visible encore parfaitement au moment où nous écrivons ces lignes (1891), a fait entrer l'étude de Jupiter dans une phase toute nouvelle. On se bornait, en général, jusque-là, à considérer le disque de cette planète comme le siège des changements les plus brusques et les plus fréquents [3] : quel espoir de rencontrer jamais la moindre constance dans une masse nuageuse? Aussi semblait-il suffisant de constater superficiellement l'aspect général, en mettant sur le compte de mouvements atmosphériques inexpliqués les changements apparents que l'on enregistrait. Mais voici qu'une tache apparaît : par sa grandeur, par sa couleur, par sa forme, elle attire l'attention dans les plus petits instruments; on en cherche avec quelque succès la trace dans les dessins les plus anciens [4]; on l'épie avec la crainte anxieuse de la voir s'évanouir du jour au lendemain comme les autres *nuages* de Jupiter, et on la suit pendant *treize* années! Après cette longue période de visibilité, elle semble même reprendre une nouvelle évidence! Est-ce là un accident atmosphérique? Sont-ce là les caractères que nous sommes accoutumés à reconnaître dans les nuages? On objectera les mouvements

[1] *The Observatory*, X, 1887, p. 431; XI, 1888, p. 125.

[2] *Sur la durée de rotation de la tache rouge de Jupiter*, par P. Sternberg; Annales de l'Observatoire de Moscou, 2e sér., vol. I, 2e livrais., p. 91; 1888.

[3] Rendons à Cassini la justice de constater qu'il a soupçonné la permanence de certaines configurations de Jupiter. *Mém. de l'Acad. des sciences de Paris*, t. X, pp. 1, 513, 596, 707. Voy. aussi *Histoire de l'Académie*, t. I, pp. 314, 440; t. II, p. 104.

[4] Voy., entre autres, Niesten, *Note sur la tache rouge de Jupiter* (Bull. de l'Acad., 2e sér., t. XLVIII, 1879, p. 604); Stanley Williams, *Observatory*, novembre 1890, p. 338, dessin de Schwabe, de Dessau; Noble, *Monthly Not.*, XLVII, p. 516; Ryle, *Observatory*, déc. 1890, p. 392.

constatés dans cette tache, les petites irrégularités de son mouvement de rotation ; mais ces objections, basées sur des données bien faibles, sur des constatations bien délicates, nous paraissent de peu de force en présence des arguments précédents, qui tendent à fixer la tache sur la surface même de la planète. Cette dernière manière de voir nous paraît la seule admissible, et la vérité nous semble cachée dans la conciliation de ce principe, pris pour point de départ, avec tous les autres faits observés. *Fixité et mobilité, permanence et fragilité, nuages durables et immuables, surface planétaire solide ou plastique, mais douée de mobilité*, en un mot *coexistence des attributs les plus antagonistes,* telle est la caractéristique de l'aspect de cet astre; telle est la difficulté du problème à résoudre; la clef du mystère est ici dans la *conciliation de ces contraires :* peut-être l'hypothèse d'une *surface encore en voie de solidification, en partie solide ou plastique* en certaines régions et pendant des périodes plus ou moins longues, liquide encore dans d'autres régions, voilée en partie par une atmosphère épaisse, se concilie-t-elle le mieux avec les faits observés [1].

Depuis que la permanence de la tache rouge a été constatée, l'attention s'est portée avec plus de persévérance sur la planète, et d'autres taches durables ont été signalées; la réapparition des mêmes aspects, après des éclipses momentanées, sur la même région planétaire, a été remarquée, tout cela au milieu de mouvements relatifs extraordinaires. Faut-il, avec certains astronomes [2], ne trouver pour ces faits singuliers d'autre explication que celle-ci : ces phénomènes sont atmosphériques, mais ils se produisent au-dessus de certaines régions stables de la surface qui les favorisent ; de là le

[1] Nous avons vu plus haut que MM. Barnard et Stanley Williams sont favorables à cette hypothèse. Voy. aussi Niesten, *Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles,* 1885, p. 275. M. Hough n'est pas loin de partager la même opinion (*Report of the Dearborn Observatory,* 1881, p. 13).

[2] Voy. *Observatory,* XI, 1888, pp. 88, 125; discussion entre MM. Lynn et Denning. — Noble, *Monthly Notices,* XLVII, p. 517.

mélange de leurs deux caractères de fixité et de mobilité? Faut-il ainsi rééditer, à propos de Jupiter, l'opinion qui avait cours à la fin du siècle dernier au sujet de la planète Mars, opinion que Schröter avait formulée le plus explicitement? Quand l'astronome de Lilienthal voyait se reproduire, dans les mêmes régions de Mars, des taches exactement de même forme, il se refusait aussi à admettre que ces taches faisaient partie intégrante de la surface et n'y voyait que des nuages obéissant à l'impulsion des vents. Pour lui, ces taches identiques, prenant sans cesse naissance sur la même portion de surface planétaire, étaient aussi des phénomènes météorologiques dus à une prédisposition spéciale de cette région à en produire toujours de semblables, et la Mer de Kaiser ou Grande Syrte n'était qu'un amas de nuages dont la pointe, sans cesse dirigée vers le nord, obéissait peut-être à une action magnétique [1] ! Ces erreurs, dans lesquelles versaient les anciens observateurs de Mars, semblent devoir nous donner à réfléchir, et à plus forte raison si nous considérons que Jupiter est beaucoup plus distant de nous et que le mystère qui l'enveloppe est encore beaucoup plus impénétrable.

Ces réflexions nous ont guidé dans nos observations et dans la composition de ce travail; nous avons, avant tout, cherché à nous défendre de toute idée préconçue : pour cela nous avons tâché d'abord de nous soustraire à l'influence de l'opinion prédominante, qui n'a fait jusqu'ici des taches de Jupiter que de simples phénomènes atmosphériques; sans tomber dans l'extrême inverse, nous avons considéré, au préalable, comme possible qu'il existe sur cette planète beaucoup plus de détails permanents qu'on ne l'a supposé. Cette dernière hypothèse nous a guidé, pour une large part, dans le choix des lettres que l'on trouvera attachées aux divers accidents du disque, ainsi que nous allons l'exposer.

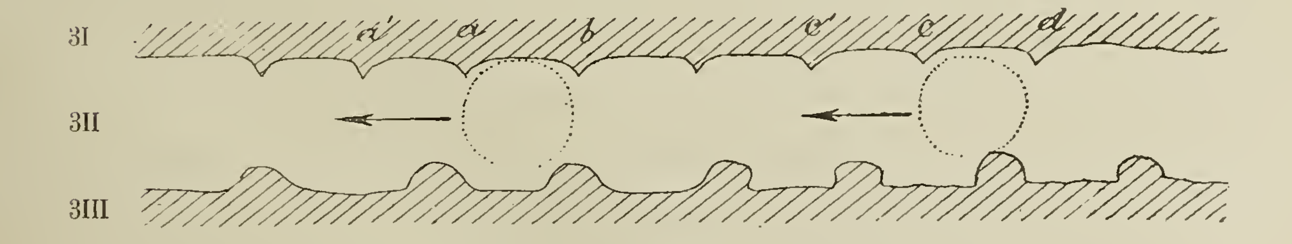
[1] *Areographische Fragmente,* voy. MÉM. COUR. ET MÉM. DES SAVANTS ÉTRANGERS PUBLIÉS PAR L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE, t. XXXVII, 1873, in-4°; spécialement pp. 19, 20; et *Areographische Beiträge* de Schröter, publiés par M. VAN DE SANDE BAKHUYZEN. Leiden, Brill, 1881.

Dans la zone équatoriale se succèdent sans cesse des dentelures au bord nord de 3I, des proéminences au bord sud de 3III, des taches blanches, brillantes, ou des globes lumineux alternant avec ces dentelures ou ces proéminences; la grande ressemblance, l'identité presque complète que présentent entre eux tous ces détails d'une même catégorie, conduisent aisément à les confondre les uns avec les autres. Supposons que l'on retrouve, au méridien central, par exemple, une dentelure identique avec un autre accident de même espèce observé précédemment, sous le même méridien calculé à l'aide de la durée de rotation de la tache rouge; croira-t-on que ce détail a réellement obéi à ce dernier mouvement de rotation, ou prétendra-t-on qu'un autre détail semblable, identique même, a été amené dans cette position par le mouvement plus rapide qui est l'apanage des taches équatoriales proprement dites, et notamment des taches blanches? Quant à nous, nous avions d'abord désigné par la même lettre les dentelures ou proéminences, et même les taches blanches ou globes lumineux qui nous semblaient identifiables dans le système de rotation de la tache rouge; c'est ainsi que nos dessins renfermaient des lettres identiques, affectant des taches que l'ouvrage de M. Stanley Williams suppose différentes, et réciproquement des lettres différentes attachées à des taches identiques pour cet astronome. Après mûre réflexion, nous n'avons rien cru devoir changer à cette notation primitive. Pourquoi, cependant, demandera-t-on, ne point faire disparaître cette anomalie? Pourquoi, nos taches une fois identifiées avec celles de M. Williams, n'avons-nous point réservé une seule et même lettre pour toutes celles que cet astronome considère comme identiques? C'est que nous avons regardé comme amplement suffisantes les identifications faites à chaque pas, dans le cours de ce mémoire, avec les taches de M. Williams, et que nous avons voulu appeler en même temps l'attention sur la double interprétation que l'on peut souvent donner aux phénomènes exposés, et provoquer ainsi des réflexions et des discussions qui ne peuvent manquer de porter leurs fruits.

Admettons, comme tout à fait établi, le mouvement plus rapide des taches blanches équatoriales ou des globes lumineux; on se demandera encore parfois si les taches sombres, dentelures ou proéminences, participent réellement à ce mouvement et n'obéissent pas plutôt à une impulsion comparable à celle qui gouverne la tache rouge. Dans ce cas, en effet, leur déplacement apparent, par rapport à cette dernière tache, ou leur mouvement conforme à celui des taches blanches trouveraient peut-être leur explication dans une illusion que nous allons tâcher de faire comprendre.

Supposons d'abord que les taches blanches ou globes lumineux soient des produits situés entre nous et les bandes sombres, pouvant par conséquent masquer ces dernières avec leurs dentelures et leurs proéminences, en s'interposant entre celles-ci et nous. Nous savons que nous nous heurtons ici à divers obstacles : certaines observations de M. Williams, entre autres, semblent prouver que les bandes sombres seraient, au contraire, superposées aux taches blanches [1]; M. Denning croit avoir vu la substance des taches noires éclipser en partie les taches blanches [2]; il est vrai, d'autre part, que M. Green est d'un avis contraire [3], de même que MM. Niesten et Stuyvaert [4], et M. Hough [5].

Quoi qu'il en soit, dans notre hypothèse provisoire, nous pourrons figurer la zone équatoriale bordée par les bandes 3I et 3III, avec leurs dentelures et leurs proéminences, par le croquis ci-joint :



[1] *Zenographical fragments* cités, p. 112. — *The Observatory*, t. VI, 1883, pp. 20, 189.
[2] *The Observatory*, t. V, 1882, p. 144.
[3] *Ibid.*, t. VI, 1883, p. 121. — *Mem. of the R. A. S.*, XLIX, part. II, p. 264.
[4] *The Journal of the British Astr. Assoc.*, octobre 1891, p. 9.
[5] *Report of the Dearborn Observatory*, 1881, p. 13.

Nous figurons aussi deux globes pointillés. Dans cette première observation, ces deux globes sont placés respectivement entre les dentelures *a*, *b* et *c*, *d*, de 3I. Supposons que, par un mouvement plus rapide, les globes se déplacent seuls vers la gauche, dans l'intervalle séparant cette première observation de la seconde, et viennent se placer de façon à masquer les dentelures *c* et *a*. A la seconde observation, rien ne sera plus facile que de croire que la dentelure *c* est passée en c' et la dentelure *a* en a', et que d'attribuer ainsi aux dentelures *c* et *a* le même mouvement qu'aux globes lumineux, alors qu'en réalité elles ont conservé exactement leurs positions primitives *c* et *a*. On conçoit que la même explication pourrait s'appliquer aux proéminences de 3III.

On trouvera d'ailleurs, à la fin de ce mémoire, plusieurs exemples d'observations qui peuvent conduire à cette interprétation du phénomène.

Il sera toutefois bien entendu que les lettres affectées aux divers détails, de la zone équatoriale notamment, ne doivent rien faire préjuger de trop absolu quant à l'identité de ceux-ci : ces lettres, dans notre intention, ne visent que le but signalé plus haut : montrer que, dans bien des cas, on peut admettre à la surface de Jupiter une permanence plus grande qu'on n'a l'habitude de le faire, faire voir que, placé dans l'alternative des deux hypothèses : permanence de certaines taches et mouvements divers ou changements rapides, le lecteur peut parfois rester indécis, ne sachant à laquelle il doit donner la préférence.

M. Williams observe avec un excellent miroir de Calver de 6 $^1/_2$ pouces d'ouverture; on sait que je me sers d'un excellent réfracteur de Grubb, de 8 pouces; c'est le lieu de faire quelques remarques sur la différence d'aspect que présentent les détails de la zone équatoriale dans nos deux instruments.

Pour M. Williams, les deux bandes 3I et 3III offrent, de distance en distance, des renflements qui se font remarquer par leur teinte plus sombre, tout à fait noire, et apparaissent comme des taches noires échelonnées le

long de ces deux bandes ; alternant avec les taches noires de 3I, M. Williams voit des taches blanches qui occupent parfois toute la largeur de la zone équatoriale proprement dite, et souvent semblent s'étendre entre les deux composantes parallèles de la bande 3I ; elles se montrent quelquefois même au bord sud de 3I. Des taches blanches alternent de même avec les taches noires situées au bord nord de 3III ; elles occupent parfois aussi l'intervalle des deux composantes de cette bande. M. Williams voit aussi des taches noires qui font saillie au bord sud de 3III.

Pour moi, le bord nord de 3I est accidenté de dentelures se succédant avec régularité, et ce sont les pointes saillantes et plus foncées de ces dentelures qui correspondent aux taches noires de M. Williams ; le bord sud de 3III est parsemé de proéminences noires qui représentent les globules noirs figurés par M. Williams à ce même bord. Mes taches blanches, alternant avec les saillies des dentelures de 3I, correspondent aux taches blanches de M. Williams ; et parfois, en prenant de l'extension dans toute la zone équatoriale 3II, ces taches prennent l'aspect de ces globes lumineux, assez régulièrement arrondis, quoique un peu diffus, susceptibles souvent d'un grand éclat, sur lesquels nous appelons spécialement l'attention.

Le bord nord de 3III montre également, dans mon instrument, des dentelures plus noires qui sont les taches noires nord tempérées de M. Williams [1] ; on voit, accolées à ces dentelures, des taches blanches brillantes qui sont les taches brillantes nord tempérées de l'astronome anglais.

M. Williams représente aussi, et je l'ai fait maintes fois, les deux bandes 3I et 3III comme formées de deux bandes rigoureusement parallèles, séparées par un trait brillant. Quelle est la signification de cette division des

[1] Les taches noires au bord nord de 3III ont acquis un degré de visibilité remarquable en 1890, comme nous l'avons noté à Louvain ; nos observations à ce sujet sont encore inédites et sont réservées pour les parties subséquentes de ces *Études*. M. Archenhold, de Berlin, a appelé l'attention sur ces taches dans les *Astron. Nachr.*, n° 2981, p. 77. M. Barnard les a aussi étudiées avec soin ; voy. *Monthly Notices*, LI, p. 543.

bandes équatoriales, et existe-t-il une relation entre ces dentelures noires, ces proéminences sombres, ces globes lumineux et ces taches blanches qui alternent avec tant de régularité? Je vais essayer d'en donner un premier aperçu en exposant ici en détail ce qu'il m'a été donné de remarquer sur la STRUCTURE SINGULIÈRE DE CES BANDES [1].

D'abord, en étudiant nos dessins, comme en observant attentivement la planète, on remarquera que le trait brillant qui sépare en deux la bande 3III n'est pas toujours rigoureusement parallèle aux deux bords de cette bande : souvent, en effet, il est incliné vers le nord en partant du bord sud de 3III et en se dirigeant vers le limbe oriental de Jupiter [2]; dans les moments de calme parfait, on verra ce trait brillant formé de granulations blanches disposées à la file, comme les grains d'un chapelet, et cette structure se manifeste notamment par les innombrables petites dentelures dont sont criblés les deux bords de ce trait et qui font ressembler ceux-ci à deux scies d'une étonnante délicatesse. Nous retrouvons cette structure dentelée dans d'autres traits brillants situés dans des régions toutes différentes [3].

1 Voy. aussi : *Sur la structure des bandes équatoriales* (BULL. DE L'ACAD. ROY. DE BELGIQUE, 3e sér., t. XVIII, nos 9, 10 et 12, 1889; t. XIX, no 4, 1890; t. XXI, no 4, 1891); *Astron. Nachr.*, no 2928.

2 Nous entendons ici par bord *oriental*, le bord situé réellement à l'orient pour l'observateur terrestre; ce bord, considéré *zénocentriquement*, serait le bord *occidental*.

3 J'ai remarqué cette structure granulée, en chapelet, d'abord dans les intervalles qui séparent des bandes sombres plus méridionales que la tache rouge, voisines de la calotte polaire méridionale; parfois aussi dans la strie brillante qui divise en deux la bande 3I. En 1890, cette bande 3I offrait une disposition très curieuse, dans sa région qui précédait immédiatement la tache rouge, et que nous représentons planche I, figure E, telle qu'elle nous est apparue le 31 juillet 1890, à 11^h51^m, pendant quelques minutes, d'une netteté exceptionnelle : une bande fine *ab* se séparait de la bande 3I, en *a*, et la rejoignait en *b*, près de la tache rouge, par un crochet dirigé brusquement vers le nord; cette bande fine a été remarquée plusieurs fois pendant cette opposition de la planète; mais ce qui n'a été visible que plus rarement et que spécialement ce 31 juillet, pendant quelques minutes, c'est la *structure en chapelet* de la strie brillante séparant la bande fine de la bande 3I; pendant quelques instants, l'oculaire 250 a montré cette strie formée d'une série innombrable de petits globules brillants, alignés, séparés par de petites dentelures également innom-

On remarquera aussi que parfois le filet clair dont nous parlons vient s'ouvrir d'une part au bord sud, et d'autre part au bord nord de 3III, établissant de la sorte une communication entre la zone équatoriale proprement dite et la zone *c*, qui est au nord de 3III. On verra aussi que bien souvent, à l'embouchure du trait brillant, dans la zone équatoriale, comme dans la zone *c*, brille soit un globe lumineux, soit une tache blanche. De même, au bord sud de 3III, et suivant immédiatement le globe lumineux et le trait brillant, on verra s'élever une proéminence noire.

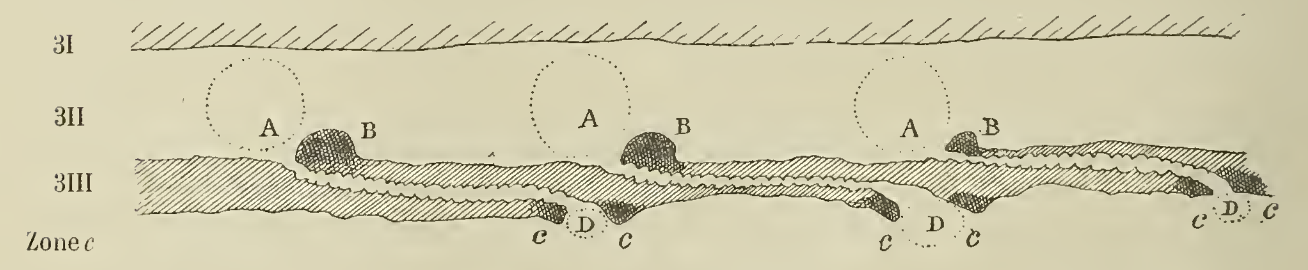
En réunissant tous les faits de cette nature que nous avons observés en 1887, et confirmés encore en 1888, 1889 et 1890, et que MM. Stanley Williams, de Burgess Hill et J. Guillaume, de Péronnas, sont parvenus à

brables et d'une délicatesse infinie : cette ligne brillante a encore montré des traces de cette structure moutonnée en d'autres occasions, en 1890, comme on le verra dans les parties subséquentes de ces *Études*, quand nous publierons les résultats de cette année. Ce même jour (31 juillet), pendant ces quelques instants de netteté parfaite, la calotte polaire méridionale a montré la structure étonnante que nous figurons en *d*, c'est-à-dire deux lignes de perles ou globules brillants dans une alternance parfaite.

Cette structure *dentelée*, ou plutôt *crénelée*, car les petites dentelures dont nous nous occupons rappellent parfaitement les *feuilles crénelées* des traités de botanique, semble être générale et caractéristique sur la surface de Jupiter; elle est à la limite du pouvoir de nos instruments et n'apparaît que par instants, dans les moments de netteté parfaite et même exceptionnelle. Dernièrement, M. Gaudibert, l'habile sélénographe, rendant compte de son observation de la nouvelle tache rouge de Jupiter (*Astronomie* de M. Flammarion, nov. 1891, p. 414. Voy. aussi *Sur les nouvelles taches rouges apparues en 1891*, Bull. de l'Acad. roy. de Belgique, 3e sér., t. XXII, nº 11, 1891), annonçait que, pendant un instant très court, cette tache lui avait montré un bord dentelé ou plutôt crénelé, si nous nous en rapportons à la figure qu'il donne. Vu le peu de durée de l'unique intervalle pendant lequel cette forme a été entrevue, on pourrait se demander si l'observateur n'a pas été victime d'une illusion. Cependant cette structure crénelée, apparaissant seulement dans un moment de netteté irréprochable, est bien le propre de la planète Jupiter. Et peut-être faut-il comparer ces dentelures si fines aux accidents du même ordre, quoique d'une échelle différente, si difficilement visibles le long des bandes de Saturne, à cause de la distance encore plus grande de cette planète; un instrument irréprochable, des conditions atmosphériques parfaites, une vue presque prodigieuse, expliquent peut-être aussi comment M. Stanley Williams aurait vu, presque seul jusqu'ici, en 1891, au lieu de l'aspect moutonné et vague habituel, ces petites taches alternativement claires et sombres qui lui ont permis de déterminer à nouveau la durée de la rotation de Saturne (*Astronom. Nachr.*, 3043, p. 319; 3051, pp. 34, 37).

vérifier en partie, comme ils ont bien voulu nous l'écrire, nous concluons que la bande 3III est constituée de la façon suivante :

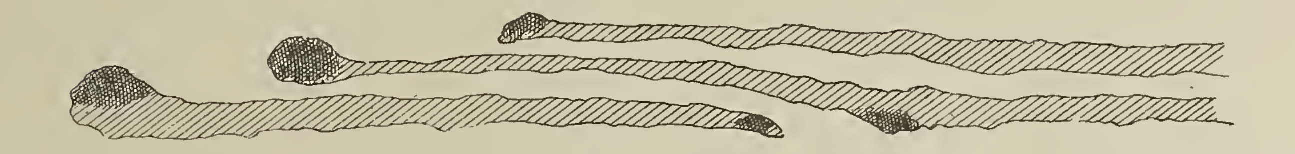
Cette bande se compose en réalité d'une série de tronçons de bande, sombres, BC, inclinés faiblement par rapport à l'équateur, tous dans le même sens, c'est-à-dire de façon à s'éloigner graduellement du bord sud de 3III, à mesure qu'ils se rapprochent du bord oriental de Jupiter [1]; ces tronçons, dans le voisinage du bord sud de 3III, se relèvent en forme de proéminences noires B, et, en s'approchant de la zone *c*, au nord de 3III, ils se foncent également davantage pour y former des dentelures sombres C, qui sont les taches nord tempérées de M. Williams; ces taches ont, nous le répétons, attiré vivement l'attention en 1890, époque où on les vit, à s'y méprendre, sous l'aspect d'ombres de satellites en passage [2]. Les tronçons de bande sont séparés par des stries brillantes AD, formées de granulations blanches en chapelet, et qui établissent une communication entre la zone équatoriale et la zone *c*; aux points où les stries aboutissent à la zone équatoriale, on voit briller les globes lumineux A et, de même, aux points où elles touchent la zone *c*, apparaissent ordinairement des taches blanches nord tempérées D.



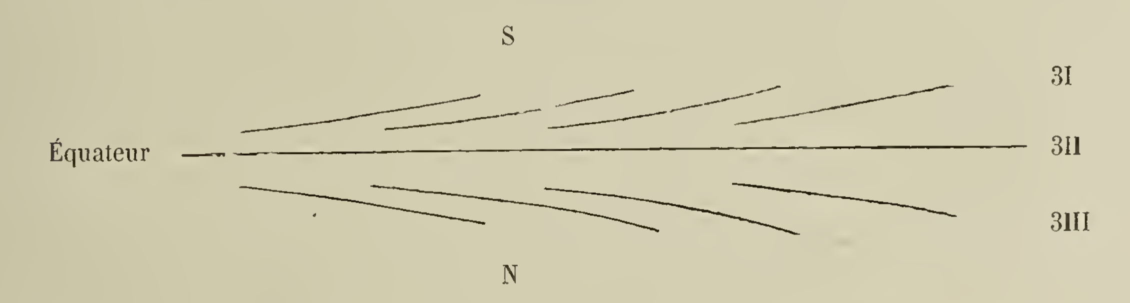
Ce sont ces stries brillantes, se succédant presque sans interruption et s'étendant parfois sur la plus grande partie de la longueur visible de la bande, avec une inclinaison très faible, qui donnent lieu à l'aspect habituel de 3III, à savoir celui d'une zone formée de deux bandes sombres parallèles,

[1] Voy. p. 16, note 2.
[2] Voy. p. 15, note 1.

séparées par un trait brillant. Parfois la présence de trois tronçons à la fois, dans le disque, donne l'impression d'une bande triple : ainsi s'expliquent donc la duplicité et la triplicité apparentes de 3III.



Il était dès lors naturel de se demander si la duplicité et la triplicité de 3I ne se prêteraient pas à une interprétation analogue; certains indices nous l'avaient fait soupçonner très sérieusement, mais la structure de 3I était incomparablement plus difficile à déchiffrer; néanmoins nous avions cru pouvoir admettre qu'elle était analogue et symétrique : c'est-à-dire que, ici, les tronçons s'inclinaient également en s'éloignant de l'équateur et à mesure qu'ils se dirigeaient vers le limbe oriental.



Nous avons eu le plaisir de voir cette structure confirmée, tant en ce qui concerne 3I qu'en ce qui touche 3III, par les observations de M. Keeler, faites avec le 36 pouces du mont Hamilton [1]. M. Keeler n'a point réussi encore, il est vrai, à en découvrir tous les détails, mais au moins a-t-il confirmé l'existence des filets lumineux séparant les tronçons de bande dans 3I aussi bien que dans 3III, et leur a-t-il donné, par rapport à l'équateur, la direction symétrique que nous avions mentionnée. Il a également remarqué

[1] *Publ. of the Astr. Soc. of the Pacific*, vol. II, 1890, n° 11, p. 286; voy. aussi n° 6, p. 15.

les granules lumineux qui, placés à la file, constituent ces traits brillants. Des observations plus récentes de M. Barnard [1] sont venues apporter une confirmation nouvelle de cette structure générale, et ont permis de vérifier les relations existant, d'après nous, entre les portions les plus septentrionales des tronçons de bande, portions appelées par lui *horse tails,* et les taches noires nord tempérées.

En 1891, la bande 4, située au nord de la zone *c* et de 3III, a particulièrement appelé l'attention [2]; son dédoublement en deux bandes très rapprochées a été complètement établi, et des taches noires, nombreuses, comparables à celles que l'on avait observées en 1880 et faisant saillie à son bord méridional, sont apparues. La structure de cette zone a été indéchiffrable jusqu'ici, mais le parallélisme de ses deux composantes ne me paraît pas aussi régulier, aussi continu qu'on serait tenté de le croire au premier abord; ces taches noires en forme de proéminences, tout à fait semblables à celles qu'on remarque au bord sud de 3III, ce parallélisme apparent, un peu confus, nous conduisent à soupçonner dans cette bande une disposition peut-être comparable, sinon tout à fait analogue, à celle des bandes équatoriales.

Pour terminer cette introduction, je renverrai le lecteur à mes deux mémoires précédents, qui contiennent les détails nécessaires à l'interprétation des dessins et les autres renseignements relatifs à la méthode suivie [3].

[1] *Monthly Notices,* LI, p. 546.

[2] Voy. *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique,* 3e sér., t. XXII, no 11, 1891, p. 378.

[3] Il me reste à solliciter l'indulgence du lecteur si, dans cet ensemble inextricable de détails, il découvre quelque imperfection, quelque contradiction qui m'auraient échappé. J'ai, pendant plusieurs années, au milieu de bien des obstacles, fait tous mes efforts pour donner à ce travail toute l'exactitude qu'on est en droit d'exiger; mais la complication en est telle que je n'ose affirmer avoir pleinement réussi. A cette complication résultant de la multiplicité des détails, vient s'en ajouter une autre, inhérente au sujet lui-même, et j'espère que le lecteur ne perdra point de vue que je tente ici, *une des premières fois*, l'identification très ingrate des accidents de cette surface planétaire.

ÉTUDES

SUR

L'ASPECT PHYSIQUE DE LA PLANÈTE JUPITER.

CHAPITRE PREMIER.

Observations de l'aspect de Jupiter et description des dessins.

Le 10 juin 1887, de 9^h5^m à 9^h29^m (t. m. de Bruxelles, heure du dessin); L (longitude zénographique du méridien central) = 5°6 = **171°6**; *fig. 1* [1].

Oculaires : 250, 180, 280 [2]. L'observation est continuée jusqu'à 9^h45^m.

La tache rouge est très faible; sa coloration est même douteuse. Taches blanches, brillantes, en G, N et N′. La proéminence L, la pointe G′ et les taches N et N′ vues seulement à 9^h45^m avec l'oculaire 280. La bande 3I est rouge, la bande 3III également, mais à un moindre degré.

Le milieu de la tache rouge est au méridien central, à				$9^h\ 5^m$; L = 358°3
L'extrémité II	—	—	—	9^h26^m; L = 11°

Les mesures exécutées sur le dessin ont donné les longitudes suivantes :

K : 357°6; **164°**. — K″ : 5°6; **172°**. — G : 7°6; **173°6**. — K′ : 16°6; **183°**. — A : 27°6. — G′ : 37°6. — L : 40°; **206°**. — N : 45°6. — N′ : 49°6; **216°**. — Tache rouge, extrémité I : 350°6.

[1] Longitude correspondant à l'heure *moyenne* du dessin, qui est ici 9^h17^m. *Je répète que les longitudes données en chiffres gras sont celles qui ont été calculées dans le système I de* M. Marth (*rotation des taches blanches équatoriales*).

[2] Les grossissements ne sont qu'approchés.

M. Stanley Williams a des observations pour le 10 juin, et nous reconnaissons nos taches L, N, respectivement dans ses taches 1, A; voy. *Zénogr. fragm.*, déjà cités, pp. 19, 40, et pl. VII, fig. 41.

Il est probable que mes taches K, G, K′ sont respectivement les taches I, II, III de M. Williams; voy. *id.*, pp. 55-57.

Le 17 mai, de 9^h20^m *à* 9^h39^m; L = 6°3 = **341°**; *fig. 2.*

Oculaires : 150, 250; observation depuis 8^h50^m; nuages; image faible.

Tache rouge visible par moments comme un nuage blanc, ovale, bordé de gris; 3I rouge; 3III rougeâtre faible. Les deux bandes qui avoisinent la calotte polaire nord paraissent parfaitement parallèles à la fin des observations; on voit deux taches brillantes blanches, l'une (α) au-dessus de la tache rouge, l'autre (δ) au bord supérieur de 3III.

Extrémité I de la tache rouge un peu au delà du méridien central (résultat trop fort), à	$9^h\ 0^m$; L = 348°5
Milieu de la tache rouge au méridien central, à	9^h14^m; L = 357°
Perle brillante (α).	9^h26^m; L = 4°2
Extrémité II de la tache rouge	9^h37^m; L = 10°9

Les longitudes suivantes ont été mesurées sur le dessin :

(β) : 340°3; **315°**. — (α′) : 359°3; **334°**? — (δ) : 3°3; **338°**. — (γ) : 23°3; **358°**

(α′) est la tache XVI de M. Williams; voy. ouvrage cité, p. 82 et fig. 13

(γ) — XVIII — — p. 85

Le 27 juin, de 8^h25^m *à* 8^h33^m; L = 10° = **311°5**; *fig. 3.*

Oculaires : 180, 280, 250, 150, 450; observation continuée jusqu'à 9^h21^m.

Le contour de l'ellipse de la tache rouge est rose et bien visible, à droite surtout. 3I et 3III sont rouges; en G un globe brillant; en N et en B des taches blanches brillantes; on a prolongé les bandes au delà du bord oriental ou droit, afin de représenter des détails apparus après l'achèvement du dessin, par les progrès de la rotation, jusqu'à 9^h21^m.

Extrémité II de la tache rouge au méridien central, à	8^h31^m; L = 11°2
G′ au méridien central, à	8^h36^m; L = 14°3
A —	8^h44^m; L = 19°1
ζ —	$9^h\ 5^m$; L = 31°8 = **333°5**

Le dessin fournit les longitudes suivantes :

K et ζ′ : 344°; **285°**. — K″ : 350°. — G : 354°; **295°**. — A′ : 17°; **318°**. — N : 31°. — Tache rouge, I : 333°. — Tache rouge, milieu : 353°

Nous retrouvons encore ici, en N, la tache A de M. WILLIAMS; notre tache B est sa tache C; voy. *loc. cit.*, p. 22.

Le 2 août, de 8^h26^m à 8^h35^m; L = 15°6 = **244°3**; *fig. 4.*

Oculaire : 180; observation jusqu'à 9^h13^m; trop près de l'horizon; trop ondulant; dessin incomplet.

Un globe brillant se montre en A′.

Extrémité II de la tache rouge au méridien central, à 8^h28^m ±; L = 14°1 ±
Observation trop difficile.
Globe A′ au méridien central, à . . . . 8^h30^m; L = 15°3 = **244°**

A 9^h8^m je parviens encore à dessiner la forme de la bande 31 (*fig. 4ª*).

Longitude du point A, mesurée sur le dessin : 15°6.

Le 21 juillet, de 8^h32^m à 8^h41^m; L = 18° = **151°**; *fig. 5.*

Oculaires : 180, 150, 250; l'observation, commencée à 8^h29^m, est continuée jusqu'à 9^h4^m; image trop ondulante, agitée.

On observe deux taches blanches, brillantes, A′ et H; A′ brille surtout dans sa moitié supérieure ou méridionale; la tache rouge est surtout visible à son extrémité orientale (II).

Extrémité II de la tache rouge au méridien central, à 8^h29^m; L = 13°5
Tache A au méridien central, à . . . . 8^h32^m; L = 15°3
— A′ — . . . . $9^h\ 4^m$; L = 34°6 = **167°8**

Longitude du point H, mesurée sur le dessin . . . . . . 355°
— H′ — . . . . . . 8°
— H″ — . . . . . . 11°
— K′ — . . . . . . 21° = **154°**

Les taches K′ et A′ paraissent être respectivement les taches I et II des *Zénogr. fragm.*, pp. 55, 56; et H pourrait être P, p. 37.

Le 10 mai, de 9^h2^m à 9^h13^m ±; L = 20°7 = **299°4** ±; *fig. 6.*

Oculaires : 250, 150; on observe jusqu'à 9^h28^m; ciel de plus en plus nébuleux.

Un trait brillant partage en deux la moitié droite de 3I et 3II; 3I est rouge faible, 3II grisâtre. La tache rouge se présente sous forme d'ellipse à contour gris, blanche au milieu, avec bord mieux marqué à droite.

Extrémité II de la tache rouge au méridien central, à . . 9^h2^m ± ; L = 17°3 ±

Longitudes des deux dents noires de 3I mesurées sur le dessin :

(β) : 354°7; **273°4** = probablement X de M. Williams, p. 73 des *Zénogr. fragm.*
(α) : 17°7; **296°4** = id. XII id. p. 78 id.

Le 14 août, de 8^h36^m à 8^h42^m; L = 21°6 = **346°2**; *fig. 7.*

Oculaires : 250, 150; observation commencée à 8^h3^m; trop ondulant, trop près de l'horizon; incomplet.

Milieu de la tache rouge au méridien central, à	$8^h\ 3^m$;	L = 359°9
Proéminence L' au méridien central, vers. . .	8^h11^m;	L = 4°7 = **329°1** ±
Globe brillant A' — — . .	8^h42^m;	L = 23°4 = **348°** ±

Longitudes mesurées sur le dessin :

K' : 15°; **339°**. — A : 17°

La tache L' pourrait être la tache 4 de M. Williams, *loc. cit.*, p. 45.
— A' — XVII — — p. 84.
— K' — XVI — — pp. 82, 83.

Le 15 juin, à 9^h; L = 26°4 = **232°3**; *fig. 8.*

Oculaire : 280. Ce dessin a eu pour but de fixer exactement la forme de la bande 3I. Il donne, pour longitude du point A, 11°; et pour longitude du point A'', 32° ou **238°**.

A'' est la tache VII de Williams, *loc. cit.*, p. 67.

Le 16 juillet, de 9^h40^m à 9^h47^m; L = 27°9 = **121°4**; *fig. 9.*

Oculaires : 250, 180; observation continuée jusqu'à 10^h21^m; Jupiter trop près de l'horizon.

On voit un globe brillant en A′. A 9^h57^m on soupçonne la tache blanche brillante B; il y a une ombre légère, en O, dans 3II.

Longitudes mesurées sur le dessin :

ζ′ : 358°; **91°**. — A : 13°. — A′ : 15°; **108°**. — P : 69°; **162°**. — B : 78°.

A′ serait (?) XXV Williams, p. 92, et P serait (?) I, p. 55.

Le 5 juin, de 10^h48^m à 10^h57^m; L = 32° = **158°8**; *fig. 10.*

Oculaire : 250; observation continuée jusqu'à 11^h3^m; ondulant; un peu nuageux.

On soupçonne que 3I est double; vers 11^h3^m on commence à voir B. La bande 3I est rouge; 3III est d'un rouge plus faible.

Passage de A′ au méridien central, à 11^h; L = 36°6 = **163°3**.

La longitude de A, mesurée sur le dessin, est de 17°; celle de B est de 84°.

A′ est la tache II de Williams; voy. ouvrage cité, p. 56.

Le 15 juin, de 9^h16^m à 9^h25^m; L = 38°8 = **244°8**; *fig. 11.*

Oculaires : 280, 180; observation finie à 9^h38^m.

L'ellipse de la tache rouge paraît rosée sur le pourtour et blanche au milieu.

Les bandes 3I et 3III sont rouges. On voit l'ombre du satellite II et une tache blanche brillante en O′.

Passage de la proéminence noire L au méridien central, à 9^h22^m; L = 39°7 = **245°7**.

Voici la liste des divers points remarquables avec leurs longitudes mesurées sur le dessin :

K″ : 2°. — ζ′ : 14°; **220°**. — A : 24°. — A″ : 33°; **239°**. — ζ : 47°; **253°**. — A^IV : 54°; **260°**. — O′ : 61°; **267°**.

L est évidemment 2 Williams (même longitude); voy. *loc. cit.*, p. 42, et pl. IV, fig. 19.

A″	—	VII	—	—	p. 67	—
A^IV	—	VIII	—	—	p. 69	—
O′	—	IX	—	—	p. 70, et pl. IV, fig. 18, 19.	

Comparons la tache L du 10 juin (*fig. 1*) et L du 15 juin (*fig. 11*).

Le mouvement de rotation de la tache rouge donnerait, le 10 juin,

pour L, une longitude de 40° et, le 15, une longitude de 39°7; ce serait la même tache. Le mouvement des taches blanches donne, le 10, **206°**, et, le 15, **245°7**, donc deux taches différentes, 1 et 2 Williams.

Le 26 juillet, de 8^h18^m *à* 8^h27^m*;* L = 40°1 = **212°9**; *fig. 12.*

Oculaires : 180, 280, 150; observation continuée jusqu'à 9^h29^m; on a figuré à droite du dessin, en dehors du disque, les détails qui sont devenus visibles en prolongeant l'observation au delà de 8^h27^m.

Le dessin représente la tache B, plutôt dans la position qui correspond à 8^h37^m; cette tache est donc figurée comme un peu trop avancée sur le disque.

Passage de	A'' au méridien central, à	8^h19^m;	L = 37°9 = **210°8**
—	B.	9^h;	L = 62°7
—	O' (globe brillant, faible).	9^h17^m (tard);	L = 73° = **246°2** un peu fort.
—	F' (proéminence) . . .	9^h25^m ±	L = 77°8 = **251°** ±
—	P	9^h29^m ±	L = 80°2 = **253°5** ±

Les deux derniers passages ont été observés dans des conditions difficiles, à cause de la proximité trop grande de l'horizon.

Outre ces points remarquables, signalons encore les suivants, dont la longitude a été mesurée sur le dessin :

K' : 15°; **188°**. — A et K'' : 25°.

La strie brillante inclinée dans 3III, à partir de la proéminence F', est un premier indice de la structure que nous avons annoncée dans les bandes équatoriales de Jupiter [1].

Si nous comparons ces observations avec celles de M. Williams, nous trouvons les identifications suivantes :

Notre tache	B	est la tache	C	de M. Williams.	Voy. *Zenogr.*	*fragm.*	cités, p.	21.
—	K'	—	III	—	—	—		57.
—	A''	—	V	—	—	—		61.
—	O'	—	VI	—	—	—		65?
—	P	—	VII	—	—	—		67?
—	F'	—	2	—	—	—		42.

[1] Voy. l'Introduction.

Le 27 mai, de 8^h47^m à 8^h53^m; L = 45°5 = **99°8**; *fig. 13.*

Oculaires : 180, 280; trop nébuleux; ondulant.

A 8^h30^m, la tache rouge était bien visible au bord occidental, ainsi que la dépression de 3I; une bande fine suit la tache rouge et la rejoint à son extrémité orientale. Il y a une tache blanche (a) au bord de 3I; elle suit A″.

Longitudes mesurées sur le dessin :

A″ : 35°5; **89°8.** — (a) : 41°5; **95°8**

(a) est peut-être XXV de M. Williams, voy. *loc. cit.*, p. 92.

Le 4 juillet, de 10^h14^m à 10^h19^m; L = 46°2 = **44°1**; *fig. 14.*

Oculaire : 180. J'ai observé d'abord de 9^h27^m à 9^h42^m; les détails sont difficiles; on voit l'aspect général connu; la tache rouge est au bord occidental. On continue l'observation jusqu'à 10^h27^m; Jupiter est trop bas; nuageux à la fin.

La dentelure A‴ est au méridien central à 10^h19^m; L = 47°7 = **45°6**

Les mesures prises sur le dessin donnent les longitudes suivantes :

A : 16°. — N (petite tache blanche un peu douteuse) : 29°.
O (Strie inclinée, grise, confuse, partant de la dentelure A‴) milieu : 56°; **54°**.
B : 68°. — P : 89°; **87°**.

N est peut-être	A	Williams,	*loc. cit.*,	p. 19.
A‴	—	XX	—	p. 88.
P	—	XXIV	—	p. 91.

Le 7 août, de 8^h29^m à 8^h33^m; L = 46°3 = **314°9**; *fig. 15.*

Oculaire : 180; l'observation se continue jusqu'à 8^h46^m; Jupiter trop bas, trop ondulant.

3I et 3III sont rouges; la coloration de 3III est moins accusée.

On mesure sur le dessin la longitude des points remarquables :

A : 354°. — A′ : 11°; **280°**. — A″ : 25°; **294°**.
O′ (globe lumineux un peu douteux) : 53°; **322°**. — P : 70°; **339°**. — B : 71°.

A″ est XII Williams, voy. *loc. cit.*, p. 77; P est XVI, p. 83; O′ est XV, p. 81.

Le 20 juin, de 8^h38^m *à* 8^h46^m*;* L = 46°6 = **292°2**; *fig. 16.*

Oculaires : 180, 280, 250, 150. L'observation se poursuit jusqu'à 9^h23^m; elle est gênée par le vent.

A 9^h5^m, 150 montre des taches noires dans 3I et dans 3III; à 9^h15^m, cet oculaire montre une teinte rosée dans la calotte polaire sud; 3I paraît double et plus foncée dans sa moitié inférieure. Les bandes 3I et 3III sont rouges.

Passage de B au méridien central, à 9^h23^m; L = 71°4

On mesure sur le dessin les longitudes suivantes :

A : 22°. — A'' : 38°; **283°**. — L : 39°; **284°**. — A''' : 46°6; **292°**. — A^{IV} : 57°; **302°**.

L est une proéminence noire, au-dessus de laquelle brille un globe lumineux; une autre dentelure P' se montre par les progrès de la rotation.

L est 3 Williams, p. 44. — A'' est X, p. 73. — A^{IV} est XII, p. 78.

Le 21 juillet, de 9^h18^m *à* 9^h30^m*;* L = 46°7 = **180°**; *fig. 17.*

Oculaire : 180; observations certaines, mais Jupiter est trop bas, il est très ondulant.

Taches blanches en A' et en O'; de même en B; cette dernière brille d'une façon certaine, mais l'observation en est très difficile; on en soupçonne une autre en B'.

A''' est au méridien central, à 9^h18^m; L = 43°1 = **176°3**

On mesure sur le dessin les longitudes des points remarquables suivants :

K' : 18°; **151°**. — A' : 35°; **168°**. — O' : 63°; **196°**. — P : 77°; **210°**. — B : 78°. — B' : 117°±

B' est probablement D[2] Williams, p. 24. — K' est I, p. 55. — A' est II, p. 56. — A''' est III, p. 57. — O' est IV, p. 58. — P est V, p. 62.

Le 10 juin, de 10^h30^m *à* 10^h43^m*;* L = 48° = **220°1**; *fig. 18.*

Oculaires : 280, 180, 250; fin de l'observation à 11^h29^m.

On a dessiné à droite, en dehors du disque, quelques détails apparus après l'heure du dessin, par les progrès de la rotation. On voit une proéminence en L, des taches blanches brillantes en θ, en N' et en B; la dentelure P' est très noire; P'' et Q sont visibles à 11^h10^m; 3I et 3III sont

légèrement rosées. Les bandes inférieures, marquées 2 et 3 sur le dessin, sont ondulées.

A‴ au méridien central, à	10^h29^m ;	L = 43°5 = **215°5**
θ	—	10^h39^m ;	L = 49°5 = **221°6**
B	—	11^h3^m ;	L = 64°
P′	—	11^h29^m ;	L = 74°8 = **252°1**

Les mesures du dessin ont donné, en outre, les longitudes des points suivants :

L : 28°; **200°**. — ζ : 31°; **203°**. — A″ : 34°; **206°**. — N′ : 37°; **209**.

Voir mon observation du même jour, de *9^h5^m à 9^h29^m, fig. 1.*

L est 1 Williams, p. 40, pl. VII, fig. 41; observations coïncidentes.

A″ ou A‴ est V, p. 61, pl. VII, fig. 41. Il est plus probable que c'est A″; observations de passage simultanées.

Je ne vois plus N ou A Williams, comme à 9^h5^m.

θ est VI, p. 65, pl. VII, fig. 42.

P et P′ sont VII et VIII; observations de passage simultanées, voy. p. 69, pl. IV, fig. 17. M. Williams ne sépare pas les deux taches, mais soupçonne qu'elles sont ici confondues, et avec raison.

P″ correspond évidemment à IX, et Q à X, voy. pl. IV, fig. 17, pp. 70, 73. Observations coïncidentes.

Le 22 juin, de 10^h22^m à 10^h30^m; L = 49°8 = **312°1**; *fig. 19.*

Oculaire : 180; observation continuée jusqu'à 10^h56^m; pour les observations des phénomènes des satellites, voy. ch. II. Image ondulante après 10^h34^m; plus ou moins nébuleuse ensuite; Jupiter trop bas.

Les bandes 3I et 3II sont rouges, cette dernière d'un rouge moins accentué.

B au méridien central, à 10^h56^m; L = 67°9.

Les mesures donnent les longitudes suivantes : A : 10°. — O : 70°; **332°**.

O est XVI Williams; observation simultanée; p. 83, pl. VIII, fig. 48.

Le 2 juillet, de 8^h48^m à 8^h54^m; L = 54°2 = **35°7**; *fig. 20.*

Oculaires : 250, 150, 180, 280; l'observation se prolonge jusqu'à 9^h32^m.

On voit en O′, avec 180 seulement, une petite perle brillante; elle est bien moins visible que le 27 juin (voy. observation suivante, *fig. 21*). On voit toujours la tache blanche brillante B. J'appelle l'attention sur le point C, l'un des détails les plus persistants de cette opposition (voy. déjà observation précédente du *26 juillet, de* 8^h18^m *à* 8^h27^m*, fig. 12*); remarquons aussi la solution de continuité N′, d'où part une strie brillante s'étendant au loin dans 3III, qu'elle partage en deux bandes parallèles; c'est un indice de la structure spéciale que j'ai signalée.

Les bandes 3I et 3III sont rouges et reliées par une ombre légère O, qui aboutit à une sorte de proéminence de 3III, en F′.

O et B sont au méridien central, à 9^h15^m; L = 68°7 = **50°3**.

C'est à ce moment que je reconnais la très petite perle O′.

Les mesures effectuées sur le dessin ont donné les longitudes suivantes :

A : 14°. — N′ : 39°; **21°**. — A‴ : 49°; **31°**. — O′ : 59°; **41°**. — F′ : 69°; **50°**.

Le point C et la dentelure Q apparaissent par le progrès de la rotation, après l'heure du dessin; on voit de même que la strie lumineuse, qui sillonne 3III, se prolonge bien au delà des régions occupant d'abord le limbe. La solution de continuité N′, en lui attribuant le mouvement de rotation de la tache rouge, semble occuper la même place que la tache brillante que nous avions désignée par cette lettre le 10 juin (voy. observation précédente du *10 juin, de* 10^h30^m *à* 10^h43^m, notamment, *fig. 18* et aussi *fig. 1*). La période des taches blanches équatoriales donne un tout autre résultat.

A‴ est probablement XX Williams, p. 88; O′ est probablement XXI, p. 88; O probablement XXII, p. 89; F′ correspond, comme position, à la tache que M. Williams a observée le 8 avril 1887, à la longitude de 47°6, p. 109, voy. pl. IV, fig. 23, ouvrage cité.

Le 27 juin, de 9^h54^m *à* 10^h1^m; L = 63°5 = **5°5**; *fig. 21.*

Oculaires : 150, 250, 280, 180; observation continuée jusqu'à 10^h26^m.

Les deux bandes 3I et 3III sont rouges; je vois très bien les deux taches blanches brillantes O′ et B, comme deux perles rondes; B est plus grande

que O′. Les progrès de la rotation font voir bientôt une troisième perle brillante P″ et aussi le point C et la double dent Q.

Le point A^{IV}, milieu de l'arche sombre dans laquelle se trouve O′, passe au méridien central, à 9^h59^m; L = 64°4 = **6°4**.
B est au méridien central, à 10^h6^m ; L = 68°6.

De plus, voici les longitudes mesurées :

A‴ : 56°; **358°**. — O′ : 65°; **7°**. — θ′ : 86°; **28°**. — F″ : 93°; **35°** ±. — P′ : 98° ; **40°**. — P″ : 101°; **43°5**. — C : 115°. — Q : 125°; **67°**.

Le point F″ est l'origine d'un trait brillant incliné, caractérisant la structure de la bande 3III.

A‴ est XVIII Williams, p. 85. — O′ est XIX, p. 86. — P′ est XX, p. 88. — P″ est XXI, p. 88. — Q est XXII, p. 89. — Voyez l'observation du 18 juin, de M. Williams, pl. VII, fig. 45, ouvrage cité; M. Williams dit que, le 18 juin, XXII donnait l'impression d'une tache double, comme Q l'est effectivement.

Le 14 juillet, de 9^h3^m à 9^h9^m; L = 65° = **142°3**; *fig. 22.*

Oculaires : 150, 250, 180. L'observation se continue jusqu'à 10^h18^m; ondulations excessives, par moments; proximité de l'horizon.

Bandes 3I et 3III rouges. On voit, au delà du bord droit, les régions que la rotation a amenées après la confection du dessin; la tache brillante blanche B est toujours bien marquée; en F″ on voit se révéler, à 9^h31^m, avec 150, la structure des bandes équatoriales.

B au méridien central, à	$9^h\ 9^m$; L = 66°8	
θ′ —	9^h45^m; L = 88°6 = **166°1**	
P′ a un peu dépassé le méridien central, à .	10^h18^m; L = 108°5 = **186°2**	(trop forte).

Image trop ondulante, surtout à la fin.

Je remarque que F″ paraît précéder P′ dans la rotation et que C semble se trouver à fort peu près sur le même méridien que P′. A 10^h18^m, on voit la dent Q qui suit P′.

Les mesures donnent les longitudes suivantes :

A‴ : 65°; **142°**. — F′ : 70°; **147°**. — O′ : 71°; **148°**. — P : 80°; **157°**. — C : 108° ±. — F″ : 110°; **187°** ±? trop fort? — P″ : 125°; **202°** ±.

P est I Williams, p. 55. — θ′ est II, p. 56. — P′ est III, p. 57.

Comparons les dessins du *27 juin*, 9^h54^m à 10^h1^m, *fig. 21;* du *2 juillet*, 8^h48^m à 8^h54^m, *fig. 20*, et du *14 juillet*, 9^h3^m à 9^h9^m, *fig. 22*. A examiner ceux du 27 juin et du 2 juillet, il semblerait que la solution de continuité de 3III, en F'', du 27 juin, se fût transportée, le 2 juillet, à gauche de la tache B, en N'; ce mouvement s'est-il réellement produit? Je ferai remarquer que, le 14 juillet, nous retrouvons une nouvelle solution de continuité F'' à peu près à la même place, par rapport à B, que celle du 27 juin. Une nouvelle solution de continuité est-elle venue remplacer la première par l'effet du même mouvement de transport vers la gauche, ou bien est-ce l'ancienne, un moment voilée, le 2 juillet, qui a reparu?

Le 8 juin, de 9^h13^m à 9^h28^m; L = 67°1 = **217°4**; *fig. 23.*

Oculaires : 250, 150, 280, 180; observations continuées jusqu'à 10^h16^m; image imparfaite; dessin incomplet; nuages à la fin.

Les deux bandes qui longent la calotte polaire inférieure sont fines; l'inférieure est plus visible à gauche qu'à droite. Taches blanches brillantes en θ, O', N' et B.

B est au méridien central à 9^h28^m; L = 71°7.
P' est à peu près au méridien central, à 10^h16^m (nuages ensuite); L = 100°7 = **251°2** (trop faible).

Points remarquables dont la longitude a été mesurée :

F : 37°; **187°**. — A''' : 45°; **195°**. — N' : 56°; **206°**. — θ : 64°; **214°**. — A^{IV} : 73°; **223°**. — O' : 80°; **230°**. — P : 84°; **234°**. — θ' : 94°; **244°**.

D'après le dessin, la longitude de B serait plus grande que celle de A^{IV}; le passage de B au méridien central a donné une longitude plus faible; cette dernière longitude offre le plus de garantie; mais j'ai naturellement laissé persister l'imperfection dans le dessin pour ne point altérer la sincérité de celui-ci.

La tache N' serait la même que celle du 10 juin, qui est désignée par la même lettre (voy. *fig. 1 et 18*), les longitudes étant **206°** et **209°**.

A''' peut être V Williams, p. 61. — P' serait VII, peut-être VII et VIII, pp. 67, 69; voy. observation du *10 juin, de 10^h30^m à 10^h43^m, fig. 18.*

Identifications difficiles, probablement à cause de l'imperfection du dessin et de l'image.

Le 19 juillet, de 8^h29^m à 8^h40^m; L = 76°6 = **193°7**; *fig. 24.*

Oculaires : 180, 150. Observations continuées jusqu'à 9^h13^m; trop ondulant.

La bande 3III présente des traces remarquables de sa structure spéciale; on y voit trois stries obliques; trois protubérances se remarquent à son bord supérieur, et aussi un globe lumineux λ; malheureusement l'observation est trop difficile.

Le point θ″	au méridien central, à	. . .	8^h34^m; L = 76°3 = **193°4**
— θ′	—	. . .	8^h51^m; L = 86°5 = **203°7**
— F″	—	. . .	9^h13^m; L = 99°8 = **217°1**

Longitudes mesurées :

A‴ : 32°; **149°**. — B : 66°. — A^{IV} : 67°; **184°**. — F′ : 67°; **183°**. — T : 76°6. — C : 89°. — B′ : 92°. — λ : 127°; **244°** ±.

Comparez cette observation à celle du 14 juillet, à 9^h6^m, *fig. 22,* pour la solution de continuité, voisine de la proéminence F″, que nous retrouvons encore ici à peu près placée comme le 14. L'identification des points F′, F″, F‴ est très difficile avec les observations de M. Williams.

θ′ est V Williams, p. 62. — A^{IV} pourrait être III, p. 57. — Q pourrait être VII, p. 67. — λ serait VI, p. 65, voy. pl. VII, fig. 46.

Le 25 juin, de 8^h34^m à 8^h48^m; L = 76°9 = **2°5**; *fig. 25.*

Oculaires : 280, 180, 150; observé jusqu'à 9^h40^m; ondulant.

Les bandes 3I et 3III sont rouges; on a figuré, à droite du dessin, les détails apparus par l'effet de la rotation, après 8^h48^m; c'est ainsi que la dentelure double Q apparaît seulement à 9^h42^m. Taches blanches brillantes en O′, P″, B, B′. La bande 3III révèle encore sa structure et, cette fois, à 9^h8^m, *la strie brillante inclinée se montre composée de granulations en chapelet.* A 9^h40^m, par les progrès de la rotation, cette strie occupant une grande partie du disque, la bande 3III est partagée en deux bandes parallèles en apparence et séparées par une zone formée de perles brillantes

ainsi alignées; ce détail se voit avec l'oculaire 150 que la proximité de l'horizon rend nécessaire.

B est au méridien central, à 8^h34^m; L = 72°7
C — 9^h19^m; L = 99°9
P' — 9^h33^m; L = 108°3 = **34°2.**

A 9^h35^m, l'oculaire 150 montre que la partie inférieure du disque est constituée comme l'indique la *figure* partielle *25a* et, à 9^h30^m, la partie supérieure se montre comme l'indique la *figure* partielle *25b*. On y voit spécialement le point remarquable C.

Je mesure les longitudes suivantes :

A''' : 50°; **335°.** — A^{IV} : 70°; **355°.** — O' : 76°9; **2°5.** — F' : 86°; **11°.** — P : 88°; **13°.** — T : 97°. — θ' : 98°; **23°.** — B' : 105°. — P'' : 122°; **47°5.**

B' est D2 WILLIAMS, p. 24; voy. pl. V, fig. 27, ouvrage cité. — A^{IV} est XVIII, p. 85. — O' est XIX, p. 86. — P' est XX, p. 88. — P'' est XXI, p. 88. — Q est XXII, p. 89; M. WILLIAMS la soupçonne double, en effet. — A''' est XVI, p. 83.

Voy. aussi mon observation du *22 juin, de 10^h22^m à 10^h30^m, fig. 19*, pour la tache O.

Le 22 mai, de 10^h30^m à 10^h40^m; L = 77°5 = **92°4**; *fig. 26.*

Oculaires : 250, 180; observation continuée jusqu'à 11^h8^m. Au commencement on voit la tache rouge et la dépression de 3I au bord occidental; bandes 3I et 3III doubles et rouges; trois taches blanches : deux au bord de 3I et une au bord de 3III; celle-ci est plus faible, c'est B. On observe le passage du satellite I et de son ombre.

Taches blanches (*a*), B au méridien central, à 10^h36^m; L = 78°1 = **93°**
Tache (*c*), au méridien central, à. . . . . . $11^h\ 8^m$; L = 97°4 = **112°5**

(*a*) et (*c*) sont peut-être XXV et XXVII WILLIAMS, pp. 92 et 94.

Le 1er mai, de 8^h30^m à 8^h35^m; L = 86°2 = **293°**; *fig. 27.*

Oculaire : 280; trop ondulant.

On remarque deux dentelures noires au bord de 3I et la tache brillante B au bord inférieur de 3III.

Longitudes des points (α) et (β) mesurées sur le dessin :

(β) : 61°; **268°**; c'est X Williams, p. 73. — (α) : 81°; **288°**; c'est XII, p. 78, fig. 11 et 50.

Nous placerons ici une observation faite le *1er juin*, vers 9^h7^m, *fig. 28*, à l'aide des oculaires 250 et 280. Une perle brillante se montrait au bord sud de 3II et paraissait se continuer, à l'est, par une raie brillante inclinée pénétrant la bande 3II. Ce fait se rattache sans aucun doute à la structure spéciale que nous avons signalée; la tache ou perle brillante en question est passée au méridien central vers 9^h7^m; L = 87°2 = **181°4**.

Le 7 juillet, de 8^h58^m à 9^h10^m; L = 92°8 = **114°3**; *fig. 29.*

Oculaires : 280, 180; observation continuée jusqu'à 10^h38^m.

On observe la teinte rouge dans 3I, 3II et dans toute la partie supérieure du disque. On complète légèrement le dessin au delà du bord droit, pour faire voir quelques détails devenus visibles par la rotation : ainsi, à l'heure du dessin, la calotte polaire était de teinte uniforme; à 9^h27^m, on commençait à voir une région plus sombre occupant le pôle, en T''; de même, la rotation a fini par rendre visible le point Z, qui marque la communication de la strie brillante FZ, de 3II, avec la zone brillante située au-dessous de 3II. On voit donc ici encore la structure de la bande 3II et aussi une proéminence en F'''. J'appelle encore l'attention sur la tache brillante O'; *elle brille surtout quand l'image est un peu hors du foyer;* de même sur B, la grande tache brillante si constante. B est plus brillante que O'. Les détails ou solutions de continuité dans la calotte nord ont été aussi très bien remarqués; en un mot, ce dessin a été fait dans de très bonnes conditions.

θ' au méridien central, à	$9^h1^m30^s$;	L = 91°3 = **112°8**	
C	—	9^h23^m;	L = 104°3
P''	—	9^h24^m;	L = 104°9 = **126°5**
X'	—	$9^h29^m20^s$;	L = 108°1.

Le point X' est difficile à fixer; la bande XX' s'affaiblit à droite, mais le point précis X' reste douteux.

Longitudes mesurées :

F : 43°; **64°**. — A^{IV} : 58°; **79°**. — O' : 71°; **92°**. — B : 71°. — X : 81°. — P : 83°; **104°**. — P' : 102°; **123°**. — T : 103°. — Q : 123°; **144°** ±. — F''' : 125°; **146°**.

A^{IV} est XXIV Williams, p. 91. — O′ est XXV, p. 92. — P est XXVI, p. 93. — P″ est XXVII, p. 94. — Q est I, p. 55.

Le 2 juillet, de 10h4m à 10h13m; L = 101° = **82°9**; *fig. 30.*

Oculaire : 180; trop ondulant.

P′ au méridien central, à 10h4m; L = 98°3 = **80°2**
C — 10h6m; L = 99°5.

Longitudes mesurées :

T : 101°. — P″ : 118°; **100°**. — Q : 131°; **113°**.

P′ est XXIV Williams, p. 91. — Q est XXVI, p. 93.

Le 19 juillet, de 9h22m à 9h29m; L = 107°4 = **224°8**; *fig. 31.*

Oculaires : 150, 180; observations continuées jusqu'à 9h39m; trop ondulant.

On observe un globe λ, qui brille faiblement entre deux proéminences F″ et F‴; ce globe est au méridien central à 9h39m; L = 115°5 = **226°9**.

Longitudes mesurées :

C : 77°. — θ′ : 81°; **199°**. — F″ : 101°; **219°**. — P′ : 102°; **220°**. — Q : 117°; **235°**. — F‴ : 131°; **249°**.

F″ est peut-être 1 Williams, p. 40; voy. pl. VII, fig. 46, ouvrage cité. — F‴ est 2, p. 42; pl. VII, fig. 46. — λ est VI, p. 65; pl. VII, fig. 46. — θ′ est V, p. 62. — Q est VII, p. 67.

Le 30 juin, de 8h41m à 8h46m; L = 109°3 = **74°8**; *fig. 32.*

Oculaires : 180, 280; observation continuée jusqu'à 9h5m; trop d'agitation.

Les bandes 3I et 3III rouges; la bande inférieure est plus pâle à droite de X′; le point X′ n'est pas bien précis; le même jour, de 9h14m à 9h21m, *fig. 37*, L = 129°9, il est encore figuré au méridien central; peut-être y a-t-il plus d'un point semblable.

Voy. plus loin les phénomènes des satellites observés ce jour.

C au méridien central, à 8h46m (tard); L = 110°8 (trop fort)
Q — 8h56m40s; L = 117°3 = **82°8**
X′ — 9h 5m; L = 122°3.

Longitudes mesurées :

B : 66°. — O′ : 74°; **40°**. — P : 91°; **57°**. — T : 109°. — B′ : 111°. — S : 169°; **135°** ±.

O′ est XX Williams, p. 88. — P est XXII, p. 89. — Q est XXIV, p. 91.

Le 6 juin, de 8^h50^m à 8^h58^m; L = 110°7 = **244°7**; *fig. 33.*

Oculaire : 150; observation terminée à 9^h2^m; éclaircies; à la fin, trop nuageux; incomplet.

Q est presque au méridien central, à 8^h58^m; L = 113°1 = **247°2** (trop faible).

A 9^h2^m, Q a évidemment dépassé le méridien central.

On a mesuré les longitudes suivantes :

P : 79°; **213°**. — O′ : 101°; **235°**. — C : 121°. — R : 158°; **292°**.

Q est probablement VII et VIII Williams réunies; voy. pp. 67 et 68. M. Williams les confond vers cette date; voy. pl. IV, fig. 16, 17, ouvrage cité. — P est V Williams; voy. p. 61, fig. 41. — R est XII, p. 78.

Le 12 juillet, de 8^h40^m à 8^h53^m; L = 112°9 = **174°3**; *fig. 34.*

Oculaires : 180, 280; observation continuée jusqu'à 9^h15^m.

La calotte supérieure a été dessinée à 9^h8^m; trois taches blanches : B, P″ et Q′; Q′ brille moins que P″. On voit très bien la double dent Q. La dentelure S″ apparait plus tard, par l'effet de la rotation. On voit deux proéminences F‴ et F^{IV}; la structure de 3III est bien accusée; les stries brillantes se continuent jusque dans la zone claire située sous 3III, en Z, par exemple; la rotation rend visible une seconde strie brillante, de même qu'une troisième proéminence α.

P″, tache brillante, au méridien central, à 8^h42^m (tard); L = 110°2 = **171°5** (trop fort).
X′ au méridien central, à . . . . . . 8^h55^m . . L = 118°1
F‴ — . . . . . . 8^h58^m . . L = 119°9 = **181°3**
Q′ — . . . . . . 9^h15^m . . L = 130°2 = **191°6**

Le point X′ est difficile à préciser.

Longitudes mesurées :

B : 58°. — T : 70°. — C : 83°. — P : 83°; **144°**. — Q : 126°; **187°**. —
R : 154°; **215°**? — Z : 157°. — F^{IV} : 163°; **224°**.

F‴ est 1 WILLIAMS, p. 40. — P″ est II, p. 56. — Q′ est IV, p. 59, pl. VIII, fig. 47. — Q est III, p. 57; M. WILLIAMS lui trouve une apparence de duplicité; je la vois double, en effet. — P est peut-être I, p. 55. — R est V, p. 62.

Le 7 juillet, de 9ʰ32ᵐ à 9ʰ44ᵐ; L = 113°4 = **135°**; *fig. 35.*

Oculaires : 180, 250, 150; je continue l'observation jusqu'à 10ʰ38ᵐ; ce dessin est fait dans de bonnes conditions, comme celui du même jour, de 8ʰ58ᵐ à 9ʰ10ᵐ (*fig. 29*); il montre les mêmes détails plus avancés dans la rotation et de nouveaux détails à droite des premiers. On a d'ailleurs continué à figurer, à l'extérieur du disque, les particularités que la rotation a amenées plus tard encore. Le dessin représente aussi le passage du satellite I, dont on trouvera la mention plus loin.

La structure de 3III continue à s'accuser ici : on voit, en Z, le point de communication de la strie brillante avec la zone située sous 3III; mais il était impossible de dire où s'arrêtait au juste la division de la bande 3III; cette bande 3III paraissait encore double au delà de Z, probablement à cause de l'existence d'une nouvelle strie brillante succédant à la première.

Q et F‴ au méridien central, à 9ʰ50ᵐ; L = 120°6 = **142°3**.

Mesures des longitudes sur le dessin :

O′ : 63°; **85°**. — P : 76°; **98°**. — θ′ : 88°; **110°**. — C : 96°. — P′ : 98°; **120°**. — P″ : 105°; **127°**. — X′ : 128°? — Z : 136°. — R : 147°; **169°**.

F‴ n'est pas identifiable avec les taches de M. WILLIAMS. — Q est I WILLIAMS, p. 55. — O′ est XXV, p. 92. — P est XXVI, p. 93. — P″ est XXVII, p. 94.

Le 24 juillet, de 8ʰ42ᵐ à 8ʰ52ᵐ; L = 114°7 = **271°7**; *fig. 36.*

Oculaires : 150, 180, 280; observation continuée jusqu'à 9ʰ37ᵐ; Jupiter trop près de l'horizon.

Les deux taches Z et R sont peu brillantes; le globe R′ est très éclatant. La structure de 3III se révèle admirablement, surtout quand la rotation a dévoilé, à 9ʰ14ᵐ, la seconde strie oblique partant de Fᴵⱽ. Je remarque que

la première des deux stries se termine au nord par la tache plus brillante Z. A 9^h19^m, F^{IV} a l'aspect d'une proéminence noire.

R au méridien central, à $9^h 9^m$ . . L = 128° = **285°1**
F^{IV} — 9^h28^m (tard); L = 139°5 = **296°7** (trop fort).

Mesures prises sur le dessin :

C : 78°. — F'' : 87°; **244°**. — Q : 98°; **255°**. — Z : 147°. — R' : 165°; **322°**.

Il y a évidemment une imperfection dans le dessin, puisque celui-ci accuse pour Z une longitude plus faible que pour F^{IV}.

F^{IV} est 3 Williams, p. 44, *loc. cit.* — R est X, p. 73. — R' est XV, p. 81. — Q est VII ou VIII, pp. 67, 69. — Z est H Williams, p. 29.

Le 30 juin, de 9^h14^m à 9^h21^m; L = 129°9 = **95°6**; *fig. 37.*

Oculaires : 150, 250, 180; observation continuée jusqu'à 10^h26^m; Jupiter trop bas.

Les bandes 3I et 3III rouges; on voit l'ombre du satellite I (voy. plus loin). La division dans 3III est-elle inclinée? On ne la voit qu'assez confusément; peut-être aboutit-elle dans la zone *c,* sous 3III, un peu à droite de l'ombre du satellite, en Z.

A 9^h41^m, la calotte inférieure a l'aspect du croquis, *fig. 37a;* à 9^h46^m, la partie supérieure a l'aspect de l'esquisse, *fig. 37b.*

Taches brillantes en Q' et en R'; région claire et ronde au bord supérieur de 3III, en F^{IV}. A 10^h18^m, nouvelle division oblique soupçonnée dans 3III, en α.

Le point Q', milieu de l'arche QS, au méridien central, à 9^h25^m; L = 134°4 = **100°1**.

S au méridien central, à 9^h51^m; L = 150°1 = **116°**
R' — 10^h18^m; L = 166°4 = **132°4**

Longitudes mesurées :

C : 108°. — Q : 115°; **81°**. — X' : 129°9. — Point brillant suivant F^{IV} : 166°; **132°**. — S'' : 175°; **141°**. — Z' : 182°. — α : 205°; **171°** ±.

Z' correspond à K Williams, p. 31; voy. fig. 49, pl. VIII, *loc. cit.*, observation le même jour; la position relativement à R' le prouve.

R' est XXVII, p. 94, fig. 49; je trouve pour longitude **132°4** et M. Williams **132°2**; observations *absolument simultanées, identiques;* passage à 10^h0^m, t. m. de Greenwich.

S est XXVI, p. 93, fig. 49; observations simultanées; je ne vois pas le trait sombre, incliné, qui suit la dentelure pour M. Williams.

Q' est la tache blanche XXV de M. Williams, p. 92. — Q est peut-être XXIV, p. 91.

Le 17 juillet, de 8^h26^m à 8^h31^m; L = 132°7 = **233°8**; *fig. 38.*

Oculaires : 180, 150; fin de l'observation à 9^h31^m; ondulations atroces; incomplet.

On voit l'ombre du satellite II. Le globe Q' est brillant, situé entre deux proéminences F''' et F^{IV}.

R est au méridien central, à 8^h28^m; L = 132°4 = **233°5**
F^{IV} — 8^h55^m; L = 148°7 = **249°9.**

Mesures des longitudes sur le dessin :

P' : 97°; **198°**. — F''' : 112°; **213°**. — Q' : 125°; **226°**. — S : 153°; **254°**.

F''' est peut-être 1 Williams, p. 40, *loc. cit.* — F^{IV} est 2, p. 42. — R est VII, p. 67. — Q' est VI, p. 65. — P' est V, p. 62. — S serait VIII ou X? pp. 69, 71.

Le 12 juillet, de 9^h20^m à 9^h32^m; L = 136°8 = **198°3**; *fig. 39.*

Oculaires : 180, 280, 150; observation continuée jusqu'à 10^h7^m.

3I et 3III rouges; globe brillant en R'; la bande 3III offre des traces évidentes de sa structure spéciale; deux protubérances se suivent, F''' et F^{IV}; on en soupçonne une troisième α, et l'on découvre trois stries brillantes inclinées; la première dans l'ordre de la rotation communique, en Z, avec la zone claire située sous 3III, désignée par *c* dans la même notation. On soupçonne une autre communication semblable en Z'.

R a dépassé le méridien central, à 9^h35^m; L = 142°2 = **203°8** (trop fort)
F^{IV} au méridien central, à . . . 9^h52^m; L = 152°5 = **214°2**
R' — . . . 10^h7^m; L = 161°6 = **223°3.**

Longitudes mesurées :

P : 92°; **153°**. — P'' : 111°; **172°**. — Q : 123°; **184°**. — F''' : 125°; **186°**. — Q' : 136°; **197°**. — X' : 136°8. — Z : 145°. — α : 177°; **238°**. — S'' : 179°; **240°**.

Le point X' est difficile à préciser.

Z occupe la place de F WILLIAMS, p. 25. — F''' est peut-être 1, p. 40. — α serait 2, p. 42? R est V, p. 62. — R' est VI, p. 65. — S'' est VII, p. 67, peut-être confondue avec VIII, p. 69. — Q' est IV, p. 59. — Q est III, p. 57; cette dentelure est double pour moi; M. WILLIAMS la soupçonne double. — P'' est II, p. 56. — P est I, p. 55.

Le 18 juin, de 9h32m à 9h38m; L = 138°2 = **8°2**; *fig. 40.*
Oculaires : 250, 180. Image mauvaise; dessin incomplet.
Les deux bandes 3I et 3III sont rouges; 3III un peu moins colorée.

Longitude de P', mesurée sur le dessin, = 108° = **338°** ±.
— R — = 158° = **28°** ±.

Le 11 juin, de 8h42m à 8h58m; L = 139°5 = **313°4**; *fig. 41.*
Oculaires : 280, 180, 450, 250; on continue l'observation jusqu'à 9h23m.
3I est rouge, 3III est grise. La bande sombre située au-dessus de 3I est visiblement inclinée; c'est elle qui aboutit au point C, vers le bord occidental. La bande 3III accuse encore ici sa structure particulière : elle est partagée en deux par une strie inclinée, qui s'ouvre d'un côté, en F''', dans 3II, et de l'autre en Z', dans la zone brillante située sous 3III; *cette strie est formée visiblement de perles brillantes alignées en chapelet;* la zone inférieure de la bande double 3III est la plus noire.

S au méridien central, à 9h23m; L = 159°4 = **333°5**.

On a mesuré, sur le dessin, les longitudes suivantes :

P' : 99°; **273°**. — T' : 109°. — F''' : 114°; **288°**. — Q : 119°; **293°**. — X' et X'' : 139°5 ±. — Z' : 199° ±.

Comparons les *fig. 41* et *46*, du *11 juin, de 8h42m à 8h58m*, et *de 9h25m à 9h35m*, pour la position de X''; cette solution de continuité était difficile à bien fixer et les longitudes de 139°5 ± et de 163°7 ±, trouvées pour X'',

le 11 juin, à ces heures différentes, indiquent deux solutions de continuité ayant cet aspect.

Z′ semble correspondre à K Williams, p. 31. — S est XVI, p. 82, fig. 18, 43, observations des 15 et 13 juin. – Q est XII, p. 78. — P′ est X, p. 73.

Le 23 juin, de 8^h45^m à 8^h52^m; L = 141°1 = **50°7**; *fig. 42.*

Oculaires : 280, 150; trop ondulant à la fin.

On voit une strie brillante inclinée dans 3III; elle est *formée de perles en chapelet;* elle communique, en F‴ et en Z′, avec les bandes brillantes 3II et *c.*

Q′ au méridien central, à 8^h45^m; L = 139° = **48°6**.

Je mesure les longitudes suivantes sur le dessin :

F‴ : 89°; **359°**. — T′ : 134°. — X′ : 141°1 ±. — R : 153°; **63°**. — S : 167°; **77°**. — R′ : 178°; **88°**. — Z′ : 181°? — S″ : 191°; **101°** ±.

Voy. observations du même jour, *de 9^h14^m à 9^h25^m, fig. 45.*

Z′ pourrait correspondre à K Williams, p. 31. — Q′ est XXI, p. 88; la dent qui précède est sans doute XX, p. 88. — R est XXII, p. 89; Williams la croit double; je la trouve large. — S est XXIV, p. 91. — R′ est XXV, p. 92. — S″ est XXVI, p. 93. — La solution de continuité T′ est celle que figure M. Williams, dans son planisphère, pl. I, à la longitude de 160°.

Le 3 août, de 8^h15^m à 8^h23^m; L = 158°7 = **35°4**; *fig. 43.*

Oculaires : 180, 150, 250; trop ondulant; observation terminée à 8^h58^m.

On a dessiné, à droite de la figure, les détails qui ont paru par les progrès de la rotation, notamment la tache très importante D. A 8^h41^m, on a commencé à voir cette interruption, en D, avec 150. Le globe brillant R′ est un peu douteux avec 250. L'échancrure S′ très visible avec 150 et 180, à 8^h15^m.

S″ au méridien central, à 8^h45^m; L = 174°4 = **51°2**
S′ — 8^h58^m; L = 182°3 = **59°1**

Mesure des longitudes sur le dessin :

V : 210°; **86°**.

D est la tache α WILLIAMS, voy. planisphère, pl. I. — S″ est peut-être XX, p. 88. — S′ peut-être XXI, p. 88. — V serait XXII? p. 89.

Ou bien :

S″ serait XXII, p. 89. — S′ serait XXIII? p. 90. — V serait XXIV, p. 91?

Le 5 juillet, de 9h9m à 9h22m; L = 159°4 = **165**°; *fig. 44.*

Oculaires : 180, 150, 250; observation commencée à 8h46m; ondulations atroces; des nuages passent pendant que l'on fait le dessin; celui-ci est de peu de valeur; la disposition générale seule des bandes est digne de confiance; les détails restent douteux. J'abandonne l'observation à 9h28m.

On croit voir une tache brillante en Z′ et une proéminence en α; α est l'origine d'une strie plus noire et inclinée dans 3III.

Longitudes mesurées :

Z′ : 185°. — S″ : 184°; **190**°. — α : 189°; **195**°.

Z′ peut être K? WILLIAMS, p. 31. — α est 1, p. 40. — S″ serait III? p. 57.

Le 23 juin, de 9h14m à 9h25m; L = 159°8 = **69°6**; *fig. 45.*

Oculaires : 180, 280, 250; je poursuis l'observation jusqu'à 9h50m.

A 9h50m, avec 250, la zone *xy* paraît formée d'une série de perles brillantes alignées en chapelet. 3I et 3III sont rouges. Il y a un globe brillant sous S; une strie brillante règne dans 3III, elle aboutit à Z′. Entre Z′ et ε il y a trois points très noirs dans la bande.

S et globe au méridien central, à 9h18m . . L = 158°9 = **68°7**
R′ au méridien central à . . . 9h35m . . L = 169°2 = **79°1**
S″ — . . . 9h50m (tard); L = 178°2 = **88°2** trop fort.

Longitudes mesurées :

Q : 121°; **31**°. — Q′ : 144°; **54**°. — Z′ : 159°8. — S″ : 175°; **85**°.

Z′ correspond peut-être à H WILLIAMS, p. 29; ce détail est mieux placé ici pour la mesure que dans le dessin du même jour, de 8h45m à 8h52m, voy. *fig. 42;* ce dernier dessin porte à identifier Z′ avec K WILLIAMS.

S est XXIV, p. 91. — R′ est XXV, p. 92. — S″ est XXVI? p. 93. — Q est XX, p. 88.

L'identification des points S, R′, S″ présente des difficultés. On pourrait admettre que S = XXII, R′ = XXIII, S″ = XXIV; c'est l'interprétation à laquelle m'avait conduit le troisième dessin du même jour; voy. *fig. 52*, L = 202°4.

Le 11 juin, de 9h25m à 9h35m; L = 163°7 = **337°8**; *fig. 46.*

Oculaires : 250, 150; observation poursuivie jusqu'à 9h45m.

A 9h40m, on voit que la zone xy est *formée de perles brillantes alignées;* bande 3I rouge; 3III grise. La bande 3III est partagée par une strie inclinée, aboutissant en F‴ et en Z″.

A 9h45m, avec 150, je vois que la bande qui borde la calotte polaire nord est plus noire jusqu'en X″.

Longitudes mesurées :

F‴ : 119°; **293°**. — S : 156°; **330°**. — X″ 163°7 ±. — S″ 187°; **1°**. — Z″ : 209°.

Pour X″, comparons avec l'observation du même jour, de 8h42m à 8h58m, L = 139°5, *fig. 41*. Z″ est probablement le même détail que Z′ de cette dernière figure. Z″ serait K Williams, p. 31. — S est XVI, p. 82. — S″ est XVIII, p. 85.

Le 25 mai, de 10h40m à 10h45m; L = 173° = **211°9**; *fig. 47.*

Oculaires : 180, 280, 150; ondulant; observation continuée jusqu'à 11h7m.

Bandes 3I et 3III rouges; tache blanche en (β); dentelure (δ) sous forme de pointe noire.

A 10h57m, avec l'oculaire 150, on voit que 3III est double et plus pâle à droite de (δ), *fig. 47a*. A 11h2m, on voit que la dentelure qui suit (β) est elle-même suivie par une quatrième dentelure du bord de 3I, *fig. 47b*.

(α) (δ) au méridien central vers 10h42m; L = 173° = **211°9**
(β) — à 11h 7m; L = 187°8

On voit bien la tache blanche dans la cavité (β).

(δ) est H² Williams, p. 30, *loc. cit.* — (β) semble être VI, p. 64, observation du 20 mai, pl. VII, fig. 40, ouvrage cité.

Les longitudes mesurées sont :

(*a*) : 167° ; **205°9**. — (*b*) : 183° ; **221°9**. — (*c*) : 203° ; **241°9**.

Le 4 juin, de 8^h55^m à 9^h10^m; L = 175°3 = **293°5** ; *fig. 48.*

Oculaire : 250 ; nuageux.

La bande 3I est plus rouge que 3III ; la strie brillante $F^{IV}Z''$ formée de perles en chapelet très évidentes.

Longitudes mesurées :

F^{IV} : 152° ; **270°**. — S : 152° ; **270°**. — Z'' : 212°.

S est X Williams, p. 73, voy. pl. III, fig. 15, ouvrage cité.

Le 8 août, de 8^h17^m à 8^h25^m; L = 190°3 = **106°9** ; *fig. 49.*

Oculaires : 180, 150, 250 ; image trop faible ; ciel nébuleux ; proximité de l'horizon ; observation trop difficile, continuée jusqu'à 8^h32^m.

On voit la remarquable solution de continuité D (α Williams) dans la bande supérieure ; on voit aussi l'ombre du satellite I.

D est au méridien central, à 8^h20^m (un peu tard) ; L = 189°7 (trop fort).

Longitude mesurée :

S'' : 176° ; **93°**.

S'' serait XXIV Williams, p. 91.

Le 27 juillet, de 8^h23^m à 8^h31^m; L = 192°9 = **13°8** ; *fig. 50.*

Oculaire : 180 ; très ondulant.

D paraît au méridien central, à 8^h26^m ; L = 192°3.

Longitudes mesurées :

α : 167° ; **348°**. — V : 192°9 ; **13°8**. — V'' : 220° ; **41°**.

V serait? XVIII Williams, p. 85. — V'' serait? XX, p. 88.

Le 3 juillet, de 8^h33^m à 8^h46^m; L = 197°4 = **186°8** ; *fig. 51.*

Oculaires : 180, 280 ; observation poursuivie jusqu'à 9^h3^m.

3I et 3III sont rouges ; la forme de la solution de continuité D se montre

d'abord, avec 180, comme je la figure; mais, avec 280, dans un moment de grande netteté, je découvre, dans cette région, une forme beaucoup plus compliquée, que représente très exactement le croquis joint au premier dessin (voy. *fig. 51a*).

La bande 3III offre plusieurs indices de sa structure signalée plus haut : les taches brillantes Z′, α′; la strie claire inclinée partant de α′; les dentelures ε, ε″ et la proéminence α″.

V au méridien central, à		8^h42^m; L = 198°9 = **188°3**
D	—	8^h51^m; L = 204°3
κ	—	$9^h\ 3^m$; L = 211°6
α′	—	$9^h\ 3^m$; L = 211°6 = **201°1**

Les longitudes mesurées sur le dessin sont les suivantes :

S : 157° ; **147°**. — R′ : 169°; **159°**. — Z′ : 181°. — S″ : 182°; **172°**. — S′ : 193°; **183°**. — V″ : 222°; **212°**. — ε : 228°. — ε′ : 238°. — α″ : 251°; **241°**.

Z′ serait K Williams, p. 31, *loc. cit.* — α″ serait 2, p. 42. — D est α Williams, p. 106. — S serait I, p. 55. — S″ serait III, p. 57. — R′ serait II, p. 56. — V″ est V, pp. 61, 62.

Le 23 juin, de 10^h25^m à 10^h35^m; L = 202°4 = **112°6**; *fig. 52.*

Oculaires : 150, 250; observation continuée jusqu'à 10^h45^m; Jupiter trop bas; dessin incomplet.

La solution de continuité D a la forme d'une perle dans la bande supérieure; ξ est une tache blanche brillante; 3I et 3III sont rouges.

ε au méridien central, à		10^h37^m; L = 206°6
V″	—	10^h45^m; L = 211°5 = **121°8.**
D	—	10^h45^m; L = 211°5

La position de V″ doit être légèrement erronée dans le dessin, puisque cette dentelure devrait suivre ε dans la rotation et passer ici, au méridien central, en même temps que D.

Longitudes mesurées :

S : 150° ; **61°**. — R′ : 162°; **73°**. — S″ : 166° ; **77°**. — ε′ : 228°. — ξ : 232°4; **142°6**. — ε″ : 239°. — V‴ : 245°; **156°**. — ε‴ : 247°.

ε est K^2 Williams, p. 32. — D est α, p. 106. — S est XXII, p. 89. — R′ est XXIII, p. 90. — S″ est XXIV, p. 91. — V″ est XXVI, p. 93. — ξ est probablement XXVII, p. 94. — V‴ est I, p. 55; voy. observation du 21 juin, Williams, pl. VIII, fig. 47.

Pour une autre identification des points S, R′, S″, voy. *fig. 45*, L = 159°8.

Le 21 juin, de 8h56m à 9h6m; L = 208°3 = **102°**; *fig. 53.*

Oculaires : 180, 280, 150; observation jusqu'à 9h51m; trop ondulant; dessin incomplet.

La calotte sud semble contenir des perles brillantes; les bandes 3I et 3III sont rouges; on voit bien l'ellipse D; la tache ε′ est blanche et brillante; ε‴ est une seconde tache blanche plus petite. En *y*, solution de continuité.

ε au méridien central, à	9h 0m;	L = 207°7
ε′ —	9h20m;	L = 219°7
ε″ —	9h40m;	L = 231°8

Longitudes mesurées :

Milieu de l'arche VV″ : 208°3. — S″ : 173°; **67°**. — V : 196°; **90°**. — D : 201°. — V″ : 223°; **117°**. — ε‴ : 245°. — Y : 245°.

ε est K^2 Williams, p. 32. — S″ est XXII, p. 89. — V est XXIV, p. 91. — V″ est XXVI, p. 93. A comparer ε′, ε‴ avec tache brillante observée par Williams, le 6 mars 1887, p. 109, L = 235°4.

Le 27 juillet, de 8h56m à 9h5m; L = 213°2 = **34°2**; *fig. 54.*

Oculaire : 180; observation trop difficile; Jupiter ondulant, trop près de l'horizon; le globe β brille faiblement.

V″ au méridien central, à 8h56m; L = 210°5 = **31°5**.

Longitude de β mesurée sur le dessin :

205°; **26°**.

V″ est XX Williams, p. 88, ouvrage cité.

C'est ici le lieu de placer une observation faite *le 28 mai, entre 8h30m et 12h30m*. Pendant cette soirée, la présence de quelques amis, désireux de voir Jupiter dans le huit-pouces, a empêché les observations de se faire

régulièrement et rigoureusement; je notai cependant un aspect assez conforme au croquis ci-joint (*fig. 55*). La partie supérieure du disque se faisait remarquer par la présence de perles alignées en chapelet et de taches blanches ovales. La longitude du méridien central était comprise entre 183° et 328°; l'examen des dessins qui précèdent et qui suivent ce croquis, dans notre planche, montre, en effet, que ces régions sont caractérisées par ces détails. Les bandes 3I et 3III étaient rouges; il y avait une tache blanche au bord nord de 3III, probablement notre tache E, et aussi dans 3II; 3III était double sur une partie de sa longueur.

Le 14 juin, de 8h30m à 8h45m; L = 222°6 = **60°4**; *fig. 56.*

Oculaire : 280; observation terminée à 9h43m. On voit le passage du satellite I (voy. plus loin).

La bande sombre qui surmonte 3I est remarquable par ses perles brillantes : deux de celles-ci forment d'abord la tache D, que nous connaissons, et qui apparaît aussi comme la représente le croquis, *fig. 56a;* il y a ensuite les perles π, U′ et D^IV. 3I est plus rouge que 3III. ξ et ξ' sont deux taches brillantes, ξ surtout, blanches, assez petites; ε''' est une tache blanche faible. U devient visible par les progrès de la rotation.

D au méridien central, à		8h32m; L = 219°3	
ξ	—	8h36m; L = 221°7	= **59°5**
π	—	9h 6m; L = 239°8	
ε'''	—	9h 8m; L = 241°0	
U′	—	9h43m; L = 262°2	

Longitudes mesurées :

α' : 196°; **33°**. — D^IV : 197°. — V″ : 207°; **44°**. — ξ' : 215°; **52°**.

V″ serait XX? Williams, p. 88. — ξ' est XXI, p. 88. — ξ serait XXIII? p. 90. Il faut comparer ε''' à la tache brillante nord tempérée, vue par Williams, le 6 mars 1887, L = 235°4, p. 109.

Le 8 juillet, de 8h24m à 8h39m; L = 223°3 = **252°6**; *fig. 57.*

Oculaire : 180; nuageux; observation incomplète.

La tache D se voit encore; α' est le commencement d'une strie inclinée, caractéristique de la structure de 3III.

Les longitudes mesurées sur le dessin sont :

D : 188°. — α′ : 198°; **228°**. — V″ : 206°; **236°**. — V‴ : 237°; **267°**. —
V′ : 249°; **279°**. — U : 270°; **300°**.

V″ est peut-être VII Williams, p. 67. — V‴ est VIII, p. 69. — V′ est X, p. 73. — U est XII, p. 78.

Le 3 juillet, de 9h32m à 9h45m; L = 233°05 = **222°8**; *fig. 58.*

Oculaires : 180, 280, 150; observation continuée jusqu'à 10h36m.

La tache D montre une partie de sa structure compliquée (voy. aussi le *3 juillet, de 8h33m à 8h46m, fig. 51a*); on complète le dessin à droite du disque, en suivant les progrès de la rotation jusqu'à 10h27m. On voit ainsi que les trois bandes fines, dans lesquelles se place la tache D, ne se continuent pas toutes trois à droite jusqu'à la même distance de D; celle du milieu s'arrête plus tôt que les autres. On voit un globe brillant ρ et une tache brillante blanche α′; aussi une tache très blanche, très brillante, remarquable, que nous allons rencontrer souvent, E. La bande 3III montre très bien sa structure : on y voit deux stries brillantes, et, outre les globes signalés, les proéminences α″ et α‴. La flèche indique que l'on y soupçonnait une solution de continuité établissant une communication entre la strie brillante et la bande claire située au-dessous de 3III, près de la tache E. Les détails de 3III ont surtout été dessinés à 9h51m, avec 180.

ρ au méridien central, à 9h39m; L = 233°35 = **223°1**.

L'éclat du globe ρ ne se voit qu'avec l'oculaire 280. J'ai souvent remarqué que les globes brillants, pour être vus, exigeaient au moins ce grossissement.

α″ au méridien central, à . . . . . 9h54m; L = 242°4 = **232°2**.
E (très brillante) au méridien central, à 10h33m; L = 266°.

Les longitudes suivantes ont été mesurées sur le dessin :

D : 196°. — α′ : 208°; **198°**. — V″ : 209°; **199°**. — ε″ : 238°. — V′ : 250°; **240°**. —
ε‴ : 253°. — α‴ : 278°; **268°**. — U : 278°; **268°**.

α″ est peut-être 2 Williams, p. 42. — ρ est VI, p. 64. — V″ est V, p. 62. — V′ est VII, p. 67. — U est VIII ou X? pp. 69, 73.

E, tache des plus remarquables par sa constance et son éclat, à l'égal de B, est certainement L de M. Williams, p. 33, ouvrage cité.

Le 20 juillet, de 8^{h}43^m à 8^{h}48^m; L = 233°4 = **358°4**; *fig. 59.*

Oculaire : 180; de 8^{h}31^m à 8^{h}38^m, les ondulations sont telles que tout détail disparaît; de 8^{h}43^m à 8^{h}48^m, image meilleure, mais imparfaite; dessin approché et incomplet.

On voit, dans 3II, une strie oblique qui aboutit à la zone brillante située sous 3II, en β.

On mesure les longitudes suivantes :

V'' : 218°; **343°**. — β : 243°.

V'' est XVIII Williams, p. 85. — La solution de continuité β pourrait correspondre à la tache blanche observée par M. Williams, le 6 mars 1887, L = 235°4, voy. p. 109.

Le 10 avril, vers 10^{h}30^m, L = 238°9, je constate une solution de continuité dans la bande sud 2; cette solution de continuité était précédée par une inflexion, vers le nord, du tronçon de bande situé à l'occident (*fig. 60*); c'était probablement ma tache D, ou α Williams, p. 106, ouvrage cité, qui produisait cet aspect.

Le 20 juillet, de 8^{h}57^m à 9^{h}11^m; L = 244°5 = **9°7**; *fig. 61.*

Oculaires : 150, 180, 280; observation poursuivie jusqu'à 9^{h}22^m; trop ondulant.

La bande 3I est certainement interrompue par un espace brillant φ, qui semble formé de deux taches blanches; la bande 3II présente encore des traces évidentes de la structure constatée, notamment déjà de 8^{h}43^m à 8^{h}48^m (voy. observation précédente, *fig. 59*). Il y a une tache blanche brillant faiblement au bord supérieur de 3II, en α'', et on voit la tache E.

α'' au méridien central, à 9^{h}11^m; L = 248°8 = **14°**.

Mesure des longitudes sur le dessin :

α' : 199°; **325°**. – V'' : 221°; **347°**. — φ : 264°; **30°**. — E : 274°. — U : 276°; **42°**.

E est L Williams, p. 33. — V'' est XVIII, p. 85. — φ est XXI? p. 88.

Le 26 juin, à 9^h10^m; L = 244°6 = **178°4**; *fig. 62.*

Oculaires : 280, 180; trop d'agitation.

On voit un globe brillant ρ; la bande supérieure renferme des granulations en chapelet.

La longitude de ρ, mesurée sur le dessin, est de 234° = **168°**.

ρ est II Williams, p. 56, ouvrage cité.

Le 6 août, de 8^h26^m à 8^h31^m; L = 254°7 = **155°4**; *fig. 63.*

Oculaires : 150, 250, 180; observation continuée jusqu'à 8^h53^m; l'image devient trop ondulante.

La bande 3II est plus large à droite de la tache E, comme *le 7 juin*, L = 285°7, *fig. 71.*

V′ au méridien central, à 8^h34^m; L = 258° = **158°7.**
E — 8^h46^m; L = 265°3.

Longitudes mesurées :

V″ : 233°; **133°**. — U : 287°; **187°**.

V′ est I Williams, p. 55. — U est probablement III? p. 57.

Le 8 juillet, de 9^h26^m à 9^h35^m; L = 259° = **288°6**; *fig. 64.*

Oculaires : 180, 150; nébuleux; image trop faible; incomplet.

Longitudes mesurées :

U : 267°; **297°**. — E : 270°.

U est XII Williams, p. 78.

Le 26 juin, de 9^h31^m à 9^h48^m; L = 262°5 = **196°4**; *fig. 65.*

Oculaire : 180; l'observation se prolonge jusqu'à 9^h50^m.

La bande supérieure semble triple et entremêlée de granulations alignées en chapelet. Les bandes 3I et 3II sont rouges. Il y a deux taches blanches brillantes au bord nord de 3II, ε‴ et E, celle-ci beaucoup plus grande que ε‴.

E au méridien central, à 9^h50^m; L = 268°8.

Longitudes mesurées :

ε'' : 229°. — V''' : 235°; **169°**. — ε''' : 243°. — V' : 255°; **189°**. — β' : 257°. — Milieu de l'arche V'U : 262°5; **196°4**. — U : 270°; **204°**. — α''' : 292°; **226°**. — M'''' : 292°. — W' : 295°; **229°**.

E est L Williams, p. 33. — M'''' est peut-être N Williams, p. 36, voy. pl. VII, fig. 44, 14 juin. — V''' est III, p. 57. — V' est V, p. 62. — W' est peut-être VII, p. 67.

Le 1er juillet, de 8h42m à 8h56m; L = 262°8 = **236°3**; *fig. 66.*

Oculaires : 150, 250.

Perle U' très faible; globe lumineux et proéminence en α''. La bande 3III offre des traces évidentes de sa structure spéciale : une strie brillante inclinée semble venir s'ouvrir en β', près de la tache brillante E; en α''' commence une nouvelle strie brillante inclinée; trois taches noires isolées se voient en M'''.

α'' au méridien central, à		8h43m;	L = 259°2 = **232°7**
V'	—	8h51m (tard);	L = 264° = **237°6** (trop fort).
E	—	8h59m;	L = 268°9

Longitudes mesurées :

V''' : 233°; **206°**. — ε'' : 233°. — ε''' : 248°. — U' : 262°8. — β' : 262°8. — U : 281°; **254°**. — α''' : 288°; **261°**. — M''' : 293°.

α'' peut être VI? Williams, p. 65. — V' serait? VII, p. 67. — V''' est V, p. 62. — U est VIII, p. 69.

Le 14 juin, de 9h43m à 9h50m; L = 264°3 = **102°5**; *fig. 67.*

Oculaire : 280; observation terminée à 10h46m. Je complète le dessin en dehors du disque par les détails apparus successivement au limbe droit.

La bande 3III présente, sur le dessin, des détails se rapportant au passage du satellite I; on en trouvera la description plus loin. On voit deux perles brillantes π et U' dans la bande immédiatement supérieure à 3I. Je

constate que cette bande est interrompue en U''. 3I offre une tache brillante blanche μ'', et la rotation en fait bientôt découvrir une nouvelle qui suit la première, en M; au bord de 3III on découvre deux taches blanches ε''' et E; on voit aussi une strie brillante ou division oblique qui commence en α'''.

La bande sombre située sous 3III offre des dentelures à son bord inférieur et aussi une solution de continuité oblique y'.

E au méridien central, à	9^h54^m; L = 268°8	
μ'' —	10^h20^m; L = 284°5	= **122°9**
y' —	10^h42^m; L = 297°8	
U'' —	10^h46^m; L = 300°2	

Longitudes mesurées :

π : 238°. — ε''' : 241°. — U' : 264°.

μ'' est XXVII, p. 94, Williams; observations simultanées le 14 juin, voy. pl. VII, fig. 44. — U est XXVI, p. 93, voy. *id.* — W est I, p. 55. — M est II, p. 56. — K est III, p. 57 (voy. observations de Williams, 14 juin, pl. VII, fig. 44, ouvrage cité).

Le 19 juin, de 8^h50^m à 9^h3^m; L = 265°1 = **143°**; *fig. 68.*

Oculaires : 280, 180, 250, 450, 150; observation continuée jusqu'à 10^h19^m.

La bande supérieure contient encore les deux perles π et U'; il y a trace d'une autre perle entre les deux premières, ce qui donne à cette bande l'aspect d'une série de granulations en chapelet. 3I et 3III sont rouges, 3III moins intensément; les progrès de la rotation dévoilent l'existence de la tache brillante M, suivie de la dentelure K; M est notée comme très brillante. La bande 3III offre des traces évidentes de sa structure; à 9^h29^m, on la croirait double sur toute sa longueur, mais, en réalité, en M'''', il y a évidemment un trouble dans cette régularité apparente; la disposition inclinée des tronçons de 3III s'accuse en cette région, à 9^h45^m; on voit aussi une région plus noire α''', qui semble une proéminence du bord supérieur de 3III; toutefois, il n'est pas possible de se rendre compte exactement de

la distribution des détails; voyez le dessin du prolongement de 3III en dehors du disque.

U′ au méridien central, à	8h56m;	L = 264°8		
E	—	9h 3m;	L = 269°1	
U	—	9h12m;	L = 274°5	= **152°4**
α′′	—	9h26m;	L = 283°	= **161°**
M	—	10h19m (tard);	L = 315°	= **193°3** (trop fort).
M′′′′	—	10h19m;	L = 315°	

M′′′′ est passé au méridien central un peu après M.

La longitude de π, mesurée sur le dessin, est de 230°.

E est L Williams, p. 33. — M′′′′ est N, p. 36, et d'après pl. VII, fig. 44, observation du 14 juin. — U est I, p. 55, voy. pl. VII, *id.*, et pl. VIII, fig. 47, du 21 juin. — M est IV, p. 59, voy. fig. 46, observations simultanées; les longitudes données conduisent à cette identification; mais, d'après la fig. 46 de Williams, pour le 19 juin, M′′′′ serait sa tache P, voy. p. 37, et α′′′ sa tache 1, p. 40. — K est V, p. 62, fig. 46 de Williams.

Le 1er juillet, de 9h20m à 9h24m; L = 282°8 = **256°5**; *fig. 69.*

Oculaire : 180; observation terminée à 9h49m.

La calotte méridionale est rosée, à 9h36m; la structure de la bande 3III est évidente.

U est au méridien central, à	9h24m;	L = 284°	= **257°7**
U′′ —	9h36m;	L = 291°2	

Les longitudes suivantes résultent des mesures exécutées sur le dessin :

α′′ : 256°; **229°**. — V′ : 258°; **231°**. — E : 265°. — α′′′ : 289°; **262°**. — M′′′ : 305°. — W′ : 313°; **286°**. — M′′′′ : 323°. — W : 328°; **301°**.

M′′′′ peut correspondre à N ou à P Williams, pp. 36, 37.

U′′ correspond à une solution de continuité figurée par M. Williams dans sa planche I, à la longitude de 310° ±.

U est VIII, p. 69. — V′ est peut-être VII? p. 67. — W′ est X, p. 73. — W est XII, p. 78.

Le 18 juillet, de 8^h29^m à 8^h37^m; L = 285°6 = **34°6**; *fig. 70.*

Oculaires : 250, 150, 180; image ondulante; nuageux; vent.

La bande 3I paraît interrompue en partie, en φ, par une région plus claire.

Mesures des longitudes :

E : 265°. — φ : 270°; **19°**. — U : 280°; **29°**.

Le 7 juin, de 9^h30^m à 9^h40^m; L = 285°7 = **67°9**; *fig. 71.*

Oculaires : 150, 250; nuageux, ondulant; dessin incomplet.

Les bandes 3I et 3III sont rouges. On voit l'ombre du satellite I.

Longitude de E, mesurée = 279°.

Le 2 mai, vers 10^h ±; L = 289°5 ±.

Oculaire : 150; les deux bandes 3I et 3III sont rouges; plus haut que 3I il y avait une bande avec perles blanches en chapelet. Voy. observations suivantes du *6 juillet,* L = 290°; *fig. 72.*

Le 6 juillet, de 8^h38^m à 8^h48^m; L = 290° = **303°4**; *fig. 72.*

Oculaires : 180, 280; on continue jusqu'à 9^h31^m et c'est ainsi qu'on dessine la continuation de la bande supérieure en dehors du disque.

La bande supérieure présente une solution de continuité D', d'une forme analogue à celle de la tache D, mais de dimensions plus grandes; on y voit certainement une perle brillante dont la position exacte reste douteuse. Dans la partie gauche de cette même bande règne une série de petites perles brillantes; on voit également une perle en U'. La bande supérieure, de même que la zone qui renferme U', est rouge, comme les bandes 3I et 3III.

Taches blanches en M, E et M''''.

La bande 3III est partagée par une strie brillante inclinée qui part d'une espèce de proéminence α'' et qui établit une communication entre 3II et la bande *c*, sous 3III, en aboutissant à la tache brillante M''''. La structure de 3III est donc manifeste ici. En α'''', autre proéminence. La bande

sombre inférieure présente une solution de continuité ou sorte de bifurcation en y'.

Passage de U″ au méridien central, à		8ʰ40ᵐ;	L = 288°2	
—	σ —	8ʰ42ᵐ (trop tard);	L = 289°4	= **302°7** (trop fort).
—	D″ —	8ʰ56ᵐ;	L = 297°8	
—	D′ (milieu de l'ovale)	9ʰ20ᵐ;	L = 312°3	
—	α″″ —	9ʰ23ᵐ;	L = 314°1	= **327°7**
—	W —	9ʰ31ᵐ (tard);	L = 319°	= **332°6** (trop fort).

Mesures des longitudes :

U′ : 248°. — α″ : 255°; **268°**. — E : 267°. — V′ : 275°; **288°**. — U : 290°; **303°**. — y' : 290°. — M″″ : 324°. — M : 336°; **349°** ±.

M″″ paraît être N ou P Williams, pp. 36, 37. — α″ serait 2, p. 42? — α″″ serait 4, p. 45? — U est XII, p. 78. — V′ est X, p. 73. — W est XVI, p. 83. — M doit peut-être se comparer à XVII, p. 84?

Le 26 juin, de 10ʰ27ᵐ à 10ʰ36ᵐ; L = 293°9 = **228°1**; et *10ʰ45ᵐ;* L = 302° = **236°3**; *fig. 73.*

La première de ces deux longitudes se rapporte à la partie du dessin qui est au-dessus de la ligne pointillée; la seconde à la partie qui est au-dessous. Par suite d'un accident survenu pendant l'observation, le dessin de cette seconde partie a été retardé et, par conséquent, présente une phase plus avancée que celui de la première. Ces dessins sont d'ailleurs restés inachevés à cause des conditions défavorables, la planète étant trop peu élevée. Oculaire 150.

U′ au méridien central, à	10ʰ27ᵐ;	L = 291°2
τ —	10ʰ43ᵐ;	L = 300°8

Longitudes mesurées sur le dessin :

M″″ : 292°. — D″ : 309°. — W : 322°; **256°**.

τ est peut-être M ou O Williams, p. 35 ou 37. — W est VII ou VIII, pp. 67, 69.

Le 12 juin, de 9^h12^m à 9^h33^m; L = 309°3 = **131°4**; *fig. 74.*

Oculaire : 180; les bandes 31 et 3III sont rouges, 31 surtout; la bande supérieure offre la même teinte à la fin de l'observation; alors aussi apparait la dépression de la bande 31, que je figure en prolongeant la bande hors du disque.

Mesures des longitudes sur le dessin :

y' : 279° ±. — (γ) : 279°. — U : 299°; **121°**. — U'' : 309°3. — D'' : 317°. — W? : 339°; **161°**.

(γ) doit être M Williams, p. 35.— U est XXVI, p. 93.— W serait I? p. 55.

Le 24 juin, de 9^h18^m à 9^h30^m; L = 312°7 = **230°6**; *fig. 75.*

Oculaires : 250, 180; observation poursuivie jusqu'à 10^h28^m.

La bande qui aboutit en U'' est rouge. Tache blanche, brillante en G; globe brillant en M''; taches blanches, brillantes en E, M' et H''. M' semble être la plus visible d'une série de taches semblables qui s'étend jusqu'au bord droit et donne à cette région un aspect moutonné. Il y a une sorte de proéminence noire en α''''.

W au méridien central, à		9^h22^m; L = 311°5 = **229°4**
K	—	$10^h\ 0^m$; L = 334°5 = **252°6**
G	—	10^h21^m; L = 347°2 = **265°4.**

Longitudes mesurées :

E : 260°. — U : 281°; **199°**. — U'' 283°. — D'' : 305°. — D' : 312°7 ±. —M'' : 317°; **235°**. — α'''' : 317°; **235°**. — M : 322°; **240°**. — K^{IV} : 328°; **246°**. — M' : 334°. — K' : 5°; **283°**.

L'identification des dentelures W, K^{IV}, K, etc., est difficile : ainsi, par exemple, K, par sa longitude, semble identique avec K^{IV} du 7 juin, de 10^h33^m à 10^h43^m, *fig. 81* de ce mémoire.

M' est P Williams, p. 37. — α'''' est peut-être 2? p. 42. — U est V, p. 62, voy. pl. VIII, fig. 47, ouvrage cité. — K^{IV} est VII, p. 67. — K est VIII, p. 69. — G est IX, p. 70. — K' est X, p. 73.

Le 4 août, de 8^h20^m *à* 8^h31^m; L = 312°8 = **197°4**; *fig. 76.*

Oculaires : 180, 150; observation continuée jusqu'à 8^h47^m, très difficile; résultats assez certains; trop ondulant à la fin.

En D′ on constate l'apparence d'une tache isolée; globe brillant M″; la bande 3III accuse sa structure particulière par la strie brillante qui la divise dans sa moitié orientale; cette strie aboutit près du globe M″, et à sa droite. La dentelure H′ est restée douteuse.

τ' au méridien central, à 8^h47^m; L = 325°7

Longitudes mesurées sur le dessin :

V′ : 268°; **152°**. — U : 288°; **172°**. — M″ : 301°; **185°**. — α''' : 311°; **195°**. — D′ : 312°8 ±. — K : 340°; **224°**. — M′ : 343°. — H′ : 358°.

τ' est O Williams, p. 37. — α'''' est 1, p. 41. — M″ est peut-être IV, p. 59. — U est III, p. 57. — V′ est I, p. 55.

Le 17 juin, de 8^h36^m *à* 8^h45^m; L : 315°05 = **176°8**; *fig. 77.*

Oculaires : 180, 280, 250, 150; observation continuée jusqu'à 9^h36^m.

La teinte rouge règne surtout dans la calotte méridionale; les bandes 3I et 3III sont moins rouges; taches blanches en μ'' et en M. La bande 3III contient une strie brillante inclinée. A 9^h19^m, avec 250, on fait un croquis qui montre la tache rouge et la bande avoisinante 3I, telles que nous les représentons; à 9^h35^m, avec 150, on voit la séparation dans la bande 3I, à droite de la tache rouge.

W au méridien central, à . .	8^h51^m;	L = 321°4 = **183°2**
M — . .	$9^h\ 3^m$;	L = 328°6 = **190°5**
L′ et H′ — . .	9^h36^m;	L = 348°6 = **210°6**

Extrémité I de la tache rouge, à 9^h33^m (tard); L = 346°8 (trop fort).

Longitudes mesurées :

U : 292°; **154°**. — U″ : 295°. — μ'' : 302°; **164°**. — D″ : 305°. — D′ : 315°05 ±. — α^{IV} : 332°; **194°**. — K^{IV} : 339°; **201°**. — K : 355°; **217°**. – G : 5°; **227°**.

W est III Williams, p. 57. — M est IV, p. 59? — K′ doit être VII, p. 67, pl. IV, fig. 19, du 17 juin, ouvrage cité. — U est I, p. 55. — μ'' est II, p. 56. — H′ pourrait être O? p. 37; voy. fig. 46, pl. VII, observation du 19 juin; la position, par rapport à la tache rouge, rend

l'identification très probable, mais les longitudes sont peu d'accord. — L' pourrait être 1? p. 41, fig. 46, pl. VII, observation du 19 juin; même remarque que pour H'.

Le 23 juillet, de 8^h29^m à 8^h44^m; L = 318°2 = **107°2**; *fig. 78.*

Oculaires : 180, 280; observation continuée jusqu'à 8^h53^m. On figure l'ombre du satellite I.

La solution de continuité D' est suivie par une ombre D''', ayant d'abord l'aspect d'une tache isolée. En G est un globe faiblement brillant. La position des deux dents, en μ'', est un peu douteuse; elles ont été vues seulement avec 280; à partir de 8^h44^m leur existence est devenue certaine.

D''' n'était pas encore au méridien central à 8^h29^m.

D''' a un peu dépassé le méridien central à 8^h46^m. Sa longitude est donc comprise entre 313°7 et 324°.

Longitudes mesurées :

D'' : 278°. — U'' : 288° — U : 291°; **80°**. — μ'' : 296°; **85°**. — D' : 310°. — G : 340°; **129°2**.

μ'' semble correspondre à XXV Williams, p. 92. — G est XXVII, p. 94.

Le 6 juillet, de 9^h28^m à 9^h38^m; L = 320°2 = **333°8**; *fig. 79.*

Oculaires : 180, 280, 150, 250; observation prolongée jusqu'à 10^h33^m; ondulant.

3I et 3III sont rouges; on voit encore la perle brillante dans l'espace ovale D', telle qu'elle a été observée le même jour, un peu auparavant (voy. *fig. 72*); on observe une petite tache brillante M, au bord supérieur de 3I; la bande 3III montre sa structure caractéristique : on voit encore ici la strie brillante inclinée qui aboutit à une tache brillante M'''', au bord inférieur de 3III; celle-ci est suivie d'une autre tache brillante M'. Une proéminence α'''' se voit au bord supérieur de 3III. On voit très bien la solution de continuité y' dans la bande inférieure, qui est double à partir de ce point.

M au méridien central, à. . . .		9^h45^m;	L = 327°4 = **341°4**.
M'	— à peu près, à	9^h52^m;	L = 331°7 (trop faible).
Milieu de la tache rouge,	—	10^h33^m;	L = 356°4 Id.

Longitudes mesurées sur le dessin :

U'' : 290°. — y' : 295°. — α'''' : 310°; **323°**. — W : 312°; **326°**. — M'''' : 314°. — D' : 320°2. — τ' : 325°.

M'''' est N WILLIAMS, p. 36. — τ' est O, p. 37. — M' est P, p. 37. — α'''' est 4, p. 45? — W est XVI, p. 83. — M se rapporte peut-être à XVII, p. 84.

Le 19 juin, de 10^h25^m *à* 10^h33^m; L = 321° = **199°4**; *fig. 80.*

Oculaire : 280; ondulant; dessin complet impossible.

M et M'''' sont deux taches blanches.

Longitudes mesurées :

W : 311°; **189°**. — τ' : 314°. — M : 316°; **194°**. — M'''' : 321°.

M'''' est P WILLIAMS, p. 37; voy. pl. VII, fig. 46, ouvrage cité; observation du même jour; voy. aussi notre observation du même jour, de 8^h50^m à 9^h3^m, *fig. 68.* — M est IV, p. 59; voy. pl. VII, fig. 46, même jour, ouvrage cité.

Le 7 juin, de 10^h33^m *à* 10^h43^m; L = 323°7 = **106°4**; *fig. 81.*

Oculaires : 150, 250; observation continuée jusqu'à 10^h56^m; incomplet; image mauvaise; Jupiter trop bas.

Le pourtour de la tache rouge est rosé; K^{IV} a l'aspect d'une tache noire.

K^{IV} au méridien central, à $10^h52^m39^s$; L = 332°6 = **115°3**.

Longitudes mesurées sur le dessin :

U : 299°; **81°**. — W : 323°7; **106°** ±. — M : 331°; **113°**. — K' : 9°; **151°**.

K^{IV} est XXVI WILLIAMS, p. 93. — K' est I, p. 55. — U est peut-être XXIV, p. 91. — M est peut-être XXV, p. 92.

Le 23 juillet, de 8^h58^m *à* 9^h5^m; L = 333°4 = **122°4**; *fig. 82.*

Oculaire : 180; observation continuée jusqu'à 9^h40^m; ondulant.

On observe le passage du satellite I et de son ombre (voy. plus loin).

En D‴, sorte de tache isolée (voy. aussi *fig. 78*).

Extrémité I de la tache rouge au méridien central, à	9^h11^m;	L = 339°1
Milieu — —	9^h40^m ±;	L = 356°6 ±
H au méridien central, à	9^h21^m (tard);	L = 345°1 (trop fort).
Cette tache brille.		
H′ au méridien central, à.	9^h29^m;	L = 350°.

Mesure des longitudes sur le dessin :

K : 342°; **131°**. — L′ : 8°; **157°**. — H″ : 9°. — K′ : 13°; **162°**. — G′ : 18°. — A : 33°. — A′ : 34°; **183°**.

La tache blanche près de K est XXVII Williams, p. 94. — K′ est I, p. 55? ou III, p. 57. — A′ est II, p. 56? ou IV, p. 58. — L′ paraît correspondre à l'observation de Williams, du 26 février 1887, L = 154°, p. 109, ouvrage cité.

Le 16 juillet, de 8^h26^m *à* 8^h36^m; L = 344°1 = **77°2**; *fig. 83.*

Oculaires : 180, 280, 150; observation continuée jusqu'à 9^h27^m.

Bandes 3I et 3III rouges. On observe deux petites perles M et G au bord de 3I; G est particulièrement brillante au méridien central; M est très faible. On voit une tache brillante à droite de K′; cette tache se confond ensuite avec un globe brillant qui apparaît en A′, à la fin de l'observation. Il y a aussi deux taches blanches brillantes au bord inférieur de 3III, M′ et H″; H″, très faible d'abord, brille fortement une fois arrivée au méridien central. Le globe A′ brille aussi davantage, arrivé dans cette position.

A 9^h24^m, lorsque G′ est arrivé au méridien central, 150 montre un trait sombre sous la pointe K′; ce trait est un fragment de la bande fine qui règne dans 3II; par moments, il semble se substituer à la pointe K′. La forme de 3I se rapproche beaucoup de celle du 27 juin; le globe A′ occupe un creux de la bande 3I.

G au méridien central, à	8^h29^m;	L = 342°9 = **76°**;	G brille.
Extrémité I de la tache rouge au méridien central, à	8^h29^m;	L = 342°9	
Milieu — —	8^h52^m;	L = 356°8	
Extrémité II — —	9^h14^m;	L = 10°1	
K′ et H″ au méridien central, à	8^h58^m;	L = 0°4 = **93°7**;	H″ brille.
A′ —	9^h14^m;	L = 10°1 = **103°4**;	A′ brille.
G′ —	9^h24^m;	L = 16°1	

Longitudes mesurées sur le dessin :

D' : 292°. — W : 320°; **53°**. — M : 324°; **57°**. — M' : 333°. — K : 342°; **75°**.

M' est P Williams, p. 37. — W est XX, p. 88. — M est XXI, p. 88. — K est XXII, p. 89. — G est XXIII, p. 90. — K' est XXIV, probablement confondu avec XXVI? p. 93.

Comparez avec Denning, *Astronomie de Flammarion*, 1887, p. 331, cité par M. Williams; observations simultanées. Seulement j'ai probablement confondu ensemble XXIV et XXVI, Denning et Williams, dans K'. La tache et le globe brillant A' se rapportent peut-être à XXV? — G' figure aussi dans le dessin de Denning; c'est la dentelure la plus orientale de sa bande 3III.

Le 22 juin, dessin commencé à 8^h40^m; L = 345°7 = **247°4** (trop faible); *fig. 84*.

On a oublié de prendre l'heure de la fin du dessin.

Oculaires : 180, 280, 250; on continue jusqu'à 10^h18^m.

Les bandes 3I et 3III sont rouges; la calotte supérieure est rose, bordée par une zone moutonnée, qui est formée d'une série de perles alignées. On voit un globe lumineux en A', au-dessus d'une proéminence L. Points noirs dans 3III.

Passage de la tache rouge au méridien central, I, à . .	8^h40^m;	L = 345°7
— — milieu, à	8^h58^m;	L = 256°6
— — II, à. .	9^h17^m;	L = 8°1
Dentelure K au méridien central, à.	8^h40^m;	L = 345°7 = **247°4**
Globe A', à	9^h32^m (tard);	L = 17°2 = **279°1** (trop fort).

Longitudes mesurées :

G : 353°; **254°**. — A : 23°. — L : 23°; **284°**. — K' : 24°; **285°**.

L serait-il 5 Williams, p. 46? — K est VIII, p. 69; comme K est double, c'est probablement VII et VIII, pp. 67 et 69. — A' est XI, p. 76. — K' est XII, p. 78.

CHAPITRE II.

Observations des phénomènes des satellites.

Le 22 mai 1887, fig. 26; passage du satellite I et de son ombre.

Satellite I : Sortie; contact intérieur, à . . . . . 10^h48^m
— Bisection. . . . . 10^h51^m
— Contact extérieur . . . . 50^h53^m, agité.
Ombre du satellite au méridien central, à . . . . 10^h25^m
La position du satellite sur la figure correspond à 10^h42^m.

Le 7 juin, fig. 71; on voit l'ombre du satellite I sur le disque sous forme d'un point noir.

Le 14 juin; passage du satellite I et de son ombre.

8^h36^m, le satellite entré est très brillant sur le bord; *fig. 56.*

8^h45^m, il est encore visible, mais s'affaiblit.

8^h58^m, encore visible, mais difficilement, oculaire 280.

9^h14^m, encore visible.

Fig. 67; entrée de l'ombre du satellite I, deuxième contact, 9^h37^m. A ce moment, on voit, au bord nord de 3III, à la place du satellite I, une très petite tache noire qui arrive au méridien central à 9^h40^m.

De 9^h43^m à 9^h50^m, le petit point noir précède un peu la tache E; à 10^h22^m, le satellite I, sous forme de ce petit point, devance manifestement la tache E; il arrive vers ζ', par rapport au bord du disque (la position de la tache E correspond à $9^h46^m30^s$).

10^h27^m, on voit encore le petit point noir, devenu assez difficile, près du bord occidental.

10^h33^m, on commence à voir briller faiblement le satellite, près du bord, au lieu du point noir.

10^h38^m, le satellite I se voit très bien au bard, au lieu du paint noir.

Sortie du satellite : deuxième contact, 10^h45^m.

10^h37^m, l'ombre du satellite I est au méridien central.

Le 15 juin, fig. 11; on observe l'ombre du satellite II comme un point noir.

Le 22 juin; passage des satellites II et III.

Fig. 84; entrée du satellite III, bisection, vers 9^h54^m. Le satellite est encore visible sur le bord, mais très pâle, à 10^h18^m.

10^h29^m, le satellite faiblit encore; *fig. 19.*

10^h34^m, il n'est plus visible; image ondulante.

10^h42^m, le satellite III est invisible, de même à 10^h56^m; on ne le voit pas sous forme de point noir; planète trop basse, ciel nébuleux.

10^h39^m, le satellite II sort du disque.

Entrée de l'ombre du satellite II, deuxième contact, vers 10^h29^m.

Le 30 juin, fig. 32, fig. 37; passage du satellite I et de son ombre.

8^h46^m, je soupçonne le satellite en s (*fig. 32*).

8^h48^m, il est visible en s'.

Bisection à 8^h53^m.

Ombre du satellite I au méridien central vers 8^h54^m.

Le 7 juillet, fig. 35; passage du satellite I et de son ombre.

Entrée du satellite, deuxième contact, 8^h41^m (trop tard).

A 8^h57^m, le satellite est encore visible faiblement au bord nord de 3III.

9^h53^m, l'ombre du satellite est déjà entrée; la *fig. 35* indique la position de l'ombre relativement au bord nord de la bande 3III, mais nullement relativement aux détails de cette bande qui, eux, sont figurés, de position, pour 9^h38^m. A 9^h53^m aussi, je remarque, en x, un très petit point noir, moins noir que l'ombre du satellite; ce point me semble être le satellite I lui-même; je relève sa position relativement à Z.

10^h38^m, le satellite I apparaît sur le bord occidental, comme l'indique la flèche de la figure.

Le 17 juillet, fig. 38; passage de l'ombre du satellite II. Point noir.

Le 23 juillet, fig. 78, fig. 82; passage du satellite I et de son ombre.

Les *fig. 78 et 82* représentent l'ombre en passage.

Sortie du satellite I, bisection, à 9^h5^m, *fig. 82;* deuxième contact, 9^h8^m.

Le 8 août, fig. 49; ombre du satellite I sur le disque; point noir.

CHAPITRE III.

Tableau des observations dans l'ordre de date.

ANNÉE.	MOIS.	JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE DU MÉRIDIEN CENTRAL. Système II (Marth).	Système I (Marth).	FIGURE.
1886 . . .	Mars	7	9h 5m30s	18°2	. . . . . .	B
— . . .	—	7	10 29 30	70°2	. . . . . .	C
— . . .	—	8	9 26 0	182°5	. . . . . .	D
— . . .	—	9	10 12 0	0°5	. . . . . .	A
1887 . . .	Avril	10	10 30 0	258°9	. . . . . .	60
— . . .	Mai	1	8 52 30	86°2	**293°**	27
— . . .	—	2	10 0 0	289°5 ±	. . . . . .	. . .
— . . .	—	10	9 7 30	20°7	**299°4**	6
— . . .	—	17	9 29 30	6°5	**341°**	2
— . . .	—	22	10 55 0	77°5	**92°4**	26
— . . .	—	25	10 42 30	175°	**211°9**	47
— . . .	—	27	8 50 0	45°5	**99°8**	15
— . . .	—	28	Entre 8h30m et 12h30m	185° — 328°	. . . . . .	55
— . . .	Juin. . . .	1	9h 7m 0s ±	87°2 ±	**181°4 ±**	28
— . . .	—	4	9 2 30	175°5	**293°5**	48
— . . .	—	5	10 52 30	52°	**158°8**	10
— . . .	—	6	8 54 0	110°7	**244°7**	35
— . . .	—	7	9 55 0	285°7	**67°9**	71
— . . .	—	7	10 58 0	325°7	**106°4**	81
— . . .	—	8	9 20 30	67°1	**217°4**	23
— . . .	—	10	9 17 0	5°6	**171°6**	1
— . . .	—	10	10 56 30	48°	**220°1**	18
— . . .	—	11	8 50 0	159°5	**313°4**	41
— . . .	—	11	9 50 0	165°7	**337°8**	46
— . . .	—	12	9 22 30	309°5	**131°4**	74
— . . .	—	14	8 57 30	222°6	**60°4**	56
— . . .	—	14	9 46 30	264°5	**102°5**	67

ANNÉE.	MOIS.	JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE DU MÉRIDIEN CENTRAL. Système II (Marth).	Système I (Marth).	FIGURE.
1887. . .	Juin. . . .	15	9h 0m 0s	26°4	**232°3**	8
— . . .	—	15	9 20 30	38°8	**244°8**	11
— . . .	—	17	8 40 30	315°05	**176°8**	77
— . . .	—	18	9 35 0	138°2	**8°2**	40
— . . .	—	19	8 56 30	265°1	**143°**	68
— . . .	—	19	10 29 0	321°0	**199°4**	80
— . . .	—	20	8 42 0	46°6	**292°25**	16
— . . .	—	21	9 1 0	208°3	**102°0**	53
— . . .	—	22	8 40 0+	345°75+	**247°4 +**	84
— . . .	—	22	10 26 0	49°8	**312°1**	19
— . . .	—	23	8 48 30	141°1	**50°7**	42
— . . .	—	23	9 19 30	159°8	**69°6**	45
— . . .	—	23	10 30 0	202°4	**112°6**	52
— . . .	—	24	9 24 0	312°7	**230°6**	75
— . . .	—	25	8 41 0	76°9	**2°5**	25
— . . .	—	26	9 10 0	244°6	**178°4**	62
— . . .	—	26	9 39 30	262°5	**196°4**	65
— . . .	—	26	{ 10 31 30	293°9	**228°1**	} 73
			{ 10 45 0	302°0	**236°3**	
— . . .	—	27	8 29 0	10°0	**311°5**	3
— . . .	— . . .	27	9 57 30	63°5	**5°5**	21
— . . .	—	30	8 43 30	109°3	**74°8**	32
— . . .	—	30	9 17 30	129°9	**95°6**	37
— . . .	Juillet. . . .	1	8 49 0	262°8	**236°3**	66
— . . .	—	1	9 22 0	282°8	**256°5**	69
— . . .	— . . .	2	8 51 0	34°2	**35°7**	20
— . . .	—	2	10 8 30	101°0	**82°9**	30
— . . .	—	3	8 39 30	197°4	**186°8**	51
— . . .	—	3	9 58 30	235°05	**222°8**	58
— . . .	—	4	10 16 30	46°2	**44°1**	14
— . . .	—	5	9 15 30	159°4	**165°05**	44
— . . .	—	6	8 43 0	290°0	**303°4**	72
— . . .	—	6	9 53 0	320°2	**333°8**	79
— . . .	—	7	9 4 0	92°8	**114°3**	29
— . . .	—	7	9 38 0	113°4	**135°**	35

ANNÉE.	MOIS.	JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE DU MÉRIDIEN CENTRAL.		FIGURE.
				Système II (Marth).	Système I (Marth).	
1887 . . .	Juillet	8	8h31m30s	223°3	252°6	37
— . . .	—	8	9 30 30	259°0	288°6	64
— . . .	—	12	8 46 30	112°9	174°3	34
— . . .	—	12	9 26 0	136°8	198°3	39
— . . .	—	14	9 6 0	65°	142°3	22
— . . .	—	16	8 31 0	344°1	77°2	83
— . . .	—	16	9 43 30	27°9	121°4	9
— . . .	—	17	8 28 30	132°7	233°8	38
— . . .	—	18	8 33 0	283°6	34°6	70
— . . .	—	19	8 34 30	76°6	193°7	24
— . . .	—	19	9 25 30	107°4	224°8	31
— . . .	—	20	8 45 30	233°4	358°4	59
— . . .	—	20	9 4 0	244°5	9°7	61
— . . .	—	21	8 36 30	18°	151°0	5
— . . .	—	21	9 24 0	46°7	180°0	17
— . . .	—	23	8 36 30	318°2	107°2	78
— . . .	—	23	9 1 30	333°4	122°4	82
— . . .	—	24	8 47 0	114°7	271°7	36
— . . .	—	26	8 22 30	40°1	212°9	12
— . . .	—	27	8 27 0	192°9	13°8	50
— . . .	—	27	9 0 30	213°2	34°2	54
— . . .	Août	2	8 30 30	13°6	244°3	4
— . . .	—	3	8 19 0	158°7	35°4	43
— . . .	—	4	8 23 30	312°8	197°4	76
— . . .	—	6	8 28 30	254°7	155°4	63
— . . .	—	7	8 31 0	46°3	314°9	13
— . . .	—	8	8 21 0	190°3	106°9	49
— . . .	—	14	8 39 0	21°6	346°2	7

CHAPITRE IV.

Éléments de discussion des hypothèses en présence ; nouveaux faits et objections.

Avant l'apparition des *Zenographical fragments* de M. WILLIAMS, je m'étais demandé si l'identification d'un certain nombre de détails ne serait pas possible dans l'hypothèse d'une durée de rotation conforme au système I de M. Marth (rotation des taches blanches équatoriales), en admettant, par conséquent, un déplacement relatif considérable des régions équatoriales par rapport à la tache rouge. J'étais arrivé ainsi à former des séries de dessins, renfermant un même détail donné, sur divers points d'un parallèle jovigraphique, et montrant parfaitement le mouvement plus rapide du détail en question par rapport aux régions tempérées, une fois admise, bien entendu, l'identité de l'accident considéré. Or, il se trouve que l'ouvrage de M. WILLIAMS est venu confirmer pleinement ce classement provisoire, c'est-à-dire que les taches suivies dans chacune de mes séries s'identifient généralement très bien avec un détail déterminé de M. WILLIAMS. Il me reste donc à transcrire ici successivement ces séries d'observations pour permettre la constatation de cette particularité intéressante.

Nous aurions pu ranger ces séries dans un ordre plus conforme à la succession des longitudes; mais nous avons préféré de les laisser à peu près dans celui où elles se sont manifestées successivement à notre attention, en raison de leur évidence plus ou moins grande.

Série A. — *Proéminence au bord sud de la bande 3III (tache 2 de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
15 juin	$9^h20^m30^s$	**244°8**	11	L	**245°7**	2 Williams.
24 —	9 24 0	**230°6**	75	α''''	**235°0**	2 — ?
26 —	9 39 30	**196°4**	65	α'''	**226°0**	Difficile.
1 juillet	8 49 0	**236°3**	66	α''	**232°7**	Avec globe, VI Williams?
	9 22 0	. . . . . .	69			
3 —	9 38 30	**222°8**	58	α''	**232°2**	2 Williams?
12 —	9 26 0	**198°3**	39	α	**238°0**	—
17 —	8 28 30	**233°8**	38	F^{iv}	**249°9**	2 Williams.
19 —	9 25 30	**224°8**	31	F'''	**249°0**	—
26 —	8 22 30	**212°9**	12	F'	**251°0**	—

Ce tableau plaide en faveur des vues de MM. Williams et Denning; il nous faut cependant insister sur certains faits singuliers, avec toute l'impartialité nécessaire; nous avons déjà touché cette question plus haut; ici nous mettrons encore en regard des dates de ce tableau celles des 10, 20 et 22 juin.

Le 10 juin, à 9^h17^m, fig. 1, j'observe une proéminence L au bord sud de 3III; sa longitude jovigraphique est à peu près de 40° ou **206°**; ce serait la tache 1 de Williams.

Le 15 juin, à $9^h20^m30^s$, fig. 11, une proéminence L apparaît à la longitude de 39°7 ou **245°7**; ce serait 2 Williams.

Le 20 juin, à 8^h42^m, fig. 16, il y a une proéminence L à la longitude de 39°, ou **284°**, qui serait alors 3 Williams.

Le 22 juin, à 8^h40^m, fig. 84, je ne vois pas de proéminence à la longitude de 345°7, ou **247°4**, mais à celle de 23°, ou **284°**, je vois une proéminence L, qui serait 5 Williams?

De même, *le 24 juin, à 9ʰ24ᵐ, fig. 75,* sous la dentelure K, dont la longitude est 334°5, ou **252°6**, il n'y a pas de proéminence. Il est vrai qu'on pourrait reconnaître la tache 2 de Williams dans la proéminence α'''', 317° ou **235°**.

La comparaison de ces observations met donc dans l'alternative ou bien de considérer les proéminences en question, observées les 10, 15, 20 juin, comme un objet unique, qui aurait obéi au mouvement de rotation de la tache rouge et aurait occupé, dans cette hypothèse, à ces dates, respectivement les longitudes de 40°, 39°7, 39° environ, nombres très concordants, ou bien de les considérer comme des proéminences différentes, coïncidant avec les taches 1, 2 et 3 de Williams, et occupant, dans le système des taches équatoriales, des longitudes très variées de **206°, 245°7** et **284°**. A la première hypothèse, nous objecterons que nous avons souvent observé le méridien de 40° environ sans voir la proéminence en question; mais, si les observations négatives peuvent avoir quelque valeur, ne pourrais-je également, dans la seconde hypothèse, me demander pourquoi je n'ai pas observé de proéminence le 22 juin, à 8ʰ40ᵐ, à la longitude de **247°4**, position précise de la proéminence 2 Williams, du 15 juin, dans le système de rotation des taches blanches équatoriales; et, de même, comment se fait-il que, le 24 juin, à 9ʰ24ᵐ, je n'en ai pas observé à la longitude également très voisine de **252°6**?

Dans l'hypothèse d'une rotation conforme à celle de la tache rouge, au contraire, la proéminence ne pouvait paraître dans ces deux cas, ni dans ces positions; celles-ci correspondaient, en effet, dans ce système, à des longitudes de 345°7 et de 334°5. N'oublions point pourtant que, dans la supposition même de taches permanentes à la surface de Jupiter, on ne saurait contester l'influence possible de l'atmosphère de la planète qui, à un moment donné, peut dissimuler certains détails. Le problème me semble donc hérissé de bien des difficultés et peut-être faut-il encore se poser la question : *Où est la vérité?*

Série A′. — *Globe brillant dans la zone 311 et tache blanche au bord nord de la bande 31 (tache VI de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
10 juin	10h36m30s	220°1	18	θ	221°6	VI Williams.
24 —	9 24 0	230°6	75	M″	235°0	?
1 juillet	8 49 0	236°3	66	α″ [1]	232°7	VI Williams?
3 —	9 38 30	222°8	58	ρ	223°1	VI Williams.
12 —	9 26 0	198°3	39	R′	223°3	—
17 —	8 28 30	233°8	38	Q′	226°3	—
19 —	9 25 30	224°8	31	λ	226°9	—
26 —	8 22 30	212°9	12	O′	246°2 trop fort.	VI Williams?
2 août	8 30 30	244°3	4	A′	244°0	?

[1] Il y a grande identité d'aspect entre α″, du 1er juillet et M″, du 24 juin.

Et cependant *le 15 juin, à 9h20m30s, fig. 11,* la longitude du méridien central étant **244°8**, je n'observe pas le globe brillant; et, de même, *le 26 juin, à 9h39m30s, fig. 65,* la longitude du méridien central étant **196°4.** Mais il faut remarquer que c'est surtout en approchant du méridien central que ces globes deviennent bien visibles, et l'on ne peut trop arguer de leur invisibilité près des bords.

Si l'on met en regard nos séries A et A′, on voit le globe en question (série A′), ou VI Williams, qui précède la proéminence noire (série A), ou 2 Williams; voyez les observations des 3, 12, 17, 19, 26 juillet, notamment, *fig. 58, 39, 38, 31, 12.*

Les dessins des 12 et 17 juillet (*fig. 39 et 38*) contiennent des particularités fort instructives que nous allons mettre en relief : tous deux renferment la tache VI Williams, qui y figure désignée, respectivement dans chaque dessin, par les lettres R′ et Q′. Nous venons de voir que les longitudes de ces globes, calculées dans le système des taches équatoriales (système I

de Marth), sont respectivement **223°3** et **226°3**, résultat très concordant et très favorable aux vues de MM. Williams et Denning. Si nous recherchons, au contraire, quelles seraient les longitudes de ces globes dans le système II, nous trouvons 161°6 et 125°. Mais, *le 12 juillet, à 9h26m, fig. 39,* nous trouvons, à la longitude de 123° (système II), une dent double accompagnée de la lettre Q; *le 17 juillet, à 8h28m30s, fig. 38,* alors que notre globe, désigné ici par Q′, occupe précisément, dans le système II, la longitude de 125°, c'est en vain que nous cherchons à reconnaître la dentelure Q du 12 juillet. Ne pouvons-nous admettre, avec certaine probabilité, que le globe R′Q′ (VI Williams), en obéissant ici à la rotation du système I de Marth, s'est avancé vers la gauche, le long de la bande 31, dont la dentelure Q n'a pas partagé le même mouvement, et que, *le 17 juillet,* cette dentelure a été occultée par ce globe, situé par conséquent à une hauteur plus grande dans l'atmosphère de Jupiter, entre la dentelure Q et nous? J'aurai bientôt l'occasion de mentionner encore quelques faits identiques, qui me semblent beaucoup plus concluants.

Série B. — *Proéminence au bord sud de la bande 3III et globe brillant dans la zone 3II.*

J'avais réuni ici spécialement les observations suivantes :

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
20 juin	8h42m	**292°2**	16	Globe et proém. L	**284°0**	3 Williams.
22 —	8 40	**247°4**	84	A′ et proém. L	**284°0** (proéminence)	3 — ?
27 —	8 29	**311°5**	3	G	**295°0**	»
24 juillet	8 47	**271°7**	56	FIV	**296°7** trop fort.	3 Williams.

Les observations des 20 et 22 juin ont déjà été citées dans la série A. Nous les considérons ici à un autre point de vue, celui du système I de rotation. Je ferai remarquer que, dans le cas d'identité des taches signalées

ici, on trouve un exemple remarquable du déplacement relatif d'un globe lumineux dans la zone 3II : comparons les dessins des 20, 22, 27 juin, et nous verrons le globe L cheminer vers la gauche, sous la tache rouge, jusqu'à atteindre, le 27 juin, la position G. Il passe ainsi de la longitude de 39°, du 20 juin (L), à celle de 17°, le 22 juin (A'), et à celle de 354°, le 27 juin, ces dernières longitudes étant calculées dans le système de la tache rouge. Il est vrai aussi que, du 20 au 22 juin, la proéminence L, qui accompagne ce globe, le 20 juin, semble avoir partagé son mouvement.

Série C. — *Tache blanche au bord nord de la bande 3I et globe brillant dans la zone 3II (tache II de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
5 juin	10h 52m 30s	158°8	10	A'	163°3	II Williams.
10 —	9 17 0	171°6	1	G	173°0	—
17 —	8 40 30	176°8	77	μ''	164°0	—
26 —	9 10 0	178°4	62	ρ	168°0	—
12 juillet	8 46 30	174°3	34	P''	171°5	—
14 —	9 6 0	142°3	22	θ'	166°1	—
21 —	8 36 30	151°0	5	A'	167°8	—
21 —	9 24 0	180°0	17	A' [1]	168°0	—
25 —	9 1 30	122°4	82	A' (au bord)	183°0	—
4 août	8 25 30	197°4	76	M''	185°0	IV Williams ?

[1] A', suivie de O', 196°, IV Williams.

Cette série nous montre donc la tache II de M. Williams parcourant la zone 3II de son mouvement régi par le système I de M. Marth. Arrêtons-nous d'abord aux dessins des 7, 12 et 14 juillet, *fig. 29, 34 et 22.*

Le 7 juillet, à 9ʰ4ᵐ, fig. 29, nous observons notamment une dentelure P′ qui, dans le système II de M. Marth, a la longitude de 102°, et une autre dentelure P, dont la longitude est de 83°; aussi une dentelure Q dont la longitude est de 123° environ.

Le 12 juillet, à 8ʰ46ᵐ30ˢ, fig. 34, nous retrouvons notre dentelure P à la longitude très concordante de 83°; sa position, relativement au 7 juillet, concorde même d'une façon satisfaisante avec celle des points C et B du disque; nous trouvons aussi notre dentelure Q, double ici, et ayant la longitude également concordante de 126°. Mais où est notre dentelure P′? On n'en voit aucune trace. En revanche, dans la position, à très peu près, qu'elle devrait occuper, nous voyons une tache blanche P″ dont la longitude est de 110° (valeur trop forte). Ne pourrions-nous pas conclure ici que, le 12 juillet, la tache blanche P″ (II Williams) occultait la dentelure P′? Le fait semble d'autant plus probable que, *le 14 juillet, à 9ʰ6ᵐ, fig. 22,* retrouvant de nouveau la dent P, dans une position très concordante relativement aux points B et C, et à la longitude presque identique de 80°, nous retrouvons aussi la dent Q et, entre elles, dans la même position que le 12 juillet, à la longitude de 108°5, notre dent P′, que la tache II Williams semble avoir abandonnée pour se diriger plus à gauche, probablement en θ', où elle ne brille pas cette fois.

Je n'ai pas besoin de rappeler que, d'après la nomenclature de M. Stanley Williams, on arriverait à des résultats complètement différents; ainsi la tache III de cet astronome s'identifierait, le 12 juillet, avec notre dentelure double Q 187° et, le 14 juillet, avec notre dentelure P′ 186°2, ces longitudes étant données dans le système I. Or, l'aspect de ces deux dentelures Q et P′ est absolument différent, Q étant nettement fourchue et P′ étant simple; cet argument vient ici à l'appui de notre manière de voir. On constatera bientôt que les exemples d'éclipse momentanée des dentelures de 31, que nous venons de citer, ne sont pas les seuls que nous ayons remarqués.

Série C′. — *Tache blanche au bord nord de la bande 3I et dans la zone 3II (tache IV de M. Williams).*

La tache blanche dont il est question ici suit la tache blanche de la série C (II Williams).

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
17 juin	$8^h40^m30^s$	176°8	77	M	190°5	IV Williams.
19 —	10 29 0	199°4	80	M	194°0 trop fort.	—
12 juillet	8 46 30	174°3	54	Q′	191°6	—
19 —	8 54 30	193°7	24	Milieu de l'arche θ″.	193°4	»
21 —	9 24 0	180°0	17	O′	196°0	IV Williams.

En mettant en regard nos séries C et C′, nous voyons donc les taches II et IV de M. Williams se suivant dans leur mouvement de rotation conforme au système I; ainsi, *le 17 juin, fig. 77,* nous observons à la fois II ou μ'' à la longitude de 164°, suivie de IV, ou M à la longitude de 190°5; *le 12 juillet, fig. 54,* II ou P″ à la longitude de 171°5, suivie de Q′ ou IV, à la longitude de 191°6; *le 21 juillet, fig. 17,* II ou A′, à la longitude de 168°, suivie de IV, ou O′, à la longitude de 196°.

Série D. — *Tache blanche au bord nord de 3I et globe brillant dans 3II (tache XXV de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
7 juin	$10^h38^m0^s$	106°4	81	M	113°0	XXV Williams.
30 —	9 17 30	95°6	37	Q′	100°1	—
7 juillet	9 4 0	114°3	29	O′	92°0	—
7 —	9 38 0	135°0	35	O′		
16 —	8 31 0	77°2	83	A′	103°4	— ?

Je rapprocherai ici les observations du *30 juin, à 9ʰ17ᵐ30ˢ, fig. 37*, et du *17 juillet, à 8ʰ28ᵐ30ˢ, fig. 38.* Dans la première nous trouvons, à la longitude de 134°4 (système II) ou **100°1** (système I), la tache XXV de M. Williams, que j'ai appelée ici Q', ou plutôt ces longitudes se rapportent plus exactement au point central Q' de l'arcade dans laquelle est située cette tache blanche XXV. *Le 17 juillet* nous trouvons, presque exactement à la même longitude du système II, c'est-à-dire par 132°4, une dentelure très marquée R, dont on ne voit aucune trace le 30 juin, exactement au même lieu. M. Williams considérera cette dentelure comme sa tache VII, **233°5**, et dira que son mouvement de rotation, conforme à celui des taches blanches équatoriales, ne lui permettait pas de se présenter le 30 juin, c'est-à-dire à la longitude de **100°1**, propre à sa tache XXV, dans ce même système. Quant à moi, je demande si la dentelure R, restée invariablement à la longitude de 132°4 environ, du deuxième système, qu'elle avait le 17 juillet, n'était pas occultée le 30 juin par la tache XXV, qui occupait alors exactement la longitude de 134°4 ?

Série E. — *Tache blanche au bord nord de 31 et globe dans la zone 311 (tache XXVII de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
14 juin	9ʰ46ᵐ30ˢ	**102°5**	67	μ''	**122°9**	XXVII Williams.
23 —	10 30 0	**112°6**	52	ξ	**142°6**	— ?
30 —	9 17 30	**95°6**	37	R'	**132°4**	XXVII Williams
7 juillet.	9 4 0	**114°3**	29	P''	**126°5**	—
23 —	8 36 30	**107°2**	78	G	**129°2**	—

Si nous mettons en regard cette série et notre série D, nous voyons simultanément, aux dates des *30 juin* et *7 juillet*, les taches XXV et XXVII de M. Williams se succéder sur le disque. Nous rappelons que XXV est,

respectivement, à ces deux dates de notre série D, représentée par nos taches Q′ et O′, et XXVII, à ces deux dates de notre série E, par les taches R′ et P″; voy. *fig. 37* et *29*.

Série F. — *Tache blanche au bord nord de 5I et globe dans la zone 5II (tache XXI de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
14 juin	$8^h 57^m 30^s$	60°4	56	ξ′	52°0	XXI Williams.
23 —	8 48 30	50°7	42	Q′	48°6	—
25 —	8 41 0	2°5	25	P″	47°5	—
27 —	9 57 30	5°5	21	P″	43°5	—
2 juillet	8 51 0	35°7	20	O′	41°0	—
16 —	8 51 0	77°2	85	M	57°0	—

Examinons le dessin du *23 juin, $8^h 48^m 30^s$, fig. 42;* l'emplacement de la tache XXI y est parfaitement indiqué, en Q′, dont la longitude, dans le système I, est ici **48°6**; d'après le système II, la longitude serait de 139°. La tache XXI, en Q′, s'approche donc ici du lieu où se trouve plusieurs fois dans nos dessins la dentelure double, fourchue, Q, que, *le 27 juin, fig. 21,* nous voyons figurer à la longitude de 125°. Or, le 23 juin, c'est à peine si nous voyons trace de la dentelure Q; toujours est-il qu'elle n'apparaît pas double. *Le 25 juin, à $8^h 41^m$, fig. 25,* nous trouvons la dentelure Q, nettement double, au bord du disque, en prolongeant l'observation, et la tache XXI est passée en P″, où elle occupe la longitude de 122° du système II ou **47°5** du système I. *Le 27 juin, à $9^h 57^m 30^s$, fig. 21,* nous voyons encore aussi nettement notre dentelure Q, double, à la longitude de 125° (système II) et, au devant d'elle, la tache blanche P″, ou XXI, occupant, dans ce système, la longitude de 101° et, dans le système I, celle de **43°5**. Je demanderai encore ici s'il n'est pas admissible, d'après cela, que la tache XXI a occulté, ou du moins rendu presque méconnaissable, la dentelure Q, vers le 23 juin, par son passage dans cette région?

Comparons encore les observations suivantes :

25 juin . . .	$8^h41^m\ 0^s$;	L = 76°9 =	**2°5** ;	fig. 25.
27 — . . .	$9^h57^m30^s$;	L = 63°5 =	**5°5** ;	fig. 21.
7 juillet . .	$9^h\ 4^m\ 0^s$;	L = 92°8 =	**114°3** ;	fig. 29.
12 — . .	$9^h26^m\ 0^s$;	L = 136°8 =	**198°3** ;	fig. 39.
14 — . .	$9^h\ 6^m\ 0^s$;	L = 65°0 =	**142°3** ;	fig. 22.

Relevons-y les longitudes des détails principaux, calculées dans les deux systèmes de M. Marth ; mettons en regard les taches correspondantes de M. Williams ; nous aurons le tableau suivant :

25 juin . . .	A''', dentelure de 3I	L = 50°0 =	**335°0** ;	XVI Williams.
— . . .	A^{IV}, —	L = 70°0 =	**355°0** ;	XVIII —
— . . .	O', tache blanche	L = 76°9 =	**2°5** ;	XIX —
— . . .	P, dentelure de 3I.	L = 88°0 =	**13°0**.	
— . . .	θ', arcade de 3I	L = 98°0 =	**23°0**.	
— . . .	P', dentelure de 3I.	L = 108°3 =	**34°2** ;	XX —
— . . .	P'', tache blanche	L = 122°0 =	**47°5** ;	XXI —
— . . .	Q, dentelure double (au bord).			XXII —
27 juin . . .	P', dentelure de 3I.	L = 98°0 =	**40°0** ;	XX —
— . . .	P'', tache blanche	L = 101°0 =	**43°5** ;	XXI —
— . . .	Q, dentelure double de 3I. .	L = 125°0 =	**67°0** ;	XXII —
7 juillet . .	A^{IV}, dentelure de 3I	L = 58°0 =	**79°0** ;	XXIV —
— . . .	O', tache blanche	L = 71°0 =	**92°0** ;	XXV —
— . . .	P, dentelure de 3I.	L = 83°0 =	**104°0** ;	XXVI —
— . . .	θ', arcade de 3I	L = 91°3 =	**112°8**.	
— . . .	P', dentelure de 3I.	L = 102°0 =	**123°0**.	
— . . .	P'', arcade de 3I.	L = 104°9 =	**126°5** ;	XXVII —
— . . .	Q, dentelure (au bord). . . .	L = 123°0 ± =	**144°0** ± ;	I —
— . . .	— (autre dessin). .	L = 120°6 =	**142°3**.	
12 juillet . .	P, dentelure de 3I.	L = 92°0 =	**153°0** ;	I —
— . . .	P'', tache blanche	L = 111°0 =	**172°0** ;	II —
— . . .	Q, dentelure double de 3I . .	L = 123°0 =	**184°0** ;	III —

L'observation du 12 juillet, à $8^h46^m30^s$, a donné à peu près les mêmes résultats.

14 juillet . .	P, dentelure de 3I	L = 80°0 =	**157°0** ;	I Williams.
— . . .	P', dentelure de 3I.	L = 108°5 =	**186°2** ;	III —
— . . .	P'', arcade de 3I.	L = 125°0 ± =	**202°0** ±.	
— . . .	Q, dentelure de 3I, double (au bord).			

Je ferai remarquer que, dans l'hypothèse du système II, mouvement conforme à celui de la tache rouge, l'identification des taches P, P′, Q est très plausible dans cette série de dessins; en effet, la dentelure P y apparaît les 25, 27 juin, 7, 12 et 14 juillet, respectivement avec les longitudes très concordantes de 88°, 83°, 92°, 80°; la dentelure P′ avec les longitudes de 108°3, 98°, 102°, 108°5; la dentelure double Q avec les longitudes de 125°, 123°, 120°6, 123°; tandis que, dans le système I, ou des taches blanches équatoriales, on trouve pour P : **13°**, **104°**, **153°**, **157°**; pour P′ : **34°2**, **40°**, **123°**, **186°2**; pour Q : **67°**, **144°**, **142°3**, **184°**, ce qui conduit à identifier cette dernière dentelure avec XXII, I et III de Williams.

On peut se faire une idée de la discordance que le système I de rotation établit dans cet ensemble, d'un accord si remarquable, quand on le suppose régi par le système II, en considérant que, comme conséquence du système I, la dentelure A^{IV}, du 7 juillet, suit immédiatement la dentelure double Q, du 27 juin, attendu que A^{IV} serait XXIV et que Q serait XXII de Williams ! Et aussi en considérant que la dentelure P, des 12 et 14 juillet, deviendrait identique avec la dentelure Q du 7 du même mois, ces trois dentelures devenant I de Williams. On est surpris aussi de voir la dentelure Q, si reconnaissable par son aspect fourchu et si bien identifiée dans le système II, devenir successivement, dans le système I, les taches si différentes de M. Williams : XXII, I et III ! « *Adhuc sub judice lis est.* »

Série G. — *Tache brillante au bord sud de 3III.*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
8 juin	9h 20m 30s	**217°4**	25	N′	**206°0**	»
10 —	10 36 30	**220°1**	18	N′	**209°0**	»
3 juillet	8 39 30	**186°8**	51	α′	**201°1**	»

Série H. — *Proéminence sombre au bord sud de 3III (tache 1 de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
10 juin	$9^h17^m0^s$	171°6	1	L	206°0	1 Williams.
—	10 36 30	220°1	18	L	200°0	—
17 juin	8 40 30	176°8	77	L′	210°6	—
5 juillet . . .	9 15 30	165°0	44	α	195°0	—
12 —	9 26 0	198°3	39	F‴	186°0	— ?
14 —	9 6 0	142°3	22	F″	187°0	»
17 —	8 28 30	233°8	38	F‴	213°0	1 Williams?
19 —	8 34 30	193°7	24	F″ ou F′	217°1 / 183°0	— (1)
4 août	8 25 30	197°4	76	α‴	195°0	1 Williams.

(1) Comme nous le disons plus haut, l'identification des proéminences, observées ce jour, avec les taches de M. Williams, est fort difficile.

En mettant en regard nos séries H, A′ et A, nous voyons se succéder les taches 1, VI et 2 de M. Williams; je signalerai seulement ici comme exemple les dates des 12, 17 et 19 juillet, qui appartiennent à ces trois séries.

La série H montre aussi une proéminence (tache 1? de Williams) qui, le 12 juillet, en F‴, *fig. 34*, est éloignée considérablement de la grande tache B, mais qui semble s'en rapprocher le 14, en F″, *fig. 22*, pour la rejoindre le 19, en F′, *fig. 24*, en admettant cette identification. Malheureusement, le 14, il y avait déjà une proéminence F′, précisément au-dessus de B, *fig. 22*. Peut-on alors conclure avec assurance que, *le 19*, c'est celle du 12 juillet, F‴, qui y est arrivée? Il faut noter que B suit à peu près le mouvement de la tache rouge. On doit remarquer aussi la similitude d'aspect de la bande 3III, les 12 et 14, quant à la division de cette zone (*fig. 34, 39, 22*). Notons encore que le *2 juillet*, à 8^h51^m, *fig. 20*, il y a également une sorte de proéminence F′ au-dessus de B.

SÉRIE K. — *Globe brillant dans la zone 5II (tache XV de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
24 juillet . .	8^h47^m	271°7	56	R′	322°	XV Williams
7 août .	8 51	314°9	15	O′	322°	—
14 — . .	8 59	346°2	7	A′	348°	XVII Williams?

SÉRIE K′. — *Proéminence au bord sud de 5III (tache 4? de M. Williams).*

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
6 juillet .	8^h45^m aussi 8^h55^m	303°4	72	α‴	327°7	4 Williams?
14 août . . .	8^h59^m	346°2	7	L′	329°1	—

SÉRIE L. — *Globe brillant dans 5II et tache blanche au bord sud de 5III.*

Peut-être doit-on considérer comme identiques les taches suivantes :

JOUR.	HEURE MOYENNE.	LONGITUDE du méridien central.	FIGURE.	TACHE.	LONGITUDE.	IDENTIFICATION.
20 juillet . .	$8^h4^m0^s$	9°7	61	α″ [1]	14°	XXI? Williams.
27 —	9 0 50	34°2	54	β	26°	—
On trouve également :						
14 juin . . .	$8^h57^m50^s$	60°4	56	α′ [2]	33°	—
18 juillet . .	8 55 0	34°6	70	φ	19°	—

[1] Notons aussi l'espace clair ?, L = 3(?)°, dans 3I.
[2] Solution de continuité dans 3III.

Ces deux derniers détails peuvent être rapprochés des deux accidents précédents. Mais nous ne trouvons pas d'identification certaine possible ici avec les taches de M. WILLIAMS.

CHAPITRE V.

Taches B, E, C, D, D' et perles brillantes.

J'ai dit, en commençant, que le long retard apporté à la présentation de ce Mémoire m'oblige à raccourcir considérablement les discussions auxquelles il pourrait donner lieu, et à *remettre, pour une partie subséquente de ces* Études, *un examen complémentaire et plus approfondi encore de tous ces détails*. Je terminerai donc le présent travail en examinant seulement quelques résultats fournis par des taches excessivement importantes et remarquables; je veux parler d'abord de nos taches B, E, D et C. Celles-ci sont en dehors de la zone équatoriale et, de l'aveu de M. Williams, obéissent à un mouvement à peu près conforme à celui de la tache rouge. Nous disons *à peu près*, car nos observations, comme celles de l'astronome anglais, conduisent à de petites divergences, et nous allons voir que, cette fois encore, nos résultats sont ici d'une remarquable concordance.

Tache B (C de M. Williams).

Le tableau suivant contient les longitudes relevées à Louvain pour la tache B, au moyen de passages par le méridien central :

8 juin 1887	71°7
10 —	64°
20 —	71°4
22 —	67°9
25 —	72°7
27 —	68°6
2 juillet 1887	68°7
14 —	66°8
26 —	62°7

Ces observations conduisent donc, comme celles de M. Williams, à une diminution graduelle dans la longitude de cette tache, ou à un mouvement un peu plus rapide que celui de la tache rouge. En réalité, si nous considérons que cette diminution a été de 9° en 48 jours, nous trouvons que la durée de rotation de B a été de $9^h55^m32^s$. M. Williams a trouvé $9^h55^m32^s,6$, ouvrage cité, pp. 21, 22.

Tache E (L de M. Williams).

De même les observations de passages, par le méridien central, de notre tache E, ont donné les longitudes suivantes :

14 juin 1887	268°8
19 —	269°1
26 —	268°8
1er juillet 1887	268°9
3 —	266°
6 août 1887	265°3

Ici donc *très légère* diminution de longitude; mouvement à peine plus rapide que celui de la tache rouge. Si nous admettons une diminution de longitude de 3°5 en 53 jours, nous obtenons, pour durée de rotation, $9^h 55^m 37^s$, alors que M. Williams a obtenu $9^h 55^m 38^s,5$, ouvrage cité, pp. 32, 33.

Point C.

(Non reconnaissable dans les observations de M. Williams.)

Longitudes déduites des passages :

25 juin 1887	99°9
30 —	110°8 (trop fort)
2 juillet 1887	99°5
7 —	104°3

Ces observations ne permettent de conclure rien de bien certain sur le mouvement de cette tache, sinon qu'elle semble avoir suivi, pendant cette période, assez régulièrement le mouvement de la tache rouge.

Tache D (α de M. Williams).

Longitudes déduites des passages :

14 juin 1887	219°3
23 —	211°5
3 juillet 1887	204°3
27 —	192°3
8 août 1887	189°7 (trop fort)

Il y a ici une diminution marquée et soutenue de la longitude. En 55 jours cette diminution a été de 29°6. Nous arrivons ainsi à une durée de rotation de $9^h55^m18^s$, et M. Williams a trouvé pour le même objet $9^h55^m21^s,6$.

La tache D nous a semblé un des détails les plus remarquables de Jupiter; on a vu, dans la série de mes dessins, les divers aspects qu'elle a offerts; apparaissant tantôt comme une simple solution de continuité dans la bande méridionale qu'elle occupe (*fig. 50, 43, 49*), elle prenait, dans de meilleures conditions de vision, l'aspect d'une région blanche elliptique renfermée dans un anneau ovale (*fig. 52, 53, 51, 57*); dans ces conditions, son aspect rappelait beaucoup celui de la tache rouge, comme forme, sinon comme couleur; dans de meilleures conditions encore, mais très rarement, cette tache est apparue sous sa véritable forme, c'est-à-dire comme un amas compliqué de perles blanches brillantes (*fig. 51, 58*); alors aussi la bande où elle s'observe apparaissait double et même triple dans ces parages.

A la longitude de 312° environ (système II) se montrait notre région D′, tout à fait analogue à la tache D, mais avec des dimensions beaucoup plus considérables (*fig. 72, 79*). La position du point D′ s'est trouvée correspondre aux longitudes suivantes lors des meilleures conditions d'observation; il s'agit toujours ici naturellement du système II de rotation :

17 juin,	L = 315° ;	longitude de D′	= 315° ±;	fig. 77
24 —	L = 312°7;	—	= 312°7 ±;	fig. 75
6 juillet,	L = 290° ;	—	= 312°3;	fig. 72
23 —	L = 318°2;	—	= 310° ;	fig. 78

Le 6 juillet, *fig. 72*, on a même vu une perle brillante dans l'ovale D′, preuve que la constitution de D′ est la même que celle de D.

Le point extrême occidental D″, de l'ovale D′, a été trouvé aux longitudes suivantes :

17 juin,	L = 315° ;	longitude de D″	= 305° ;	fig. 77
24 —	L = 312°7;	—	= 305° ;	fig. 75
26 —	L = 293°9;	—	= 309° ;	fig. 73
6 juillet,	L = 290° ;	—	= 297°8;	fig. 72
23 —	L = 318°2;	—	= 278° ;	fig. 78

L'extrémité orientale D''' a paru quelquefois comme une tache faible, sombre et isolée, *fig. 78, 82, 76;* nous lui avons trouvé approximativement la longitude suivante :

23 juillet, L = 318°2; longitude de D''' = 313°7 à 324°; fig. 78 (sous forme de tache isolée).

Ces régions étaient riches en perles brillantes, parfois alignées en chapelet, fig. 46, 56, 67, 68, 84, 62, 65, 66, 72. Parmi ces perles nous signalerons spécialement celles que nous avons désignées par les lettres U' et π et qui ont figuré aux longitudes très concordantes que voici :

U'.

14 juin,	L = 264°3;	longitude de U' = 264° ;	fig. 67
19 —	L = 265°1;	— = 264°8;	fig. 68
1er juillet,	L = 262°8;	— = 262°8;	fig. 66

π.

14 juin,	L = 264°3;	longitude de π = 238°;	fig. 67
19 —	L = 265°1;	— = 230°;	fig. 68

A B C D

E

1 2 3 4

4a

5 6 7 8

9 10 11 12

13 14 15

16 17 18 19


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY.

20 21 22 23

24 25 25 a 25 b

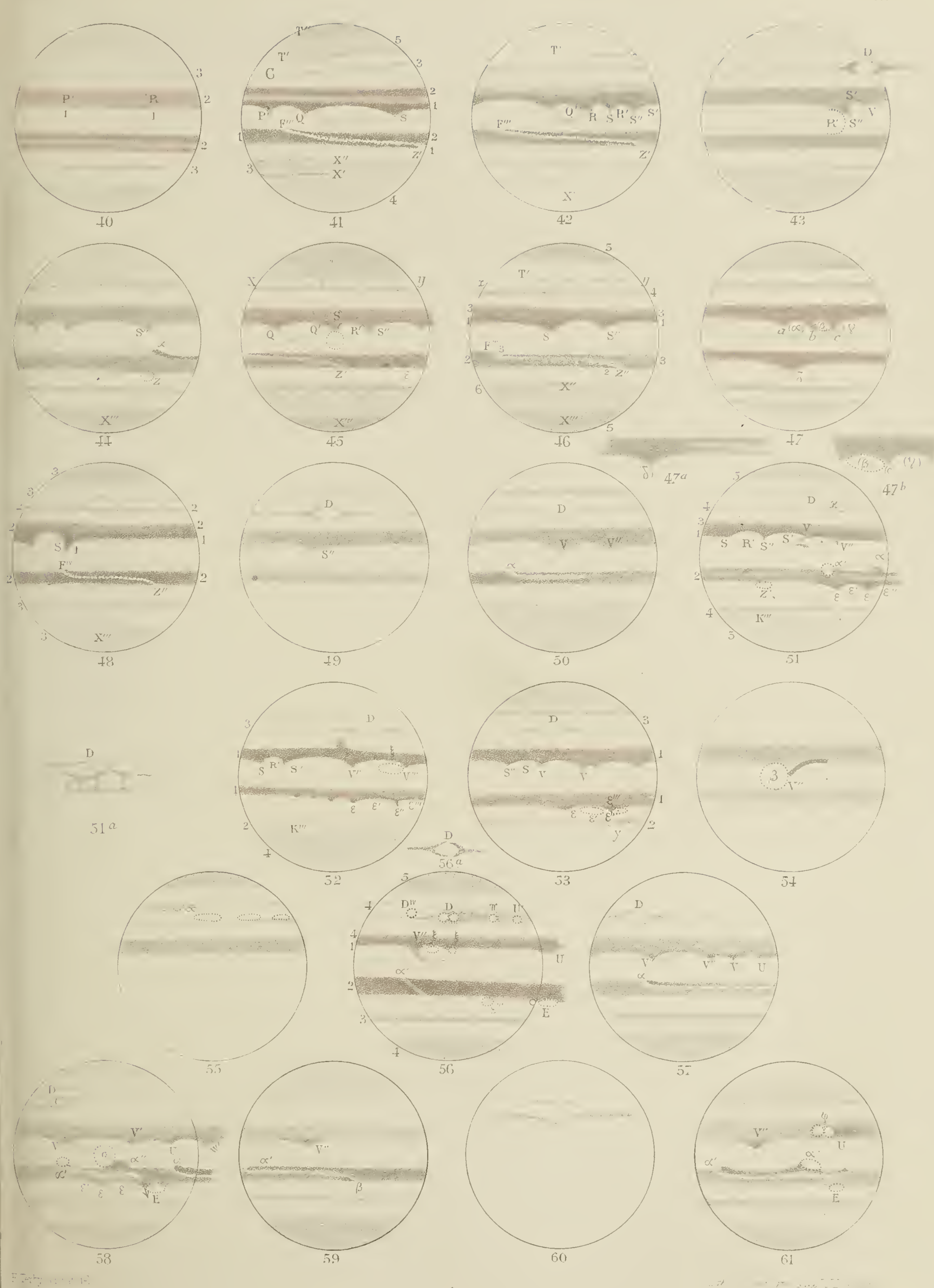
26 27 29 30

28

31 32 33 34

35 36 37

37 a 37 b 38 39





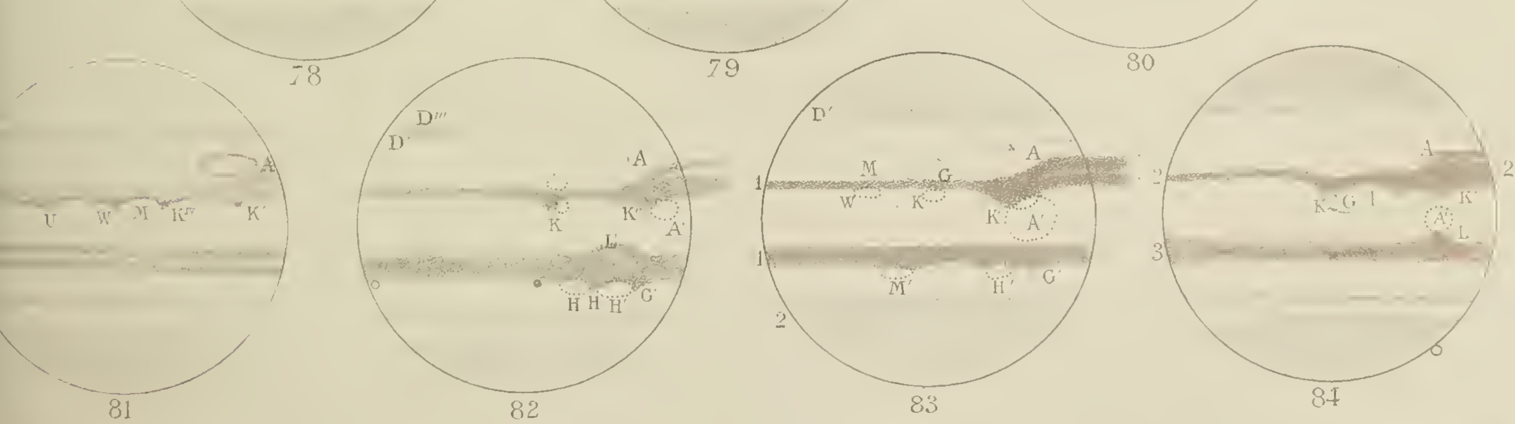
62 63 64 65

66 67 68 69

70 71 72 73

74 75 76 77

78 79 80



81 82 83 84



RECHERCHES

SUR

QUELQUES PRODUITS INDÉFINIS

ET SUR LA CONSTANTE G

PAR

Eugène CATALAN

ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE

COMPLÉMENT

(Présenté à la Classe des sciences, dans la séance du 3 décembre 1892.)

RECHERCHES

SUR

QUELQUES PRODUITS INDÉFINIS

ET SUR LA CONSTANTE G.

Dans son beau Rapport sur mes travaux, M. Mansion a considéré, particulièrement, les *Recherches sur quelques produits indéfinis* (*). Mon savant Confrère et ami a bien voulu indiquer, en quelques lignes, les résultats principaux auxquels j'étais parvenu, dès 1871, sur cette matière (**).

A diverses reprises, depuis vingt et un ans, j'ai fait des *additions* aux *Recherches*. Je les résume aujourd'hui, par le petit Mémoire que j'ai l'honneur de soumettre à l'Académie. Puisse-t-il être favorablement accueilli par les juges compétents!

La *Lettre à M. Hermite* se rapporte, principalement, à la *fonction de Binet* et la *série de Gudermann*. Elle est, en partie, *critique*. Mon illustre ancien élève m'a demandé d'attendre, pour répondre à mes objections, sa rentrée à Paris. J'espère que cette petite discussion, quel qu'en soit le résultat, sera profitable à la Science.

Liége, 3 septembre 1892.

(*) *Mélanges mathématiques*, t. I, p. 3.

(**) « Le Mémoire contient plus de quatre cents formules numérotées, plus ou moins importantes, et les Mémoires ultérieurs de l'auteur en renferment peut-être encore une centaine. » *Loc. cit.*, p. 34.

I

Rectifications.

1. J'ai déjà eu l'occasion de faire observer que la formule *absurde :*

$$\frac{dq}{q} = \frac{\pi dk}{\omega^2 k k'^2}(\omega' d\omega - \omega d\omega') \text{ (*)},$$

due à un *compositeur,* doit être remplacée par

$$\frac{dq}{q} = \pi \frac{\omega' d\omega - \omega d\omega'}{\omega^2} \text{ (**)}.$$

2. A la page 99, l'égalité tirée des *Fundamenta,* a été *mal copiée.* Elle doit être lue ainsi :

$$\frac{q}{1-q^2} + 2^3 \frac{q^2}{1-q^4} + 3^3 \frac{q^3}{1-q^6} + \cdots = \frac{k^2\omega^4}{\pi^4} \text{ (***)}.$$

3. *La formule d'Euler :*

$$(1-q)(1-q^2)(1-q^3)\cdots = \sum_0^\infty (-1)^l q^{\frac{3l^2 \mp l}{2}} \text{ (IV)} \quad \ldots\ldots \quad (46)$$

doit être ainsi rectifiée :

$$(1-q)(1-q^2)(1-q^3)\cdots = 1 + \sum_1^\infty (-1)^l q^{\frac{3l^2 - l}{2}} (1 + q^l) \quad \ldots\ldots \quad [1]$$

(*) *Recherches sur quelques produits indéfinis*, p. 91.

(**) Celle-ci résulte, immédiatement, de la *définition :*

$$q = e^{-\pi \frac{\omega'}{\omega}}.$$

(***) De là résulte que, dans le second membre de l'identité (378), l'exposant 4 doit être remplacé par 8. Le reste est exact.

(IV) Les *numéros* des égalités contenues dans l'ancien Mémoire sont entre parenthèses. Ceux qui se rapportent au Mémoire actuel sont entre crochets.

En effet, le développement du second membre est

$$1 - q - q^2 + q^5 + q^7 - q^{12} - q^{15} + \cdots,$$

série connue (*).

4. La formule

$$(\beta\beta')^3 = \frac{1 + q + q^3 + q^6 + q^{10} + \cdots}{1 - 2q + 2q^6 - 2q^2 + \cdots} \quad \ldots\ldots\ldots \quad (170)$$

est *exacte;* mais celle-ci :

$$(\beta\beta')^3 = \frac{1 - q - q^3 + q^6 + q^{10} \cdots}{1 + 2q^2 + 2q^8 + 2q^{16} + \cdots}. \quad \ldots\ldots\ldots \quad (171)$$

est *fausse,* car elle est contradictoire avec la première (**).

Par suite, l'égalité (181), conséquence de (171), est *inexacte.*

II

Rappel de relations connues. — Des quantités α, α', β, β'.

5. Ces transcendantes, définies par les formules :

$$\alpha = \prod_1^\infty (1 - q^{2n-1}), \quad \ldots\ldots\ldots \quad (3)$$

$$\alpha' = \prod_1^\infty (1 - q^{2n}), \quad \ldots\ldots\ldots \quad (4)$$

$$\beta = \prod_1^\infty (1 + q^{2n-1}), \quad \ldots\ldots\ldots \quad (5)$$

$$\beta' = \prod_1^\infty (1 + q^{2n}), \quad \ldots\ldots\ldots \quad (6)$$

(*) *Introduction à l'Analyse,* p. 250. La valeur donnée par M. Bertrand (*Calcul différentiel,* p. 329), contient des fautes de signe.

(**) Si l'on fait les divisions indiquées, on trouve, d'une part :

$$1 + 3q + \cdots;$$

et, de l'autre,

$$1 - q + \cdots$$

ont pour valeurs, respectivement :

$$\alpha = 2^{\frac{1}{6}} k^{-\frac{1}{12}} k'^{\frac{1}{6}} q^{\frac{1}{24}}, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (3)$$

$$\alpha' = 2^{\frac{1}{6}} \left(\frac{\omega}{\pi}\right)^{\frac{1}{2}} (kk')^{\frac{1}{6}} q^{-\frac{1}{12}}, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (4)$$

$$\beta = 2^{\frac{1}{6}} (kk')^{-\frac{1}{12}} q^{\frac{1}{24}}, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (5)$$

$$\beta' = 2^{-\frac{1}{3}} k^{\frac{1}{6}} (k'q)^{-\frac{1}{12}}. \quad \ldots \ldots \ldots \quad (6)$$

En outre, elles jouissent des propriétés exprimées par les équations suivantes :

$$\alpha\beta\beta' = 1, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (7)$$

$$\frac{1}{\alpha} = \beta\beta' = \sum_0^\infty \varphi(n) q^n, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (32)$$

$$\beta^8 - \alpha^8 = 16 q \beta'^8 \ (^*), \quad \ldots \ldots \ldots \quad [2]$$

$$\beta = \sum_0^\infty \varphi_1(n) q^n, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (34)$$

$$\beta' = \sum_0^\infty \varphi(n) q^{2n}, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (36)$$

$$\alpha = \sum_0^\infty \varphi_1(n)(-q)^n, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (39)$$

$$\alpha\beta = \sum_0^\infty (-1)^n \varphi_1(n) q^{2n}, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (40)$$

$$\alpha\alpha' = 1 + \sum_1^\infty (-1)^l l q^{\frac{3l^2-l}{2}} (1 + q^l). \quad \ldots \ldots \ldots \quad (46)$$

$$\alpha' = 1 + \sum_1^\infty (-1)^l q^{\frac{3l^2-l}{2}} (1 + q^l), \quad \ldots \ldots \ldots \quad (50)$$

$$\frac{\alpha'}{\alpha} = 1 + q + q^3 + q^6 + q^{10} + \cdots, \quad \ldots \ldots \ldots \quad (20)$$

(*) *Recherches...*, p. 3.

$$\alpha'\beta' = 1 + \sum_1^\infty (-1)^l q^{6l^2-2l}(1 + q^{4l}), \quad \ldots \quad (54)$$

$$\frac{1}{\alpha\alpha'} = \sum_0^\infty \psi(n) q^n, \quad \ldots \quad (65)$$

$$\frac{1}{\alpha'} = \sum_0^\infty \psi(n) q^{2n}, \quad \ldots \quad (68)$$

$$\frac{1}{\alpha'} = \frac{\sum_0^\infty \psi(n) q^n}{\sum_0^\infty \varphi(n) q^n}, \quad \ldots \quad (69)$$

$$\alpha = \sum_0^\infty \left[\varphi_p(n) - \varphi_i(n)\right] q^n, \quad \ldots \quad (74)$$

$$\alpha'\beta = 1 + \sum_1^\infty q^{\frac{3l^2-l}{2}}\left[(-1)^l + q^l\right], \quad \ldots \quad (77)$$

$$\alpha^2\alpha' = \sqrt{\frac{2\omega k'}{\pi}} \ (*). \quad \ldots \quad [3]$$

6. *Suite.* Avant d'aller plus loin, résolvons les équations (5), (6), (4), par rapport à k, k' et $\left(\frac{\omega}{\pi}\right)$.

1° La combinaison des deux premières donne

$$\beta^2\beta' = k'^{-\frac{1}{4}};$$

ou, à cause de

$$\beta\beta' = \frac{1}{\alpha}, \quad \ldots \quad (7)$$

$$k'^2 = \left(\frac{\alpha}{\beta}\right)^8 \quad \ldots \quad [4]$$

2° L'équation (5) étant écrite ainsi :

$$\beta^{24} = 16\, q k^{-2} k'^{-2},$$

(*) Pour vérifier cette relation, il suffit de remplacer α et α' par leurs valeurs (3), (4).

nous trouvons, par substitution,

$$k^2 = 16q\left(\frac{\beta}{\alpha}\right)^8 \frac{1}{\beta^{24}}$$

ou

$$k^2 = \frac{16q}{(\alpha\beta^2)^8}. \qquad \text{[5]}$$

3° De l'équation (4), on tire

$$\left(\frac{\omega}{\pi}\right)^{\frac{1}{2}} = 2^{-\frac{1}{6}}\alpha'(kk')^{-\frac{1}{6}} q^{\frac{1}{12}}.$$

Mais

$$(kk')^{-\frac{1}{6}} = \frac{\beta^2}{(16q)^{\frac{1}{12}}};$$

donc

$$\left(\frac{\omega}{\pi}\right)^{\frac{1}{2}} = 2^{-\frac{1}{6}}\alpha'\beta^2 2^{-\frac{1}{3}} = 2^{-\frac{1}{2}}\alpha'\beta^2,$$

ou

$$\sqrt{\frac{2\omega}{\pi}} = \alpha'\beta^2 \ (^*) \qquad \text{[6]}$$

III

Nouveaux développements (**).

7. On trouve, dans le Recueil cité, les formules

$$\alpha = 1 - \frac{q}{1-q^2} + \frac{q^4}{(1-q^2)(1-q^4)} - \frac{q^9}{(1-q^2)(1-q^4)(1-q^6)} + \cdots, \qquad \text{[7]}$$

$$\beta = 1 + \frac{q}{1-q^2} + \frac{q^4}{(1-q^2)(1-q^4)} + \frac{q^9}{(1-q^2)(1-q^4)(1-q^6)} + \cdots, \qquad \text{[8]}$$

$$\beta' = 1 + \frac{q^2}{1-q^2} + \frac{q^6}{(1-q^2)(1-q^4)} + \frac{q^{12}}{(1-q^2)(1-q^4)(1-q^6)} + \cdots. \qquad \text{[9]}$$

(*) HERMITE, *Remarques sur Lacroix*, p. 419. L'illustre Géomètre établit cette relation, par un procédé tout différent du nôtre. Du reste, la combinaison des formules (4), (5) conduit, immédiatement, au même résultat.

(**) Ce paragraphe est tiré, en partie, du *Bulletin de la Société mathématique*, t. XIX.

8. On a aussi cette autre relation, conséquence de la formule [9] :

$$\beta\beta' = 1 + \frac{q}{1-q} + \frac{q^3}{(1-q)(-q^2)} + \frac{q^6}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)} + \cdots \quad (239)$$

Donc, en particulier :

$$1 + \frac{q}{1-q} + \frac{q^3}{(1-q)(1-q^2)} + \frac{q^6}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)} + \cdots = \prod_1^\infty (1+q^n) \text{ (*)}. \quad [10]$$

9. On a :

$$\alpha\alpha' = 1 - q - q^2 + q^5 + q^7 - q^{12} - \cdots, \quad (46)$$

$$\alpha' = 1 - q^2 - q^4 + q^{10} + q^{14} - \cdots, \quad (50)$$

$$\frac{\alpha'}{\alpha} = 1 + q + q^3 + q^6 + q^{10} + \cdots \quad (20)$$

Par conséquent,

$$(1 + q + q^3 + q^6 + q^{10} + \cdots)(1 - q - q^2 + q^5 + q^7 - \cdots) = \left[1 - q^2 - q^4 + q^{10} + \cdots\right]^2. \quad [12]$$

10. Des formules (3), (6), on déduit

$$\alpha\beta = \prod_1^\infty (1 - q^{2n-1})(1 + q^{2n-1}) = \prod_1^\infty (1 - q^{4n-2}),$$

ou

$$\alpha\beta = \prod_1^\infty \left[1 - (q^2)^{2n-1}\right].$$

Le second membre est ce que devient le produit α, quand on y change q en q^2. En le désignant par α_1 (**), on a donc cette relation très simple :

$$\alpha\beta = \alpha_1 \quad [12]$$

(*) En effet, si n est *impair*, le produit des binômes $1 + q^n$ égale β ; et si n est *pair*, et différent de zéro, ce produit égale β' [(5), (6)].

(**) *Recherches...*, p. 10.

A cause de la formule d'Euler (7), il en résulte celle-ci :

$$\alpha_1\beta' = 1 \text{ (*)} \quad \ldots\ldots\ldots\ldots \quad [13]$$

11. De même, par les formules (13), (5) :

$$\alpha'\beta' = \prod_1^\infty (1 - q^{4n}) = \prod_1^\infty \left[1 - (q^4)^n\right],$$

ou

$$\alpha'\beta' = \alpha'_1 \text{ (**)} \quad \ldots\ldots\ldots\ldots \quad [14]$$

12. Si, entre les équations [13] et [14], on élimine β', on trouve

$$\alpha' = \alpha_1\alpha'_1, \quad \ldots\ldots\ldots\ldots \quad [15]$$

ou

$$\frac{\alpha'}{\alpha'_1} = \alpha_1, \qquad \frac{\alpha'_1}{\alpha'} = \frac{1}{\alpha_1};$$

puis, à cause des développements connus :

$$\frac{1 - q^2 - q^4 + q^{10} + q^{14} - q^{24} - \cdots}{1 - q^4 - q^8 + q^{20} + q^{28} - q^{48} - \cdots} = 1 - \varphi_i(1)\,q^2 + \varphi_i(2)\,q^4 - \cdots, \quad \ldots \quad [16]$$

$$\frac{1 - q^4 - q^8 + q^{20} + q^{28} - \cdots}{1 - q^2 - q^4 + q^{10} + q^{14} - \cdots} = 1 + \varphi(1)q^2 + \varphi(2)q^4 + \varphi(3)q^6 + \cdots \quad \ldots \quad (17)$$

On peut déduire, de chacune des deux dernières identités, des théorèmes d'Arithmétique (***).

(*) Pour vérifier cette relation, il suffit de se rappeler que, d'après la formule (32),

$$\frac{1}{\alpha_1} = \sum_0^\infty \varphi(n)\,q^{2n},$$

et que

$$\beta' = \sum_0^\infty \varphi(n)\,q^{2n} \quad \ldots\ldots\ldots\ldots \quad (36)$$

(**) Les identités [12], [13] auraient dû être trouvées il y a vingt-quatre ans. Mais les choses simples sont, très souvent, tardives.

(***) Congrès de Marseille, 1891.

12. *Remarques.* Dans l'égalité [13], mise sous la forme

$$\beta' = \frac{1}{\alpha_1},$$

remplaçons β' et α_1 par les *valeurs de définition* (6), (3). Nous aurons

$$(1+q^2)(1+q^4)(1+q^6)(1+q^8)(1+q^{10})\cdots = \frac{1}{(1-q^2)(1-q^6)(1-q^{10})(1-q^{14})(1-q^{18})\ldots};$$

ou, ce qui est équivalent,

$$\begin{aligned}(1+q^2)(1+q^4)(1+q^6)(1+q^8)(1+q^{10})\cdots &= (1+q^2+q^4+q^6+\cdots)\times(1+q^6+q^{12}+q^{18}+\cdots)\\ &\times(1+q^{10}+q^{20}+q^{30}+\cdots)\times(1+q^{14}+q^{28}+q^{42}+\cdots)\times(1+q^{18}+q^{36}+q^{54}+\cdots)\times\cdots;\end{aligned}$$

ou encore, en supposant $q^2 = x$:

$$\left.\begin{aligned}(1+x)(1+x^2)(1+x^3)(1+x^4)(1+x^5)\cdots &= (1+x+x^2+x^3+x^4+\cdots)\times(1+x^3+x^6+x^9+\cdots)\\ \times(1+x^5+x^{10}+x^{15}+\cdots)&\times(1+x^7+x^{14}+x^{21}+\cdots)\times(1+x^9+x^{18}+\cdots)\times\cdots\end{aligned}\right\}\ [17]$$

Nous retrouvons donc ce théorème d'Arithmétique (*) :

Le nombre des décompositions de n, *en parties entières, inégales* [ou $\varphi(n)$], *égale le nombre des décompositions de* n *en parties appartenant aux progressions*

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, ...,

3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24, 27, ...,

5, 10, 15, 20, 25, 30, 35, 40, 45, ...,

7, 14, 21, 28, 35, 42, 49, 56, 63, ...,

. . . .

II. *Théorème d'Analyse.* x étant un nombre inférieur à l'unité, et P, Q désignant les produits indéfinis

$$(1-x)(1-x^3)(1-x^5)(1-x^7)\ldots,$$

$$(1+x)(1+x^2)(1+x^3)(1+x^4)\ldots:$$

(*) *Recherches...*, p. 72.

1° *Le produit* PQ *égale* 1;

2° *Le produit indéfini* P, *dont tous les facteurs sont moindres que l'unité, n'a pas pour limite zéro;*

3° *Le produit* Q, *dont tous les facteurs surpassent l'unité, a une limite* (*).

13. *Autres identités.* Prenons les formules

$$\frac{2\omega}{\pi} = (1 + 2q + 2q^4 + 2q^9 + 2q^{16} + \cdots)^2, \quad \ldots \quad (18)$$

$$\frac{2\omega}{\pi} = 1 + 4\left[\frac{q}{1-q} - \frac{q^3}{1-q^3} + \frac{q^5}{1-q^5} - \cdots\right] \text{ (**)}, \quad \ldots \quad [18]$$

$$\frac{2\omega}{\pi} = 1 + 4\sum_1^\infty \frac{q^n}{1+q^{2n}} \text{ (***)} \quad \ldots \quad [19]$$

Il en résulte, par des combinaisons simples,

$$(q + q^4 + q^9 + q^{16} + \cdots)(1 + q + q^4 + q^9 + \cdots) = \sum_1^\infty \frac{q^n}{1+q^{2n}} \quad \ldots \quad [20]$$

19. *Suite.* Soient encore les formules connues :

$$\frac{2\omega}{\pi} = (1 + 2q + 2q^4 + 2q^4 + 2q^9 + 2q^{16} + \cdots)^2, \quad \ldots \quad (18)$$

$$\frac{2\omega k'}{\pi} = (1 - 2q + 2q^4 - 2q^9 + 2q^{16} - \cdots)^2, \quad \ldots \quad (17)$$

$$\frac{(1-k')\omega}{4\pi} = \frac{q}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^6} + \frac{q^5}{1-q^{10}} \cdots \quad \ldots \quad (279)$$

Posant, pour abréger :

$$A = q + q^9 + q^{25} + q^{49} + \cdots,$$

$$B = q^4 + q^{16} + q^{36} + \cdots;$$

(*) Cette remarque aurait pu être faite par l'illustre auteur des *Fundamenta.* L'a-t-elle été? Le 3° est démontré dans les *Mélanges mathématiques,* t. I, p. 170.

(**) *Mélanges mathématiques,* t. II, p. 119.

(***) *Mélanges,* t. II, p. 121.

on tire, des deux premières formules,

$$\frac{2\omega(1-k')}{\pi} = (2+4B)4A,$$

ou

$$\frac{\omega(1-k')}{4\pi} = (1+2B)A;$$

c'est-à-dire [à cause de l'égalité (279)] :

$$\frac{q}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^6} + \frac{q^5}{1-q^{10}} - \cdots = (q+q^9+q^{25}+q^{49}+\cdots)\times(1+2q^4+2q^{16}+2q^{36}+\cdots)\ (^*). \quad [21]$$

Ce n'est pas tout. On a

$$\frac{\omega k}{2\pi} = \frac{\sqrt{q}}{1-q} - \frac{\sqrt{q^3}}{1-q^3} + \frac{\sqrt{q^5}}{1-q^5} - \cdots\ (^{**});$$

ou, ce qui est équivalent,

$$\frac{\omega_1 k_1}{2\pi} = \frac{q}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^6} + \frac{q^5}{1-q^{10}} - \cdots$$

On a aussi

$$\frac{\omega_1 k_1}{2\pi} = q(1+q^4+q^{12}+q^{24}+q^{40}+\cdots)^2 \,. \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (19)$$

Donc, par comparaison, et eu égard à l'égalité [21] :

$$(1+q^4+q^{12}+q^{24}+q^{40}+\cdots)^2 =$$
$$(1+q^8+q^{24}+q^{48}+\cdots)\times(1+2q^4+2q^{16}+2q^{36}+\cdots);$$

ou, plus simplement,

$$(1+q+q^3+q^6+q^{10}+\cdots)^2 =$$
$$(1+q^2+q^6+q^{12}+\cdots)\times(1+2q+2q^4+2q^9+\cdots)\ (^{***}). \quad . \quad . \quad . \quad [22]$$

(*) *Fundamenta*, p. 113.

(**) Quand j'ai trouvé cette identité, je la croyais nouvelle. Mais j'apprends, par une lettre de M. Baschwitz, qu'elle est due à l'illustre Dirichlet. (*Cours sur la théorie des Nombres*, publié par Dedekind.)

(***) Pour vérifier cette relation, indiquée par Legendre, il suffit de prendre les formules (20), (19), (18) et (17.

20. *Un développement de* α. Prenons deux formules dues à Cauchy (*) :

$$(1+x)(1+tx)(1+t^2x)\dots(1+t^{n-1}x) =$$

$$1+\frac{1-t^n}{1-t}x+\frac{(1-t^n)(1-t^{n-1})}{(1-t)(1-t^2)}tx^2+\frac{(1-t^n)(1-t^{n-1})(1-t^{n-2})}{(1-t)(1-t^2)(1-t^3)}t^3x^3+\cdots,$$

$$\frac{1}{(1+x)(1+tx)\dots(1+t^{n-1}x)}=1-\frac{1-t^n}{1-t}x+\frac{(1-t^n)(1-t^{n-1})}{(1-t)(1-t^2)}tx^2$$
$$-\frac{(1-t^n)(1-t^{n-1})(1-t^{n-2})}{(1-t)(1-t^2)(1-t^3)}t^3x^3+\cdots \text{ (**)}$$

Il en résulte, par multiplication,

$$1=\left[1+\frac{1-t^n}{1-t}x+\frac{(1-t^n)(1-t^{n-1})}{(1-t)(1-t^2)}tx^2+\cdots+t^{\frac{n(n-1)}{2}}x^n\right]$$
$$\times\left[1+\frac{1-t^n}{1-t}x+\frac{(1-t^n)(1-t^{n+2})}{(1-t)(1-t^2)}x^2-\cdots\right]\text{ (***)};$$

et, si l'on suppose n infini :

$$\left.\begin{aligned}1=&\left[1+\frac{x}{1-t}+\frac{tx^2}{(1-t)(1-t^2)}+\frac{t^3x^3}{(1-t)(1-t^2)(1-t^3)}+\cdots\right]\\ \times&\left[1-\frac{x}{1-t}+\frac{x^2}{(1-t)(1-t^2)}-\cdots\right]\end{aligned}\right\}\quad [23]$$

Soient $t=x=q$: l'identité devient

$$\left.\begin{aligned}1=&\left[1+\frac{q}{1-q}+\frac{q^3}{(1-q)(1-q^2)}+\frac{q^6}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)}+\cdots\right]\\ \times&\left[1-\frac{q}{1-q}+\frac{q^2}{(1-q)(1-q^2)}-\frac{q^3}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)}+\cdots\right]\end{aligned}\right\}\quad [24]$$

Dans les *Recherches*, on trouve

$$\beta\beta'=1+\frac{q}{1-q}+\frac{q^3}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)}+\cdots \qquad (239)$$

(*) *C. R.*, septembre 1843.

(**) Dans la seconde, nous avons changé x en $-x$...

(***) Les coefficients des puissances de x, dans le second facteur, sont des polynômes entiers. Voir *Lettres à quelques Mathématiciens*, p. 19.

Donc, à cause de $\alpha\beta\beta' = 1$:

$$\alpha = 1 - \frac{q}{1-q} + \frac{q^2}{(1-q)(1-q^2)} - \frac{q^3}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)} + \cdots \quad . \quad . \quad [25]$$

Telle est la formule que nous voulions établir.

21. *Suite.* En la rapprochant de celle-ci :

$$\alpha = 1 - \frac{q}{1-q^2} + \frac{q^4}{(1-q^2)(1-q^4)} - \frac{q^9}{(1-q^2)(1-q^4)(1-q^9)} + \cdots \quad . \quad . \quad [7]$$

on a ce théorème d'Analyse, qui nous paraît remarquable :

Les séries

$$1 - \frac{q}{1-q} + \frac{q^2}{(1-q)(1-q^2)} - \frac{q^3}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)} + \cdots$$

$$1 - \frac{q}{1-q^2} + \frac{q^4}{(1-q^2)(1-q^4)} - \frac{q^9}{(1-q^2)(1-q^4)(1-q^9)} + \cdots$$

représentent la même fonction (*). Autrement dit, si on les suppose développées suivant :

$$1 + A_1 q + A_2 q^2 + A_3 q^3 + \cdots,$$

$$1 + B_1 q + B_2 q^2 + B_3 q^3 + \cdots;$$

on a :

$$A_1 = B_1, \quad A_2 = B_2, \quad A_3 = B_3,$$

De plus, ces deux séries représentent

$$\alpha = \sum_0^\infty \varphi_i(n)(-q)^n; \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (39)$$

savoir :

$$\alpha = 1 - q - q^3 + q^4 - q^5 + q^6 - q^7 + 2q^8 - 2q^9 + 2q^{10} - 2q^{11} + 3q^{12} + \cdots \quad [26]$$

(*) Conclusion formulée à la page 60 des *Notes sur la théorie des fractions continues;* mais d'une manière moins *nette.*

22. *Vérifications.* Il n'est pas inutile, croyons-nous, de constater la concordance des valeurs [24], [7] et [23], limitées aux termes en q^{12}, par exemple.

La première vérification est facile. On trouve, en effet, par la formule [7] :

$$\begin{aligned}\alpha = 1 &- q\,(1 + q^2 + q^4 + q^6 + q^8 + q^{10})\\ &+ q^4(1 + q^2 + q^4 + q^6 + q^8 + q^{10})(1 + q^2 + q^8)\\ &- q^9(1 + q^2 + q^4 + q^6 + q^8 + q^{10})(1 + q^2 + q^8)(1 + q^9)\\ = 1 &- q\,(1 + q^2 + q^4 + q^6 + q^8 + q^{10}) + q^4(1 + q^2 + 2q^4 + 2q^6 + 3q^8) - q^9(1 + q^2)\\ = 1 &- q - q^3 + q^4 - q^5 + q^6 - q^7 + 2q^8 - 2q^9 + 2q^{10} - 2q^{11} + 3q^{12};\end{aligned}$$

comme ci-dessus [26].

Le second calcul est plus pénible. Dans la formule [23], posons, pour abréger,

$$\alpha = 1 - \mathrm{A}q + \mathrm{B}q^2 - \mathrm{C}q^3 + \mathrm{D}q^4 - \mathrm{E}q^5 + \mathrm{F}q^6 - \mathrm{G}q^7 + \mathrm{H}q^8 - \mathrm{K}q^9 + \mathrm{L}q^{10} - \mathrm{M}q^{11} + \mathrm{N}q^{12};$$

de manière que :

$$\begin{aligned}&\mathrm{A} = 1 + q + q^2 + q^3 + q^4 + q^5 + q^6 + q^7 + q^8 + q^9 + q^{10} + q^{11} + q^{12},\\ &\mathrm{B} = \mathrm{A}\,(1 + q^2 + q^4 + q^6 + q^8 + q^{10} + q^{12}),\\ &\mathrm{C} = \mathrm{B}\,(1 + q^3 + q^6 + q^9 + q^{12}),\\ &\mathrm{D} = \mathrm{C}\,(1 + q^4 + q^8 + q^{12}),\\ &\mathrm{E} = \mathrm{D}\,(1 + q^5 + q^{10}), \quad \mathrm{F} = \mathrm{E}\,(1 + q^6 + q^{12}), \quad \mathrm{G} = \mathrm{F}\,(1 + q^7), \quad \mathrm{H} = \mathrm{G}\,(1 + q^8);\\ &\mathrm{K} = \mathrm{H}\,(1 + q^9), \quad \mathrm{L} = \mathrm{K}\,(1 + q^{10}), \quad \mathrm{M} = \mathrm{L}\,(1 + q^{11}), \quad \mathrm{N} = \mathrm{M}\,(1 + q^{12});\end{aligned}$$

puis

$$\begin{aligned}&\mathrm{A} = 1 + q + q^2 + q^3 + q^4 + q^5 + q^6 + q^7 + q^8 + q^9 + q^{10} + q^{11},\\ &\mathrm{B} = 1 + q^2 + 2q^2 + 2q^3 + 3q^4 + 3q^5 + 4q^6 + 4q^7 + 5q^8 + 5q^9 + 6q^{10},\\ &\mathrm{C} = 1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 4q^4 + 5q^5 + 7q^6 + 8q^7 + 10q^8 + 12q^9,\\ &\mathrm{D} = 1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 6q^5 + 9q^6 + 11q^7 + 15q^8,\\ &\mathrm{E} = 1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 7q^5 + 10q^6 + 13q^7,\\ &\mathrm{F} = 1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 7q^5 + 11q^6,\\ &\mathrm{G} = 1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 7q^5,\\ &\mathrm{H} = 1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4,\\ &\mathrm{K} = 1 + q + 2q^2 + 3q^3, \quad \mathrm{L} = 1 + q + 2q^2, \quad \mathrm{M} = 1 + q, \quad \mathrm{N} = 1;\end{aligned}$$

$$\alpha = 1 - q(1 + q + q^2 + q^3 + q^4 + q^5 + q^6 + q^7 + q^8 + q^9 + q^{10} + q^{11})$$
$$+ q^2(1 + q + 2q^2 + 2q^3 + 3q^4 + 3q^5 + 4q^6 + 4q^7 + 5q^8 + 5q^9 + 6q^{10})$$
$$- q^3(1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 4q^4 + 5q^5 + 7q^6 + 8q^7 + 10q^8 + 12q^9)$$
$$+ q^4(1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 6q^5 + 9q^6 + 11q^7 + 15q^8)$$
$$- q^5(1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 7q^5 + 10q^6 + 13q^7)$$
$$+ q^6(1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 7q^5 + 11q^6)$$
$$- q^7(1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4 + 7q^5)$$
$$+ q^8(1 + q + 2q^2 + 3q^3 + 5q^4) - q^9(1 + q + 2q^2 + 3q^3)$$
$$+ q^{10}(1 + q + 2q^2) - q^{11}(1 + q) + q^{12};$$

ou, après réductions,

$$\alpha = 1 - q - q^3 + q^4 - q^5 + q^6 - q^7 + 2q^8 - 2q^9 + 2q^{10} - 2q^{11} + 3q^{12} \ldots \quad [26]$$

23. *Développements de β, β'.* Si, dans la formule [25], on change q en $(-q)$, on a

$$\beta = 1 + \frac{q}{1+q} + \frac{q^2}{(1+q)(1+q^2)} + \frac{q^3}{(1+q)(1-q^2)(1+q^3)} + \cdots \quad [27]$$

On a aussi

$$\beta = 1 + \frac{q}{1-q^2} + \frac{q^4}{(1-q^2)(1-q^4)} + \frac{q^9}{(1-q^2)(1-q^4)(1-q^9)} + \cdots (^*). \quad [28]$$

$$\frac{1}{\alpha_1} = \beta' = 1 + \frac{q^2}{1-q^2} + \frac{q^6}{(1-q^2)(1-q^4)} + \frac{q^{12}}{(1-q^2)(1-q^4)(1-q^6)} + \cdots \quad [29]$$

ou, par le changement de q^2 en q :

$$\frac{1}{\alpha} = \beta\beta' = 1 + \frac{q}{1-q} + \frac{q^3}{(1-q)(1-q^2)} + \frac{q^6}{(1-q)(1-q^2)(1-q^3)} + \cdots \quad (239)$$

etc., etc. (**).

24. *Développement de $\mathfrak{L}(\alpha\alpha')$.* Prenons l'identité, presque évidente,

$$\frac{x}{1-tx} + \frac{x^2}{1-tx^2} + \frac{x^3}{1-tx^3} + \cdots = \frac{x}{1-x} + \frac{x^2}{1-x^2}t + \frac{x^3}{1-x^3}t^2 + \cdots (^{***}). \quad [30]$$

(*) *Société Mathématique de France,* t. XIX, p. 148.

(**) Nous n'avons pu trouver, pour $\alpha\alpha'$, un développement analogue aux précédents.

(***) Elle m'a été communiquée par M. *Baschwitz.* Pour la vérifier, il suffit de développer, suivant les puissances de t, chacun des termes du premier membre.

Multipliant par dt, et intégrant, nous avons, pour $t = 1$:

$$-\mathcal{L}\left[(1-x)(1-x^2)(1-x^3)\ldots\right] = \frac{x}{1-x} + \frac{1}{2}\frac{x^2}{1-x^2} + \frac{1}{3}\frac{x^3}{1-x^3} + \cdots;$$

et, en particulier,

$$-\mathcal{L}(\alpha\alpha') = \frac{q}{1-q} + \frac{1}{2}\frac{q^2}{2-q^2} + \frac{1}{3}\frac{q^3}{1-q^3} + \cdots \quad . \; . \; . \; . \; . \quad [31]$$

Le second membre, ordonné suivant les puissances de q, devient

$$q + \frac{1+2}{2}q^2 + \frac{1+3}{3}q^3 + \frac{1+2+4}{4}q^4 + \cdot \cdot$$

Donc

$$-\mathcal{L}(\alpha\alpha') = \sum_1^\infty \frac{\int n}{n} q^n \; (*) \quad . \; . \; . \; . \; . \; . \; . \; . \; . \quad [32]$$

IV (**).

Formules de M. Baschwitz.

25. Depuis quelques mois, mon honorable Correspondant (***) a trouvé de nombreuses relations entre des séries. Pour abréger, je citerai seulement celles-ci, qui me paraissent fort remarquables :

$$\left.\begin{array}{l} \frac{q}{1-q} - \frac{q^2}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^3} + \frac{q^4}{1-q^4} - \frac{q^5}{1-q^5} + \frac{q^6}{1-q^6} - \frac{q^7}{1-q^7} + \cdots \\ \quad = q + q^4 + q^9 + q^{16} + q^{25} + \cdots \; (^{\text{IV}}); \end{array}\right\} \quad [33]$$

$$\left.\begin{array}{l} \frac{q}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^6} - \frac{q^5}{1-q^{10}} - \frac{q^7}{1-q^{14}} + \frac{q^9}{1-q^{18}} - \frac{q^{11}}{1-q^{22}} - \cdots \\ \quad = q + q^9 + q^{25} + q^{49} + \cdots \end{array}\right\} \; . \; . \; . \quad [34]$$

(*) Cette expression est plus simple que la formule (360) des *Recherches;* mais, au fond, les deux résultats s'accordent.

(**) Paragraphe rédigé pendant l'impression du Mémoire.

(***) M. B. habite Berlin : il est commis chez un banquier!

(IV) Dans le premier membre, un terme quelconque, $\frac{q^a}{1-q^a}$, est précédé de + ou de —, selon que a est composé d'un nombre *pair* ou d'un nombre *impair* de facteurs premiers. On fait abstraction de l'unité, qui n'est pas comptée comme nombre premier.

26. Pour appliquer la formule [33], supposons le premier membre développé suivant les puissances de q, et formons, par exemple, le coefficient C de q^{24}.

A cause de

$$24 = 2^3 . 3 = 1 \times 24 = 2 \times 12 = 3 \times 8 = 4 \times 6 = 6 \times 4 = 8 \times 3 = 12 \times 2 = 24 \times 1,$$

il est clair que les seules fractions *efficaces* sont

$$\frac{q}{1-q}, \quad \frac{q^2}{1-q^2}, \quad \frac{q^3}{1-q^3}, \quad \frac{q^4}{1-q^4}, \quad \frac{q^6}{1-q^6}, \quad \frac{q^8}{1-q^8}, \quad \frac{q^{12}}{1-q^{12}}, \quad \frac{q^{24}}{1-q^{24}}.$$

Donc, conformément à la règle énoncée,

$$C = +1 - 1 - 1 + 1 + 1 - 1 - 1 + 1 = 0 \ (*).$$

27. Par analogie avec ce qu'on peut lire dans le paragraphe VI des *Recherches*, posons

$$f(q) = q + q^4 + q^9 + q^{16} + q^{25} + q^{36} + \cdots,$$

$$F(q) = q + q^9 + q^{25} + \cdots$$

Il est clair que

$$F(q) = f(q) - f(q^4), \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad [35]$$

puis

$$f(q) = F(q) + F(q^4) + F(q^{16}) + F(q^{64}) + \cdots \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad [36]$$

(*) Encore afin d'abréger, nous avons considéré un cas particulier, simple. Mais, généralement, on a ce petit théorème d'Arithmétique, assez curieux, et dont la démonstration est facile :

Soit un nombre n, *non carré, et égal à* $a^\alpha b^\beta c^\gamma \ldots$

1° *On prend les décompositions suivantes :*

$1 \times a^\alpha b^\beta c^\gamma \ldots,$

$a \times a^{\alpha-1} b^\beta c^\gamma \ldots, \quad b \times a^\alpha b^{\beta-1} c^\gamma \ldots, \quad c \times a^\alpha b^\beta c^{\gamma-1} \ldots, \ldots$

$a^2 \times a^{\alpha-2} b^\beta c^\gamma \ldots, \quad ab \times a^{\alpha-1} b^{\beta-1} c^\gamma \ldots, \quad ac \times a^{\alpha-1} b^\beta c^{\gamma-1} \ldots, \quad bc \times a^\alpha b^{\beta-1} c^{\gamma-1} \ldots, \ldots$

. . . .

2° *On remplace la première ligne par* + 1 ; *puis chacun des termes de la deuxième, par* — 1 ; *puis chacun des termes de la troisième, par* + 1 ; *et ainsi de suite.*

Cela posé, le total est nul.

Pour démontrer la relation [35], appliquons les formules connues :

$$f(q) = \frac{1}{2}\left(-1 + \sqrt{\frac{2\omega}{\pi}}\right),$$

$$f(q^4) = \frac{1}{2}\left(-1 + \sqrt{\frac{2\omega_2}{\pi}}\right),$$

$$F(q) = \frac{1}{4}\left[\sqrt{\frac{2\omega}{\pi}} - \sqrt{\frac{2\omega k'}{\pi}}\right] (*).$$

Il en résulte, au lieu de l'égalité à vérifier,

$$\sqrt{\frac{2\omega}{\pi}} - \sqrt{\frac{2\omega k'}{\pi}} = 2\left[\sqrt{\frac{2\omega}{\pi}} - \sqrt{\frac{2\omega_2}{\pi}}\right];$$

ou, à cause des valeurs connues (**), d'où résulte

$$\sqrt{\omega_2} = \frac{1 + \sqrt{k'}}{2}\sqrt{\omega}:$$

$$\sqrt{2} - \sqrt{2k'} = 2\left[\sqrt{2} - (1 + k')\frac{1}{\sqrt{2}}\right];$$

ce qui est identique.

28. *Remarques*. I. Les égalités [33], [34] rentrent l'une dans l'autre.

II. D'après la seconde, *les quantités*

$$\left[\sqrt{\frac{2\omega}{\pi}} - \sqrt{\frac{2\omega k'}{\pi}}\right], \left[\sqrt{\frac{2\omega_2}{\pi}} - \sqrt{\frac{2\omega_2 k'_2}{\pi}}\right], \left[\sqrt{\frac{2\omega_4}{\pi}} - \sqrt{\frac{2\omega_4 k'_4}{\pi}}\right], \ldots$$

forment une série convergente, dont la somme est

$$2\left(-1 + \sqrt{\frac{2\omega}{\pi}}\right) (***).$$

(*) *Recherches...*, pp. 2 et 10.

(**) *Recherches...*, p. 10.

(***) Proposition analogue à celle qui est établie dans les *Recherches*, p. 74. Le dernier énoncé peut être simplifié; mais nous ne pouvons nous arrêter à ces détails.

V

Lettre à M. Hermite (extrait).

I.

Dans votre *Cours de la Sorbonne* (première édition, p. 99) vous donnez ce résultat *connu* (*) :

$$\mathcal{L}[a\Gamma(a)] = \sum_1^\infty \left[a\mathcal{L}\left(1+\frac{1}{n}\right) - \mathcal{L}\left(1+\frac{a}{n}\right)\right],$$

lequel équivaut à

$$\mathcal{L}\Gamma(x+1) = \sum_1^\infty \left[x\,\mathcal{L}\left(1+\frac{1}{\lambda}\right) - \mathcal{L}\left(1+\frac{x}{\lambda}\right)\right];$$

ou, encore, à

$$\varphi(x) = \sum_1^\infty \left[(x-1)\mathcal{L}\left(1+\frac{2}{\lambda}\right) - \mathcal{L}\left(1+\frac{x-1}{\lambda}\right)\right]; \quad \ldots\ldots \quad (1)$$

et vous ajoutez (ou M. Andoyer ajoute) :

« *Cette série est celle de Gudermann.* » C'est là une petite erreur (**), que j'ai partagée un instant (***). La série de Gudermann est

$$\sum_0^\infty \left[\left(x+\lambda+\frac{1}{2}\right)\mathcal{L}\frac{x+\lambda+1}{x+\lambda} - 1\right] \text{(IV)} \quad \ldots\ldots\ldots \quad (2)$$

(*) Dans les *Recherches sur la constante* G, page 23, on lit :

$$\Gamma(x+1) = \prod_1^\infty \frac{(n+1)^x}{n^{x-1}(n+x)};$$

ce qui ne diffère pas de votre formule.

(**) *Recherches sur la constante* G, p. 62. Elle se trouve, avec une autre notation, dans le célèbre Mémoire de Binet.

(***) Voyez ma lettre, imprimée, du 12 novembre dernier.

(IV) Serret, *Notes sur Lacroix*, p. 310; Catalan, *Recherches sur la constante* G, p. 28. Binet cite Gudermann (*Mémoire sur les intégrales eulériennes*, p. 137), sans donner la série (2).

II.

Vous connaissez l'équation

$$\varpi(x) - \varpi(x+1) = \left(x + \frac{1}{2}\right) \mathcal{L}\frac{x+1}{x} - 1 \text{ (*)}, \quad \ldots \ldots \quad (3)$$

$\varpi(x)$ étant la fonction de Binet.

Il en résulte, immédiatement,

$$\varpi(x) = \sum_0^\infty \left[\left(x + \lambda + \frac{1}{2}\right) \mathcal{L}\frac{x+\lambda+1}{x+\lambda} - 1\right]. \quad \ldots \ldots \quad (4)$$

Ainsi, *la fonction de Binet est égale à la série de Gudermann* (**).

On a, entre les fonctions $\varphi(x)$ et $\varpi(x)$, cette relation, également connue :

$$\varphi(x) - \varpi(x) = \frac{1}{2}\mathcal{L}(2\pi) + \left(x - \frac{1}{2}\right)\mathcal{L}x - x(\mu). \quad \ldots \ldots \quad (5)$$

Soient S_1 la somme de la série (1), S_2 la somme de la série de Gudermann. On aurait donc, suivant vous,

$$S_1 = S_2.$$

Or, d'après l'égalité (5),

$$S_1 - S_2 = \frac{1}{2}\mathcal{L}(2\pi) + \left(x - \frac{1}{2}\right)\mathcal{L}x - x,$$

ou

$$S_1 - S_2 = \mathcal{L}\left[\frac{x^{x-\frac{1}{2}}}{e^x}\sqrt{2\pi}\right].$$

Cette quantité croît indéfiniment avec x. Donc, etc.

III.

En partant de la formule de Wallis, Serret est parvenu à la relation

$$\mathcal{L}\Gamma(x+1) = \frac{1}{2}\mathcal{L}(2\pi) - x + \left(x + \frac{1}{2}\right)\mathcal{L}x + \sum_0^\infty \left[\left(x + n + \frac{1}{2}\right)\mathcal{L}\left(1 + \frac{1}{x+n}\right) - 1\right] \text{(***)}.$$

(*) Antérieurement à 1882, ce théorème n'a été remarqué, je crois, par aucun Géomètre, pas même par le savant Binet.

(**) *Recherches sur la constante* G, p. 28, etc.

(***) *Notes sur Lacroix*, p. 348. La notation $\varphi(x)$, employée par Serret, désigne une fonction assez mal définie, me semble-t-il, et toute différente de $\mathcal{L}\Gamma(x)$.

On peut l'écrire ainsi :

$$\varphi(x) = \frac{1}{2}\mathcal{L}(2\pi) - (x-1) + \left(x - \frac{1}{2}\right)\mathcal{L}(x-1) + \sum_0^\infty \left[\left(x+\lambda-\frac{1}{2}\right)\mathcal{L}\frac{x+\lambda}{x+\lambda-1} - 1\right]. \quad (6)$$

Le premier terme de la série est

$$\left(x-\frac{1}{2}\right)\mathcal{L}\frac{x}{x-1} - 1.$$

Donc, en réduisant :

$$\varphi(x) = \frac{1}{2}\mathcal{L}(2\pi) - x + \left(x-\frac{1}{2}\right)\mathcal{L}(x) + \sum_1^\infty \left(x+\lambda-\frac{1}{2}\right)\mathcal{L}\frac{x+\lambda}{x+\lambda-1} - 1;$$

puis, par comparaison avec la relation (5) :

$$\varpi(x) = \sum_1^\infty \left[\left(x+\lambda-\frac{1}{2}\right)\mathcal{L}\frac{x+\lambda}{x+\lambda-1} - 1\right].$$

On aurait donc ce théorème :

La fonction de Binet égale la série de Gudermann, abstraction faite du premier terme.

Cette conséquence de la formule de Serret est en contradiction avec le théorème énoncé précédemment. Or, celui-ci est vrai ; donc la formule de Serret est fausse (*).

La combinaison des valeurs de $\varpi(x)$, $\varphi(x)$, donne cette intégrale définie, assez remarquable, et que je ne trouve pas dans les Tables de M. Bieren de Haan :

$$\int_0^\infty \frac{\operatorname{arc\,tg} x}{e^{\pi x} - e^{-\pi x}}\,dx = \frac{1}{4}\mathcal{L}\left(\frac{\pi}{2}\right) \ (^{**}).$$

(*) Elle résulte, probablement, d'une simple inadvertance.

(**) *Recherches*..., p. 18.

IV.

Autre petit détail. Dans la quatrième édition de votre *Cours*, vous considérez la série

$$\frac{1}{a^2} + \frac{1}{(a+1)^2} + \frac{1}{(a+2)^2} + \cdots;$$

et vous dites :

« *La série est toujours convergente, quelle que soit la valeur réelle ou imaginaire de* a. »

Il y a exception, évidemment, pour

$$a = 0, \qquad a = -1, \qquad a = -2, \cdots$$

Voyez le texte de ma lettre du 18 novembre.

V.

Dans son dernier Mémoire imprimé (dont je vous ai déjà entretenu), B. donne la formule

$$B(p, p) = \frac{1}{p \cdot 2^p} \prod_1^\infty \left[1 - \frac{p^2 - p}{(2a + p - 1)(2n + p)}\right]. \quad \ldots \ldots \quad (7)$$

Elle est *inexacte*. En effet, $p = 1$ la réduit à $B(1, 1) = \frac{1}{2}$.

Or,

$$B(1, 1) = \frac{\Gamma(1)\Gamma(1)}{\Gamma(2)} = 1.$$

De mon côté, j'ai trouvé

$$B(p, p) = \frac{1}{p} \prod_0^\infty \frac{(1 + \lambda)(2p + \lambda)}{(p + \lambda)(1 + p + \lambda)} (^*). \quad \ldots \ldots \quad (8)$$

Après discussion, nous avons reconnu, B. et moi, que le facteur 2^p doit être remplacé par 2^{p-1}.

(*) *Intégrales eulériennes ou elliptiques*, p. 10.

Ainsi, semble-t il,

$$B(p, p) = \frac{1}{p \cdot 2^{p-1}} \prod_1^{\infty} \frac{2\lambda(2\lambda + 2p - 1)}{(2\lambda + p - 1)(2\lambda + p)} \quad \ldots \ldots \quad (7^{bis})$$

Mais, si l'on suppose $p = \frac{1}{2}$, cette formule *rectifiée* devient

$$B\left(\frac{1}{2}, \frac{1}{2}\right) = \sqrt{2} \prod_1^{\infty} \frac{4\lambda^2}{\left(2\lambda - \frac{1}{2}\right)\left(2\lambda + \frac{1}{2}\right)},$$

ou

$$\frac{\pi}{\sqrt{2}} = \prod_1^{\infty} \frac{16\lambda^2}{16\lambda^2 - 1} = \frac{4}{3} \cdot \frac{4}{5} \cdot \frac{8}{7} \cdot \frac{8}{9} \cdot \frac{12}{11} \cdot \frac{12}{13} \cdots$$

Or, le second membre représente $\frac{\pi}{2\sqrt{2}}$ (*).

Il y a donc contradiction.

Remarque. Par la formule (8), on trouve

$$\pi = 2 \prod_0^{\infty} \frac{(\lambda + 1)^2}{\left(\lambda + \frac{1}{2}\right)\left(\lambda + \frac{3}{2}\right)},$$

ou

$$\frac{\pi}{2} = \frac{2}{1} \cdot \frac{2}{3} \cdot \frac{4}{3} \cdot \frac{4}{5} \cdot \frac{6}{5} \cdot \frac{6}{7} \cdots,$$

formule de *Wallis*.

Liége, 7 août 1892.

ADDITIONS (**).

A

A la page 10 du Mémoire intitulé : *Intégrales eulériennes ou elliptiques*, j'ai donné la formule

$$B(p, q) = \frac{p + q}{pq(1 + q)} \prod_1^{\infty} \frac{(\lambda + 1)(\lambda + p + q)}{(\lambda + p)(\lambda + q + 1)}. \quad \ldots \ldots \quad (28)$$

(*) *Sur la constante d'Euler, etc.*, p. 136.

(**) Rédigées pendant l'impression.

Elle manque de *symétrie*; mais on peut l'écrire ainsi :

$$B(p, q) = \frac{p+q}{pq} \prod_1^\infty \frac{\lambda(\lambda+p+q)}{(\lambda+p)(\lambda+q)}; \quad \text{. . . . .} \quad (28^{\text{bis}})$$

et celle-ci résulte, très facilement, de

$$\Gamma(p+1) = \prod_1^\infty \frac{(\lambda+1)^p}{\lambda^{p-1}(\lambda+q)} \text{ (*)} \quad \text{. . . . .} \quad (25)$$

En effet :

$$p\Gamma(p) = \prod_1^\infty \frac{(\lambda+1)^p}{\lambda^{p-1}(\lambda+p)},$$

$$q\Gamma(q) = \prod_1^\infty \frac{(\lambda+1)^q}{\lambda^{q-1}(\lambda+q)},$$

$$(p+q)\Gamma(p+q) = \prod_1^\infty \frac{(\lambda+1)^{p+q}}{\lambda^{p+q-1}(\lambda+p+q)};$$

puis, par division,

$$\frac{pq}{p+q} B(p, q) = \prod_1^\infty \frac{\lambda(\lambda+p+q)}{(\lambda+p)(\lambda+q)};$$

etc.

28 septembre 1892 (**).

(*) Page 9 du Mémoire.

(**) La page 11 contient quelques fautes typographiques :

au lieu de $\frac{B(p, 1)}{B\left(p, \frac{1}{2}\right)}$, *lisez* $\frac{B(p, p)}{B\left(p, \frac{1}{2}\right)}$;

au lieu de $\prod_0^\infty \frac{(1+\lambda)(3+2\lambda)}{(p_1+2\lambda)(2+\lambda)}$, *lisez* $\prod_0^\infty \frac{(1+\lambda)(3+2\lambda)}{(1+2\lambda)(2+\lambda)}$;

etc.

B

On trouve, dans les *Recherches* (p. 114), la double égalité

$$\frac{(1-k')\omega}{4\pi} = \frac{q}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^6} + \frac{q^5}{1-q^{10}} - \cdots = \sum_0^\infty \varepsilon_{4n+1} q^{4n+1} \quad . \quad . \quad . \quad (414)$$

D'un autre côté, on a vu, ci-dessus, que

$$\left.\begin{aligned} &\frac{q}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^6} + \frac{q^5}{1-q^{10}} - \cdots \\ &= (q + q^9 + q^{25} + q^{49} + \cdots) \times (1 + 2q^4 + 2q^{16} + 2q^{36} + \cdots) \end{aligned}\right\} \quad . \quad . \quad . \quad . \quad [21]$$

Conséquemment,

$$(q + q^9 + q^{25} + q^{49} + \cdots) \times (1 + 2q^4 + 2q^{16} + 2q^{36} + \cdots) = \sum_0^\infty \varepsilon_{4n+1} q^{4n+1}. \quad . \quad [57]$$

Cette relation peut servir à démontrer un beau théorème de Fermat.

En effet, si $4n + 1$ est un nombre premier, p, ε_{4n+1} *égale* 2 (*).

Supprimant, dans le premier membre, la série

$$q + q^9 + q^{25} + q^{49} + \cdots,$$

on a

$$(q + q^9 + q^{25} + q^{49} + \cdots) \times (q^4 + q^{16} + q^{36} + \cdots) = \sum q^p \quad . \quad . \quad . \quad . \quad [58]$$

D'après cette dernière égalité (**), dans laquelle $p = 5, 13, 17, 29, \ldots$:

Tout nombre premier 4n + 1 *est, d'une seule manière, la somme de deux carrés.* C. Q. F. D. (***).

(*) *Recherches...*, p. 75.

(**) *Égalité* n'est peut-être pas le mot propre ; car il n'y a pas *identité* entre les deux membres. Par exemple, le premier membre contient q^{9+16}, terme qui n'entre pas dans le second membre.

(***) On peut consulter, relativement à ce théorème capital, deux remarquables Notes de Serret et de M. Hermite (*Journal de Liouville*, 1848, pp. 12 et 15).

C

Au dernier moment, M. Baschwitz me communique, par une lettre du 9 mars 1893, la formule

$$\frac{q}{1-q} - \frac{q^2}{1-q^2} - \frac{q^3}{1-q^3} - \frac{q^5}{1-q^5} + \frac{q^6}{1-q^6} - \cdots = q \ (^*) \quad . \quad . \quad . \quad [39]$$

Très facile à démontrer, elle n'en est pas moins fort curieuse.

(*) Dans la fraction $\frac{q^a}{1-q^a}$, a est composé de facteurs premiers *inégaux*. La *loi des signes* est la même que dans les égalités [33], [34].

P. S. — L'identité [39] a été donnée, en 1851, par M. *Tchébychef*. (*Journal de Liouville*, p. 340.)

DU RAPPORT PROPORTIONNEL

ENTRE

L'ARGENT ET LE CHLORURE DE POTASSIUM

PAR

J.-S. STAS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

(Œuvre posthume, présentée à la Classe des sciences par M. W. Spring
dans la séance du 3 juin 1893.)

INTRODUCTION.

Depuis que j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie mon mémoire intitulé : *De la détermination du rapport proportionnel entre l'argent, les chlorures et les bromures* [1], il a paru plusieurs travaux qui m'ont engagé à soumettre à une vérification nouvelle quelques-uns des résultats consignés dans ce mémoire, ainsi que la conclusion que j'en ai déduite, notamment l'incommensurabilité des rapports des poids atomiques. Je vais essayer de résumer ces recherches dans cette introduction et d'apprécier les objections, les doutes et les hypothèses qui ont été présentés.

Parmi les travaux publiés, je citerai en première ligne les recherches de mon illustre et vénéré maître Dumas, exécutées en grande partie sous mes yeux, sur la présence de l'oxygène dans l'argent métallique [2]. Malgré la réserve extrême mise par Dumas dans la conclusion qu'il a tirée du fait constaté par lui, les partisans de l'hypothèse de Prout y ont vu immédiatement la confirmation de leur idée préconçue. Je l'ai déjà dit ailleurs, ils ne se sont pas aperçus que si le fait de la présence de l'oxygène dans l'argent, sous un état donné, permet jusqu'à un certain point d'expliquer l'absence de concordance entre l'expérience et le calcul de la composition du chlorure et de l'iodure d'argent, ce fait ne peut donner la raison pour laquelle la

[1] Ce mémoire a été présenté à la Classe des sciences de l'Académie dans la séance du 6 août 1876, et inséré dans le tome XLII, publié en 1881.

[2] *Annales de chimie et de physique*, 5e série, t. XIV, p. 289. Paris, 1878.

composition du bromure d'argent, déterminée à l'aide d'une partie du métal, employée à la synthèse de l'iodure, y est conforme, et moins encore la raison pour laquelle la *synthèse de l'azotate d'argent* conduit à un chiffre supérieur de beaucoup à celui que présuppose l'hypothèse de Prout. La présence de l'oxygène dans l'argent ne peut expliquer davantage le motif pour lequel, lors de la détermination du rapport proportionnel entre l'argent, les chlorures et les bromures de potassium, de sodium et d'ammonium, il reste constamment de l'*argent libre,* après la double décomposition opérée sur des masses pesées conformément à l'hypothèse du chimiste anglais. C'est évidemment le contraire qu'on devrait observer. En effet, si cette hypothèse constitue une vérité naturelle, la présence de l'oxygène dans l'argent doit avoir pour conséquence nécessaire, fatale, une diminution de la quantité d'azotate de ce métal par rapport à celle prévue par le calcul; de même, la présence de l'oxygène dans l'argent doit avoir pour effet de laisser libres du chlorure et du bromure au sein du liquide dans lequel on a opéré une double décomposition entre des quantités de métal, de chlorures et de bromures pesées dans les rapports indiqués par l'hypothèse.

Or, j'ai démontré, en ce qui concerne les chlorures et les bromures de potassium, de sodium et d'ammonium, que le contraire se présente CONSTAMMENT; je le répète, il reste toujours de l'argent libre.

Je le sais, pour expliquer le fait présenté par l'azotate d'argent, Dumas a allégué la possibilité de l'existence de l'eau ou de l'acide azotique libre dans le sel d'argent produit lors de sa synthèse, et on peut alléguer l'existence de corps étrangers dans les chlorures et les bromures de potassium, de sodium et d'ammonium employés. Ces objections sont, à mes yeux, sans valeur en ce qui concerne l'azotate d'argent et les chlorures et les bromures d'ammonium.

En effet, j'ai constaté, ainsi que je l'ai dit expressément, que l'azotate d'argent, produit par la synthèse directe et *séché près de son point de fusion,* dans de l'air pur et sec, ne perd, par sa fusion ignée, que $^{1}/_{15\,748}$ de son poids, et qu'à l'*état fondu* il est sans tension dans le vide. Ces conditions

excluent la possibilité d'attribuer à la présence de l'eau ou de l'acide azotique libre l'excès de poids observé. En réalité, la différence entre le poids du sel d'argent à son point de fusion et du sel fondu est *neuf fois* moindre que celle qui existe entre le poids du sel produit et celui qu'on devrait obtenir d'après l'hypothèse de Prout. Cette différence dépasse *vingt fois* celle qu'on peut légitimement attribuer à l'erreur inévitable de l'expérience.

Parmi les échantillons de chlorure et de bromure d'ammonium soumis à l'expérience, il s'en trouve plusieurs formés exclusivement dans le platine à l'aide de l'ammoniaque toujours en *excès* (obtenue par la réduction de l'acide azotique) et par les acides chlorhydrique et bromhydrique purs.

L'ammoniaque en excès a été éliminée *à froid*, par un courant d'air pur et sec, entretenu suffisamment longtemps. Ces conditions sont inconciliables avec la présence de corps étrangers ou avec la présence d'un excès d'ammoniaque, car le chlorure et le bromure d'ammonium ainsi traités possèdent une *réaction acide* très prononcée, ainsi que j'ai eu soin de le constater et de le consigner dans l'exposé de mes travaux.

Ainsi, en se plaçant au point de vue de l'expérience et du raisonnement, il est impossible d'attribuer à la présence de l'oxygène dans l'argent les différences constatées entre l'observation et le calcul, d'après l'hypothèse de Prout, au sujet de la synthèse de l'azotate d'argent et de la détermination du rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure et le bromure d'ammonium.

C'est par ce motif que j'ai considéré comme inconciliable la synthèse de l'azotate d'argent avec l'hypothèse de la simplicité de rapports des poids atomiques, et qu'en 1865 j'ai fait un appel aux chimistes pour les prier de contrôler cette synthèse. J'ai eu soin de renouveler cet appel en terminant mon mémoire sur le rapport proportionnel entre l'argent et les chlorures et bromures; j'ai signalé en outre l'opportunité qui existe de soumettre à une vérification nouvelle la détermination du rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure d'ammonium, par l'une ou l'autre des méthodes exposées dans le travail.

Ce que je viens de dire, peut-on l'appliquer en toute certitude aux résultats fournis par la détermination du rapport proportionnel entre l'argent et les chlorures et bromures de sodium et de potassium? A mon avis, la réponse affirmative n'est pas douteuse, si l'on entend supposer dans les chlorures et bromures soumis à l'expérimentation l'existence d'une quantité de matières étrangères *connues,* suffisante pour expliquer les différences constatées entre le résultat expérimental et le calcul; si, au contraire, on admet la présence possible de *corps inconnus,* ou même si l'on suppose que le potassium, par exemple, est susceptible d'être dédoublé en plusieurs autres corps, parmi lesquels se trouverait le sodium, la réponse est tout autre.

En ce qui concerne le chlorure de sodium, Dumas [1] a constaté que le sel marin, préparé au moyen du carbonate provenant de la calcination de l'acétate de sodium, ayant subi *dix* cristallisations, laisse encore, après avoir cristallisé *quatre fois,* $^1/_{3000}$ de son poids de résidu blanc fixe, par sa volatilisation; si ce chlorure avait été soumis à plusieurs reprises au traitement au chlorure d'ammonium et à l'eau que j'ai pratiqué et exposé dans une note jointe à mon mémoire *Sur la détermination du rapport proportionnel entre l'argent, les chlorures et les bromures,* le poids des matières étrangères aurait été réduit à $^1/_{20000}$ [2]. Or, il résulte des recherches concordantes que j'ai faites à vingt années de distance, et en me servant de chlorure obtenu à l'aide de *sept* procédés différents, que l'écart entre l'expérience constante et le calcul, d'après l'hypothèse de Prout, est égal, pour le chlorure sodique, à $^1/_{1465}$, et pour le bromure sodique à $^1/_{1417}$. Cet écart, quoique minime, représente *quatorze fois* le poids de la matière étrangère *connue.* En effet, sauf des traces impondérables de calcium, susceptibles d'être découvertes seulement par l'analyse spectrale, sur le résidu de l'évaporation au $^1/_{100}$ environ du chlorure, il est impossible de constater, par une voie quel-

[1] Correspondance privée.

[2] Depuis l'exécution de ce travail, j'ai réussi à me procurer du chlorure sodique privé absolument de matières fixes, ainsi que je l'expose dans mon mémoire sur le chlorate de potassium, page 17, et dans mon mémoire sur le sulfate, le chlorure et le carbonate sodiques

conque, la présence d'un corps étranger au chlorure et au bromure sodiques, préparés par les méthodes employées. Mais je n'insiste point sur le sodium dont, en définitive, le poids atomique ne diffère, d'après mon expérience, que de 0,0455 d'unité du rapport simple exigé par l'hypothèse de Prout.

Quant au chlorure de potassium, ce composé soulève plusieurs questions que je vais essayer d'exposer.

Les partisans de l'hypothèse de la simplicité des rapports des poids atomiques reconnaissent que le potassium constitue une exception à la loi. M. Clarke [1], notamment, qui récemment a publié un livre fort remarquable sur les travaux exécutés sur les poids atomiques, fixe la différence à $^1/_{10}$ d'unité. Dumas a attribué d'abord au potassium la valeur de 39,00; il a constaté lui-même [2] que ce chiffre n'est pas assez élevé. En réalité, il est inconciliable avec les déterminations du rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium, *faites par lui et restées inédites,* mais dont il m'a donné connaissance, et les déterminations exécutées par moi, qui m'ont conduit successivement de 39,1350 à 39,1425. Il existe, en effet, pour le chlorure un écart constant de $^1/_{504}$ et de $^1/_{700}$ pour le bromure de potassium, entre l'observation et le calcul, écarts inadmissibles en considérant la limite d'exactitude à laquelle on peut atteindre dans ces déterminations bien exécutées, ainsi que je l'ai démontré.

A l'aide du chloroplatinate de potassium, je me suis procuré du chlorure potassique, ne laissant à la volatilisation que *deux cent millièmes et demi* de résidu fixe. Ce n'est donc pas à ce $^1/_{40000}$ de matière étrangère qu'on peut attribuer l'écart de $^1/_{504}$ ou de $^1/_{700}$ constaté.

A la vérité, le chlorure et le bromure de potassium, de même que tous les composés potassiques les mieux purifiés, fournissent à l'analyse spectrale des signes persistants et parfois intenses du spectre sodique. Ce fait, reconnu d'abord par MM. Bunsen et Kirckhoff dès l'origine de l'analyse spectrale,

[1] *A Recalculation of the atomics Weights* by Frank Wigglesworth Clarke, Washington. (Smithsonian Institution, 1882.)

[2] Correspondance privée.

et généralement admis par tous les chimistes, a porté M. Lockyer à croire que le potassium se dissocie sous l'influence d'une température élevée avec production de sodium et d'autres corps. Le célèbre spectroscopiste anglais pense d'ailleurs que les corps que les chimistes considèrent comme indécomposables sont susceptibles d'être dissociés par la chaleur. En se fondant sur ses travaux spectroscopiques, il admet que beaucoup de ces éléments existent à l'état dissocié dans le soleil et dans d'autres astres. Je reviendrai plus loin longuement sur ce sujet.

Je m'empresse toutefois d'ajouter qu'en émettant cette opinion, M. Lockyer n'a pas entendu conclure pour ou contre l'hypothèse de Prout [1]. On ne voit pas, en effet, ce que la dissociation possible du potassium en sodium et en d'autres corps puisse avoir de commun avec l'hypothèse de la simplicité des rapports des poids atomiques. Quoi qu'il en soit des conclusions à déduire de la constance du spectre sodique observé dans les flammes des composés potassiques aussi purs que possible, j'ai cru néanmoins devoir rechercher la cause de ce fait et, après l'avoir découverte, de m'assurer s'il y a moyen d'obtenir un sel potassique dépourvu de la propriété de donner à l'état gazeux le spectre sodique, et dans l'affirmative, si le métal de ce sel soumis à des forces chimiques et physiques combinées peut être dissocié.

J'ai constaté ainsi que dans le chlorate de potassium le mieux purifié par les méthodes connues, le sodium existe tantôt à l'état de *silicate*, tantôt sous forme de *chlorate*, c'est-à-dire à l'*état d'impureté*. En se mettant à l'abri de l'air, *toujours sodique dans les laboratoires*, on parvient à réaliser la séparation complète du sodium, lorsque ce métal existe dans ce sel EXCLUSIVEMENT à l'*état de silicate*. Cinq ou six cristallisations, suivies chacune de lavages convenables à la trompe, effectuées sur des quantités considérables de chlorate, dans des vases de platine clos, remplis d'AIR CONFINÉ ET PURIFIÉ, *au sein de l'eau rendue alcaline par un à deux millièmes d'hydrate ou de sulfhydrate de potassium*, qui entraîne les silicates sodique et potassique, permettent de

[1] Correspondance privée.

se procurer plusieurs centaines de grammes de chlorate de potassium, ne fournissant plus trace de spectre sodique, lorsque le milieu dans lequel l'essai s'effectue n'en donne pas lui-même. J'ai reconnu qu'en appliquant au sulfate de sodium contenant de la silice et de l'alumine le même moyen de purification, on parvient avec une facilité extrême à le priver complètement de ces matières étrangères et à se procurer avec lui du chlorure de sodium entièrement volatil.

Quand on tente la purification sur du chlorate renfermant à la fois du sodium à l'état de silicate et de chlorate ou de tout autre sel sodique, quelles que soient les précautions prises pour exclure l'air sodique, après l'entraînement complet du silicate sodique par l'eau alcaline, on arrive à une limite de séparation pour le sodium qu'on ne saurait dépasser PRATIQUEMENT. Cette limite dépend de la quantité de sel sodique mélangée et du nombre de cristallisations subies. En effet, on échoue complètement à se procurer du chlorure de potassium dépourvu de la propriété de donner le spectre sodique à l'aide du sulfate et de l'azotate de potassium auxquels on a enlevé, par des cristallisations opérées dans de l'eau alcaline, le silicate qui y était contenu. *Cinq* cristallisations successives effectuées à l'eau alcaline dans le platine et à l'abri des poussières de l'air, suffisent pour enlever absolument le silicate contenu dans le sulfate potassique, et *sept* cristallisations opérées après, également dans le platine et à l'abri de l'air sodique, diminuent à peine l'intensité du spectre sodique, tant du sulfate que du chlorure obtenu à l'aide de ce sel, en le chauffant avec du chlorure d'ammonium privé de sodium.

Du reste, du perchlorate de potassium formé par l'action de la chaleur sur un mélange de chlorates de potassium et de sodium *purs*, ne peut pas être privé de sodium à l'aide de lavages à l'alcool et de cristallisations successifs et alternants, au point de ne plus fournir, à l'analyse spectrale, des signes, très faibles à la vérité, mais persistants, du spectre sodique. Je ne puis pas m'étendre davantage ici sur ce sujet.

Dans les *notices* consacrées à la préparation du chlorate de potassium et aux caractères des flammes potassiques, j'indique que la couleur de la flamme

d'un composé de potassium privé de sodium, est d'un *bleu pâle* ou d'un *bleu foncé*, tandis qu'il est généralement admis que la couleur communiquée à la flamme de la lampe de Bunsen et de l'hydrogène par les composés potassiques dits purs, est d'un *bleu violacé*.

Je me bornerai à répéter que, si l'on observe la raie sodique dans le spectre potassique, le fait est dû à l'existence de sodium et *à l'état d'impureté* dans le composé potassique soumis à l'essai, *dans l'air non sodique*. Cette conclusion est vraie dans la limite de température de la lampe de Bunsen, de celle du dard du chalumeau oxhydrique ou oxycarbohydrique capable d'amener et de maintenir l'iridium et le rhodium en pleine fusion.

Après avoir constaté que le sodium qui apparaît dans les flammes potassiques ne provient pas de la dissociation du potassium, j'ai cherché néanmoins si, en combinant des forces chimiques et physiques, il est possible de dissocier le potassium. Me fondant sur les analogies, j'ai pensé que si, en réalité, ce métal est un corps composé, il doit se faire, par l'action de la chaleur sur le chlorate de potassium pur, lors de la formation du perchlorate et du chlorure, un partage entre le chlore, l'oxygène et les métaux constitutifs du potassium. Le rapport du chlore au métal dans le chlorure, et le rapport du chlore au métal dans le perchlorate produits doivent être différents, comme c'est le cas lorsqu'on soumet à l'action de la chaleur les chlorates de potassium et de sodium mélangés. En effet, dans cette condition, le sodium passe *exclusivement* à l'état de chlorure et il se forme du perchlorate et du chlorure potassiques en rapport avec la quantité de chlorate potassique employée et le degré de chaleur utilisé.

Ainsi que je l'expose dans les *notices* consacrées à ce sujet, le chlorure de potassium formé par la décomposition *totale* du chlorate, et les chlorures formés lors de la transformation du chlorate en perchlorate, et enfin lors de la décomposition subséquente de ce perchlorate, *sont identiques sous tous les rapports physiques et chimiques*. Privés complètement de sodium, ils colorent en *bleu foncé* la flamme de la lampe de Bunsen, de l'hydrogène, du dard oxhydrique, brûlant dans l'*air pur;* leur *spectre* et leur *rapport*

proportionnel avec l'argent sont absolument les mêmes, ainsi que je le prouve plus loin.

Sans nul doute, il n'y a pas plus de dissociation du potassium dans les conditions que je viens de faire connaître, qu'il n'y a production de spectre sodique lorsqu'on opère sur un composé potassique ne renfermant pas de sodium à l'état d'impureté.

Il y a un quart de siècle déjà, j'ai retiré du chlorure de potassium du chloroplatinate, et j'ai constaté alors que le rapport proportionnel de ce composé est le même que celui du chlorure obtenu par la calcination du chlorate. Lorsque j'étais parvenu à me procurer le chlorure potassique, ne laissant à la volatilisation aucune trace de résidu et ne donnant plus le spectre sodique, j'ai voulu m'assurer de nouveau, à l'aide de ce chlorure de potassium pur, si ce composé est susceptible de se dissocier par l'action du chlorure platinique. Dans ce but, j'ai transformé ce chlorure alcalin, par précipitation fractionnée, en chloroplatinate, en me mettant autant que possible à l'abri de l'air sodique. Dans la *notice* consacrée à ce sujet, j'expose avec les détails nécessaires la série des longues opérations exécutées dans ce but. Je suis arrivé à ce résultat, que le chlorure de potassium, retiré du premier, du deuxième, du troisième et du quatrième quart de la masse considérable mise en expérience, est *le même tant au point de vue physique qu'au point de vue chimique.*

Par suite de traces de sodium amenées par l'air lors de la préparation du chlorure platinique, la coloration communiquée aux flammes par les chlorures alcalins est d'un *bleu très légèrement violacé,* au lieu d'être d'un bleu foncé, comme c'était le cas avant leur combinaison avec le chlorure platinique. Quoique ne laissant aucun résidu à la volatilisation, ils donnent néanmoins, d'une manière persistante, un très faible spectre sodique. *Leur rapport proportionnel avec l'argent est identique et absolument le même que le rapport proportionnel du chlorure du chlorate et du chlorure du perchlorate ne donnant aucun spectre sodique.*

Ainsi que je l'avais prévu, et Dumas a partagé cette opinion [1], j'ai échoué dans toutes les tentatives que j'ai faites pour dissocier le potassium. En m'en tenant à mon expérience, je suis autorisé à considérer ce métal comme n'étant pas susceptible d'être dissocié ni par la voie chimique, ni par la voie physique, et à attribuer à la masse invariable qui entre en combinaison, c'est-à-dire au caractère spécifique de la matière ou son individualité, l'écart observé entre l'expérience et le calcul d'après l'hypothèse de Prout. Enfin, il résulte de mes recherches que la transformation par la chaleur du chlorate de potassium absolument pur en chlorure et perchlorate, et la transformation subséquente en chlorure du perchlorate produit, peuvent s'effectuer, en l'absence de causes perturbatrices, telles que la présence de certains corps étrangers, *sans mettre trace de chlore ou d'oxyde potassique en liberté*. J'ai mis tous mes soins à mettre ces deux faits hors de doute, d'autant plus qu'il y a un tiers de siècle j'ai échoué complètement dans les tentatives que j'ai faites dans ce sens. L'action de la chaleur seule sur le chlorate et le perchlorate suffit donc pour prouver que le rapport du chlore au potassium dans le chlorate, le perchlorate et le chlorure de potassium est le même et est représenté par une *constante*, et que la loi des proportions définies est une loi mathématique, ainsi que je l'ai démontré, par la voie de l'action chimique, dans mes *Nouvelles recherches sur les lois des proportions chimiques*.

La valeur vraie du rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium dépend évidemment des matières mises en expérience. Ainsi que je l'ai dit en commençant cette introduction, lorsque mon illustre maître Dumas eut constaté la présence de l'oxygène dans l'argent solidifié, j'ai, *sur le désir formel qu'il m'en a exprimé*, soumis à une revision minutieuse les méthodes pratiquées antérieurement par moi pour préparer le métal ayant servi à mes expériences. Ayant conservé une assez grande quantité de l'argent obtenu à l'aide de ces méthodes, j'y ai cherché les matières étrangères qui pouvaient y être contenues, et notamment l'oxygène. J'ai recherché de plus des moyens

[1] Correspondance privée.

simples, capables d'éliminer les substances étrangères fixes rencontrées et des procédés pouvant conduire directement à l'argent dépouillé entièrement de ces corps et d'oxygène. Ce travail a été fort long, très laborieux et très délicat à exécuter. Les résultats en sont consignés dans un mémoire spécial, inséré en tête de ces recherches; il est intitulé DE L'ARGENT. Ils confirment les faits exposés dans mes *Recherches sur les rapports réciproques des poids atomiques* et dans mes *Nouvelles recherches sur les lois des proportions chimiques*. J'ai dit, dans ce premier travail: « L'argent pur se fond et se maintient fondu dans l'air, à une température suffisante pour se volatiliser, sans se couvrir de taches ou de coloration quelconque et sans donner de vapeur colorée ». Je n'ai rien à changer à ces caractères; ils sont absolument vrais, et le métal employé à mes anciens travaux les réalise complètement.

Les méthodes pratiquées par moi, et notamment les affinages successifs du métal au chalumeau aérhydrique ou au dard oxhydrique et les décapages alternant avec les affinages, éliminent parfaitement les matières étrangères *fixes*, amenées par les vases et les agents chimiques employés. Mon attention a été spécialement portée sur la présence du *silicium*, de l'*aluminium*, du *cuivre*, du *fer*, du *potassium* et du *sodium*, qui existent presque toujours dans le métal soit pulvérulent, soit fondu, et que des affinages et des décapages alternants séparent complètement, ainsi que je l'expose dans le mémoire.

J'ai saisi cette occasion pour rechercher si l'argent, *privé absolument de sodium* par la voie de l'affinage au chalumeau aérhydrique, porté ensuite à l'ébullition dans le dard oxhydrique, fournit le spectre sodique. *En opérant dans de l'air n'imprimant aucun caractère sodique au dard oxhydrique, j'ai constaté, avec certitude, qu'à la température de la fusion de l'iridium il est impossible de faire apparaître la raie sodique à l'aide de la vapeur d'argent pur. Il en est de même dans l'étincelle, la décharge ou l'arc électrique, éclatant, dans l'AIR NON SODIQUE, entre des électrodes d'argent pur.* Par ces moyens, ce métal ne peut pas être dissocié en sodium et en d'autres corps. J'OSE AFFIRMER CETTE CONCLUSION.

L'argent fondu dissout l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, les oxyde et anhydride carboniques, et en se solidifiant peut en retenir des quantités *très variables,* suivant les conditions dans lesquelles le métal s'est refroidi et suivant l'*état* qu'on lui a donné lors de sa solidification.

Au chalumeau *aérhydrique,* c'est-à-dire *dans un dard formé d'hydrogène pur et d'air,* l'argent, *privé de gaz,* se fond partiellement d'abord, complètement ensuite, sans que sa surface s'élève visiblement et laisse apparaître la moindre bulle gazeuse.

En chauffant dans le même dard l'argent gazéifère, quel que soit le gaz contenu, en se fondant, *sa surface* se soulève pour laisser échapper ensuite une ou des bulles gazeuses, quelquefois avec projection de métal; immédiatement après ce dégagement, sa surface s'affaisse en laissant une *dépression.* Il y avait donc dans le métal une cavité remplie de gaz. Après avoir découvert ce caractère différentiel entre l'argent pur *non bulleux* et l'argent pur *bulleux,* j'ai mis tous mes soins à appliquer ce moyen d'investigation à tous les échantillons d'argent dont j'avais utilisé une partie à mes *anciens* travaux et au métal obtenu lors de la revision des différents modes de préparation de l'argent pur. Ayant constaté ainsi la présence de gaz dans *quelques-uns des échantillons,* j'ai pris la résolution de soumettre *cinq* échantillons de l'argent *ancien* et *quatre* échantillons de l'argent *nouveau* à une température relativement élevée et fixe, successivement à l'action de l'*hydrogène* et à l'action de l'*air.* En agissant ainsi, j'avais pour but d'éliminer, par *diffusion,* l'oxygène et les gaz contenus dans l'argent, en transformant l'oxygène en eau, et de substituer ensuite à l'hydrogène de l'air atmosphérique. Ces expériences ont nécessité de fort nombreuses pesées. En effet, on a dû constater : 1° le poids de l'argent préalablement rougi et refroidi ensuite dans l'air; 2° le poids de l'argent maintenu à température convenable pendant un temps assez long dans un courant lent d'hydrogène; 3° le poids de l'argent porté à la même température dans l'air; 4° le poids de l'eau résultant de la transformation de l'oxygène contenu dans le métal chauffé dans l'atmosphère d'hydrogène.

L'exécution de ces expériences a été d'une délicatesse extrême. La difficulté est résultée de la volatilisation de l'argent lorsqu'on dépasse certain degré de chaleur. J'ai donc été obligé de rechercher la température-limite de la fixité de ce métal dans un courant d'hydrogène, et les moyens de réaliser et de maintenir ce degré de chaleur. J'ai trouvé pour limite, *à la pression ordinaire,* la température du *rouge sombre.* En recourant à l'analyse spectrale des radiations émises par le milieu porté à ce degré de chaleur, on peut, à l'aide de soins incessants, maintenir l'argent, pendant le temps voulu, à température constante. Mes recherches m'ont permis de constater que l'analyse prismatique des radiations émises au ROUGE NAISSANT fournit un espace spectral *absolument obscur,* lors même qu'on se sert d'un spectroscope à un prisme ou d'un spectroscope à vision directe, *à faible pouvoir absorbant;* tandis que la même analyse prismatique des radiations émises au ROUGE SOMBRE, effectuée à l'aide des mêmes instruments, fournit un espace spectral formé du *rouge*, de l'*orangé* et du *jaune*. Cette conclusion est strictement adéquate au pouvoir absorbant des instruments que j'ai employés pour les observations. Elle ne sera plus vraie pour les spectroscopes d'un pouvoir absorbant moindre. Pour effectuer les observations, j'ai rétréci la fente du collimateur des spectroscopes au point de distinguer le plus nettement possible les raies de Fraunhofer, les instruments étant dirigés vers le ciel *blanc*.

L'examen attentif des phénomènes qui se présentent avant l'apparition du spectre continu formé du rouge, de l'orangé et du jaune, m'a fait reconnaître que cette apparition est précédée d'une *illumination ou clarté indéfinissable au point de vue de sa coloration.* J'ai constaté avec certitude la fixité de l'argent tant que l'analyse prismatique des radiations émises par ce métal chauffé ne fournit pas un spectre continu comprenant le *commencement du vert,* bien entendu avec les instruments dont j'ai disposé.

Pour me mettre à l'abri de la volatilisation de l'argent, j'ai fait tous mes efforts pour maintenir la température entre le rouge naissant et le rouge sombre, ou, plus exactement, au point de l'apparition de l'illumination indéfinissable précédant la formation du spectre continu décrit ci-dessus.

Les recherches longues et fastidieuses que j'ai exécutées, et pour lesquelles feu Léonce Rommelaere, directeur et professeur au Musée de l'Industrie à Bruxelles, m'a prêté un concours dévoué et éclairé, sont consignées dans les notices suivantes :

VII. *Du mode de recherche de la température à laquelle l'argent pur, chauffé dans l'*AIR, *conserve son poids ou subit une perte de poids.*

VIII. *De la conservation ou de la perte de poids de l'argent pur chauffé dans l'air au repos, du rouge naissant au rouge clair.*

IX. *Des dispositions prises pour la recherche des changements de poids éprouvés par l'argent chauffé successivement dans l'hydrogène et dans l'air.*

X. *Des résultats obtenus.*

DU RAPPORT PROPORTIONNEL

ENTRE

L'ARGENT ET LE CHLORURE DE POTASSIUM.

En reprenant la détermination du rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium, détermination qui a déjà fait de ma part l'objet de longues investigations, j'ai eu pour but de rechercher si ce rapport est *identique* pour le chlorure du *chlorate,* le chlorure du *perchlorate*, le chlorure qui se forme lors de la transformation du chlorate en perchlorate, enfin le chlorure extrait du chloroplatinate de potassium produit dans des *conditions différentes.*

La recherche de l'identité ou de la non-identité du rapport proportionnel de l'argent au chlorure de potassium obtenu dans des conditions différentes, présuppose que ce rapport soit déterminé avec un *même* argent pour les différents chlorures, à moins que l'on ait la certitude *a priori* que l'argent mis chaque fois en expérience soit toujours identique à lui-même. Si l'identité existe entre les chlorures de différentes provenances, comme cela est probable, sinon certain, d'après le spectre et le poids spécifique de ces chlorures, ainsi que je l'ai constaté par les recherches spectroscopiques consignées dans la notice consacrée à ce sujet et que je l'établirai dans la présente notice pour leur poids spécifique; de plus, si l'argent employé est une individualité toujours identique à elle-même, le résultat des déterminations bien exécutées doit constituer une *constante* et représenter le rapport proportionnel vrai entre l'argent et le chlorure de potassium et fournir la preuve de l'exactitude ou de l'inexactitude de l'hypothèse de Prout.

Dans le but de résoudre ces questions, j'ai entrepris deux séries de recherches. La première série a été exécutée au Musée de l'Industrie, à Bruxelles, avec le concours de M. Rommelaere, en y consacrant *un même échantillon* d'argent et comme contrôle un échantillon d'argent précipité de l'azotate pur par le formiate d'ammonium, également pur.

Après la suppression du Musée de l'Industrie, j'ai effectué la seconde série en collaboration de M. Depaire, en y consacrant les échantillons d'argent de différentes provenances, mis en état et exposés dans le *vide* au *rouge sombre,* ainsi qu'il est dit au n° 1 de la notice n° XIV, consacrée à ce sujet dans mon mémoire intitulé : *De l'argent.*

PREMIÈRE SÉRIE DE DÉTERMINATIONS.

De l'argent.

Pour l'exécution de cette première série de déterminations, j'ai employé des barreaux d'argent, prélevés sur une latte de ce métal, du poids de 1500 grammes, et dont la préparation a été exposée au n° 4 de la notice n° XII. Les barreaux, du poids dans l'air de $229^{gr},407$, avaient été chauffés dans le *vide,* successivement au rouge sombre, au rouge vif et au rouge clair, et avaient fourni ainsi $4^{cm^3},60$ de gaz, du poids de $6^{mgr},60$. Le poids spécifique des barreaux mesurés par M. Rommelaere était de 10,5595 à 14°,3.

Aprés avoir été plongés dans de la cire fondue, les barreaux furent laminés jusqu'à un tiers de millimètre d'épaisseur, entre des cylindres d'acier Krupp fondu et polis. Les barreaux et les lames qui sont provenues de ceux-ci, ont été enveloppés d'une couche de cire jaune fondue, pour empêcher l'acier des cylindres du laminoir de pénétrer dans l'argent. Les lames, convenablement découpées pour l'usage, furent lavées successivement à l'alcool et à l'éther anhydres, bouillants, puis mises en digestion pendant vingt-quatre heures dans de l'eau additionnée de 5 °/₀ de son volume d'acide chlorhydrique,

ensuite dans de l'eau ammoniacale, et, après lavage à l'eau pure, séchées à 100°. Les lames pesaient 228^{gr},043 et leur poids spécifique mesuré par M. Rommelaere était 10,503 à 13°, représentant 95$^{cm^3}$,21 par kilogramme de métal.

Comme contrôle du degré de pureté de l'argent employé aux déterminations, je me suis servi de métal préparé en réduisant à 100°, à l'aide d'une solution de formiate d'ammonium pur, une solution d'azotate d'argent pur.

Dans la notice n° IV, consacrée à l'argent précipité, j'ai exposé longuement la méthode suivie. Le métal obtenu ainsi étant hygroscopique, je l'ai chauffé vers 440° dans un creuset d'argent pur; de jaune qu'il était, il était devenu tout à fait blanc et cohérent. Sa pesée exacte, impossible à l'état pulvérulent, était devenue facile et certaine.

Des chlorures.

Dans le travail intitulé : *Recherches chimiques sur les chlorure, chlorate, perchlorate et chloroplatinate de potassium,* j'ai exposé le mode suivi pour me procurer les chlorures *de différentes provenances.* Je n'ai plus à revenir sur ce sujet, et je puis me borner à faire connaître le résultat de la mesure du poids spécifique du chlorure du chlorate, du chlorure du perchlorate et du chlorure du chloroplatinate, données dont j'ai eu besoin pour réduire au vide la pesée de ces chlorures et pour me renseigner sur leur identité ou leur non-identité physique.

Poids spécifique des chlorures de différentes provenances.

La pesée a été effectuée dans l'essence de térébenthine française, que j'avais purifiée ainsi qu'il suit : l'essence du commerce, après avoir été agitée longtemps en vase clos avec une solution concentrée d'hydroxyde de sodium, a été distillée sur un lait de chaux vive, dans un grand alambic, en ayant soin de laisser la moitié au moins de l'essence dans la cucurbite. L'essence distillée, séparée de l'eau, a été mise en digestion avec du chlorure de calcium renouvelé pour la déshydrater aussi complètement que possible.

Elle a été traitée à froid d'abord, et ensuite à 100° en vase clos, avec du sodium métallique divisé. Lorsque le dégagement lent de gaz qui s'est produit eut cessé, on a procédé à la distillation dans le *vide* de l'essence décantée, en ayant soin de ne réduire en vapeur que les *deux tiers* du liquide introduit dans l'appareil distillatoire entièrement en verre.

Le poids spécifique du premier et du deuxième tiers recueillis à part a été trouvé le *même* et égal à 0,8617 à 15°, les pesées étant réduites au vide. Cette détermination a eu lieu en cherchant la perte de poids qu'éprouve, dans l'essence, une sphère de quartz du poids, dans le vide, de 202^{gr},0396 et dont la perte de poids dans l'eau à 15° est 76^{gr},108.

J'ai mesuré le poids spécifique du chlorure de potassium en suivant exactement la méthode employée pour la détermination du poids spécifique de l'argent *pulvérulent,* et qui est exposée dans la notice consacrée à ce sujet, c'est-à-dire que j'ai pesé le chlorure dans l'air et cherché ensuite la perte de poids dans l'essence de térébenthine remplissant complètement un cylindre de platine couvert d'un plan de verre percé au centre d'une ouverture pour laisser passer le fil de platine tenant la corbeille renfermant le chlorure pesé dans l'air. En réduisant toutes les pesées au vide, j'ai constaté qu'un *même chlorure* présente un poids spécifique différent, suivant l'état physique dans lequel il se trouve, ainsi que le prouvent les résultats suivants :

A. *Chlorure de potassium produit lors de la transformation totale du chlorate en perchlorate et en oxygène.* — Le chlorure a été fondu dans un creuset de platine et coulé dans une capsule froide de même métal et refroidi lentement; il avait l'aspect *vitreux.*

1° Chlorure à l'état de *culots* incolores, transparents et privés de bulles gazeuses,

D à 15° 1,978

2° Chlorure à l'état de *cassons* de culots. Les cassons de 7 à 9 millimètres de côté étaient transparents, sauf sur les bords, qui étaient blancs et fissurés,

D à 15° 1,912

3° Chlorure à l'état de très petits fragments blancs provenant de l'écrasement au pilon d'agathe des cassons précédents,

D à 15° 1,854

B. *Chlorure de potassium produit lors de la décomposition du perchlorate.* — Le chlorure a été fondu dans un creuset de platine couvert et coulé dans une capsule de platine froide, et lentement refroidi.

1° Chlorure à l'état de petits *culots* vitreux, incolores, transparents, absolument privés de bulles gazeuses,

D à 15° 1,981

2° Chlorure à l'état de *cassons* de culots. Les cassons, à peu près carrés, avaient de 6 à 7 millimètres de côté. A leur centre, les cassons étaient transparents; leurs bords étaient opaques et fissurés,

D à 15° 1,928

C. *Chlorure de potassium du chloroplatinate n° 4* (voir la notice consacrée à ce sujet). — Le chlorure a été fondu dans un creuset de platine couvert et coulé dans une capsule de platine froide, et lentement refroidi.

1° Chlorure à l'état de petits *culots* vitreux, incolores, transparents, privés absolument de bulles gazeuses,

D à 15° 1,988

2° Chlorure à l'état de *cassons* de culots, à peu près carrés, de 7 à 8 millimètres de côté; les cassons étaient transparents, sauf sur leurs bords qui étaient opaques et fissurés,

D à 15° 1,887

Les chlorures à l'état de culots ont donc donné :

A : D à 15°.	1,978
B : D à 15°.	1,981
C : D à 15°.	1,988
En moyenne. . .	**1,9823**

avec un écart moyen de 0,005. Cet écart est *au moins* QUINTUPLE de celui qu'on peut légitimement attribuer à l'erreur de l'observation. A ne consi-

dérer que ces faits, on serait conduit à conclure à la non-identité de ces chlorures. Cependant, eu égard à l'état *vitreux* de ces culots et à la diminution de poids spécifique qu'ils éprouvent lorsqu'on les concasse, il convient, semble-t-il, d'être réservé. D'ailleurs on sait que M. Spring, dans son remarquable travail *Sur l'élasticité parfaite des corps solides chimiquement définis* [1], a prouvé que le poids spécifique du chlorure de potassium, fondu et pulvérisé ensuite, augmente par la compression, et que la diminution de volume est permanente. Son poids spécifique monte de 1,890 à 2,071 à 22°. D'après M. Spring, ce fait, commun au bromure et à l'iodure de potassium, ne s'observe pas avec le sulfate de ce métal. Ce sel, en effet, possède le poids spécifique qu'il avait avant la compression.

Les *cassons* de culots indiqués ci-dessus ont donné :

A 15°	1,912
B 15°	1,928
C 15°	1,887
En moyenne. . .	**1,909**

Ce poids spécifique moyen représente un volume *au gramme* de $0^{cm^3},5243$ et déplace $0^{cm^3},477\,14$ d'air de plus que le gramme de platine servant à la pesée. En tenant compte de la pression, de la température et de l'état hygrométrique de l'air, lors de la pesée des chlorures A, B et C, la densité moyenne de l'air est 1,205; par conséquent, *un gramme* de ces chlorures, pesé dans l'air avec un poids de platine, perd $0^{gr},000\,574\,9$ de plus que celui-ci. *J'ai admis ce nombre pour réduire au vide toutes les pesées de chlorure que j'ai faites dans l'air.* Ce nombre est supérieur de $0^{gr},000\,044\,35$ à celui que j'ai déduit du poids spécifique du chlorure de potassium ayant servi à mes précédentes déterminations de rapport proportionnel avec l'argent.

De la pesée du chlorure de potassium.

Le chlorure de potassium a été pesé dans un tube rempli d'air sec dont le corps cylindrique avait 3 centimètres de diamètre sur 5 centimètres de longueur. A l'un des bouts du cylindre était soudé un tube de 1 $^1/_2$ centi-

[1] *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, [3], t. VI, p. 507.

mètre de diamètre intérieur et de 5 centimètres de longueur, dans le bout ouvert duquel était rodé à l'émeri un bouchon conique; à l'autre bout était soudé un tube de 2 millimètres de diamètre intérieur et de 5 centimètres de longueur, dont le bout libre, légèrement conique, était usé à l'émeri dans un petit capuchon de verre servant de bouchon.

Le tube était couché sur un support en fil d'aluminium suspendu librement au plateau supplémentaire de la balance sur lequel se trouvaient des poids de platine légèrement supérieurs au poids de chlorure à peser. Comme contre-poids de la charge, il y avait, sur le plateau opposé de la balance, des poids de laiton de même masse que les poids de platine et un petit vase en verre de Bohême contenant du quartz étonné en cassons pour parfaire l'équilibre.

Lorsque l'équilibre du tube rempli d'air sec était établi, on a enlevé des poids de platine et on y a substitué le chlorure en cassons *choisis* qu'on voulait peser dans le tube. Ce chlorure a été, autant que possible, une partie des cassons employés à la mesure de leur poids spécifique. A cet effet, les cassons, à leur sortie de l'essence de térébenthine, avaient été lavés à plusieurs reprises avec de *l'alcool anhydre bouillant,* et puis exposés, au moins pendant quinze minutes, à la vapeur de l'alcool anhydre. Après ce traitement, les chlorures ont été introduits dans une capsule de platine qui a été placée sous une cloche renfermant de l'acide sulfurique normal. On a fait ensuite le vide dans la cloche et on l'y a maintenu pendant vingt-quatre heures.

Quel qu'ait été le chlorure employé, j'en ai introduit dans le tube à peser, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, jusqu'à peu près réaliser l'équilibre. Dans cet état, j'ai placé le corps cylindrique du tube dans une petite étuve à air porté entre 190° et 200°, et j'ai adapté aux extrémités sortant de l'étuve des tubes en caoutchouc en communication l'un et l'autre avec un grand tube en U contenant de la ponce sulfurique; l'un des tubes en U était en outre en communication avec un aspirateur.

Lorsque l'air sec avait traversé pendant *une demi-heure* le tube porté à 200°, j'ai laissé refroidir l'étuve, tout en maintenant un léger courant d'air. Le refroidissement étant effectué, j'ai appliqué les bouchons de verre et j'ai déposé le tube sur le support resté accroché au plateau de la balance

et je l'ai laissé séjourner dans la cage jusqu'à ce que le poids fût devenu constant, fait qui s'est réalisé assez rapidement lorsque j'ai eu soin de ne pas frotter le tube avec un linge.

Je me suis assuré qu'en le replaçant à deux reprises dans l'étuve chauffée, le tube à peser contenant le chlorure qui avait été plongé dans l'essence de térébenthine et soumis ensuite au traitement décrit ci-dessus, ne change plus de poids, après avoir été chauffé une seule fois pendant une demi-heure dans un léger courant d'air.

J'ai pris pour poids du chlorure dans l'air la différence entre le poids de platine avec lequel le tube plein d'air sec a été équilibré et le poids qu'il a fallu ajouter ensuite pour obtenir l'équilibre stable.

La balance qui m'a servi permettait la pesée à ± $0^{gr},000\,05$ avec une charge de 50 grammes. En ajoutant l'incertitude de la pesée à celle qui existe sur le poids de l'air déplacé par le chlorure de potassium, j'évalue de $0^{gr},000\,15$ à $0^{gr},000\,20$ l'erreur possible sur le poids vrai du chlorure mis en expérience.

De la pesée de l'argent.

Cette pesée a été effectuée à l'aide d'une balance permettant la pesée de 25 grammes à $0^{gr},000\,01$. Pour réduire la pesée au vide, j'ai admis, d'après le poids spécifique des lames d'argent employées, que le gramme de ces lames pesé dans l'air perd $0^{gr},000\,057\,7$ de plus que le gramme de platine qui lui fait équilibre.

Poids des masses de chlorure et d'argent employées.

Pour calculer le poids des masses à mettre en expérience, j'ai admis par HYPOTHÈSE le poids moléculaire du chlorure de potassium = 74,5 et le poids atomique de l'argent = 108. J'ai constaté par mes travaux antérieurs qu'en opérant la double décomposition entre l'argent et le chlorure de potassium pesés dans ces rapports, il reste constamment de l'argent libre à l'état d'azotate dissous dans l'eau mère. J'ai cherché la quantité de chlorate manquant pour précipiter cet argent, et l'ayant trouvée, j'ai, *pour contrôler les*

résultats obtenus, pris l'argent et le chlorure dans le rapport donné par l'expérience. Pour exécuter la nouvelle série de déterminations, j'ai agi absolument de la même manière.

J'ai opéré :

1° *Sur le chlorure provenant de la décomposition totale du chlorate;*

2° *Sur le chlorure formé en même temps que le perchlorate;*

3° *Sur le chlorure du perchlorate;*

4° *Sur le chlorure du chloroplatinate de potassium.*

De l'exécution des déterminations.

J'ai opéré la dissolution de l'argent et la double décomposition entre l'azotate produit et le chlorure de potassium, dans des flacons très solides de verre blanc, bouchés à l'émeri et numérotés, de 20 centimètres de hauteur sur 7 centimètres de diamètre extérieur et dont le goulot avait de 2 à 2 $^1/_2$ centimètres d'ouverture. Les bouchons étaient soigneusement doucis au colcotar, afin de permettre une fermeture hermétique, sans laisser des vides et, partant, sans interposition possible de liquide. Pour éviter la casse pendant les opérations, les flacons avaient été recuits au laboratoire même; ils avaient été maintenus pendant deux jours vers 300 à 350° dans une étuve à air chaud et abandonnés ensuite à un refroidissement qui a duré toute une semaine.

Dans les flacons, lavés successivement à l'eau acidulée, à l'acide azotique, à l'eau pure, et enfin bien séchés, j'ai introduit les lames d'argent découpées et pesées, sur lesquelles j'ai versé par *gramme* d'argent employé, *trois centimètres cubes* d'acide azotique *pur,* à 1,24 de densité à 15°, quantité parfaitement suffisante pour dissoudre l'argent, en s'y prenant convenablement. Après avoir serré les bouchons des flacons et avoir couvert leur goulot d'un vase de verre, j'ai abandonné le tout à lui-même, à la température ordinaire, tant que le métal a réduit l'acide azotique. Au bout de cinq jours, la majeure partie de l'argent était transformée en azotate cristallisé, enveloppant le restant du métal. L'acide non réduit était fortement coloré en *bleu.* J'ai desserré alors les bouchons et j'ai placé les flacons, inclinés à 45°, dans un

bain d'eau dont j'ai élevé très lentement la température. Vers 35°, l'azotate cristallisé s'étant redissous, le métal restant a attaqué lentement l'acide azotique avec production d'oxyde azotique et de vapeurs rutilantes. Lorsque l'argent était complètement dissous, j'ai élevé la température du bain jusqu'à l'ébullition de l'eau que j'ai maintenue pendant une demi-heure pour chasser les acides azoteux et hypoazotique dissous dans la solution azotique de l'azotate d'argent. Ce résultat étant obtenu, tout en laissant les flacons dans le bain d'eau bouillante, j'ai introduit petit à petit dans chaque flacon 150 centimètres d'eau pure [1], portée également à l'ébullition pour éliminer autant que possible les vapeurs rutilantes retenues fortement par la solution azotique d'argent. Après avoir remis le bouchon sur chaque flacon, j'ai abandonné le bain à un refroidissement lent.

Le lendemain, chaque flacon a été descendu dans un double sac d'une étoffe épaisse, teinte en noir, plus long que lui de 10 centimètres, et porté ensuite dans une chambre obscure. Après avoir lavé les goulots à l'eau pure, les flacons ont été fixés dans une position inclinée à 45°; ils ont été ensuite débouchés et j'ai laissé couler le long de la paroi interne 50 centimètres cubes d'eau pure, de manière à couvrir la surface de la solution d'argent d'une couche d'eau. En éclairant l'ouverture des flacons à l'aide d'un rayon de lumière d'un *jaune orangé,* j'ai fait pénétrer dans le goulot de chaque flacon le large bout du tube contenant le chlorure pesé, destiné à cet essai. Le tube étant dans une position fortement inclinée, en lui imprimant un mouvement de rotation sur lui-même, j'en ai fait sortir le chlorure qui, en descendant le long de la paroi du flacon, a traversé les liquides superposés qui y sont contenus sans provoquer de projection.

Quel que soit le soin que l'on prenne pour n'introduire dans le tube à peser que des cassons *privés* de poussière cristalline, néanmoins il reste toujours des traces de chlorure alcalin adhérentes à ses parois. Pour les enlever, j'ai adapté au tube étroit soudé au bout opposé, un petit tube de caoutchouc lavé et j'ai engagé dans celui-ci la pointe d'une pipette remplie

[1] L'eau employée aux essais a été distillée : 1° avec une solution fortement alcaline de permanganate de potassium, pour détruire les matières organiques; 2° avec une solution de sulfate d'aluminium.

d'une partie de l'eau réservée pour parfaire le volume total de l'eau mère de l'essai. J'ai déplacé ainsi par voie de solution et de lavage tout le chlorure pesé en laissant couler constamment la solution et les eaux de lavage dans le flacon d'essai, comme du reste je l'ai pratiqué et exposé dans mon travail sur le rapport proportionnel entre l'argent et le bromure d'ammonium.

J'ai ajouté enfin de l'eau pure dans les flacons jusqu'à ce que le poids de l'eau fût égal à *trente fois* le poids de l'argent mis en expérience. Cette quantité équivaut à la moitié du poids de l'eau que les flacons peuvent contenir.

J'ai bouché ensuite les flacons en serrant les bouchons et j'ai fixé solidement, à l'aide de ficelles cirées, le bouchon sur le goulot. Après avoir relevé le double sac au-dessus des flacons et avoir replié l'extrémité de chaque sac sur le goulot, j'ai serré, à l'aide d'un anneau de caoutchouc, l'extrémité repliée sur le goulot. Ayant ainsi empêché la lumière de pénétrer dans les flacons, j'ai couché ceux-ci horizontalement dans une caisse vissée sur le plateau d'un agitateur mécanique installé dans la chambre obscure. Un aide a soumis le tout pendant *trois heures* à une vive agitation. J'ai redressé ensuite les flacons et je les ai abandonnés dans la caisse *fermée* jusqu'au lendemain matin. J'ai agi ainsi afin d'amener *à l'état de division extrême* le chlorure d'argent produit par la double décomposition, et de diminuer, dans la limite du possible, la solubilité de ce chlorure dans l'eau mère.

Le poids de l'argent et du chlorure, la capacité des flacons, le volume de l'acide azotique employé pour la dissolution du métal et le volume de l'eau ajoutée dans chaque flacon ont été, autant que possible, les mêmes pour chaque essai. Les essais ayant été agités à la fois et pendant le même temps doivent se trouver dans des conditions absolument comparables et fournir, dans la limite des erreurs d'observation, des résultats identiques, si tant est que les chlorures de potassium mis en expérience soient identiques.

J'ai procédé ainsi qu'il suit à la détermination du *titre de l'eau mère* des essais qui ont été faits *simultanément* sur les *quatre* chlorures employés. L'essai sur *chaque* chlorure a été effectué en *double,* l'un servant de contrôle à l'autre, de sorte qu'il y a eu *huit* essais.

J'ai amené dans la chambre obscure un trépied à rouleaux de photographe muni d'une large tablette, près d'une ouverture pratiquée dans le mur, au nord de la salle. Dans cette ouverture était encastrée une cuvette, formée de glaces incolores, mais contenant une solution de *chromate de magnésium*, colorée en *jaune faiblement orangé*[1]. La tablette ayant été élevée à la hauteur de l'œil, j'ai déposé sur elle quatre flacons numérotés 1, 3, 5, 7, contenant les essais des quatre chlorures alcalins différents, et j'ai interposé ensuite entre la cuvette et les flacons un écran en bois noirci, ayant une entaille de 40 centimètres de longueur sur 3 centimètres de hauteur, susceptible d'être fermée à l'aide d'un obturateur opaque mobile. J'ai fixé cet écran de manière à faire coïncider le milieu de l'entaille avec la surface du liquide des flacons contenus dans le double sac. Cela étant fait, j'ai enlevé l'anneau de caoutchouc serrant l'extrémité des sacs retournée sur le goulot et j'ai défait les ligatures tenant les bouchons. Après avoir lavé à l'eau pure les goulots et les bouchons, j'ai débouché les flacons à l'aide d'une pince de bois et j'ai abaissé les sacs de chaque flacon jusqu'à 1 centimètre environ au-dessous du niveau de l'eau mère. J'ai maintenu ensuite, à l'aide d'un anneau de caoutchouc, les sacs à cette hauteur.

Les liquides étant éclairés, sur une hauteur de 1 centimètre, par le faisceau

[1] La cuvette était formée de deux glaces épaisses, planes, de 50 centimètres de hauteur sur 45 centimètres de largeur, distantes l'une de l'autre de 3 centimètres. Les bords des glaces étaient réunis, à la glu marine, à l'aide de trois bandes de glace épaisse. Ce réservoir, parfaitement étanche, était rempli d'une solution saturée à 10° de chromate de magnésie. M. Rommelaere a préparé ce chromate de magnésie en saturant une solution bouillante d'acide chromique par de l'*hydrocarbonate* de magnésium en *léger* excès et en filtrant le liquide refroidi.

En substituant de l'oxyde de magnésium à l'hydrocarbonate, il se produit à la fois un chromate soluble et un chromate insoluble. Le chromate soluble produit dans ce cas est coloré en jaune *pur*. La lumière transmise par la solution de chromate jaune *orangé* et par la solution de chromate jaune *pur*, agit différemment sur le chlorure d'argent. Celle fournie par la solution *orangée* altère moins rapidement le chlorure et le bromure d'argent que la lumière transmise par la solution jaune qui agit sur ces haloïdes à l'égal du verre coloré en jaune.

J'ai été obligé de recourir au chromate de magnésie pour obtenir de la lumière jaune orangé, parce que j'ai constaté que les glaces de la cuvette sont rapidement attaquées par les chromates jaunes alcalins, lors même que leur solution renferme une petite quantité de bichromate pour les colorer en jaune orangé.

de lumière jaune orangé passant par l'entaille de l'écran, j'ai constaté la parfaite limpidité de l'eau mère des quatre essais.

Je l'ai déjà dit, lors de mes travaux antérieurs sur la détermination du rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium, j'ai reconnu qu'en opérant la double décomposition entre ce métal et ce chlorure pesés dans le rapport de 108 et 74.5, il reste constamment de l'argent non précipité, dont la quantité s'est élevée par *gramme* d'argent de 0^gr^,00196 à 0^gr^,00198, c'est-à-dire $^1/_{500}$ du poids de l'argent. D'après mes *Recherches de statique chimique,* cette quantité exclut la possibilité de l'existence du chlorure d'argent dans l'eau mère si les chlorures mis en expérience sont identiques à ceux sur lesquels ont porté mes précédentes investigations.

Pour m'en assurer, j'ai laissé tomber à la surface de l'eau mère contenue dans chacun des quatre flacons, *cinq gouttes* de liqueur décime d'azotate d'argent, à l'aide d'une pipette débitant, dans la position verticale, exactement *vingt-cinq gouttes* par centimètre cube de liquide [1]. Immédiatement après les sacs ont été relevés, l'obturateur de l'entaille dans l'écran a été abaissé pour soustraire les liquides à l'action de la lumière jaune orangé, et les essais ont été abandonnés à eux-mêmes pendant *quinze* minutes au moins.

Ayant alors abaissé de nouveau les sacs et relevé l'obturateur de l'entaille faite dans l'écran, j'ai constaté qu'au bout de ce temps *aucune zone opalescente ne s'était produite à la surface de l'eau mère des quatre essais.* J'ai imprimé alors un léger mouvement de rotation aux flacons pour répandre au sein du liquide les gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, et j'ai laissé tomber ensuite à la surface de l'eau mère limpide *cinq* gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium, avec une pipette qui en débite, dans une position verticale, *vingt-cinq* gouttes par centimètre cube. L'addition

[1] Les pipettes qui ont servi sont celles que j'ai décrites et employées dans mon travail sur la *Détermination du rapport proportionnel entre l'argent, les chlorures et les bromures*, présenté en 1876 à l'Académie royale et publié en 1880 dans ses *Mémoires.* Les solutions décimes renfermaient respectivement 1 gramme d'argent et 0^gr^,69122 de chlorure de potassium au litre à 15°. Je me suis assuré par un essai fait sur 100 c. c. de chaque liquide, que leur mélange, abandonné dans l'*obscurité complète* jusqu'à ce qu'il soit *absolument* limpide, se détruit si exactement que l'eau mère, divisée en deux parties, ne se trouble plus ni par l'argent ni par le chlorure.

de ces cinq gouttes a produit *instantanément* un trouble d'une intensité égale à celle qui résulte du contact de la liqueur décime de chlorure avec une solution d'azotate d'argent.

Ces faits étant constatés et me fondant sur les résultats de mes déterminations antérieures, obtenus à l'aide du chlorure du chlorate et du chloroplatinate de potassium, j'ai ajouté à chaque essai, et successivement, de la liqueur décime de chlorure de potassium, jusqu'à ce que les essais, préalablement éclaircis par l'agitation, aient commencé à se troubler par la liqueur décime d'azotate d'argent *ajoutée dans le flacon même.*

Arrivé à ce point, j'ai suivi le résultat de l'addition des gouttes exploratrices *au dehors* du flacon d'essai. A cet effet, j'ai prélevé, à l'aide de pipettes de capacité convenable, de l'eau mère de chaque flacon, et j'ai versé 50 centimètres cubes de liquide limpide dans *deux* vases cylindriques de verre blanc, de 4 centimètres de diamètre. Pour les quatre essais exécutés simultanément, il y a donc eu huit vases cylindriques de capacité et de diamètre égaux, étiquetés 1 et 1′, 3 et 3′, 5 et 5′, 7 et 7′, placés devant l'entaille de l'écran, laissant passer la lumière jaune orangé.

J'ai ajouté au liquide des vases 1, 3, 5 et 7 cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent et au liquide des vases 1′, 3′, 5′ et 7′ cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium.

D'après le temps requis pour l'apparition de l'opalescence à la surface du liquide et aussi d'après l'intensité relative du trouble, j'ai jugé la quantité de liqueur décime de chlorure de potassium à ajouter pour amener la totalité de l'eau mère de chaque essai à fournir, après éclaircissement, une nouvelle eau mère se troublant dans le même temps et fournissant une opalescence d'une égale intensité lorsque le précipité est uniformément répandu dans la masse liquide contenue dans les vases cylindriques. L'expérience m'a prouvé qu'on acquiert rapidement une grande sûreté de jugement. Pour se convaincre de la rapidité avec laquelle on parvient à apprécier de minimes différences dans l'opalescence des liquides, il suffit de prendre deux cylindres de même diamètre, de verser dans chacun d'eux un volume égal d'une solution d'argent au $^1/_{100\,000}$ et de répartir également dans le liquide d'un des vases *cinq* gouttes, et dans le liquide de l'autre vase *quatre* gouttes de liqueur

décime de chlorure de potassium pour apprécier, dans l'espace de trois à cinq minutes, la différence entre l'opalescence produite. C'est dans ces limites que M. Rommelaere et moi nous avons jugé de l'égale ou de l'inégale intensité des troubles produits respectivement par l'addition de l'azotate d'argent et du chlorure de potassium décimes et du rapport de ces intensités.

Lorsque j'ai jugé atteinte l'égalité de l'opalescence dans l'eau mère de chacun des quatre essais 1, 3, 5 et 7, j'ai fait la somme du volume de liqueur décime de chlorure de potassium ajouté à chacun d'eux, et j'ai déduit de cette somme les gouttes exploratrices employées pour annuler les gouttes exploratrices d'argent. J'ai introduit ensuite, *en une seule fois,* dans les flacons numérotés 2, 4, 6 et 8, le volume de liqueur décime de chlorure réclamé par 1, 3, 5 et 7, pour lesquels le chlorure de même origine et très sensiblement de même poids, a été employé.

Ces additions ont été faites sans que ces essais eussent été exposés un seul instant à l'action de la lumière jaune orangé. On a bouché les flacons et, après avoir serré et fixé les bouchons à l'aide de ficelles cirées et retourné les bouts des sacs sur le goulot, on a soumis les quatre essais à une vive agitation. Lorsque l'eau mère était devenue limpide, on a abandonné le tout au repos jusqu'au lendemain.

J'ai procédé alors sur l'eau mère de chaque flacon comme je l'ai exposé pour les essais 1, 3, 5 et 7, c'est-à-dire que j'ai prélevé, à l'aide de pipettes de capacité convenable, de l'eau mère de chaque flacon et introduit 50 centimètres cubes du liquide limpide dans deux vases cylindriques de 4 centimètres de diamètre, étiquetés 2 et 2′, 4 et 4′, 6 et 6′, 8 et 8′, et placés devant l'entaille de l'écran laissant passer la lumière jaune orangé. J'ai ajouté au liquide des vases 2, 4, 6 et 8 cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, et au liquide des vases 2′, 4′, 6′ et 8′ cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium.

D'après le temps requis pour l'apparition de l'opalescence produite à la surface du liquide et d'après l'intensité du trouble, j'ai jugé de l'état des essais et de la quantité de liqueur décime de chlorure de potassium à ajouter à chacun des essais, pour amener leur eau mère à se troubler également par l'addition de volumes égaux de liqueurs décimes. Après avoir restitué

à chaque essai l'eau mère prélevée et avoir introduit dans chaque flacon le volume de liqueur décime jugé nécessaire, j'ai bouché les flacons d'essai, j'ai fixé les bouchons et couvert les goulots des bouts des sacs repliés. On a soumis ensuite les quatre essais à une vive agitation, jusqu'à ce que leur eau mère fût devenue limpide, après un repos convenable. Ce résultat étant atteint, j'ai procédé à une nouvelle vérification de l'état des eaux mères et j'ai soigneusement comparé cet état à celui des eaux mères des flacons 1, 3, 5 et 7.

Avant d'effectuer les *huit déterminations comparatives*, j'ai fait un *essai préliminaire* sur l'un des chlorures. Cet essai ayant donné des résultats presque identiques à ceux fournis par les déterminations consignées dans mon travail publié en 1880, m'a permis d'aller droit au but, sans longs tâtonnements et aussi sans risquer de compromettre les essais comparatifs et définitifs.

Je commence par donner le résultat de cet essai, qui du reste a été fait avec tous les soins possibles et dans les mêmes conditions que les huit déterminations, pour me mettre à l'abri de l'influence de la lumière sur le chlorure d'argent produit.

Je donne ensuite le résultat des huit déterminations qui, les longs préparatifs étant faits d'avance, ont exigé, avec l'essai préliminaire, un travail *continu* de *cinq jours* dans la chambre obscure pour être achevés. Les additions des liqueurs décimes d'azotate d'argent et de chlorure de potassium ont été faites par M. Rommelaere; le jugement du résultat produit a été prononcé de commun accord entre lui et moi. Lorsqu'il y a eu doute, nous nous sommes abstenus de conclure.

Résultat de l'essai préliminaire.

1° Tube équilibré avec $8^{gr},000$ de poids de platine;

2° Tube équilibré avec $0^{gr},552$ de poids de platine et du chlorure du chlorate ayant servi à la détermination du poids spécifique;

3° Tube équilibré avec $0^{gr},552\ 7$ et le chlorure du chlorate chauffé à 200°;

4° Tube équilibré avec 0^{gr},5531 et le chlorure chauffé une *seconde* fois à 200°. D'où :

a.	Poids du chlorure dans l'air	gr. 7,446 90
b.	— dans le vide . . .	7,451 18
c.	Poids de l'argent dans l'air	10,801 10
d.	— dans le vide. . . .	10,801 71

L'argent ayant été dissous, la double décomposition ayant été opérée et la désagrégation des flocons de chlorure d'argent étant effectuée par une agitation mécanique de *trois* heures, j'ai abandonné l'essai à lui-même dans la caisse vissée sur l'agitateur.

Le lendemain, après avoir constaté la parfaite limpidité de l'eau mère, j'ai procédé, ainsi qu'il suit, à la détermination du titre du liquide :

1° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la *surface* de l'eau mère n'y produisent *aucun trouble* après une attente de vingt minutes;

2° Cinq gouttes exploratrices de la liqueur décime de chlorure de potassium produisent instantanément une zone opalescente intense à la surface de l'eau mère, préalablement légèrement agitée et reposée ensuite;

3° *Cinq centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble très intense dans l'eau mère;

4° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

5° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément une zone opalescente;

6° *Cinq centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble très intense dans l'eau mère;

7° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

8° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément une zone opalescente;

9° *Cinq centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble très intense dans l'eau mère;

10° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

11° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément une zone opalescente;

12° *Deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble très intense dans l'eau mère;

13° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

14° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément une zone opalescente;

15° *Deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble très intense dans l'eau mère;

16° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

17° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément une zone opalescente;

18° *Deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble très intense dans l'eau mère;

19° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent

répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique décrit ci-dessus, produisent, après une attente de douze minutes, un *trouble-limite;*

20° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique, produisent instantanément une zone opalescente;

21° *Quinze gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent instantanément un trouble fort dans l'eau mère;

22° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique, produisent, après une attente de quatre minutes, un trouble *faible;*

23° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique, produisent en deux minutes un trouble *faible;*

24° *Dix gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent en trois minutes un trouble faible dans l'eau mère;

25° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique, produisent un trouble faible après une attente de trois minutes;

26° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique, produisent un trouble faible, néanmoins plus fort que le trouble produit par les cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent n° 25;

27° *Cinq gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent en deux minutes un trouble faible dans l'eau mère;

28° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère éclaircie par

l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique, produisent en trois minutes un trouble faible;

29° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, et contenue dans un vase cylindrique, produisent en trois minutes un trouble faible. Après l'agitation de l'essai contenu dans les vases cylindriques n°s 28 et 29, et la comparaison des troubles qui en résultent, nous sommes d'accord, M. Rommelaere et moi, pour constater que le trouble produit par les gouttes exploratrices d'azotate d'argent l'emporte en intensité sur le trouble formé par les gouttes exploratrices de chlorure de potassium. Les cinq gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium du n° 27 ont donc dépassé le but. Nous croyons que des cinq gouttes ajoutées, deux doivent en être retranchées.

Négligeant les *gouttes exploratrices* des liqueurs décimes d'azotate d'argent et de chlorure de potassium qui, évidemment, s'annihilent mutuellement, et faisant la somme des volumes de liqueur décime de chlorure de potassium employés successivement pour amener l'azotate d'argent, resté en solution dans l'eau mère de l'essai, à l'état de chlorure d'argent, on trouve qu'il a fallu un total de *vingt-deux centimètres cubes* au minimum et *vingt-deux centimètres cubes et deux dixièmes* de liqueur décime de chlorure au maximum.

Ce volume représente un excès d'argent égal à $0^{gr},022$ au minimum et $0^{gr},022\,2$ au maximum, ou un défaut de chlorure de potassium égal à 22 ou $22,2 \times 0,691\,22 = 0^{gr},015\,20$ au minimum et $0^{gr},015\,34$ au maximum.

D'après cet essai préliminaire, le rapport proportionnel de l'argent privé de gaz au chlorure du chlorate *pur*, est

: : 100,000 : 69,122 au minimum,

ou

: : 100,000 : 69,125 au maximum.

Dans le travail présenté le 5 août 1876 à la Classe des sciences de

l'Académie royale, j'ai montré que pour le chlorure de potassium du chloroplatinate, ce rapport est

: : 100,000 : 69,119 65

à

100,000 : 69,121

et que pour le chlorure du chlorate, ce rapport est

: : 100,000 : 69,123.

En tenant compte de l'incertitude qui existe sur le poids vrai du chlorure de potassium mis en expérience, on peut considérer le résultat de l'essai préliminaire comme identique à celui obtenu antérieurement par moi. Quoi qu'il en soit, cet essai préliminaire m'a permis d'abréger notablement la marche à suivre pour les déterminations comparatives dont il me reste à donner les résultats.

DÉTERMINATIONS COMPARATIVES.

I.

Chlorure de potassium du chlorate.

	gr.
1° Poids dans l'air du chlorure chauffé à deux reprises à 195° [1]	7,445 00
2° Poids du chlorure dans le vide	7,449 28
3° Poids de l'argent dans l'air.	10,798 33
4° Poids de l'argent dans le vide	10,798 95

Après la double décomposition et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain. Dans l'eau

[1] Le chlorure de potassium est une partie de celui qui a servi à la mesure de son poids spécifique.

mère, parfaitement limpide, j'ai procédé ainsi qu'il suit à la détermination de son titre :

1° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère n'y produisent aucun trouble après une attente de quinze minutes;

2° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium produisent instantanément une zone opalescente intense à la surface de l'eau mère préalablement agitée légèrement et reposée ensuite;

3° *Dix centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble intense dans l'eau mère;

4° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

5° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément une zone opalescente;

6° *Dix centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent un trouble très intense dans l'eau mère;

7° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

8° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément un trouble intense;

9° *Un centimètre cube* de liqueur décime de chlorure de potassium produit instantanément un trouble faible dans l'eau mère;

10° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, ne produisent *aucun trouble* après une attente de quinze minutes;

11° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potas-

sium répandues à la surface de l'eau mère, préalablement agitée et reposée ensuite, produisent instantanément un trouble très faible;

12° *Un centimètre cube* de liqueur décime de chlorure de potassium produit instantanément un trouble très faible dans l'eau mère;

13° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, éclaircie par l'agitation et le repos subséquent et contenue dans un vase cylindrique décrit ci-dessus, produisent instantanément une zone opalescente *très faible;*

14° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, éclaircie par l'agitation et le repos subséquent et contenue dans un vase cylindrique, produisent instantanément une zone opalescente faible;

15° *Dix gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium produisent instantanément un trouble très faible dans l'eau mère;

16° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, éclaircie par l'agitation et un repos de dix-huit heures et contenue dans un vase cylindrique, produisent une zone opalescente excessivement faible après une attente de *sept* minutes;

17° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, éclaircie par l'agitation et un repos de dix-huit heures et contenue dans un vase cylindrique, produisent une zone opalescente très faible après une attente de cinq minutes;

18° Après avoir réparti la zone opalescente de l'essai 16° et de l'essai 17° dans le restant de l'eau mère de chacun d'eux, nous constatons que le trouble produit par l'argent l'emporte sur le trouble produit par le chlorure de potassium;

19° *Cinq gouttes* de liqueur décime d'azotate d'argent produisent dans l'eau mère une zone opalescente très faible après une attente de cinq minutes;

20° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, éclaircie par

l'agitation et le repos subséquent et contenue dans un vase cylindrique, produisent en cinq minutes une zone opalescente très faible;

21° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, éclaircie par l'agitation et le repos subséquent, produisent en quatre minutes une zone opalescente très faible;

22° Après avoir réparti la zone opalescente de l'essai 20° et de l'essai 21° dans le restant de l'eau mère de chacun d'eux, nous constatons qu'il y a *égalité* dans l'opalescence des deux essais. L'argent est donc transformé en entier en chlorure.

En faisant la somme des volumes de liqueur décime de chlorure de potassium employés successivement pour amener l'azotate d'argent resté en solution dans l'eau mère de l'essai, on trouve qu'il a fallu un total de *vingt-deux* centimètres cubes et *dix gouttes* de liqueur décime de chlorure dont il faut retrancher cinq gouttes pour arriver à l'égalité des troubles. Le volume total de liqueur décime ajouté est donc *vingt-deux centimètres cubes* et *deux dixièmes*, représentant soit $0^{gr},022\ 2$ d'argent non précipité, soit un défaut de chlorure de potassium de $0^{gr},015\ 345$.

Ce résultat est identique à celui fourni par l'essai préliminaire obtenu à l'aide d'une partie du même chlorure de potassium du chlorate.

D'après cette détermination, le rapport proportionnel de l'argent au chlorure du chlorate de potassium est donc

: : 100,000 : 69,123.6.

II.

Chlorure de potassium du chlorate.

	gr.
1° Poids dans l'air du chlorure chauffé à 200° jusqu'à poids constant	7,445 00
2° Poids du chlorure dans le vide	7,449 28
3° Poids de l'argent dans l'air	10,798 33
4° Poids de l'argent dans le vide.	10,798 95

L'eau mère de l'essai I ayant exigé l'addition de 22 centimètres cubes et cinq gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium pour être amenée à produire une opalescence égale par l'addition, à un même volume, d'un même nombre de gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium, j'ai ajouté, *en une seule fois,* à l'eau mère de l'essai II, après qu'elle eut été agitée pendant trois heures et qu'elle eut reposé ensuite jusqu'au lendemain, *vingt-deux centimètres cubes et cinq gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium.

Après une nouvelle agitation, suivie d'un repos suffisant, j'ai procédé à l'examen de l'eau mère parfaitement éclaircie :

1° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère contenue dans un vase cylindrique, produisent *en deux minutes* une zone opalescente;

2° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère contenue dans un vase cylindrique, produisent *instantanément* une zone opalescente;

3° La zone opalescente formée à la surface de l'eau mère 1° et 2°, a été répartie, à l'aide d'un mouvement imprimé par une tige de verre, dans le restant du liquide contenu dans chaque cylindre; la comparaison attentive du trouble produit conduisit M. Rommelaere et moi à conclure *à la parfaite égalité* de l'opalescence des deux liqueurs d'essai;

4° *Dix gouttes* de liqueur décime d'azotate d'argent, répandues à la surface de l'eau mère contenue dans le flacon d'essai, y produisent instantanément un trouble;

5° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère parfaitement éclaircie et contenue dans un vase cylindrique, produisent *en trois minutes* une zone opalescente;

6° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère parfaitement éclaircie et contenue dans un vase cylindrique, produisent *instantanément* une zone opalescente;

7° La zone opalescente formée à la surface de l'eau mère 5° et 6°, a été

répartie, à l'aide d'un mouvement imprimé par une tige de verre, dans le restant du liquide contenu dans chaque cylindre; la comparaison du trouble nous conduit à conclure à l'*inégalité* de l'opalescence des deux essais. Le trouble observé par l'addition de la liqueur décime de chlorure de potassium l'emporte notablement sur l'opalescence produite par l'addition de la liqueur décime d'argent;

8° *Dix gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium, répandues à la surface de l'eau mère contenue dans le flacon d'essai, y produisent *instantanément* un trouble;

9° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère parfaitement éclaircie et contenue dans un vase cylindrique, produisent *en deux minutes* une zone opalescente;

10° Cinq gouttes exploratrices de liqueur décime de chlorure de potassium, répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère parfaitement éclaircie et contenue dans un vase cylindrique, produisent *en une minute* une zone opalescente;

11° La zone opalescente formée à la surface de l'eau mère 9° et 10° a été répartie, à l'aide d'une tige de verre, dans le restant du liquide contenu dans chaque vase cylindrique; la comparaison du trouble produit nous conduit à conclure à l'*égalité parfaite de l'opalescence* des deux essais.

En comparant l'opalescence produite par l'addition, à un même volume, d'un même nombre de gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium, nous constatons, *sans doute possible,* que les troubles produits dans l'eau mère de l'essai II l'emportent notablement en intensité sur les troubles produits dans l'eau mère de l'essai I. J'attribue ce fait à ce que l'essai I, après la double décomposition, l'agitation pendant trois heures et le repos subséquent de dix heures, a exigé encore *six* agitations, suivies de *six* repos, pour être terminé; tandis que l'essai II n'a exigé, après les mêmes conditions premières, que *deux* agitations, suivies de *deux* repos, pour être fini. Or, il résulte des observations consignées dans mes *Recherches de statique chimique,* que la solubilité du chlorure d'argent, quel que soit son état, décroît en raison du nombre d'agitations et du temps

de repos qu'on lui fait subir. D'ailleurs il ne s'agit ici que d'un rapport d'opalescence éprouvée par *une même eau mère* par l'addition, à un même volume, d'une part d'un même nombre de gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et, d'autre part, d'un même nombre de gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium et non pas de la recherche d'*une quantité absolue,* dans l'eau mère des essais I et II.

Quoi qu'il en soit de cette observation que, du reste, je ne consigne ici que pour exposer les faits tels qu'ils ont été constatés, *les vingt-deux centimètres cubes et les cinq gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium, ajoutés à l'essai II, ont donc été nécessaires pour amener à l'état de chlorure d'argent la totalité du métal pesé, en partant de l'hypothèse de Prout. Il résulte de l'essai comparatif II que le rapport proportionnel de l'argent et du chlorure de potassium du chlorate est

: : 100,000 : 69,123 4.

III.

Chlorure de potassium formé en même temps que le perchlorate.

	gr.
Poids dans l'air du chlorure chauffé à deux reprises à 200°.	7,446 10
Poids du chlorure dans le vide.	7,450 38
Poids de l'argent dans l'air.	10,799 80
Poids de l'argent dans le vide	10,800 42

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain. Dans l'eau mère parfaitement éclaircie, j'ai procédé à la détermination de son titre ainsi que je l'ai exposé pour l'essai I. Je crois inutile de reproduire ces détails fastidieux et pouvoir me borner à dire que l'eau mère a reçu SUCCESSIVEMENT *vingt et un centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium sans fournir, sous l'influence de cinq gouttes exploratrices d'azotate d'argent, trace de zone opalescente après quinze minutes d'attente. Ce n'est qu'après avoir reçu 22 centimètres cubes

de liqueur décime de chlorure de potassium qu'elle a *commencé* à se troubler légèrement par l'addition de gouttes exploratrices d'azotate d'argent. L'essai a exigé, pour fournir un trouble d'une égale intensité par l'addition à un même volume de l'eau mère, d'un même volume de gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium, *vingt-deux centimètres cubes et deux dixièmes* de liqueur décime de chlorure de potassium.

Il résulte de cette détermination que le rapport proportionnel de l'argent et de ce chlorure de potassium est

: : 100,000 : 69,124 4.

IV.

Chlorure de potassium formé en même temps que le perchlorate.

	gr.
Poids dans l'air du chlorure chauffé à deux reprises à 200°.	7,446 75
Poids du chlorure dans le vide.	7,451 03
Poids de l'argent dans l'air.	10,800 88
Poids de l'argent dans le vide	10,801 50

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain. Dans l'eau mère parfaitement limpide, j'ai procédé à la détermination de son titre ainsi que je l'ai exposé pour l'essai II. A cet effet, j'ai ajouté, *en une seule fois,* à l'eau mère de l'essai IV le volume de liqueur décime de chlorure de potassium exigé par l'essai III pour fournir un liquide se troublant de la même manière par la liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium, c'est-à-dire *vingt-deux centimètres cubes et cinq gouttes.*

Après l'éclaircissement de l'essai par l'agitation et le repos subséquent, l'eau mère a fourni un trouble d'une *égale intensité* par l'addition, à un même volume, de cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium. J'ai contrôlé le résultat en suivant exactement les

essais exposés aux 4°, 5°, 6°, 7°, 8°, 9°, 10° et 11° de la détermination II, et j'ai constaté l'identité des résultats, c'est-à-dire que l'eau mère de IV, après avoir reçu *vingt-deux centimètres cubes et deux dixièmes* de liqueur décime de chlorure de potassium, fournit une nouvelle eau mère se troublant *également* par l'addition de la liqueur décime d'azotate d'argent et par l'addition de la liqueur décime de chlorure de potassium. J'ai constaté en même temps que l'*intensité de ces troubles* l'emporte sur celle observée dans l'eau mère de l'essai III.

Il résulte de cette détermination que le rapport proportionnel de l'argent et de ce chlorure de potassium est

: : 100,000 : 69,123 5.

V.

Chlorure de potassium du perchlorate.

	gr.
Poids dans l'air du chlorure chauffé à deux reprises à 200°.	7,445 65
Poids du chlorure dans le vide	7,449 93
Poids de l'argent dans l'air.	10,799 40
Poids de l'argent dans le vide	10,800 02

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain. Dans l'eau mère, parfaitement limpide, j'ai procédé à la détermination de son titre ainsi que je l'ai exposé pour l'essai I. L'eau mère a reçu SUCCESSIVEMENT *vingt et un centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium sans fournir, sous l'influence de cinq gouttes exploratrices d'azotate d'argent, trace de zone opalescente après une attente de quinze minutes. Après avoir reçu *vingt-deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium, elle a fourni une zone opalescente *limite*, au bout de dix minutes d'attente, par l'addition de cinq gouttes exploratrices d'azotate d'argent. L'essai a exigé *vingt-deux centimètres cubes et deux dixièmes* de liqueur décime de chlorure de potassium, pour fournir

un trouble d'une *égale intensité* par l'addition, à un même volume de l'eau mère, d'un même volume de gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium.

D'après cela, le rapport proportionnel de l'argent et de ce chlorure de potassium est

: : 100,000 : 69,122 8.

VI.

Chlorure de potassium du perchlorate.

	gr.
Poids dans l'air du chlorure chauffé à deux reprises à 200°.	7,445 85
Poids du chlorure dans le vide	7,450 13
Poids de l'argent dans l'air.	10,799 60
Poids de l'argent dans le vide	10,800 20

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain.

Dans l'eau mère, parfaitement limpide, j'ai procédé à la détermination de son titre ainsi que je l'ai exposé pour l'essai II. A cet effet, j'ai ajouté, *en une seule fois,* à l'eau mère de l'essai VI, le volume de liqueur décime de chlorure de potassium exigé par l'essai V pour fournir un liquide se troublant de la même manière par la liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium, soit *vingt-deux centimètres cubes et cinq gouttes.*

Après l'éclaircissement de l'essai par l'agitation et le repos subséquent, l'eau mère a fourni un trouble d'une *inégale intensité* par l'addition, à un même volume, de cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium. Pour amener l'eau mère à se troubler d'*une manière égale* par l'addition, à un même volume, d'un même nombre de gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium, il a fallu ajouter dans le flacon cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent, destinées à annuler cinq gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium ajoutées avec les 22 centimètres cubes introduits en une seule fois dans le flacon.

Vingt-deux centimètres cubes EXACTEMENT de liqueur décime de chlorure de potassium sont donc nécessaires pour amener à l'état de chlorure l'argent pesé.

Il résulte de là que le rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium est

: : 100,000 : 69,122 2.

VII.

Chlorure de potassium de chloroplatinate n° 4 [1].

	gr.
Poids dans l'air du chlorure chauffé à deux reprises à 200°.	7,445 60
Poids du chlorure dans le vide.	7,449 88
Poids de l'argent dans l'air.	10,799 20
Poids de l'argent dans le vide	10,799 82

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain.

Dans l'eau mère, parfaitement limpide, j'ai procédé à la détermination de son titre ainsi que je l'ai exposé pour l'essai I. L'eau mère a reçu, en *deux fois, vingt* centimètres cubes de liqueur décime de chlorure de potassium, sans fournir, sous l'influence de cinq gouttes exploratrices d'azotate d'argent, trace de zone opalescente après une attente de quinze minutes. Ayant reçu *vingt et un centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium, la formation d'une zone opalescente, sous l'influence de cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, a été *douteuse,* après une attente de quinze minutes. Ayant reçu *vingt-deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium, la production d'une zone opalescente, sous l'influence de cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, a eu lieu en trois minutes; le trouble produit par l'argent l'a emporté sur l'opalescence résultant d'un même nombre de gouttes explo-

[1] Voir pour la préparation de ce chlorure le mémoire : *Recherches chimiques sur le chlorure, le chlorate, le perchlorate et le chloroplatinate de potassium.*

ratrices de liqueur décime de chlorure de potassium. Pour obtenir une eau mère fournissant un trouble d'une même intensité, il a fallu ajouter à l'essai cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent, ce qui porte à *vingt et un centimètres cubes et huit dixièmes* le volume de liqueur décime de chlorure de potassium nécessaire pour transformer en chlorure d'argent le métal resté en dissolution.

Ce résultat conduit, pour le rapport proportionnel entre l'argent et ce chlorure de potassium, à

100,000 : 69,121 1.

VIII.

Chlorure de potassium du chloroplatinate n° 4.

	gr.
Poids dans l'air du chlorure chauffé à deux reprises à 200°.	7,445 28
Poids du chlorure dans le vide	7,449 53
Poids de l'argent dans l'air.	10,798 76
Poids de l'argent dans le vide	10,799 38

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain.

Dans l'eau mère, parfaitement éclaircie, j'ai procédé à la détermination de son titre ainsi que je l'ai exposé pour l'essai II. Seulement, au lieu d'ajouter à l'eau mère, *en une seule fois*, *vingt et un centimètres cubes et huit dixièmes* de liqueur décime de chlorure de potassium, on y a ajouté *vingt-deux centimètres cubes* EXACTEMENT.

Après l'éclaircissement de l'essai par l'agitation et le repos subséquent, l'eau mère a fourni un trouble d'une *égale intensité* par l'addition, à un même volume, de cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium. Ayant ajouté à l'eau mère *cinq gouttes* de chlorure de potassium, l'essai, après son éclaircissement, a fourni un liquide se troublant sensiblement plus fortement par l'addition, à un même volume, de liqueur décime d'azotate d'argent que de liqueur décime de chlorure de potassium.

Cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent, ajoutées à l'essai, ont ramené l'eau mère à se troubler exactement de la même manière par les deux liqueurs décimes employées en même quantité dans le même volume.

Après la double décomposition opérée sur les quantités pesées, il a donc fallu *vingt-deux centimètres cubes* EXACTEMENT de liqueur décime de chlorure de potassium pour transformer complètement en chlorure l'argent dissous.

D'après cet essai, le rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium est

: : 100,000 : 69,121.9.

IX.

Chlorure de potassium de la décomposition totale du chlorate, et argent de la réduction de l'azotate d'argent pur par le formiate d'ammonium pur.

J'ai dit, dans l'introduction de ce mémoire, que comme contrôle de l'argent employé dans les *huit* précédentes déterminations du rapport proportionnel entre ce métal et le chlorure de potassium, j'en ai exécuté *deux* en me servant du métal obtenu par la réduction de l'azotate d'argent pur par le formiate d'ammonium. L'argent précipité ainsi étant fortement hygroscopique, et partant d'une pesée difficile, sinon impossible, dans la limite d'exactitude voulue, a été chauffé dans un creuset d'argent pur fermé, placé dans un mouffle de fourneau de Wiesnegg porté à la température de l'ébullition du soufre. L'argent s'est ainsi fortement contracté; de jaune et pulvérulent, il est devenu d'un blanc mat et pulvérulent. Sa pesée dans l'air s'est faite avec une grande facilité.

	gr.
Poids dans l'air du chlorure de potassium chauffé à deux reprises à 200°	7,445 40
Poids du chlorure dans le vide.	7,449 68
Poids de l'argent dans l'air.	10,798 90
Poids de l'argent dans le vide	10,799 53

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain.

Dans l'eau mère parfaitement éclaircie, j'ai procédé à la détermination de son titre, ainsi que je l'ai exposé pour l'essai II. J'ai ajouté, *en une seule fois*, à l'eau mère, *vingt-deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium, qui y ont produit un trouble abondant.

Après l'éclaircissement de l'essai par une agitation suffisamment prolongée et un repos subséquent, l'eau mère a fourni un trouble d'une *inégale intensité* par l'addition à un même volume de cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium. Le trouble produit par le chlorure de potassium l'emportait sensiblement sur celui fourni par l'azotate d'argent. Ayant ajouté à l'eau mère dix gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium, j'ai constaté, après son éclaircissement, que l'essai donnait un trouble d'une *égale intensité* par l'addition à un même volume de cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium.

Pour contrôler ce résultat, j'ai ajouté de nouveau *cinq gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium à l'eau mère; après l'éclaircissement de l'essai, le trouble produit par l'azotate l'a emporté en intensité sur celui fourni par le chlorure. Ayant annihilé les cinq gouttes de chlorure décime par cinq gouttes d'azotate décime, j'ai constaté, sans doute possible, l'*égalité* des troubles produits dans l'eau mère par l'addition de volumes égaux de deux liqueurs décimes à un même volume d'eau mère.

L'essai a donc exigé exactement *vingt-deux centimètres cubes et quatre dixièmes* de liqueur décime de chlorure de potassium pour transformer en chlorure d'argent l'azotate resté libre.

D'après cette détermination, le rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium est

: : 100,000 : 69,124 9.

X.

Chlorure de potassium de la décomposition totale du chlorate, et argent du formiate d'ammonium.

	gr.
Poids du chlorure dans l'air	7,445 75
Poids du chlorure dans le vide.	7,450 03
Poids de l'argent dans l'air.	10,799 40
Poids de l'argent dans le vide	10,800 00

Après la dissolution de l'argent, la double décomposition de l'azotate et l'agitation mécanique pendant trois heures, l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain.

Dans l'eau mère parfaitement éclaircie, j'ai procédé à la détermination de son titre, ainsi que je l'ai exposé pour l'essai II. A cet effet, j'ai ajouté, *en une seule fois,* à l'eau mère, *vingt-deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium, qui y ont produit un trouble abondant.

Après l'éclaircissement de l'essai par une agitation suffisamment prolongée et un repos subséquent, l'eau mère a fourni un trouble d'une *inégale intensité* par l'addition, à un même volume, de cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium. Le trouble produit par le chlorure de potassium l'emportait sur celui fourni par l'azotate d'argent, toutefois pas *au même degré* que dans l'essai n° IX, exécuté concurremment avec lui. J'ai ajouté à l'eau mère *cinq gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium et j'ai constaté, après son éclaircissement, que l'essai donnait un trouble d'une *égale intensité* par l'addition, à un même volume, de cinq gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et de chlorure de potassium. Cette égalité de trouble s'est produite en deux minutes et s'est maintenue pendant cinq minutes.

L'essai a donc exigé exactement *vingt-deux centimètres cubes et deux*

dixièmes de liqueur décime de chlorure de potassium pour transformer en chlorure d'argent l'azotate de ce métal resté libre.

D'après cette détermination, le rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium est

: : 100,000 : 69,123 8.

XI.

Dans l'introduction de ce mémoire, j'ai dit qu'en opérant la double décomposition entre des poids d'argent et de chlorure de potassium, calculés d'après l'hypothèse de Prout, il reste toujours de l'argent libre dans l'eau mère au sein de laquelle cette double décomposition s'est accomplie. J'ai exécuté un essai pour prouver qu'il en est ainsi, et pour déterminer en même temps la quantité de métal existant à l'état d'azotate, après la réaction. Dans ce but, j'ai pris un poids *triple* d'argent et de chlorure de potassium, j'ai consacré un tiers environ de l'eau mère à l'essai de son titre par la méthode employée dans les *dix* déterminations consignées ci-dessus, et j'ai précipité *à part* les *deux tiers* de l'eau mère par un volume de liqueur décime d'*acide bromhydrique,* correspondant à la quantité d'argent trouvée par l'essai du *tiers*. J'ai recueilli et pesé le bromure d'argent précipité; enfin j'ai examiné le titre de l'eau mère dont le bromure d'argent s'est séparé.

Voici comment j'ai procédé à cette détermination dont l'exécution a été fort délicate et a exigé beaucoup de temps et des soins exceptionnels, mais dont les résultats résolvent indiscutablement le problème posé.

J'ai employé une partie de l'argent ayant servi aux essais IX et X, et du chlorure de potassium provenant du chlorate.

	gr.
Poids dans l'air du chlorure de potassium chauffé à deux reprises à 200°	22,337 20
Poids du chlorure dans le vide.	22,350 04
Poids de l'argent dans l'air.	32,398 10
Poids de l'argent dans le vide	32,400 00

J'ai introduit l'argent dans un flacon de verre de *huit centimètres* de diamètre extérieur, dont j'avais soigneusement déterminé la capacité en le pesant plein d'air sec et plein d'eau pure à 15°,1, étant muni de son bouchon. La voûte du flacon était surmontée d'un goulot ayant une ouverture de 3 centimètres de diamètre, dans laquelle était rodé à l'émeri et douci au colcotar un bouchon de verre à tête carrée et terminée en pointe pénétrant dans le flacon. Sur la base du goulot était soudé un anneau épais de verre, sur la circonférence duquel était soigneusement rodé un capuchon ou cloche de verre, servant de fermeture au flacon lorsque son bouchon n'était pas engagé dans le goulot.

Pour dissoudre l'argent, j'ai versé dans le flacon *nonante-sept centimètres cubes* d'acide azotique à 1,24 de densité. Après avoir fermé le flacon à l'aide de son bouchon, j'ai appliqué le capuchon et j'ai abandonné le tout à la température ordinaire, tant que l'argent, qui s'est rapidement entouré d'azotate cristallisé, a paru réduire l'acide azotique. Au bout d'une semaine, j'ai achevé la dissolution de l'argent en opérant comme je l'ai exposé dans l'introduction de ce mémoire. La dissolution étant effectuée, j'ai éliminé autant que possible les vapeurs nitreuses de la solution argentique acide, et j'ai ajouté de l'eau pure chauffée en quantité convenable. Après le refroidissement, j'ai descendu le flacon dans un double sac de toile teinte en noir, et je l'ai porté *dans la chambre obscure,* où j'ai exécuté toutes les opérations dont il me reste à exposer les détails.

En engageant dans le goulot du flacon, incliné à 45°, le bout du tube contenant le chlorure de potassium pesé, j'ai fait glisser celui-ci dans le liquide ainsi que les eaux de lavage du tube. J'ai complété le volume de l'eau jusqu'à remplir le flacon aux *deux tiers*. Le volume de l'eau mère se trouvait ainsi exactement le même que dans les précédents essais.

Après avoir bouché le flacon, serré et fixé le bouchon, on a soumis le tout, pendant trois heures, à une agitation mécanique. Au bout de ce temps, on a abandonné l'essai à lui-même jusqu'au lendemain. Le chlorure d'argent produit se trouvait ainsi dans le même état physique que celui des essais précédents. J'ai ajouté ensuite de l'eau pure au flacon, de manière à le remplir à *cinq centimètres près environ*. Le chlorure d'argent pulvérulent étant

pénétré d'une eau mère plus forte des *deux tiers* que la nouvelle eau mère, après avoir bouché le flacon, serré et fixé le bouchon, on a soumis encore pendant trois heures l'essai à une douce agitation. J'ai placé ensuite debout le flacon enveloppé dans un cylindre de fer-blanc, contenant de l'eau froide, de manière à amener à 15° la température de l'eau mère qui avait 23°. Lorsque cette température a été atteinte, à l'aide de l'eau de lavage du thermomètre ayant servi à cette opération, j'ai rempli complètement le flacon, ayant soin de faire pénétrer convenablement le bouchon dans le goulot. J'ai retourné alors à plusieurs reprises le flacon sur lui-même pour mêler uniformément le peu d'eau ajoutée à l'eau mère, et après avoir débouché le flacon d'essai et enlevé le bouchon, j'ai appliqué le capuchon sur le goulot, pour servir de fermeture au flacon. Dans cet état, j'ai abandonné l'essai à lui-même, dans l'*obscurité absolue,* jusqu'à ce que l'eau mère fût devenue d'une *limpidité parfaite,* ce qui ne s'est réalisé qu'après une attente de deux jours et trois nuits.

Ayant amené de nouveau l'eau mère à 15°, j'en ai prélevé, à l'aide d'un siphon, exactement *un litre* que j'ai reçu dans un vase à précipiter en verre de Bohême, de 1200 c. c. de capacité, dont j'avais soigneusement déterminé le poids en me servant comme contre-poids d'un vase de même verre et de poids identique. Après avoir couvert d'un plan de verre le vase à précipiter, je l'ai descendu dans un cylindre de fer-blanc muni d'un couvercle de même métal. Je reviendrai plus loin sur l'emploi que j'ai fait du litre d'eau mère prélevé.

Après avoir ajouté au flacon l'eau de lavage du siphon qui avait servi à soutirer le litre d'eau mère, j'ai procédé à la recherche du titre de l'eau mère restée dans le flacon d'essai. Je me suis assuré d'abord que l'eau mère ne produisait pas de zone opalescente par l'addition de cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent; après avoir annihilé par l'addition de cinq gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium les cinq gouttes de liqueur décime d'argent, on a ajouté, *une seule fois, vingt-deux centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium qui y ont produit un *trouble abondant.*

Après une agitation d'une demi-heure et un repos subséquent suffisamment

prolongé, l'eau mère limpide s'est troublée plus fortement par la liqueur décime de chlorure de potassium que par la liqueur décime d'azotate d'argent, ajoutées à volume égal à des volumes égaux d'eau mère. Il a fallu ajouter à l'eau mère, d'abord *dix* gouttes, ensuite *cinq* gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium, pour l'amener à produire un trouble d'une égale intensité par l'emploi des deux liqueurs décimes.

L'eau mère restée dans le flacon d'essai a donc exigé *vingt-deux centimètres cubes et quinze gouttes* de liqueur décime de chlorure de potassium, soit *vingt-deux centimètres cubes et six dixièmes*.

	cm³
La capacité du flacon étant, à 15°, ...	1527,800
Le volume du chlorure d'argent produit par 32gr,400 de métal étant	7,777
Il y avait donc initialement dans le flacon un volume d'eau mère de	1520,023
dont on a soustrait	1000,000
L'eau mère restée dans le flacon mesurait donc	520,023

qui ont exigé l'addition de *vingt-deux centimètres cubes et six dixièmes* de liqueur décime de chlorure de potassium pour amener l'eau mère à produire un trouble d'une égale intensité par l'emploi des deux liqueurs décimes.

Les 1520cm³,023 auraient donc exigé.	66,060
Les 1000cm³ de liquide soustrait doivent donc exiger . .	43,460

S'il est vrai, ainsi que cela résulte de mes *Recherches de statique chimique*, que lorsque, dans un essai d'argent, l'eau mère ne se trouble pas par la liqueur décime d'argent, mais bien par la liqueur décime de chlorure, l'argent se trouve dans cette eau mère exclusivement à l'état d'azotate; le *litre* d'eau mère soustrait doit contenir 0gr,043 46 d'argent à l'état d'azotate.

Pour rechercher si tel est le cas, j'ai ajouté dans le litre d'eau mère prélevé et conservé à cet effet dans le vase à précipiter dont j'ai parlé ci-dessus, *quarante-trois centimètres cubes et douze gouttes* de liqueur décime d'*acide*

bromhydrique. Cette liqueur décime avait été préparée avec tous les soins possibles, et vérifiée d'après la méthode indiquée dans mon mémoire sur la *Détermination du rapport proportionnel entre l'argent et les bromures,* pour s'assurer si, sous l'unité de volume, elle précipite la liqueur décime d'argent, sans laisser ni argent ni brome dans l'eau mère.

Après avoir opéré à l'aide d'une tige de verre le mélange des 43 centimètres cubes et douze gouttes de liqueur décime d'acide bromhydrique avec le litre d'eau mère contenue dans le vase à précipiter placé dans un cylindre de fer-blanc, muni d'un couvercle, et après avoir fermé le cylindre à l'aide de son couvercle, j'ai abandonné le liquide trouble à l'éclaircissement spontané. Cet éclaircissement a duré *douze* jours, à la température ordinaire, pour s'effectuer complètement. J'ai décanté alors le liquide limpide surnageant le bromure d'argent. Ce bromure était fortement adhérent aux parois du vase, et principalement au fond, qu'il tapissait en blanc. Ayant laissé égoutter autant que possible le liquide mouillant les parois, j'ai procédé à l'aide de *cinquante centimètres cubes* d'eau pure *glacée,* lancée contre les parois, au lavage du vase et du bromure. L'eau de lavage s'étant troublée par du bromure en suspension, elle a été abandonnée à elle-même jusqu'au lendemain dans le vase incliné à 45°, placé dans une armoire en métal. Étant alors devenue limpide, je l'ai décantée et remplacée par un volume égal d'eau pure, glacée, lancée encore sur les parois du vase. Le *surlendemain* seulement, la seconde eau de lavage est devenue limpide; je l'ai décantée alors et recueillie pour être examinée avec la première eau.

Après avoir laissé sécher le vase à la température ordinaire, dans l'armoire en métal, je l'ai porté dans une étuve chauffée à 125°, puis je l'ai abandonné au refroidissement dans un meuble en bois, supportant la cage de la balance, et je l'ai pesé, après six heures de refroidissement, dans les mêmes conditions qu'en premier lieu. Son poids étant déterminé, j'ai dissous le bromure d'argent adhérent, qui était devenu jaune, dans une solution diluée de cyanure de potassium. J'ai lavé ensuite le vase à l'eau pure. Après l'avoir abandonné à une dessiccation lente, je l'ai porté à 125°; puis je l'ai laissé se refroidir dans le meuble supportant la balance et, le lendemain, je l'ai pesé une troisième fois.

Voici les résultats de ces pesées, de l'exactitude desquelles je puis répondre à ± 0gr,000 15 :

	gr.
Poids du vase à précipiter avant.	161,319 70
Poids du vase *avec* le bromure	161,394 60
Poids du vase *sans* le bromure	161,319 60
D'où le poids du bromure.	0,075 00
Contenant argent	0,043 02
D'après l'essai du titre de l'eau mère, le poids du bromure devait être	0,075 65
Contenant argent	0,043 46

Enfin, j'ai soumis l'eau mère dont le bromure d'argent s'est déposé et les eaux de lavage du vase et du bromure à l'examen suivant :

Eau mère. — 50 centimètres cubes de l'eau mère introduits dans un vase cylindrique de 3 centimètres de diamètre, ayant reçu cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'azotate d'argent, ont produit, après une attente de *sept* minutes, une zone opalescente d'une *faiblesse extrême*. Après avoir mélangé les gouttes exploratrices restées à la surface, le liquide s'est montré manifestement *trouble*.

50 centimètres cubes de l'eau mère introduits dans un vase cylindrique de 3 centimètres de diamètre, ayant reçu cinq gouttes exploratrices de liqueur décime d'acide bromhydrique, n'ont produit aucune zone opalescente après une attente de quarante-cinq minutes. Après avoir mélangé les gouttes exploratrices restées à la surface, le liquide s'est montré aussi limpide que le même volume d'eau mère, examiné dans un cylindre de mêmes dimensions. Ayant saturé l'eau mère par de l'acide sulfhydrique, elle est restée absolument incolore, mais elle a *blanchi* par l'oxydation de l'acide sulfhydrique à l'air.

L'eau mère ne renferme donc pas de trace appréciable d'argent, elle contient des traces d'acide bromhydrique, peut-être de l'acide chlorhydrique.

J'ai essayé de doser l'acide bromhydrique et de rechercher l'existence de l'acide chlorhydrique.

A cet effet, j'ai préparé, dans un flacon d'essai de 750 centimètres cubes de capacité, du bromure d'argent pur, en dissolvant 5 grammes d'argent dans l'acide azotique, en précipitant l'azotate par de la liqueur *normale* d'acide bromhydrique en léger excès et en lavant dans l'obscurité absolue le précipité de bromure d'argent jusqu'à ce que l'eau de lavage ne se troublât plus par la liqueur décime d'azotate d'argent.

J'ai versé sur le bromure d'argent ainsi lavé *cinq cents centimètres cubes* de l'eau mère décantée; après un repos convenable et l'éclaircissement complet du liquide, j'ai répandu à sa surface *cinq gouttes* de liqueur décime d'azotate d'argent qui, au bout de neuf minutes, y ont produit une zone opalescente sensible, mais d'une faiblesse extrême.

On a soumis l'essai à une *douce* agitation pendant une demi-heure, et on l'a abandonné ensuite au repos pendant deux heures.

L'eau mère a reçu *deux* gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent, lesquelles ont produit, au bout de quinze minutes, une zone opalescente tellement faible qu'elle était incontestablement à la limite de la *visibilité*.

Après l'éclaircissement par l'agitation suivie d'un long repos, l'eau mère n'a plus donné de zone opalescente par l'addition de deux gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent et une attente de vingt-cinq minutes. Ayant remué le liquide pour y répandre l'argent et ayant fait tomber à sa surface deux gouttes de liqueur décime d'acide bromhydrique, l'essai a laissé apercevoir, après sept minutes d'attente, une zone opalescente d'une faiblesse extrême, mais sur l'existence de laquelle le doute était impossible.

On a agité un instant l'essai et on l'a abandonné ensuite pendant vingt-quatre heures à lui-même dans l'obscurité absolue. Au bout de ce temps, on a prélevé de l'eau mère, qui était d'une limpidité parfaite, et on en a introduit 50 centimètres cubes dans un vase cylindrique et 50 centimètres cubes dans un second vase cylindrique. A la surface du liquide de l'un des vases, on a répandu *une* goutte de liqueur décime d'azotate d'argent et à la surface du liquide de l'autre vase on a répandu une goutte de liqueur décime d'acide bromhydrique. Après une attente de *trente*

minutes, il ne s'est produit de zone opalescente ni dans l'un ni dans l'autre liquide d'essai.

La recherche du brome par l'argent et la recherche de l'argent par le brome pouvant se faire par *une* goutte de liqueur décime d'une *dilution double* de celle dont je me suis servi, il en résulte que l'essai est terminé et que les 500 centimètres cubes d'eau mère contiennent une quantité d'acide bromhydrique représentée par *sept gouttes* de liqueur décime, soit par $0^{gr},000\,28$ d'argent, et *ne renferment pas de l'acide chlorhydrique.* En effet, s'il y avait eu une quantité appréciable de cet acide, la liqueur décime d'argent aurait dû troubler l'eau mère, car l'acide bromhydrique, en précipitant du chlorure d'argent dissous, met de l'acide chlorhydrique en liberté.

Le litre d'eau mère décantée du bromure d'argent contient donc une quantité d'acide bromhydrique représentée par $0^{gr},000\,56$ d'argent.

Eaux de lavage du vase cylindrique et du bromure d'argent. — Les eaux de lavage ne se sont troublées ni par la liqueur décime d'azotate d'argent, ni par la liqueur décime d'acide bromhydrique; par leur saturation par l'acide sulfhydrique, elles sont restées absolument incolores.

Il est donc prouvé avec certitude qu'après la double décomposition opérée entre des poids d'argent et de chlorure de potassium, calculés conformément à l'hypothèse de Prout, il reste de l'argent à l'état d'azotate dans l'eau mère, au sein de laquelle la double décomposition s'est accomplie.

Dans l'expérience que je viens de décrire en détail, la quantité d'argent restée libre s'élève :

	gr.
A. D'après le titre trouvé aux $^{520}/_{1520}$ de l'eau mère, à . . .	0,066 06
B. D'après le poids du bromure d'argent fourni par $^{1000}/_{1520}$ de l'eau mère, à	0,065 39

soit $^{1}/_{500}$ du poids de l'argent employé.

Le rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium du chlorate est :

D'après *A* : : 100,000 : 69,122 5
D'après *B* : : 100,000 : 69,121 1

En résumant les données qui précèdent, on arrive aux résultats consignés dans le tableau suivant :

Première série de déterminations du rapport proportionnel entre l'argent et le chlorure de potassium.

NUMÉRO d'ordre.	Origine du chlorure de potassium.	Origine de l'argent.	D'après l'expérience, 100,000 d'argent sont proportionnels à chlorure de potassium :	D'après l'hypothèse de Prout, 100,000 d'argent sont proportionnels à chlorure de potassium :
Essai préliminaire.	Chlorure de potassium du chlorate.	Argent fondu, coulé, exposé dans le vide au rouge et laminé.	69,1227	68,981
I.	Idem.	Idem.	69,1236	Idem.
II.	Idem.	Idem.	69,1234	Idem.
III.	Chlorure formé en même temps que le perchlorate.	Idem.	69,1244	Idem.
IV.	Idem.	Idem.	69,1235	Idem.
V.	Chlorate du perchlorate.	Idem.	69,1228	Idem.
VI.	Idem.	Idem.	69,1222	Idem.
VII.	Chlorure du chloroplatinate n° 4.	Idem.	69,1211	Idem.
VIII	Idem.	Idem.	69,1219	Idem.
IX.	Chlorure du chlorate.	Argent de l'acide formique en mousse.	69,1249	Idem.
X.	Idem.	Idem.	69,1238	Idem.
XI, *a* et *b*. . .	Idem.	Idem.	69,1225 69,1211	Idem.
		MOYENNE. . .	69,1229	68,981

Les résultats inscrits dans le tableau ci-dessus s'écartent de la moyenne en *plus* et en *moins* de *deux unités* à la *troisième décimale*. Eu égard au doute qui existe sur le poids vrai du chlorure de potassium mis en expérience, on peut considérer ces résultats comme identiques et conclure à l'identité du chlorure du chlorate, du chlorure qui se forme en même temps que le perchlorate, du chlorure du perchlorate, du chlorure du chloroplatinate de potassium.

Enfin, si l'argent employé est pur et constitue toujours un métal identique à lui-même, la masse de chlorure de potassium requise est $^1/_{486}$ plus grande que celle que présuppose l'hypothèse de Prout. Pour résoudre cette question, j'ai entrepris une seconde série de déterminations dont je vais rendre compte.

SECONDE SÉRIE DE DÉTERMINATIONS EN COLLABORATION DE M. DEPAIRE.

De l'argent de provenances différentes.

Après que nous avions mesuré le poids spécifique de l'argent sous les différents états et conditions, MM. Nyst et Cabillaux, essayeurs à l'Administration des monnaies, à Bruxelles, dont le concours a été si précieux lors des recherches de statique chimique exécutées par l'un de nous sur le chlorure et bromure d'argent, ont bien voulu se charger de déterminer le titre de ces métaux. A cet effet, ils ont soumis au laminage les différents échantillons d'argent en notre possession. Nous donnons ailleurs le résultat du travail de MM. Nyst et Cabillaux.

Quel qu'ait été l'état de l'argent, le laminage a eu lieu entre des cylindres d'acier Krupp, fortement huilés, pour empêcher, dans la limite du possible, la pénétration de l'acier dans l'argent, préalablement huilé lui-même. Il a été porté, sans recuit, jusqu'à la réduction des lames également huilées à une épaisseur de $^1/_2$ à $^1/_3$ de millimètre.

Pour priver les lames de l'huile adhérente, nous les avons introduites dans un appareil à reflux, où elles ont été traitées à *deux reprises* à la vapeur d'alcool anhydre.

Les lames dégraissées ont été mises en digestion, pendant vingt-quatre heures, dans de l'eau acidulée par 5 °/ₒ de son volume d'acide chlorhydrique concentré, privé absolument de fer [1]. Lorsque nous avons reconnu la présence du fer dans l'eau acidulée dans laquelle le métal avait séjourné, nous avons renouvelé le traitement. La seconde eau acide n'a pas fourni trace de fer, preuve que le métal provenait du laminage et n'était pas contenu dans l'argent avant sa réduction en lames.

Après lavage des lames traitées ainsi, elles ont été mises en digestion dans l'ammoniaque pure, puis lavées à l'eau pure et desséchées à la température de 190° à 200°.

Nous avons admis, pour poids spécifique des lames, 10,500 à 15°. C'est, en effet, cette densité que nous avons trouvée aux lames d'argent provenant du laminage d'argent fondu sous une couche de borax, que le métal ait été frappé ou non frappé.

Du chlorure de potassium de provenances différentes.

Dans la note jointe à la notice n° XIII du mémoire sur l'*Argent*, il est dit que la *moitié environ* du chlorure de potassium décrit dans le travail intitulé : *Recherches chimiques sur le chlorure, le chlorate, le perchlorate et le chloroplatinate de potassium*, a échappé *partiellement* aux conséquences de l'incendie du *Palais du Midi*. En effet, avant le transfert du laboratoire de chimie du *Musée de l'Industrie* à l'École industrielle établie au Palais du Midi, une partie des chlorures préparés avait été transportée dans le

[1] L'eau acide dans laquelle les lames avaient séjourné a contenu ou n'a pas contenu des traces de fer suivant que le métal qui avait fourni les lames était *mou* ou *dur*. L'argent fondu au dard du chalumeau aérhydrique dans une cavité de chaux pure et l'argent fondu sous un flux de chlorure de calcium, étaient *durs;* tandis que le métal fondu au dard aérhydrique dans une cavité de phosphate *basique* de calcium ou sous un flux de borax, était *mou*.

laboratoire particulier de l'un de nous et avait été enfermée dans un coffre-fort. Cette partie a donc été conservée intacte. Elle se composait : 1° de deux échantillons de chlorure provenant de la décomposition du perchlorate ; 2° d'un échantillon de chlorure formé en même temps que le perchlorate ; 3° d'un échantillon du chlorure du chlorate dont la majeure partie avait servi à la préparation des chloroplatinates de potassium ; 4° enfin de trois échantillons de chlorure provenant des chloroplatinates.

Tous les échantillons des chlorures transférés au Palais du Midi ont été plus ou moins altérés par la vapeur d'eau qui a pénétré dans les flacons qui les contenaient, quoique ceux-ci fussent bouchés à l'émeri.

Toute la provision du chlorure du chlorate, quel que fût son état, lés échantillons des chlorures du perchlorate et des chloroplatinates, qui étaient sous forme de PETITS *cassons ayant servi à la mesure de leur poids spécifique, ont été complètement perdus.*

Le chlorure du *perchlorate* ainsi que celui des chloroplatinates ayant été conservés à l'état de cassons *très volumineux,* étaient légèrement humectés à leur surface et partant susceptibles d'être remis en état pour servir à la détermination de leur rapport proportionnel avec l'argent.

Nous avons procédé, ainsi qu'il suit, à cette mise en état :

Après avoir arrosé d'un jet délié d'eau pure glacée la surface des cassons *les plus volumineux,* pour enlever à celle-ci les traces de solution saline adhérente, nous avons séché à 200° une partie du restant de ces cassons et nous avons dissous l'autre partie dans l'eau pure, de manière à obtenir une solution saturée. A l'aide d'un jet délié de cette solution saturée, nous avons arrosé la surface des cassons *moins* volumineux contenus dans les flacons et non lavés encore, de manière à déplacer aussi complètement que possible le liquide salin qui y adhérait. Après ce lavage, ces cassons ont été séchés à l'étuve vers 200° et conservés pour être employés.

Les cassons moins volumineux encore qui, partant, n'étaient pas susceptibles d'être restaurés par un lavage, ont été introduits dans une grande capsule de platine et dissous dans l'eau pure. Nous avons ajouté à cette solution le liquide ayant servi au lavage des deux parties des cassons volumineux. L'examen auquel nous avons soumis la solution nous a permis d'y

constater la présence de traces de sulfate, de traces de sodium, de calcium, de fer et de cuivre.

Pour éliminer la majeure partie du calcium de la solution, nous l'avons portée à l'ébullition et y avons ajouté quelques gouttes de solution de carbonate *ammoniacal* d'ammonium pur. Après refroidissement et un repos de vingt-quatre heures, le liquide a été filtré pour séparer les traces de carbonate calcique et d'oxyde ferrique précipités.

Nous avons porté de nouveau à l'ébullition le liquide filtré, très faiblement ammoniacal, et nous l'avons saturé d'acide sulfhydrique. Nous l'avons filtré bouillant pour séparer les traces de sulfure de cuivre produit.

Dans le liquide filtré, parfaitement incolore, nous avons dissous du chlorure d'ammonium pur et, après avoir évaporé la solution jusqu'à siccité, nous avons chauffé jusqu'au *rouge très sombre* la masse saline restante pour transformer en chlorure les traces des sulfates alcalins qui y étaient contenus.

Le résidu parfaitement blanc, mais à réaction acide, par l'excès de chlorure d'ammonium, a été repris par de l'eau chaude. La solution, parfaitement limpide, a été additionnée d'alcool à 96°, en quantité suffisante pour précipiter la majeure partie du chlorure de potassium.

Le précipité, reçu dans un grand entonnoir de platine et essoré à la trompe, a été redissous dans l'eau et la solution a été précipitée encore par de l'alcool. Après avoir été essoré à la trompe, le chlorure a été repris une troisième fois par l'eau et la solution a été additionnée d'alcool jusqu'à cessation de précipité. Après essorage, le chlorure a été séché dans l'entonnoir de platine. Il a été fondu ensuite dans une capsule de platine pur, placée dans un moufle de fourneau de Wiesnegg, chauffé au point de fusion de l'argent. Le chlorure a été maintenu en fusion jusqu'à ce que les gaz provenant du chlorure d'ammonium qui y était contenu fussent complètement éliminés.

Après avoir éteint le gaz allumé sous le moufle, nous avons laissé se solidifier lentement le chlorure dans la capsule de platine. La masse saline était parfaitement incolore, transparente, dépourvue de toute trace de bulle gazeuse. Elle adhérait aux parois de la capsule au point qu'il a fallu, pour la détacher, bosseler le vase en frappant sa paroi opposée. Le poids du chlorure de potassium obtenu ainsi s'est élevé à environ 56 grammes.

Les solutions salines alcooliques, provenant de la précipitation des solutions aqueuses saturées, furent réunies et évaporées dans une grande cucurbite de platine couverte de son chapiteau; le liquide, saturé vers 100°, fut versé dans trois fois son volume d'alcool à 96°, et le précipité essoré fut soumis au même traitement que le chlorure décrit ci-dessus ayant fourni les 56 grammes. Nous avons obtenu ainsi 7 grammes environ de chlorure de potassium fondu, incolore et transparent.

Les nouvelles liqueurs alcooliques séparées des précipités produits furent évaporées jusqu'à siccité; elle fournirent $0^{gr},850$ de chlorure de potassium fondu.

L'examen auquel nous avons soumis les trois chlorures dont il est parlé ci-dessus, a donné les résultats suivants :

Le chlorure du poids de 56 grammes colore en bleu *foncé* le dard du chalumeau aérhydrique; l'analyse prismatique de ce dard laisse apercevoir, à côté du spectre potassique, la raie sodique *excessivement* affaiblie, cependant sensiblement plus prononcée que celle du dard brûlant dans l'air de la salle où se fait l'observation.

Le chlorure se volatilise sans laisser trace de résidu, visible au microscope.

Le chlorure de potassium du poids de 7 grammes colore en bleu *violacé* le dard du chalumeau aérhydrique; l'analyse prismatique du dard violacé permet d'apercevoir la raie sodique faible, cependant sensiblement plus prononcée que celle donnée par le premier chlorure. Il se volatilise sans laisser trace de résidu visible au microscope; mais l'analyse prismatique des dernières vapeurs potassiques a permis de constater la présence très fugitive de la raie verte calcique.

Le chlorure du poids de $0^{gr},850$ colore le dard du chalumeau aérhydrique en *violet;* l'analyse prismatique du dard violet laisse apercevoir, à côté du spectre potassique, les raies sodiques et calciques prononcées. L'analyse prismatique de l'étincelle éclatant au-dessus de la surface d'une solution de ce chlorure, conduit au même résultat.

Nous avons considéré comme *purs les cassons volumineux de chlorure lavés, ainsi que le premier chlorure du poids de 56 grammes.*

Poids spécifique du chlorure de potassium employé pour les déterminations.

Nous avons mesuré à nouveau ce poids spécifique en nous servant, d'une part, du chlorure de potassium du chloroplatinate, et, d'autre part, du chlorure de potassium du perchlorate, en y consacrant une partie des 56 grammes décrits ci-dessus.

L'un de nous ayant été fortement incommodé par la vapeur de l'essence de térébenthine qui s'est répandue abondamment dans l'air lors de la mesure du poids spécifique dont il est parlé dans la première série de déterminations, nous avons pris le parti d'exécuter cette mesure dans le sulfure carbonique, en recourant à la méthode dite *du flacon*. Ce procédé, on le sait, comporte deux causes d'erreur : la première provient de la difficulté qui existe de fermer deux fois de suite, de la même manière, le flacon dans lequel on opère; la seconde réside dans la volatilisation du liquide que renferme le flacon, lors même que celui-ci est parfaitement bouché.

Nous avons vaincu la première difficulté en opérant comme il suit : après avoir rempli le flacon à densité soit d'eau, soit de sulfure de carbone, nous avons laissé descendre par son propre poids, dans l'ouverture, le tube rodé qui lui sert de bouchon. Cela fait, nous avons déposé, sur l'extrémité supérieure du tube, un poids de *cent grammes,* que nous avons maintenu pendant cinq minutes. Par suite de l'élasticité du verre, le diamètre du tube soudé au flacon s'élargit et un même volume du bouchon y pénètre. On observe, en effet, qu'au moment de la pose du poids sur l'extrémité du tube, la colonne de liquide contenue dans le tube capillaire s'élève brusquement, pour rester ensuite stationnaire. En retirant le poids, le bouchon serre assez dans l'ouverture pour qu'il faille un effort notable, exercé sur le corps du flacon, pour le retirer. L'expérience nous a prouvé qu'en agissant ainsi on parvient à obtenir un poids constant du liquide contenu dans le flacon, à *trois milligrammes près,* pour un poids de sulfure de carbone de $73^{gr},809$ et un poids d'eau de $58^{gr},108$, bien entendu en réalisant l'égalité de température dans les pesées du flacon plein de liquide.

Pour amener l'égalité de température entre le liquide contenu dans le

flacon à densité et l'air de la cage de la balance, nous avons rempli l'appareil de liquide ayant la température de cet air, et nous avons maintenu pendant *une demi-heure* l'appareil sous une grande cloche placée à côté de la cage ouverte de la balance, en ayant soin de nous retirer immédiatement de la salle, située au nord et dont la température reste constante dans ce cas. Au bout de ce temps, en prenant le flacon à l'aide d'une pince, nous l'avons déposé sur le plateau de la balance et nous avons attendu que, par suite de l'évaporation que subit le sulfure carbonique dans le flacon le mieux rodé, le niveau du liquide fût abaissé jusqu'au trait circulaire tracé sur le tube capillaire soudé au bouchon. En agissant de cette manière, nous avons observé que, suivant la température, deux appareils employés perdent de leur poids, par volatilisation du sulfure carbonique, de $0^{mg},75$ à $0^{mg},90$ *par minute*. Nous avons obtenu ainsi, pour poids spécifique du sulfure de carbone, 1,2702 et 1,2705 à 16°. En 1874, l'un de nous a trouvé pour poids spécifique de ce composé 1,270 87 à 14°,4 [1] par une autre méthode de détermination.

Nous avons pesé dans un tube bouché à l'émeri le chlorure de potassium concassé en fragments de dimensions convenables et chauffé vers 200° à l'air sec, dans le tube même, jusqu'à poids constant. Nous avons introduit ensuite le chlorure dans l'appareil à densité contenant une quantité suffisante de sulfure de carbone pour submerger et au delà la masse, et, afin d'éliminer l'air existant dans les fissures des cassons, nous avons placé l'appareil ouvert sous une grande cloche renfermant de l'air sec dont nous avons diminué la tension au point de faire entrer le sulfure de carbone en une vive ébullition. Après avoir laissé pénétrer de l'air sec dans la cloche, nous avons de nouveau amené le sulfure en ébullition. Pour être certains d'enlever tout l'air existant dans les fissures, nous avons renouvelé à trois reprises ces opérations.

L'appareil ayant été rempli ensuite de sulfure de carbone, de manière à faire monter une partie notable de ce liquide dans le réservoir surmontant

[1] *De la détermination du rapport proportionnel entre l'argent, les chlorures et les bromures* (Mémoires de l'Académie royale, année 1881, p. 45).

le tube capillaire, pouvant être fermé à l'aide d'un bouchon plein, usé à l'émeri, nous avons adapté le bouchon sur le réservoir, et nous avons introduit le tout sous une cloche à bords rodés, reposant sur un plan de verre dépoli, douci, et dont la planitude était parfaite. Sous cette cloche, nous avons placé également un flacon débouché contenant du sulfure de carbone pur, afin de saturer l'air de la cloche de vapeurs de ce sulfure, et d'empêcher ainsi la volatilisation de celui remplissant l'appareil à densité. Nous avons abandonné le tout, dans cet état, pendant dix-huit heures à soi-même dans la salle des balances, pour permettre au sulfure de carbone contenu dans l'appareil de prendre la température de l'air de la cage de la balance.

Après avoir retiré l'appareil de la cloche, enlevé le bouchon fermant le réservoir surmontant le tube capillaire et déposé pendant cinq minutes un poids de 100 grammes sur l'appareil, nous avons soutiré le sulfure de carbone contenu dans le réservoir. Nous avons de nouveau adapté le bouchon et placé l'appareil sur le plateau de la balance, où nous l'avons laissé jusqu'à ce que la colonne de sulfure fût descendue, par l'évaporation, au niveau du trait circulaire tracé sur le tube capillaire. A ce moment, on a fixé le poids du flacon contenant à la fois le sulfure et le chlorure préalablement pesés.

Du poids de l'appareil plein d'air sec, plein d'eau, plein de sulfure de carbone, plein de sulfure de carbone et de chlorure pesé, nous avons déduit le poids spécifique du chlorure de potassium, *en ramenant toutes les pesées au vide.*

Nous sommes entrés dans les détails qui précèdent pour montrer que nous avons eu recours à toutes les précautions nécessaires devant assurer l'exactitude des mesures. En agissant ainsi, nous avons obtenu les résultats suivants :

A. Chlorure du chloroplatinate n° 1 . .	D 16° 1,889
B. Chlorure de perchlorate	D 16° 1,921
En moyenne. . .	D 16° 1,900

Ce poids spécifique moyen représente au gramme un volume de $0^{cm^3},5263$ et déplace $0^{cm^3},479\,34$ d'air de plus que le gramme de platine servant à la pesée. En tenant compte des données météorologiques de l'air, lors de la

pesée des chlorures, la densité moyenne de l'air est 1,220; par conséquent, *un gramme* de chlorure pesé dans l'air, avec un poids de platine, perd $0^{gr},000\,584$ de plus que celui-ci. Nous avons admis ce nombre pour réduire au vide toutes les pesées de chlorure que nous avons faites. Ce nombre est supérieur seulement de $0^{gr},000\,009\,1$ à celui ayant servi à la réduction au vide des pesées consignées dans la première série de déterminations, et se confond absolument avec l'incertitude de la pesée.

De la pesée du chlorure de potassium.

La pesée du chlorure de potassium a été faite dans un *flacon-tube* bouché à l'émeri. Pour l'effectuer avec toute l'exactitude possible, nous avons pris les dispositions suivantes : les flacons-tubes, destinés à contenir les chlorures, ont été chauffés d'abord à 200°, à l'étuve, puis abandonnés au refroidissement dans l'air sec. Ils ont été déposés successivement sur le plateau de la balance, à côté de poids de platine placés dans un verre de montre. Comme contrepoids, nous avons déposé sur l'autre plateau un vase de verre étiqueté, des poids de laiton d'une masse égale à celle des poids de platine placés sur le plateau opposé, et ensuite du quartz en cassons dans le vase pour faire l'équilibre. Ce résultat étant réalisé, nous avons enlevé les poids de platine et nous y avons substitué des cassons de chlorate de potassium, dont le poids spécifique avait été mesuré, jusqu'au rétablissement de l'équilibre. Nous avons introduit ensuite les flacons débouchés, contenant le chlorure pesé, dans une étuve dont nous avons élevé et maintenu à 200° la température pendant une heure. Après ce laps de temps, les flacons ont été bouchés et abandonnés à l'air sec. Le lendemain, nous avons placé successivement les flacons-tubes sur le plateau de la balance, en leur opposant, sur le plateau opposé, la tare y correspondant. Sur *seize* pesées préparées dans ces conditions, nous avons retrouvé le poids intact pour *douze* d'entre elles, dans la limite de l'exactitude de la pesée qui, pour la balance employée, était égale à $0^{gr},000\,05$. Lorsqu'il y a eu perte de poids, sous l'influence de l'élévation de la température, comme cela a été le cas dans quatre pesées, nous avons rétabli l'égalité en plaçant dans le verre de montre indiqué ci-dessus, du

chlorure en très petits fragments, jusqu'à parfaire l'équilibre, et en introduisant, après la pesée, ce chlorure dans le flacon-tube. Nous avons constaté que la perte de poids observée dans les quatre pesées provenait de ce que le chlorure avait pris de l'eau et avait perdu celle-ci par la chaleur. En effet, le chlorure de potassium fondu est hygroscopique lorsque la quantité d'eau existant dans l'air dépasse de 65 à 70 centièmes de la saturation. Pendant les pesées, l'air de la cage de la balance a été de 80 à 90 centièmes de la saturation aqueuse.

Pour contrôler les pesées précédentes, après avoir enlevé le chlorure du flacon-tube pour l'employer à la détermination de son rapport proportionnel avec l'argent et l'avoir lavé à l'eau pure, ainsi qu'il sera dit plus loin, nous l'avons séché en le portant de nouveau à 200°, et, après refroidissement complet à l'air sec, nous l'avons pesé une troisième fois en substituant au chlorure les poids de platine ayant servi à établir l'équilibre primitif. Dans ces pesées il y a eu concordance parfaite entre la première et la troisième pesée.

Nous avons pris pour poids du chlorure dans l'air la différence entre le poids de platine avec lequel le flacon-tube plein d'air sec a été équilibré, et le poids qu'il a fallu ajouter ensuite pour obtenir l'équilibre stable, le tube contenant du chlorure de potassium.

Des masses d'argent et de chlorure de potassium employées.

Le nombre des échantillons d'argent étant de *quatorze,* nous avons divisé notre travail en deux séries *A* et *B*.

La série *A* a été effectuée en admettant, d'après l'hypothèse de Prout, le poids atomique de l'argent égal à 108, et le poids moléculaire du chlorure de potassium égal à 74.5. Ces déterminations étant achevées, nous avons exécuté la série *B* en prenant pour point de départ le résultat auquel nous a conduits la série *A*. En agissant ainsi, nous avons gagné beaucoup de temps et nous avons assuré l'exactitude des résultats.

De l'exécution des déterminations.

Les essais ont été faits dans des flacons cylindriques de verre blanc, étiquetés, fabriqués expressément pour les expériences. Le diamètre extérieur des flacons était de 6 $^1/_2$ centimètres, leur capacité moyenne de 580 centimètres cubes, et leur goulot avait 2 centimètres de diamètre. Le bouchon étiqueté, soigneusement usé à l'émeri et douci au colcotar, était terminé en pointe qui pénétrait assez avant dans le flacon.

Pour leur donner un recuit convenable, les flacons, remplis d'eau, ont été maintenus pendant quarante-huit heures dans un bain-marie vers 100°, puis lavés successivement à l'acide azotique dilué à l'eau pure, et enfin séchés à l'air. Après avoir introduit dans chaque flacon l'argent pesé, nous y avons versé, *par gramme de métal employé, trois centimètres cubes* d'acide azotique absolument pur, à 1,24 à 15°, quantité suffisante pour dissoudre l'argent, ainsi qu'il est dit dans l'exposé de la première série de déterminations. Les bouchons ayant été serrés sur les goulots, ceux-ci ont été couverts d'un vase de verre renversé, et le tout a été abandonné à lui-même, à la température ambiante, tant que l'argent, qui s'est enveloppé au bout de deux à trois jours d'azotate cristallisé, a paru encore réduire l'acide azotique en le colorant d'abord en vert, puis fortement en bleu. A la température de 16°, ce résultat n'a été réalisé qu'au bout d'une semaine. Nous avons alors desserré les bouchons et nous avons fixé les flacons inclinés à 45° dans un bain-marie dont on a élevé la température vers 35°. L'azotate cristallisé à la surface de l'argent s'étant ainsi redissous, le métal restant a attaqué lentement l'acide azotique en produisant à la fois de l'oxyde azotique et des vapeurs rutilantes. En maintenant la température du bain à 35°, tout le métal inattaqué a été dissous en quatre heures de temps, sans que nous ayons eu à craindre l'entraînement d'une trace de solution d'azotate avec les vapeurs rutilantes que nous avons laissé échapper de temps à autre. Nous nous sommes assurés de ce fait en essayant, à la liqueur décime d'acide bromhydrique, l'eau de lavage des bouchons le long desquels les vapeurs rutilantes se sont échappées.

L'argent étant complètement dissous, nous avons débouché les flacons et, tout en les maintenant dans leur position inclinée à 45°, nous avons élevé la température du bain à 100°, pour éliminer, autant que possible, les acides azoteux et hypoazotique dissous dans la solution azotique. Nous avons ajouté ensuite dans chaque flacon, et petit à petit, 150 centimètres cubes d'eau pure, portée vers 100°, pour chasser le restant des vapeurs rutilantes; on a remis les bouchons sur les flacons en ayant la précaution de ne pas les serrer, et l'on a abandonné le bain au refroidissement.

Le lendemain, chaque flacon, préalablement essuyé, a été descendu dans un *double* sac d'une étoffe épaisse teinte en noir, et plus long que lui de 10 centimètres, et porté enfin dans une chambre obscure.

Nous avons fixé successivement les flacons dans une position inclinée à 45° devant et parallèlement à un carreau de verre coloré en jaune légèrement orangé; après les avoir débouchés, nous avons laissé couler le long de leur paroi interne 50 centimètres cubes d'eau pure pour couvrir la surface de la solution d'argent d'une couche d'eau. En retirant un à un, à l'aide d'une pince à longues branches, du flacon-tube, les cassons du chlorure de potassium pesés, nous les avons introduits dans le flacon d'essai, en ayant soin de pénétrer dans le goulot, sans toucher à ses parois. Ce mode de procéder exige que chaque casson, qui est presque toujours plus ou moins fissuré, soit serré entre les pointes de la pince; il expose, par conséquent, le casson à se diviser sous l'influence de la pression et à laisser par suite tomber un éclat de côté. Cet accident nous est arrivé dans une des cinq premières déterminations et a entraîné la perte de l'une d'elles. Pour ce motif, lors des essais subséquents, nous avons vidé les flacons-tubes dans une main d'aluminium dont le bout ouvert pénétrait dans le goulot des flacons. Mais, dans l'un et l'autre cas, nous avons eu soin de laver à l'eau pure les flacons-tubes et de laisser couler les eaux de lavage, soit des flacons-tubes seuls, soit des flacons-tubes et de la main d'aluminium, dans les flacons d'essai, afin d'être certains d'avoir employé à la détermination tout le chlorure de potassium pesé.

Nous avons ajouté ensuite à l'essai, de l'eau pure jusqu'à ce que le poids du liquide employé fût égal à *trente fois* le poids de l'argent mis en expé-

rience. Cette quantité équivaut à près de la moitié du poids de l'eau que les flacons peuvent contenir.

Après avoir redressé les flacons, nous les avons fermés en serrant fortement les bouchons, puis nous avons relevé le double sac au-dessus des flacons, et replié l'extrémité des sacs sur les goulots; enfin nous avons fixé solidement, à l'aide de ficelles, les sacs sur les bouchons.

Nous avons couché alors les flacons horizontalement dans une caisse suspendue, à l'aide de cordes, dans la chambre obscure. La caisse ayant été fermée à l'aide de son couvercle, on a soumis le tout, pendant *trois heures*, à une vive agitation. Les flocons de chlorure d'argent ayant été réduits ainsi à l'état de division extrême, nous avons déposé dans une armoire en métal les flacons debout jusqu'au lendemain, afin d'amener par le repos le chlorure d'argent divisé au minimum de solubilité dans l'eau mère.

Nous avons procédé alors à la détermination du titre de l'eau mère des *deux* séries *en nous conduisant comme si le travail exposé dans la première partie de ce mémoire n'avait pas été exécuté*. Seulement, nous sommes partis du principe démontré en fait par l'un de nous dans ses recherches de *statique chimique*, et qui consiste à dire qu'une solution de *chlorure d'argent* précipite à la fois par la liqueur décime d'azotate d'argent et par la liqueur décime de chlorure de potassium, et que l'*intensité* du trouble produit dans les deux cas est la même; que, partant, il suffit de ramener l'eau mère d'un essai d'argent, à l'aide d'un chlorure, à produire un trouble d'une *égale intensité*, par l'addition successive de l'une ou de l'autre liqueur décime, pour être certain que l'argent et le chlore existent dans cette eau mère, exclusivement à l'état de chlorure d'argent.

Nous l'avons dit en commençant ce chapitre, pour l'exécution de la série *A*, les masses d'argent et de chlorure de potassium employées ont été pesées en partant de l'hypothèse de Prout. Pour effectuer la série *B*, les masses d'argent et de chlorure de potassium ont été calculées et pesées d'après le résultat de l'expérience acquise par la série *A*, en ramenant, dans les deux cas, l'eau mère de l'essai à fournir un trouble d'une égale intensité, par l'addition à un même volume de cette eau mère, de volumes égaux de liqueurs décimes.

Pour effectuer ces recherches, nous avons prélevé successivement dans

les flacons recouverts de leurs sacs de toile noire (et placés à *trois mètres et demi* du carreau jaune orangé éclairant la chambre obscure), à l'aide d'une pipette de capacité convenable, de l'eau mère parfaitement éclaircie par un repos suffisant, et nous en avons introduit exactement 50 centimètres cubes dans chacun des deux vases cylindriques de 4 centimètres de diamètre. Nous avons déposé sur des plans de verre ces deux vases, à la hauteur de l'œil, à une distance de 5 à 6 centimètres du carreau coloré en jaune orangé fixé dans la croisée ouest de la chambre obscure. La lumière transmise par ce carreau provenait de la lumière réfléchie par un mur peint en blanc mat, ne recevant pas la radiation solaire directe.

Avant de continuer cet exposé, nous devons dire qu'à la distance de 5 à 6 centimètres du carreau jaune orangé, le degré de l'éclairage était tel qu'on apercevait aisément, après une attente de *une* à *deux* minutes, l'apparition d'une faible zone opalescente à la surface d'une solution au $^1/_{100\,000}$ d'azotate d'argent, contenue dans un vase cylindrique de 4 centimètres de diamètre, sur laquelle on avait laissé tomber *une seule* goutte de liqueur décime de chlorure de potassium, à l'aide d'une pipette qui en débite *vingt-cinq* par centimètre cube, étant placée dans une position verticale. A la même distance de 5 à 6 centimètres du carreau, on parvenait à distinguer, avec certitude, la *différence* entre l'intensité du trouble produit dans 50 centimètres cubes de solution d'azotate d'argent au $^1/_{100\,000}$ contenus dans deux vases de 4 centimètres de diamètre, après avoir reçu l'un cinq gouttes et l'autre quatre gouttes de liqueur décime de chlorure de potassium.

Le mélange étant convenablement fait, nous avons constaté, sans doute possible, cette différence d'intensité de trouble, que nous ayons jugé l'opalescence produite, après une attente de *trois* à *cinq* minutes, en regardant les essais soit *verticalement*, soit *horizontalement*. La différence d'opalescence s'est maintenue en substituant à la solution d'azotate d'argent au $^1/_{100\,000}$ une solution de chlorure de potassium au degré proportionnel de dilution et en nous servant dans l'un des vases de cinq gouttes et dans l'autre vase de quatre gouttes de liqueur décime d'azotate d'argent. *C'est dans cette limite étroite que nous avons jugé de l'égalité ou de l'inégalité de l'opalescence produite respectivement par l'addition de cinq gouttes de la liqueur décime d'azotate d'argent ou de cinq gouttes de la liqueur décime de chlorure de*

potassium, dans l'eau mère prélevée, à l'aide d'une pipette, des flacons d'essai, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

En opérant de cette manière, nous avons reconnu que, suivant l'état de désagrégation des flocons de chlorure d'argent, le liquide prélevé des essais dans lesquels l'argent et le chlorure de potassium ont été pesés dans le rapport de 108 à 74,5, n'a commencé à fournir de zone opalescente, par l'addition de la liqueur décime d'azotate d'argent, qu'après avoir reçu successivement, et par 10, par 5, par 4, par 2, par 1, soit pour une somme de *vingt centimètres cubes* de liqueur décime de chlorure de potassium, et, qu'après l'addition de ce volume de liqueur décime, il a fallu ajouter un *surplus* de liqueur décime de chlorure de potassium, s'élevant de 2 à 2,2 centimètres cubes, soit un total de 22 à 22,2 centimètres cubes pour apercevoir, *dans le même temps,* l'apparition d'une zone opalescente d'une égale intensité, à la surface du liquide d'épreuve, ou un trouble de même intensité du liquide, après l'égale répartition de la zone opalescente dans le restant de la liqueur.

Nous avons toujours effectué cette répartition comme contrôle du jugement porté sur l'intensité relative de la zone opalescente observée auparavant à la surface du liquide.

Nous avons décidé du volume de liqueur décime de chlorure de potassium à ajouter à l'essai, pour transformer en chlorure d'argent tout le métal existant dans l'eau mère à l'état d'azotate, en nous réglant constamment :

1° Sur l'intensité du trouble produit à la surface de l'eau mère, par l'addition de la liqueur décime de chlorure, et sur le temps requis pour la formation de ce trouble;

2° Sur l'intensité *relative* de la zone opalescente, et, après la répartition de cette zone, de l'opalescence résultant de l'addition, à un volume égal d'eau mère, d'un volume égal (cinq gouttes) de liqueur décime d'argent ou de chlorure de potassium.

Lorsque nous avons jugé l'égalité de l'opalescence réalisée, comme contrôle, en continuant l'addition de liqueur décime, soit de chlorure, soit d'argent, nous avons dépassé la limite et nous sommes revenus ensuite en sens inverse à l'égalité. Cette manière de procéder nous a permis d'arriver à une grande précision et de nous faire une idée nette de l'exactitude à

laquelle on peut atteindre dans les essais d'argent, à l'aide d'un *chlorure,* bien entendu en y mettant le temps et les soins voulus. La série *A*, comprenant *quatre* déterminations de rapport proportionnel, achevées sans accident, a exigé un travail de *quarante heures,* réparties sur *cinq jours* passés dans la chambre obscure.

Pour l'exécution de la série *B*, nous avons pris pour point de départ le résultat obtenu par la série *A*. Deux voies nous étaient ouvertes : ou bien diminuer le poids du métal de la quantité trouvée à l'état d'azotate dans l'eau mère des essais de la série *A*, ou bien augmenter le poids du chlorure de potassium proportionnellement au défaut constaté, ce qui, quant au résultat final, revient au même. C'est à ce dernier parti que nous nous sommes arrêtés, par le motif que c'est à l'unité argent que nous avions à rechercher la quantité de chlorure correspondante. Le poids atomique de l'argent étant supposé = 108, le résultat de la série *A* conduit au poids moléculaire du chlorure de potassium = 74,6534. En conséquence nous avons pesé dans l'air, *aussi près que possible,* un poids de chlorure égal à $7^{gr},4610$, correspondant à $7^{gr},465\ 34$ dans le vide. Les chlorures employés étant les mêmes, s'il y a identité dans les différents échantillons d'argent, l'eau mère de tous les essais doit produire un trouble d'une égale intensité par les deux liqueurs décimes. L'essai est amené ainsi à cette simple constatation, et, au cas d'inégalité de trouble, à ramener l'eau mère à l'égalité par l'addition successive de l'une ou de l'autre liqueur décime; ce que nous avons fait pour les onze déterminations de la série *B*.

Avant d'exposer le résultat des *quinze* essais, nous devons dire que *toutes* les additions des liqueurs décimes ont été faites par M. Depaire, et que les liqueurs décimes ont été préparées et conservées avec tous les soins possibles.

Les pipettes ayant servi au débit des liqueurs décimes ont été *confectionnées, vérifiées* et *employées* en suivant exactement les indications consignées dans la note nº 3 du mémoire de l'un de nous, intitulé : *De la détermination du rapport proportionnel entre l'argent, les chlorures et les bromures* [1].

[1] *Mémoires de l'Académie royale de Belgique,* t. XLII, année 1881.

Série *A*.

Les lames d'argent employées provenaient d'un culot de métal obtenu par la réduction d'une solution d'azotate d'argent par le sulfite cuivreux ammoniacal. Le métal a été affiné, à *deux reprises,* au dard du chalumeau aérhydrique dans une coupelle de phosphate basique de calcium. Avant d'être soumis au laminage, le culot a été traité au rouge par de l'*hydrogène pur*.

Le chlorure de potassium provenait du chloroplatinate de la partie n° I.

		gr.
Poids du chlorure	dans l'air	7,445 30
— —	dans le vide	7,449 65
— de l'argent	dans l'air	10,798 85
— —	dans le vide	10,799 49

Après la double décomposition et l'agitation pendant *trois heures,* l'essai a été abandonné à lui-même jusqu'au lendemain. L'eau mère était absolument limpide.

1° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'azotate d'*argent* ne produisent à la surface de 50 centimètres cubes d'eau mère prélevée aucune zone opalescente après une attente de quinze minutes;

2° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère prélevée une forte zone opalescente;

3° *Dix centimètres cubes* de liqueur décime de *chlorure de potassium,* ajoutés à l'eau mère contenue dans le flacon, y produisent instantanément un trouble très intense. Ce fait étant constaté, on restitue à l'eau mère le liquide prélevé pour les essais n°s 1 et 2, ainsi que les eaux de lavage des cylindres;

4° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'*azotate d'argent* répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation suivie d'un repos suffisant, ne produisent aucune zone opalescente après une attente de quinze minutes;

5° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément une zone opalescente à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère;

6° *Cinq centimètres cubes* de liqueur décime de *chlorure de potassium,* ajoutés à l'eau mère contenue dans le flacon, y produisent instantanément

un trouble intense. Ce fait étant constaté, on restitue à l'eau mère le liquide prélevé pour les essais n°s 4° et 5°, ainsi que l'eau de lavage des cylindres;

7° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'*azotate d'argent* répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation suivie d'un repos suffisant, n'y produisent aucune zone opalescente après une attente de quinze minutes;

8° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément une zone opalescente à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère;

9° *Quatre centimètres cubes* de liqueur décime de *chlorure de potassium,* ajoutés à l'eau mère contenue dans le flacon, y produisent instantanément un trouble intense; ce fait étant constaté, on restitue à l'eau mère le liquide prélevé pour les essais n°s 7 et 8, ainsi que l'eau de lavage des cylindres;

10° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'*azotate d'argent* répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation suivie d'un repos suffisant, n'y produisent aucune zone opalescente après une attente de quinze minutes;

11° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément une zone opalescente à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère;

12° *Deux centimètres cubes* de liqueur décime de *chlorure de potassium,* ajoutés à l'eau mère contenue dans le flacon, y produisent instantanément un trouble fort. Ce fait étant constaté, on restitue à l'eau mère le liquide prélevé pour les essais n°s 10 et 11, ainsi que l'eau de lavage des cylindres;

13° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'*azotate d'argent,* répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation suivie d'un repos suffisant, y produisent une zone opalescente très faible, après une attente de trois minutes;

14° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément une zone opalescente à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère;

15° La répartition dans le restant du liquide de la zone opalescente produite à la surface de l'essai n° 13, et la répartition dans le restant du liquide de la forte zone opalescente produite à la surface de l'essai n° 14, fournissent

des liquides inégalement troubles; le trouble de l'essai n° 14 est *incomparablement* plus intense que celui de l'essai n° 13 ;

16° *Un centimètre cube* de liqueur décime de *chlorure de potassium* ajouté à l'eau mère contenue dans le flacon, y produit instantanément un trouble fort; après la constatation de ce fait, on restitue à l'eau mère le liquide prélevé pour les essais n°s 13 et 14, ainsi que l'eau de lavage des cylindres;

17° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'*azotate d'argent,* répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation suivie d'un repos suffisant, y produisent une zone opalescente faible, après une attente d'une minute;

18° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément une zone opalescente à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère;

19° La répartition dans le restant du liquide de la faible zone opalescente produite à la surface de l'essai n° 17, et la répartition dans le restant du liquide de la zone opalescente produite à la surface de l'essai n° 18, fournissent des liqueurs inégalement troubles. Le trouble de l'essai n° 18 est au minimum le *double* de celui de l'essai n° 17.

20° *Dix gouttes* de liqueur décime de *chlorure de potassium,* ajoutées à l'eau mère contenue dans le flacon, y produisent instantanément un trouble; après la constatation de ce fait, on restitue à l'eau mère le liquide prélevé pour les essais n°s 17 et 18, ainsi que l'eau de lavage des cylindres;

21° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'*azotate d'argent* répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation suivie d'un repos suffisant, y produisent une zone opalescente faible, après une attente d'une minute;

22° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément une zone opalescente faible à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère;

23° La répartition dans le restant du liquide de la zone opalescente faible produite à la surface de l'essai n° 21 et la répartition dans le restant du liquide de la zone opalescente faible produite à la surface de l'essai n° 22, fournissent des liqueurs *inégalement* troubles; le trouble de l'essai n° 21 nous paraît supérieur de $^1/_4$ à celui de l'essai n° 22;

24° *Cinq gouttes* de liqueur décime d'*azotate d'argent,* ajoutées à l'eau mère contenue dans le flacon, y produisent un trouble presque instantané; après la constatation de ce fait, on restitue à l'eau mère le liquide prélevé pour les essais n°s 21 et 22, ainsi que l'eau de lavage des cylindres;

25° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime d'*azotate d'argent* répandues à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère, préalablement éclaircie par l'agitation suivie d'un repos suffisant, y produisent instantanément une faible zone opalescente;

26° *Cinq gouttes exploratrices* de liqueur décime de *chlorure de potassium* produisent instantanément une faible zone opalescente à la surface de 50 centimètres cubes de l'eau mère;

27° La répartition dans le restant du liquide de la zone opalescente faible produite à la surface de l'essai n° 25, et la répartition dans le restant du liquide de la zone opalescente faible produite à la surface de l'essai n° 26, fournissent des liqueurs *inégalement* troubles; le trouble du liquide de l'essai n° 25 ne paraît que la moitié seulement de celui du liquide de l'essai n° 26.

L'égalité doit être renfermée dans *deux gouttes et demie* des *cinq gouttes* d'*azotate d'argent* ajoutées à l'eau mère au n° 24. Il y a donc lieu de retrancher deux gouttes et demie des dix gouttes de *chlorure de potassium* ajoutées à l'eau mère lors de l'essai n° 20.

En résumé, pour amener l'essai à fournir une eau mère produisant un trouble d'une égale intensité par l'emploi des deux liqueurs décimes, il a fallu lui ajouter *vingt-deux centimètres cubes et sept gouttes et demie* de liqueur décime de chlorure de potassium, soit *vingt-deux centimètres cubes et vingt-huit centièmes,* ou 22,28 × 0,691 22 de chlorure de potassium.

Il résulte de là que le rapport proportionnel de l'argent et du chlorure de potassium employés est :

: : 100,000 : 69,1240.

(Les documents relatifs à la série *B* n'ont pu être trouvés parmi les notes de J.-S. Stas.)

W. S.

神仙書

Shēn-Siēn-Shū.

LE LIVRE
DES ESPRITS ET DES IMMORTELS

ESSAI DE MYTHOLOGIE CHINOISE

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

PAR

Ch. de HARLEZ,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

(Présenté à la Classe des lettres dans la séance du 1er février 1892.)

INTRODUCTION.

§ I. — Coup d'oeil général sur la mythologie chinoise.

La mythologie chinoise, si l'on peut se servir de ce terme [1], forme une des pages les plus curieuses, les plus singulières des annales de la Chine et, j'oserais dire, de l'humanité. Unique en son genre par sa nature, elle a encore ceci de tout spécial, que l'on peut, pour ainsi dire, toucher son origine du doigt et en suivre le développement de siècle en siècle.

Un exposé complet des personnages célestes créés par les auteurs chinois serait bien long et bien difficile [2]. Long, car le nombre de ces êtres supérieurs, nés ou devenus tels, est immense; le *Shen-Sien Tong-Kien*, ou « histoire de l'intervention des êtres surhumains dans les choses de ce monde », n'en met en scène pas moins de huit cents, sans en épuiser la liste; difficile, parce que les documents nécessaires font défaut; beaucoup même, parmi ces immortels, ne sont connus que par les récits des voyageurs ou des missionnaires, et leur nombre croît et varie tous les jours. Aussi l'on ne possède en Europe que des résumés assez courts, dans des livres qui traitent de la Chine en général, ou quelques monographies éparses.

Dans son ouvrage sur les fêtes annuelles célébrées à Emoui, M. de Groot, ancien consul de Hollande en cette ville, a traité assez longuement des génies honorés par le peuple du Fo-Kien. Ce livre est certainement l'œuvre d'un philologue distingué, et, au point de vue de la connaissance des textes, il mérite généralement des éloges; malheureusement, le docte auteur a voulu en faire, comme je l'ai expliqué ailleurs [3], une œuvre de polémique et d'apo-

[1] Impropre, puisqu'il ne s'agit point de vrais mythes ou de phénomènes naturels personnifiés.

[2] Ajoutons qu'il serait inutile, car la plupart de ces immortels n'appartiennent aucunement au culte de la nation.

[3] *Les Religions de la Chine*, pp. 16, 266 et 271.

logétique évolutionniste et animiste, et il a suivi tous les anciens errements qui faisaient de l'histoire religieuse de la Chine un chaos où tous les temps, les pays, les races, les doctrines, les influences les plus diverses se confondent dans un pêle-mêle inextricable; où les créations du III[e] siècle A. C. et plus récentes encore sont données comme les conceptions originaires de la race chinoise; où les faits et les textes sont pliés aux besoins d'un système déterminé.

Qu'il me soit permis d'insister encore sur ce point essentiel : quand on puise dans un auteur chinois un texte relatif à une doctrine, à une institution, les règles élémentaires de la critique exigent que l'on examine à quelle époque, à quel peuple, à quel système appartient cet écrivain, et que l'on attribue à chacun ce qui lui revient, et cela seulement. Que dirait-on du philologue qui présenterait indifféremment des citations d'Hésiode, de Plutarque, de Démocrite, d'Épicure, de Platon ou de Gorgias, pour rendre compte de la religion de la Grèce antique, de l'Hellade primitive?

Que l'on évite donc aussi ce procédé peu scientifique quand il s'agit de la Chine, et que là, comme ailleurs, on suive en tout les règles de la critique historique; la science ne pourra qu'y gagner.

Il est vrai que cette manière de procéder, en ce qui concerne l'empire du Milieu, venait de l'opinion universellement reçue, que les populations de la Chine formaient un ensemble tout homogène et que les Chinois n'ont jamais changé.

Or, rien n'est plus faux que ces deux thèses passées comme en axiomes.

Nous devons, à ce sujet, entrer dans quelques détails afin de donner à nos lecteurs une idée exacte de la nature des génies et des héros chinois, ainsi que de leurs diverses origines.

Lorsque le peuple aux cheveux noirs, comme il s'intitulait lui-même, franchit le Hoang-ho vingt-trois siècles environ avant notre ère, il trouva le pays occupé par des tribus nombreuses, d'origines et de mœurs très différentes [1]. Les unes, et parmi elles les Tcheous, semblaient appartenir à la race

[1] Cf. de Lacouperie, *Les langues de la Chine avant les Chinois*. — Plath, *Die fremden barbarischen Stämme im alten China*. — Neumann, *Die Urbevölkerung des Chin. Reiches*, etc.

aryaque; les autres, plus sauvages, se rapprochaient de celles que l'on appelle Kouchites à l'occident de la Chine, ou de hordes plus barbares encore. La puissance des nouveaux arrivés s'étendit lentement et progressivement, tantôt par la force des armes, tantôt — car tout doit être singulier dans ce singulier pays — par la soumission volontaire de populations désireuses d'être mieux gouvernées que par leurs chefs indigènes. De là ce précepte politique des Kings qu'on ne retrouverait pas ailleurs : « Gouvernez de façon que les peuples voisins se donnent à vous volontairement ».

Au XIVe siècle de l'ère chrétienne, la domination chinoise proprement dite ne s'étendait pas beaucoup au delà du Yang-Tche-Kiang. Plus au midi, des peuples indigènes, indépendants en réalité, ne fournissaient guère au monarque chinois qu'un tribut d'honneur; quelques provinces du sud et du sud-ouest ne reconnaissent son pouvoir que depuis deux siècles, et moins encore.

Ces peuples divers avaient leurs langues, leurs coutumes, leurs croyances particulières, et si l'écriture chinoise est restée figurative, cela s'est fait principalement pour que les différentes parties de l'empire pussent communiquer avec l'autorité supérieure par l'écriture, alors même que les relations étaient impossibles par la parole.

La féodalité qui se constitua puissante et divisa l'empire dès avant le IXe siècle A. C., et cela sous la suzeraineté d'un monarque d'une dynastie non chinoise, contribua naturellement à maintenir l'individualisme de ces peuples divers, à perpétuer les cultes régionaux et, conséquemment, à altérer de plus en plus la religion des conquérants venus du centre de l'Asie. Cela se fit avec d'autant plus de facilité que le culte du Dieu suprême, de Shang-ti, le maître du ciel (*Tien tchi-ti, tchou*) ayant été réservé au souverain universel, il n'était resté aux princes vassaux que celui des génies locaux de leurs États. Ainsi le polythéisme, le shamanisme même, longtemps réprimé par le pouvoir central, entrèrent dans les pratiques religieuses et les croyances si simples des premiers Chinois. Il est très remarquable que les provinces du midi et du sud-ouest, qui gardèrent le plus longtemps leur indépendance, sont aussi celles où la démonolâtrie et le culte des héros ont pris la plus grande extension.

Ce n'est point tout encore. Les expéditions des empereurs chinois dans les régions occidentales, jusqu'aux confins de l'Assyrie, mirent leurs sujets en rapport avec ce puissant empire et les royaumes hindous. Aussi l'influence de ces contrées lointaines ne tarda-t-elle pas à se faire sentir. Le brahmanisme n'est certainement pas étranger au système philosophique de Lao-tze; des divinités occidentales telles que *Ssi-Wang-mu*, la Mère royale de l'ouest, ont été reçues dans l'Olympe chinois à une époque peut-être antérieure encore.

Puis le bouddhisme, dès le IIe siècle P. C., apporta sur la Terre des Fleurs, ses cieux et ses enfers, avec leurs Bouddhas et Bodhisattwas, leurs dieux et les rois des régions de torture.

Les taoïstes, anxieux de garder tous les moyens de supériorité et possesseurs, à les en croire, du breuvage d'immortalité, voulurent rivaliser d'imagination créatrice avec les disciples de Çâkyamuni, et créèrent toute une hiérarchie d'êtres purement célestes ou terrestro-célestes, qui n'eut point à rougir devant les dieux et les illuminés (bouddhas) de l'Inde. Les princes et les grands hommes que leurs vertus et leurs bienfaits avaient fait associer au culte de Shang-ti, du ciel et de la terre, furent remplacés ou tout au moins éclipsés par cette foule de nouveaux hôtes des régions célestes que les prétendus disciples du Tao y logèrent avec une générosité qui ne faillit jamais.

De son côté, le peuple, voyant se multiplier devant lui les habitants des cieux préposés à sa vénération comme génies protecteurs, prit goût à ce développement qui semblait favoriser ses intérêts les plus chers, et se mit à son tour à créer, à sa fantaisie, des êtres célestes chargés de veiller à la garde des personnes et des biens, de servir de patrons aux diverses professions ou de génies tutélaires de lieux déterminés.

Enfin les empereurs chinois, qui ne sont point, pour rien, *fils du ciel*, réclamèrent le droit de donner la consécration officielle à ces créations des peuples, et de doter à leur gré l'Olympe chinois de nouveaux occupants.

On comprend, par ce court aperçu, quelles durent être les fluctuations de la religion chinoise, combien on doit éviter de faire de ses diverses phases un ensemble homogène et d'en expliquer le commencement par ce qui en est un stade éloigné ou même final.

Nous devons donc procéder ici comme dans l'histoire générale des religions chinoises, c'est-à-dire au moyen des textes originaux et des meilleurs commentaires, les consultant sans idée préconçue, les laissant parler sans leur prêter rien de soi et en n'en tirant rien que les conclusions qu'ils comportent.

Mais cette tâche, même jusqu'à ces derniers temps, n'était point facile à remplir : les livres chinois qui contiennent l'histoire d'un certain nombre d'habitants des cieux appartiennent à l'école taoïste et ne s'occupent que de ses héros, dont la plupart même sont ignorés du peuple et n'ont aucune part dans le culte.

Heureusement, un ouvrage publié il y a peu de temps, en des circonstances particulières, est venu combler cette lacune dans une certaine mesure. Je veux parler du *Tsih shuo-tsiuen-tchuen*, dont le savant sinologue, M. Imbault-Huart, nullement suspect de partialité, a dit qu' « on y trouve presque tous les textes relatifs à toutes les divinités [1] ».

L'auteur, chinois chrétien et profondément versé dans la littérature de son pays, s'est proposé, en mettant ce livre au jour, d'étaler aux yeux de ses compatriotes le spectacle complet de leur culte, la galerie des personnages qu'ils vénèrent et qu'ils prient et, en même temps, par des extraits d'auteurs chinois comme par ses propres raisonnements, de leur faire comprendre toute la fausseté, souvent aussi la ridiculité de ces croyances et de ces apothéoses. Son ouvrage se divise donc en deux parties, parfaitement séparées, et que l'auteur distingue lui-même avec le plus grand soin ; la partie historique, composée exclusivement de textes chinois authentiques, ajoutés les uns aux autres, et la partie que je qualifierai de polémique, dont l'intérêt est exclusivement personnel et local.

Nous nous en tiendrons uniquement à la première, cela va de soi. Par sa nature objective et indépendante, elle est entièrement soustraite à l'influence de la seconde. Mais nous ne bornerons pas à elle seule le champ de notre étude, car, quelle que soit son étendue, ce livre est encore loin d'être complet.

[1] Voir le *Journal Asiatique*, 1884, nov.-déc., p. 393. Le titre de cet ouvrage signifie : « Exposé véritable de toutes les légendes (récits) » et contient la biographie de cent cinquante habitants du ciel ; nous en avons ajouté un grand nombre d'autres qui n'y sont point mentionnés.

Aussi nous avons cru devoir explorer tous les livres originaux que nous avons pu nous procurer, sans négliger les ouvrages européens qui pouvaient servir quelque peu à notre fin ; mais de ceux-ci l'utilité est bien restreinte. Nous n'avons point accueilli cependant toutes les biographies d'*immortels* qu'on trouve dans les recueils chinois, parce qu'elles contiennent, comme il a été dit plus haut, une foule de noms que la religion chinoise ignore et qui ne figurent que dans les écrits des taoïstes. Nous avons cru devoir rester dans les bornes de notre sujet, qui ne dépassent pas celles du domaine de la religion.

§ II. — Sources de cette Étude.

Les principaux ouvrages consultés, outre les dictionnaires philologiques ou encyclopédiques qu'il serait superflu d'énumérer, sont les suivants :

Le *Shen-sien-Tong-Kien* (Miroir complet des Esprits et des Immortels). Histoire merveilleuse de la Chine. 42 vol. in-12, contenant environ 4,000 pages.

Le *Shen-sien-tchuen* (Traditions), par Kô Kong. Biographie de quatre-vingts Immortels.

Le *Shen-sien tsa-ki* (Mémoires mêlés). Histoire des génies, par Tcha fang Yan, de l'époque des Song.

Le *Lie-Sien tchuen* (Traditions des principaux Immortels), 4 vol. in-8°. Du III[e] siècle P. C.

Le *Sse-lei-fu,* avec ses divers suppléments. Encyclopédie de Wu-shu des Songs. 42 vol. in-18.

Le *Sie-shi* ou « Livre des faits merveilleux », de Tcheng Sin Yong. 4 vol.

Le *Seu shen ki.* Recherches sur l'histoire des Esprits. Biographie de cent quatre-vingt et un Immortels. 2 vol. in-8° avec fig.

Le *Shan hai King* (Livre des monts et des mers). Géographie fantaisiste, datant de l'époque des Tsin ou des Han. 4 vol. in-18 ou 3 in-8°.

Le *Lu-sze.* Recueil de faits, de traités historico-légendaires et hagiographiques, par Lo-pi, du XII[e] siècle P. C. 16 vol. in-8°.

Le *Sze-ki*. Mémoires historiques de Sze-ma-tsien, principalement ses traités religieux : *Fong-shan-shu, Li-shu,* etc.

Le *Tong-Kien-Kang-mu*. L'Histoire universelle de la Chine, de Sse-ma-wen kong, arrangée par Tchou-hi.

Le *Tong-kien-yi-shi-lu*. Histoire universelle de la Chine jusqu'à la dynastie présente; en quatre-vingt-douze livres, jusqu'aux Ming, et vingt livres pour cette dernière dynastie; par Gu-Shing-Hiwen, 1644.

Ta-t'sing T'ong-li. Les rites complets de la dynastie actuellement régnante. De Tao-kuang. 54 vol.

Pek-tsiang t'u-tchuen. Biographie des grands généraux. 2 vol. in-8°.

Yeu-hio ku-sze tchong-lin. Encyclopédie de la jeunesse (nouvelle édition). 4 vol in-8°. Par *Tsu Sheng-Yong*.

Tsang pu yeu hio ku-sze. Id., 5 vol.

Yu-li tchao-tchuen. Livre taoïste exposant les mystères de l'autre monde.

Pour l'intelligence des textes, nous donnerons à la fin de cet ouvrage la liste des dynasties et des empereurs chinois avec les principaux noms d'année.

Mais, avant d'introduire nos lecteurs dans cette singulière galerie qui compose l'Olympe chinois, nous devons leur faire connaître les caractères généraux de ses habitants et les différentes classes qui les partagent.

§ III. — Les esprits et les héros chinois en général.

Ce n'est point chose facile que de rendre d'une manière convenable les expressions employées par les Chinois en matière religieuse et philosophique. Les termes d'Olympe, de Panthéon, de mythologie, de divinités, de génies même sont inexacts et répondent mal aux conceptions chinoises. La Chine n'a point d'Olympe ou de séjour spécial des dieux. Parmi les êtres surhumains ou *surhumanisés* (qu'on me permette ce terme nécessaire), il en est peu, s'il en est, qui puissent être qualifiés de divinités. Tout le reste se compose d'esprits d'un rang inférieur ou d'hommes élevés, par une cause

quelconque, à une condition qui les rapproche des esprits; et de la masse totale, les uns habitent le ciel; les autres, la terre ou quelqu'autre demeure astrale. La Chine n'a rien dans son vocabulaire qui corresponde au mot Dieu tel que nous le comprenons. Pendant de longs siècles, le *peuple à tête noire* n'eut de noms que pour *Shang-ti* et les *Shen* : *Shang-ti,* le souverain suprême résidant au ciel d'où il régit les affaires humaines, et les *Shen,* de nature immatérielle, à l'intelligence pénétrante, habitant soit le ciel, soit la terre; les uns veillant à la garde du sol, des montagnes et des cours d'eau; les autres sans fonction déterminée mais se mêlant, à l'occasion, aux choses de ce monde. Derrière eux, pour ainsi dire, le *T'ien* paraissait tantôt comme synonyme figuré de Shang-ti, tantôt comme représentant l'ordre matériel et moral universel ou comme la puissance d'action qui a son siège dans les espaces empyréens; c'était tout.

Vers l'époque moyenne, lorsque la race chinoise proprement dite eût perdu l'hégémonie et que le triomphe de la féodalité eut permis aux races vaincues de reprendre leur influence, tandis que la place faite au culte de Shang-ti le réléguait nécessairement dans l'ombre, les *Shen* et le *T'ien* accaparèrent presque exclusivement les honneurs du culte, et le polydémonisme prit un développement qui ne connut plus de terme ni de bornes. Mais ce fut surtout sous l'action des Shamans, adeptes prétendus du Tao, que s'opéra cette transformation. A partir des dynasties de Tsin et de Han (255 A. C.), nous voyons les Fang-shi et les Tao-she présenter sans cesse de nouveaux objets de vénération aux trop crédules souverains. D'autre part, les disciples du Tao, ayant inventé le breuvage d'immortalité, devaient bien en démontrer la vertu merveilleuse. Aussi les voyons-nous créer toute une classe d'immortels ou d'êtres humains passés à l'immortalité par l'usage de cette liqueur magique dont le secret avait été révélé du ciel par Lao-tze ou quelqu'autre habitant de l'empyrée. Ceux-ci formèrent une catégorie différente des Shen, et dès lors les personnages présentés à la vénération publique formèrent deux genres distincts dont nous allons exposer les attributs caractéristiques. Notons, avant cela, que les Bouddhas, les Bodhisattwas et maints dieux de l'Inde brahmanique vinrent s'ajouter aux occupants de ces deux classes.

Shen, Sien, tels sont les termes employés, depuis quelques siècles, dans les titres des livres chinois qui traitent des êtres *surnaturels* ou *surnaturalisés.* Nous avons vu plus haut le *Shen-Sien-Tong-Kien,* le *Shen-Sien Tchuen,* le *Shen-Sien-Tsà-Ki,* etc. C'est qu'en effet ces deux mots comprennent toute la hiérarchie supra-terrestre, et bien que ces ouvrages appartiennent à l'école taoïste, il n'en est pas moins vrai que leur nomenclature et leurs héros se sont introduits en grande partie dans le culte populaire et même officiel, car le fils du ciel a canonisé plus d'une création de la fantaisie taoïque ou bouddhique.

Force nous est donc de nous y arrêter et d'étudier le ciel chinois en partant de ce point de vue. Que sont donc les *Shen* et les *Sien?*

La réponse à la première partie de cette question est des plus simples. Les *Shen* sont restés ce qu'ils étaient à l'origine, des esprits dans le sens propre du mot, puisqu'ils sont invisibles, immatériels, intelligents et qu'ils se transportent à volonté dans l'espace, pénétrant le secret des cœurs. Ils président toujours au sol, aux monts, aux fleuves et aux astres, ou bien ils habitent le ciel d'où ils descendent parfois pour accomplir une mission momentanée.

A cette catégorie se rattachent les Bouddhas, les Bodhisattwas les plus élevés et les dieux de l'Inde reçus dans les temples de l'empire du Milieu.

Les *Sien* ne sont pas aussi faciles à définir et à caractériser avec précision. Le mot *Sien* est généralement rendu par « immortel », mais il n'a point ce sens par lui-même. Le caractère qui le représente figure un homme habitant les montagnes; on en verra plus loin la raison. *Sien,* avec d'autres hiéroglyphes, signifie également « aller çà et là comme dans une pantomime », « être fin et subtil », « être à la tête », « se lever comme la lumière du soleil ». Notre *Sien* a quelque chose de ces diverses acceptions; c'est l'homme élevé au-dessus de la condition ordinaire, le personnage surhumain qui circule comme un esprit et s'élève comme les rayons du soleil. Voici du reste quelques textes où se révèle la conception taoïste.

« Vieillir et ne point mourir », est-il dit au *Shen-sien-tchuen,* « est ce qu'on appelle *Sien.* Le *Sien* quitte ce monde et se retire dans les montagnes. Le saint n'atteint pas le *Sien,* dit Yong-hong, car celui-ci opère des choses mystérieuses, miraculeuses, étranges ».

La préface du Shen-Sien Tong-Kien donne, à ce sujet, des détails plus circonstanciés, mais au point de vue exclusif de son auteur. En voici les passages principaux :

« Dans tout l'ensemble des êtres célestes et surhumains, les *Sien* occupent le premier rang et dominent tout le reste. Mais tous : immortels (*Sien*), esprits (*Shen*), saints (*Sheng,* saints selon les doctrines confucéennes) ou *bouddhas,* sont de même nature et proviennent d'une même source; les lieux d'origine seuls sont différents, les uns ayant paru et vécu à l'est, les autres à l'ouest; et, parmi les premiers, beaucoup sont venus dans les régions orientales (*la Chine*). Ce sont des branches différentes d'une même famille [1], dont l'éloignement des temps a fait oublier l'origine commune, l'ancêtre commun.

» Les esprits (*Shen*) sont formés du Khi pur, primitif; ils sont donc au second rang au-dessous des immortels. Une voie n'a point deux termes; un endroit réunit en lui les chemins qui y conduisent. Les cinq vertus cardinales réforment et perfectionnent (les unes et les autres également).

» Immortels, bouddhas, saints et esprits étant tels qu'ils doivent être et chacun en son rang, sont comme les hôtes d'un maître de maison distingué.

» Les immortels et les esprits en général boivent et mangent, se délassent, se divertissent, circulent, se plaisent à rire, se donnent entre eux et se rétribuent. Il y en a parmi eux des deux sexes; ils se marient et ne diffèrent point en cela des habitants de la terre. »

Le liv. VII, f°s 12 et 13, contient une énumération des immortels et des esprits (*Sien* et *Shen*). Comme elle n'a rien de commun avec la religion réelle, nous la passerons sous silence. Notons toutefois ce point (f° 14) : Au milieu de l'époque des Shangs (XVe siècle A. C.), les immortels n'avaient point encore acquis le Tao. S'exhortant l'un l'autre, ils se dirent entre eux : Le *Tao* ne règne pas encore; nous devons faire tous nos efforts pour le mettre en vigueur; dès ce moment nous désirons tous vivement le pratiquer et acquérir des mérites; nous voulons entrer dans le temps et descendre dans le monde inférieur. Là-dessus Ssi Wang-mu [2] ordonna à ses nymphes

[1] Ainsi les principes des saints et des immortels sont identiques et aboutissent au même terme.

[2] Voir l'article consacré à ce génie.

d'étendre un tapis et de servir de la liqueur fine. Celles-ci, au nombre de cent, exécutèrent ses ordres et répandirent, devant le tapis, des fleurs superbes et d'une odeur suave; puis elles se mirent à danser en deux rangs. La danse finie, les corolles des fleurs tombèrent dans l'espace et descendirent en désordre devant les degrés du mont céleste; puis, tout à coup, elles se relevèrent, se rassemblèrent et, sous l'action d'un vent doux, elles coulèrent sur les vagues comme des martins-pêcheurs, et disparurent. Alors, sur l'ordre de Wang-mu, une autre nymphe, à la haute coiffure, appela tous les oiseaux qui vinrent se réunir au pied de la terrasse et y chantèrent avec art et intelligence.

Au liv. XIII, f° 39 r., nous trouvons une explication quelque peu différente de ces notions :

« Un immortel est un esprit (*Shen*) qui a reçu une faveur spéciale (*tze shen*). Le *Kuei* (193) [1] est le principe idéal du Yin. L'homme réunit en lui le *Shen* [2] et le *Kuei*. Ainsi le Yin et le Yang se partagent l'homme. Mais celui dont la part entière est Yang ne meurt point, celui qui est tout Yin ne peut être immortel. Le *Kuei* peut facilement voir un homme, mais pas un immortel. Il est même à craindre que l'éclat et la puissance du Yang immortel ne lui soit fatal ».

Et plus loin, nous trouvons ces conceptions développées de la manière suivante :

« Quand l'homme meurt, ses os et sa chair retournent à la terre et le sang retourne à l'eau. Le Kuei de l'esprit (*huen*) retourne au vent. Celui du Yin subsiste seul, aminci, et forme le *Kuei*, l'ombre du mort. Celui du ciel constitue le *huen*, ou âme animale; et celui de la terre le *pe*, ou principe vital.

» Quand le Yin et Yang s'unissent en leurs évolutions, l'homme est formé suivant son principe intelligent (*shen*); il va et vient. C'est pourquoi le Yi king dit : le Khi substantiel compose tous les êtres (*wuh*).

» L'esprit (*huen*) qui va et vient forme le cerveau. Ainsi, pourvus de leurs facultés, se forment le *kuei* et le *huen*.

[1] Principe vital de l'homme.
[2] Ame intelligente appartenant au Yang ou principe actif.

» Qui pourra fixer des bornes au pouvoir des huit immortels? Peut-on savoir que celui en qui règne le Yin ne peut l'être? Si l'on a pitié de celui pour qui il n'y a pas de retour, on doit faire en sorte qu'il redevienne *huen*, et cela pourra se faire. » (Liv. XIV, f° 8 r. v.)

D'après cet auteur, c'est donc le plus ou moins de Yang qui entre dans la composition de l'individu humain qui détermine son aptitude et son admission à l'état d'immortel. Celui qui est tout Yin en est incapable. Mais cette explication est isolée et nullement populaire.

Le *Sze-lei-fu,* « Exposé des diverses choses », présente des idées analogues mais non complètement identiques. Il ne reconnaît que deux classes : les *Shen* et les *Sien*. Le commentaire de Tien-Yin-tze énumère quatre espèces d'immortels : ceux qui se trouvent parmi les hommes, *Jin-sien ;* ceux qui habitent ou le ciel, *Tien-sien ;* ou les montagnes, *Shan-sien ;* ou les eaux, *Shui-sien*. Ceux qui sont en état d'opérer en eux toutes les transformations possibles ou de pénétrer toutes les opérations de la nature, sont *Shen-sien*. Les uns et les autres ont atteint le plus haut point de leur perfection.

Le Suh-wen tong-kao ajoute : les *Shen-sien* savent faire des choses merveilleuses et étranges, extravagantes, limiter la nourriture et les vêtements et guérir les maladies. Il ne nous en apprend guère davantage. Mais le Shen-sien-tong-kien est plus explicite.

Au liv. XVI, c. m. de ce livre, un taoïste de renom, Tcheng-sing, apprend à Tchang-tao-ling que les immortels sont d'espèces très nombreuses, comme le pensait son interlocuteur, mais qu'ils ne forment en tout que trois classes, auxquelles toutes les différentes espèces se ramènent. Ils habitent les cavernes et les vallées, où ils établissent en eux la nature primitive et acquièrent le tao; ainsi ils arrivent à dégager leur corps de la matière de ce monde. Ils habitent surtout le midi. Quand ils savent préparer les matériaux du Kin-tan, ils possèdent le tao complet. Ils se dépouillent alors de leur enveloppe mortelle ou s'élèvent dans les hauteurs éthéréales, au-dessus de toutes les extrémités de ce monde.

Quant à leur nombre, il était très grand dans la haute antiquité; depuis les Hans, il y a eu quarante-six immortels; vingt se sont dégagés de leur corps, les autres sont montés au ciel en plein jour, à la vue de tous.

Toutefois, ce nombre est illimité; car outre ceux dont le nom et l'histoire sont donnés par les hagiographes, il en est une foule que l'on ne trouve indiqués que globalement. C'est ainsi que le liv. XX, f° 17, parle d'un palais céleste, orné d'or et de pierreries, où se trouvent de jeunes immortelles en nombre indéterminable. Les taoïstes, du reste, se donnent toute liberté dans leurs créations de fantaisie, car, un peu plus loin, nous voyons apparaître le royaume des immortels, placé dans le ciel, au-dessus de la terre, au niveau du soleil et de la lune. Les immortels traversent le feu sans se brûler et l'eau sans se mouiller; ils volent dans les airs, ils pénètrent la terre et y circulent à leur gré (liv. XXVI, f°s 37 et 43). On parvient à leur royaume quand on a atteint la perfection intérieure nécessaire; on y entre sans difficulté quand on a acquis le tao. Après une préparation de soixante-dix jours, on est transporté au ciel sans effort. Ainsi parle le portier des immortels.

Toutefois, c'est encore là une opinion individuelle. Comme on le verra plus loin, l'immortalité s'acquiert de manières différentes, tantôt par un seul acte de vertu et un acte dont le mérite échappe quelquefois à nos yeux; tantôt par une vie vertueuse, le perfectionnement intérieur, suite de l'acquisition du tao. L'homme est alors *Tchen-jin*, pur, vrai, originaire.

Mais qu'est-ce que le Tchen-jin? Voici l'explication qu'en donne le *Shen-Sien-t'ong-kien*. On comprend que je ne prenne pas sur moi de l'expliquer.

Ce qui possède le Tao de manière à savoir séparer ou unir le Yin et le Yang en maintenant le Yin, c'est le *pé* (esprit vital). Ce qui, dans les mêmes conditions, garde le Yang intact, c'est le *hwun* (âme). Celui qui sait tenir le *hwun* et mettre le *pé* en harmonie avec lui, et faire en sorte que le Yin et le Yang se combinent harmoniquement, c'est le *Tchen-jin*, ou l'homme revenu à la condition éthéréale. Quand la pensée s'élance dans les régions mystérieuses, que l'on y élève et tient fixement l'esprit et l'intelligence; que l'esprit s'y met en harmonie avec tout l'ensemble, comment ne rétablirait-on pas la nature pure originaire? La matière de l'or, l'élément des pierreries a sa racine dans la substance éthéréale parfaite; quand l'esprit est parvenu à y pénétrer, la substance de l'or se produit. Quand le tan est parfaitement confectionné, le corps devient léger et capable de circuler dans les airs

(liv. XXXV, 3) », ce qui est le propre des immortels; dès qu'on a acquis l'immortalité, le corps devient subtil èt s'élève en l'air.

Généralement, le futur immortel se prépare à son nouvel état en se retirant dans les montagnes, où il continue à habiter après sa transformation. Les montagnes célèbres et les grands fleuves ont des creux, des cavernes, est-il dit au Shen-sien-tong-kien, et dans ces cavernes il y a des salles, des demeures où habitent les esprits et les immortels. Là où il n'y a point de montagnes il n'y a point d'immortels. C'est leur séjour favori, parce que les montagnes sont cachées, mystérieuses et spirituelles comme l'eau profonde est pure (liv. XXX, 18).

Il y a ainsi deux classes d'immortels terrestres : ceux des monts et ceux des eaux. Mais ces derniers sont en petit nombre; ils habitent les bords des fleuves et des lacs.

Il y a aussi parmi eux des degrés divers; le Shen-sien-tong-kien distingue les *Shang-sien* ou Sien supérieurs, les *Tchong-sien* ou Sien moyens, et les *Sien-kuan* ou serviteurs, fonctionnaires des immortels, qui tiennent le dernier rang. Cela n'est point expliqué *ex professo,* mais résulte des récits.

Les immortels ont, à eux, une musique qui se fait entendre, des parfums qui se répandent quand ils approchent d'un lieu terrestre (liv. XXX, 44).

On connaît le fameux breuvage d'immortalité, le *kin-tan* (c'est-à-dire cinabre et or), dont les taoïstes prétendaient avoir le secret et qui fit mourir plus d'un prince chinois qui en attendait l'exemption de la mort. La plupart de ces magiciens en cachaient le secret, d'autres en ont donné la recette dans leurs ouvrages. Ils mélangeaient, pour le composer, du cinabre, du sulfure d'arsenic rouge et jaune, et d'autres substances qu'ils indiquent sous un nom de fantaisie : la mère perle, le bleu-d'éther, etc. [1].

Mais cette ambroisie n'était pas la seule, il y en avait encore une autre qu'on appelait le *Tsing-ling-tchi tche,* ou *tche* des esprits aériens. Ce *tche*

[1] L'idée d'une boisson prolongeant indéfiniment la vie (*Tchang seng*) apparaît au IIIe siècle A. C. Il se peut qu'elle soit venue de l'Inde, qui possédait déjà son *amrta*, et le procédé alchimique de composition a pu être emprunté des Arabes. Toutefois la doctrine même des Tao-she suffisait à leur inspirer cette conception qu'ils avaient puisée dans ces passages du Tao-te-King où il est parlé du retour au Tao et de l'existence perpétuelle dans ce premier principe des êtres.

était une espèce de fonge qu'un certain Ling-Ying avait employée le premier pour fabriquer ce talisman (voir *Shen Sien Tong-kien,* XXXIII, 8). Du reste, rien n'était riche et varié comme l'imagination des maîtres du Tao.

En voici un des traits, choisi entre mille; il est pris au *Hie-Sze,* ou « Histoire des merveilles », liv. IV, § 19.

« Il y a au Nan-tchong un endroit choisi comme demeure par les immortels et qui se trouve au pied des monts Tsiao-Yai [1]. Au tournant de ces roches est une caverne profonde, et la tradition porte que cette grotte est le lieu de séjour des esprits et des immortels. Chaque année, au premier jour de l'an, on y fait monter un homme, tandis que les adeptes du Tao font retentir la terre en la frappant au bas de la montagne. Alors, de loin comme de près, on accourt en habits de cérémonies, avec le bonnet et le manteau; on s'y rassemble, on y vient le cœur purifié, on y fait les offrandes de liqueurs, etc.; on y brûle de l'encens, on y prie; le tout pendant sept jours [2]. Après cela, on choisit un homme très élevé en sagesse et en vertu, grave et digne, droit et juste, et on le place sur le sommet du plateau. Tous les autres prennent congé de lui et le regardent, s'éloignant en le saluant. Si l'on voit en ce moment un nuage de couleurs variées annonçant une heureuse issue, notre homme passe l'entrée de la caverne et y descend. Quand il est arrivé au fond, il s'y tient d'abord, joint les mains et, sans remuer ses vêtements, va vers le nuage d'heureux augure, et remonte. Ceux qui le regardent et l'attendent tournent leurs regards avec anxiété vers l'entrée de la caverne, sans pleurer ni cracher. Ils se tiennent avec respect et le saluent comme à son entrée.

» Un jour, un chasseur qui avait grimpé le long de la montagne, regarda d'une crête dans l'intérieur de la caverne; il y vit un immense serpent [3] pourri et, tout autour, des ossements humains. Le nuage aux cinq couleurs était le souffle empoisonné du reptile, qui faisait ainsi périr les audacieux qui pénétraient dans sa retraite ».

1 Ou simplement : d'un pic escarpé.
2 Ou bien : sept jours après.
3 *Mang-shai,* qu'on trouve au Yun-nan, parfois long de plus de 20 pieds.

En voici un second et dernier qui complétera l'instruction de nos lecteurs.

« Au milieu du temps Kai-Yuen de la dynastie Tang [1], il y avait, à Wu, un homme pauvre et sans profession qui pût lui faire gagner sa vie. Il s'en alla un beau jour chercher aventure, chevauchant sur son âne. Celui-ci, ayant pris peur tout subitement, brisa sa bride et s'enfuit. Ling-Sheng le suivit jusqu'au pied du mont Nan. Arrivé là, il trouva un sentier qui lui permit de monter au-dessus, et là il retrouva sa monture. Mais celle-ci lui échappa encore et notre homme la suivit de nouveau, montant de 5 à 6 lis. Il se trouva alors sur un vaste plateau, entièrement plat. Il y avait là une habitation belle et en bon ordre. Jetant dessus un coup d'œil furtif, Ling-Sheng aperçut un champ et des buissons entourés d'une haie, et son âne attaché au bas d'un arbre. Il frappa à la porte de la maison; un vieillard vint lui ouvrir et le fit entrer. Le maître du lieu auquel on le conduisit lui dit que, puisqu'il était venu là chercher sa bête, il devait s'y arrêter quelque peu pour considérer cet endroit fortuné. Il lui montra ainsi la demeure, les jardins, les bois, les étangs, les pavillons, le séjour entier des immortels. Il l'y fit loger une nuit et goûter les mets délicats, les vins exquis, tous les plaisirs des immortels. Cependant le cœur de Sheng était inquiet, car il ne pénétrait pas les mobiles de cette conduite.

» Le lendemain matin, le maître du lieu dit à ses lieutenants que leur hôte était un homme de sagesse et qu'il voulait l'aider à acquérir le Tao en le lui enseignant; que quand il le posséderait parfaitement, il saurait s'élever dans les airs, atteindre le siège des nuages et se tenir assis dans l'eau sans y enfoncer; qu'il acquerrait une longévité égale à celle du ciel et de la terre, ce qu'il ne pouvait faire au milieu des séductions, des erreurs, des misères de ce monde » (v. le *Hie-Sze,* I, 5).

En voilà suffisamment sans doute pour éclairer nos lecteurs; concluons donc :

Les êtres célestes ou surnaturels que le peuple chinois vénère et prie aujourd'hui sont, en premier lieu, Shang-ti et les esprits que ses premiers pères invoquaient à leur entrée sur la *Terre des fleurs*. Ce sont en

[1] 713-742 sous Hiuen tsong.

outre des génies sidéraux ou terrestres qui formaient l'Olympe des peuples préchinois. Puis viennent des êtres divins dont les Tao-she ont peuplé leurs cieux et qu'ils ont décorés du titre de *Ti* ou même de *Shang-ti*, comme le dieu suprême [1]; en outre, la foule d'immortels qui se sont élevés au ciel par leurs vertus et le breuvage magique dont les prêtres du Tao ont le secret. A cette foule toujours croissante nous devons ajouter les dieux et les saints du ciel bouddhique et brahmanique, enfin tous les patrons que le peuple s'est donnés ou dont les empereurs ont gratifié l'Empire, souvent à la suite d'un songe. Il y en a pour toutes les classes et toutes les conditions, jusqu'aux joueurs, aux voleurs même. Chacun a son histoire dans laquelle

Parfois un peu de vérité
Se méle au plus grossier mensonge.

Car la plupart ont eu une existence humaine et ont été transportés au ciel pour des mérites assez difficiles à apprécier par des Européens. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ceux dont l'origine était réellement spirituelle et céleste dans l'ancienne religion, sont devenus tout à coup de vulgaires humains ayant vécu de longs siècles après que leur culte était déjà pratiqué par les Chinois ou les peuples indigènes.

Ainsi les hagiographes chinois vous diront, sans sourciller, quels furent les noms d'enfance, et d'âge mûr du génie du Fleuve Jaune où de l'Esprit des mers, à quelle famille ils appartenaient, où ils ont vécu, en quel lieu ils sont morts, etc.

Bien mieux encore, ils vous apprendront que tel jeune homme du IIIe siècle P. C. est devenu le roi Yama, régent des enfers depuis l'origine du monde, sans se préoccuper le moins du monde de l'existence de celui-ci, comme s'il s'agissait simplement d'une place à occuper.

Toute cette masse d'êtres, surhumains par nature ou devenus tels par leur vertu, forme un ensemble assez confus, dans lequel il est assez difficile de se reconnaître, de manière à en acquérir une connaissance distincte, précise et claire.

1 Ce qui n'en fait nullement des dieux; car le Fils du ciel les dégrade et les prive de leur titre aussi facilement qu'il les a élevés en honneur. Tout cela est de pure forme.

Pour faciliter cette tâche à nos lecteurs, nous la diviserons de la manière suivante :

1° Êtres divins;

2° Esprits originaires, c'est-à-dire ayant eu cette nature dès leur origine;

3° Immortels élevés à ce rang par les Tao-she ou les bouddhistes, et que l'on honore d'un culte public;

4° Immortels vénérés par le peuple ou les Tao-she sans culte spécial;

5° Saints du bouddhisme [1] honorés en Chine.

De la quatrième classe, nous n'épuiserons point la liste, car cela nous mènerait trop loin et ne présenterait aucune utilité. Leur nombre est illimité, et la plupart, n'existant que dans l'imagination trop fertile des écrivains tao-she, sont restés inconnus du reste de l'Empire.

Nous laisserons également de côté cette catégorie innombrable d'êtres surnaturels de toute espèce, inventés par le peuple qui leur élève un autel aujourd'hui pour l'abattre ou l'abandonner peu après, ou de femmes et d'hommes divinisés par lui d'une manière et dans des conditions analogues. Outre que cela n'aurait point de fin, les renseignements font défaut; on ne peut en puiser que de maigres et de rares dans les relations des voyageurs et des missionnaires européens, où chacun pourra les trouver comme nous. Cela n'entre point dans notre tâche, car ce sont des fantaisies personnelles et d'un moment. Nous en dirons seulement un mot à la fin de cet ouvrage.

[1] Les dieux brahmaniques admis dans les pagodes chinoises sont étrangers à notre sujet, parce qu'ils ne font point partie des esprits vénérés par le peuple : ce sont de simples figures que l'on ne prie point. Notons seulement que les Chinois leur ont donné le nom générique de *Tien* correspondant au sanscrit *deva*, au mongol *tengri*. Ceci prouvera une fois de plus que le *Tien* vénéré des anciens Chinois n'était aucunement la voûte matérielle des cieux.

LE LIVRE
DES ESPRITS ET DES IMMORTELS.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ÊTRES DIVINS ET LES ESPRITS.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÊTRES DIVINS.

§ I. — Shang-ti et le Tien.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur ces deux conceptions de la Chine primitive. J'en ai parlé déjà ci-dessus, et j'ai exposé tout ce qui les concerne dans mon *Histoire des religions de la Chine*. On sait que leur culte a été réservé au souverain monarque qui leur offre le sacrifice suprême au printemps.

Les Chinois ont presque entièrement oublié le dieu de leurs pères, mais l'empereur lui rend encore hommage au nom de la nation entière, et les prières qu'il lui adresse démontrent que l'idée du dieu personnel, maître du monde, ne s'est jamais perdue dans l'empire du Milieu. C'est également à Shang-ti ou au ciel que s'adressent les grands sacrifices pour la pluie en temps de sécheresse.

Les lettrés chinois ont également la notion du Shang-ti et parlent encore comme l'auraient pu faire les Yao et les Shun. « Faites tout comme en présence de Shang-ti », dit Tchou-hi. Mais bon nombre d'entre eux, surtout ceux qui ont pris une teinte de tao-shéisme, en ont perdu l'intelligence et témoignent qu'ils ne savent plus ce que ces deux mots désignent.

Lo-pi, par exemple, dans un chapitre qu'il consacre à ce nom, commence par établir que *Shang-ti, Tien, Hoang-tien Shang-ti* et *Wu-ti* [1] sont des personnages différents, puis conclut que ce sont une seule et même chose.

Voici comment il s'exprime à ce sujet :

Tout d'abord, il se demande ce que désigne exactement le nom de Shang-ti, qui n'est pas bien clair en lui-même, et cherche son explication dans les Kings. Il remarque qu'on y parle de *Tien,* de *Ti,* de *Shang-ti,* des *Cinq-Tis* et de *Hoang-Tien Shang-ti.* Il cite un passage du Tcheou-li où il est dit qu'on porte les insignes d'office pour prier au ciel et offrir à Shang-ti, et qu'on emploie deux insignes différents selon qu'on sacrifie au ciel ou à Hoang-Tien-Shang-ti.

Ainsi le ciel n'est pas Shang-ti et Hoang-Tien Shang-ti n'est pas le ciel. Le grand sacrifice avec le grand insigne est pour Shang-ti sur le plus grand autel.

Pour le *Wu-ti* on porte le Ta et le Siao, et c'est le Sse-fu qui offre. Pour le Hoang-Tien Shang-ti, ont fait le Ta-Siang et l'on y porte le bonnet royal *mien.* Conséquemment, le Wu-ti n'est ni Shang-ti, ni Hoang-Tien Shang-ti; de même *Tien* et *Ti* ne sont pas une même chose. Le ciel est l'ensemble de la substance originaire et Ti est la puissance qui se manifeste par les actes.

Au point de vue de la forme, c'est le ciel; si l'on considère sa puissance souveraine, c'est Ti; au point de vue de l'éclat immense, élevé de sa substance brillante, c'est Hoang-Tien Shang-ti. Les chefs des cinq éléments résidant dans les cinq régions, aidant, tour à tour, le souverain maître, forment les cinq Tis.

Ce sont des noms différents d'une substance divisée.

Il ne faut point demander une stricte logique à ces philosophes; ils ne vous comprendraient point. Du reste, rien n'égale la variété d'opinions qui règne en Chine sur ce genre de questions, et citer un auteur chinois quelconque, quant à un point de croyance, comme l'expression du sentiment reçu dans l'Empire, c'est commettre une singulière erreur. Là, plus qu'ailleurs, *tot capita, tot sensus.*

[1] Les cinq empereurs dont il sera question plus loin.

Notons toutefois que nous trouverons plusieurs fois, dans le cours de cet ouvrage, Shang-ti, le dieu des anciens temps, paraître dans des récits, dans des fables de création taoïste. Il en est ainsi spécialement dans les légendes biographiques de Wen-tchang-ti-Kiun et de Tchang-tao-ling, et là, comme on le constatera aisément, le Shang-ti dont il y est parlé est le dieu unique régnant au ciel. La notion de ce dieu ne s'est donc jamais perdue.

Le *Shen-sien-tong-Kien* parle aussi du *Tien-ti* ou empereur du ciel, dont il décrit le palais ou salle d'or (*Kin-ting*). C'est le lieu où l'on ne meurt pas, la région spirituelle où se maintient la nature vraie. Il a 60 lis de circuit. *Shang-schen Wang-kiun* (le prince-roi de la pureté de nature supérieure) le gouverne. Il contient trois cent mille immortels de premier ordre, et des maîtres magiciens (*Fang-shi*), des jeunes filles célestes de Jade au nombre de dix mille, et autant de jeunes gens.

Le *Tai-shang* (le Haut suprême) y descend trois fois par an pour juger les mérites et les fautes des sectateurs du Tao (v. liv. XXX, 15).

Tout cela est invention taoïste.

Mais en voilà plus qu'il n'en faut.

Les autres êtres divins trouvés en Chine appartiennent au tao-sheïsme et doivent l'existence à des spéculations philosophiques ou à l'apothéose des héros de l'école. Mais pour qu'on en comprenne bien la nature, nous devons préalablement exposer les principes ontogoniques du tao-sheïsme qui servent de base à ces créations diverses. Comme l'uniformité est ce qui manque le plus à ces théories, nous en puiserons les détails à plusieurs sources.

§ II. — Les théories cosmogoniques.

Voici d'abord ce que l'on en trouve dans le Shen-sien-tong-kien, en deux endroits différents; on ne soupçonnerait pas que tout cela sort d'une même plume.

Le premier passage est inséré dans le récit. Il explique comment l'être universel, indistinct, arriva aux existences déterminées et particulières par trois transformations qui produisirent trois cieux, dont chacun avait un élément spécial, et, dans chaque ciel, un régent qui le gouverne et enseigne les êtres qui font partie de sa sphère.

L'être spirituel intelligent est le produit des neuf cieux.

Ce texte est ainsi conçu :

« Ce qu'il y avait au commencement, c'est l'élément général confus, le « grand sans-commencement » (*Ta-wu-yuen*). Cet élément se transforma et engendra le *Ta-pao-Kiun,* « le grand prince des choses précieuses » ou « le grand prince excellent ». Il régissait le *Yu-tsing King* ou « région-limite pure de Jade ». L'élément éthéréal pur forme la sphère céleste. Sa substance (*khi*) est le « bleu originaire » *Tchi-tsing.* »

En second lieu, fut « le grand sans-commencement », à élément général rouge. Se transformant, il engendra le *Ling-pao-kiun,* « prince des biens précieux intellectuels », ou « prince excellent intellectuel ». Il régit la région-limite pure supérieure. L'espace pur est le palais du ciel. Son khi est le *hiuen-hoang,* « le jaune mystérieux de l'immensité ».

En troisième lieu fut « le commencement immense mystérieux », *Hiuen t'oug Yuen,* obscur et silencieux. Transformé il engendra le *Shen-pao-kiun.* Il régit la « Grande région pure », *Tai-tsing-king.* Le rouge supérieur y forme le palais céleste (*ta schih T'ien kong*). Son khi est le blanc mystérieux, obscur de l'immensité.

Les neuf cieux engendrent le khi de l'esprit (shen). Ainsi quelque différence qu'il y ait, la source est unique. Chaque *kiun,* « prince », est chef de l'enseignement en sa région; il est le maître vénéré de sa sphère (XXV, 4).

Voilà un premier système. Mais il serait étonnant qu'un rêveur de cette force restât toujours conséquent avec lui-même, et nous devons nous attendre à trouver ailleurs tout autre chose.

En effet, dans l'introduction de cette longue histoire, Sin-tao s'exprime de la manière suivante :

« L'être à forme est né de l'être sans forme. L'être sans forme est sans principe (*wu-kih*). L'être à forme est le *Tai-kih,* « grand principe ». Il se produisit par un changement, c'est pourquoi il y eut le *Tai-yi* (ou premier grand changement); il y eut ainsi le *Tai-tchū,* « grand principe initial », et le *Tai-tchi,* « grand commencement », le *Tai-su* ou « grand élément simple originaire ».

Ce qui existait invisible est le *khi.* Le *Tai-tchu* est le commencement (*tchi*)

du *khi*. Le *Tai-tchi* est le commencement de la forme. Le *Tai-su* est le commencement de la substance. Mais la forme visible, la matière ou le khi, et la substance particulière existaient d'abord réunies et non encore divisées. C'est ce qu'on appelle *Huan-lun* ou le chaos (l'abîme confus, mêlé). En vain regarderait-on ou écouterait-on, on ne pourrait ni le voir, ni l'entendre, ni le palper. C'est ce qu'on appelle le *Yi* ou substance légère, changeante. Le *Yi* se changea et produisit *Tai-tchu*; celui-ci se changea une fois et produisit sept *Tai-tchi*. Le changement de ces sept derniers produisit les neuf *Tai-su* et ceux-ci sont les causes dernières des changements du khi, ou substance générale.

L'*Un* est le commencement (*tchi*) des changements des formes.

Ce qu'il y avait de pur et de léger (dans l'élément primitif) se dispersa, s'éleva et forma le ciel; la partie impure et lourde se coagula et forma la terre. Le ciel et la terre ainsi séparés s'incorporèrent le principe vital de la nature et produisirent tous les êtres particuliers. Ainsi les êtres eurent leur commencement, leur puissance, leur fin; tous reçurent pour loi celle du ciel et de la terre. Le ciel et la terre sont la racine et les branches, le sommet du Yin et du Yang, les principes producteurs (ancêtres, tsu-tsong) de tous les êtres. Parmi tous les êtres, le plus intellectuel est l'homme. Au même rang que le ciel et la terre, il forme avec eux les trois puissances et ainsi n'est point dépassé par le Yin, le Yang et les cinq éléments. Or, le Yin et le Yang entrèrent en rapport par leur propre vertu. Les cinq éléments étaient alors réunis au centre de la terre. L'humidité et la chaleur agirent l'une sur l'autre, et produisirent le premier homme au corps carré, à tête ronde [1].

Ce qui veut dire, en langage plus ou moins intelligible :

A l'origine était l'être sans forme, sans principe. Cet être originaire subit un changement appelé le *Tai-yi* et devint ou produisit l'être à forme visible, dont la première existence est ce qu'on appelle le *Tai-tchu*, « grand initial ».

L'être à forme sensible fut d'abord invisible; en cet état, il s'appelle *khi*.

[1] C'est-à-dire de la nature du ciel et de celle de la terre. Car le ciel est rond et la terre carrée.

Ce fut le *Tai-tchu* qui fut le premier *khi.* C'était alors le chaos imperceptible, appelé *Huan-lun* (mélange obscur) ou *Yi,* « substance changeable ».

Mais la forme sensible commença et ce commencement fut le *Tai-tchi,* « grand commencement ». En devenant forme sensible, l'être primitif constitua la substance générale des êtres, et ce commencement est le *Tai-su,* « premier grand élément simple ».

Le premier *Tai-tchu,* ou commencement de la substance générale, confuse (*yi*), produisit sept *tai-tchi* ou commencements d'êtres visibles, et ceux-ci neuf éléments d'où proviennent tous les êtres.

Le reste du passage est en dehors de notre sujet; nous l'avons ajouté à titre de curiosité.

Ces deux systèmes sont déjà assez différents; mais le Tsi-sho-tsiuen-tchang nous en fournira un troisième qui s'éloigne encore davantage et de l'un et de l'autre.

Il nous apprend comment, de la substance universelle originaire, se formèrent trois cieux limités par trois régions azurées ou *tsing* et dont chaque ciel a son chef, présidant au ciel, aux intelligences célestes, aux esprits. Après cela, il nous fait connaître les habitants de ces trois régions; les saints, les justes à la nature restaurée et les immortels, puis les régents de ces trois tsings avec leurs palais. Voici ses paroles dont nous ne pourrions rendre toute la saveur :

« Au commencement, il y avait un *khi,* une substance unique. Il se divisa et il y en eut trois qui formèrent les trois *tiens* ou cieux.

Le khi unique formait le vaste ensemble ou réseau (*lo*) du ciel. Les trois khis devinrent trois cieux, à savoir : le *Tsing-wi-tien* ou « ciel bleu mystérieux, subtil » ; le *Yu-yu-tien* ou « ciel d'hématite [1] » et le *Ta-tchi-tien* ou « grand ciel rouge ». Ces cieux ont pour limite le *Bleu de Jade,* le *Bleu supérieur* et le *Grand Bleu,* ou *Yü-tsing, Shang-tsing et Tai-tsing* (Tao-shu).

Le chef vénéré du ciel a résidé d'abord à la limite du *Yü-tsing,* dans la région du *Ciel bleu mystérieux.* Le chef vénéré des intelligences (*Lin*) résida au commencement, à la limite du bleu supérieur, dans le ciel *Yu-yu* ou

[1] Litt. restants, croûtes (de la table) de Yu. L'hématite brune est sensée venir de là.

d'hématite. Le chef vénéré des esprits (*Shen*) a résidé, au commencement, à la limite du *Ta-tsing,* dans le *Ta-tchi-tien* [1]. (Voir le *Yu-ki-tsi-pien,* Les sept feuilles du coffret des nuages.)

Le *Yu-hoang-pu-lo* ou Chronique du « Vénérable de Jade », mentionne huit cents *Tao-kiun* ou « princes du Tao, de la sagesse » et une nombreuse suite de génies (*sien*) qui les aident dans leurs fonctions.

Il y a trois *tao,* ou voies excellentes : celles des saints, *sheng,* des justes, *Tcheng* et des génies immortels, *Sien.*

La classe supérieure est celle des saints, la moyenne est celle des justes, la dernière, celle des immortels.

Dans les trois Tsings, chacune a sa place déterminée selon sa qualité.

Les saints s'élèvent jusqu'au *Yü-tsing.* Les justes, jusqu'au *Shang-tsing.* Les immortels, jusqu'au *Tai-tsing.*

Le *Yü-tsing* possède le palais du *Ta-ti* ou « Ti suprême ».

Les Hoang, les Ti, les Wang, les Kong, les ministres et Ta-fous, les fonctionnaires inférieurs et le peuple le dénomment en raison de sa sainteté. C'est le Sheng-Hoang-Sheng-Ti, etc. (le vénérable saint, le saint Ti). Hommes et femmes, grands et petits, ont chacun leur rang propre.

Le *Shang-tsing* a « la cité obscure » (*hiuen-t'o*), la capitale de Jade (*Yü-king*) et sept Vénérables (*tsi-wei*). On l'appelle séjour de justice.

Le *Tao-tsing* a le palais du *Tai-ki* ou principe suprême. On l'appelle le séjour des immortels.

Dans les positions, fonctions du Shang-tsing et du Tai-tsing, hommes et femmes ont leur rang, en nombre réglé, comme dans le *Yü-tsing.*

Au *Yü-tsing,* dans la région des saints, le *Yuen-tchi* ou « principe originaire » a sa résidence. Au *Shang-tchi,* région des justes, le *Tao-kiun* à son siège. Au *Tai-tsing,* « région des Immortels », c'est *Lao-kiun* (Lao-tze).

Ce dernier est suffisamment connu. Au Yü-tsing, on a préposé et fait siéger [2] Sun-Yu-ti auquel on a donné ce nom de Yu-ti. Sun était le prince

[1] Le ciel du Grand commencement.

[2] Par décret du Fils du ciel disposant de l'empyrée comme de la terre. Le plus curieux, c'est qu'un mortel datant de quelques siècles auparavant a été déclaré le régent éternel de l'une des régions éthérées.

héritier (Tai-tze) de l'état de Miao-Yo. Il est sur le même rang que Lao-tze.

Quant au Shang-tsing, on ne sait pas exactement qui en a été déclaré le régent (qui est ce Tao-kiun).

Mais en voilà plus que suffisamment. Passons aux êtres divins d'une nature distincte et recevant les honneurs du culte. Il y en a d'abord deux d'essence cosmique, le *Tai-yi* et le *Yuen-tchi-tien-tsun* [1], puis quatre autres qui ne sont que des êtres humains divinisés.

§ III. — Tai-Yi [2].

Le Grand Un.

Le *Tai-Yi,* ou « Grand Un », « Grande Unité », est une conception philosophique élevée au rang d'une divinité, objet de dévotion et de sacrifices. Comme telle, elle est l'œuvre des Tao-she qui l'ont inventée au IIe siècle A. C. Elle s'appuie sur une notion dénaturée du Tao-te-king. Lao-tze avait dit qu'à l'origine le Tao avait créé *un,* qu'*un* avait créé *deux* et *deux* avait créé *trois.*

Les Tao-she, laissant le Tao de côté, ont pris l'*Un* comme principe suprême. Mais ce n'est en somme que la masse indistincte de l'être, existant à l'origine, avant toute formation particulière. Les livres tao-she ne s'expliquent à son égard que d'une manière vague et insuffisante. Voici ce qu'en dit le *Wu-she-Yuen-hoei :*

« Le Tai-Yi est le chef des cinq Tis (ou régents des cinq parties de l'univers) [3]. Sa dignité est beaucoup plus élevée que celle de ces derniers. »

Les rites, dit le *Li-Yun,* ont leur racine, leur principe dans le *Tai-Yi.* Quant il s'est divisé, il forma le ciel et la terre. Par ses révolutions, il constitue le Yin et le Yang; ses changements produisent les quatre saisons. Se distinguant rationnellement, il engendre les esprits et les kuei.

Et le commentaire Tchou ajoute : « Ce principe suprême est *Tai,* « Maxi-

1 « Vénérable du ciel du commencement principiel ».

2 *Yi,* « un », est un autre mot que *Yi,* « changement », du paragraphe précédent.

3 On les appelle, d'après la couleur attribuée à chaque région : le *Ti* bleu-vert à l'est; le Rouge, au sud; le Blanc, à l'ouest; le Noir, au nord, et le Jaune, au centre.

mus ». Avant de s'être divisé, il est *Yi,* « unum ». Ainsi le *Tai-yi* est le principe originaire, « l'ancêtre » du ciel et de la terre ainsi que des quatre saisons. »

La première mention en est faite [1] sous Wu-ti des Hans, à l'époque de la plus grande efflorescence du taoïsme. Cet empereur était entièrement adonné à cette secte qui lui fit faire mille extravagances.

Nous trouvons cette mention plusieurs fois répétée dans le livre intitulé : *Fong-shan-shu,* annexé au Sze-ki de Sse-ma-tsien.

« Au temps de Wu-ti, un magicien de Po, nommé Mao-ki, voulait élever, par-dessus tout, le culte du Tai-Yi et disait : « L'esprit du ciel élevé au-dessus » de tout, c'est le Tai-Yi. Le Tai-Yi a des assistants; ce sont les cinq Tis. » Anciennement le Fils du ciel sacrifiait au Tai-Yi dans le faubourg du Sud-» Est, au printemps et en automne. » Là-dessus, l'empereur ordonna au grand prieur d'établir le culte du Tai-Yi au faubourg du sud-est de Tchang-ngan [2]. Il y fit célébrer les sacrifices comme Mao-ki l'avait indiqué, et cet usage se continua.

Le peuple, par la suite, conserva ce dire : « Jadis le Fils du ciel sacrifiait une fois en trois ans les grandes victimes. Il offre une fois à trois esprits, aux trois unités. Au ciel un, à la terre une, au grand Un ».

Ces exhortations au culte du Tai-Yi se retrouvent encore plusieurs fois dans le Fong-shan-shu.

D'après le Wu-li-tong-kao, le culte du Tai-Yi ne fut jamais très répandu et ne sortit guère des pratiques du peuple et des tao-she et magiciens. Wu-ti, il est vrai, avait ordonné de sacrifier à Lui seul, et de ne donner aux cinq Tis que des libations et des prières; il l'avait mis ainsi au rang de l'ancien Shang-ti, maître du ciel auguste.

Plus tard, grâce à un rapport motivé de Kuang-Leng, il abolit l'usage du grand monticule (élevé pour faire les oblations au Tai-Yi).

Aussi l'on commença à ne plus guère en parler et de là jusqu'aux *Sui* [3], il

[1] Officiellement. On le trouve déjà cité dans Khiu-tze.
[2] Au Ssi-ngan-fou du Shen-si.
[3] 618 P. C.

n'en fut plus question. Mais Ming-hoang des Tangs [1], plein de confiance dans la parole des enchanteurs, sacrifia aux neuf Kongs ou palais célestes de constellations [2] et à leurs esprits, dont le Tai-Yi était le premier. Yuen-tsong, constitua le culte du Tai-Yi en dehors de toute idée des neuf Kongs.

Li-tsong des Songs [3] établit un Tai-Yi de l'ouest, et Shen-tsong le mit au centre, en lui adjoignant les noms des dix félicités [4] et les fonctions des dix esprits [5].

Hoei-tsong [6], à son tour, fit un Tai-Yi du nord et continua toutes les pratiques antérieures. La dynastie Yuen en fit tout autant; mais les Mings remirent le Tai-Yi au rang des autres régents célestes, de la pluie, du vent et du tonnerre. Il n'y eut plus qu'un autel pour tous (v. le *Ming-tze Li-tchi*).

Nous avons vu ce que le Sse-wu-Yuen-hoei entend par Tai-Yi; c'est l'océan de l'être indivisé, avant toute formation particulière.

C'est là sans doute la pensée des créateurs de cette conception qui partaient du Tao et du *Yi* du Tao-te-King. Mais par suite de son introduction dans le culte, dans l'Olympe chinois, il devait devenir un personnage déterminé : un mortel divinisé, un esprit ou un astre, selon les tendances spéciales des hagiographes.

Aussi le Tai-ki est, selon le *Song-king-yeu-yu-tchi-se,* l'astre le plus brillant du point culminant du ciel, qui a pour assistants les cinq Tis. Son esprit commande aux neuf stations célestes. L'auteur du *Wen-hien-tsing-kao,* avoue son ignorance; il ne sait pas que cet esprit est le *grand un.* Par contre, le *Tien-kuan-shu* nous renseigne, à son endroit, de la façon suivante :

« A la station du milieu, est la constellation du pôle céleste. Son astre

1 Les Tangs régnèrent de 618 à 907 P. C.

2 Les neuf kongs divisent la sphère longitudinairement en nord, nord-est, est, sud-est, sud, sud-ouest, ouest, nord-ouest et centre.

3 1225-1265 P. C.

4 Notre commentaire en donne les noms et la nature; mais ce serait trop long et trop dépourvu d'intérêt pour nous y arrêter. Elles ont les couleurs suivantes : blanc, noir, vert d'eau, vert foncé, jaune, argent, rouge, blanc grisâtre, feu ou pourpre.

5 Il y eut ainsi dix Tai-Yi-Shen, à savoir : les Tai-Yi des dix félicités, du prince, des fonctionnaires, du peuple, des neuf agents de la nature, des grandes et des petites circulations, pèlerinages, des quatre esprits, du ciel et de la terre. Comm. *She Wu Yuen Hoei.*

6 1101-1126 P. C.

brillant est le Tai-ki. » Or, le commentaire ajoute : « à la station médiale se trouve le Ta-ti. Ce qu'il y a en elle de plus vénérable, est l'étoile du pôle nord. Ce pôle est au milieu du ciel. Le Tai-Yi est le Tien-ti ou « souverain du ciel »; ce n'est qu'un autre nom du même dieu ».

Les Hans avaient maintenu la règle établie par les Tsin, de sacrifier aux cinq Tis, dans le sacrifice Kiao offert au ciel. Mais Wu-ti ayant admis le système des Tao-she qui faisait de ces cinq personnages célestes des assistants du Tai-Yi, c'est à celui-ci que l'on consacra l'autel du Kiao; on le mit au-dessus des Tis. L'empereur vint lui-même le vénérer au Kiao et le substitua au ciel dans le sacrifice.

Wu-ti s'était laissé prendre à la promesse de le mettre en rapport avec les esprits et de prolonger sa vie. Pour cela, il faisait tout ce qu'on lui inspirait.

Nous trouvons encore par-ci par-là dans les livres chinois quelques mentions relatives au culte du Tai-Yi, qui ne méritent point d'être rapportées. Il est un fait, toutefois, qui n'est point sans intérêt et que nous mentionnerons en finissant.

Nous avons vu que Li-tsong des Songs avait établi une fête du Tai-Yi de l'ouest, et était venu lui-même le vénérer. Il y avait alors à la cour impériale un magistrat nommé *Mao-Tze-tsai,* renommé par ses vertus. Un jour, il présenta à l'empereur un placet pour protester contre le culte du Tai-Yi. Ce placet était conçu en ces termes : « Depuis l'empereur Wu-ti des Hans, on a commencé à honorer le Tai-Yi. Depuis ce temps, on a observé la coutume d'aller le vénérer à son temple quand on lui sacrifie. En tout cela, on a suivi les Magiciens, on s'est conformé aux doctrines des Tao-she et des Astrologues. Ainsi a fait la cour, et les sujets l'ont imitée.

» Wu-ti, la cinquième année Yuen-ting (111 A. C.) a construit le Tai-tchi (la grande terrasse pour honorer Tai-Yi) à Kan-Tsiuen, et alla lui-même y sacrifier. Trente ans après, cela fut abandonné. En effet, ce n'était pas par ce culte, cette doctrine, que l'on pouvait arriver à éclaircir les principes de justice et à régler les passions. Ce n'était pas non plus le moyen d'obtenir le bonheur. L'année même où Wu-ti instituait ces nouvelles pratiques, il y eut une éclipse de soleil. Depuis lors, la sécheresse, les

sauterelles, les inondations du Ho, les serpents ne cessèrent d'affliger le pays.

» Il n'y eut plus d'année sans fléau. C'est de cette même année que datent le commencement des émeutes de Nàn-Yue et les déprédations des brigands Huns, qui étendirent leurs ravages jusqu'aux régions de l'est. En même temps se répandaient le poison des doctrines magiques et les maux, les luttes qu'elles ont causés.

» Devenu vieux, Wu-ti reconnut sa faute; il comprit qu'il avait posé la cause de tous ces désordres, mais il ne put y mettre un terme.

» Alors que Wu-ti a si amèrement regretté ses fautes, Votre Majesté voudrait-elle l'imiter et aller encore plus loin, plus bas que lui? Voudrait-elle se réserver les mêmes regrets pour sa vieillesse?

» Que Votre Majesté considère la peine qu'éprouvent ses fidèles sujets et en ait compassion. »

Ce langage, digne des plus beaux temps de l'histoire de la Chine, n'eut point un résultat immédiat et complet; il eut toutefois celui de contenir dans certaines bornes l'efflorescence du polythéisme.

Tandis que la divinité du Tai-Yi subissait ces vicissitudes, les philosophes le reléguaient de nouveau dans la sphère des êtres impersonnels. D'autres lui substituaient le *Tai-Ki* ou « Souverain Principe ».

(Les Chinois emploient le positif seul pour le superlatif absolu.)

D'après Lo-pi, le Tai-Ki est le principe originaire qui engendra les deux principes (actif et réactif), et ceux-ci engendrèrent les quatre formes, et les quatre formes engendrèrent les huit kouas. Si on le distingue de ces diverses choses, il formera le quinzième [1]; si on l'y unit, il forme une unité complète. Cette unité est le Tai-Ki; aussi le Tai-Ki est-il la grande unité ou Tai-Yi.

(Cela veut dire que quand on distingue le principe universel, tous les éléments deviennent également distincts les uns des autres; en conséquence, il y en a quinze. Si, au contraire, on considère ces éléments dans le Tai-Ki, alors le tout réuni formera une immense unité.)

Il est le principe antérieur à tous les êtres et subsiste après eux sans diminution. Pour le définir, on peut dire qu'il a des facultés, des puissances,

[1] Deux, plus quatre, plus huit font quatorze.

mais point de forme perceptible. Il a existé antérieurement à tous les autres principes; il ne naît point et ne meurt point non plus. Il est avant le ciel et ne lui est point antérieur; il existe après, sans être postérieur. Il ne commence pas et ne finit pas; il existe avec le ciel, la terre et tous les êtres [1]. Ainsi le Tao y ayant eu part fut le Tai-Yi; le ciel y ayant eu part devint le ciel. De là *Ti* fut ce qu'il est. Comme il est dans tous les êtres, ce qu'ils ont reçu et ne pouvaient recevoir de la nature, ce fut le *ming*, le destin propre à chacun. Ce qui en est la racine nécessaire est la nature; ce qui la gouverne nécessairement est le cœur. (Voir le Lu-sze, art. Tai-Yi.)

Ainsi, pour Lo-pi, le Tai-Ki est la substance universelle dont tous les êtres particuliers ont été formés; en cette qualité, il est le Tai-Yi ou le Grand Un, la grande unité universelle, mais au point de vue de sa nature, de sa loi rationnelle, il constitue le *Tao*. Ce *Tao* ou Tai-Yi a donné son être au ciel et au souverain du ciel, *Shang-ti*.

Cette notion du Tai-Ki, telle que la donne Lo-pi, se trouve déjà dans l'Appendice du Yi-King appelé Hi-tze, dont la date est inconnue, mais ne peut guère dépasser l'époque des premiers Hans.

Ce Tai-Ki, dit le commentaire *tchou* de ce livre, est une substance qui ne peut être nommée; l'être a pris naissance dans le non-être, c'est-à-dire le visible, le perceptible dans l'insaisissable. Dans le Tai-ki, il n'y avait point d'être particulier, distinct. C'était, ajoute le *Su*, la substance (*Khi*) originaire, parfaitement une, antérieure à la séparation du ciel d'avec la terre; c'était « le souverain principe », « le grand Un ». C'est aussi le *Yi* « Un » primitif engendré par le Tao, selon Lao-tze. Les quatre formes sont les quatre éléments : métal, bois, eau et feu ; la terre (*tu*) se forme dans le globe terrestre (*ti*) qui est l'un des deux *Y* (ciel et terre).

Les huit kouas sont entre les quatre éléments, le tonnerre venant du bois; la flamme, du feu; l'eau stagnante, du métal, et les cavernes, de l'eau.

Tcheou-tzi explique ces choses un peu différemment, mais ces divergences ne nous intéressent en aucune manière.

[1] Il n'y a pas eu de succession, dit plus loin Lo-pi, tout a été simultané. Tout ceci est également le système de Tcheou-tze et de Tchou-hi. Voir mon *Sing-li tsing-i*, Système de Tcheou-tze.

§ IV. — Yuen-tchi-T'ien tsun.

Ce nom signifie « l'honoré du ciel, principe originaire »; c'est la personnification du premier principe, sans principe, contenant virtuellement la substance de tous les êtres (voir p. 25). Les deux parties de son nom sont expliquées par ce qui suit.

On lit dans le *Tai Yuen-tcheng-yi-pen-tsi king* :

« Ce qui est sans origine, sans rien au-dessus de lui, pouvant seul donner le commencement à tous les êtres, est appelé le *Yuen-tchi* ou « commencement premier, originaire ». Conservant son unité parfaite en ses révolutions, il est le sublime du sommet de l'être et habite constamment les trois ts'ings. Il est au-dessus du ciel, et c'est pourquoi on l'appelle le *T'ien tsun* [1] ou « l'honoré du ciel ».

D'autres livres ajoutent des détails plus précis à ces explications sommaires. D'après le *Sui shu king tsih tchi* [2], le *Yuen-tchi t'ien tsun* a pour nom de famille *Yo*, pour prénom *Tsing-sin* [3]. Il naquit avant le Tai Yuen, et s'entretient de sa substance propre. Il s'étend dans l'immensité et se condense au loin. Nul ne connaît son point extrême. Sa substance est permanente et ne se déperd en rien.

En tout point d'espace libre entre le ciel et la terre il reçoit les immortels (Sien) d'une manière mystérieuse et merveilleuse. On dit qu'il est la source de l'ordre parmi les hommes, qu'il reçoit les hommes fidèles aux bonnes règles; ceux-ci parviennent ainsi peu à peu à l'immortalité, ils se transforment naturellement en esprit et ils atteignent, en pleine lumière, l'état d'immortel.

Mais ces conceptions taoïstes ne plurent pas à tout le monde. On lit au Ming-sze : « Sen twan, président de la Cour des rites, dit : Il y a trois ts'ings [4]

[1] Opposé à *She-tsun*, « honoré du monde », titre de Bouddha.

[2] Appendice de l'*Histoire de la dynastie Sui* (590-620 P. C.).

[3] Ici apparaît la tentative d'apothéose ou d'identifier l'être divin avec un mortel connu ou d'âge récent.

[4] Voir le chapitre suivant.

(ou espaces azurés) qui ont trois Ta-ti. Li-el (Lao-tze) doit en être un. On a dit, à ce sujet, beaucoup de choses imaginaires. On a fait de Yo Tsing-Sin [1] le Ti du Yü-tsing et de Lao-tze celui du Tai-tsing. Ainsi, Tsing-sin est en relation avec Lao-tze. Il serait sans commencement, et le grand créateur des êtres, ce qui ne se peut. Tout cela est rêverie insensée des Tao-she. »

Naturellement, nous ne prendrons point partie dans la controverse et passerons aux paragraphes suivants. Là nous allons nous trouver en pleine apothéose et rencontrer des humains assez vulgaires transformés en Shang-ti, ou du moins qualifiés de ce titre suprême de la divinité et identifiés à des personnages divins qui ont dû exister une éternité avant eux.

On serait tenté d'y voir des avatars, des descentes ou incarnations de l'être divin en un mortel terrestre. Mais ce serait une erreur. Les créateurs de ces singuliers personnages n'ont nullement regardé aux inconséquences les plus bizarres et les plus flagrantes. Le *Hiuen t'ien Shang-ti* en a bien quelque chose, mais en apparence seulement, comme on va le voir.

§ V. — Yu-hoang Shang-ti.

Le *Yu-hoang Shang-ti* ou « Auguste Shang-ti de Jade », est, de toute la classe des être divins, celui dont le culte a le plus d'étendue et de popularité.

Voici comment on raconte son origine.

Il y avait aux temps antiques un royaume dont le nom était Kwang-Yin-miao-Yo [2]. Le roi de cet État s'appelait Tsing-Te [3], et la reine Pao-Yue [4]. Ils étaient déjà avancés en âge et sans postérité. Cependant, ils enseignaient à leurs sujets les doctrines du Tao, dans tous leurs palais; ils se conformaient à tous ses principes, et se faisant comme un dais des drapeaux sacrés, ils priaient instamment les justes et les saints.

Tout à coup, pendant une nuit de profond sommeil, la souveraine vit en rêve le Grand-Maître Lao-Kiun, assis tranquillement sur un char traîné par

[1] C'est notre personnage divin; voir plus haut.
[2] C'est-à-dire « la joie brillante, majestueuse, admirable ».
[3] Vertu pure.
[4] La lune vénérable.

des dragons et tenant un petit enfant dans ses bras. Comme il s'avançait vers elle, la reine dit d'un ton suppliant : « Je prie instamment que cet enfant soit mon héritier ». Lao-Kiun, souriant, répondit : « Je désire aussi tout spécialement vous le donner ». La reine remercia vivement le prince du Tao et, étant revenue à elle de ce songe, connut qu'elle était enceinte. Elle le resta une année entière. L'an Ping-wu, le neuf du premier mois, au temps *Wu*, ou midi, elle mit au monde l'héritier du trône.

Celui-ci, dès son jeune âge, fut doux et compatissant; il puisait au trésor de l'État et le distribuait au pauvre peuple.

Après la mort du roi, le jeune prince prit le gouvernement de l'État. Mais il ne tarda guère à instituer le premier ministre comme son successeur et il abandonna le royaume. Il s'en alla aux monts *Pou-ming* et *Sen Yen* (le pic admirable); il s'y appliqua à pratiquer le Tao, à guérir les maladies par les simples, à sauver tous les êtres vivants. Il y épuisa complètement ses forces et mourut. C'était sous Tcheng-tsong [1], de la dynastie Song, la septième année Ta-tchong et Siang-fou. La première année Tien-hi (1017) il fut élevé à la dignité de Yü-hoang et appelé Tai Shang hai-Tien, « le très haut qui ouvre le ciel ».

Il obtint ainsi la plus haute dignité du ciel, il fut le Yu-Hoang-ti du grand ciel. On le représente comme regardant le monde et l'instruisant.

C'est ce dieu que M. De Groot place parmi les divinités primitives des Chinois.

§ VI. — Kin Khiue Shang-ti et Yü Khiue Shang-ti [2].

Ces deux personnages déifiés étaient deux fils, l'aîné et le second, de la famille Tsü. Ils obtinrent ce titre sous l'empereur Tai-tsong des Ming (1450 à 1457). Ce prince étant malade leur adressa des prières et fut subitement guéri; c'est pourquoi il leur conféra cette dignité.

D'après le *Ming-sze-li-tchi* (ou mémoire relatif aux rites, dans l'histoire de la dynastie Ming), ces deux personnages vivaient au temps des cinq

1 L'an 1008 que Tcheng-song commença sous le premier titre et finit sous l'autre.

2 Shang-ti de la porte d'or et Shang-ti de la porte de Jade (du ciel).

dynasties (907-960). Ils s'appelaient *Tchi-Tching* et *Tchi*. Ils étaient fils de *Tsü-Wen* de la famille *Tsü*. Portant les armes, ils pacifièrent Fu-tcheou. Les seniores de Fu-tcheou leur prodiguèrent les marques de respect, firent leurs images et les honorèrent d'un culte. La dynastie Song leur conféra le titre de justes, *Tcheng-jin* et Tai tsong des Ming les pria le premier.

En récompense de sa guérison subite, il leur décerna les titres de *Kin Khiue ti Kiun* et *Yü Khiue ti Kiun*. Ying-Tsong, au temps Tcheng-tong (1436-1450) et Hien-tsong, au temps Tchong hoa (1469), les élevèrent en grade et les déclarèrent Shang-ti.

Mais Hiao-tsong, la première année Hong-tchi (1488), sur l'avis conforme du conseil des rites, leur enleva leur titre et cessa de les honorer. Ainsi, sous le règne du Fils du ciel, *transit gloria cœli*.

§ VII. — Hiuen-Tien-Shang-ti.

Shang-Ti du ciel obscur, originaire [1].

Voici encore une création des Tao-she. Ce Hiuen-ti est le *Yuen-tchi* ou premier principe (voir p. 25) qui s'est transformé et distingué du *Tai-kih*, correspondant à l'essence pure du Grand Yang. Étant entré dans une matrice, il naquit par métamorphose; il vit le jour au royaume de Tsing-Yo, dans le sein de l'épouse de Shen-Shing. Il vint au monde après quatorze mois de gestation. A quinze ans, il quitta père et mère. Ayant rencontré le Shing-tsou [2] du Yü-tsing, le Yuen-kiun de l'empyrée rouge [3], il les fit entrer dans la voie suprême du Principe sans principe. Il se retira au mont Ta-ho [4], où il exerça l'ascétisme pendant quarante-deux ans. Yü-ti, par la vertu de Hiuen-ti, fit un chemin conduisant aux trois tsings; puis il envoya

[1] Le ciel le plus élevé, le plus mystérieux.

[2] Le régent du Yü-tsing (voir p. 27).

[3] Le prince originaire du *Tze-hu*. Être imaginaire. Remarquons que ce personnage terrestre devient l'instituteur des êtres célestes originaires.

[4] Mont du Hu-pé, à 120 lis au sud de Keun-tcheou au Siang Yang-fou. Au centre est un pic très élevé, appelé *Tze-Siao* (éther rouge).

les cinq justes et tous les immortels porter ses ordres. Hiuen-ti les reçut et s'envola jusqu'à la porte d'or (du ciel).

Au temps de Tcheou de Yin, le roi des démons conduisit à sa suite tous les esprits et les gnomes pour détruire les êtres vivants.

Yuen-tchi ordonna au Shang-ti Yu-hoang de descendre porter ses ordres. Hiuen-ti, les cheveux flottants, les pieds nus, portant une cuirasse d'or et un long vêtement noir, une bannière sombre, une oriflamme noire (les reçut), avec Ting-kia [1] pour commandant en chef, il descendit (des régions éthérées).

A chaque âge, il combat contre le roi des démons dans la plaine de Tong-Yin. A ce moment, le roi des démons, Mo-Wang, prit la forme d'un dragon azuré, d'un grand serpent.

Hiuen-Ti, usant de la force dont sont doués les esprits, le foula sous ses pieds et enferma tous les démons dans la grande vallée de Fong-tu [2]. Puis il retourna à la porte d'or.

Yuen-tchi lui conféra alors le titre d'honneur de Shang-ti du ciel supérieur (*hiuen*).

Voici une autre version relative à ce personnage merveilleux.

Theng-wu était le fils héritier du roi de Tsing-Yo. A peine né, il avait une intelligence semblable à celle d'un esprit. Considérant les choses les plus subtiles et mystérieuses, il connaissait les choses les plus éloignées. Devenu grand, il était plein de courage et d'audace, mais il s'appliquait principalement à la vertu. Il se proposait de chasser et détruire les démons. Ayant rencontré le Yuen-kiun du Tze-hu, il reçut de lui la doctrine mystérieuse, après quoi il se transporta au delà de la mer de l'est et s'y promena, inspectant le monde.

Après cela, il rencontra le Tien-Shen [3] et en reçut un glaive magique. Il entra alors dans le mont Wu-Tang [4] et s'y exerça à préparer des remèdes.

[1] Le sens de ces mots est inconnu. Le commentaire distingue les *Ting* et les *Kia* comme autant d'esprits qu'il y a, dans le cycle sexagénaire, de termes commençant par *ting* et par *kia* et a un nom pour chaque esprit. Mais *Tong ling* est un général en chef.

[2] Vallée du Sze-tchouen où se trouvent des puits de pétrole brûlant comme à Bakou. Ce qui la fait considérer comme la porte de l'enfer.

[3] Litt. esprit du ciel.

[4] Le *Tai-ho* actuel.

Il y resta quarante-deux ans. Ses mérites étant alors accomplis, il alla en pleine clarté du jour recevoir les ordres de Shang-ti et revint garder la région du nord. Les cheveux flottants, pieds nus, il vint dans la caverne des gnomes planter ses bannières noires et alla occuper la place de l'astre Hiuen-Wu (à l'arme noire), dans la région du nord, brillant et majestueux esprit.

Toutes les dynasties impériales l'ont comblé d'honneurs. Son nom primitif était *Hiuen-Wu* (le guerrier noir, à l'arme noire); les Song lui décernèrent le titre de *Tcheng-Wu,* le guerrier juste. Sheng-Tsong des Yuens (1304), la septième année Ta-te, le douzième mois, l'éleva en grade et de *Tcheng-Wu* il en fit *Sheng-jin* (saint) *Hiuen-tien-Shang-ti,* le souverain maître, juste, bon, majestueux, du ciel suprême. (Voir le *Su-Wen-hien-t'ong-kao*).

Ce merveilleux personnage se montre parfois en ce monde. Ainsi, d'après le Shen-Sien-Tong-kien, Tao-kiun des Song [1] désirait voir la forme sainte de Hiuen-Wu. Or, un jour, au moment de midi, un noir nuage couvrit le soleil, le tonnerre retentit avec fracas et au milieu d'un feu brillant on vit un dragon de couleur d'azur, un serpent immense, qui s'arrêta au bas du palais. L'empereur se mit en prière, brûla de l'encens, se prosterna deux fois en disant : « Je désire voir Tcheng-kiun. » Alors on vit descendre comme un char de fête. Le tonnerre éclata une fois, puis le dragon et le serpent disparurent et l'on ne vit plus qu'un grand pied sous le palais. L'empereur fit de nouveau brûler de l'encens et se prosterna deux fois, mais plein de chagrin de n'avoir point vu la forme naturelle du divin personnage il soupirait après sa vue. Alors il se montra à ses yeux un corps immense, les cheveux flottants, vêtu d'une longue robe noire, portant un bouclier d'or, avec de larges manches, une ceinture de jade, un glaive au côté, les pieds nus, la tête entourée d'une auréole ronde de lumière, la ceinture nouée et flottant tout autour. Il se tint ainsi un laps de temps assez long.

Le roi put en dessiner lui-même l'image, et quand il eut fini, l'apparition s'évanouit instantanément.

Sheng-tsou des Mings fixa son culte sous le titre de *Pe-ki-tso-sheng-tcheng-kiun,* le prince juste et savant qui assiste le pôle nord. Néanmoins le

[1] Autrement dit Huei Tsong, 1101-1126.

peuple l'appelle *Tcheng-kiun;* le prince juste; on le représente avec un dragon et un serpent sous les pieds. Tcheng-tsong des Songs (993-1023) changea son titre et lui donna celui de *Tcheng-Wu,* le guerrier juste, comme nom de temple. Kin-tsong, la première année Tsing-kang (1126), l'éleva en l'appelant *Tso-sheng-shun-ling-yin-tchen-kiun,* le prince juste qui assiste les saints, qui aide et satisfait les esprits (*Ming-sze*).

Kong-tao-fou (descendant de Kong-tze à la quinzième génération) étant à Ming-tcheou, où il avait résigné ses fonctions officielles, vit un serpent sortir du milieu du temple de Tcheng-Wu. On le prit pour un esprit; le commandant militaire vint lui offrir une libation et se prosterna devant lui. Mais Tao-fou alla droit au monstre, le frappa de sa tablette et lui brisa la tête. Effrayés d'abord, les assistants admirèrent sa hardiesse et son succès. Alors le serpent qui habite sous le temple de Hoei-tsong se montra et disparut, car c'était ce monstre.

Une dernière tradition : D'après le Tu-tchi, Tchen-Wu, prince héritier, fils du roi Tsing-Yo, s'appliquait à l'alchimie sur les flancs du mont Ho-tang. Il parvint à s'élever et voler dans les airs. Il reçut de Shang-ti la charge de garder la région du nord. Là il trône, les cheveux épars, les pieds nus, tenant en main l'étendard de l'armée céleste, la bannière impériale des cieux.

Nous avons donc encore ici la création tardive d'un personnage divin et son identification avec un habitant de la terre.

§ VIII. — San Kuan [1].

LES TROIS AGENTS.

Cette conception n'a ni une grande notoriété, ni une grande importance. Nous n'aurons pas grand chose à en dire; mais on ne peut toutefois la passer entièrement sous silence.

Nous rangeons ici ces génies, faute d'une place plus convenable. Ils participent à la nature du ciel comme à celle de la terre.

[1] Les trois agents ou principes actifs, esprits du ciel, de la terre et de l'eau. *Kuan* est proprement « un fonctionnaire ».

Voici ce qu'en dit le *Kai-Yu-tsong-kao :*

Le ciel, la terre et l'eau forment les trois kuan.

Tout ce qu'on en dit vient de l'école taoïste. Comme ce sont trois principes d'action tout primitifs [1], ils peuvent donner à l'homme le bonheur, pardonner ses fautes, le délivrer des dangers. On les honore comme souverains pouvoirs (*Ti-Kiun*).

Au temps Kien ning de Ling-ti des Hans (168 P. C.), le fils de Tchang-tao-ling [2], nommé Heng, fit un cahier où ceux qui avaient contracté quelque maladie devaient faire inscrire leurs noms; ils devaient aussi reconnaître leurs fautes. Puis il imagina trois *tongs* ou « êtres profonds ». En haut d'abord, le ciel qui recouvre les montagnes; un autre dans l'étendue, la terre; un troisième dans la profondeur inférieure, l'eau. Il appela le ciel, la terre et l'eau, les trois *Kuan* ou agents.

Il exigeait en outre des malades une rétribution de 5 mesures de riz.

Le nom des trois Kuan date de là. Tchang heng ne leur donna que ce titre et non celui des *trois principes originaires.* Ce dernier nom leur fut attribué sous le premier Wei, qui accorda sa confiance au tao-sse Keou khiuen tchi. C'est celui-ci qui les mit en faveur et commença les oblations et prières en leur honneur, à leur adresse.

L'appendice Fang-Kih-tchouen de l'Histoire des Songs (Song sze) a aussi quelques renseignements sur notre trio. Il y est dit que le livre de formules magiques de Miao Shen-shin mentionne les trois *Yuen,* qu'il désigne ainsi : le premier est Tien kuan, le second Tu kuan (la terre), le troisième Shui kuan (l'eau). Tous et chacun régissent la fortune bonne ou mauvaise des hommes. On ne peut arrêter leur action, leur vindicte contre les coupables. Voilà tout ce qu'il y a à en dire.

Tout ce qui précède tient à la philosophie; mais avec le Tchong-tsang-seu-shen-ki, nous entrons dans le domaine de la mythologie. Nous y lisons en effet :

Tchin tze tchun était un homme d'une grande habileté et intelligence, d'un extérieur agréable. En ce temps-là, trois filles du Roi-dragon [2] se pré-

1 Yuen.

2 Voir, plus loin, ces personnages.

sentèrent d'elles-mêmes pour l'épouser; elles eurent trois fils, qui tous trois étaient d'un esprit pénétrant, vaste, élevé, d'une sagesse et d'une force sans bornes. Le Tien tsun [1] les voyant tels, leur donna des titres et pouvoirs; à l'aîné, celui de « premier agent primitif, ministre du ciel, grand empereur qui donne la prospérité » ; au second, celui de « second principe primitif, ministre de la terre, grand empereur qui remet les fautes » ; au troisième, celui de « troisième agent primitif, ministre de l'eau, grand empereur qui délivre des dangers ».

Le premier, le ministre du ciel, eut son anniversaire fixé au 15 du premier mois; le second l'eut au 15 du septième mois; le troisième au 15 du dixième mois.

§ IX. — Wu-ti.

LES CINQ EMPEREURS.

Il est fréquemment question de ces cinq souverains dans les livres chinois hagiographiques ou mythologiques. Les honneurs du culte leur étaient rendus dès avant le commencement de l'ère chrétienne, et le Rituel antique, rédigé par Kien-long, fait encore mention du sacrifice qui leur était offert. Cependant il serait très difficile de dire avec certitude quelles en étaient et la nature et l'origine. Sous ce double rapport, les auteurs chinois sont, une fois de plus, dans le plus parfait désaccord. Beaucoup d'entre eux les considèrent comme les cinq premiers empereurs de la race chinoise, ceux qui l'ont civilisée et ont opéré des merveilles en son sein. Cependant quand il faut les appeler par leurs noms, de nombreux dissentiments se font jour aussitôt. La plupart toutefois considèrent comme tels Fu-hi, Shen-nong, Hoang-ti, Shao-hao, Tchuen-hu, bien que d'autres rejettent les trois premiers et les remplacent par Tchi-ku, Ti-tchi et Yao.

Pour un grand nombre, et non des moins importants, il s'agit de tout autre chose. Les cinq Ti seraient les régents des cinq éléments ou ceux des cinq régions aériennes, voire même ceux des cinq planètes : Jupiter, Mars, Saturne, Vénus et Mercure.

[1] Voir plus haut.

Le rituel de Kien long rapporte ces paroles, attribuées à Kong-tze : « J'ai entendu dire des vieillards que le ciel a cinq éléments, qui forment et achèvent les êtres, leurs esprits sont les cinq Ti. » Les cinq éléments, ajoute le rituel, aident Shang-ti, chacun en sa vertu particulière, et c'est pourquoi ils sont appelés Ti (v. Sections I et XIII. Comp. mes *Religions de la Chine*, p. 121).

Le Tcheou li nous apprend que le *Siao-tsong-sse*, ou sous-chef des cérémonies, élève les autels des cinq *Ti* (tchao-wu-ti) dans les quatre banlieues. Il leur sacrifiait dans le faubourg de l'ouest, dit le rituel de Kien-long. Pour cela il faisait faire une tente et un banc, et le roi y assistait en vêtement de peau noire.

Le sacrifice officiel est aboli avec le rituel des Tcheous. Toutefois les cinq Ti reçoivent encore par-ci, par-là les honneurs du culte.

Mais tout cela ne nous dit rien de leur nature originelle. On voit seulement que le groupe était déjà formé à l'époque où fut rédigé le Tcheou-li, c'est-à-dire tout au plus vers le III[e] siècle A. C., sous les Ts'ins.

Nous voyons vers la même époque qu'on leur attribue à chacun une couleur, mais comme ces couleurs fondamentales appartiennent également aux empereurs légendaires, aux éléments, aux régions aériennes et aux planètes, cette attribution ne nous avance guère quant à la question que nous nous sommes posée.

Un fait plus significatif, c'est que le premier endroit ou il soit fait mention d'un de ces empereurs, le désigne comme empereur blanc, *pe ti*.

« Siang, duc de Ts'in, étant devenu prince souverain, s'établit dans les terres de l'ouest, il se fit président du sacrifice en l'honneur de l'esprit de l'empereur Shao-hao, il éleva le sanctuaire de l'ouest, y pria l'empereur blanc, et prit pour victime de ce sacrifice un cheval rougeâtre à crinière noire, un bœuf jaune et un bélier de trois ans. » (V. Sze ma-tsien, *Fong-shen-shu*, f° 2. V. l'édit. en 20 vol. 8°.) On ne pourrait donc faire remonter la création de notre groupe et son introduction en Chine avant le VI[e] siècle de l'ère ancienne. Même au temps de Kao-tsou des Han (206 A. C.), il semble qu'on n'en connaissait encore que quatre, car le Fong-shen-shu nous apprend qu'avant cette époque les empereurs Tsin n'en honoraient que ce nombre et

qu'ils étaient désignés comme « bleu, blanc, rouge et jaune ». Le noir manquait encore et Kao-tsong déclara qu'il était le cinquième dont quelques-uns parlaient, ou tout au moins qu'il devait instituer le sacrifice au cinquième, à l'empereur noir.

Cette attribution de couleur indique que les premiers Wu-ti étaient d'origine sidéro-planétaire, car les planètes ont été déterminées de cette manière plus tôt que les éléments et les points du ciel. Toutefois, quand ces notions se sont répandues en Chine, toutes ces idées étaient déjà mélangées; les planètes avaient leurs couleurs, leurs éléments dont elles étaient formées, et présidaient à divers points du ciel. Toutes ces conceptions se joignaient et s'entre-croisaient même; il serait difficile de dire si l'une a été reçue en Chine plus tôt que l'autre.

D'autre part, les cinq Tis portent des noms que l'on trouve, par exemple, dans les commentaires du Tcheou-li, et qui sont certainement étrangers au chinois. Il en est surtout ainsi de *Shai-tchu-niu,* nom de l'empereur jaune, de l'élément terrestre, et de *Hi-kuang-ki,* nom de l'empereur noir et régent de l'eau. Impossible d'expliquer les caractères qui les figurent et les mots correspondants comme termes chinois. Cela ne donnerait que des non-sens.

Il est donc plus que probable que les cinq Tis sont d'origine occidentale et sidérale ou cosmogonique, mais qu'une fois introduits en Chine, on a cherché à les identifier avec quelque personnage des légendes antiques, et de la sorte ils sont devenus les empereurs Fu-hi, Shen-nong et autres.

Ce que nous avons vu jusqu'ici nous donne la plus grande probabilité. Mais voici un texte qui tranche la question. Il se trouve dans un savant ouvrage écrit au commencement du XVIIIe siècle, et intitulé : *Examen de l'antiquité.* Nous y lisons ce qui suit :

« Les cinq tis furent admis successivement dans l'Olympe chinois au IIIe et au IIe siècle A. C. Le blanc, le jaune, le vert et le rouge le furent par les princes de Tsin. Ceux-ci ayant occupé le trône impérial, introduisirent dans le canon liturgique les divinités que leurs prédécesseurs avaient acceptées des mains des taoïstes. Le fondateur de la dynastie Han y ajouta l'empereur noir qu'il préposa au pôle nord. Ce fait est également attesté par Sse-ma-tsien dans son traité de sacrifice Fong-shen.

» Mais le service des cinq Ti n'était point encore entré dans le culte impérial. Ce fut Wen-ti, la célèbre et malheureuse victime des Tao-she, qui acheva l'œuvre en instituant un sacrifice kiao en l'honneur des cinq Ti. Cela ne se fit point toutefois sans protestation, et le nom de Wang-su, président du censorat, est resté attaché à un mémoire fameux, dans lequel il s'élevait avec force contre une innovation aussi contraire aux principes de la philosophie qu'à ceux de la religion ».

Il résulte de ces faits, entre autres conséquences importantes, que le passage du Tcheouli où il est parlé du sacrifice aux cinq Tis est de l'invention des lettrés de l'époque de la restauration des lettres ou de la dynastie Han, et a été introduit furtivement dans un texte plus ancien, si ce texte n'est pas une fabrication artificielle.

A cette occasion, il est bon de noter ce passage de l'histoire des Tangs :

« Dès que la dynastie tcheou dépérit, les rites et la musique furent altérés par les États en lutte et périrent sous les Tsin. Quand les Hans s'élevèrent au trône, les six Kings restants étaient pleins d'erreurs et de confusion, dispersés, périssant, altérés. Les lettrés se réunirent pour les corriger et remettre en ordre. Mais ils expliquaient les (textes) anciens d'après leurs propres idées, incapables d'atteindre la vérité sûre. En outre, des livres d'astrologie virent alors le jour, troublant ainsi (de plus en plus) les livres sacrés. Les disciples de Tcheng Hiuen le proclamèrent le lettré suprême (*Ta jou*) et firent de ses paroles la plus haute autorité... Les princes ne pouvant trancher les difficultés, crurent ne pouvoir abolir ce qui était établi. »

Ainsi les abus et les corruptions du culte se perpétuèrent malgré des protestations réitérées. Ce fut seulement sous les Mings, restaurateurs de la monarchie chinoise, qu'il fut mis un terme à ces pratiques contraires à la religion antique.

Le premier prince de ce nom, Tai-tsou, institua deux commissions chargées de reviser tout ce qui concernait les rites et la musique.

Un de leurs premiers actes fut d'abolir le culte du Tai-yi et des cinq Tis, inconnus aux dynasties antérieures aux Tsins [1].

[1] Comparez J. Legge, *The notion of the Chinese concerning God and Spirits*, pp. 46 et suivantes.

Cette dernière assertion nous est encore confirmée par un texte des *Kia yu* attribué à Kong-tze, mais postérieur de deux ou trois siècles au Grand Philosophe. Nous y lisons en effet que Kong-tze, interrogé par son disciple Ke-kang-tze sur la nature des cinq Tis, lui fit cette réponse significative : « J'en ai entendu parler jadis par Lao-tan ». Impossible de mieux indiquer la source tao-sheiste de cette croyance. (V. liv. V, 3, *init.*)

On se demandera sans doute si les docteurs du Tao ont été les créateurs de cette conception où s'ils l'ont reçue d'ailleurs.

Les faits fournissent à cette question une solution d'une probabilité qui équivaut à la certitude.

D'une part, nous savons qu'au VI[e] siècle l'astrologie s'introduisit en Chine apportée par les communications avec la Chaldée [1]; de l'autre, nous voyons que ces Tis ont entre autres qualificatifs ceux des cinq couleurs qui les rattachent aux cinq éléments et aux cinq planètes; or, cette attribution des couleurs aux planètes forme une des plus anciennes bases du Sabéisme accado-babylonien.

On ne saurait donc contester sérieusement que les cinq Tis du Tao-sheisme sont de provenance occidentale et ont été importés en Chine longtemps après l'établissement de la monarchie chinoise sur les bords du Koang-ho.

§ IX. — Les dieux hindous introduits en Chine.

Le bouddhisme qui pénétra et s'établit en Chine, est celui qu'on appelle le bouddhisme du nord, du Mahâyâna ou « grand véhicule », c'est-à-dire celui ou les doctrines brahmaniques s'étaient mélangées avec les théories nouvelles.

Chez les bouddhistes du nord, les anciens dieux de la race aryaque n'avaient pas été entièrement mis de côté; plusieurs y formaient encore partie de la hiérarchie céleste, bien que les vrais bouddhistes de cette école leur eussent assigné un rang inférieur aux Bouddhas. Pour celle-ci, les dieux devaient, comme les simples mortels, passer par les diverses transfor-

[1] Voir l'étude de M. de Lacouperie, *B. O. R.*, 1891, p. 268.

mations, pour arriver au Nirvâna. Ils n'avaient en propre qu'une condition et une puissance de beaucoup supérieures à celles de l'humanité.

Les bouddhistes chinois reçurent, avec les enseignements et la loi de Bouddha, la connaissance de ces dieux, dont ils admirent quelques-uns dans leurs temples. Mais c'est là à peu près tout l'honneur qui leur fut attribué; il y figurent plutôt comme ornement que comme objet de culte. Toutefois, les noms qu'ils leur donnèrent et qui sont encore courants dans l'empire chinois, montrent qu'on avait une haute idée de leur personnalité.

Les dieux hindous admis dans les pagodes ne sont pas nombreux, mais ce sont les plus importants.

C'est Brahma d'abord, le grand dieu, le grand Tout du brahmanisme, appelé en Chine *Fan-tien,* le dieu Fan, primitivement *Ban* ou *Balan, Balam.*

Puis *Indra,* le dieu de l'atmosphère et du tonnerre, le Jupiter des Védas, que les Chinois désignent par le qualificatif de *Ti,* « empereur », « souverain maître ».

Çiva mahêçvara, le redoutable Çiva, dieu de la destruction dans la triade brahmanique, que les Chinois nomment *Shi* (pour Çi de Çiva), ou le *tse-tsai-tien,* le dieu qui subsiste par soi (traduction de *Mahêçvara* ou d'içvara seul dans *tse-tsai-tien*).

Yen-lo ou *Yen-mo-lo* « Yama râja », le roi Yama, chef des enfers, dont il sera parlé longuement plus loin.

Shi-khi, nom transcrit de Çikhina (porte-aigrette), Brahma qui, par le feu, purifie le monde ou « *Agni* ».

Indra et Çiva forment souvent couple et sont désignés alors par le double terme Ti-shi.

Sûrya et *Sôma,* le soleil et la lune, appelés Ji-shen et Yue-shen, l'esprit du soleil, l'esprit de la lune.

Les quatre Mahârâjas ou « grands rois », qui siègent aux quatre flancs du mont Mérou et régissent les quatre régions du monde.

En même temps et plus encore que les dieux, les bouddhistes chinois ont admis les démons hindous et êtres divins inférieurs, à savoir :

Les Nagas (*long,* dragons, serpents), régents des eaux terrestres et

célestes, avec les rois *Mahoragas* (grands serpents. Chinois : *Mahulo-kia Tameng-shen,* grands esprits des serpents).

Les *Yakshas* (Yeksha), qui, pourvus de chars et de chevaux, gardent les murs du ciel.

Les *Gandharvas* (Gan-ta-lo, Kien-ta-po), compagnons du dieu des arts.

Les *Kinnaras* (Kinnalo), musiciens célestes.

Les *Rakshas* (Lo-tcho), sorte d'ogres.

Les *Asuras,* génies ennemis des dieux (A-su-lo)[1].

Rahu (Lo-hu), monstre qui dévore le soleil aux éclipses.

Mara (Ma), démon de la concupiscence.

Notons encore que les Chinois rendent le mot générique *deva,* dieu, par *tien,* que nous traduisons « ciel ». Rien ne peut mieux démontrer que cette interprétation est absolument erronée, qu'au commencement de notre ère encore ce terme n'avait point cette valeur. *Tien* était évidemment alors synonyme d' « être céleste, divin » ; car jamais les Hindous n'ont pu enseigner, ni les Chinois comprendre, que Brahma, Çiva, Indra ou tout autre personnage de cette espèce fussent « le ciel » ou « un ciel » quelconque.

Les Chinois reconnaissent encore des personnages célestes ou divins, exclusivement propres au bouddhisme, les Bodhisattwas Manjuçri, Avalokitêçvara, Maitreya et Amitâbha. Mais ce n'est point ici le lieu d'en traiter; ils trouveront leur place dans le chapitre consacré au bouddhisme.

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, les dévas et les génies que nous venons d'énumérer figurent bien dans les temples bouddhiques à côté des saints de l'école de Çâkyamûni, mais le culte ne s'adresse point à eux spécialement; ils servent plus à la décoration qu'à la piété.

[1] Avec leur chef Asulo-Wang qui combat le soleil et la lune, et leur caverne *Sin-lo-ku* dans l'Inde centrale, où ils vécurent dans de magnifiques palais.

CHAPITRE II.

LES ESPRITS.

Ces êtres surnaturels, reconnus par la religion chinoise actuelle, se divisent en trois catégories, selon qu'ils président à la terre et à ses différentes parties, aux enfers souterrains ou bien au ciel, à l'atmosphère.

La première classe comprend les régents du sol arable, du globe terrestre (et ceci sous deux formes : Keou-tou et Tou-ti), des trésors terrestres, des chemins, des murailles, etc., puis ceux des eaux et des montagnes, du foyer domestique, etc.

Les génies infernaux appartiennent proprement au bouddhisme, mais sont entrés dans la croyance générale.

Les génies de l'air président aux régions célestes, au feu, au vent, à la pluie, à l'éclair, au tonnerre et autres phénomènes atmosphériques, et parmi eux viennent se ranger les génies dragons et tigres.

C'est dans la première classe seulement que nous retrouverons les anciens génies de la race chinoise ; aussi nous commencerons par ces témoins de la foi antique.

SECTION I.

LES ESPRITS TERRESTRES.

§ I. — She-Tsi.

LES GÉNIES DU SOL ET DES CÉRÉALES.

Ces deux esprits sont généralement cités ensemble, et le culte qu'on leur adresse leur est commun à cause de l'étroite affinité des objets auxquels ils président. Car le sol, dont *She* est le gardien, est la surface arable, productrice, de la terre.

Le culte de ces génies est très ancien en Chine ; il remonte certainement

à l'époque des Tcheous (1122 à 255 A. C.). Il se pourrait, il est même à croire qu'il appartenait à ce peuple, d'origine probablement ariaque, et qu'il s'est élevé de ce centre étroit à la surface universelle de l'empire, avec la dynastie qui régnait sur l'État particulier de Tcheou. Toutefois, on le trouve mentionné dans un chapitre du Shu-King, dont la composition remonte peut-être à la dynastie précédente des Shangs (1766-1122). Au delà, on n'en trouve plus de trace et les monuments de la Chine primitive sont vierges de leur nom; car le passage anonyme et sans date appréciable du livre III, 2, du Shu ne peut être reporté à des temps plus anciens.

Il est à remarquer que dans les deux grands et antiques Kings, *She* est toujours cité seul. (V. Shu, III, 2, 5; V, 1, 3, 3 et XII, 5. Shi, II, 6, 7, 2 et III, 3, 4, 6.) Une seule fois *Tsi* lui est adjoint. (V. Shu, IV, 5, 1, 2.) Ce qui ferait soupçonner une interpolation, fruit d'une habitude plus récente, et justifierait l'opinion reçue que le culte de *Tsi* a été introduit par les Tcheous en l'honneur de leur ancêtre *Heou-tsi,* qui, dit-on, enseigna aux Chinois l'art de cultiver le grain, ou du moins l'établit et le développa d'une manière extraordinaire sur le sol de leur nouvelle patrie.

Quant à la nature sacrificielle de ces esprits, aucun doute n'est possible; les hiéroglyphes qui les représentent l'indiquent avec une parfaite clarté. Celui de *She* est formé des figures de la terre et des esprits se manifestant du ciel. Celui de *Tsi* est purement et simplement le caractère désignant le millet-panis, sans rien qui se rapporte aux esprits. Ce dernier fait est un indice de plus de la création tardive de ce personnage surhumain dont les Chinois n'avaient, du reste, qu'une idée très vague et très imparfaite.

Ce fut le développement de la féodalité qui donna au culte de l'esprit du sol toute son importance et son extension. Le service de Shang-ti ayant été réservé au souverain suprême, le *She,* ou génie protecteur des principautés vassales, devint pour chacune d'elles une sorte de dieu local et national dont l'importance primait tout le reste. Les plus puissants parmi les grands feudataires s'arrogeaient, il est vrai, le droit de sacrifier à Shang-ti, ou tout au moins au ciel. Mais pour la généralité et de droit, le *She* devint le génie principal de chaque duché, comté, etc. Pour ces États vassaux, son autel était le palladium de leur existence. Leurs chefs avaient la mission sacrée

de. les garder, de veiller à leur culte, de ne rien faire qui pût irriter le ciel et attirer ainsi sur leur tête le châtiment céleste, l'asservissement de leurs États et la destruction des autels du génie protecteur. C'est ce qui nous est attesté à chaque page, pour ainsi dire, dans les Annales de Tso-kiu-ming, qui développent le Tchün-tsiu, dit de Kong-fou-tze, et nous assure de l'existence de ces croyances dès le VIIIe ou le VIIe siècle avant notre ère.

Voici, du reste, ce que les auteurs chinois nous disent de ces esprits et de leur culte :

Le culte de *She-tsi* (dit le *Pe-hu-tong*) a pour but de demander la prospérité pour le monde et de remercier des bienfaits.

Sans la terre, l'homme ne pourrait subsister; sans les grains, il ne pourrait se nourrir. La terre est large et vaste, on ne peut l'honorer partout; les grains sont nombreux, on ne peut sacrifier à chacun d'eux. C'est pourquoi on a établi *She* sur la terre et *Tsi* à la tête des grains. C'est pourquoi on a institué *Tsi* chef et seigneur et on lui offre des sacrifices.

She, dit le Fang-su-tong, est le régent de la terre et du sol. On traite la terre comme lui. *Tsi* est le chef des grains; c'est pourquoi on l'établit à leur place et on lui fait des offrandes.

Interrogé sur l'origine de She, dit le Kieu kuang ting kien ming shu, le Maître répondit :

« Elle remonte aux temps originaires, à la haute antiquité où l'on vivait dans des trous du sol. »

Les anciens lettrés honoraient, en She, les esprits des cinq parties de la terre, c'est-à-dire : 1° des montagnes et des forêts; 2° des fleuves et des lacs; 3° des collines et élévations de terre; 4° des champs fertiles et digues; 5° des sources et marais.

De toute terre où il se trouve, l'homme peut tirer des subsistances. C'est pourquoi il lui sacrifie.

Quant à *Tsi,* son origine remonte au temps où l'on se nourrissait de riz. Les anciens, en *Tsi* seul, honoraient l'esprit de tous les grains (Kiou-Kuang-ting kien-ming shu).

Le Tchin Shi-li shu dit plus explicitement que *She* est l'esprit de la terre et *Tsi,* l'esprit des grains.

Un *She* préside à chaque division territoriale. Le *She* du *li* [1] reçoit les hommages des gens du *li;* celui du *tcheou,* des principautés et des États feudataires est honoré par les gens de ces pays. Ils s'appellent *Li-she, Tcheou-she, Heou-she* ou *Koue-she.*

L'empereur a juridiction sur le monde entier; son *She* s'appelle « royal », *Wang she.* Il n'a point de limites. Aussi le fils du ciel seul peut dire justement qu'il sacrifie à (l'esprit de) la Terre.

Quant à l'origine de ces deux Génies, les auteurs chinois n'en savent pas grand'chose, et leurs explications présentent la plus agréable variété.

D'après Hoei-nan-tze, *She* n'est autre que l'empereur Yu. Les peines qu'il se donna pour gouverner le monde et améliorer les conditions du sol lui valurent, après sa mort, de devenir *She* ou l'esprit de la terre.

Tsi est à ses yeux le ministre de Shun *Heou-tsi,* c'est-à-dire le prince, l'intendant des grains, devenu génie des objets de sa sollicitude après son transport dans l'autre monde.

Le Tso-tchouen nous apprend, au contraire, que « Kong-Kong eut un fils appelé Keu-long, qui fut *Heou-Tsi,* ou prince intendant de la terre, et qu'on lui sacrifia, ce qui transforma Heou-Tsi en *She* ou génie du sol. » Kong-Kong vécut avant Shen-nong et après Tai-hao. Son fils Keu-long sut établir l'ordre et l'équilibre entre la terre et les eaux. C'est pourquoi il reçut les honneurs du culte après sa mort.

D'autre part, on lit dans le *Lou-sze* de Lopi :

Le prince du feu (Yo-ti), Shen-nong, ayant taillé le bois (le premier), fit une charrue; l'ayant plié, il en fit le manche. Il divisa les champs, forma les sillons et les fossés d'irrigation et cultiva la terre.

Ainsi il établit les règles à suivre pour la terre, les principes conformes à la nature du sol, afin de donner leur achèvement à tous les êtres; ainsi les grains poussèrent en leur temps dans l'année; c'est pourquoi le monde donna à ce prince bienfaisant le nom de *Hoang-Shen-nong,* c'est-à-dire le vénérable, le royal esprit-cultivateur.

[1] Le *li* est le district; le *Tcheou* l'arrondissement; le *Heou* la principauté de rang secondaire.

Chaque année, à la dixième lune, il menait le peuple au sacrifice et aux jeux, pour exprimer sa reconnaissance pour les choses accomplies en ce laps de temps. On sacrifiait aussi aux *She Shi,* aux *Siang-Shi* précédents (aux chefs des moissons antérieurs) [1].

Plus loin, la scène change; ce n'est plus à Shen-nong, mais à son fils Yo-ti-tchu, que nous avons affaire. C'est grâce à son aide que Shen-nong put faire produire à la terre tous ses fruits et acquérir de grands mérites. Le monde lui doit une grande reconnaissance, et sous les cinq Ti, ou depuis eux, on le fit *Tsi,* ou génie des grains.

Le même renseignement nous est donné par le Tso-tchouen : « Tsi, y est-il dit, est le régent des campagnes. La famille Li-Shan eut un fils appelé Tchou; c'est lui qui est devenu *Tsi.* Jusqu'aux Hia, il fut honoré d'un culte. Puis Hi des Tcheous devint *Tsi* et reçut cet honneur [2].

Le Lou-tze nous donne encore cette histoire.

L'épouse secondaire supérieure de Ti-Khu [3] s'appelait Kiang-yuen. Elle donna le jour à Tchou. Celui-ci était d'une nature généreuse et bienveillante. Il s'appliqua spécialement à la culture des céréales. Il fut Tien Kouan [4] de Yao, distingua les cinq espèces de terre et ce qui leur convenait à chacune, enseigna au peuple les arts, la culture, etc., selon le temps. Aussi Ti-Khu le proclama Heou-tsi. Le nouveau protecteur des champs donna tous ses soins à la culture et mourut dans les montagnes. Son fils Li-el imita ses vertus. Il eut pour fils Shu-Kiun, qui remplaça son père et propagea la culture des céréales. C'est lui qui est le *Tien-tsou* (ancêtre des champs).

En revanche, le *Yio-Sse-fa* maintient que le vrai Tien-tsou est Shen-nong, et nul autre.

[1] Ce sont, dit le Tchou, les esprits des champs cultivés, des récoltes, des sillons et canaux, etc. Ce commentaire fait remarquer que Shen-nong, étant le premier cultivateur, était le seul Sse-shi ou Shi antérieur et conséquemment se sacrifiait à lui-même. Mais les Chinois accoutumés à ces phrases stéréotypées ne s'aperçoivent pas de ces contradictions. Pour le *Tchou-sou,* Shen-nong est le Sse-shi et Heou-tsi, le Siang-shi.

[2] Li-shan est le nom de la famille de Shen-nong. Hi est le premier ancêtre des Tcheous. Le premier des Yin, ayant renversé la dynastie Hia, substitua Hi à Tchou.

[3] 2435 A. C.

[4] Magistrat du ciel, présidant aux observations célestes.

She est le régent (tchou) de la terre et du sol (*ti-tu*) dit Lo-pi. Tsi est celui des céréales. Tous deux sont des esprits terrestres; mais l'objet auquel ils président est spécial à chacun d'eux; aussi leur culte doit-il être séparé. Tchou, Hi et Su-long doivent aussi recevoir avec eux des libations et des offrandes. Et plus loin : She et Tsi sont les esprits originaires de la terre et des grains; on leur offre des libations et des offrandes communes. On les désigne ainsi pour les honorer.

Ping-Ti des Han, la cinquième année Yuen-tchi [1], associa Yu des Hia aux fonctions de She et Heou-tsi à celle de Tsi. Les Tang, les Song et les Yuen associèrent Su long à She et Hi des Tcheous à Tsi.

Tai-Tsou des Ming, la dixième année Hong-Wu [2], écarta Hi et Su-long et mit en honneur Jin-tsou ainsi que Hoang-ti et les associa dans les sacrifices à titre de Ta-she et de Ta-tsi [3] (Tahun ming-meng-yü-lu).

Hoei-Ti des Ming, la première année Kien-wen [4], sacrifia à *She* et à *Tsi*, honora *Tai-tsou* mais enleva sa dignité à Jin-tsou. A son tour Jin-Tsong, la première année Hong-hi [5], sacrifia à *She* et à *Tsi* et associa Tai-tsou et Tai-tsong dans les offrandes (Ming Jin-tsong Shi-lu). Shi-tsong des Ming, la première année Kia-tsing, retourna aux anciennes règles et associa d'une part Su-long et de l'autre Heou-tsi aux deux génies She, Tsi. (Ming sze; Li-tchi.)

Voici, enfin, pour compléter la série, une nouvelle version sur l'origine du génie Tsi :

Yin-Hong était le deuxième fils de Sheou des Shang [6]; sa mère était épouse secondaire royale. Tan-Ki (la fameuse concubine de Sheou) [7], voulant perdre cette princesse, excitait contre elle le tyran. Sheou ordonna de le mettre à mort. Hong avait alors douze ans : deux officiers, nommés Fang-pa et Fang-tsiang, l'emportèrent sur leur dos [8] et le firent échapper,

1 1 à 5 P. C.
2 1378 P. C.
3 She et Tsi supérieurs.
4 1399 P. C.
5 1425 P. C.
6 Le célèbre tyran, le monstre que Wu-wang renversa en 1122.
7 Ce fut pour la récréer qu'il commit tant d'horreurs.
8 Chacun, probablement, le portant à son tour.

mais les émissaires envoyés par Sheou l'atteignirent dans la capitale et le père dénaturé donna ordre de le faire mourir. En ce temps-là, il y avait au mont Tai-hoa, un Tao-Shen (ou immortel, sectateur du Tao) nommé Tchi-tsing-tze, et au mont Kin-Hen, un autre dont le nom était Kuang-Shong-tze. Ils soulevèrent un vent violent qui transporta Yin-hong sur le mont Tai-hoa.

Lorsque Tcheou attaqua Shang, Tchi-tsing-tze ordonna à Yin-hong de descendre de la montagne et d'aider Tcheou dans la lutte. Mais Yin-hong fit tout le contraire et s'unit à Shang contre Tcheou.

L'immortel en fut très irrité, et par l'aide du Tai ki-tu [1], il brûla Yin-hong de manière à le réduire en cendres. Quand Tcheou eut vaincu le dernier des Shang, Kiang-tze-ya, par ordre spécial, donna à Yin-hong la dignité d'Esprit des cinq espèces de grains (Fong-Shen-yen-i).

Aux renseignements que nous fournissent les auteurs chinois, ajoutons encore quelques détails.

L'autel des She-Tsi était formé d'un tertre élevé sur une aire carrée bien aplanie. Il était sans couverture afin que les rayons du soleil et les émanations célestes pussent y parvenir. Mais quand un État avait perdu son indépendance, on recouvrait d'un toit l'autel soigneusement conservé, afin d'attester la sujétion du pays et de son gardien céleste. Près de l'autel on plantait un arbre, le plus renommé dans la région, et cet arbre était censé servir de reposoir au She pendant la cérémonie.

Les sacrifices en l'honneur du She se font vers la fin de février ou dans la première quinzaine de mars. Pour cela on pose sur le tertre-autel une tablette représentant l'esprit ou portant simplement son nom, et devant laquelle on présente tous les dons de la piété intéressée.

Remarquons, en terminant, que la traduction donnée par M. De Groot de deux autres passages du Li-ki, etc., relatifs au *She* (qu'il appelle *Siâ*), n'est pas admissible. Voici le vrai sens :

« Le *She* est le seigneur, le gardien de la terre. La terre est trop vaste

[1] Invention bizarre. Le Tai-ki-tu est un tableau représentant le principe suprême et inventé par le philosophe Tcheou-tze (voir mon *Sing-li*). Ici il est employé comme instrument de magie.

pour être honorée dans son ensemble; c'est pourquoi, l'élevant au rang d'honneur, on en fait le *She.* »

« *Le* She est *le* moyen par *lequel* on traite la terre comme un esprit. » Et un auteur du IIe siècle P. C. ajoute à ces mots :

Mais cela doit être entendu à la mode chinoise, car le dictionnaire chinois dit positivement « *She-tu-ti shen tchu.* Le She est l'esprit-chef de la terre ».

Et le *Tcheng-tze-wei,* beaucoup plus ancien : « Le She est l'esprit de la terre pouvant faire naître tous les êtres terrestres. *Tu shen neng sing wan wuh.* »

§ II. — Heou-Tou.

Qu'est-ce que Heou-tou? Quelle est sa nature, quelle en est l'origine? C'est ce qui n'est point facile à déterminer. Les auteurs chinois ont donné à son endroit les explications les plus variées et même les plus contradictoires. Citons-en les principaux qui représentent toutes les opinions différentes.

Le Tso-tchouen contient cette phrase : « Le prince foule Heou-tou et soutient Hoang-tien (l'auguste ciel) ». Ce que le Kong-su explique en ces termes : « On appelle Heou-tou l'esprit de la terre. Heou-tou est le nom le plus honorifique de la terre ». En disant que le prince marche dessus, le texte indique que Heou-tou est la terre (*ti*).

Voilà deux opinions confondues comme si elles n'en faisaient qu'une.

Le Wu-li-tong-kao nous dit à son tour : « Heou-tou est l'esprit de la terre (*Tou*) », puis un peu plus loin : « Heou-tou est *She* (l'esprit du sol arable) ».

Le commentaire du Li-ki, au chapitre *T'an kong,* pose le même principe.

Nous avons donc déjà trois opinions différentes.

Mais voici le *Wu-shong* de l'Histoire des Tcheous (Tcheou-Shu-Wu-shong) qui nous apprend que Keou-tou n'est autre que Su-long dont il a été question au chapitre précédent. Donc, conclut le Wu-li-tong-kao, Heou-tou est l'esprit d'un homme, une âme humaine élevée au rang d'esprit. Le Li-ki confirme ce dire à sa manière, en affirmant que « Heou-tou était fils de Kong-Kong, l'oppresseur des neuf provinces du monde ». A quoi le Kong-

sen ajoute que « les fils et descendants aînés de Kong-Kong sont les serviteurs de Heou-tou ». Et le Wu-li-tong-kao : « Heou-tou est donc le serviteur de la terre (*Tou*). Puis, pour différencier les trois génies terrestres, il continue en disant : « Heou-tou est l'esprit de la terre, Ti-Shi (R. 113) : c'est donc le Shi des cinq espèces de terre. She et tsi (She-tsi) sont les esprits qui fondent les royaumes et les maintiennent; c'est tout ce qu'on peut en dire. Mais entre le sacrifice à la terre (*Tou*) et celui à *She* il y a une très grande différence de dignité et d'importance ».

D'autres renseignements nous sont fournis par le *Tchin-Shi-li-shu*.

« Le *Ta-Shi* (esprit supérieur) est, selon quelques-uns, le Shi du sol (*ti*); et, selon d'autres, le Shi de la terre (*tu*). Le Ta-Shi est donc ce qu'il y a de plus élevé en cette terre; le Ti-Shi est l'esprit d'une terre (ti) quelconque (ti-tchi-shi). Le Tu-shi est le shi des cinq tous. Ainsi, selon les diverses autorités, Heou-tou est le nom suprême de la terre, ou bien l'esprit du globe terrestre, ou *She* le génie du sol, ou l'esprit d'un ci-devant être humain. C'est au choix.

Voyons maintenant comment les dynasties successives ont pratiqué son culte; nous aurons beaucoup à glaner.

Voici d'abord les associés que les empereurs ont donnés à notre génie : Wen-Ti, des Han, l'an 179 A. C., sacrifiant à la terre, lui adjoignit Kao-Ti [1].

Sous Ping-ti des Hans (1 à 6 P. C.) au sacrifice du faubourg du Nord, on associa Kao-heou (Lu tai-heou).

Kuang Wu-ti, la première année Tchong Yuen (25 P. C.), changea les choses et fit de Po-tai-heou la Kao-hoang-heou [2], et l'associa aux offrandes faites à l'esprit de la terre. Quant à Lu-tai-heou, il en transporta le temple et l'image dans les jardins.

Ming-ti des Wei, la 1re année King tchu (37 P. C.) ordonna de sacrifier sur un tertre carré et d'invoquer (la terre) sous le titre de Hoang hoang heou ti [3].

1 Le premier empereur de la dynastie. Kao-heou est l'impératrice son épouse.

2 L'impératrice mère de la dynastie. C'est alors que l'esprit de la terre commença à être regardé comme un génie femelle. On lui associe les impératrices fondatrices de dynastie ou aïeules du souverain associant.

3 Le très auguste prince terre.

Il lui associa Yin Shi, l'épouse secondaire de Shun. Au sacrifice du faubourg du Nord, où l'on devait faire les prières et offrandes à *Hoang-ti* (la terre), il donna ce rôle à l'impératrice Wu Siuen-heou.

La matière étant d'un intérêt très médiocre, nous résumerons en quelques mots les associations ultérieures.

Ming-ti des Tsin orientaux, en 323, choisit à cette fin Siuen-tchang hoang-heou pour le sacrifice du faubourg du Nord.

Wu-ti des Song, en 423, associa Wu hoang-heou au même sacrifice, Wen-ti des Tchin fit la même chose pour Te-Hoang-ti en 563, puis Wu tscheng-ti des Tsi du nord pour Wu-ming-hoang-ti, en 564 [1], et Lin-hai-wang des Tchen pour Tchao-heou, en 568.

Après cela, ce fut le tour de Tai-tsou, associé par Kao-tsou Wen-ti des Sui, puis de King-to désigné par Kao-tsou des Tang (en 618), tous deux au sacrifice offert à la terre sous le nom de Hoang-ti. Kao-tsou lui-même reçut pareil honneur de son fils Tai tsong (627).

Le fondateur de la dynastie Song éleva au même rang ses quatre ancêtres immédiats (960), et Hoei-Tsong l'adjoignit à ces derniers (1115).

Enfin Wu-ti des Yuen en fit autant pour Shi tsou Hoang-ti (Kubilai-Khan) (1310) et Tai-tsou des Ming pour Yin-tsou Hoang-ti, son aïeul (1368).

Voilà, dans tous ses détails de quelque valeur, l'historique de Heou-tou. Il serait bien difficile d'en tirer les indices suffisants et nécessaires pour résoudre la question de la nature, de l'origine de cette conception.

Nous trouvons, il est vrai, par-ci, par-là, quelques autres explications qui ont la prétention de résoudre le problème. Voyons si elles nous seront d'une vraie utilité pour arriver à cette fin.

Le *Lang-Ya-tai-tsin-pien* nous apprend que *Heou* signifie « vaste », qu'à Yang-tcheou [2], Heou-tou est l'objet du sacrifice des épouses, qu'elle est représentée comme une femme.

En revanche, le Li-Ki nous enseigne que Heou-tou était le fils de Kong-Kong (voir chapitre Tsi-fa) ou bien le petit-fils de Tchuen-hu (voir chapitre

[1] Ici la terre redevient homme.

[2] Au Kiang-su.

Yue-ling), et le Tso-tchouen dit de même que Heou-tou était le fils de Kou-long et ne pouvait conséquemment être une femme.

Jadis, le Fils du ciel était appelé *Yuen-Heou* et les princes *Kiun-Heou* (c'est-à-dire le Heou principiel, ou les Heous formant nombre et groupe). Heou ne désignait donc pas des femmes.

Ces commentaires ne nous avancent pas beaucoup, il faut en convenir. Heureusement, nous avons un passage du Shu-king qui nous indique aisément la nature de l'être singulier dont on a fait tant de choses diverses.

Wu-Wang, se mettant en marche pour combattre le tyran Sheou, annonce à la nature entière qu'il va exécuter le décret de Shang-ti.

Il avertit ainsi *Hoang-tien*, le vénérable ciel, *Heou-tou*, les montagnes et les fleuves. Tou est ici la terre visible, on ne peut le nier; en outre, le mot *heou*, « prince », qui lui est donné comme qualificatif et précède le nom de la terre, prouve que le globe terrestre n'était point considéré comme de nature féminine.

A cette époque, la terre, *tou*, n'entrait point dans le domaine du culte, elle n'était ni personnifiée, ni dotée d'un esprit, et pour rendre l'expression d'une manière exacte, nous devrions traduire « le prince globe », ou « le princier globe ».

Car Heou-tou était bien et dûment alors du genre masculin.

A cette époque, le mot *heou* n'avait point encore été employé pour désigner les souveraines, et quand il le fut, il était placé après le nom et ne le précédait point. Ainsi Heou-tou n'a jamais pu signifier que le *prince* Tou ou terre. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Chavanne dans sa savante traduction du *Fong-shen-shu*.

Aussi, rendre *Hoang-tien, Heou-tou* par « l'Empereur ciel, l'Impératrice terre » et faire de ce couple deux époux, comme l'a fait M. De Groot, c'est une méprise qui se comprend chez un mythologue non spécialiste, avide de trouver chez les Chinois un Ciel-père et une Terre-mère comme chez les Grecs et les Hindous, mais qui, venant d'un sinologue consommé, est absolument inexplicable.

Plus extraordinaire encore est sa traduction de *Ti-ki*, « Déesse de la Terre ». A l'en croire, *ki* signifierait « Déesse », et cela parce que le *second*

caractère que forme l'hiéroglyphe de *ki* est employé « actuellement » (c'est le mot de M. De Groot lui-même) pour désigner une femme. Il est très étonnant qu'un usage tout actuel serve à expliquer un fait ancien. Ce l'est encore plus quand on sait que l'usage ancien était tout contraire et que, précédemment, comme maintenant encore parfois, ce caractère désigne le chef d'une famille, d'une dynastie. Tous les anciens dictionnaires donnent *ki* comme synonyme parfait de *shen,* sans aucune distinction de genre. Toutes les assimilations de Heou-tou avec des êtres humains ont eu pour terme un homme et non une femme, comme on l'a vu précédemment.

En outre, le premier usage du mot a été fait pour désigner non la terre ou son génie, mais le fonctionnaire qui présidait aux travaux, aux biens du sol; Heou-tou signifia d'abord « regens terram ».

Enfin, M. De Groot doit reconnaître lui-même que *Tou* est appelé à Émoui : *Ti-kong,* c'est-à-dire incontestablement : le prince terre, le duc terre si l'on veut. Il est vrai que notre auteur traduit : « puissance productrice de la terre ». Mais nous n'avons qu'une chose à dire, c'est que ce n'est pas sérieux.

Il faut donc renoncer à ces « vues d'ensemble », à ces analogies hagiographiques qui font la joie des mythologues à système. La terre n'était jadis en Chine ni une impératrice, ni une épouse céleste, ni le pendant de *Gea,* etc., mais un très vulgaire seigneur du sexe laid. Plus tard seulement, quand la philosophie eut introduit la conception des deux principes actif et réceptif (Yang, Yin) auxquels on attribua la nature mâle ou femelle et rapporta respectivement le ciel et la terre, celle-ci vint à être considérée comme de nature féminine, et peut-être en certains endroits représentée comme une femme.

Mais avant cela, la terre avait été dotée d'un esprit à l'imitation de celui du sol, de ce *She* dont il a été question précédemment. Elle était considérée comme un prince; aussi quand l'idée vint et la coutume s'introduisit d'identifier des morts illustres avec les esprits vénérés de la nation, ce fut Ku-long, ou bien l'un ou l'autre prince des temps légendaires, qui reçut cet honneur.

Ainsi tout s'explique, même la confusion entre *Heou-tou* et *She,* tous deux étant esprit de la terre, et la distinction entre *tou,* globe terrestre, et *ti,* surface de ce globe, n'étant plus sentie d'une manière suffisante pour empêcher la confusion.

Enfin, point essentiel à noter, le personnage de Heou-tou est de création relativement récente et n'a point tiré son origine de la racine qui a produit Demeter Gea ou toute autre divinité semblable.

Il est également curieux de voir comment on nous explique que la fête de Heou-tou *a dû* tomber jadis le 10 du premier mois pour suivre celle de son prétendu époux « le ciel », bien qu'on n'en sache absolument rien.

Mais cela est nécessaire au système, tout comme l'épithète de « peut-être très ancienne » donnée à une coutume du Fo-Kien, lequel, par parenthèse, n'a rien de chinois que la soumission actuelle au monarque de Pe-King.

Ajoutons en terminant ce passage du Shen-sien-tong-kien (I, f° 10) :

« Heou-tou fou-jin la princesse épouse de Tou siège sur les mont sud-ouest entourée de ses fils qui sont de la famille de la terre. » Puis l'auteur leur oppose une Shang-Yuen-fou-jin, épouse impériale principielle, dont l'origine est ignorée et qui habite le mont Long-shan (des dragons) avec ses treize fils appartenant à la famille du ciel.

Tout cela encore est rêverie moderne de Tao-she.

§ III. — Ti-tou.

Le nom de ce génie est composé des deux mots désignant la terre, mais l'un comme masse terrestre, l'autre comme surface propre à la culture. C'est « tellus-terra » et « humus-solum ».

Nous nous trouvons encore ici devant un élément doté d'un esprit directeur et protecteur, esprit identifié à un personnage humain par une fantaisie de souverain ou de lettré. Peut-être aussi le génie a-t-il été créé pour pouvoir transfigurer quelque favori et l'élever à un rang quasi divin.

Nous tâcherons de nous rendre compte de la réalité en examinant ce qu'en disent les auteurs chinois.

Voici d'abord le Tchuang-tze-wen-tchouen.

Tchuang-tze-wen, nous dit-il, naquit à Kouang-ling [1]. Il était adonné aux liqueurs fortes, avide de plaisirs sensuels, actif et pénétrant, sans bornes, mais d'une extrême délicatesse. Après sa mort, il avait ce qu'il fallait pour devenir un esprit. Il fut d'abord Yu de Mo-ling [2], les premières années de la dynastie Han.

Là, des voleurs ayant fait irruption le saisirent, le lièrent et le maltraitèrent au point qu'il en mourut.

Au commencement du règne du premier prince de la dynastie Wu (222), un de ses officiers vit tout à coup Tchuang-tze-wen en chemin; il montait un cheval blanc et tenait en main un éventail de plumes blanches. Comme il se mettait à sa suite, Tze-wen lui dit : « Je dois être l'esprit de la terre et du sol, on doit établir des sacrifices en mon honneur. Si on ne le fait pas, je susciterai, comme une calamité terrible, des insectes qui pénétreront dans les oreilles ».

Le prince Wu regarda ces paroles comme une tentation trompeuse.

Mais le fléau prédit arriva réellement; beaucoup en moururent et l'on ne parvenait pas à guérir ce mal. Tchuang-tze-wen dit de nouveau : « C'est parce qu'on ne m'a pas offert de sacrifice que ce fléau devait arriver. Cette année, il en surviendra de très grands encore ».

Alors le prince Wu, effrayé, proclama le terrible génie Tu-tchong-heou [3], et rédiga un brevet scellé; il éleva un temple avec une vaste salle et changea le nom de la montagne Tchong [4] en mont de Tchuang (*Tchuang-shan*), pour attester sa transformation en esprit céleste.

Voilà une première version sur l'origine du génie Tou-ti. Le Y-kien-tchi nous en fournit une autre.

A Niao-tchin du Hu-tcheou (au Tche-kiang), il y avait un temple boud-

[1] Yang-tcheou-fou, au Kiang-su.

[2] Kiang-ning-hien, au Kiang-ning-fou dans le Kian-su. Yu est un titre de commandant ou gouverneur militaire.

[3] Prince de l'intérieur de la capitale.

[4] Au Kiang-ning-fou.

dhique qui devait son origine à un certain Tan-yo [1] de cette contrée. Après l'enterrement de son père, Tan-yo occupa une fonction à la cour. Chaque année il retournait une fois sacrifier, nettoyait le temple, puis s'en retournait. Un jour, l'empereur Wu-ti des Liang envoya son fils héritier Tchao-ming bien loin à la rencontre de son (pieux fonctionnaire). Mais Tan-yo ne se reposa pas; il transporta le cercueil de son père à Kin-ling (au Kiang-ning-fou) et éleva sur sa tombe un vaste temple bouddhique, dont les bonzes offriraient les prières. Quant à lui, il devint l'esprit du sol et de la terre.

D'autre part, l'histoire officielle des Song nous apprend qu'à Lin-gan, il y a un collège dont le fondateur fut un personnage du nom de Yo-Ti [2] qui fut pour cela élevé au rang de génie de la terre et du sol.

Mais cet être céleste n'est pas en possession d'honneurs incontestés.

En effet, d'après ce que nous apprend le *Lang-tsiai-tai-tsui-pien,* « un magistrat distingué de l'empereur Hiao-tsong des Song, préfet de Kuei-lin, et nommé Tchang-nan-hien, voyant que derrière l'hôtel gouvernemental, la grande salle d'audience, il y avait un local où l'on sacrifiait à Tou-ti, interdit ce culte qu'il jugeait contraire aux règles, en disant qu'il ne se trouvait pas dans les Kings.

On lui demanda s'il convenait, puisque l'on avait She-tsi, d'honorer aussi Tching-huang. Il répondit : « Tching-huang forme doublure, il faut s'en tenir aux règles du culte ». Aussi maintenant toutes les provinces et les États ne considèrent comme légitime et régulier que le culte des She-tsi.

« Il estimait que Tou-ti était une âme humaine, un kuei humain, et que sacrifier à un kuei humain, c'était un culte faux et corrompu. »

On ne sait pas comment Tou-ti était honoré à Kuei-lin. Aujourd'hui on place son image sur les marchés et les murs des villes, et l'on y apporte des offrandes. Cette image a des formes différentes.

En certains endroits, c'est un vieillard vénérable à longs cheveux, portant une peau d'oiseau. Ailleurs, c'est un guerrier au visage rouge avec des

[1] De Wu-hing-hien, au Hu-tcheou-fou au Tche-kiang. Il vivait sous Ming-ti des Tsi du Sud et occupa une fonction sous Wu-ti des Liang, 494 à 550 P. C. C'était là que Tchuang-tze avait été saisi et tué.

[2] Lettré du Kiang-nan, occupa une dignité sous Kao-tsong des Song.

cheveux azurés. Si l'on demande pourquoi on le représente de cette manière, on répond que l'on ne sait pas comment on doit faire pour le représenter justement, les uns disant que c'est un vieillard, les autres, un guerrier, que son nom de famille était Tcheng, était Li, etc. Ainsi chacun a son explication, mais tous le disent le seigneur de la terre et du sol [1]. Quelques-uns le prient pour une année abondante; d'autres, pour une pluie propice. On lui offre de l'encens que l'on brûle devant lui, et des bougies; on brûle des vêtements de papier [2]; on se prosterne, on le flatte pour le rendre favorable, le tout avec grande dévotion.

Voilà, pour ainsi dire, tout ce que l'on sait du génie Tou-ti. Cependant, l'Y-kien-tchi raconte encore qu' « un homme du peuple de Heou-kuan [3], nommé Yang-wen-tchang, sortant un jour de chez lui, fut subitement renversé et tomba par terre comme frappé d'apoplexie. Lorsqu'il se releva, il dit aux passants qu'il avait rencontré subitement un personnage vêtu de jaune et portant en main une tablette de magistrat. Celui-ci lui ordonna de s'établir génie de la terre et du sol à la montagne Hua-Mei, au lieu de Tcheng-ta-lang. Yang-wen-tchang lui répondit qu'il agirait ainsi et, plein de joie à son réveil, il retourna chez lui.

» Le lendemain, il fit ses adieux à sa famille, se lava tête et corps et s'en alla à ses nouvelles fonctions.

» La première année de Ning-tsong des Song (1195), au printemps, un voyageur de Shu vint à Min (au Fo-kien), acheter un éventail. Le fils de Yang le suivit, causant avec lui de différentes choses et de ce qui s'était passé. Alors l'étranger lui dit : « La montagne Hua-Mei doit être au pays de Hi-tcheou dans le Si-tchuen. Il s'y fait beaucoup de bruit. Cette année, le deuxième mois, beaucoup ont rêvé d'inaugurer un nouvel esprit protecteur, une haute dignité de Tou-ti ». Yang-tze, sachant que son père était devenu esprit, dit : « A Fu-tcheou, il a guéri Li-Yi. Ce dont on parle, c'est de cette affaire [4] ».

[1] Ou que ce sont le seigneur du sol et celui de la terre.
[2] Peut-être : soie et papier.
[3] Au Fu-tchen-fu.
[4] D'autres expliquent ceci de Li-Yi qui parlerait de cette affaire.

Il n'est pas besoin d'insister sur les conclusions à tirer de toutes ces fables. Le génie Ti-tou ou Tou-ti est ignoré des auteurs des Kings; c'est une invention moderne datant de l'époque où les Tao-she se mirent à multiplier indéfiniment les objets de dévotion et les causes d'oblations fructueuses.

Les plus hautes prétentions de ses créateurs ne vont pas, quant à son âge, au delà du IIIe siècle P. C. Certes, nous n'en avons pas pour lui de plus élevées.

§ IV. — Tching-huang.

Génie des murs et fossés des villes.

Le nom de ce nouveau personnage signifie uniquement « mur et fossé ». Mais il dit assez par lui-même quel est le culte qui s'y rapporte. Ce culte a pour but d'honorer le génie qui préside à ces objets auxquels le Chinois attache naturellement tout le prix que méritent les gages de la sécurité de sa personne et de ses biens. Sous ce rapport, il n'y a point d'incertitude.

Mais il en est autrement de l'origine de ce culte, de la date de son invention, de son introduction en Chine. Les commentateurs chinois, que rien n'embarrasse, nous donnent les explications les plus variées et ne reculent pas devant les divagations les mieux caractérisées.

Le *Tchun-ming-meng-yü-lu,* après avoir rappelé que ce nom se trouve au Yi-king [1], ajoute qu'on n'a point recherché quelle en fut l'origine première, mais que le sacrifice à Tching-huang a été établi la seconde année *Tchi-niao* du premier des Wu [2], à Wu-hu [3], et pour les murs et fossés de cette ville. C'est là un renseignement précis et des plus rationnels.

Mais, par contre, le Comm. Tchu du Li-ki, chapitre IX, commentant le passage où il est dit que les grands sacrifices *Tcha* sont au nombre de huit,

[1] Ce qui est une erreur. Les mots *Tching* et *huang* s'y trouvent, mais non apposés et comme simple nom commun. Le koua XI, livre VI, porte « *mur retombant* dans le fossé, la boue ».

[2] 240 P. C.

[3] Ville dépendant de Tai-ping-fou.

et que Yin-khi est le premier qui offrit un *Tcha,* nous apprend que ce Yin-khi n'est autre que l'empereur Yao lui-même. C'est tout simplement se moquer de ses lecteurs [1].

Puis il ajoute, ce qui n'est pas beaucoup plus raisonnable : « *Tcha* est un sacrifice à huit esprits [2]. *Shui-Yong* (eau ordinaire, servant à l'usage) est le septième [3]. Or, l'eau ce sont les fossés et *Yong* ce sont les murs. Voilà ce qui détermine l'origine du sacrifice au Tching-huang. »

De son côté, le Tu-shu-tsi-sheng-tching-huang-ki-tien-pu-ni-wen rapporte que quatre fonctionnaires de la dynastie Tang (VIIe siècle P. C.), dont il donne les noms, offraient tous quatre des prières (*khi*) pour obtenir le beau temps, des supplications (tao) pour la pluie. Pour la garde des murs et la mise en marche d'un corps de troupes, ils sacrifiaient et annonçaient leurs intentions à l'esprit des murs et des fossés, (par) la prière consacrée. C'est depuis la dynastie des Song (Xe siècle et suiv.), dit le Tchun-ming-meng-yü-lu, que le sacrifice aux Tching-huang s'est étendu sur toute la surface de l'empire. Les uns leur élevèrent des temples, les autres leur conférèrent des titres honorifiques ou princiers; d'autres confirmèrent en les augmentant les honneurs accordés. Tous et chacun désignaient un personnage comme devenu l'esprit de ces objets. Certaines villes, certains pays y reconnurent Ki-sin et Long-tchiai; pour d'autres, ce fut uniquement Huan-Ying [4].

Au Kiang-su, et surtout dans sa capitale Su-tcheou-fou, on vénère comme Tching-huang un personnage du nom de Tchun-Shin-Kiun, qui fut aussi ministre de l'État de Tsu, puis gouverneur du Kiang-tong.

A Hang-tcheou du Tche-kiang, c'est Tcheou-sin qui fut grand annaliste, puis censeur de Siang-Kiang sous Tcheng-su des Ming (1403-1425 P. C.). Ce fut Shang-ti lui-même qui le constitua en cette fonction.

1 Le *Tchün-tsiu-tchouen,* à l'année XVIII du Kong Tchao, en fait tout autant.

2 A savoir : 1° les anciens moissonneurs; 2° le chef moissonneur; 3° le premier agriculteur; 4° les digues, limites et portes; 5° les chats sauvages et tigres; 6° les routes et allées; 7° l'eau d'usage; 8° les insectes de toute espèce.

3 Litt. à la septième place.

4 Personnages peu connus. *Ki-sin* était de Tsin-tcheou. Il vivait au commencement de la dynastie des Hans. *Long-tchiai* était général de l'État de Tchu à la même époque. *Huan-Ying* était de *Tsen-Yang* et fut ministre de Kao-ti des Hans (206-194 A. C.).

Shang-hai a pris pour Tching-huang un certain Tsin-yu-pe ayant pour nom d'honneur King-Yong, et natif de Ta-Ming-fou. Lorsque les Mongols eurent occupé le trône chinois, il s'en vint à Yang-tcheou, puis se retira à Shang-hai et mourut gouverneur de Long-tcheou. Sous Shun-tchi (1654), dans une attaque des pirates contre sa patrie, il apparut aux troupes chinoises pour les sauver.

Les Fils du ciel se plurent aussi, comme il a été dit plus haut, à prodiguer les titres d'honneur au Protecteur des cités. Ce serait une besogne aussi fastidieuse qu'inutile de les rapporter tous. En voici seulement les principaux :

Fei-Ti des Tang postérieurs, la première année Tsing-tai (934 P. C.), proclama le génie des murs et fossés honoré à Hang-Tcheou et le déclara *Sun-i-pao-ning-wang,* « le roi bienveillant, juste, protecteur, qui donne la paix et le calme. » A celui de Hu-tcheou il donna le titre de *Feu-su-gan-tcheng-wang,* « roi riche, populaire, pacificateur accompli » ; au génie de Yue-tcheou, il conféra celui de *Hing-te-pao-yin-wang,* « le roi qui fait grandir la vertu et protège les enceintes des villes » .

D'autres titres accordés de la même manière furent les suivants :

Au génie de Meng-tcheou, le titre de *Ling-kan-wang,* « le roi spirituel qui meut les cœurs », par Yin-Ti des Han postérieurs, en 931.

Au génie de Kien-Ming-fou, celui de *huoi-wing-heou,* « prince bienveillant, pacificateur », par Hiao-tsong des Longs, en 1163.

A celui de Yen-king, le titre de *Hu-koue-wang,* « roi qui protège l'État », par les Yuen.

A celui de la capitale, le titre de *Hu-koue-pao-ning-wang,* « roi défendant l'État, protecteur, pacificateur », par Wen-tsong des Yuen, en l'an 1331.

Le même prince, attribuant une épouse au génie des murailles, accorda à cette princesse le titre de « reine protectrice de l'État, pacificatrice », c'est-à-dire le même qu'à son prétendu mari.

Tous ces faits qui forment pour ainsi dire la biographie du *Tching-huang-shen,* s'ils ne nous donnent pas précisément son acte de naissance, nous révèlent, toutefois, que ce personnage céleste est une conception récente, à laquelle les anciens Chinois n'avaient jamais songé.

Les Kings ne le connaissent pas, dit justement l'auteur cité, et les annalistes de l'empire n'en ont point parlé. Nous avons vu que son culte ne devint général que sous les Song, et l'histoire des Ming, *Ming-she,* rapporte que les princes de cette dynastie ordonnèrent que tout chef-lieu de division territoriale eût un temple et des sacrifices pour ce génie, et que le 21 du 5e mois de chaque année fût tenu pour l'anniversaire du jour de naissance de Tching-huang.

On savait bien que cet habitant du ciel n'avait jamais été homme; mais on n'en fixait pas moins la date de sa naissance sur cette terre avec l'inconséquence la plus insouciante. Bien plus, sous Hiao-tsong, le président du Li-pou ou cour des Rites décréta que le Tching-huang de la capitale avait habité jadis au sud-ouest de Shun-Tien-fou, et que le 21e jour du 5e mois était exactement le jour de la naissance de cet esprit (*Shen*); que ce jour-là, les magistrats devaient lui présenter des offrandes.

Depuis les Songs, les empereurs se plurent toujours davantage à multiplier les identifications des esprits des murs et fossés avec des personnages humains, à leur donner des prénoms et des noms de famille.

Il y eut dès lors pour eux une cérémonie d'offrandes qui se faisait accessoirement à l'autel consacré à tous les esprits des monts et des canaux.

Et leurs titres s'élevèrent constamment jusqu'à celui de « roi-esprit éclairé qui fait grandir la prospérité, commande au peuple, veille sur l'État et remplace le ciel dans son action ». Toutefois ce titre pompeux est réservé aux Tching-huang de la capitale. En quelques endroits, ils portent aussi le titre de roi. Dans tous les autres fus ou arrondissements, leur titre est « kong (duc?), esprit majestueux, commandant au peuple, surveillant le monde ». Dans les tcheous, c'est « heou (marquis?), esprit commandant au peuple, surveillant la région ». Enfin dans les cantons, ils s'appellent « pe (comte?), auxiliaires, illustres, commandant au peuple, inspectant le pays ».

Citons encore l'opinion de Li-Yang-ping qui vivait sous Su-Tsong des Tang (757-763) et du Wu-li-tong-kao.

Le premier s'exprime de la sorte : Dès qu'il y eut un être entre le ciel et la terre, il y eut un esprit. Les montagnes et les forêts eurent les esprits des montagnes et des forêts; les rivières et les vallées eurent également les leurs.

Quand un groupe d'hommes se rassembla, ils firent des murailles et des canaux pour se protéger. Il dut y avoir un chef (tchou) pour y présider. Ce fut l'esprit des murs et fossés. Et Tchun, lettré des Ming, qui le cite, continue en disant : Tai-tsou des Ming, le première année de son règne (1368), donna des titres à tous les génies protecteurs des cités. Celui des fou fut kong; celui des tcheous, heou et celui des hiens, pe. Puis ce prince ordonna d'élever un temple et d'offrir des sacrifices à ces nobles esprits dans chacun de ces espèces de chefs-lieux.

On voit qu'avec la meilleure volonté du monde, ces auteurs ne réussissent point à trouver une trace quelconque de ce culte dans les temps antiques. Aussi le Wu-li-tong-kao dit très clairement :

« Le khi (R. 113, 4) est un sacrifice de reconnaissance. Il est obligatoire pour tous : rois, princes ou magistrats, pour tout royaume, toute principauté, toute ville. Anciennement, on n'honorait ainsi que She-tsi. Depuis, on eut les Tching-huang dont la nature et la fonction sont semblables à celles des génies du sol et des céréales. »

Le même livre, après avoir reconnu que l'esprit des murs et des fossés n'est point mentionné dans les king, exprime l'opinion que son origine doit être cherchée dans les huit *tcha* ou objets de sacrifice dont il a été question plus haut et dont l'eau des fossés des villes forme le septième. Son origine est des plus modestes, son développement considérable. Ce génie est devenu le protecteur des cités et des royaumes et a acquis par là une haute importance. Aussi son culte est-il des mieux observés.

Les temples de ces gardiens du peuple sont faits comme les cours des magistrats, à plusieurs appartements qui se suivent. Le principal a un siège préfectoral avec encrier et pinceau. On y pose une tablette de bois ou une image.

A la capitale, le gouverneur sacrifie sur l'autel des monts et cours d'eau; le King-yin préside au sacrifice. Dans les autres chefs-lieux, c'est le magistrat qui le régit. Tout nouveau magistrat qui entre en fonction doit prêter serment devant l'autel de ces esprits.

Outre les cérémonies annuelles, on y sacrifie encore quand on veut obtenir quelque faveur du ciel pour le peuple, ou écarter un fléau.

Le choix particulier de tel ou tel personnage, homme ou esprit, pour garder les murs et les fossés des villes, appartient à leurs habitants, sous la direction du premier magistrat. Mais pour sortir tout son effet, ce choix doit être approuvé, ratifié par l'empereur, chef suprême de la religion, lieutenant du ciel.

M. De Groot attribue au patriarche des taoïstes une intervention générale, un pouvoir supérieur relativement à ces choix, qui le faisait passer par-dessus la tête de tous les gouverneurs et vice-rois, ne le mettant en dessous que du Fils du ciel seul. Nous n'avons trouvé de trace de cette prérogative dans aucun des livres relatifs à cette matière qui nous sont venus sous la main. Nous craignons fort que le désir d'avoir un pape taoïste n'ait ébloui le docte sinologue.

Les histoires merveilleuses qui ont les Tching-huang pour objet ne manquent pas dans les livres chinois. Comme elles seraient dépourvues de tout intérêt pour nos lecteurs, nous nous contenterons de leur en présenter une en abrégé.

Sous l'empereur Kang-hi, la statue des Tching-huang à Long-tchien au Tchang-fou avait le visage noir et des moustaches, l'air majestueux et sévère. Aussitôt que K'ien-long fut monté sur le trône, elle changea d'aspect et prit celui d'un beau jeune homme. Le peuple surpris demanda au prêtre bouddhiste du lieu ce qui pouvait en être la cause. Voici, leur répondit le bonze, ce que j'ai appris des anciens : L'an VII de Yong-tcheng (1730), il y avait en ce pays un jeune homme de vingt ans du nom de Sié; assidu aux leçons de son maître, il se tenait dans le miao, appliqué à l'étude. Le maître étant sorti, Sie alla au dehors par un beau clair de lune et se mit à chanter. Tout à coup, il aperçut un homme qui venait implorer l'esprit et qui, caché dans l'ombre, lui adressait cette prière : « Si cette nuit mes bêtes volées sont retrouvées, j'amènerai ici trois victimes à offrir en sacrifice. » Le lendemain il vint renouveler son vœu. Mais notre disciple, ennuyé de ces visites, fit grand tapage contre lui et écrivit des injures contre l'esprit.

La nuit suivante, l'esprit apparut en rêve à son maître et lui dit qu'il allait punir sévèrement son disciple. Sur quoi le docteur interrogea le jeune homme qui nia sa faute. Le maître alors fouilla son portefeuille et y trouva la page coupable; irrité, il la brûla.

Cette nuit même l'esprit apparut au docteur et lui rappela qu'il voulait châtier l'insolent. Jusqu'ici, ajouta-t-il, je n'ai pas dépassé la simple menace. Faites une autre composition et brûlez-la, elle ira ainsi jusqu'aux esprits au haut du Haut-mont de l'Est. Pendant ce temps, je changerai la condition de votre disciple, il réparera sa faute, j'en ferai rapport à Shang-ti et il prendra la place de l'esprit des murs et des fossés. Cela dit, l'esprit disparut. Trois jours après, le jeune homme mourut, et l'on entendit dans le temple une voix qui disait : « Voici le nouveau Tching-huang qui prend possession de sa charge ». En même temps l'image du génie se transforma et le visage noir devint celui d'un beau jeune homme.

Les génies Tching-huang n'avaient originairement d'autres fonctions que celles de présider à la garde des cités et de leurs habitants. Mais lorsque la croyance bouddhique aux enfers se fut répandue et vulgarisée en Chine, et qu'après cela les Tao-she eurent inventé la mission annuelle de l'Esprit du Foyer, le peuple attribua une charge analogue aux gardiens de ses villes et de leurs défenses.

Le vigilant génie examine, inspecte tout et scrute les consciences. Il note les bonnes œuvres et les signale au Maître du ciel. Il inscrit également les actions coupables, en informe le roi des enfers et lui livre les pécheurs pour qu'ils subissent le châtiment mérité. Aussi nul n'échappe à son œil trop perspicace. Néanmoins, on peut l'apaiser par des offrandes et des actes de pénitence.

Toutefois, il n'est plus seul maintenant à exercer cette continuelle et difficile surveillance : le peuple lui a donné des lieutenants qui l'aident à remarquer et à retenir.

Ce sont d'abord le *Pai-teoù-te,* le Père à l'agenda, vieillard long, maigre, décharné, portant un vêtement blanc et un long bonnet conique, puis deux adjudants principaux exécuteurs des jugements, livrant les âmes criminelles aux sbires du roi des enfers, enfin une collection de satellites qui varient avec les lieux et les fantaisies populaires et qui se distinguent par leurs formes hideuses et effrayantes. Mais ces détails sont dépourvus d'intérêt. On sait que les Chinois sont passés maîtres en fait de représentation de monstres.

§ V. — Ti-tsang Wang.

Le roi des trésors, des richesses cachées de la terre.

Ce personnage est d'origine bouddhique. Pour le bouddhisme, c'est un Bouddha sauveur qui délivre les âmes des cachots infernaux. Mais les hagiographes chinois s'en sont emparés pour en faire un Chinois déifié et le compter parmi leurs héros et leurs génies protecteurs. Avec cette inconséquence qui leur est habituelle, ils lui ont assigné une origine humaine datant seulement de quelques siècles. Comme ces imaginations n'ont pas de base bien déterminée, nous allons trouver encore ici des variantes assez étendues. D'abord, le personnage qui a été décoré de ce titre est un bonze, selon les les uns; selon d'autres, un simple mortel; et cet heureux mortel est donné tantôt comme natif du pays des barbares de l'est, tantôt comme concitoyen des Yongs de l'ouest, également barbares. Les premiers se trouveraient au sud-ouest du Japon, les seconds à l'est de l'Inde.

Certains auteurs l'appellent Tchuen-lo-pu, d'autres, Mu-lien. Mais il y a moyen de concilier cette dernière divergence. A ce qu'il paraît, le premier nom était celui qu'il reçut de ses parents, le second, celui qu'il prit en se faisant bonze [1].

Mu-lien mérita sa nouvelle dignité en sauvant sa mère des tourments que lui infligeaient les *Go-Kuei* [2], exécuteurs des châtiments en enfer.

Cette pauvre femme souffrait d'une faim horrible. Mu-lien alla lui porter des aliments, mais, avant qu'elle eût pu en prendre en bouche, ils étaient devenus des charbons brûlants. Mu-lien se mit à crier de toutes ses forces, ce qui attira un Bouddha auprès de lui. Celui-ci lui dit que les fautes de sa mère étaient énormes et que l'intercession d'un seul homme ne pouvait l'en délivrer. Mais, touché de la douleur de ce fils dévoué, le Bouddha convoqua

[1] Voir le *Tchong-tsang-seu-shen-ki* et le *Ming-yi-t'ong-tchi.*

[2] Démons, larves affamées. Il le fit quand on célébrait « la fête de tous les défunts ». Mot hindou, dit le *Kong-mou-tsih-lan*, qui signifie « sauver ceux qui sont pendus par les pieds ».

les bonzes qui accoururent à sa voix et grâce à leurs prières, la mère de Mu-lien put prendre des aliments. (Ainsi raconte le Yu-lan-pen-king).

Or, notre Mu-lien vivait au VIIIe siècle de notre ère. Sous Lu-tsong des Tang, vers 757, il habitait les monts Tsing-Yang et Kiu-hoa (au Tche-tcheou-fou). Là, au milieu des rocs escarpés, un oiseau du Pe-tu venait le nourrir. Arrivé à l'âge de 99 ans, il annonça tout à coup à ses disciples qu'ils allaient se séparer. S'étant assis, les jambes pliées, dans une armoire, il mourut aussitôt et devint le roi des profondeurs terrestres, Ti-tsang-wang; il prit la régence des abîmes ténébreux. Les dix rois des enfers vinrent lui rendre leurs hommages. Ainsi, le 30 du septième mois devint l'anniversaire de sa descente et de sa nouvelle vie, et tous les lettrés lui rendent leurs hommages.

Trois ans après sa mort on ouvrit l'armoire pour voir ce qui s'y trouvait. On l'y vit ayant encore la couleur, la beauté d'un homme vivant, le corps droit, les muscles déliés, les membres agiles, tenant en main et agitant une flûte d'or. C'est pourquoi on l'appela Kin-ti-tsang [1].

Un livre spécial a été consacré à la biographie de notre personnage; on lui a donné le nom de Mu-lien-king. Ce livre nous apprend que son père s'appelait Tsiang et sa mère Liu. Tous deux suivaient exactement les lois de l'abstinence.

Tsiang étant mort, un frère cadet de Liu vint la trouver pour l'exhorter à cesser ces pratiques. « Au temps de Wen-wang, dit-il, on servait de cinq espèces d'oiseaux de basse-cour et de deux espèces sauvages pour nourrir ses vieux parents. Tseng-tze [2] leur donnait du vin et de la viande indistinctement. Kong-tze mangeait de la viande et l'assaisonnait aux hachis câprés, etc. Je voudrais que ma sœur cessât le jeûne qu'elle a entrepris. Les morts sont dans la prison souterraine. » Puis il raconte l'histoire de notre personnage.

Tschuen-lo-pu [3], a été bonze, dit-il, et a pris comme tel le nom de Tsiang.

[1] *Kin* signifie or.
[2] Disciple de Kong-tze.
[3] Voir page 72.

Un jour qu'il était absorbé dans la contemplation, il vit sa mère dans le cachot infernal; il voulut aller la chercher et se trouva tout à coup dans le premier enfer. Sa mère passa au second, il la suivit et alla ainsi jusqu'au sixième. Après quatre mois et huit jours, le roi des enfers vint à une assemblée pour procéder au jugement. Mu-lien vit alors sa mère et voulut lui donner à manger à satiété d'un oiseau qu'il avait apporté. Mais à l'instant, les démons la saisirent et la plongèrent dans le septième enfer. Mu-lien la suivit jusqu'au dixième et là, il apprit qu'elle devait renaître comme chien de la maison Tcheng. Il la rechercha là et vit un chien qui vint à lui, agitant sa queue, poussant des cris plaintifs, et saisit son vêtement dans sa gueule. Mu-lien, tout réjoui, alla chercher de quoi racheter cet animal (en qui il reconnut sa mère) et revint le délivrer; après quoi il le servit comme celle à laquelle il devait le jour.

Le 15 du 7e mois eut lieu la grande assemblée de jugement. Mu-lien obtint la délivrance de sa mère, et celle-ci fut élevée par Yu-ti au titre d'épouse excitant à la vertu, *Hiuen-te-fu-yin.*

Nous avons parlé ailleurs de la fête des morts introduite assez nouvellement en Chine par les bouddhistes. Il ne sera pas sans intérêt d'en dire un mot pour terminer cette matière. Pour en comprendre la nature, on doit savoir que pendant le septième mois de l'année, les âmes des défunts voient les portes de l'enfer s'ouvrir, et il leur est permis de revenir sur la terre pour y goûter quelques rafraîchissements qui leur sont offerts dans les maisons et dans les temples.

On allume des feux pour éclairer leur route, on pose devant les portes des mets d'espèces variées et en rapport avec la fortune de chaque famille.

On brûle toutes sortes d'objets en papier et des monnaies de même matière qui, par ce moyen, vont servir les esprits.

Un des jours de ce mois, on offre dans chaque maison un grand et copieux repas aux chers défunts. Les bonzes et les Tao-she viennent en grand costume, passant d'une maison à l'autre, allumant de l'encens et récitant des formules magiques.

Puis une longue cérémonie se célèbre dans le temple. On y brûle de l'encens, on y fait de la musique, on récite de longues prières. Une poupée de

papier, placée au haut d'un échafaudage, représente une divinité anonyme présidant à la fête et qu'on qualifie de *Ta-tchong-ya,* le grand père de tous (pas le grand-père). C'est lui qui ouvre l'enfer, en fait sortir les âmes et les dirige pendant toute la fête. Sur l'échafaudage on dépose des offrandes nombreuses que les assistants pillent à la fin de la cérémonie.

Les âmes restent libres et peuvent se donner à cœur joie du plaisir des festins pendant le mois tout entier. Le dernier jour on renouvelle les offrandes et les cérémonies, après quoi le « grand père de tous » les rassemble et les fait rentrer comme un troupeau docile dans les demeures souterraines. Il va sans dire que tout ce que les âmes n'ont point dévoré est mis à profit par les gens de la maison.

Toutes ces cérémonies et les principes qui leur ont donné naissance ont une origine bouddhique, comme il a été dit plus haut, mais le tout a été notablement amplifié à la manière chinoise, et l'on y trouve bien des analogies avec les fêtes indigènes en l'honneur des ancêtres.

§ VI. — Shui-shen.

L'Esprit de l'eau. — Les Esprits des eaux.

Les mots *Shui-shen* peuvent être pris au singulier ou au pluriel.

Au premier cas, ils désignent un esprit présidant aux eaux, en général, à l'élément aqueux. Pris au pluriel, ils se rapportent aux esprits qui gouvernent chacune des grandes accumulations d'eau, les mers, les fleuves, les lacs, etc.

Le culte d'honneur rendu aux grands cours d'eau qui sillonnent la Chine, qui y répandent la fertilité et facilitent les voyages, le commerce, est déjà mentionné dans les livres chinois les plus anciens, et semble appartenir à la religion première de la nation.

Mais ces hommages étaient rendus d'une manière générale aux esprits qui étaient censés régir les eaux des grands fleuves, sans que l'on cherchât à en déterminer l'individualité, ni à leur donner des noms.

La plus ancienne mention que nous connaissions d'un génie de l'élément aqueux, se trouve dans un passage du Tso-tchuen parallèle à celui dont il a été question au chapitre précédent, et où il est dit :

A Tcheng, en temps de calamités, on sacrifie à *Hiuen-ming,* nom que le commentaire *Tchou* explique par ces mots : *Hiuen-ming* est le *Shui-shen* ou Esprit de l'eau, et le *Sou* ajoute : On sacrifie à cet esprit quand on veut obtenir que l'eau étouffe le feu.

Shao-ho avait quatre oncles : *Tchong, Kai, Seu* et *Hi.*

Seu et Hi forment le Hiuen-ming et celui-ci est le régent des eaux : *Shui-kuan.*

Voilà ce que nous trouvons dans le livre de Tso-kien-ming et ses interprètes. Mais ici comme dans tout ce qui n'a point une origine antique, nous allons rencontrer les divergences les plus singulières et les divagations ordinaires des hiérologues chinois.

D'après le Livre des Monts et des Mers, le prince des eaux, Shui-Pe, s'appelle *Tien-wu,* « le parleur céleste ». Il a le corps d'un tigre, le visage d'un homme, huit têtes, huit pieds et huit queues. Quelques-uns, plus généreux, lui en donnent dix. Toutes les parties de son corps sont bleues et jaunes. Il a pour nom d'honneur *Ku-shen,* « l'Esprit des profondeurs ».

Mais tout cela n'est point du goût de l'auteur du *Pe-tsi-tu,* qui nous donne une tout autre version. Pour lui, ce n'est point le « prince des eaux » qu'il faut dire, mais le « principe spirituel des eaux, » *Shui-tsing.* Et ce principe a pour nom *Wang-siang,* « sans forme ». Il a la forme d'un enfant, des yeux rouges, un teint noir, de grandes oreilles, de longs ongles. Mais ce n'est point son seul nom, sa seule apparence. Il s'appelle aussi *Khing-ki;* il a, comme tel, l'aspect d'un homme fait et monte un char couvert, avec lequel, en un jour, il fait mille milles. Quand on l'appelle par son nom, on peut faire entrer dans l'eau et y prendre des poissons.

Voilà tout ce que nous avons trouvé concernant le génie des eaux en général. Mais les livres chinois en attribuent un spécial à certains grands fleuves et lacs étendus. Nous devons les passer en revue.

La chose sera, du reste, faite assez vite, car les renseignements n'abondent pas en cette matière.

a) *L'esprit du Ho* (*Ho-pe* « le prince du Ho »). Le génie du Grand-Fleuve n'est certainement point d'origine chinoise, puisque les tribus aux cheveux noirs existaient longtemps avant d'avoir mis le pied sur ses rives. A leur arrivée en ce pays et longtemps après même, ces peuples ne distinguaient point encore les régents de chaque fleuve en particulier; l'expression Ho-pe et autres semblables n'étaient point en usage chez eux. En outre, le culte dont ce dieu fluvial était l'objet avait des caractères étrangers tout opposés même aux pratiques religieuses des Chinois, comme nous le verrons plus loin.

La mention la plus ancienne que nous connaissions du Ho-pe est dans le philosophe taoïste Tchuang-tze, qui vivait au IV[e] siècle A. C.

Au chapitre XVIII[e] de son œuvre philosophique, voulant montrer que toute grandeur est relative, il met en scène le *Pe* du Ho et nous le montre circulant sur ses ondes, à la fin de l'été, quand la nature et les rives du fleuve sont ornées de toutes leurs beautés. Le Ho-pe, tout fier de sa grandeur et de son éclat, arrive jusqu'à l'océan, et là, dans une conversation qu'il tient avec l'esprit des mers, il reconnaît son erreur et avoue qu'il n'est rien en présence de l'immense plaine de l'océan.

Mais il est difficile de faire la part de l'imagination du poète et celle de la légende traditionnelle [1]. D'autres livres nous donneront des renseignements plus précis.

Le génie régent du Ho, dit le *Su-wen-hien-tong-kao,* avait pour nom de famille P'ang, pour nom d'enfance *I,* pour nom d'adulte *Kong-tze.*

Cependant le *Long-Yu-Ho-hi* sait tout cela autrement : Kong-tze était son nom d'enfance et celui de sa famille était *Liu.* C'est son épouse qui s'appelait *I* et qui appartenait à la famille P'ang. Le *Sse-shu-tze-ku* confirme la première version et ajoute que P'ang-i était de Hoa-Yin (au Shen-si, département de Tong-tcheou), qu'un jour il voulut traverser le fleuve Jaune, mais il perdit pied, s'enfonça dans l'eau et y mourut [2]. Le souverain du ciel, T'ien-ti, lui donna la fonction de régent du Ho, *Ho-Pe.*

[1] Il en est de même d'une ode consacrée à ce génie par le poète Kiu Yuen du III[e] siècle A. C., et dont nous donnerons ailleurs la traduction.

[2] Ce récit se trouve également dans le commentaire du Sse-ki dit Sse-ki-tcheng-i.

Ce n'est pas toutefois l'opinion universelle, car le *Po-wu-tchi* affirme que P'ang-i parvint à cette dignité par la vertu du Tao, qui lui avait fait atteindre et suivre la voie des immortels.

Le *Mu-t'ien-tze-po* le nomme Wu-i et le donne comme l'*ancêtre,* le générateur du Ho. Le Livre des monts et des mers a encore un autre nom pour notre génie. Il l'appelle Ping-i, et son commentaire *Su* nous apprend qu'il a la forme d'un homme, qu'il monte un char traîné par deux dragons et qu'il habite au sud des monts Kuan-lun, dans une forêt entourée d'eau qui a 300 lis d'étendue des quatre côtés et qui borde un abîme de 300 yans (ou 3,000 toises).

Tout ce qui précède nous laisse encore très indécis quant à la vraie nature du prince du Ho. Hoei-nân-tze, lui, sait combler la lacune, bien entendu en lui donnant une histoire de sa façon. « P'ang-i, dit-il, était un prince feudataire de la haute antiquité, qui gouverna son peuple avec bonté et justice et mérita son affection. C'est pourquoi il fut honoré après sa mort et proclamé le père (tsong) du Ho. Il habite un sommet haut de 3,000 toises. Ses enfants et descendants demeurent auprès de lui.

Transformé en dragon blanc, il se promène au bord des eaux. Le célèbre archer *I* (qui vivait en 1980 A. C.) lui décocha une flèche qui lui fit perdre l'œil gauche. Ainsi dit le *Tchu-tze-tchu.*

Voilà les données que nous fournissent les livres chinois sur la personnalité du « Prince du Hoang-ho ». Elles sont bien vagues, sans doute, et ne nous instruisent guère sur l'origine de sa personnification et de son culte. C'est que, comme il a été dit plus haut, le génie appartient aux peuples préchinois et les lettrés n'en savaient pas grand'chose. Un fait relatif à son culte, qui nous est rapporté par Sse-ma-tsien, le démontrera à tous les yeux. Cela se trouve dans le livre du *Tchan koue* ou États en lutte, c'est-à-dire des derniers temps de la dynastie Tcheou. Ce fait s'est passé sous Wei-lie-Wang, à la fin du Ve siècle.

Au temps de Wen Heou des Wei, Ssi-men-pao était magistrat de Pie [1]. Un jour il réunit les chefs de la localité et leur dit : le peuple est dans la

[1] Actuellement au sud-ouest de Lin-tchang-hien, au Honan.

peine et l'affliction; pourquoi cela? Les Anciens du peuple lui répondirent : ils sont en peine parce que le prince du Ho (Ho-pe) va prendre femme. Ssi-men-pao leur demanda comment cela se faisait. On lui expliqua alors que les trois principaux du pays qui exercent l'autorité locale prélèvent chaque année des sommes considérables sur le peuple; ils lui extorquent des millions de pièces de monnaie. Ils en consacrent deux ou trois cent mille aux noces de l'esprit du fleuve et partagent le reste avec les prieurs et les sorcières. En ce moment, les sorcières étaient occupées à aller de maison en maison chercher une jeune fille convenable par sa beauté pour être l'épouse du prince du Ho. On fait alors les fiançailles, on lui fait de nouveaux habits; pendant ce temps, elle doit mener une vie de jeûne et d'abstinence dans un temple sur le bord du Ho, et cela pendant au moins dix jours. Cela fait, on la pare de beaux habillements comme pour un mariage. On lui fait une sorte de natte-litière sur laquelle on l'assied et que l'on met sur la rivière; on la traîne ainsi sur l'eau, vingt, trente heures et plus encore, puis on la plonge dans l'eau. Aussi les gens qui ont des filles assez belles pour être choisies pour ces noces, les cachent, les éloignent, font tous leurs efforts pour les sauver.

Instruit de ces choses, Ssi-men-pao se rendit au bord du fleuve où l'on était réuni. Là il trouva rassemblés les trois chefs de la cité avec les magistrats supérieurs et les anciens de l'endroit. Une foule énorme était venue contempler ce spectacle. Là étaient aussi les prêtresses, vieilles et jeunes, puis suivaient un millier de leurs pupilles; toutes étaient revêtues d'un habit simple, bariolé, et se tenaient derrière la grande prêtresse.

Ssi-men-pao, en arrivant, leur cria : « hôlà ! je viens voir si l'épouse choisie par le prince du Ho est réellement belle », et il fit avancer la fiancée cachée derrière un rideau; il la fit venir devant lui, et, l'ayant examinée, il se tourna vers les trois chefs, les prêtresses et les anciens, et leur dit : « cette fille n'est pas belle du tout ». Là-dessus il tança la prêtresse en chef et lui dit d'apaiser le génie du Ho en allant chercher une jeune fille vraiment belle. Le lendemain elle la lui amena, mais alors il fit saisir la grande prêtresse par ses licteurs et la fit jeter dans le Ho. Un peu après il dit : « où est donc la prêtresse »? Une des pupilles alla pour la chercher; Ssi-men-pao

fit alors saisir et noyer également la malheureuse pupille. Peu après il dit : « où donc reste la jeune fille », et il envoya quelqu'un à sa recherche. Quelque temps après il en fit ainsi noyer une deuxième, puis une troisième.

Il réunit ensuite les trois chefs de la cité, sous prétexte de lui expliquer où tous ces gens restaient; mais, au lieu de cela, il les fit précipiter dans le Ho comme les autres. Il s'approcha alors du fleuve et attendit quelque temps.

Cependant les anciens et leurs attachés étaient venus voir ce qui se passait. Tous furent saisis de crainte. Ssi-men-pao, se tournant vers eux, leur dit : « la prêtresse et les triumvirs ne reviennent point; comment cela se fait-il? Que le chef de la cité, avec un des principaux, aille à leur recherche ». Tous alors se prosternèrent à terre, frappant le sol du front si violemment qu'ils se le déchiraient et que la terre était inondée de sang; tous étaient pâles comme la mort. Ssi-men-pao leur dit : « c'est bien, attendons un instant ». Quelques moments après il fit relever les chefs de la cité et les laissa retourner chez eux. Mais depuis lors plus personne n'osa parler de marier le prince du Ho.

b) L'ESPRIT DU KIANG. *Kiang-shen.* Le titre de ce personnage divin (*shen*) indique une origine chinoise; aussi n'en savons-nous que peu de chose; son nom : *Ki-siang* « L'aide merveilleux », c'est à peu près tout.

c) L'ESPRIT DU HAN. *Han-shen.* Il en est de même de cet esprit qui s'appelle *Ho-ku,* « la belle-sœur du Ho ». C'est donc un esprit femelle que l'on dit d'humeur promeneuse (Yü niü han shen); v. le Yuen tchin tze, etc.

d) L'ESPRIT DES RIVIÈRES ET DES MARAIS. *Tchuen-tsih-shen.* La première mention de cet esprit appartient à Tchuang-tze. Nous lisons, en effet, au chapitre *T'a-shing* : Dans les marais, il y a un saurien haut comme un rayon de roue, long comme un timon de char; il a un habit de pourpre et un bonnet rouge. Quand il entend le bruit du tonnerre ou d'un char, ce qu'il déteste, il lève la tête et s'arrête. Ce saurien est l'esprit des marais. Ces détails sont complétés par le *Pe-tsih-tù.* L'esprit des marais s'appelle *Mien;* il a la forme d'un grand lézard. Il a un corps et deux têtes; il est de cinq couleurs. Quand on l'appelle par son nom, on peut en obtenir des pièces de monnaie d'or.

Les lits desséchés des fleuves restés marécageux ont aussi leur génie.

D'après le dictionnaire *Tcheng-tze-tong*, l'essence de ces marais engendre un kuei ou esprit aquatique, qui a deux queues et une tête, et ressemble à un grand lézard ou limaçon ; il a huit pieds de long. Appelé par son nom, il fait prendre des poissons, surtout des truites.

Cet esprit se montra un jour à l'empereur Hiao-Wu-ti des Tsins sous la fenêtre du nord de son palais. Il portait un vêtement simple, orné de rubans jaunes, le corps tout mouillé. Il lui dit qu'il s'appelait *Lin-tchen* (mouillé) et que si on le servait convenablement, il contribuerait au bonheur et à la protection de ceux qui recourraient à lui. En ce moment l'empereur était occupé à boire; quand il eut vidé son verre il saisit son glaive et voulut en frapper l'apparition; mais l'arme frappa dans le vide et ne l'atteignit point.

e) Le génie du fleuve Lu. — *Lu-shen*. Cet esprit est encore du sexe féminin, et le *Han-shu-yin-i* nous apprend qu'il n'est autre que la fille de Fuhi. Cette jeune princesse se noya dans ce fleuve et en devint l'esprit protecteur.

Mais les Annales authentiques ont une autre version.

Au temps Tai-ho de Ming-ti des Wei (227 à 233), un lettré du nom de Yuen-huang ayant quitté les bords du Lu et s'étant mis à voyager pour son plaisir, arriva à un hôtel public et se reposa la nuit dans un élégant portique. La lune brillait, il régnait une bise pure. Huang, qui était habile à jouer du kîn, prit son instrument et se mit à le monter.

Au milieu de la nuit, un son d'instrument très désagréable se fit entendre ; au-dessus du Lu apparut une jeune fille qui, soupirant profondément, lui dit qu'elle était l'esprit femelle des bords du Lu. Tchen-sze-wang [1] établit cette fonction, ajouta-t-elle. Ne vous en souvenez-vous pas? Huang répondit affirmativement, puis lui demanda si ce qu'on lui avait raconté était vrai. On disait que l'esprit du Lu était l'impératrice (épouse de Wen-ti des Wei). Après sa mort, Tchen-sze-wang avait rencontré son esprit sur les bords du Lu et celui-ci lui apprit comment son époux l'avait fait mettre à mort par jalousie, ce qui avait amené sa transformation en esprit du fleuve Lu.

La jeune fille confirma ce récit. Nous voilà donc au III[e] siècle P. C. au lieu du XXVI[e] A. C.

[1] Frère cadet, par la même mère, de Wen-ti des Wei.

f) L'esprit des Tai-Hu (ou grands lacs). Que les grands réservoirs d'eau intérieurs aient un esprit qui les garde, cela est certain aux yeux des Chinois; mais quel est cet esprit, que fut-il sur la terre? C'est ce qu'ils ne savent pas avec certitude. Aussi diffèrent-ils d'avis entre eux.

D'après le Sou-tcheou-fou-tchi, c'est un fils d'épouse secondaire de Heou-tsi, qui se nommait ou plutôt que le peuple appelait *Shui-ping-wang,* « le roi qui met l'ordre dans les eaux, calme leurs fureurs ». Il mérita ce titre en aidant Yu dans ses grands travaux pour régulariser le cours des eaux et arrêter les inondations. Il enseigna le moyen d'y réussir; c'est pourquoi le peuple lui sacrifia. Mais, d'après une autre tradition, l'antiquité de ce personnage est beaucoup moindre; il aurait été tout simplement juge de Ying-tcheou sous les Hans, c'est-à-dire entre 206 A. C. et 221 P. C., et se serait appelé Tu-she-kiun.

Cette version semble la plus accréditée. Le Tai-hu-pi-kao, en effet, dit que ce Tu-she-kiun était de Wu et qu'il vivait sous Hoei-ti des Hans (194-187 A. C.). Ce prince vint le visiter en sa résidence de Yim, le fit gouverneur de Ying-tcheou. Lorsqu'il fut mort, on lui sacrifia comme à un esprit.

La deuxième année, Tong-kouang de Tchwang-tsong des Tang, le souverain de Wu-Yue, le proclama roi, *Wang,* et nomma ses deux fils généraux de la droite et de la gauche.

g) L'Esprit du Hoei. *Hoei shui shen.* Ceci est encore une invention moderne, mise sur le compte de l'antiquité. L'empereur Yu (2205-2197) ayant travaillé à régulariser le cours des fleuves, il était tout naturel de le mettre en rapport avec les esprits de ces eaux. C'est ce que n'a point manqué de faire le conteur de fables qui a nom Lo-pi, comme on va le voir dans le récit suivant :

« Tandis que Yu travaillait à régulariser le cours de Hoei, il se rendit trois fois au mont Tong-peh [1]. Tout à coup il s'éleva un vent terrible, le tonnerre retentit; les pierres craquaient, les arbres mugissaient, la terre pressait les eaux; toute action était arrêtée, Yu était irrité. Il saisit l'esprit du Hoei et le tint prisonnier. Cet esprit s'appelle Wu-tchi-ki; il sait répondre

[1] A un mille au sud de Tong-peh-hien au Honan. Le Hoei a sa source au pied de ce mont. Il coule dans la province de Ngan-Hoei.

aux demandes et y satisfaire, il sait discerner la profondeur du fleuve et l'étendue des fondrières, des marais. Il a la forme d'un singe, au nez court, au front haut; il a le corps bleu verdâtre et la tête blanche, le nez couleur d'or et les dents de neige. Son cou peut s'étendre de cent pieds. Sa force dépasse celle de neuf éléphants. Yu le donna à son ministre Heou-tsi qui lui mit un collier de fer, lui passa un cadenas d'or dans le nez et le mena ainsi au pied du mont Min-shan. Alors l'eau du Hoei reprit son cours régulier (v. Lu-sze, extrait (?) du *Yo-tu king*). Ce récit n'est point une fable, s'il faut en croire le *Tchue-kang-lu*. Voici, en effet, ce que nous lisons dans ce livre :

Sous Tai-kong des Tang, la première année de son règne, un pêcheur à la ligne était occupé la nuit, à sa pêche, au pied d'un mont. Son hameçon prit tout à coup un objet. Il le tira de l'eau pour voir ce que c'était. Il aperçut alors, à un grand cadenas de fer, perçant le pied de la montagne, un animal de la forme d'un singe bleu, étendu comme ivre, couvert d'écume et de boue. Mais il ne put s'en approcher. (C'était l'esprit du Hoei, attaché là précédemment).

Un fait semblable, plus convaincant encore, nous est rapporté par le *Ming-yi-tong-tchi :* « Après avoir raconté comment Yu, occupé à régler le cours des eaux, attacha Wu-tchi-ki par un cadenas au pied du Min-shan; l'auteur ajoute : au sud-est de la montagne, la roche abrupte forme comme un mur; en dessous est un abîme. Sous Tai-tsong des Tang (en 765), Li-Yang, préfet de Hoei-ngan-fou au Kiang-su, y vint avec des bœufs. Il vit la chaîne et la tira à lui; à son extrémité était attaché un singe bleu, haut de plus de 5 tchangs (ou 50 pieds); cet animal extraordinaire vint saisir un bœuf et plongea dans l'eau.

h) *Hai-shen.* L'esprit des mers. Nous n'avons encore ici que des traditions tardives, peu nombreuses et contradictoires, ce qui prouve suffisamment qu'elles ne sont point anciennes. On l'a vu précédemment figurer comme création poétique dans le livre de Tchuang-tze (voir p. 77). Il est à remarquer que ce génie est qualifié de *Shen.* D'après le *Sse-wen-lui-tseu,* l'esprit des mers est un prince du royaume de Yang qui se noya dans les ondes et devint ainsi l'*Esprit de la grande mer*. Le livre des monts et des mers nous apprend que cet esprit s'appelle Ma-hien (mord de cheval), qu'il a le corps d'un dragon et une corne.

Le génie de la mer a donné naissance à plusieurs légendes. En voici les principales : Un jour, Tsin-Shi-Hoang-ti voulut faire construire un pont sur la mer pour la traverser et arriver au lieu d'où sort le soleil levant. Pour l'aider en cette tentative, l'esprit de la mer posa un pilier au milieu des eaux.

Shi-Hoang-ti, reconnaissant de cette faveur, lui rendit tous les honneurs et lui exprima le désir de le voir en personne, d'avoir une entrevue avec lui. Mais l'esprit lui répondit que son extérieur était laid et ne devait point être représenté, que cependant il voulait se rencontrer avec le roi sur une éminence de pierre.

L'empereur s'avança en mer, à une distance de plus de 30 milles, et là il eut une entrevue avec l'esprit. Il s'était fait suivre d'un artiste qui devait en peindre la forme. Le génie en fut très irrité et dit à Shi-Hoang-ti : « Votre Majesté viole notre accord ». Il s'éloigna et disparut aussitôt, et le peintre fut englouti dans la mer.

Cette histoire est tirée du *San ts'i Hio-ki.*

Nous en trouvons une seconde dans le *Ku-kin-shuo-hai-liao, Yang-hai-sheu tchuen.*

Au temps de Wu-tsong des Ming (1506-1522 P. C.), il y avait un lettré du nom de Tchen-sin, habitant de Ngan. Il faisait le commerce de choses précieuses avec le Liao-yang; mais ses entreprises furent malheureuses, et il se ruina complètement. Il entreprit alors un autre commerce pour gagner sa vie. Un jour d'automne, au milieu de la nuit, il s'éleva un vent et une pluie d'une violence extrême. Tcheng se couvrit la tête de ses draps. Tout à coup sa chambre se remplit de lumière et il vit paraître trois beaux jeunes hommes, élégamment vêtus et entourés à droite et à gauche d'une suite de plusieurs centaines de femmes.

L'un des trois personnages s'approcha du lit dans une attitude respectueuse, et entra en conversation avec Tcheng, tandis que les deux autres et toutes les femmes se retiraient et disparaissaient. Il dit alors à Tcheng : « Je ne suis point un *Sien,* mais l'esprit des mers. J'ai grande sympathie pour vous, c'est pourquoi je suis venu ici ».

A ce moment, un coq du voisinage se mit à chanter; le beau jeune homme disparut aussitôt. Depuis lors il vint régulièrement, au milieu du silence de la nuit, et chaque fois il s'en allait au premier chant du coq.

Ce dernier conte, tout moderne, ne nous apprend rien quant à l'origine de notre esprit; mais le premier nous assure que nous avons affaire à l'une des fourberies dont les taoïstes usaient largement pour séduire le trop crédule empereur qui régna de 221 à 209 A. C.

Les esprits des quatre mers. *Sse-hai-shen.* Chacune des quatre mers a son esprit directeur et chacun d'eux a son nom propre. Sur la mer de l'est veille l'esprit *Ho-ming;* sur celle du sud règne *Keu-shing.* A la mer de l'ouest préside *Tcho-liang;* à celle du nord c'est l'esprit *Yü-kiang* [1].

Telle est du moins l'opinion de l'auteur du *Sse-wuh-i-ming-lu.* Le *Song-yu-ho-t'u* a d'autres génies et, de plus, connaît les familles auxquelles ils appartiennent, ainsi que les noms de leurs épouses. Les voici : mais remarquons qu'il qualifie ces régents non de *Shen,* « esprit », mais de *Kiun,* « prince ».

Le prince de la mer de l'est a pour nom de famille *Páng* et pour prénom *Seu-tsing* (bleu orné). Son épouse a pour ces mêmes noms, ceux de *Tchou* et *Yin-go* (excellente-cachée). Mettons le reste en tableau, pour plus de brièveté.

	Nom de famille.	Nom propre.
Prince de la mer du sud :	*Shi* (qui inspecte).	*Tchih* (rouge).
Son épouse :	*I* (à l'éventail de plumes).	*Yih liao* (solitaire).
Prince de la mer de l'ouest :	*Keu-ta.*	*Kiu-peh* (aux 100 tombes).
Son épouse :	*Ling* (spirituelle).	*Su* (simple, pure, choisie).
Prince de la mer du nord :	*Shi* (vrai).	*Yü tchang* (rideau étendu).
Son épouse :	*Kie* (attachée).	*Lien Kiao* (au vaste contenu).

La forme que ces esprits revêtent nous est donnée par le *Shan-hai-king,* avec de nouveaux noms encore. C'est la troisième série. On voit que les auteurs chinois inventent à plaisir et que nous ne devons point chercher chez eux de vraies traditions populaires.

[1] C'est-à-dire : l'esprit du mont brillant, au vaste char, le prieur excellent et le singe vigoureux. (Voir le *Sse-wuh-i-ming-lu.*)

Or donc, d'après le livre des Monts et des Mers :

L'esprit de la mer de l'est [1] a la forme d'un homme et le corps d'un oiseau. Il a deux lézards jaunes comme pendants d'oreilles et deux autres sous les pieds. Son nom est *Yu-hao* (ou hurlement qui s'entend au loin).

Celui de la mer du sud a la figure d'un homme; deux lézards bleus aux oreilles et deux rouges aux pieds. Il s'appelle *Puh-ting-hu-yu*. Celui de l'ouest a la même forme que son vis-à-vis, avec les mêmes lézards que le second, et l'esprit du nord lui est en tout semblable; mais le gardien de la mer de l'ouest a nom : *Yen-tsze* (qui recouvre), et celui du nord s'appelle *Yu-kiang* [2].

Avec cela nous n'en avons point fini des variantes. Le *Tai-kong-kin-kuei* nous donne les noms suivants :

Tcho-Yong (qui arrête les incendies [3]).	Esprit du Sud.
Keu-meng (tire barbe d'épis).	Esprit de l'Est.
Hiuen-ming (obscurité profonde).	Esprit du Nord.
Juh-shao (collecteur d'herbes)	Esprit de l'Ouest.

Pour l'auteur de ce livre, ce sont les prénoms, *ming*, des esprits des quatre mers. Mais les commentaires Tchou-sou du Tso-tchouen ont une tout autre explication.

Tcho-yong est le nom du « préposé au feu » de Kao-sin, petit-fils de Tchuen-Hu. Les trois autres seraient les préposés au bois, au métal et à l'eau de Shao-hao, et les noms donnés par le *Tai-kong-kin* comme prénoms des esprits ne seraient autre chose que des titres de fonctions.

Tot capita tot census, c'est-à-dire que ce sont toutes fantaisies, des contes sans point d'appui dans les croyances de la nation.

i) L'ESPRIT DES VAGUES AGITÉES. *Po-tao-shen*. Les vagues ont aussi leur génie; mais nous n'en savons pas grand'chose. Hoei-nan-tze nous apprend qu'il s'appelle *Yang-heou*, « le prince de Yang ». Ce n'est toutefois pas

[1] La formule de ce livre est : « Au sein de la mer il y a un esprit au visage d'homme ».
[2] Voir plus haut
[3] Que l'on invoque contre le feu, la brûlure. C'est aussi le nom d'un génie du feu.

l'avis du *Yuen-tchin-tze* ni du *Sse-wuh-lui-tseu*. L'esprit (*ling*) des vagues, dit le premier livre, s'appelle *Kiang-seu*, « l'aide du Kiang ». Son nom est *Tze-seu*, porte le second; et ce *Tze-seu* était ministre de l'État de Wu. Il reçut comme titre d'honneur celui de *Ling-seu*, « l'aide des esprits » ou « l'aide-esprit ».

Nous pourrions signaler encore quelques autres variantes. Ainsi, pour le *Seu-wen-hien-tong-kao*, Yu-hao était fils de Yu-Yang et petit-fils de Hoang-ti. Lo-pi attribue son élévation aux fonctions de *Shui-shen* à la possession du Tao.

Mais on trouvera sans doute que nous avons fait à ces fantaisies une part assez large. Donnons toutefois, avant de clore ce chapitre de « l'esprit de la mer », ce que nous lisons dans le *Shen-sien-tong-kien*.

L'Esprit de la mer.

Un tao-she du nom de Po-shi disait à l'empereur Shi-hoang-ti qu'il y avait dans la mer un immense squale qui vomissait une substance magique, formant comme un vaste tour et dont le nom était *Hai-shi*, « le marché de la mer ». Ce souffle obscurcit l'éclat du soleil. Shi-hoang-ti, entendant cela, conçut un extrême désir de voir ce monstre. Po-shi-liang lui dit : « Votre sujet pourra vous y faire parvenir; il écrira une lettre à l'Esprit de la mer et le matin suivant il se manifestera; vous le verrez un certain temps ». Shi-hoang-ti, se rappelant un songe qu'il avait eu la veille, répartit qu'une image de prince s'était montrée à lui, sortant d'un mûrier sur lequel elle se tenait, et qu'il désirait passer la mer pour aller le revoir. Il demandait si c'était possible. Po-shi-liang lui répondit : « Comment serait-ce difficile? Votre sujet peut faire descendre des pierres dans la mer et y construire un pont. Il fera ainsi passer Votre Majesté et la conduira aux régions de l'est, où elle pourra circuler à son aise ».

Cela dit, il se mit à frayer un chemin à travers les montagnes, les forêts et les ravins, où les gens du cortège impérial marchaient un à un. Les pierres, qui ne cédaient pas leur place étaient frappées et répandaient du sang. Aussi sont-elles restées rouges jusqu'aujourd'hui. Ayant ainsi écarté

tous les obstacles, Po-shi-liang arriva à la mer. Il voulait y construire un pont, mais ce n'était point là une œuvre humaine. Alors il appela l'Esprit de la mer qui dressa un pilier sur lequel il établit une poutre où l'on pouvait conduire un char. Là-dessus l'empereur invoqua ce puissant génie et lui demanda une entrevue. L'esprit invisible lui répondit : « Mon aspect est désagréable à voir, ne me le fais pas montrer. Puis-je toutefois donner une audience à l'empereur? » Hoang-ti lui répondit de le faire. Alors on vit tout à coup surgir d'un trou de la pierre une forme haute de 10,000 tchangs ou 100,000 pieds et s'étendant sur toute la mer. Hoang-ti s'avança sur son cheval et, suivi d'une nombreuse troupe de guerriers, il entra dans la mer à une profondeur de 30 lis et plus, et là il se rencontra avec l'Esprit de la mer.

§ VII. — Shui-Sien.

L'Immortel des eaux.

Ce nom nous annonce un nouveau genre d'être surhumain. Ce n'est plus un « Esprit », *Shen,* mais un « Immortel », *Sien,* un homme parvenu à l'immortalité. La légende racontée dans une monographie spéciale du *Shen-sien-tchuen* est tellement insipide et peu sensée que nous nous contenterons du résumé suivant :

C'était au temps Y-feng (676-679 P. C.), sous Kao-tsong des Tangs.

La fille cadette de l'esprit du Tong-ting avait épousé le second fils de l'esprit de la rivière King. Répudiée, elle fut réduite à garder les moutons. Un jour elle rencontra un lettré du nom de Lui-i, qui s'en retournait chez lui pour prendre un grade littéraire. Elle lui remit une lettre pour l'esprit de Tong-ting, et notre lettré se mit en route pour faire cette commission. Selon que la jeune femme le lui avait recommandé, il alla frapper trois fois sur un oranger qui croissait près de la ville. Il en sortit un guerrier qui fendit les eaux et, lui montrant le chemin vers le palais de l'esprit, le conduisit jusqu'auprès de ce génie. Liu-i lui présenta la lettre à lui remise. Le génie et toute sa cour se mirent à pleurer; puis il fit venir un dragon et le chargea d'aller rechercher sa fille. Ramenée au palais de son père, elle fut

saisie d'admiration et d'affection pour Sui-i, et conséquemment elle l'épousa. Ainsi il devint immortel et un immortel des eaux.

Ce titre n'est point réservé à un seul personnage comme celui d'esprit ou de chef (*Shen* ou *pe*) d'un fleuve, d'une mer ou d'un grand lac. Il appartient à toute une classe d'êtres surhumains, nés ou devenus tels par leurs mérites, et plusieurs nous sont présentés comme doués des vertus et pouvoirs nécessaires pour l'obtention de cette qualité.

Toutefois la prétention à l'immortalité ne fut pas toujours sans danger, témoin le sort qui atteignit finalement un de ces aspirants esprits, comme le raconte l'Histoire officielle des Songs. Au temps Shao-ting de Li-tsong des Songs, la 5e année (1233), un homme de Yu-yao-hien, nommé San-tze-seu, obtint le grade de docteur et fut nommé archiviste de Wu-hien (au Kiang-su).

Il y avait là un magicien que l'on nommait l'immortel grand gardien des eaux. Le préfet de l'arrondissement, Wang-sui, voulut le mettre à l'épreuve, mais il n'osa point venir. Tze-Seu, irrité, lui fit dire de quitter le pays; puis il fit mettre le feu à sa demeure, briser son image et précipiter l'individu lui-même dans le Tai-hu en lui disant : vous avez bien justement le nom d'être l'immortel des eaux. Ainsi les artifices de cet homme furent arrêtés, et les gens simples, trompés par ses prétentions à être un immortel des eaux, reconnurent la vérité.

Cependant tout ne fut pas perdu pour notre magicien, si tant est que les aventures posthumes puissent réjouir les âmes des défunts. Car voici ce qui arriva après la mort de ce fourbe.

Le roi de Wu, Fa-Tcha, ayant tué Wu-tze-seu, fit cuire son corps dans une bouilloire et le fit jeter dans le Kiang, enfermé dans un sac, pour satisfaire sa colère et son indignation. Mais l'eau du fleuve s'agita et se souleva en vagues, parce qu'on y plongeait le cadavre d'un homme assassiné.

En ce temps-là, le Yang-tze-kiang arrosait Tan-tu [1] de Hoei-ki. On y éleva ainsi qu'au Tche-kiang, à Thseu-tang [2], un temple à Tze-seu pour apaiser sa colère contre un pays où il avait été traité de la sorte.

[1] Maintenant à 48 lis de Tan-t'u-hien, au Kiang-su.

[2] Dépendance de Hoei-ki, maintenant à l'ouest de Tsien-tang au Tche-kiang.

C'étaient les vagues soulevées au moment où le corps brûlé avait été jeté dans le fleuve qui faisaient croire aux projets de vengeance de la victime. Ce fait avait mis Tze-seu en grande estime, et l'on répétait dans le peuple que d'autres victimes innocentes de la cruauté de certains princes noyés par eux dans le Ho ou le Siang n'avaient guère la même puissance que Tze-seu, puisque les fleuves avaient reçu leurs cadavres sans se soulever.

Cela fit que *Tze-seu* fut considéré comme l'Esprit des Vagues. Mais cela ne se passa pas non plus sans protestations. Un lettré de la dynastie des Hans, Wang-tchong, rappelant et discutant les observations populaires dont il vient d'être fait mention, s'efforça de montrer combien ces croyances sont mal fondées et déraisonnables. Nous ne le suivrons pas dans cette démonstration, pour nous superflue; bornons-nous à dire que notre sage lettré argumente pour prouver d'abord que les vagues n'ont pas été soulevées par l'âme de Tze-seu, puis qu'il n'a aucun titre spécial à être élevé au rang d'immortel et que sa vengeance n'est nullement à craindre.

§ VIII. — Tsao-kiun.

Le Prince du foyer, de la cuisine.

Le culte du génie du foyer ne semble pas originaire de la Chine. On n'en trouve point de trace dans les vieux Kings; il ne paraît pas avoir existé avant l'époque des Tcheous qui le devaient, croit-on, à leur origine aryaque. La première mention certaine de ce culte est dans le Yue-ling, ou « ordonnance des mois », composé par Lu-pu-wei au milieu du IIIe siècle A. C. et inséré dans le Li-ki, comme livre neuvième. Voici le passage qui s'y rapporte :

« Le premier mois de l'été a pour régent Yo-ti (Shen-nong), l'esprit qui y préside est Tchu-yong [1]; l'offrande domestique se fait au foyer (tsao). »

Le Commentaire Kong-su explique ceci en disant : Ce qu'on offre à l'esprit

[1] Fils de l'empereur légendaire Tchuen-hu.

du foyer, c'est du millet. Cet esprit était jadis une cuisinière [1]. Plus loin : C'est une cuisinière, la première qui ait cuit et non l'esprit du feu.

Et le Li-ki ajoute :

« Le *Tsao* est un sacrifice à une vieille dame. »

De son côté le Y-li, au livre du grand sacrifice, dit que la présidente de la maison doit inspecter la cuisson du millet et des autres objets du sacrifice (*Tchi-ts'uan*).

Ce dernier mot *ts'uan* (R. 86, 25) était celui qu'employa Tcheou-kong dans ses prescriptions relatives aux rites. C'est à dater de Kong-tze que le mot *Tsao* lui fut substitué.

Le même livre de Y-li porte encore ces paroles : Lorsque (au sacrifice, en l'honneur des ancêtres), le représentant des aïeux défunts, *Shi*, a fini de manger, on fait le sacrifice *Tchi-ts'uan* et le *Yong-ts'uan*. Le premier s'adresse à une vieille dame d'autrefois; une cuiseuse, ajoute le Kong-Sou, et non à l'esprit du feu domestique.

Cette opinion est aussi exprimée dans le Tong-tien-shuo et le Wu-li-tong-kao. Mais elle n'est pas universellement admise, car le Ming-tong Yue-ling explique au contraire que les cinq sacrifices domestiques s'adressent aux esprits des différentes parties de la maison. Ce sont d'anciens esprits, des saints du temps passé, qui ont bien mérité du peuple, et non de vieilles femmes.

Hoei-nan-tze, de son côté, prétend que le génie du foyer n'est autre que l'empereur Shen-nong qui a mérité cette dignité en donnant le feu au monde et l'a reçue après sa mort.

Mais ce ne sont pas là les seuls concurrents à ce titre; chaque auteur a son candidat. Pour le Sse-wu-yuen-Hoei, c'est Hoang-ti, devenu tel après sa mort parce qu'il a inventé le foyer.

Pour le Tcheou-li-shuo, au contraire, c'est un fils de Tchuen-hu, nommé Li, devenu d'abord Tcho-yong (génie de l'allumement) et honoré comme esprit du foyer culinaire.

Le Tchou de Hoei-nan-tze, contredisant son auteur, affirme que le Tcho-

[1] Peut-être un cuisinier; mais *jin* se dit plutôt des hommes.

yong s'appelait Wu-hoei; qu'il était de la famille de Ti-ku (2435 A. C.), qu'il régla l'usage du feu et devint ainsi, après sa mort, l'esprit du feu auquel on sacrifie dans la cuisine.

L'auteur du *Wu-king-tien-i* a d'autres renseignements. Il sait que l'esprit du foyer culinaire avait pour nom de famille *Su* (140, 16) et pour prénom Ki-li, que son épouse s'appelait Fong-shi. Il descendait de Tchuen-hu.

Voilà certainement une variété délectable. Ce n'est point tout. Tchuang-tze, le grand inventeur de fables, nous dit que le génie de la cuisine a une coiffure de femme (*Ki*). Mais son commentaire (*Tchu*) prétend que ce *Ki* est un nom propre, celui de l'esprit du foyer, et que celui-ci a un habit rouge et l'aspect d'une femme d'une grande beauté, à quoi le *Sse-wen-lui-tsü-tsu-tsi* oppose que « le Prince du foyer », *Tsao-kiun,* a pour nom d'enfance Shen, pour nom d'adulte Tze-kuo, qu'il porte un habit jaune et la chevelure flottante. Il vient du milieu du foyer. Celui qui sait son nom et l'invoque pourra éviter tous les maux. Celui qui l'ignore et voit ce génie apparaître, mourra. Le Tsao-kiun mourut le jour Yin-tze. Ce jour-là, impossible de tenir le foyer en ordre.

Le *Ssi-yang-tsi-tsu* en sait encore davantage. L'esprit du foyer (Tsao-shen) a pour nom d'enfance Kuei. Il a l'aspect d'une très belle femme. Son nom de famille est Tchang; son nom d'adulte, Tze-kuo. Son épouse a pour nom d'honneur Khing-k'i. Il a six filles qui toutes s'appellent Tsi-hia.

Chaque mois, le dernier jour de la lune, il monte au ciel pour faire connaître les fautes. Les grandes, il les inscrit. Inscrites, c'est pour 300 jours de pénitence. Les petites, il les compte seulement et ce pour 100 jours.

Il est ainsi l'envoyé inspecteur du Maître du ciel, Tien-ti. Ici-bas il est la pure essence spirituelle terrestre. Il a pour associés le Tsen-ti-kiao-sun (le descendant parfait), le Tien-ti-tafou (le haut magistrat du Tien-ti), le Tien-ti-tu-wei (commandant de place), le Tien-ti Tchang-hiong (fils aîné héritier), King-shang-tchang-tze, le Tai-ho-kiun (prince de la grande paix) et Yu-tchi-fu-jin (la reine, épouse du puits de Jade). Parmi eux est l'esprit du foyer culinaire dont le petit nom est Yang-tze (l'enfant du sol, l'enfant chéri).

Voilà un des rôles de l'Esprit ou Prince du foyer domestique où se cuisent les aliments de la famille.

Son rôle terrestre ordinaire (comme le dit le commentaire de Tcheng sur le Li-Ki, l. *Tsi-fa*) est de présider à tout ce qui concerne le boire et le manger. Ce ne sont point les Esprits de premier ordre auxquels on doit les hommages de reconnaissance pour leurs services, mais bien les Esprits inférieurs qui habitent au milieu des hommes et qui, observant les petites fautes, avertissent et réprimandent.

Les fonctions célestes du Tsao-shen sont ainsi décrites par le *Sse-Wu-Yuen-hoei :* Maintenant dans l'État de Wu on fait des offrandes au génie du foyer le 24e jour du dernier mois de l'année (après le solstice d'hiver). Le lendemain de ce jour, il va à la cour céleste exposer tous les événements, tous les actes de l'année; on doit avant cela lui sacrifier pour qu'il soit propice (et ne se montre pas trop sévère).

Sheng-Ta [1], reproduisant la même idée, y ajoute les détails suivants. Tsao-Kiun va au ciel montant les nuages comme un char, ayant le vent pour chevaux.

Aux maisons où l'on a et entretient soigneusement les objets nécessaires au sacrifice, où on l'offre selon les rites, où les hommes et les femmes tiennent la conduite que prescrivent les règles, le Tsao-Kiun donne le bonheur.

Là où les femmes secondaires sont querelleuses et résistantes à leur seigneur-époux sans qu'il les écoute, où les chats et les chiens attaquent et salissent sans que le maître se fâche, il accompagne celui-ci rassasié de biens jusqu'à la porte du ciel.

Tsao-Kiun, dit encore le *King-tsao-tsuen-shu,* est le directeur des destinées (Sse-ming) chargé de transmettre les décisions célestes. Le 30 de chaque mois, il recueille tout ce que chaque famille a fait de bien et de mal; il l'inscrit et va le déférer à la cour céleste sans en cacher la moindre chose. Il en fait descendre le bonheur ou l'infortune, cela est comme l'ombre et l'écho des actes.

Mais ce Sse-ming est de diverses natures, selon les auteurs. Voici, en

[1] Lettré de Kiang-su qui vivait et occupa des fonctions publiques sous Kao-tzou des Songs du Midi.

effet, ce que nous apprend le Tsao-Wen-king. Dans les monts du Kuan-lun, il y a une vieille femme qui les habite seule et dont on ignore l'origine. Un jour, un sage s'éleva jusqu'auprès du Tien-tsun pour lui demander qui était cette merveilleuse solitaire qui habitait ce désert sans aucune crainte. C'est, répondit Tien-tsun, la mère du générateur du feu; elle sait traverser toutes les routes du ciel, et pénétrer l'essence des cinq éléments. Elle communique avec tous les esprits et voit l'essence des deux principes (Yin et Yang). Dans le ciel elle est Tien-ti; parmi les hommes elle est *Sse-ming* et aussi l'étoile polaire. Elle préside au destin et à la longévité des hommes; elle donne la vie courte et longue, la richesse et la grandeur ou la pauvreté et le rang inférieur. Elle régit les fonctions des hommes et les distribue. Elle est de plus le Tsao-kiun des cinq Ti [1]. Elle gouverne les habitations des hommes et voit constamment tout ce qui se fait parmi eux; à chaque nouvelle lune, elle va, le matin, noter ce qu'ils ont fait de bien ou de mal et inscrit ce qui est défectueux ou sans vice, puis s'élève jusqu'au Tien-tsun pour lui remettre son registre et ses notes.

Voilà ce qu'elle est. On doit bien éviter de l'irriter, autrement elle envoie l'infortune et la mort que personne ne peut éviter.

Plus loin, le même livre explique en détail que cette bonne vieille est le Tsao-kiun femelle de chacun des cinq Tis, en sa région et sous sa couleur propre, qu'elle est l'esprit du foyer et de la cuisine du ciel et de la terre, de toute société, de toute famille et de tous les membres de celle-ci; qu'elle assiste ceux qui transportent le feu, qu'elle est l'esprit mère de ceux qui le communiquent, le propagent, etc.

Le King-tsao-tsuen-shu Tcheng-kiun-khiuen-shen-wen répète les mêmes renseignements avec quelques variantes sans importance. Là c'est au *Yu-ti* que le Tsao-tiun va présenter ses notes, et ce n'est qu'au bout de trois ans que le ciel détermine la rétribution, en faisant descendre les biens ou les maux sur chaque famille.

Les livres taoïstes sont remplis d'anecdotes dont le but est de démontrer que le culte du génie du foyer est une source de bonheur. On en trouve

[1] Les régents des cinq plages du ciel : nord, est, sud, ouest et zénith (centre).

même dans les histoires officielles. C'est ainsi que nous lisons dans un appendice de l'histoire des Hans postérieurs, le récit suivant :

Yin-shi, citoyen de Sin-yai au Nan-yang-fou (du Ho-nan), était le frère cadet de la reine Kuang-lie (épouse de Kuang-wu-ti des Hans orientaux).

L'arrière-grand-père de Shi avait pour prénom Tze-fang. Au temps de Huen-ti des Hans occidentaux, peu après le solstice d'hiver, un matin, par un soleil splendide, le génie du foyer lui apparut sous une forme sensible. Tze-fang se prosterna deux fois devant lui et en conçut une grande joie. Il avait chez lui une brebis, il la sacrifia sans tarder, et depuis lors il jouit d'une grande prospérité qui dura jusqu'à son arrière-petit-fils Yin-shi. Aussi depuis lors, il offrit un sacrifice au foyer, le jour anniversaire de l'apparition (celui du sacrifice d'hiver) et en immolant une brebis jaune. (Histoire des Hans postérieurs. Heou-han-shu-yin-shi-tchouen.)

En voici une autre empruntée au Sze-Ki de Sze-ma-tsien.

Au temps de Hiao-Wu-ti vivait au pays de Tsi un magicien du nom de Li-shao-kiun, lequel, grâce aux offrandes qu'il faisait au foyer, avait su, disait-il, atteindre un grand âge sans manger. Un jour il se présenta devant l'empereur qui l'accueillit avec des marques d'honneur. Shao-Kiun avait jadis été l'hôte du prince de Shen-tso près duquel il pratiquait la médecine. Il cachait son âge ainsi que le lieu où il était né et avait grandi. Il disait toujours avoir 70 ans et posséder l'art de faire arriver à une vieillesse avancée.

Il voyageait en colportant ses remèdes parmi tous les princes. Il n'avait ni femme, ni enfant. Les gens entendant dire qu'il savait faire vieillir et ne point mourir, lui apportaient en abondance de l'or, des vêtements, des aliments. Comme on le voyait sans fonction et cependant dans l'abondance, ne sachant point d'où il provenait, on croyait d'autant mieux à son pouvoir et on s'empressait de le servir.

Shao-Kiun usait habilement des remèdes et excellait à dire des choses étonnantes, fort à propos.

Un jour il dit à Wu-tsi : « Sacrifiez au foyer et vous pourrez faire venir à vous tous les êtres [1]. Si vous y réussissez, vous pourrez changer le cinabre

[1] *Wu*; mais il s'agit surtout des êtres surnaturels et invisibles.

en or dont vous pourrez faire des vases et des ustensiles de table. Vous prolongerez ainsi votre vie et alors les Esprits qui habitent le pays de Pe-lai au milieu de la mer seront visibles à vos yeux. Vous pourrez ansuite offrir les grands sacrifices Fong et Shen et vous deviendrez immortel. » Wu-ti crut à ces paroles et commença à sacrifier lui-même au foyer.

Quelque temps après, Shao-Kiun tomba malade et mourut. Wu-ti crut qu'il s'était transformé, mais n'était point mort, et les magiciens de Yen et de Thsi n'en eurent que plus de hardiesse à parler des Esprits et de leurs aventures [1].

Le Tong-Kien Kang-mu nous apprend également que Wu-ti sacrifia au foyer la 2e année Yuen-Kuang, le dixième mois, et alla après cela visiter son palais Wu-tso [2] où il tomba malade et mourut. Donc, depuis l'institution de ce sacrifice, la 2e année Yuen-Kuang, jusqu'à la seconde année Heou-Yuen, le second mois où il mourut, il s'écoula quarante-six ans. Ainsi cette longévité promise se réduisit à 46 ans. Est-ce là tout ce que peut donner le génie du foyer culinaire? dit un auteur chinois.

Et le Kang-mou-fa-ming ajoute : La cérémonie d'offrande au foyer culinaire a commencé avec Wu-ti; avant lui on n'en connaissait rien. Wu-ti l'institua, trompé par un magicien. L'acte de ce prince ayant été consigné dans les Annales, après lui on suivit son exemple en renchérissant encore là-dessus.

Le culte du génie du foyer et les actes qu'on lui attribue aujourd'hui sont donc d'invention taoshéienne. Son rôle n'est nulle part aussi bien décrit que dans le livre canonique de la secte, intitulé : *La visite de l'esprit du foyer à Yü-Kong*. Là nous voyons le puissant et clairvoyant génie venir reprocher à ce père de famille ses fautes cachées, ses intentions mauvaises qui lui ont attiré les malheurs contre lesquels il murmure. Après quoi Yü-Kong, corrigé et devenu pleinement vertueux, se voit récompensé par un retour de fortune et quant à ses biens et quant à sa famille.

[1] Le Fong-shen-shou, appendice du Sse-ki, contient la même histoire avec de plus amples détails (p. 48).

[2] Des cinq tso ou chênes de Mongolie. Il se trouvait à Tcheu-shi-hien, dans le Si-ngan-fou au Chan-si.

M. De Groot, dans l'article qu'il consacre au génie du foyer, nous apprend que son culte appartient à la Chine primitive et que ce *Dieu* est identique à l'Agni, Dieu du feu des Vedas. Ces opinions ne s'expliquent que par cet amour des similitudes qui illusionne certains mythologues.

Nous avons vu par l'histoire officielle que l'Esprit du foyer a été introduit chez les Chinois vers le IIe siècle avant J.-C. Sze-ma-tsien, presque contemporain, confirme ce dire en nous montrant, dans son Fong-shen-shu, les Tao-she apprenant à l'empereur Wu-ti à honorer cet esprit, et cet empereur écoutant leur voix pour obtenir l'immortalité qu'ils lui promettaient.

A l'époque du Li-ki, comme il est dit au L. Wang-tchi, composé sous les Hans, ce culte n'était encore pratiqué que par le souverain et les princes vassaux, puis il s'étendit à tout le monde. Et le commentaire ajoute que tout ce qu'on dit de ce génie est racontar de Tao-she.

Quant à l'identité d'Agni et de Tsao-kiun, elle est absolument insoutenable : les ressemblances se touchent à la tangente et ne pénètrent pas plus avant. Agni est le dieu du feu, et Tsao-kiun ne l'est pas. *Fei-ho-shen,* n'est point l'esprit du feu, disent les livres chinois. Agni est le feu en toutes ses manifestations terrestres et célestes, au foyer, au sacrifice, dans l'éclair. Tsao-kiun, comme son nom l'atteste, est le foyer domestique, la cuisine. Ce qu'on vénère en lui, c'est l'utilité de ce foyer pour la nourriture des hommes. Le feu y intervient, mais accessoirement et parce qu'il est nécessaire à la préparation des aliments. Ce qu'il représente, c'est la *première femme qui fit la cuisine.* Comment donc pouvoir l'identifier à Agni?

Il est vrai que M. De Groot, après avoir dit qu'on représente le Génie du foyer comme une vieille femme ou une « jolie fille », ajoute sans hésiter : Il n'est pas étonnant qu'on lui donne les traits d'un « *bel adolescent imberbe* [1] ».

Ainsi il devient Agni! N'insistons pas.

M. De Groot ajoute que tous deux sont les messagers des dieux. Ainsi dites, ces paroles sont absolument fausses. Le Tsao-kiun n'est nullement le

[1] Et plus loin : les Chinois représentent le génie du foyer comme un *adolescent imberbe avec une figure de jeune fille.* Ce serait très curieux à voir.

messager des *dieux;* son rôle consiste à aller rendre compte, chaque année, au *Maître du ciel,* des actions de ses protégés, puis à revenir au foyer culinaire pour y continuer sa garde et sa surveillance. Ce rôle, d'ailleurs, a été imaginé par les Tao-she aux approches de l'ère chrétienne; il n'a donc aucun rapport d'origine avec celui d'Agni, dont l'action se borne à porter au ciel, aux dieux, la fumée du sacrifice et la prière des fidèles [1].

La personnalité de Tsao-kiun est l'objet des explications les plus diverses. C'est une vielle matrone, une belle jeune femme, Hoang-ti, Yen-ti, Wu, Tchu-Yong, une vieille des Monts Kuan-lun et d'autres individualités encore, mais aucune cependant qui le rapproche d'une manière quelconque du dieu Védique [1].

Avec la même variété on lui attribue pour demeure les cinq régions, ou les cinq couleurs pour insigne, tantôt les unes, tantôt les autres. Puis on distingue le grand-père, l'aïeul du foyer, puis le prince père, le mari, l'époux, l'épouse, le fils, le petit-fils, la sœur aînée et cadette, tous esprits du foyer, mais aucun d'eux ne prenant une tournure de dieu du feu.

Ajoutons, pour terminer, que le jour où Tsao-kiun va rendre ses comptes au Maître du ciel n'est pas mieux déterminé. C'est ou le dernier jour de la lune, ou à minuit de la nouvelle lune, ou le 24 de la lune du solstice d'été, ou le jour Kang-Kia, ou d'autres encore. Mais quel que soit le jour de son départ, le prince du foyer est fêté avec éclat pour qu'il soit favorable dans son rapport, qu'il emporte une bonne impression de la demeure dont il va faire juger les habitants.

On lui fait de riches offrandes, on brûle des chevaux, des chars, des litières de papier pour lui fournir des moyens de transport commodes. A son retour, on renouvelle les oblations, lesquelles, du reste, n'appauvrissent guère la famille qui les présente, puisqu'elles y sont consommées sans qu'on

1 M. De Groot a encore constaté d'autres analogies *incontestables*. Par exemple : Agni est dompteur de chevaux, et les Chinois offrent des chevaux de papier à Tsao-kiun pour aller au ciel. Il est vrai que la plupart offrent des chars et des litières, mais cela ne fait rien à l'affaire. Quant au rôle du génie en lui-même, notre auteur sent toute la faiblesse de l'analogie, car il ajoute que « très probablement, dans l'antiquité, l'esprit du foyer était autre chose qu'un simple espion »! Or, dans l'antiquité, le prince du foyer n'existait pas. Qu'il est facile de supposer semblable chose!

en sacrifie rien au génie domestique en en brûlant, enterrant ou détruisant une partie quelconque.

Certaines ménagères ont un autre moyen de détourner les mauvais coups dont le lieutenant du ciel pourrait les frapper : c'est de remplir sa bouche, c'est-à-dire celle de sa statue, d'une pâte dure qui l'empêche de parler. Force lui est de s'abstenir de toute accusation funeste pour la dame si prévoyante.

§ IX. — Tsai-Shen.

Le Génie des richesses.

Tsie-Lou-tou.

Gardien-chef des chemins.

Qui le croirait? Le génie distributeur des richesses est un des plus insignifiants de la démonologie chinoise. On ne sait point exactement qui il est, ni d'où il provient. C'est que ce personnage, si vénéré en d'autres pays, est en Chine d'invention très récente. Jusqu'à cette création toute moderne, c'était du ciel que le Chinois attendait la prospérité en général. Notre Tsai-shen ne joue qu'un rôle tout secondaire, et les hagiographes ont émis à son endroit les opinions les plus diverses. Pour quelques-uns, c'est un homme métamorphosé subrepticement et que l'on vénère aux faubourgs du nord des villes ; pour d'autres, c'est un personnage de l'époque des Hans qui avait nom Thao-liang ; selon d'autres encore, c'est Ho-wu-lu de l'époque des Yuen, ou Hi-pong de Tchin, ou le cinquième fils de ce ministre. Chacun, en cela, suit sa fantaisie.

Certains confondent le Tsai-shen avec un autre personnage du même genre, Tsie-lu-tu, que beaucoup font présider à la sécurité des chemins.

Le peuple l'honore sans s'inquiéter de savoir qui il est. C'est le plus simple. Toutefois, il ne manque pas de livres qui l'indiquent avec précision. Ainsi le *Ku-su-tchi* nous dit expressément que cet esprit s'est appelé *Liang,* qu'il était de la famille *Tsao,* qu'il avait pour nom d'honneur Kong-ming et qu'il était le frère cadet de *Tsao-tze-long.* Or, le *San-Koue-tchi* porte que ce

dernier personnage était de *Tchin-ting-hien*, qu'il fit la guerre à la suite de *Liu-Siang-tchu* et mourut la septième année *Kien-hing* de *Heou-tchou* (230 P. C.).

Le 15 du troisième mois est le jour anniversaire de l'esprit du *Hiuen-Tan* [1], que l'on dit être le régent des richesses terrestres et pouvoir les distribuer aux hommes; c'est pourquoi on en voit partout des représentations dans les maisons et on lui rend un culte d'hommage et d'offrandes. Pour lui on n'engraisse point de porc; on lui offre de la liqueur forte et de la viande de bœuf.

Les gens du peuple le désignent comme [l'esprit de] l'autel noir très vénérable. Le noir étant la couleur du Nord, l'autel noir doit être celui du nord; on le désigne ainsi par l'endroit où il est situé.

Le même jour du même mois vient aussi l'anniversaire du Lu-tu ou esprit des chemins.

On l'annonce au son d'un tambour de métal et de la trompe. On offre des victimes, du vin nouveau; on s'empresse de le faire à l'envi pour s'assurer la priorité d'un heureux commerce. C'est pourquoi on se lève très tôt pour aller recevoir ce bienfaisant génie. Cela s'appelle recevoir le Lu-tu [2].

Mais cet esprit généreux a eu aussi une existence terrestre. Il s'appela *Wu-lu* de son prénom, et il était de la famille Ho. A la fin des Yuen il combattit des brigands et fut tué dans la lutte. C'est pourquoi on l'honore d'un culte.

Maintenant le vulgaire le confond avec le génie des richesses et donne à ce dernier le nom de Wu-lu (les cinq chemins).

D'autres prétendent qu'il fut Ki-pang, l'eunuque du palais, sous les Tchins (557 à 589). Celui-ci, d'après le *Tchin-shu*, était de Su-Tcheou et avait occupé une fonction sous Wu-ti des Liangs (vers 548). Lorsque Heou-king eut suscité des troubles et aspiré à la puissance souveraine, Hi-pang leva une armée et délivra la capitale. Après la chute de la dynastie Liang, il devint fonctionnaire des Tchên et resta chef-eunuque du palais. Il mourut

[1] L'autel noir : voir l'explication à l'alinéa suivant. Le texte a Yuen, mais ces deux mots se confondent souvent.

[2] Voir le *Ku-su-tchi*.

la treizième année de Huen-ti (582) et reçut le titre de *Ku-yai-wang,* « roi qui protège les déserts [1] ». Sa tombe est au mont *Ling-kia.*

Quant aux Wu-lu ou cinq esprits des chemins, ce sont cinq fils de prince dont l'autel était à l'ombre d'une colline établie par volonté impériale. On y vénérait en commun les cinq jeunes princes (Heous).

Au premier temps des Yuen on leur donna les titres de « brillants et spirituels ». On les inscrivit sur les tablettes des temples avec les titres de *hien-tsong, hien-ming, hien-tcheng; hien-tchin, hien-te,* c'est-à-dire brillante perspicacité, intelligence, rectitude, droiture, vertu. Au mont Shang-fang du Kou-sou [2], on brûle un encens toujours entretenu. Là on les appelle les cinq Shengs, les cinq saints.

Sous Kang-hi, Yang-wen-tcheng-wu, gouverneur du Kiang-su, détruisit l'autel de Shang-fang et le culte qui s'y faisait, ce qui mit un terme complet et universel à cette fourberie. On changea aussi le nom du génie et de *Lou-shen,* « esprit des chemins »; il devint *Tsai-shen,* « esprit des richesses ».

Les cinq lous sont maintenant les cinq régions : est, sud, ouest, nord et centre; ce ne sont plus que les cinq directions, les cinq chemins.

Mais revenons à l'origine de notre génie et à ses diverses explications. En voici une nouvelle que nous fournit le Tong-shen-huan-i. Inutile de dire que c'est une création récente imaginée pour mettre en scène le roi Wu-Wang, le Charlemagne de la Chine.

C'était l'époque de la lutte de Wu-Wang contre le tyran qui faisait gémir le peuple chinois sous la plus horrible oppression.

Kiang-tze-ya (du Honan) soutenait Wu-Wang dans son expédition contre Sheou, tandis que l'immortel Tchao-Kong-ming combattait pour le tyran.

Deux réfugiés du mont Wu-i, Yuen-shing et Tsao-pao, s'étaient rangés du côté de Tcheou.

Quand on en vint aux mains, tous deux usèrent des formules mystérieuses du Tao pour assurer la victoire à leur protégé.

Après la défaite du roi Shang, Tze-Ya retourna aux monts Kuan-lun, au

1 Voir le *Su-tcheu-fu-tchi.*
2 Le Ling-kia.

palais de Jade; il demanda à garder le registre de Jade et les titres d'or du *Yuen-tchi-tien-tsun,* puis il retourna à Ki. Là il fut élevé au rang de *Shen-tai,* « tour des esprits ». Il préféra *Tchin-wang-tchong-huan,* « âme fidèle, passagère ». Mais il fit donner à Sao-kong-ming le titre de *Kin-long-zho-i tcheng-yi-long-hu-hiuen-tan, Tchin-yin,* « prince juste, autel mystérieux, dragon, tigre parfait, à la pensée sainte, dragon d'or ». Yuen-shing, qualifié de « vénérable du ciel qui rassemble et procure les richesses »; Tsao-hao, « le vénérable du ciel, amas de joyaux », Kao-yen-ming, « chargé de procurer les richesses », et Yao-y-yi, « serviteur des immortels, favorisant le commerce », furent tous quatre proclamés des esprits appelant le bonheur, procurant la prospérité.

Le peuple appelle le génie des richesses « *Tchao-hiuen-tan* ». Le Tong-shen-Tchuen nous apprend l'occasion de cette appellation.

Kiang-tze-ya, au moyen de l'art magique, ayant tué [1] Tsao-kong-ming, fut doté du titre de *Hiuen-tan-tchiu-kiun,* « prince juste de l'autel noir » (ou du nord).

Le livre de la Magie (Yao-shu) a une tout autre version. Là c'est Tsao-king-ming lui-même qui est choisi et placé par Shang-ti comme général des kuei, et qui, plus tard, fut fait Tsai-shen ou Génie des richesses.

Mais ici encore nous rencontrons l'opposition des esprits droits et judicieux.

Le Tai-ping-kuang-ki s'éloigne de ces traditions ou inventions, et raconte le trait suivant comme correctif :

Le roi Ken-tsien de Yue avait pour ministre Tao-tchou-kong [2]. Celui-ci aida son maître à écraser l'État de Wu. Alors, ayant accompli sa tâche, il se retira dans son obscurité première. Il allait, avec de petits bateaux plats, naviguer sur les rivières et les fleuves. Étant allé à Tao, il fut fait Kong. On aurait dit alors que Tao était devenu le centre du monde. Tous les princes y

[1] C'était l'époque du soulèvement organisé par Wu-Wang contre le tyran Sheou. Tze-Ya s'était rangé du côté du prince tcheou; Kong-ming était resté attaché au descendant des Shang. Tsao Kong-ming mourut d'effroi et d'efforts pour crier. Tze-Ya avait fait un homme de paille ressemblant à Kong-ming, et en tirant des flèches il lui avait percé les yeux tout en prononçant des paroles magiques. C'est ce qui effraya si fort son ennemi.

[2] C'était son titre; il s'appelait *J-Tun,* comme le personnage dont il va être parlé.

venaient des quatre régions, et toutes les marchandises s'y échangeaient. Le Kong put ainsi y accumuler des magasins; en dix-neuf ans il mit en réserve mille pièces d'or qu'il distribua aux pauvres, ses amis et ses frères; puis, aux vieillards et aux gens en peine.

Ayant appris que ses enfants soignaient et augmentaient leur patrimoine, il les fit cesser. Il en vint jusqu'à réunir dix mille pièces; c'est pourquoi l'on disait que le riche par excellence était Tao-tchou-kong.

Il y avait alors un certain *Y-Tun,* lettré pauvre du pays de Lou. Ayant entendu dire que Tchou-kong était riche, il vint lui demander le secret magique qui lui avait fait acquérir ces biens : Si vous voulez vous enrichir promptement, lui répondit le Kong, élevez du bétail de toute espèce. Y-Tun suivit ce conseil, et en dix ans il avait des troupeaux innombrables. Ses grands biens l'égalaient aux rois. Il comprit alors quelle était la vraie source de la richesse et du bonheur.

Mais en voilà plus qu'il n'en faut de ces divagations; passons à un autre immortel.

§ X. — Fu-shen.

Génie de la prospérité.

Pas plus que son confrère, le génie des richesses, le distributeur des prospérités terrestres n'occupe un rang élevé dans la hiérarchie céleste. Comme lui, c'est un personnage obscur, dont l'origine remonte tout au plus jusqu'au VIIIe ou au VIe siècle de l'ère chrétienne. Jusque-là le Chinois, bien qu'habile et industrieux, commerçant, ingénieux et plein de courage, n'avait point eu besoin de ce genre de protecteur. Shang-ti ou le ciel lui avait suffi, preuve de plus que le polythéisme n'est point originaire chez lui. Voyons donc quel est l'heureux humain qui a été élevé au rang d'esprit de la prospérité.

Le génie de la prospérité, du bonheur, était originairement juge de Tao-tcheou (au Yong-tchuen-fou du Hu-nan). Il était de la famille Yang et s'appelait *Sheng,* « l'accompli »; son nom d'honneur était *Sih-ki.*

C'était au temps de Wu-ti (des Tcheu, 561-578 P. C.). Ce prince aimait les gens de Tao-tcheou, parce qu'ils étaient d'une taille de pygmée, et il s'amu-

sait à y prendre des esclaves femelles pour son palais, dans un but de divertissement. On choisissait spécialement les plus petits, et chaque année c'étaient plusieurs centaines de ces pauvres gens qui étaient ainsi offertes au souverain. Cela détruisait les familles et les rapports de parenté.

Yang-sheng étant devenu juge de ce canton, voulut le défendre contre ce procédé inhumain. Il représenta à l'empereur, dans un placet, combien cette manière d'agir était contraire aux lois de la nature. Wu-ti fut ému de ces représentations et cessa de prendre ces malheureux à leurs familles.

Alors les gens du canton lui élevèrent une statue peinte, pour lui faire des oblations et le vénérer, le considérant tous comme l'esprit du bonheur de son canton.

Cette dévotion se répandit peu à peu; bientôt après l'empire entier fit des images et portraits peints du même personnage, et les Chinois le constituèrent l'esprit du bonheur, de la prospérité.

Tel est le récit du Thang-tsang-shen-ki.

Le Tang-shu, de son côté, rapporte que Yang-shing était de Pe-ping [1], au Ting-tcheou, qu'il occupa une fonction à la cour de Te-tsong des Tangs (780-805 P. C.) et fut juge de Tao-tcheou. Là il vit que ce pays abondait en nains et qu'on en livrait chaque année un nombre considérable à la cour. Yang-shing, touché de compassion, ne voulut pas laisser continuer cette coutume. L'empereur alors le fit mander au palais. Yang-shing lui fit dire que tous les habitants étaient des nains et qu'il ne savait qui envoyer; là-dessus il fit cesser l'envoi. Les gens en conçurent une grande affection pour lui et le considérèrent comme leur père.

Les gens du peuple, de nos jours, écrivent en grand le mot *Fong* « heureuse fortune », et attachent le papier qui porte cette inscription à la porte extérieure de leurs maisons. Ils le pendent aussi au mur et disent que ce caractère ainsi tracé peut attirer la prospérité, faire venir le bonheur.

Ils représentent ainsi, matériellement, la bonne fortune qui n'a point de forme.

Mais ils ornent le tableau de la figure d'une chauve-souris qu'ils disent être un esprit.

[1] Pe-ping-hien se trouvait au sud-est de l'actuelle Wan-hien au Pao-ting-fou.

§ XI. — Khai-lu-shen.

Génie qui ouvre les chemins.

Khai-lu-shen-kiun, ou l'esprit-prince qui ouvre les chemins, à, comme on le voit, le même domaine que le précédent génie, mais il le garde à un point de vue différent. Le premier veille simplement sur les chemins et en tient les obstacles écartés; le second a un rôle plus actif et combat les êtres dangereux qui s'y rencontrent.

Nous n'avons eu que peu de chose à dire du Tsie-lou-tou; l'histoire dé Khai-lu-shen est aussi peu développée. Mais elle n'en est pas moins d'une agréable variété, prouvant que ceux qui en parlent n'en savent rien.

Voici ce qu'en dit le *Tong-tsang-seu-shen-ki,* que nous citerons en premier lieu. Khai-lu-shen était Fang-siang-shi, c'est-à-dire de cette catégorie de fonctionnaires chargés de chasser les mauvais esprits des maisons [1]. Il accompagnait Hoang-ti comme chef d'expédition dans ses visites des neuf parties de l'empire.

La première épouse secondaire du souverain, Lei-tsou, étant morte en route, il chargea la seconde de veiller sur elle et de faire tout ce qu'il fallait pour cela; il constitua le Fang-siang-shi, chargé de la garder la nuit. Telle fut l'origine de sa réputation; le peuple l'appela le *Hien-tao-shen,* ou Esprit (qui préserve) des dangers des chemins, l'Esprit des chemins dangereux.

On lui donne également le nom de *Kiao-mo-tsiang-kiun,* « le général qui conduit quand on est en route ».

On le représente grand de 10 pieds avec une tête large de 3 pieds 5 pouces, une barbe rouge, le visage bleu, les cheveux roulés sur la tête, un

[1] Tcheou-li, XXXI, 27. Il y en avait quatre : revêtus d'une peau d'ours, jusque sur la tête, avec quatre yeux d'or marquant leur habileté à découvrir les démons; ils portaient un habit rouge et noir (couleurs du ciel et de la terre), et armés d'une lance ils parcouraient les maisons, brandissant leur arme. A leur aspect terrible les démons s'enfuyaient.

bonnet d'or, un habit militaire de soie rouge, des bottes de cuir noir; de la main gauche il tient un sceau de jade, et de la droite, une lame au fer carré sur lequel le ciel est représenté. Il marche devant un cercueil.

Il a le pouvoir d'arrêter toutes les mauvaises influences et les desseins pervers. Les démons méchants se cachent (devant lui). Tout en conduisant un cercueil il est un génie de bonheur.

Cette conclusion assez inattendue n'est sans doute pas du goût de tout le monde, car l'*Histoire des premiers Hans* a une tout autre biographie de notre personnage, biographie du reste composée de ce trait.

Lei-tsou, fils de l'antique Hoang-ti, aimait à voyager au loin. Il mourut en route, et c'est pourquoi on l'a fait depuis le *Hing-Shen* ou « Esprit des chemins, gardien de voyageurs ».

Les différences toutefois ne sont pas considérables, il s'agit encore du même temps; mais avec le Fong-shen-yen-i nous passons à une tout autre époque et à des faits d'un autre genre. Voici ce qu'il nous apprend. Pour lui, l'esprit des chemins est aussi Fang-siang. Ce personnage et son frère aîné Fong-pa étaient officiers de la cour de l'empereur Sheou des Shang vers 1130, c'est-à-dire 1667 après Hoang-ti. Fong-pa était haut de 36 pieds et Siang de 34.

Ils avaient le visage rouge et quatre yeux. Leur valeur, leur force surpassaient celles de tous les autres hommes.

L'empereur détestait ses deux fils Yin-kiao et Yin-hong, et avait donné l'ordre de les tuer. Nos deux géants les prirent sur leurs épaules et s'enfuirent en les portant. Ils firent d'abord 3,000 lis par jour sans les déposer, puis ils les prièrent de marcher en avant. Pa et Siang arrivèrent ainsi aux rives du Hoang-ho. Ils prirent alors un radeau de bois aux gens qui le montaient et, le conduisant à leur guise, ils naviguèrent ainsi un jour entier.

De là ils allèrent s'emparer d'un joyau au moyen duquel on apaisait le vent et que possédait San-i-sing. Celui-ci se le vit enlever sans savoir par qui. Un officier de Tcheou nommé Hoang-fei vint le réclamer au nom de son maître qui l'avait demandé à San-i-sing.

Les deux fugitifs le rendirent et, sollicités par Fei-hu de s'attacher au parti de Tcheou, ils suivirent cet officier et arrivèrent ainsi à Ssi-ki. Là le

ministre de Tcheou, Kiang-tze-ya, ordonna à Fong-pa de disperser les vents mugissants.

Mais le roi Shang, ayant invoqué Tong-tien-kiun, monta à la tour des esprits, prit un drapeau noir et l'agita une fois; aussitôt il arriva 11,000 soldats armés de couteaux [1]; Fong-pa eut les quatre membres hachés en pièces; il tomba sur le côté et mourut. Alors Kiang-tze-ya ordonna à Fang-siang de disperser les rangs des esprits terrestres.

Shang recourut à Yao-tien-kiun, monta à la terrasse des esprits, prit du sable noir et en répandit une fois. Fang-siang poussa un grand cri et mourut de cet effort.

Lorsque Wu-wang eut triomphé de Sheou, Kiang-tze-ya obtint un ordre impérial donnant à Fong-Pa le titre de Hien-tao-shen, « esprit brillant du Tao », et à Fang-siang celui de *Khai lu shen,* « esprit qui ouvre les chemins, assure la sécurité des cheminants ».

Il n'est pas besoin de faire ressortir les contradictions que présentent ces différentes versions, ni de pousser plus loin nos recherches.

Constatons seulement qu'il s'agit encore en ce chapitre d'une création moderne, d'une de ces apothéoses populaires dont la provenance est restée obscure par suite du peu d'importance du personnage élevé au rang divin.

§ XII. — Shen-tu et Yü-lui

Gardiens des entrées

et le T'ao-fu

ou planchette de pêcher.

L'esprit Tu et Yü-lui sont deux frères que la croyance populaire a transformés en génies. Ils gardent les portes des maisons contre les incursions des esprits méchants.

Leur culte n'est pas très étendu, et nous n'avons que peu de chose à glaner, à leur sujet, dans les hagiographies chinoises.

[1] Ou bien onze mille couteaux.

Le *Shan-hai-king* explique leur origine et leur nature de la manière suivante :

Sur le mont Tu-so, qui s'élève dans la mer du Nord, il y a un pêcher immense, dont les branches courbées s'étendent à 3000 lis. Les rameaux inférieurs sont tournés vers le nord-est. On appelle cet endroit la porte des Kuei (*Kuei-men*). Dix-mille Kuei y demeurent et circulent. Il y avait aussi là deux esprits nommés, l'un Shen-tu et l'autre Yü-lui. Ils y commandaient à ces Kuei et surveillaient leurs actes. Parfois ils les prenaient et les faisaient dévorer par les tigres [1]. Hoang-ti, ayant eu connaissance de ce fait, fit mettre une planchette de pêcher au-dessus des portes, et peindre, sur le fond, les portraits de Shen-tu et Yü-lui pour arrêter les mauvais esprits. Cela devint la règle pour toutes les portes extérieures et intérieures.

Cet usage introduit par Hoang-ti s'est perpétué. Aujourd'hui on peint ces deux figures comme il vient d'être dit, et l'on inscrit leurs noms : Shen-tu à gauche et Yü-lui à droite. Le jour de l'an on place leurs portraits au-dessus des portes.

Nous trouvons une autre version dans le *Fong-su-t'ong* citant le livre de Hoang-ti.

Dans la haute antiquité il y avait deux frères nommés Tu et Yü-lui, qui avaient la vertu de commander aux Kueis et de les arrêter. Sur le mont To croissait un magnifique pêcher. De son pied les deux frères surveillaient les Kueis. Quand ils voulaient nuire aux hommes, nos deux gardiens les liaient et les tenaient attachés. Ils les empêchaient aussi de nourrir les tigres qu'ils entretenaient.

De là vint, outre l'usage de placer les portraits des deux génies au-dessus des portes ou simplement une planchette portant leurs noms, celui de peindre un tigre au-dessus des entrées des maisons. C'est pourquoi les magistrats des Hiens ont l'habitude, le jour du grand sacrifice du solstice d'hiver et le soir avant le jour de l'an, de faire faire des hommes en bois de pêcher, d'y suspendre des liens d'herbages et de peindre des tigres sur les portes extérieures. Il n'est pas besoin de dire que la haute antiquité de cette croyance est une mystification. Elle date évidemment des livres qui en contiennent la

[1] Pour effrayer les autres et pour les empêcher de tourmenter les hommes.

première mention, c'est-à-dire de l'époque des Han [1] et de l'efflorescence du taoshéisme, du règne des Fang-shi.

Notons seulement un point important ajouté à cette fable par un autre livre chinois. Le pêcher en question est à la porte de la Ville des Pêchers, et sur cet arbre perche un coq qui chante à l'arrivée du soleil. L'auteur ne prétend nullement que ce coq chasse les mauvais esprits, comme le dit M. De Groot. Toutefois c'était une croyance assez généralement répandue que celle de la mise en fuite des démons, aux approches du soleil annoncées par le chant du coq.

§ XIII. — Men-shen-tsiang-kiun.

Les esprits des portes, généraux.

Outre les deux génies dont il vient d'être question, il en est encore deux autres qui sont préposés à la garde des portes. Mais ceux-ci n'appartiennent point à une prétendue antiquité reculée comme les précédents. Ce sont tout simplement des personnages du VIIe siècle de notre ère, transformés en esprits.

L'histoire de leur transformation et les motifs qui l'ont déterminée sont exposés en différents ouvrages historiques ou hagiographiques. Mais à cause de l'existence des deux génies dont il a été question au chapitre précédent, il y a une certaine confusion entre les uns et les autres. Primitivement, le génie des portes appartenait aux cinq Tze sacrificiels ou génies domestiques, introduits par les Tcheous. Dans la suite on transforma en esprits les deux individus mentionnés au chapitre précédent; puis vint le tour de ceux dont il est ici question. Ceux-ci du moins avaient une histoire, et le génie du Ki en était dépourvu, ce qui ne satisfaisait pas la foule. L'origine de cette fable

[1] C'est à regret que nous devons encore relever cette phrase de M. De Groot : « Le Shan-hai-king remonte pour ses renseignements jusqu'au XXIIIe siècle. Il est peut-être aussi vieux que le *Chou-king* ». Ces renseignements se composent des produits d'une imagination bizarre même pour les Chinois et sans valeur d'aucune espèce. Lo-pi remonte plus haut encore et n'en est pas moins du XIIe siècle de notre ère. Le Shan-hai-king n'est qu'une géographie fantastique, un tissu de fables peu anciennes.

doit se chercher dans le *Tang-siao-shuo* [1]. Mais citons d'abord ce que raconte le Tong-tseng-seu-shen-ki, tant de fois cité.

Les Men-shen, ou esprits des portes, sont les généraux de Tang, *Tsin-shu-pao* et *Hu-king-te,* ou *Wei-tchi-king-te.*

Tai-tsong des Tangs n'avait plus de repos. La nuit, des démons venaient hurler à la porte de son appartement à coucher; il leur jetait à la tête des briques et des pots, mais sans pouvoir les éloigner; plus de repos la nuit, malgré le nombre des salles et des cours murées au fond desquelles il dormait.

Plein de terreur, Tai-tsong informa du fait tous les officiers du palais. Alors Tsin-shu-pao lui dit dans un placet que « son serviteur » était habitué à tuer les hommes comme de fendre des courges, à entasser les cadavres comme des fourmis, qu'il n'avait donc rien à craindre de démons et de fantômes; qu'il voulait, avec Hu-king-te, se tenir armé à la porte du palais et préserver son souverain de toute crainte nocturne. Mais Tai-tsong ne voulut pas permettre que deux généraux fissent la garde la nuit sur sa personne, et se privassent de sommeil pour lui. Il se contenta de faire faire par un artiste habile un tableau qui les représentait, armés d'une hache de jade, portant une large ceinture, un fouet, un arc et des flèches. Il suspendit ces portraits à la porte du palais à gauche et à droite, et l'obsession des démons cessa complètement.

A cette histoire ainsi racontée le *Ssi-yü-tchin-tchuen* ajoute les détails, les corrections que voici, et dont l'importance n'échappera à personne. Tai-tsong des Tangs était dangereusement malade; il avait des moments de trouble d'esprit et prononçait des mots incohérents. Il voyait partout des Kueis; la nuit il les entendait hurler à la porte de son palais, de son appartement. Il leur lançait à la tête des briques et des poteries. Les deux généraux, Hu-king-te qui était alors prince (Kong) de Wei-tchi, et Tsin-shu-pao lui proposèrent de le veiller avec leurs armes. Mais la nuit suivante, ayant été plus tranquille, le souverain ne voulut pas troubler ainsi leur som-

1 Comme aussi dans les écrits de *Kieu-hu-ki,* natif de tcheou au Shan-tong, grand ami de Bouddha et de Lao-tze.

meil. Il se contenta de faire faire leurs portraits en leur extérieur ordinaire et de le faire suspendre à sa porte; les démons ne reparurent plus.

Ici nous nous trouvons sur un terrain de faits ordinaires, et l'on admettra sans peine ce qui suit dans notre livre.

« C'est ainsi que le pouvoir de ces deux officiers sur les démons fut reconnu de tous, et le vulgaire imita le souverain. Chacun a son image de Tsin-shu-pao et de Hu-king-te, imprimée sur papier et bariolée de cinq couleurs. On la colle sur la porte intérieure. On pose la première, la nuit du nouvel an, et chaque année, à minuit de ce jour, on l'enlève pour la remplacer par une nouvelle.

Sur ces images on représente nos deux généraux armés de casques et de cuirasses; on les appelle *Men-Shing*, « gardiens de la porte ». Mais les Tao-she réservent ce nom au personnage de gauche et donnent celui de *Hu-wei*, « officier de la porte intérieure », à celui de droite. Les autres ajoutent aux portraits des deux guerriers, une coupe, un cerf, une chauve-souris, une pie, une perle, un cheval, une cruche et une selle. Les noms de ces objets, par un jeu de mots que fourni le son de chacun d'eux, désignent l'honneur, le profit, la bonne fortune, la joie, la récompense, la paix et le repos. On a choisi ces mots flatteurs pour attirer la « félicité [1] » sur la maison.

Tout ce qui précède nous a appris comment nos deux grands hommes ont été élevés au rang des génies et des immortels par la reconnaissance impériale. Le *Tang-shu* nous fait connaître en quoi consista leur carrière militaire.

Tsin-shu-pao et Hu-king-te furent les deux principaux auxiliaires de Tai-tsong pour la fondation de la dynastie Tang. Tsin-shu-pao était de Sheng, au Shan-tong; il s'appelait Kiong. Il rendit de grands services à Tai-tsong dans la guerre et fut fait général en chef, commandant la garde de gauche. Il mourut la douzième année Tching-kuan et reçut le titre de Hu-koue-kong, prince des États Hu ou de l'Asie centrale. Hu-king-te s'appelait Tien; il était de So-tcheou ou Shan-si. Il aida puissamment Tai-tsong à sou-

[1] Ainsi *fo* avec R. 142 signifie « chauve-souris »; avec R. 113, c'est bonheur. *Lu* (R. 198) est un cerf; *lu* (113, 8) est « avantage ». De même *pao* est « pierre précieuse » et « récompense »; *ki*, « joie », désigne « la pie », par métaphore « l'oiseau joyeux », etc.

mettre les rebelles. Il savait pénétrer à cheval les rangs ennemis et éviter les lances, les traits; il semblait qu'aucun ne pût l'atteindre. Ses hauts faits lui valurent le titre de Ngo-koue-kong, prince de Ngo (au Hu-pe). Il mourut la troisième année Hien-khing de Kao-tsong (659 P. C.), à l'âge de 74 ans, et reçut le titre posthume de Tchong-Wu, ou « guerrier fidèle ». Tai-tsong fit faire un tableau représentant les vingt-quatre fonctionnaires militaires ou civils les plus méritants. Dans ce groupe, King-te occupe la septième place; Shu-pao la dernière. Néanmoins ce sont eux qui ont été choisis comme esprits protecteurs des portes. On leur adjoint souvent, toutefois, Wei-Tcheng, autre grand de la cour de Tai-tsong, natif de Tien-Yang et décoré du titre posthume de *Wen-tcheng,* « plein d'art et d'une droiture parfaite ».

La raison en est que, d'après le Ssi-yü-ki, ce fut lui qui parvint finalement à chasser les démons et à rendre le repos à son maître. Les deux généraux n'avaient réussi que temporairement.

Ce n'est point la seule variante de cette histoire.

Quelques-uns désignent *Wen* et *Yo* comme les deux génies des portes. Leurs noms complets sont Wen-yuen-che et Yo-ngo-wang. Ce sont sans doute, au fond, les mêmes individus que les deux généraux dont nous avons raconté l'histoire. Nous en parlerons plus loin.

§ XIV. — Wu-Ngo [1].

Les cinq Pics ou Monts Sacrés.

De tout temps les Chinois ont vénéré les hautes montagnes comme la demeure des esprits. Au Shu-king déjà, nous voyons Shun, visitant son empire, s'arrêter et sacrifier à Shang-ti sur les quatre montagnes les plus élevées des points extrêmes de son empire. C'était probablement une coutume observée avant lui et communiquée aux Chinois par un peuple de l'Asie centrale ou centrale-occidentale. Le culte et les idées des Têtes noires s'abaissant de plus en plus vers la terre, ce ne fut bientôt plus le maître du

[1] Ou *Yo.*

ciel que l'on honora sur ces pics dominant la terre, mais des esprits secondaires, reputés les gardiens de ces promontoires s'élevant vers le ciel.

Primitivement on n'honorait que les quatre monts extrêmes de l'empire; plus tard le point central obtint une attention égale, et l'on honora de même la montagne qui était sensée dominer le centre. Suivant la même idée, les empereurs Song eurent cinq capitales et les Niu-tchis s'en donnèrent tout autant. Néanmoins certains auteurs, celui du *Shen-sien-tong-kien,* par exemple, ne comptent encore que quatre *Yos*.

Primitivement les monts sacrés occupaient réellement les extrémités de l'empire et furent ainsi déterminés par ordonnance impériale. Mais les limites du territoire soumis au fils du ciel s'étendant au delà des points fixés en premier lieu, on conserva le règlement primitif avec d'autant plus de facilité que ce territoire finit par dépasser toute montagne et toucher de deux côtés à la mer.

Ces cinq montagnes sont aujourd'hui :

1° Le Tai-shan, à l'est;

2° Le Hoa-shan, à l'ouest;

3° Le Heng-Shan, au sud;

4° Le Hang-shan, au nord;

5° Le Song-shan, au centre.

Chacune actuellement a son régent, son gardien auquel on a donné les noms que voici :

L'esprit du pic de l'est, ou Tai-shan, a pour nom de famille Yuen, et pour prénom Chang-long (le dragon ordinaire). Celui du pic du sud, ou Heng-shan, a pour nom de famille Tan et pour prénom Ling-shi (pic spirituel). Celui du pic de l'ouest, ou Hoa-shan (mont des fleurs), s'appelle de même Hao et Yu-shao (chien de broussailles). Celui du pic du nord, ou Heng-shan, s'appelle Po de son nom de famille et Wei-ting de son prénom (demeure du fleuve Wei). Enfin, l'esprit du pic du centre, ou Song-shan, a pour nom de famille Shao et pour prénom Yih-k'iun (joyeux et complaisant) [1].

[1] Ces montagnes se trouvent à Tai-ngan-fou au Shang-tong (Est), au Heng-tcheou-fou au Hu-nan (Sud), au Tong-tcheou-fou au Shan-ssi (Ouest), au Ta-tong-fou au Shen-ssi (Nord et au Ho-nan-fou au Ho-nan (Centre).

Quand on les invoque par ces noms ils préservent l'homme de maladies.

Ces esprits ont encore, comme régents ou Tsiang-kiun (généraux), les noms de Tang-tchin (sujet des Tangs) pour le Tai-shan, Tchu-tan (rouge-vermillon) pour le Ho-shan [1] du sud; Tseu-shang (nom local) pour le Hoa-shan de l'ouest; Mo-hvei (vaste compassion) pour le Heng-shan du nord; enfin Shi-hiuen-heng (roc noir inébranlable) pour le Song-kao-shan du centre.

Ces monts sacrés, ou plutôt les esprits qui y président, ont été revêtus de divers titres par les empereurs, dispensateurs souverains des honneurs ici-bas. L'impératrice Wu des Tang, la 4e année Tchin-king (688), décora le mont du centre du titre de *Tchong-tien-Wang,* « prince du milieu du ciel ». Ming-hoang [2], au temps Sian-Tien, décerna au mont de l'ouest le titre de *Kin-t'ien-Wang,* « prince du ciel d'or »; puis, la 13e année Kai-Yueu (726), il donna au mont de l'est celui de *Tien-tsi-Wang,* « le roi pur du ciel ou roi de l'azur céleste ». Au temps Pao-Yung (762), ce fut le tour du mont du sud qui fut intitulé *Sse-Tien-Wang,* « roi fonctionnaire du ciel », et du mont du nord qui fut fait *Ngan-tien-wang,* « roi qui donne le repos au ciel ».

Les honneurs décernés aux esprits des monts sacrés ne s'arrêtèrent pas là. Tchin-tsong des Song, au temps Ta-tchong-Siang, les intitula de la manière suivante :

Le Mont de l'est . *Tien t'si jin sheng-ti,* empereur saint, bon, de l'azur céleste, brillant.
Le Mont du sud . *Sse t'ien tchao-sheng-ti,* empereur saint, aidant le ciel.
Le Mont de l'ouest. *Kin t'ien shun-sheng-ti,* empereur saint, condescendant, du ciel doré.
Le Mont du nord . *Ngan t'ien yuen sheng-ti,* . . . . principal, donnant le repos au ciel.
Le Mont du centre. *Tchong t'ien tsong sheng-ti,* . . . . vénérable du milieu du ciel.

Mais ce n'était point encore assez. Ces esprits étaient isolés et sans doute tristes, mélancoliques. Le bienveillant souverain leur donna des compagnes, des impératrices (heou), et les intitula de cette façon *Shu-Ming-heou* (bril-

[1] Nous avons ici un nom différent de celui que donne le premier passage. Ce Ho-shan est à 5 lis nord-ouest du Lu-ngan-tcheou du Ho-shan-hien au Ngan. Ce sont les Tang qui ont fait ce changement, à cause de l'éloignement du mont Heng, qui porte aussi le nom de Nan-ngo-shen. (V. Ming-yi-tong-tchi.)

[2] Hiuen-tsong (713-756).

lante, vertueuse, à l'est); *King-ming-heou* (brillante, éclatante, au sud); *Hiuen-ming-heou* (qui brille dans l'espace immense, obscur, à l'ouest); *Tsing-ming-heou* (brillant dans le calme, le silence, au nord), et *Tcheng-ming-heou* (brillante, base déterminante des autres, au centre). C'est ainsi qu'ils ont été qualifiés de *Ti* ou souverains. Les montagnes faisant partie de la terre doivent être honorées sur un autel et non dans un édifice. Mais Tchi-po-shi des Wei tartares commença à élever des temples aux cinq pics réunis. Les Tangs en construisirent pour chacun en particulier au pied de chaque montagne. Plus tard, le pic de l'est fut considéré comme présidant à la terre entière, puisqu'il servait de marchepied au soleil levant.

On ne doit point croire que les fonctions des monts sacrés ou de leurs esprits soient des pures sinécures. Le *Tchong-tsang-seu-shen-ki* nous apprend ce que chacun doit faire pour le bien de l'humanité. Ils président conséquemment :

Le pic de l'est, à la distribution des biens et des rangs, à la fixation du terme de la naissance et de la mort;

Le pic du sud, aux astres qui influent sur l'existence, aux propriétés terriennes, communes, aux actes des poissons, des dragons, des animaux aquatiques à carapace;

Le pic de l'ouest, à la répartition des biens, des terres, marais, cours d'eau, collines, fossés, canaux, monts, bois, allées, arbres, etc.;

Le pic du nord aux cinq espèces de métaux : or, argent, cuivre, fer, etc., à leur fusion et au fourneau qui sert à cela, à tout ce qui concerne les animaux ailés ou à poils, aux oiseaux, etc.;

Le pic du centre, à la formation particulière des grands fleuves Kiang, Ho, Hoei et Tsi, à toutes les espèces de tigres, léopards et animaux courants, aux serpents, aux reptiles, etc.

Tels furent les honneurs et les charges des monts qui dominaient la terre de l'Empire. Mais leur culte allant toujours en se matérialisant davantage, on oublia les esprits régents pour ne plus penser qu'à la masse matérielle de ces corps gigantesques. Par contre, cet abaissement des idées amena une réaction qui se manifesta spécialement dans le fait suivant, rapporté par le *Gan-tze-tchun-tsiu*.

Au temps de King-kong de Tsi, il y eut une grande sécheresse. Le prince

convoqua ses officiers et leur dit : Depuis longtemps le ciel n'a plus envoyé de pluie. Le peuple est en proie à la famine; toutes les figures sont maigres et pâles. Les pauvres demandent qu'on lève une taxe et rassemble de l'argent pour offrir un sacrifice aux esprits des montagnes. Cela est-il licite?

Les officiers n'osaient répondre; tous gardèrent le silence. L'un d'entre eux cependant, nommé Gan-tze [1], s'avança et dit hardiment : « Non, cela ne se peut point; ce culte, du reste, serait sans avantage. Les montagnes-esprits n'ont en réalité qu'un corps de pierre; les herbes sont leurs cheveux. Le ciel n'ayant plus fait tomber de pluie depuis longtemps, ces cheveux sont brûlés et le corps lui-même est desséché par le feu. Eux seuls, peut-être, ne désirent-ils pas la pluie? S'ils ne peuvent s'en procurer pour eux-mêmes, pourront-ils en donner aux hommes en vertu de ces oblations? Qu'on y fasse bien attention. Ces montagnes ne sont pas des esprits, n'ont point d'intelligence. Leur faire des prières, des oblations, cela ne servirait à rien. »

Ces paroles décidèrent la question. On voit que le bon sens n'était pas entièrement perdu en Chine. Mais les Tao-she n'avaient garde de lui laisser prendre le dessus, et leurs livres n'ont le plus souvent pour but que de fortifier les superstitions. Il en est ainsi spécialement du Shen-sien-tong-kien, dans lequel nous lisons, entre autres, les deux passages suivants.

Le premier est au livre XXV, 38; il est ainsi conçu :

L'hiver de l'an Yi-tchao, l'empereur alla au mont Tao-shan et y sacrifia au Tien-ti sur le sommet de la montagne, tandis qu'au pied les officiers impériaux sacrifiaient de même aux cinq Tis et aux cent Esprits (*Shen*). Après la cérémonie, l'empereur demanda à Yong-Tchen quels étaient les esprits des cinq monts sacrés. Celui-ci répondit : « Ces cinq *Yos* sont les plus élevées parmi les montagnes; elles peuvent produire les nuages et la pluie. Là se rassemblent secrètement les Esprits et les Immortels. Ils y font le sacrifice Wang de l'autorité gouvernementale (*Koue tchi wang tche wei tchi*). Ainsi, les esprits des monts et forêts ont les Immortels comme intendants de ces lieux. C'est pourquoi on a, sur le haut des cinq Yos, établi les temples

[1] Ministre du prince de Tsi. Il était de Wei-hien au Lai-tcheou-fou du Shan-si, et avait pour nom d'honneur Ping-tchong.

des Immortels, fonctionnaires des Esprits. Le mont de l'est était précédemment devenu le *Tien tsi kiun,* « le prince régulateur du ciel ». Maintenant on l'a fait *Wang* ou roi. » (XV, 38.)

Le second, plus complet et plus explicite, présente de nouvelles idées ; le voici littéralement :

Les cinq [1] pics qui s'élèvent du centre de la terre ont chacun une résidence, une garde du rang le plus vénérable, qui reçoit de l'extérieur l'aide de mille esprits ; un chef fait remplir soigneusement les fonctions de chacun et décide des cas concernant les choses de la montagne. A l'est est un président qui occupe le centre de la limite extrême ; il inspecte le tout et revise toutes les causes. Là préside le *Sse-ming mao tchen kiun* de la région de l'est (Tong-kiang), « l'humble prince-esprit qui régit le destin et sur qui tout repose et qui est vraiment un auxiliaire précieux ».

Les quatre autres pics ont un chef (tcheou sse) qui réunit en sa main tous les pouvoirs ; il examine les mérites et les fautes.

Au midi est le *Ta ming pang tchen kiun,* « le très éclairé, puissant et pur prince ». Au nord est le *Pe hai tchang kiun,* « le prince des hauts mûriers de la mer du Nord », ou « le prince paisible, élevé de la mer du Nord », qui se promène dans l'espace immense. Au pic de l'ouest est le *Tai pe kien siang sheng,* « le maître qui éclaire les différends, qui instruit les affaires de sa région, examine et décide » (XIX, 21).

On trouvera encore quelques nouvelles imaginations relatives aux cinq monts sacrés dans le passage final du chapitre des *Sien jin,* page 16.

§ III. — Shi-Shen.

Les trois Shi-Shen ou Esprits des cadavres sont des esprits femelles, très méchants, qui s'attaquent à l'homme et lui nuisent de différentes façons. Il importe de les chasser des demeures humaines, sans tarder.

Le premier s'appelle *Tsing-ku,* « la dame bleue ». Elle s'attaque aux yeux

[1] Le Shen sien tong kien ne mentionne souvent que quatre monts célèbres, *Sse-ming-shan* (voir entre autres XXXI, 25), comme il a été dit plus haut.

et aux dents. Sous ses coups, les yeux perdent la vue, le visage se couvre de rides, les dents se corrompent, contractent une odeur fétide et tombent.

La seconde a pour nom *Pe-ku*, « la dame blanche »; elle s'en prend aux cinq organes vitaux; par elle le cœur se consume, le principe vital s'affaiblit, la mémoire se perd, l'esprit est vide et chagrin.

La troisième est la *Hiue-ku* ou « la dame de sang ». Elle attaque l'homme au tube digestif; alors les intestins se contournent, ils souffrent et se bouchent; les os se carient, les chairs se noircissent, l'intelligence se ferme. On ne sait plus se rappeler ce à quoi on veut réfléchir.

On écarte de soi ces mauvais esprits en prenant un certain breuvage dont quelques Tao-shes ont le secret (l. XV, 25 R.).

SECTION II.

LES ENFERS.

§ I. — La conception générale de l'Enfer.

La croyance à un lieu de châtiments où le coupable doit expier ses fautes après cette vie ne se manifeste nulle part dans les plus anciens livres chinois. Elle n'y est point niée, mais il n'y est fait aucune allusion. Tout entiers à la piété, les premiers Chinois se gardaient bien de loger leurs parents défunts dans un lieu où ils auraient reçu comme un stigmate de honte. Ils ne parlaient que de la récompense céleste des défunts vertueux et laissaient le reste dans l'ombre. Ce n'est pas qu'on ne s'en préoccupât point parmi eux. On sait que les disciples de Kong-fou-tze l'interrogèrent un jour sur les mystères de l'autre monde; mais le singulier philosophe leur ferma la bouche en leur disant : « On ne connaît pas même la vie; comment connaîtrait-on la mort? »

La notion expresse de l'enfer et de ses diverses régions fut introduite en Chine par les bouddhistes; non point par les premiers pèlerins hindous, qui s'attachèrent surtout à propager les doctrines de la contemplation et du renoncement, mais beaucoup plus tard et à une époque qu'il serait difficile de déterminer. Elle se développa sous les Tangs et prit toute son extension sous

les Songs. Au XIIe siècle même, les principaux efforts des philosophes restés fidèles aux leçons de Kong-tze ou adeptes du système de la nature, se portent contre la doctrine de la perfection, obtenue par l'illumination subite, et celle des régions infernales avec leurs divers supplices. C'est là ce que Tchou-hi combat avec le plus d'ardeur dans ses œuvres philosophiques comme dans sa *Morale de la jeunesse* [1].

Tout ce que nous allons trouver dans ce chapitre appartient donc au bouddhisme plus ou moins développé et transformé par les Tao-shes, et adapté à leurs idées. Les noms que nous y rencontrerons sont pour la plupart d'origine sanscrite; mais souvent le mode de transcription dont les Chinois ont usé les rend pour ainsi dire méconnaissables. Beaucoup d'entre eux sont traduits et non simplement translittérés.

Dans les pages que l'on va lire, nous avons laissé de côté tout ce qui est purement descriptif et ne se rapporte pas à notre sujet, c'est-à-dire aux personnages qui reçoivent les honneurs du culte. Les enfers occupent une très large place dans les préoccupations des bouddhistes et des taoïstes chinois; ils ont traduit et vulgarisé presque tout ce qui les concerne dans les livres sanscrits. Aussi trouve-t-on en Chine cette variété et cette multiplicité d'idées que l'on rencontre dans l'Inde, où les deux grandes religions, le bouddhisme et le brahmanisme, ont mêlé leurs imaginations pour faire des lieux infernaux un système aussi complet qu'étendu.

Nous ne verrons ici que les huit enfers de feu; mais il y en a encore huit de glace qui s'appellent Avata, Niravata [2], Ahaha, Apapa, Haha-ha [3], Upala (lotus bleu), Padma (lotus rouge) et Pu*nd*ara (lotus blanc) [4]. On doit y passer en sortant des demeures brûlantes pour renaître après cela dans une condition terrestre, homme ou brute, ou démoniaque.

Les enfers s'appellent en général *ti-yu*, « prisons terrestres » (sous terre). Elles contiennent huit ou dix demeures particulières, composées d'une grande

[1] Voir la *Siao Hio*.

[2] Creusé, puits et puits profond.

[3] Cris de douleur.

[4] Parce que le corps y est couvert de taches bleues, rouges ou blanches par suite du froid intense.

salle et de plusieurs petites adjacentes. A leur tête est le *Shi-tien-yen-wang,* le roi Yama des dix demeures ou le *Tien-lo-wang,* le roi de la porte des enfers. Nous verrons plus loin comment les Chinois actuels expliquent son origine. D'après les Sûtras sanscrits traduits en chinois, Yama, roi terrestre, étant sur le point d'attaquer le roi de Vidasi, jura de devenir souverain des enfers. Dix-huit de ses ministres et un million de ses soldats jurèrent avec lui de l'accompagner dans son nouveau royaume.

Ce sont eux qui sont devenus ses dix-huit lieutenants et les exécuteurs de ses sentences. Car les enfers bouddhiques sont remplis d'une multitude innombrable de bourreaux parfaitement experts à supplicier les condamnés.

Le système des tortures et des fautes appropriées à leurs divers genres, varie à l'infini dans les livres sanscrits-chinois. Nous avons choisi pour notre étude celui qui est le plus en vogue et qui appartient à l'école des *Sarvâstivâdinas,* c'est-à-dire qui affirme l'existence réelle de tous les êtres.

Les bonzes et les Tao-she, en répandant en Chine la croyance aux supplices infernaux, y ont introduit en même temps celle à la possibilité de les adoucir et de les abréger au moyen des prières et des dons faits à ces chefs des deux religions non chinoises. Ils affichent même la prétention de pénétrer les mystères de l'autre vie et de plonger leur œil dans le sombre royaume de Yama. Ils y aperçoivent les âmes et leurs tourments. Ils voient et apprennent aux parents que ces tourments diminuent à mesure que les prières salariées se prolongent; ils annoncent même la délivrance finale du défunt qui s'opère ainsi sous leurs yeux.

§ II. — Shi-tien-yen-wang.

Tien-lo-wang.

Le roi de la porte des dix salles. Le roi des enfers.

Nous avons encore affaire ici avec un personnage imaginaire identifié à un être humain comme nous en avons déjà vu plusieurs.

Pour nous faire une idée exacte de sa nature, nous devons rechercher d'abord ce que sont les dix salles, en quoi consiste ce palais aux dix demeures,

qui ont donné son titre à ce roi fabuleux. Nous trouverons les renseignements désirés dans le Yu-li-tchao-tchouen.

Les dix salles se trouvent à Tcheng-tou, ville du Tchong-tcheou, au Ssi-tchuen. Là s'élève un palais à dix quartiers, hauts d'un seul étage. Il est au pied d'un roc escarpé et fermé fortement. Personne ne saurait l'ouvrir.

Chaque nuit, des gnomes viennent y faire, en frappant, un bruit qui se répand à l'extérieur; bruit effrayant, que l'on ne peut écouter tant il est horrible.

Sous Shen-tsong des Ming, le gouverneur de la province, nommé Ko-kong, parvint à ouvrir ces salles et y entra. Il y régnait une obscurité absolue; il prit alors une torche allumée et vit un trou d'une profondeur insondable. Un vent glacial repoussait tout (qui en approchait). Ko-kong fit alors faire un plateau de bois, s'assit au milieu et, au moyen d'une corde, se laissa descendre dans le trou; arrivé à une profondeur de 20 toises, il trouva subitement la terre plate. Il prit la torche et sortit du plateau. Lorsqu'il eut cheminé un peu plus d'un *li*, il aperçut la lumière du ciel et vit distinctement un nouveau monde : des nuages vaporeux, des brumes azurées, des plantations bien arrangées, des forêts aux larges ombres. Au milieu apparaissait une porte rouge à gonds d'or. Le tout d'une étendue immense, d'un aspect magnifique. Il pénétra dans la première salle. Il vit alors devant lui Yen-tchen-ti-kiun (le saint roi de la porte de l'autre monde). Après qu'il l'eut salué, il passa dans la seconde salle. Chacune avait un roi qui venait à la rencontre du Kong. Quand il fut arrivé à la cinquième salle, son roi lui présenta un siège et lui servit du thé. Kong alors l'interrogea sur la nature de ce monde ténébreux. Le roi lui répondit :

Tout homme qui meurt a une âme. Cette âme est grande ou petite.

Les grandes occupent le monde entier; les petites remplissent seulement les villages et les cantons.

Le maître du monde obscur qui examine les fautes commises punit les âmes.

Cela dit, le roi fit reconduire Kong à l'entrée du trou et le fit remonter au moyen de la corde qui lui avait servi pour descendre.

Revenu sur terre, Kong fit élever une colonne à Kuei-Fou (au Ssi-tchouen), pour y graver le récit de son aventure.

Les gens du monde disent que le juge des pays ténébreux a une prison à dix-huit étages. Cela n'est point. La vérité est qu'il a huit salles ou une prison à huit parties, nommées *Ta-ti-yu* (grand local criminel, prison). La première s'appelle *Huo,* « vivante ». La seconde *Ho-shing,* « corde noire ». La troisième est la *Ho* ou « réunion d'entassement ». La quatrième est dite *Kiao-kuan,* « aux cris lamentables ». La cinquième est la grande *Kiao-kuan.* La sixième, la *Ji-nao* « à la douleur cuisante ». La septième est la *Ta-ji-nao* et la huitième la *Ho-pi* (« l'*avîci,* du sanscrit » [1]).

A chaque salle sont adjointes, en dehors, seize petites prisons infernales.

Le sol des prisons est une mare de sang et de boue. La région des morts a en tout cent trente-huit prisons [2].

Un marais de sang et de boue se trouve à gauche derrière les salles.

Le roi du premier enfer ou de la première salle est le *Tsin-kuang-wang* (grand et vaste de Tsin) appelé *Tsiang.* Le premier jour du second mois est le jour anniversaire de sa naissance. C'est lui qui régit la distribution du bien et du mal entre les hommes, de la vie courte ou prolongée, de la vie et de la mort. Ainsi il gouverne l'abîme ténébreux.

Les bons, après une longue existence terrestre, arrivés chez ce roi sont conduits par lui en dehors de ces lieux souterrains et délivrés de toute peine.

Ceux dont les mérites dépassent la moitié de leurs actes sont conduits à la dixième salle et de là renvoyés dans le monde. Mais ils changent, et les hommes deviennent femmes, les femmes reviennent transformées en hommes.

Ceux qui ont fait beaucoup de mal et peu de bien sont conduits à droite des salles, sur une haute tour appelée la tour du miroir réflecteur universel. Là on leur fait jeter un regard sur cette glace : ils y voient leur cœur

[1] Les sept premiers noms sont la traduction plus ou moins précise des mots sanscrits *Sanjîva, Kâlasùtra, Sanghata, Rânrava, Mahârâuava, Tapana* et *Pratapana.* Le dernier n'est qu'une transcription. Sans doute le sens du mot *avici* n'était pas connu des bouddhistes. Quelques-uns cependant l'interprétaient par *wu-kan,* « sans interruption ».

[2] Telle est la description du livre cité. D'autres en ont de toutes différentes; ils comptent dix salles avec dix-huit prisons adjacentes, et leur donnent de tout autres noms.

attaché aux ténèbres de ce monde, après quoi on les envoie dans le second enfer où ils montent pour y recevoir leur châtiment.

Au second enfer préside le Tsu-kiang-wang (le roi du fleuve de Tsu) appelé *Li*.

Le premier jour du troisième mois est son anniversaire. C'est lui qui gouverne l'enfer Huo-ta-ti-yu.

C'est une prison glacée, qui en a seize petites adjacentes.

Le *Kien-fo-san-hai-king* les appelle : *ho-pi* (*avîci*), la petite prison (*siao*), la prison d'hiver, la noire obscure, la petite prison brûlante; celle des roues à couteaux ; celles des roues à glaives, au char de feu, des ordures; aux bouilloires d'eau brûlante. Elles sont réservées à ceux qui ont tué d'autres hommes, leur ont nui ou à leur propre corps, aux impudiques, aux voleurs, à ceux qui ont tué des êtres vivants.

Le roi du troisième enfer Song-ti-wang (le roi impérial de Song), appelé Yu, gouverne l'enfer Ta-shing. Il a seize petites salles séparées.

Celui qui a nui au monde en résistant aux supérieurs, en enseignant de fausses doctrines, en suscitant des procès et des querelles, va dans cet enfer. Il y reçoit sa peine dans la petite salle, la plus rapprochée, correspondant à la nature de sa faute; après quoi il est envoyé au quatrième enfer.

Le roi du quatrième enfer, Wu-tchin-wang, s'appelle Liu.

Son anniversaire est le 18 du deuxième mois. Il gouverne l'enfer Ho-ta-ti-yu appelé aussi Po-liao. Celui-ci a dix-huit petites salles. Y vont tous les gens du monde qui ont refusé de payer les taxes et dénié leurs dettes, qui ont usé de tromperies et d'astuces. Ils vont à la seconde salle y recevoir leur peine, puis passent au cinquième enfer après un jour plein.

Le cinquième enfer est celui de Yen-lo Wang (Yama, le fils du ciel), appelé *Pao,* dont l'anniversaire est le 8 du premier mois. Ceux qui se sont exposés à la mort par compassion, qui ont rendu le mal fait et se sont vengés, descendent dans cet enfer, dont le sol touche, par devant, le premier cachot. Il y a seize petites géôles où l'on scrute les cœurs, *tchu-sin*.

Celui qui y vient d'ailleurs est conduit sur une tour d'où l'on voit au loin le pays. On lui fait entendre et voir le monde jusqu'à sa propre famille; puis on lui inflige la rétribution due à ses fautes selon leur nature. On le conduit

ensuite dans cet enfer, on y examine minutieusement ses manquements, ses méchancetés, puis on le fait entrer dans les seize petits enfers « scrute-cœur ». On fait sortir et se manifester de son cœur (tout ce qu'il recèle). On le jette en nourriture au serpents, on le tourmente tout un jour, puis on l'envoie dans une autre salle.

Dans la sixième salle est le *pien-shing-wang, Pi.*

Son anniversaire est la 8[e] jour du troisième mois. Il gouverne l'enfer *Ta-kiao-huan-ti* (où l'on crie à haute voix *Mahârâurava*). Quand on arrive dans cette terre forcée des morts, on est mis dans une des seize petites prisons. Là vont les gens du siècle qui ont murmuré contre le ciel, qui ont nui à la terre ou qui, tournés vers le nord, se sont laissés aller à des pleurs et des lamentations excessives [1].

Là on examine tout ce qu'ils ont fait de méchant, et ils vont dans tel des petits cachots qui convient à leurs fautes pour qu'on leur en applique le châtiment. Après quoi ils passent à la septième demeure où l'on examine de nouveau s'ils n'ont pas commis d'autres fautes encore.

Le septième enfer est celui du Tsin-shan-wang, *Tong,* dont l'anniversaire est le 27[e] jour du troisième mois. Il gouverne l'enfer *Ji-nao* appelé aussi *Tui-mo-ju-tsiang* (à la sauce amère où la chair est battue par un pilon de manière à en faire un hachis de sauce).

Il a aussi seize petits cachots particuliers. Y vont, ceux qui ont nui au monde, qui ont composé des remèdes avec des os et des plantes, qui ont abandonné leurs plus proches parents. Ils sont envoyés à l'enfer particulier qui leur convient et y reçoivent leur châtiment tout un jour, après quoi ils passent au huitième enfer.

Le huitième enfer est celui du Tu-shi [2] Wang (de ville et de marché) *Hoang* (jaune vénérable) dont l'anniversaire est le premier jour du quatrième mois. Ce roi gouverne l'enfer Ta-yin-nao-ta-ti appelé aussi *Yin-nao-ko-men* (triste, au chaudron qui brûle et tourmente). Il a aussi seize salles particulières. Y vont, tous les gens du monde qui ont manqué de piété filiale, qui

[1] Un commentaire s'étonne de ceci et ne comprend pas pourquoi l'on manque par là de respect à l'étoile polaire.

[2] *Tushi* est ordinairement le nom du ciel Tushita.

ont chagriné, tourmenté leurs pères et mères, leurs grands-parents, des gens âgés et vénérables. Ils y sont jetés et reçoivent leur châtiment, chacun dans le petit enfer qui est propre à ses fautes. Quand on leur a infligé les peines, les douleurs sans indulgence, complètes, on les envoie dans le dixième enfer. Là ils changent de forme et de figure, et deviennent des animaux domestiques.

Le neuvième enfer est celui du Ping-tang-wang (qui calme ou égalise) *Lu* (terre aride); son anniversaire est le 8 du quatrième mois. Il gouverne le *fong-tu-ti* [1], l'enfer *tie-kang-ho-pi* (*avîci* aux liens de fer) qui a aussi ses seize cachots distincts. Tous ceux qui ont nui dans le monde, ou commis un homicide, les incendiaires, les violateurs des lois légitimes qui, renvoyés à l'enfer initial, ont vidé leur cœur, se sont exercés à la mortification des pieds et des mains unis, ont brûlé du feu de la pénitence, puis apaisé leur cœur et leur foie réduits comme en cendres, et qui, après avoir passé au Ho-pi et y avoir subi leur peine, parviendront à ce dernier lieu de douleur, renaîtront à la vie; il leur sera permis de sortir des différents enfers où ils auront été mis, et ils seront renvoyés dans l'un des six genres d'êtres vivants (pour renaître sous l'une de leurs formes [2]).

Le dixième enfer est celui du Tchuen-lun [3] Wang, *Sie,* dont l'anniversaire est le 17 du quatrième mois. Il préside aux différents esprits et âmes humaines qui ont été lâchés des diverses demeures infernales. Distinguant le bien et le mal, jugeant et fixant les rangs et classes, il envoie pour renaître dans les quatre grandes régions (qui distinguent) hommes et femmes, vie longue et mort prématurée, richesse et pauvreté, grandeur et bassesse.

De là vient le nom de *Tsiang-si-khai-tsai,* qui scrute minutieusement les actes (le contenu) mis à découvert.

Chaque mois *Sie* revise les registres d'une demeure infernale. S'il y a un esprit qui suscite des troubles, très méchant, il le fait renaître dans un œuf d'un être aquatique qui naît le matin et meurt le soir; après quoi il le ren-

1 Canton du Sse-tchuen où l'on rencontre des puits de naphte brûlant, qui passent pour des ouvertures de l'enfer.

2 Êtres célestes, terrestres, humains, esprits, animaux sauvages et domestiques.

3 Ces mots rendent le Cakravartin sanscrit. Ils veulent dire : qui tourne en rond. On les emploie aussi pour dire : faire tourner la roue de la loi.

voie à la condition humaine, mais il prend un sein parmi les races barbares. Pour quiconque revient ainsi en ce monde, on le fait d'abord rencontrer Mang-pò-shen [1], seul sous la Tour de l'oubli; on lui verse et on lui fait boire un liquide qui produit l'illusion et lui fait oublier tout ce qui s'est passé pendant sa vie précédente.

Ainsi sont formés, rangés et gouvernés les dix séjours des supplices infernaux. On comprend toute l'utilité de l'invention du dernier trait; il coupe court à toute objection tirée de l'ignorance des vies antérieures.

Le *Yu li tchao tchuen* nous donne une description complète des dix enfers avec des illustrations représentant les supplices appropriés à chaque demeure.

Dans la première, règne Tsin Hoang Wang. Celui-ci, assis sur son trône, a, à sa droite, un lettré à l'air noble et digne, à sa gauche un être à corps humain et tête de bœuf, armé d'un trident. Il apprend aux coupables conduits dans son domaine que les bonnes actions attirent richesse et grandeur, et les mauvaises, tout le contraire. Puis il les envoie sur une sorte de terrasse où un miroir, suspendu devant eux, leur fait voir leur conscience, leurs actes passés, et, dès lors, les supplices commencent.

Ceux qui ont nui aux autres souffrent de la faim, de la soif, etc.

La seconde région a pour roi Kiang Wang (le roi rouge) de Tchou. Là est le lac de glace où subissent le supplice du froid ceux qui ont trompé, corrompu des enfants de l'un ou l'autre sexe. Un magistrat prévaricateur y est écorché par les démons, puis traîné dans une sorte de haute brouette.

Dans la troisième, que gouverne Ti-Wang de Song, les condamnés sont percés de flèches, dévorés par des tigres, attachés à des poteaux brûlants qui les consument jusqu'aux os, étranglés, déchirés, etc.

Cela va ainsi progressant toujours jusqu'à la dixième demeure dont Tchuen lun Wang est le chef et dont les supplices surpassent encore tous les autres en horreur. D'autre part, chaque section nous montre les récompenses accordées aux gens de bien et dont le dernier degré est atteint par les grands et les riches qui excitent à lire les livres pieux et se montrent pleins de respect pour les Sûtras bouddhiques. (Voir *Yu li tchao tchuen,* f°s 3 à 37.)

1 Voir page 127.

Mais quel est ce personnage, possesseur du breuvage merveilleux qui efface tout souvenir des âges précédents?

Le *Yu-li-tchao-tchouen* va nous l'apprendre. « *Meng-po-shen* naquit sous les premiers Hans. Toute jeune encore, elle lisait les livres des lettrés. Arrivée à l'âge mûr, elle étudia à fond les Kings bouddhiques. De tout fait passé elle écartait sa pensée; des événements à venir elle ne se préoccupait point.

Elle exhortait les hommes à éviter le meurtre et à se contenter d'une nourriture simple.

A l'âge de 81 ans, bien qu'elle eût des cheveux blancs, elle avait la mine d'une jeune personne. Elle ne se maria point. On savait seulement que son nom de famille était Meng. C'est pourquoi on l'appela Meng-po, la dame Meng.

S'étant retirée dans les montagnes, elle s'y adonna à la pratique des vertus. Elle arriva ainsi jusqu'aux Hans postérieurs.

Des gens de ce temps qui savaient les circonstances des siècles antérieurs [1], calomniaient les familles de ceux qui avaient vécu précédemment. Aussi le ciel voulut que Meng-po devînt un esprit des régions profondes et obscures.

Elle fit construire la tour de l'oubli, prit des plantes médicinales vulgaires et les arrangea de façon à en faire un breuvage qui ressemblât au vin sans en être, et réunît les cinq goûts.

Toute âme humaine qui en reçoit et en boit, oublie tous les événements de sa vie antérieure. Celle qui veut s'y refuser y est forcée par la bastonnade qu'on lui donne. »

Telle est la conception générale des enfers, selon le système le plus en vogue.

On a vu, dans la nomenclature précédente, que le roi Yama, le dieu des enfers dans l'Inde, a été relégué par les Chinois dans une des demeures particulières. Cela ne l'empêche pas d'être en même temps le chef général des sombres demeures.

En outre, par une de ces inconséquences dont les Chinois sont coutumiers, on en a fait un personnage tout moderne, bien qu'il soit le roi antique des lieux de supplice. Voici cette singulière histoire :

Au VI[e] siècle de notre ère vivait un personnage du nom de Han-kiu-hu,

[1] Revenus en ce monde par la métempsychose.

qui avait pour nom d'honneur *Tze-tong*. Il était de Lin-ngan-hien du Hô-nân-fou au Hô-nân. Il occupa d'abord une fonction sous les Tcheou du Nord (557-589). Lorsque les Sui eurent succédé aux Tcheou, l'empereur Wen-ti, la première année Kai-Huang (581), pour récompenser les mérites acquis par Kiu-hu en pacifiant l'État de Tchin, l'éleva au titre de « Grand soutien de l'État », *Shang-tchu-koue*.

Un jour, sa mère vit toute une réunion de princes autour de la porte de son fils. Toute stupéfaite, elle demanda ce que c'était. L'un d'eux répondit : « Nous sommes venus saluer le roi ». Après quoi ils disparurent.

Plus tard, un homme devenu dangereusement malade vint tout effrayé à la maison de Kiu-hu : « Je viens, dit-il, faire une visite d'hommage au roi ».

Les serviteurs de la maison lui demandèrent : « Quel est ce roi »? Il répondit : « C'est *Yen-lo-Wang* [1] ». Les frères de Kiu-hu voulaient le châtier (comme insolent), mais celui-ci les arrêta en leur disant : « Vivant, je suis *Shang-koue-tchu;* mort, je serai *Yen-lo-Wang* ».

Quelque temps après, il tomba malade et mourut en quelques jours. Il avait alors 55 ans [2]. Il passa donc aux enfers dont il prit le sceptre.

Mais il ne conserva pas son pouvoir indéfiniment, car le *Lang-siai-tai-tsui-pien* nous apprend qu'un autre saint personnage lui fut substitué quelques siècles après. Ce fait doit s'être passé sous les premiers Song, entre 760 et 1023. Voici, en résumé, la relation du livre chinois :

Un certain Lai-Kong-Tchun avait une épouse secondaire nommée *Tsien-Tao.* Il s'était d'abord transporté au midi, où elle le suivit; puis il alla habiter Kuang-Tcheou. Tsien-Tao lui dit alors en pleurant qu'avant son départ elle avait à lui exprimer le désir d'être enterrée à Hang-Tcheou, dans le temple hindou. Tchun lui répondit que son absence ne serait pas longue, qu'il n'y avait pas de motif à parler de cela. Son épouse le pria de ne point prendre ses paroles en mauvaise part, parce qu'elles n'avaient rien de blessant; qu'il deviendrait bientôt le roi des régions souterraines, Fu-ti-Wang [3]. En effet,

[1] Yamarâja, le roi Yama.

[2] Voir l'histoire officielle des Sui ; *Sui-shu*.

[3] *Fu-ti*, altération de Bodhi (Sattva). C'est le même que Yen-lo-wang.

peu de temps après cette conversation, notre Kong mourut. Le Wang *Khi-kiu* [1] le vit à Tso Tcheou; il s'en allait monté sur un âne. Il le suivit et lui demanda où il allait :

« Fu-ti-Wang, lui dit-il, va me remettre son gouvernement, et je vais gouverner les morts. »

Ce sont là des transformations bien modernes et qui sentent trop l'invention récente. Aussi l'auteur du *Fong-shen-yen-i* en a imaginé une autre qui a une ancienneté un peu plus respectable. D'après lui, ce serait un ministre de Sheou, le dernier des Shan-Yen, qui en aurait été l'objet. Ce haut magistrat s'étant attaché à la cause de Wu-Wang, périt dans un combat. Il s'appelait Huang-fei-hu. Kvang-tze-ya, dont nous verrons plus loin l'histoire, lui donna l'intendance des trésors des terres obscures, de la prison aux dix-huit demeures infernales. — Ce que devenait, dans ces métamorphoses, le Yama primitif ou ses premiers substituants, c'est ce dont les Chinois se préoccupaient médiocrement. L'esprit inquiet et méticuleux d'un Européen peut seul s'arrêter à ces considérations étroites.

Nous avons exposé, dans les pages précédentes, les divisions et subdivisions du lieu des châtiments souterrains.

L'enfer du roi Yen-lo avait donc, en tout, cent trente-huit demeures où chacun recevait la rétribution de ses actes selon leur nature, jeté dans l'une ou l'autre, selon le degré de son châtiment. Quand on avait fini son temps de supplice, on en sortait pour renaître en ce monde dans un sein. Les uns redevenaient animaux domestiques, d'autres étaient transformés en êtres nés de l'humidité, d'autres encore en prétas ou esprits affamés, en kuei chinois.

Le roi des dix portes souterraines, et ceux de chacune en particulier, gouvernent les régions ténébreuses et ce qu'il y a en elles de bien et de mal. Ils précipitent les âmes méchantes dans les prisons. Ils fixent aussi, avec précision, les renaissances et leurs conditions. Chaque genre de coupable a sa prison, chaque prison a son chef. Tout est réglé d'après les actes commis antérieurement sur cette terre. Rien ne peut y apporter un changement quelconque.

[1] *Khi-kiu*, aux efforts triomphants, est Bouddha.

Mais ce qu'il y a en cela de plus extraordinaire, c'est que Yen-lo lui-même est un grand coupable qui, trois fois par jour [1], reçoit dans la gorge du plomb fondu qu'y fait couler un démon, et cela jusqu'à ce qu'il ait expié les méfaits commis sur cette terre. Chaque nouveau supplice cesse quand le malheureux a reconnu qu'il l'a mérité par ses fautes.

Ajoutons que, dans certains systèmes, Yama a pour assistant sa sœur Yamâ (l'ancienne Yamî des Vedas), qui juge et torture les femmes et subit, comme son frère, le supplice du plomb fondu.

SECTION III.

LES ESPRITS AÉRIENS.

§ I. — Ho-Shen.

L'esprit du feu.

L'esprit du feu n'appartient pas à la religion première des Chinois. Invention postérieure, nous allons la voir prendre toutes les formes et passer par les divers degrés, les diverses catégories d'*humanisation* des êtres surnaturels. Il est plus vrai de dire que nous ne le voyons apparaître que comme un personnage humain fait esprit. Il ne représente pas même l'inventeur du feu, celui qui, le premier, en fit connaître l'usage aux hommes ou à la race chinoise, mais simplement un ancien prince ou magistrat qui se sera rendu populaire par quelque service rendu à l'occasion du feu. Il est vrai que le commentaire du *Livre des Montagnes et des Mers* nous dit que l'esprit à corps de chien, à figure d'homme qui habite les régions du sud et monte un char attelé de deux dragons est l'esprit du feu. Mais c'est déjà là un racontar tardif.

On donne généralement au génie du feu le nom de *Wu-Hoei* et on lui décerne la qualification de *Tcho-Yong,* ce qui, d'après le *Su* du *Tso-tchuen,* signifie d'un éclat lumineux, immense.

[1] Ou bien six heures de jour et de nuit.

Nous n'avons pas d'explication directe et complète de la nature de notre génie; nous devons encore recueillir çà et là les renseignements donnés à l'occasion d'autre chose. Aussi nous allons voir les notices biographiques les plus variées. Passons-les en revue.

Wu-hoei, le Tcho-yong, dit Hoei-nan-tze, était préposé au feu [1] sous Kao-sin [2]. Quand il fut mort il devint l'esprit du feu, *Ho-shen;* il a la charge de sacrifier au foyer culinaire.

Il y a cinq préposés aux éléments (Kuân); on les appelle les cinq *Kuân.* On les a qualifiés de *Shang-kong,* « princes supérieurs »; au sacrifice on les appelle *Kuei-shen,* les esprits de rang élevé. Le régent du feu *Ho-tcheng* s'appelle Tcho-yong (Tso-tchuen). Le nom de sacrifice de ce dernier est Li; c'était primitivement le Ho-tcheng de Kao-sin. Son éclat est immense, il illumine les quatre mers; c'est pourquoi on l'appelle Tcho-yong. (Comm. *Tchu* et *su.*)

Mais ce nom n'était pas universellement adopté, car nous lisons au même livre : « A Tcheng, en temps de calamités, on fait le sacrifice Yang à Hoei-lu. Ce Hoei-lu est l'esprit du feu (*Tchu*), ainsi que l'expliquent les lettres antérieures (*su*) ».

Ce même nom se retrouve dans les Koue-shuo : « Tout le monde donne au génie du feu le nom de Hoei-lu », dit ce livre. « On dit qu'il se montre parfois, mais on ne sait pas à quel personnage humain on sacrifie quand on s'adresse à ce Hoei-lu. Quelques-uns pensent qu'il n'est autre que Wu-hoei. Quand on sacrifie [3] au génie du feu, c'est pour obtenir que le feu s'arrête de soi-même. On fait le sacrifice Yang dans les autres genres de calamités. »

Le Tong-ya a une autre version. Hoei-lu était le frère cadet de Tchong-li; il s'appelait Wu-hoei et avait un fils du nom de Lu-tchong. Il fut fait directeur du feu, *Ho-tcheng,* et eut le titre de Tcho-yong.

Le *Sse-ki* est plus complet. L'empereur Tchuen-hu (2513 A. C.) eut pour fils Kiang-shin; celui-ci engendra Tcheng, lequel engendra *Kiuen-tchang.* Kiuen-tchang eut pour fils Tchong-li et Wu-hoei, et Wu-hoei

1 *Ho-tcheng,* magistrat préposé à l'usage du feu.
2 L'empereur légendaire, 2434-2365 A. C.
3 *Tsi,* le sacrifice ordinaire; on le fait en cas d'incendie.

engendra Lu-tchong. Tchong-li était directeur du feu de Ti-ku ou (Kao-sin). Il rendit d'immenses services et sut éclairer le monde; c'est pourquoi Ti-ku lui donna le titre Tcho-yong. Lorsque Kong-kong mit le trouble dans l'empire, Ti-ku ordonna à Tchong-li de le tuer. Mais celui-ci ne put achever son œuvre; c'est pourquoi l'empereur fit mettre à mort son brillant ministre et mit à sa place son frère Wu-Hoei, qui devint ainsi régent du feu et prit le titre de Tcho-yong.

Lo-pi, lui, a d'autres renseignements encore.

Tcho-yong, nous dit-il, opéra de grandes choses par le feu; aussi reçut-il le titre d'honneur de Tchi-ti ou l'empereur rouge, et devint par la suite le Ho-kuan ou régent du feu. Il gouvernait à Hoei [1] et fut cent ans dans sa direction. Il fut enterré au mont Heng [2], du côté du nord. On appelle ce mont le pic de Tcho-yong.

Le commentaire de ce livre nous donne, pour différents points de notre légende, des explications spéciales qu'il n'est pas inutile de noter. D'après lui, *Tcho* signifie se rattacher à; *Yong* a un sens analogue, et le tout indique que le personnage ainsi nommé s'est attaché à suivre les principes des trois Wang. C'est un surnom, un titre d'office et nullement un nom d'homme. Tchong-li et Wu-hoei l'ont porté tous deux parce que c'était celui de leur charge.

Le sud du mont Tcho-yong était la résidence des Tcho-yong. Tchang-heng, des Hans occidentaux, et Shing-huang pensent que la tombe de Tchong-li s'y trouvait. Mais c'est une erreur. Au temps de Kao-sin, Tchong-li était Tcho-yong; après sa mort, Wu-hoei lui succéda. Sous Hoang-ti, Yong-kuang eut la même charge. Ce nom ne désigne donc pas Tchong-li en particulier. Tout cela n'est qu'opinion et bavardage des lettres de l'époque des Hans.

Nous voilà déjà loin des indications précédentes. Le *Pe-hu-tong* nous en éloigne encore davantage en nous apprenant que Tcho-yong était un des trois empereurs connus sous le nom de San-hoang, les trois Hoang; les deux autres étaient Fu-hi et Shen-nong.

De son côté, le *Tai-kong-kin-kuei* nous ouvre une autre voie en nous

[1] A 30 milles de Sin-tcheng-hien au Ho-nan.

[2] Au Heng-tcheou-fou du Ho-nan.

disant que Tcho-yong est l'esprit de la mer du sud. Celui-ci vint un jour visiter Wu-wang. Il régnait alors un froid intense. Tai-kong lui présenta du grain de riz pour sacrifier au froid (et le conjurer). Cela fait, il regarda Wu-wang et lui dit qu'il était venu pour recevoir ses ordres et exécuter ce qu'il lui commanderait.

Voilà tout ce qu'il y a à recueillir d'important dans les livres chinois relativement à cet esprit dont on a dit avec raison que toute son histoire n'était que bavardage des Tao-she. Ajoutons un dernier trait pris à ces contes fantaisistes.

A Tso-shen, dans le quartier sud-est de la ville, il y a un temple du génie du feu. La vingt-sixième année de Shi-tsong des Mings, le Hoang-ho débordá et envahit la contrée. Toute la population dut se réfugier au haut de la ville. Là, tout à coup, apparut au-dessus du temple un personnage semblable à un magistrat se tenant debout, comme en inspection, portant une robe rouge et un manteau noir, et le visage comme peint avec art.

Il y resta trois jours, puis disparut; en même temps, l'eau se retira. On sut alors que c'était l'esprit du feu.

Toutes ces fables nous rappellent parfaitement les supercheries des Tao-she dont nous avons donné ailleurs divers exemples. Nous les retrouvons partout, tels que nous les dépeint le Fong-shen-shu de Sze-ma-tzien inventant constamment de nouveaux génies, de nouveaux actes du culte et se jouant de la crédulité des empereurs de la dynastie Han.

Parfois cependant l'événement semblait confirmer leurs dires. C'est ainsi que l'an I du temps Pao-hi (825 P. C.) de King-tsong des Songs, le feu ayant exercé de grands ravages, les bonzes demandèrent et firent élever un temple au génie du feu *Ho-shen*. On y fit des sacrifices et des prières, et le fléau cessa. (Voir le *Shen-sien-t'ong-kien*, hoc anno.) Ces incendies se répandant sur un vaste terrain étaient assez fréquents dans la Chine ancienne. Les annales dites *Tso-tchuen* signalent plusieurs cas où des cantons entiers étaient presque détruits par le feu.

§ II. — Tai-Sui.

La Grande Année.

La « Grande Année » est une invention assez récente. On la trouve mentionnée dans les écrits de Wang-ngan-shi, le célèbre ministre de Shen-tsong des Songs (1068); mais elle ne fut reconnue comme objet de culte impérial que sous les Mongols. Sous les Han et les Tang, dit le *Tu'-shu-tsi-shing,* il n'y avait point de règles de sacrifice pour le *Tai-Sui.* Wang-ngan-shi sacrifia à tous les esprits de la Grande Année. Mais le premier empereur qui lui rendit un culte fut Shi-tsou des Yuens (Kubilaï-khan). Celui-ci, le quatrième mois, en été, de la trente et unième année Tchi-Yuen (1294), sacrifia au *Tai-Yang,* au *Tai-Sui,* au feu, à la terre et aux étoiles, sur la terrasse Sse-Tien. Sheng-tsong, son successeur, en fit autant, le jour tze du cinquième mois, après son arrivée au trône (1295). Ainsi parle le *Yuen-tze* au livre *Sheng-tsong-pen-ki.* A quoi le *Su-wen-hien-tong-kao* ajoute : Chaque souverain mongol aimait à innover. Ils sacrifièrent au *Tai-Sui,* au *Yue-tsiang* (l'esprit de la lune), au *Jih-Tchick* (le régent du soleil), dans le Tai-tze-yuen, au collège du grand astrologue.

Mais ce culte n'avait été probablement qu'accidentel, car le *Yu-seu-lu* dit que ce fut la première année des Ming que l'on commença le sacrifice *tsze* au *Tai-Sui.* La cour des rites présenta un rapport à l'empereur à ce sujet. On y rappelait tous les faits que nous venons de relater. Il n'y a point de règle pour ce culte, disaient ces magistrats; les Yuen ont agi comme il a été dit, à leur fantaisie; ce n'a point été un culte constant, déterminé. C'est pourquoi il fut décidé d'en régler le temps et les cérémonies.

L'histoire officielle des Ming, au chapitre qui concerne les rites, confirme ces renseignements en ces mots :

« Jadis, on n'avait pas l'usage du culte du Tai-Sui, du Yue-tsiang et de leur autel couvert. Les Mings commencèrent les premiers à attacher quelque importance à ces cultes. Tai-tsou fit sacrifier à tous les esprits de Tai-Sui

sur un monticule arrondi. Il ordonna aux membres de la cour des rites d'examiner attentivement la question du sacrifice offert sur un monticule entouré d'un mur. Ces magistrats lui répondirent que le Tai-Sui était l'esprit des douze mansions lunaires ».

D'après le Shuo-wen, le caractère représentant *Sui* est formé des deux qui désignent la marche des divisions du temps.

« L'étoile du bois, en une année, fait un tour entier; elle passe aux douze stations lunaires et fait tout le tour du ciel. C'est comme si elle marchait.

Il y a douze Yue-tsiang ou esprits des mois [1], dix jours et douze temps que les esprits règlent et tiennent en ordre. Bien que cela ne se voie point dans les Kings, toutes les dynasties ont suivi ce calendrier.

Les Yuens étaient de hardis novateurs. Ils sacrifièrent au Tai-Sui, au chef de la lune, au régulateur du soleil, à ceux des saisons. Mais cela n'est pas convenable. On doit, pour toute l'année, sacrifier en même temps et sur un même autel, au vent, aux nuages, à la pluie et au tonnerre, à tous les esprits du ciel.

Tai-tsou, le premier des Ming, établit régulièrement le culte du Tai-Sui dans des temples, sur des autels déterminés et placés sur les montagnes et les bords des fleuves. Il fit également sacrifier aux quatre chefs des lunaisons initiales des quatre saisons. Il décréta qu'il y aurait deux aires de sacrifice : l'une pour les quatre saisons, considérées dans le cours complet de l'année; l'autre pour les régents des lunaisons initiales des quatre saisons en relation avec la marche de la chaleur et du froid. »

Aujourd'hui, ajoute le *Yu-tong-seu-lu* auquel nous empruntons ces détails, on sacrifie au régent de la lune du Tai-Sui (*Yue-tsiang*), puis aux quatre saisons, ainsi qu'aux esprits du froid et du chaud.

Shi-tsong, la huitième année kia-tsing (1529), sacrifia au régent des lunaisons de la *Grande Année*. La prière du rituel relative à cette cérémonie, où l'on va au-devant des esprits, porte ces paroles : « C'est un heureux jour, une constellation propice; les règles du sacrifice sont établies sur un modèle parfait, elles secondent le gouvernement et assistent le peuple. C'est

[1] Peut-être l'esprit des douze mois. Les mois sont divisés en décades.

l'esprit des vénérés de la Grande Année, les régents des lunes des quatre saisons, les présidents bien méritants des stations lunaires (que nous honorons). Prospères sont ces esprits élevés; leur éclat me traverse le cœur. Je les attends, je vais au-devant d'eux; ils viennent mus par nos prières; ils arrivent agréant nos offrandes ».

Comme la notion du *Tai-Sui* est assez vague en soi, les auteurs chinois ont cherché à en déterminer le sens.

Pour les uns, dit le Wu-li-tong-kao, c'est la planète Jupiter. Pour d'autres, ce sont les douze stations solaires.

Jupiter fait sa révolution en un an; en douze ans, elle fait le tour du ciel. C'est une des cinq planètes; mais elle n'a pas un esprit spécial, différent des autres; sa révolution annuelle change chaque année et suit les douze stations.

Toutes les étoiles célestes sont comprises dans les douze mansions; toutes y sont réparties selon leur proximité. Cela forme les vingt-huit constellations, et il n'y a pas un esprit particulier à chacune.

On n'admet que le régent de la lune, les esprits des quatre saisons, du froid et du chaud.

Aussi quelques auteurs prétentend que le Tai-Sui est cet esprit même; ce que d'autres nient.

Les magiciens le traitent de Grand Général. « Il remue la Terre, disent-ils, c'est pourquoi elle change de place. »

Mais toutes ces explications ne suffisent pas, naturellement, aux amateurs d'apothéoses. Il leur fallait que le Tai-Sui eût été un personnage terrestre. Ils l'ont trouvé facilement puisqu'ils n'avaient qu'à l'inventer.

« Tai-Sui était le fils de Sheou, le dernier des Yin ou Shang, et s'appelait Yin kiao. Sa mère était la reine Kiang-shi. Quand il vint au monde, il était comme une masse de chair en boule. La favorite du roi, Tan-ki, en informa le souverain qui ordonna de le déposer et de l'abandonner en dehors des faubourgs de la capitale.

Tchin-jin, l'immortalisé, étant passé par là, le vit et dit : « Cette boule renferme un immortel ». Là-dessus il prit son glaive, la fendit, et il y trouva un bel enfant mâle. Il le prit dans ses bras et retourna avec lui à Shui-

Lien-tong, et là le confia à Shen-ku qui le prit et le nourrit. Son nom officiel est Kin-ting-nao; mais son nom réel est Kin-na-tcha. Toutefois, à cause de son abandon en dehors des faubourgs, on l'appelle aussi Yin-kiao.

Quand il eut atteint l'âge de sept ans, une nourrice lui révéla qu'il n'était pas son enfant, mais celui du roi. Elle l'instruisit de tout ce qui s'était passé et ajouta que sa mère était morte. Kiao, tout ému, versa d'abondantes larmes.

Dès lors, il se montra d'une vertu parfaite. Il demandait au ciel de pouvoir venger la mort de sa mère, et pour cela s'adressait à la Tien-fei.

Muni d'une hache et d'une cloche, il se rendit auprès de Wu-wang pour combattre le tyran. Les soldats de Shang furent défaits et s'entre-tuèrent dans la déroute. Kiao les poursuivit jusqu'au palais et T'an-ki allait tomber entre ses mains quand il vit le roi de Tcheou; il lui demanda l'ordre de la tuer d'un coup de hache. Mais T'an-ki était de l'essence des faisans surnaturels. Elle se transforma en cendre-poussière noire et se dissipa.

Yu-ti (l'empereur céleste de Jade), voyant la piété filiale et l'esprit de justice de Kiao, et en raison de sa vaillance, lui donna le titre de *Tai-sui-yin-yuen-she,* la grande année, le maître supérieur de Yin ».

Cette histoire, une fois inventée, fut admise par plus d'un, mais non sans modification. Le *Fong-shen-yen-i* la raconte avec les variantes que voici :

» Yin-Kiao était le fils aîné de Sheou. T'an-ki, voulant nuire à sa mère et haïssant le jeune prince, le calomnia auprès du tyran. Celui-ci donna l'ordre de le tuer : Kiao avait alors 14 ans. Un officier du nom de Pa-fang-siang l'emporta sur son dos et le fit échapper à la mort. Poursuivi par un émissaire de Sheou, il fut repris et ramené auprès de son meurtrier qui le fit jeter à l'eau.

Il y avait en ce moment, au mont Tai-koa, un immortel du nom de Tchi-tsing-tze, et, sur le mont Kieu-sien, un autre immortel nommé Kuang-shing-tze. Ils ordonnèrent à Hoang-kin-ti-shi d'aller en hâte soulever un vent surnaturel qui soutint et conduisit Kiao jusqu'au mont Keou-sien. C'était le moment où Wu-wang attaquait Shang. Kuang-shing-tze enjoignit à Yin-kiao de descendre de la montagne et d'aller aider Tcheou dans sa lutte. Mais le jeune prince fit tout le contraire. Kuang-shing-tze en fut grandement irrité et reprocha vivement à Kiao sa désobéissance.

Néanmoins Kiao combattit contre le général de Tcheou, In-tang. Mais il fut défait et s'enfuit par un sentier longeant un rocher. Tout à coup il se vit entre deux hautes montagnes à droite et à gauche; l'ennemi était derrière comme devant. Il voulut s'échapper en sautant dans l'espace, mais il se prit la tête entre deux pointes de roches. Le général ennemi survint alors et le serra de ses deux mains entre les deux pierres, en sorte que sa tête était au dehors et son corps au-dedans du rocher. En cette position Wu-kih, officier de Tcheou, lui donna le coup de mort.

Après la victoire définitive de Wu-wang, Kiang-tze-ya fit donner au prince défunt le titre de Prince régent de l'année, Esprit de la grande année Tai-sui-tchi-shen (Nien-sui-kiun). »

Dans le midi de la Chine, le Tai-sui est regardé comme le patron de l'année, mais il y en a soixante, autant que d'années dans le cycle chinois, et chaque année a le sien. On les invoque ainsi successivement pour être préservé des maladies et des influences pernicieuses de l'air, des démons, etc. On prie aussi le Tai-sui les jours anniversaires des naissances.

La cérémonie en son honneur consiste à présenter des œufs, des viandes, du vin, du sang de volaille, des monnaies de papier, en tirant des pétards. Les bonzes ou les Tao-she, convoqués, brûlent des chandelles et de l'encens, chantent des formules en agitant une sonnette et prient le Tai-sui de protéger ceux pour qui l'on fait ces cérémonies. Le tout se passe devant son image que l'on brûle avec les monnaies de papier, quand tout est fini.

Le culte des Tai-sui suggère quelques observations que nous présenterons très brièvement.

1° C'est d'abord, pour ainsi dire, le premier mythe que nous ayons rencontré dans la religion chinoise, c'est-à-dire la première personnification d'un phénomène naturel.

On peut encore soutenir cependant que ce n'est pas un mythe, mais l'attribution, à la révolution annuelle du ciel, d'un esprit appliqué à la diriger et à en maintenir la régularité;

2° Rien ne nous fait voir plus clairement comment ces génies et leur culte étaient créés en Chine, avec quelle facilité on y admet leur existence;

3° Il nous montre aussi quelle foi il faut ajouter à ces récits de faits qui

sont censés se passer au temps de Wu-wang ou à toute autre époque célèbre de l'antiquité chinoise. Autant vaudrait croire aux romans du roi Arthur ou des chevaliers de la Table ronde;

4° Quant à la nature du Tai-sui, il est inutile d'en discourir; les textes cités nous la font connaître surabondamment. Elle flotte entre celles de l'esprit proprement dit et de la personnification d'un phénomène aérien. Le vague a toujours plu aux orientaux, et la précision est chose qu'il ne faut point réclamer d'eux.

§ III. — Sheu-sing.

L'Étoile de l'année.

Cet astre, d'après le dictionnaire El-Ya, est formé par les constellations Kiao et Hang (les deux premières des vingt-huit constellations de l'astronomie chinoise); ce sont les principales, les chefs des vingt-huit mentionnées. C'est pourquoi on les appelle *Sheu* (année).

Il est dit au *Sze-ki,* livre *Tien-kuan :* « Au pôle sud, est le *Lao-jin* (Vieillard). Quand il se montre, l'État est en paix. Quand on ne le voit point, les guerres surgissent. » Et le commentaire *Tcheng-i* ajoute : « Ce Lao-jin est une étoile qui se trouve au sud de l'astre *Hu* [1]. On dit qu'au pôle sud il y a un individu qui régit le sort de l'année, en tire l'horoscope et lui donne le sort correspondant ».

Habituellement, au milieu de l'automne, on le voit, le jour, en *King,* et au printemps on le voit la nuit, en *Ting*. Quand il paraît, le destin du pays grandit, se prolonge, et c'est pourquoi on l'appelle *Sheu tchang,* « la lumière de l'année ». Quand il reste invisible, le souverain est dans l'inquiétude.

Les mêmes idées se trouvent répétées dans le commentaire *So-yin* du Fong-shen-shou, à l'occasion du fait suivant, rapporté dans ce livre :

« Lorsque l'empereur Tsin eut soumis tout l'empire, il sacrifia au Sheu-sing, dans le temple de Shé-Po. » L'étoile de l'année est l'étoile du Vieillard, au pôle nord. Quand elle se montre, l'ordre et la justice règnent dans l'em-

[1] Partie du grand Chien et d'Argo.

pire. C'est pourquoi on l'honore pour obtenir une année de prospérité, pour que le sacrifice la détermine à paraître ».

L'origine de ce culte ne semble pas remonter au delà des Tsins.

Le *Tsé-fou-yuen-kuei,* après les renseignements que nous venons de lire, nous apprend qu'au temps des Tsins on fit le sacrifice à l'étoile de l'année. C'est pourquoi cet usage est qualifié d'ancien. A cette occasion, on éleva un monticule-autel et l'on sacrifia à l'étoile *Lao-jin.* C'est donc de là que date la prescription du Yue-ling au Li-ki, qui enjoint aux fonctionnaires spéciaux de faire les offrandes à notre étoile dans le faubourg du midi. On sait, du reste, que le *Yue-ling* est l'œuvre d'un ministre de l'empire des Tsins [1].

On comprend ainsi que le *Tsin-tien-wen-tchi,* après avoir expliqué la nature de notre astre, ne parle d'aucun acte de culte antérieur aux Hans postérieurs. « Ces princes, y est-il dit, firent élever un temple au Sheu-Sing, au faubourg du sud de la capitale, et l'on y faisait les offrandes au milieu de l'automne. »

Aussi le *Tsé-fou-yuen-kuei* fait les réflexions suivantes :

« Wen-Wang est mort à l'âge de 97 ans; Wu-Wang a quitté le monde à 93 ans. Tcheou-kong a vécu 100 ans, et Shao-kong plus encore, et l'on n'a jamais entendu dire que ces souverains, ces sages ministres d'autrefois, aient sacrifié à l'astre de l'année. Shi-Hoang-ti l'a fait, et il est mort à 37 ans. »

Le culte de Sheu-sing fut continué sous les Han et les Tang, et même après ces dynasties.

Tai-tsou des Mings le pratiqua, la première année Hong-Wu, au milieu de l'automne. La deuxième année, il se laissa persuader par le président de la cour des rites de le continuer. Mais la troisième année, il le fit supprimer.

Nous avons vu que le Sheou-sing est, à volonté, le Vieillard, le Pôle nord ou l'Étoile polaire du sud. Mais cela ne lui donnait encore qu'une existence céleste. Aussi on en fit un être humain appelé *Nien-sheu* (l'année complète) et on lui donna une épouse que l'on appela *Yao-sheu* (l'année jeune, délicate, tendre). Il fallait aussi inventer une historiette à son sujet. La voici :

[1] Ce livre du Li-ki est tiré du *Tchün tsiu,* recueil de traits historiques ou légendaires, composé par Lü-pu-wei vers l'an 239 A. C.

Un personnage du nom de Kuen-lu, au Shan-tong, qui vivait au temps des trois royaumes et s'était distingué par sa connaissance de l'avenir, vint un jour à Ping-Yuen voir Tchao-yen.

Il avait la mine d'un homme de 20 ans.

Le père de Yen demanda à Kuen-lu de faire l'horoscope du sort de son fils. Kuen-lu lui dit : « Que votre fils aille chercher un vase de vin pur et un morceau de poumon de cerf; puis allez demain matin couper du grain, du côté du sud, sous les grands mûriers. Vous y trouverez deux hommes occupés à jouer au *Khi-Wei*. Versez-leur du vin et placez le poumon de cerf devant eux. Ils boiront et videront le vase. S'ils vous interrogent, saluez-les profondément, mais ne répondez pas un mot ».

Yen alla faire tout ce qui lui avait été dit; il vit en effet les deux joueurs, leur présenta le poumon et le vin. Ces hommes avides au gain burent le vin et mangèrent le foie sans tourner la tête. Quand ils eurent fini leur partie, celui qui était assis du côté du nord leva les yeux et aperçut Yen, debout devant lui. Il lui demanda pourquoi il était là. Le jeune homme s'inclina sans répondre. L'autre joueur dit à son partner : « Viens boire un autre verre de vin; il était vraiment bon et pur ». Le premier reprit : « Le livre augural est fixé ». « Alors, reprit l'autre, examine-le ». Il vit en conséquence que Yen-tze pouvait vivre 90 ans. Prenant alors son pinceau et traçant les traits sur ceux écrits, il dit à Yen : « Votre vie vous sera conservée jusqu'à l'âge de 90 ans ». Yen s'inclina et retourna chez lui où il retrouva Kuen-lu. Celui-ci lui apprit que le joueur du côté du nord était l'Étoile polaire du nord, et l'autre celle du sud. La première tient compte de la mort et la seconde de la vie.

Tout homme conçu dans un sein suit l'astre du sud et va jusqu'à celui du nord. (Voir le *Kan-pao-seu-shen-ki.*)

Ce chapitre n'a pas besoin d'explication, sans doute. Il s'agit d'un culte stellaire, d'une étoile à laquelle est attribué un esprit dirigeant, en raison de son importance. Et cette invention est de provenance tao-shéique; elle remonte, au plus tôt, au IVe siècle P. C.

§ IV. — Fang-pe et Yu-she.

Le Prince du vent et le Maître de la pluie.

Nous réunissons ces deux génies sous une même rubrique, parce que leurs rôles sont intimement liés entre eux et qu'ils sont très souvent cités ensemble.

Leur culte n'existait pas aux temps primitifs de la race chinoise, il n'y est point fait même une allusion dans les anciens Kings. On le trouve mentionné d'abord au Tcheou-li, et là, nous n'en voyons que l'indication sans explication de leur nature.

« On offre au maître du vent et à celui de la pluie, est-il dit au chapitre Ta-tsong-pe, en cuisant la victime sur un bûcher [1]. »

Les commentaires expliquent que le maître du vent est l'astre *Khi* (étoiles du Sagittaire), et celui de la pluie; l'astre *Pi* (Hyades).

Quand la lune disparaît en *Khi,* le vent s'élève et soulève le sable. C'est ce qui montre que cet astre est le maître du vent et pénètre jusqu'à la substance même de cet élément. Quand elle disparaît en Pi, elle fait tomber une pluie épaisse. Cet astre est donc le maître de la pluie. Ainsi parlent les commentateurs; ce qui nous prouve qu'il en était ainsi de leur temps. Mais ils sont venus si longtemps après la rédaction des textes du Tcheou-li, que rien ne permet de supposer qu'ils en aient expliqué sûrement l'esprit.

Cette action des deux astres cités est exprimée en deux mots dans le *Shang-shu-hong-fan :* « Il y a des étoiles qui aiment le vent et d'autres qui aiment la pluie », paroles que l'on applique au Khi et au Pi (les Hyades).

Le *Tsai-yong-tu-tuan* s'exprime d'une manière analogue, mais avec des différences notables. Voici ses paroles :

« L'esprit qui régit le vent (Fong-pe-shen) est la constellation *Khi.* Sa forme extérieure est dans le ciel; il sait soulever le vent. L'esprit maître de la pluie est la constellation *Pi;* elle peut produire la pluie. On sacrifie à ces esprits pour reconnaître leurs services. »

[1] On n'offre que des viandes rôties et non de la soie ou des pierreries.

D'autre part, un commentaire du *Tchün-tsiu* nous apprend que le fils de Kong-kong est le régent de l'espace infini (*Hiuen-ming*), obscur à nos yeux, et que *Tze-san*, Ta-fou de l'état de Tcheng, est le maître de la pluie auquel on sacrifie dans l'éther.

Le prince du vent s'appelle aussi *Fei-lien* (qui vole et purifie), et le maître de la pluie porte aussi le nom de *Ping-i* (l'écran qui couvre). C'est ce que dit l'histoire officielle des premiers Hans, au livre du sacrifice au faubourg (*Tsien-Han-shu-kiao-ki-tchi*). Mais ce commentaire *Tchi* ajoute cette réflexion : « Les constellations *Khi* et *Pi* appartiennent aux vingt-huit stations zodiacales, donc le prince du vent et le maître de la pluie ne peuvent être une même chose avec elles ». C'est là une sage réflexion; mais elle n'est pas généralement admise, et la plupart des auteurs chinois continuent à identifier astres et génies. Par contre, le *Tsou-tsze* rejette cette assimilation et voit dans le Fong-pe et le Yu-she, uniquement le *T'ien-shen* ou esprit du ciel.

Cependant il ne se pouvait que ces esprits ne descendissent point sur la terre et n'eussent pas les avatars ordinaires aux génies chinois. Aussi, comme nous l'avons vu, le génie de la pluie est devenu un gouverneur de l'État de Tcheng; nous trouverons mieux que cela encore.

D'après le *Sse-wu-i-ming-lu*, l'esprit du vent s'appelle, de son prénom, *Sun-el*, ou bien *Fong-i*, ou encore *Fang-tao-tchang*.

Et le maître de la pluie a pour prénom *P'ang-Seu*, ou *Tong-hoa-fou* (le maître de la fleur déployée, des fleurs bien arrangées), et pour nom d'honneur *Shü-te* (la vertu des arbres).

Comme on avait donné au prince du vent une existence humaine aux temps légendaires, on devait en faire autant pour son compagnon; aussi voyons-nous, dans le livre de Lie-tze, cette mention, qu'au temps de Shen-nong le maître de la pluie était *Tchou-tsong-tze* (le seigneur du pin rouge), et un historique plus complet nous en est donné dans le *Kai-tze-yuen-hua-tchouen*.

Tchi-kong-tze était régent de la pluie sous Shen-nong. Le Lien-shen (ou esprit des métaux fondus) est maître des métaux et dompte les substances. Il sait entrer dans l'eau sans se mouiller et dans le feu sans se brûler. Aux monts Kuan-lun il s'élève dans l'air et s'abaisse, monte sur le vent et la

pluie. La fille cadette de *Yo-ti* le rencontra un jour; alors il devint immortel et quitta le monde.

Au temps de Kao-sin (300 ans après Shen-nong), il redevint régent de la pluie. Dans ses loisirs, il se promène parmi les hommes.

Voilà déjà quelques variantes, mais nous ne sommes pas au bout. Ouvrons le *Tchong-tsang-seu-shen-ki;* nous y verrons des choses toutes différentes. Là l'esprit régent de la pluie s'appelle *Shang-siang* (le marchand de moutons), et ce Shang-siang est un esprit, ou un oiseau à un pied, qui peut tout ce qu'il veut. Quand il aspire, il sait dessécher les bras de mer eux-mêmes.

Cet oiseau habite le pays de Tsi; il perche sur le palais du souverain (dit le Wang-tchou-kia-yu). Un jour il descendit et vint se poser devant la demeure princière; là il étala ses ailes et sauta çà et là.

Le prince fut fort étonné de le voir; il envoya demander à Kong-tze ce que c'était. Le philosophe lui fit répondre : Cet oiseau s'appelle Shang-siang; c'est un signe de bonheur par l'eau.

Jadis les enfants faisaient le jeu de se tenir sur un pied et de sauter en remuant les sourcils et chantant : « Le ciel enverra une grande pluie; Shang-siang bat du tambour et danse ».

Cette coutume subsiste encore au pays de Tsi.

Dans tout ce que nous avons vu jusqu'ici, les régents de la pluie et du vent nous ont été présentés comme appartenant au sexe masculin.

Un commentaire du Yi-king nous apprend, au contraire, que le prince du vent est une vieille femme, attendu que *Tchang* (vieux) est identique à *Pe*. Mais c'est là jouer sur les termes. *Tchang* est identique à *Pe* autant qu'il a le sens de *senior,* chef.

Cependant cet auteur a un adhérent dans celui du *Shan-hai-king,* qui affirme que le régent de la pluie est une épouse secondaire, *Tsie.* A l'en croire, elle a la forme humaine avec un visage noir, et tient dans chaque main un serpent. Elle en a également un à chaque oreille; bleu à gauche, et rouge à droite.

Toutefois, d'après le commentaire *Tchou,* ceci ne serait que l'épouse du Maître des eaux célestes, lequel resterait du sexe fort. Il ressemblerait, lui,

à une chrysalide de ver à soie. Son épouse serait belle comme Hang-tchou, habile tisseuse; elle vit retirée.

Tout ce qui précède n'est que légende et récit; nous allons voir maintenant l'explication *philosophique* de la nature de ces esprits.

Le vent, la pluie, les nuages et le tonnerre, tout cela est le Khi du Yang et du Yin qui se ferme et s'ouvre, qui aspire et respire. Chacun a son esprit qui le régit. Pour tout être il y a une substance matérielle et un principe immatériel. Plus un être est élevé en nature, plus son Khi s'élève, se perfectionne et prend une nature supérieure. Au point suprême il est ce qu'on appelle Esprit.

Quant au culte de ces génies, le premier temple nous est signalé par le traité Fong-shen, inséré au Sse-ki.

Quand le prince de Ts'in eut soumis l'empire entier, y est-il dit, on établit à Ying un temple des régents de la pluie et du vent. A chaque saison de l'année on leur portait des offrandes.

Un mémoire présenté par la cour des rites sous Tai-tsou des Mings (1368-1399), porte que le sacrifice à ces génies a été en usage sous les Tsins, les Hans, les Suis et les Tangs, que Kiuen-tsong des Tangs, au milieu du temps Tien-pao (149 P. C.), alla lui-même offrir le sacrifice, que les Song et les Yuens l'ont imité. Aujourd'hui, ajoutent ces magistrats, le vent et la pluie n'ont qu'un même autel avec le Tai-sui, les hautes montagnes et les esprits gardiens des murs et des fossés. On leur porte des offrandes au printemps et en automne.

Ce témoignage historique confirme que ces deux génies n'appartiennent pas à l'ancienne religion de la Chine, mais ont été inventés sous les Tsins, c'est-à-dire à la fin du IIIe siècle A. C., ou tout au moins qu'ils ont été alors seulement introduits dans le culte chinois.

Actuellement, le peuple représente le prince du vent comme un vieillard à cheveux blancs. De la main gauche il tient une roue, et de la droite un éventail et comme éventant la roue. On l'appelle *Fong-tse, fang-tien-kiun,* le prince du vent, seigneur du ciel au vaste espace.

Le régent de la pluie est représenté comme un homme robuste avec des favoris noirs. De la main gauche il tient un plat sur lequel est posé un

dragon, et de la droite il semble verser de l'eau. On l'appelle *Yu-she-tchin-tien-kiun,* « le régent de la pluie, seigneur du ciel étendu ».

Le peuple se plaît à ces choses extraordinaires, et les petits y croient fermement.

§ V. — Lui-kong et Tién-mu.

Le prince du tonnerre et la mère de l'éclair.

Moins encore que ceux du vent et de la pluie, les génies du tonnerre n'appartiennent pas à la religion première des Chinois.

Mais d'abord, voyons ce que c'est que le tonnerre, avant de nous occuper de son gardien et de son maître.

Le tonnerre, dit le *Shih-ming,* est un objet qui circule en roulant; il a comme le son des pierres. C'est le tambour du ciel, dit le *Pao-po-tze;* le tambour du ciel et de la terre, ajoute *Ho-tu-ti-ki-tong.* Il y a en effet, selon *Jin-fang-shu-i-ki,* dans le vaste et solitaire espace des huit régions, un tambour de pierre qui peut parcourir 1,000 milles. Quand il est frappé, le son qu'il produit forme le tonnerre. La puissance terrible du ciel se manifeste en lui.

Les peintres représentent le tonnerre sous la forme d'un tambour roulant dans l'espace immense. D'autres le figurent sous les traits d'un magicien (*Fang-shi*) que l'on appelle *Lui-kong* ou prince du tonnerre.

On lui met un tambour portatif dans la main gauche et un marteau dans la droite, comme pour frapper sur le tambour. Il a l'air de considérer le son du tambour s'élevant dans l'éther et de s'appliquer à le faire retentir.

Les gens croient que le marteau produit le son et que le son tue les hommes; rien ne peut les en dissuader. Ainsi parle le *Wang-tchong-lun-heng.*

On croit aussi que le tonnerre a une hache de fer ou d'airain et un piédestal de pierre, sur lequel l'esprit du tonnerre prend son siège.

Un jour, au milieu du temps Yuen-fang de Tshen-tsong des Songs (1078), en plein été, le tonnerre éclata à Sui-tcheou et fendit un arbre du haut en

bas. Sous cet arbre on trouva une sorte de pilier. Ce fait confirma la croyance traditionnelle, qui devint ainsi indéracinable [1].

A Lin-ho [2], il y a une meule de pierre qui porte la trace d'une hache. En été et en automne, elle est claire et brillante; la marque se montre comme nouvellement faite; en hiver et au printemps, elle se couvre de mousse et de boue. Aussi dit-on que c'est la meule du prince du tonnerre, Lui-kong [3].

Le régent de la pluie arrose les chemins; le prince du vent balaie la poussière; l'éclair fouette les arbres, le tonnerre roule et circule, dit Hoei-nan-tze.

Nous avons ainsi l'origine du tonnerre; voici celle de l'éclair, d'après *Shen-i-tchouen*. Le Tong-wang-kong [4] se mit un jour à jouer au pot [5] avec une Yü-niü [6]; mais ils manquèrent leurs coups et ne purent faire entrer leurs flèches. Le ciel, voyant leur maladresse, éclata de rire et en riant ouvrit la bouche. Par cette ouverture, un rayon de lumière s'échappa et ce rayon fut l'éclair.

A Lui-tcheou au Kuang-tong, le tonnerre se fait entendre fréquemment; il n'est point de jour qu'il n'éclate, en été et en automne. Mais au printemps et en hiver, le prince du tonnerre se couche sur la terre. Il prend alors la forme d'un oiseau. Les hommes le prennent et le mangent.

Mais le tonnerre n'est pas seul en son siége élevé; il a même plusieurs compagnes.

Sie l'Immortel est un esprit qui habite à la résidence du tonnerre.

Lui et son épouse sont tous les deux hauts de trois pieds. Ils ont la couleur du jade; ce sont eux qui font circuler le feu dans le monde (v. le *Li-tchao-koue-sze-pu*). Ils le prennent probablement au foyer tonitruant.

[1] Voir le *Tchin-kue-ki-pih-t'an* dont l'auteur fut témoin du fait.
[2] Ho-hien au Kuang-ssi.
[3] Voir *Tai-ping-yu-lan*.
[4] Prince-roi de l'est.
[5] Pot à trous dans lesquels on lancait de petits traits.
[6] Nymphe de la cour de Ssi-wang-mu.

En outre, selon le *Tai-ping-yü-lan,* l'astre *Hien-yuen* domine l'esprit du tonnerre et lui commande.

A Fu-fong (au Shen-si), Yang-tao-tso était occupé à moissonner son champ, lorsque le ciel envoya la pluie et le tonnerre. Il alla se mettre sous un mûrier. Un coup de tonnerre soudain l'atteignit; sa houe le frappa au bras; il tomba à terre sans pouvoir se débarrasser. Il devint tout rouge, ses yeux brillèrent comme un miroir, sa touffe de cheveux grandit de trois pieds et plus encore. Enfin, il prit la forme d'un animal domestique et sa tête devint celle d'un singe-femelle. Comment et pourquoi, c'est ce que l'auteur oublie malheureusement de nous apprendre.

Nous avons vu que le tonnerre est un tambour et qu'il possède une hache pour fendre les arbres.

Quelques auteurs ont cependant une autre idée de sa nature.

Le tonnerre, dit le *Shang-shu-hong-fan-wu-hing-tchuen,* est le fils aîné du ciel et de la terre; sa tête s'élève au-dessus de tous les êtres qui, du reste, suivent ses mouvements. Le tonnerre sort de terre pendant cent quatre-vingt-trois jours, puis il y rentre; alors tous les êtres y rentrent avec lui. Après ce temps, il sort de nouveau et tous les êtres le suivent. C'est là l'ordre perpétuel de la nature. C'est le troisième mois du printemps qu'il sort pour produire la pluie, selon Hoei-nan-tze, qui donne au tonnerre le nom de Fong-long.

La légende du roi Muh (Muh-tien-tze-tchuen-tchou-sou), ou plutôt son commentaire, nous apprend que ce Fong-long était un chef de devins sous Hoang-ti. Jadis les fils du ciel avaient la coutume de monter sur le Kuan-lun, à certain jour déterminé, pour y contempler le palais de Hoang-ti et y honorer le tombeau de Fong-long.

On se rappelait que Hoang-ti, dans ses excursions entre les quatre mers, était monté sur le sommet du Kuan-lun et y avait élevé un palais. Là, Fong-long s'éleva sur les nuages, puis, consultant le sort, il tira le koua *Ta-tchuang* (grande force)[1], ce qui lui valut de devenir le régent du tonnerre (Lui-she).

[1] Le trente-quatrième des soixante-quatre termes expliqués au Yi-king. On en tirait au sort.

Ce régent, dit le commentaire *tchou* du Livre des monts et des mers, a le corps d'un dragon, la tête d'un homme; il porte un tambour sur le ventre et circule ainsi de tous côtés. Ceux qui possèdent la sagesse (tao) peuvent le voir.

Ce passage n'implique nullement que ce soit là la manière de représenter le régent du tonnerre. On sait que le Shang-hai-king est un livre de pure fantaisie, dont les créations mythologiques n'ont rien de commun avec la religion des Chinois. D'ailleurs, la variété d'opinions et d'explications que l'on vient de voir nous force à reléguer presque tout ce qui précède dans le domaine du roman privé.

Nous avons déjà eu une explication quasi scientifique du tonnerre; en voici une autre qui l'est tout à fait dans la pensée de son auteur :

Quand le Yin et le Yang se choquent, se pressent l'un l'autre, ils se remuent et leur mouvement produit le tonnerre, leur irritation forme l'éclair.

Le philosophe Tcheng-tze [1], de son côté, s'exprime comme il suit :

L'éclair, c'est le Yin et le Yang se frottant violemment l'un l'autre.

S'ils se frappent mutuellement, c'est le tonnerre.

Un jour, ses disciples lui posèrent la question suivante :

« Il y a des gens tués par le tonnerre : est-ce parce que leurs fautes accumulées ont irrité son cœur, ou bien est-ce le saisissement du bruit inattendu et la crainte qui fait mourir?

— Ce n'est pas la vraie cause, répondit Tchenz-tze, c'est la commotion qui tue.

— S'il en est ainsi, qui donc envoie le tonnerre?

— Ce qui fait le mal, c'est un khi (un agent vital) mauvais. Ce qui par irritation produit la commotion violente, ce sont les Khis irrités du ciel et de la terre; parce qu'alors ils se meuvent et se choquent mutuellement.

— Pourquoi le tonnerre et l'éclair se suivent-ils mutuellement?

— C'est que quand son agitation est portée au point suprême, le Yang prend un corps. C'est ainsi qu'il peut percer les arbres et ébranler le bam-

[1] L'auteur du Sing-li ou système de la nature vivait au XI[e] siècle P. C. Voir mon *Sing-li*, traduit. Introduction.

bou; les uns et les autres peuvent ainsi prendre feu par le mouvement, bien qu'ils n'aient point de feu en leur substance. »

Voici un autre entretien philosophique qui nous apprendra à distinguer mieux encore les croyances populaires des doctrines admises dans les classes instruites.

On demandait à Tchi-tang-ming, lettré de l'époque des Songs, comment se produisent le tonnerre et l'éclair, s'ils ont une forme, s'ils ont un esprit.

Tang-ming répondit : « Les anciens n'ont point parlé de ces choses. C'est donc aux lettrés du jour à en éclaircir la nature. Entre le ciel et la terre, il n'y a rien ou ne soient le Yin et le Yang qui se coagulent, se dissolvent, s'ouvrent et se ferment. On peut donc, à leur sujet, parler d'esprit, mais point de forme. La vérité est loin de ces autres doctrines qui parlent de char de dragon, de hache de pierre, de tambour de démons Kuei, de feu fouettant et de toutes sortes de prodiges faux et peu dignes de croyance.

» La vérité est que quand le Yin et le Yang se coagulent et se congèlent, le Yang est à l'intérieur et ne peut point sortir; alors il s'irrite et frappe; cela produit le tonnerre et ses roulements : quand même un saint surgirait encore, il n'y pourrait rien changer.

» Tout bruit est du Yang; toute lumière est du Yang. Quand une lumière s'élève et qu'un bruit la suit, c'est que le Khi du Yang est irrité et frappe, c'est la force qu'il met à vouloir s'échapper qui fait ce bruit. Quand le tonnerre est faible, la commotion l'est aussi; quand l'éclair est violent, la commotion est aussi très forte. Quand le roulement du tonnerre et l'éclair se rencontrent, cela produit la pluie. »

Notons encore ce passage significatif :

On demandait à Wang-tchong, lettré de l'époque des Hans, si le prince du tonnerre était un esprit.

Le sage répondit : « Un esprit est un être indéterminable et mystérieux; il n'a point de forme. Il va et vient sans porte, il monte et descend sans point d'appui. On ne peut le représenter d'aucune façon.

» Si un être a un corps, il ne peut être dit un esprit. La tête du prince du tonnerre n'est point suspendue aux cieux; ses pieds ne touchent point la terre; comment peut-il être appelé le prince du tonnerre?

» Tout ce qui vole a des ailes, ou bien c'est un homme immortel. Mais si l'on peint un immortel, on lui met des ailes. Il faut donc en mettre au prince du tonnerre. Mais toutes les images qu'on en fait ne sont qu'erreur et tromperie. »

Notons, en terminant, ce passage du Li-ki qui prouve que les lettrés eux-mêmes, à une époque déjà ancienne, croyaient que le tonnerre était l'œuvre de la puissance céleste et annonçait sa colère, ou du moins que les accidents causés par le tonnerre étaient un effet de la colère céleste.

Quand le tonnerre gronde, dit ce livre, qu'il s'élève un vent destructeur ou qu'il tombe une pluie excessive, fût-ce même la nuit, on doit opérer en soi un changement.

On doit se lever, revêtir ses habits de cérémonie, mettre son bonnet et s'asseoir par respect et crainte de la colère céleste. Kong-tze en faisait déjà autant. (Voir Lun-yü, X, 16, 5.)

Mais revenons à notre génie et à son culte.

Le prince du tonnerre a un temple à 8 milles au sud-ouest de Lui-tcheou-fou [1], au Kuang-tong.

La première année Tai-kien (569) de Siuen-ti de la dynastie Tchên, une femme de cette ville, étant à la chasse, trouva un œuf tout rond et large de plus d'un pied; elle le prit et l'emporta chez elle.

Un jour, voilà le tonnerre qui gronde; l'œuf s'ouvre et il en sort un enfant qui avait des lignes extraordinaires sur les mains. La ville de Lui-tcheou l'éleva et lui donna le prénom de Wen-Yü; le peuple l'appelait *Tien-Tchong*, germe du tonnerre. Plus tard il fut juge du tcheou et y fit beaucoup de transformations heureuses. Quand il mourut, il acquit la nature spirituelle. Les gens du pays lui érigèrent un temple où on lui sacrifie. Les Song et les Yuen lui ont donné le titre de roi. Son temple est appelé le « Tonnerre retentissant avec éclat lumineux ».

La même histoire est racontée un peu différemment par le *Teu-huang-li-lu;* mais les variantes sont trop insignifiantes pour être rapportées.

1 Département du Kuang-tong. Son nom signifie « chef-lieu du département du Tonnerre ».

En voici une autre non moins *intéressante,* que l'on trouve dans le *Fong-shen-kuang-i :*

L'esprit du tonnerre s'appelle *Wen-tchong.* Il a trois yeux au front; celui du milieu est toujours ouvert et projette un rayon de lumière de plus de 2 pieds.

Sheou, le tyran de Shang, allait le saluer le matin et l'appelait le grand-maître *Tai-she.* Il parcourait l'univers, monté sur un ki-lin noir. Il put ainsi, pendant une pluie, faire mille milles.

Dans la guerre de Wu-Wang contre Sheou, Wen-tchong prit comme enseigne une queue de vache jaune avec une hache blanche. Au combat il commandait trente mille hommes.

Blessé, il s'enfuit au mont Yen-shan, et là il rencontra Tchi-tsing-tze avec lequel il lutta en plusieurs rencontres. Tchi-tsing-tze exhiba alors le miroir du Yin et du Yang [1], et le dirigea contre le Ki-lin de Wen-tchong. L'animal sauta, bondit hors du cercle qui l'entourait et s'échappa.

Wen-tchong s'en fut à Tsue-long-ling. Là il trouva le général tcheou Yu-tchong-tze, qui l'arrêta. Yu-tchong-tze savait projeter le tonnerre de sa main. De la terre plane et nue, il fit sortir huit piliers de feu (des esprits du ciel), hauts de 30 pieds et larges de 10 pieds de circonférence. Wen-tsong était prisonnier au milieu des piliers; de chaque pilier sortaient quarante-neuf dragons de feu qui volaient tout autour. Le tonnerre craquait des quatre côtés et ébranlait la terre. Wen-tsong mourut au milieu des piliers.

Quand Sheou eut été vaincu, Kiang-tze-ya l'éleva en grade et lui donna le titre de *Shen-tai* (la terrasse des esprits). Il lui ordonna de venir recevoir son titre au bas de la tour. Il vint, mais ne voulut point fléchir le genou. Tze-ya prit un fouet et lui ordonna de s'agenouiller pour recevoir son titre. Wen-tchong se soumit; alors Tze-Ya lui dit : « Maintenant, recevez du principe suprême (*Tai-shang-yuen-tchi*) une charge expresse ».

Wen-tchong se retira dans les montagnes et s'appliqua au Tao suprême sans plus s'inquiéter des choses de la terre. Après cela il s'éleva au ciel où il fut chargé de la direction du tonnerre, de produire les nuages et de

[1] Miroir produisant du feu par les rayons du soleil

répandre la pluie et de nourrir, d'entretenir tous les êtres, de détruire tout ce qui leur est hostile. Il fut ainsi préposé aux diverses classes de fonctionnaires du département du tonnerre.

A I-hing (Hien du Kiang-su) vivait un homme de la famille Tcheou, sous le règne de Muh-ti des Tsins. Un jour, c'était en l'an 351 P. C., il sortit de la ville pour aller se promener.

Au coucher du soleil il aperçut, au bord de la route, une maisonnette couverte de fleurs. Une femme en sortit et se mit à regarder au loin. Elle semblait avoir 16 ou 17 ans. Son maintien, ses manières étaient modestes et d'une correction parfaite. Elle portait une robe fraîche et neuve.

Lorsque Tcheou eut passé devant elle, elle lui dit : « Le soleil est couché, le village est loin d'ici. Comment êtes-vous venu jusqu'en ces lieux ? » Tcheou lui demanda de le loger. La jeune femme alluma du feu et prépara des aliments. Peu après on entendit au dehors la voix d'un jeune enfant qui appelait Ho-hiang. La femme lui répondit : « C'est bien, dépêchez-vous ». L'autre reprit aussitôt : « L'intendant vous fait dire de prendre le char du tonnerre ». La femme répondit et s'en alla. La nuit il s'éleva un fort orage ; pluie et tonnerre firent rage. Quand le jour parut, la femme revint à la maisonnette. Tcheou était remonté sur son cheval; mais avant de quitter il regarda le lieu où il avait reposé : il y vit un tumulus tout nouvellement élevé, et la maisonnette avait disparu. Cette femme était la gardienne du tonnerre.

Mais assez de ces fables puériles; terminons par une pensée plus rationnelle que nous fournit un sage Chinois (Tang-yang parlant au roi de Song).

« Si le prince néglige de réprimer les crimes, les sujets ne craindront plus et les fautes se multiplieront. Si les châtiments sont trop fréquents et trop sévères, l'habitude diminuera la crainte. Si le prince se relâche de sa vigilance, malheur à l'État.

» Quand le tonnerre a frappé un homme, le sage, averti par cet enseignement céleste, s'améliore, et quand les gens s'améliorent, les sujets de crainte de l'État tournent au bonheur. »

§ VI. — Wu Fang-tchi-shen.

Les Esprits des cinq régions de l'univers.

Les esprits des régions terrestres et célestes sont vénérés en Chine, certainement depuis une époque très reculée; on n'en comptait d'abord que quatre, correspondant aux points cardinaux; puis on ajouta un cinquième à ce double groupe et l'on eut, comme tel, le centre ou le zénith avec l'esprit qui y préside.

On croit que le culte de ces génies était déjà professé au temps du Shi-king, sous les premiers Tcheous, et l'on interprète de la sorte le mot Fang qui se rencontre trois fois dans des passages où il est question de sacrifices, où il est rapproché de *She,* esprit de la terre. Mais, en réalité, rien n'est moins probable que cette supposition. Nulle part le mot *Fang* n'est uni au mot *Esprit;* rien n'indique qu'on ait attribué aux quatre régions de l'empire ce que *Fang* désignait alors. En outre, ce terme s'interprète naturellement par sa signification ordinaire dans les trois passages où il se rencontre. *I-she-i-fang* est « pour l'esprit du sol, pour toute région ».

Au second : *Lai-fang-yin-tze,* le sens d'esprit des régions est presque impossible. Cela signifie : « nous venons maintenant (ou bien ici) pour sacrifier »; *Fang,* esprit, devrait suivre *Tsze* (11, 6, 8, 4). Enfin, dans le troisième, c'est encore plus évident : *Fang* au commencement de la phrase est adverbial, « en outre, et même ».

Quoi qu'il en soit, la détermination et la dénomination de ces esprits n'ont été faites que beaucoup plus tard, et c'est pour leur donner un air d'antiquité que l'auteur du Hi-tze raconte qu'ils se manifestèrent à Wu-wang en 1123 A. C.

C'était le temps où ce prince combattait le tyran Sheou, et qu'il se trouvait à Lo-yi. Un beau matin, par un jour Kia-tze, le ciel se couvrit de nuages épais, et l'on vit subitement arriver, montés en char, les cinq esprits des régions qui vinrent se ranger en dehors de la porte du palais pour faire visite au souverain de Tcheou. Wou-wang s'informa de leurs noms, et il lui

fut répondu que l'esprit de la mer du sud s'appelait *Tcho-yong* (le génie du feu); que l'esprit de la mer du nord avait nom : *Hiuen-ming* (la région ténébreuse de l'éther, le nord); celui de l'est : *Keu-meng* (qui attire et arrête), celui de l'ouest : *Kiun-shao,* réunissant tout et que le Ho-pe, génie du Hoang-ho ou du centre, est *Fang-seu.*

Wu-wang les fit alors saluer en les appelant par leurs noms; les esprits ainsi interpelés semblaient étonnés, comme effrayés même, et regardaient le roi. Celui-ci alors leur demanda ce qu'ils venaient lui apprendre. Ils lui dirent que le ciel s'était déclaré contre le roi Yin, qu'il avait constitué le prince de Tcheou souverain et lui avait conféré le mandat céleste.

Le roi leur rendit alors les hommages qui leur étaient dus.

Une autre tradition nous apprend toute autre chose sur la personnalité de ces génies, et les représente comme des ci-devant hommes devenus régents des cinq éléments.

Ce seraient, à ce compte, *Yeu,* fils de Kong-kong, régent de la terre et devenu *Heou-tou* (le prince-terre, régent du centre); puis *Tchong,* fils de Shao-hao, régent de la terre et devenu *Keu-meng-shen,* l'esprit Keu-meng (de l'est); *Lai,* fils de Siuen-hun, régent du feu, devenu *Tcho-yong-shen* (l'esprit du feu et du sud); *Kai,* le second fils du frère cadet de Shao-hao, régent des métaux, devenu *Kiun-shao-shen* (l'esprit de l'ouest); son frère cadet, régent de l'eau, devenu *Hiuen-ming-shen,* l'esprit du nord ténébreux.

§ VII. — Long-Wang.

Le roi-dragon.

LES CINQ DRAGONS. — LES DRAGONS ET LES NAGAS.

I. — *Les dragons et les nâgas.*

Le dragon, depuis la plus haute antiquité, a été en Chine l'objet d'une préoccupation toute particulière; il y était estimé comme un animal à caractère noble, en même temps que redoutable par sa puissance surnaturelle.

Quelle est l'origine de cette conception, de cette attribution d'un pouvoir

magique, quel est l'animal réel qui lui a fourni matière? C'est ce qu'on ne peut dire avec certitude, ni même avec une probabilité satisfaisante.

M. De Groot, qui juge l'antiquité chinoise d'après les croyances modernes, nous apprend que le dragon a été, dès les premiers temps, le dieu de la pluie, mais il n'apporte aucune preuve, aucun indice justifiant son assertion. Il en est ainsi aujourd'hui d'une certaine manière; cela lui suffit.

Mais rien n'est moins sûr que cette appréciation. Dans le Shu-king et le Shi-king, le dragon apparaît comme emblème de la puissance, de la noblesse souveraine sur la robe de l'empereur (Shu, II, 4, 1 ; Shi, II, 7, 8, 1 ; III, 3, 7, 2) ou sur les bannières des princes (Shi, II, 1, 8, 3 ; 3, 4, 2 ; 7, 8, 2, etc.).

Dans le Tso-tchuen, annales écrites au Ve ou au IVe siècle A. C., il est souvent question du sacrifice offert en cas de sécheresse pour obtenir de la pluie. Mais la prière et l'offrande s'y adressent à Shang-ti, au ciel, sans que les dragons y jouent aucun rôle.

Le Yi-king (Koua I) représente le dragon comme l'emblème du principe actif ou du souverain.

C'est plus tard seulement que le dragon est mis directement en rapport avec l'élément aqueux. Au Tso-tchuen, ce sont encore des êtres célestes que Shang-ti donne pour attelage à l'empereur Tchong-kia, mais que personne, sauf un sage et vertueux conseiller, ne sait comment nourrir.

Plus tard seulement le dragon apparaît comme exerçant son influence sur la pluie. Le Yi-king avait dit que les dragons sont suivis de la pluie comme les tigres du tonnerre. A cela, le Shang-hai-king ajouta que le tonnerre est produit par la lutte entre le Yang, élément igné, et le Yin des eaux célestes. Le feu, arrêté, se cabre, rugit et produit le tonnerre. Quand les dragons entendent le tonnerre, ils se lèvent; les nuages arrivent et, s'étant tous formés, les dragons les montent et circulent ainsi dans le ciel. Les hommes croient qu'ils s'élèvent de même dans l'espace. Quand le ciel produit le tonnerre et les éclairs, les gens disent qu'il reçoit les dragons. Le dragon ne prend ce nom qu'après qu'il est monté au ciel.

On voit qu'à cette époque tardive, le IIe ou le IIIe siècle tout au plus avant notre ère, le peuple lui-même ne croyait pas aux dragons *dieux* ou *génies* de la pluie.

Mais qu'est-ce que le *long* ou dragon? Est-ce une pure création d'imagination ou un animal réel, transformé par la superstition ou la fantaisie? On est naturellement tenté d'adopter la seconde solution, et même de chercher dans un animal tel que le caïman, l'alligator ou tout autre saurien de cette espèce, le générateur du *long* chinois. Mais, s'il en était ainsi, on s'expliquerait difficilement comment le dragon apparaît dès le principe comme un être céleste, comment surtout il est conçu comme un animal doux et bienveillant, servant l'homme quand il en est traité convenablement, et ne le tuant que quand il en est maltraité. (Cf., entre autres, le *Tcheng-pu-tze-wei,* art. *Long,* dragon). On le rapprocherait plus volontiers des Griffons de l'Assyro-Babylonie.

Les plus anciennes gravures chinoises le représentent comme un quadrupède à corps de cheval, avec des griffes de tigre et une tête de saurien à longue gueule et dents aiguës, la langue sortant et relevée.

Le *Shwo-Wen,* dictionnaire du II[e] siècle P. C., le définit : « le chef des reptiles à écailles, qui sait se manifester ou se tenir invisible, se faire grand ou petit, gros ou mince, qui au printemps monte au ciel et en automne s'enfonce dans l'abîme ». Le Kuan-Yu en distingue quatre espèces, selon qu'il a des écailles, des ailes, des cornes ou non. Avant qu'il soit monté au ciel, il s'appelle *p'un long,* le dragon roulé (comme un escargot). Le dragon naît d'un œuf (Tcheng-pu-tze-wei). Il n'a point d'oreilles et écoute par ses cornes. Sur la tête, il a un os comme un large promontoire. On lui met aussi parfois une large crinière. D'autres ajoutent qu'il peut à volonté se réduire à la forme d'un petit lézard, et nous trouverons plus loin des récits populaires où ce principe est mis en pratique.

Les premiers dragons mis en action par les conteurs de fables sont présentés comme des montures célestes. La forme toute primitive du caractère correspondant au mot *long,* est composée d'une tête de cheval ou de chien, et non d'un crocodile ou d'un autre saurien quelconque. A l'époque suivante, de l'écriture tchuen seulement, apparaît une forme de reptile de différentes espèces [1]. C'est aussi l'époque où le nom du dragon commence à comprendre

1 Voir le *Tchuen-tze-wei*, k. V, et le *Tchong-ting-tze-yuen* (dictionnaire des inscriptions sur vases, etc.), I, 2, f° 3 v. A remarquer la queue à poils que l'on voit à gauche.

la plupart des espèces sauriennes. La cause en est probablement aux faiseurs de fables, tels que Kuan-tze [1], Hoei-nan-tze, Tchuang-tze et autres qui avaient besoin de cette latitude pour agencer leurs contes avec quelque variété. Il est probable qu'en ce même temps on chercha à expliquer la nature du *long,* en le rapprochant des animaux connus de l'espèce saurienne, des reptiles. Dès lors, le dragon devint comme une des incarnations de l'élément humide et fut seul à contribuer à produire la pluie, le vent, les inondations et la sécheresse.

Un dragon volant en l'air peut amener un tourbillon destructeur; des dragons combattant dans l'atmosphère des nuages, amènent la pluie. Les mots « dragon soulevé », « crocodile soulevé », *Khi-kiao,* sont synonymes d'inondation désastreuse. Il y a certainement en cela une bonne part de croyance réelle, mais beaucoup aussi peut n'être qu'une pure métaphore, prise par le peuple pour une explication sérieuse. C'est ainsi que l'on dit en chinois : « monter un dragon », pour signifier « se marier ». Or, nul ne peut prétendre, même en Chine, qu'une fiancée soit un vrai dragon.

Quoi qu'il en soit, le dragon, être imaginaire, est aujourd'hui l'objet de la vénération générale en Chine; son culte a reçu la sanction impériale et des temples s'élèvent partout en son honneur. Les magistrats eux-mêmes y vont demander la cessation d'une sécheresse dévorante ou d'une inondation qui ravage les champs.

Cette folie, toutefois, n'est jamais restée sans protestation de la part des lettrés restés fidèles aux lois du bon sens. Nous verrons ci-dessous plusieurs exemples de ces revendications des droits de la raison humaine.

Le culte du dragon doit encore être l'œuvre des tao-she, favorisant en cela une fois de plus les superstitions des races préchinoises qu'ils ont fait prévaloir en tant de points. Mais on y constate aisément une bonne part d'influence de la mythologie brahmanique. Le *long* chinois est devenu, sous plusieurs rapports, le *Nâga* hindou (le serpent), et le Nâgarâjâ ou « roi des

[1] M. De Groot le fait vivre au VIIe siècle A. C. C'est le dire d'un auteur chinois qui ne soutient pas l'examen. Kuan-tze appartient à l'école tao-she.

serpents » de l'hindouisme a donné naissance au Long-Wang chinois, dont il sera parlé dans ce chapitre [1].

On sait que les Nâgas, ou « serpents », désignent à la fois et un peuple d'existence certaine, ayant précédé les Aryas dans l'Inde, et une race d'êtres mythiques, à face d'homme et à queue de serpent, qui est sensée habiter le royaume imaginaire de Pâtâla, au centre de la terre.

Ils sont nés de Kadru, fille du dieu Dakska, et de Kaçyapa, le dieu-père des monstres divers, l'époux de l'infinie Aditi, etc. Ils ont un roi qui règne dans la splendeur la plus éblouissante. Chassés de leur séjour par les Gandharvas, ils y furent rétablis peu après [2].

Ce mythe est, semble-t-il, composé de diverses conceptions, celle des serpents considérés comme êtres divins, résidant dans la terre, celle des peuples adorateurs du serpent, etc. Il est très remarquable que l'histoire légendaire donne neuf rois au peuple Nâga du Mathura (le Nâgpur actuel), et que les dragons chinois ont, selon certains livres, neuf Long-wang, rois des dragons, *nâgarâjânas*. C'est évidemment la légende hindoue introduite dans les fables chinoises.

Les dragons jouent, aujourd'hui, un rôle considérable tant dans les livres

[1] Pour la complète instruction de nos lecteurs, nous ajouterons ici quelques renseignements *très intéressants* qui nous sont donnés par les auteurs chinois :

Le dragon engendre neuf petits qui ne sont point d'abord des dragons complets. Les opinions varient quant à leur forme. Selon les uns, ils ressemblent à une tortue et aiment à porter des poids très lourds. Selon d'autres, ce sont des quadrupèdes, genre canin ou félin, qui aiment à regarder au loin et pour cela habitent sur les hauteurs. D'autres leur donnent la forme commune du dragon, les font petits et se plaisant à rugir, ou bien les représentent comme des tigres pleins de force et de dignité. On en fait encore : 5° des Tiè-Tao, espèce d'ogres que l'on dit d'une gloutonnerie détestable et qu'on représente avec un gros ventre sans tête; 6° des sauriens habitant les eaux et se montrant en été; 7° des Tchai-tsze, animaux au regard féroce, se plaisant à tuer; 8° des singes aimant à faire des feux; 9° des molusques se tenant habituellement fermés. Toutes ces espèces sont admises, et on les emploie dans la sculpture et la gravure selon leur nature propre, c'est-à-dire respectivement : sur le pied des colonnes de pierre, sur les têtes des grands animaux à quatre pattes, sur les cloches, aux portes, sur les chaudrons, les poutres et paliers de bois, sur les glaives, les vases à encens ou les boutons des portes. (Cp. le *Kuang Yu*.) On pourrait écrire de longues pages là-dessus, mais ce serait autant de place perdue.

[2] Ceci est raconté longuement dans le *Vishnu-pûrana*. C'est Vishnu qui envoie le Richi Prâtardâna délivrer les Nâgas et les rétablir en leurs domaines.

des hagiographes, des mythologues, des historiens même que dans les récits et les croyances ou pratiques populaires. Les qualités et les actes qu'on leur attribue diffèrent souvent d'après leur genre. On a vu précédemment leur division en quatre ou bien en neuf espèces, portant des noms différents et représentant des animaux de natures diverses.

On distinguait aussi différentes espèces de dragons d'après la couleur supposée de leur peau et les cinq couleurs fondamentales de la physique chinoise.

On le voit par le trait suivant, rapporté dans le même livre : Hoei-tsong des Songs, la quatrième année Ta-kwan (1110), décréta de donner aux esprits des cinq espèces de dragons du monde, le titre de roi, avec des qualificatifs d'honneur. Il fit ainsi :

Les dragons bleus, *Kuang jin Wang,* rois à la bonté immense.

Les dragons rouges, *Kia tsih-Wang,* qui sont heureux dans les marais (où y donnent la joie).

Les dragons jaunes, *Fu-ying Wang,* justes, bienveillants, répondant aux vœux.

Les dragons blancs, *Y-tsi-Wang,* justes, purs.

Les dragons noirs, *Ling tsih-Wang,* rois des marais des esprits.

Mais les Chinois ne se contentent pas de ces catégories abstraites. Ils localisent les dragons et croient à leur existence en des endroits déterminés. En voici un premier exemple tiré du *Yeu-ming-shan-ki.*

Au mont Mao, il y a un lac de dragons. Ce lac n'est pas très étendu : dix petits dragons noirs s'y promènent à loisir. Ils semblent n'avoir que trois pouces de long; quand ils lèvent la tête on leur voit quatre pieds. Leurs yeux brillent d'un éclat éthéréen; leur ventre porte des lignes rouges. Ils n'ont point de distinction de sexe; ils tiennent de la race des lézards. Les années de sécheresse, si on leur adresse des prières, la pluie survient immédiatement. Aussi on leur a voué un culte selon les règles des offrandes aux esprits des montagnes.

L'histoire merveilleuse de la Chine, que nous avons déjà citée plusieurs fois, le *Shen-sien-tong-kien,* fait naturellement intervenir à tout instant les dragons dans les affaires divines et humaines.

Ici c'est le chef auguste et saint du pic de l'ouest, qui revient de son palais et voit les dragons se ranger, étendus des deux côtés de la route, attendant que les officiers du Prince-Vénéré sortent des appartements royaux pour monter sur ces redoutables coursiers et chevaucher à la suite de leur maître. (Voir XXVIII, 53.)

Plus loin c'est un chef de pic également, qui s'en va avec tout un cortège de dragons, de tigres et de phénix (XXIX, 2). Puis c'est un tao-she qui vient présenter à Hiuen-tsong des Tang un joyau appartenant aux dragons et qui, jeté dans l'eau, produit un arc-en-ciel magnifique (XXX, 27). Ailleurs encore un dragon désole King-tcheou et pousse des cris qui retentissent comme le bruit du tonnerre, ou lance un poison qui répand la mort à plusieurs milles de distance; mais, sur l'ordre de Tchang-tao-ling, le monstre disparaît et tout ravage cesse aussitôt.

Sous les Tangs également, un ministre malade de frayeur pour avoir vu des têtes menaçantes de dragons, avale du foie d'un de ces animaux et se trouve subitement guéri.

Par le même livre nous apprenons que les monastères bouddhiques recevaient le nom de *Tsing-long-shi* ou du dragon bleu. Au livre XXX, 4, nous voyons le temple d'un dragon noir, long de 40 à 50 coudées, qui excite le vent et vomit l'éclair, brûle les arbres et renverse les maisons. Un jour, un éclat de tonnerre mit son temple en morceaux. On s'empressa d'en construire un autre au pic du Sao.

Voici encore quelques particularités du culte du dragon. C'est d'abord une cérémonie toute populaire et sans attache avec la religion officielle.

Aujourd'hui, lorsque le peuple veut combattre la sécheresse, il fait des prières publiques de la manière suivante :

On fait d'abord une image de dragon en argile, on peint une carapace d'écailles, des poils au museau et des cornes ; on la place sur un brancard et huit hommes la portent en procession [1]. Deux autres marchent en avant, tenant chacun un grand drapeau orné de deux inscriptions, l'une sur chaque face. Elles sont conçues en deux mots : d'un côté, c'est *Tchong-shen,* « tous

[1] Des dragons et des tigres font également cortège au Tai-yi (v. XXX, 7).

bons »; et de l'autre *Kin yü,* « demandent la pluie ». A leur suite vient toute une foule portant les uns des branches de saule [1], les autres des paquets d'encens. Ils sautent et dansent, tout en marchant à la suite les uns des autres ».

D'autre part, on lit dans le *Shen-nong-kiu-yü-shu :*

(Les règles des prières pour obtenir la pluie varient d'après les jours où elles se font, où la sécheresse est la plus intense.)

Aux jours *Kia-Yi,* on invoque les dragons bleus et l'on exécute des danses du côté de l'est. Ce sont de tout jeunes gens (de 12 à 15 ans) qui en sont les acteurs.

Aux jours *Ping-ting,* on prie les dragons rouges au sud et les danses se font par les adultes vigoureux. Aux jours *Wu-ki,* on s'adresse aux dragons jaunes et l'on fait danser des hommes de force moyenne, au centre. Aux autres jours, les danses sont exécutées par des vieillards, mais aux jours *Keng-shin* on prie les dragons blancs à l'ouest; et aux jours *Zhin-Kuei* les dragons noirs, au nord.

Si la pluie ne vient pas à la suite de ces cérémonies, on ferme la porte du sud et l'on répand de l'eau en dehors. On ouvre la porte du nord et l'on enterre un os humain devant cette porte.

Le Shan-haï-king nous apprend que le dragon Ying [2] habitait le pôle sud. Lorsqu'il eut tué Tchi-yen, il ne sut plus remonter au ciel, mais il dut habiter sous terre et ainsi, entraînant les eaux à sa suite, il produisit les sécheresses. C'est pourquoi, quand ce fléau survient, on fait une image de ce dragon et, de cette manière, on obtient une pluie abondante.

Aujourd'hui on a substitué le dragon terrestre Tu-long au premier. C'est lui, dit Hoei-nan-tze., qui produit la pluie, et le commentaire ajoute que c'est ce dragon dont on fait une représentation pour obtenir les ondées fertilisantes.

Notons que ces pratiques n'ont pas toujours été du goût de tout le monde.

[1] Le saule joue un grand rôle dans les superstitions chinoises, spécialement pour chasser les démons.

[2] R. 61, 13. Com. *yeu-yĭ,* ailé.

Sous les Songs, au temps Hien-ping de Tcheng-tsong (vers 1001 P. C.), Yuen-i était préfet de Ting-tcheou. Une grande sécheresse étant survenue, on le pressait de faire demander de la pluie aux dragons par les devins (*Wu*).

Il répondit : « Les devins sont essentiellement des trompeurs du peuple. Les dragons sont des animaux ; comment pourraient-ils influencer le ciel? La sincérité du cœur peut seule l'émouvoir. Faire survenir des nuages et répandre la pluie, c'est l'œuvre de la puissance du créateur seul et à laquelle les dragons ne peuvent contribuer ; bien moins encore une image d'argile. Les processions qu'organisent les gens du peuple sont donc des cérémonies ridicules ». Ensuite de quoi, ajoute le *Song-sze* en son appendice *Wu-yuen-i-tchouen*, Yuen-i coupa court à cette pratique.

Lorsqu'à la fin de l'été le tonnerre frappe et fend les arbres, renverse les habitations, le vulgaire dit que le ciel reçoit les dragons. On pense que les dragons habitent et se cachent au milieu des arbres, au sein des habitations. Quand les uns ou les autres sont atteints de la foudre de cette façon, c'est, dit-on, que les dragons en sortent, se montrent au dehors et montent au ciel portés par le tonnerre.

C'est la croyance générale, ou le dire de tous, gens instruits ou ignorants.

Comme l'atteste le *Wang-tchong-lun-heng-long-hu-pien* lequel, du reste, combat cette opinion par les raisons les plus plaisantes : « La nature du dragon est au ciel, celui qui habite le haut du ciel doit engendrer des fils et ne revient plus sur la terre [1], etc. »

La mère de Shu-hiang [2] disait un jour : dans la mer profonde, dans les vastes marais, naissent les dragons et les serpents. C'est au sommet des monts élevés que naissent et s'élèvent les nuages. C'est à la plus grande profondeur des eaux que naissent les serpents et les dragons.

Yu traversait un jour le Kiang en bateau ; un dragon vint traîner du dos son esquif. D'après Liu-shi, Yu considérait un jour le Tsi-kiang du pied d'une montagne. Un bateau traversait le fleuve ; tout à coup un dragon vint s'adosser contre le bateau ; le batelier fut saisi de crainte, mais Yu, levant les

[1] Ou : ils, les enfants.

[2] Ta-fou de Tsin. Voir le Tso-tchuen, la 21e année du kong Siang.

yeux, se mit à rire et dit : le destin se reçoit du ciel, comment pourrait-on concevoir de l'inquiétude? Entendant cela, le dragon baissa les oreilles et s'en alla.

D'après Lo-pi, ce fait se passa au mont Kong-ngân du Kin-ling, où il y a encore une terre qu'on appelle Long-tchao, « le nid du dragon ».

Autre fait :

Sur les rives de la mer de l'est il y a un certain Tze-kieou-yin courageux et fort. Un jour qu'il était en excursion, il se trouva devant le gouffre des esprits; il ordonna à ses cavaliers d'y faire boire leurs chevaux. S'ils y boivent, lui répondit son escorte, ils périront. Tze-yin irrité tira son glaive et poussa son cheval dans le gouffre; il y vit deux dragons qui voulaient dévorer son cheval; aussitôt il saisit son glaive et les tua tous les deux.

D'après le *Han-shi-wai-tchuan,* Tze-yin resta trois jours et trois nuits dans le gouffre où il tua trois serpents et un dragon.

A sa sortie, l'esprit du tonnerre vint le féliciter.

C'est depuis cet exploit que l'on dit que les dragons Kiao et les Longs demeurent au sein de l'abîme des eaux, et non dans les arbres.

Les livres chinois relatent de nombreuses ascensions au ciel opérées au moyen de dragons porteurs. Déjà Tchuang-tze racontait que Hoang-ti était monté au ciel sur le dos d'un de ces animaux merveilleux.

Lo-pi, dans son Lu-shi, narre, à son tour, le fait suivant : Un jour, Kong-Tchong-Yong demanda à Tcheng-Tze : « Les hommes croient fermement que Hoang-ti a trouvé le cuivre sur le mont Sheou; il le fondit et en fit de grands blocs et des plaques. Il fabriqua ainsi les vases des sacrifices aux esprits, sur le sommet de ce mont. Quand il les eut achevés, les dragons descendirent et vinrent le saluer. Le monarque monta alors sur un nuage blanc et parvint ainsi jusqu'au palais de Ti. Mais les officiers inférieurs ne purent s'élever de même. Ils voulurent monter sur les dragons, mais la crainte fit défaillir leurs forces et ils tombèrent de leur monture.

» Croyez-vous à ce récit? »

Tcheng-tze répondit : « Non, certainement : c'est insensé. C'est le langage des amateurs de fables extraordinaires de ces temps.

D'après le Shan-hai-King, il y a, au delà des mers, des hommes qui

chevauchent sur les dragons et les serpents. Voici comment les gens de nos jours dépeignent les dragons : une tête de cheval et une queue de serpent. Ils disent qu'ils appartiennent à ces deux espèces d'animaux.

Shin-tze (qui vivait à la fin de la dynastie Tcheou [1] et avait étudié les ouvrages de Hoang-ti et de Lao-tze) disait : « Les dragons fé [2] montent les nuages; les serpents aériens se promènent dans le brouillard; les nuages contiennent la pluie et le beau temps, ils ressemblent aux fourmis et aux vers [3] ».

Han-fei-tze dit, de son côté, que les dragons sont des insectes, qu'ils peuvent être rendus familiers et montés comme des chevaux, mais que, quand les hommes les maltraitent, les dragons les tuent.

Lorsque le tyran Tcheou se faisait des bâtonnets d'ivoire [4], Khi-tze pleurait, prévoyant les excès auxquels l'empereur se livrerait un jour. Il lui faudrait après cela, disait-il, des foies de dragon et des ventres de léopard pour ses repas. Ces foies peuvent être mangés, mais les dragons eux-mêmes sont bien difficiles à prendre. Pour y parvenir, il faut beaucoup de fatigues et de peines, et si l'on tourmente ainsi ses gens, il en résultera de grands maux. C'est ce qui affligeait Khi-tze.

Les dragons ont un esprit qu'on ne peut tuer, et conséquemment comment pourra-t-on prendre leur foie et le manger?

Le foie et le ventre des animaux ne sont pas une même chose. Le foie de dragon et le ventre de léopard, les hommes ont su en manger et connaître leur goût.

Au temps du Tchün-tsiu (sous le kong Tchao, la vingt-neuvième année, un dragon se montra dans le pays de Yi-tching (dans l'État de Tsin [5]). Wei-Kien-tze (Ta fou de Tsin) l'ayant appris, demanda au (grand annaliste) Tsai-mih : « J'ai entendu dire que les reptiles ne sont pas aussi savants que les

[1] IIIe siècle A. C.
[2] Qui causent la peste.
[3] Les nuages, le brouillard et l'arc-en-ciel sont composés d'insectes atomiques.
[4] Servant de fourchettes.
[5] Au Ping Yang tcheou du Shan-si.

dragons, parce qu'ils n'ont pas reçu cette science de la nature. On les dit cependant savants aussi; le croyez-vous? » Tsai-mih répondit : « Les hommes n'en savent rien, ils ignorent si les dragons ont tant de science ».

Jadis les dragons étaient domestiqués. C'est pourquoi il y avait les deux espèces Huan-long et Yü-long [1].

Hien-tze reprit : « J'ai entendu parler de ces deux noms et ne sais pas d'où cela vient ».

Tsai-mih répartit : « Jadis il y avait à Sze [2] (un prince du nom de) Shu-ngan qui avait un fils nommé Tong-fu, passionné pour les dragons. Il se plaisait à leur procurer des aliments et boissons de leur goût. Aussi les dragons venaient à lui en grand nombre; il les avait rendus familiers au point de servir Shun et il leur avait donné le nom de Tong.

Le peuple l'appelait le Yü-long; l'empereur lui donna le nom de Tsong-i-shi et le fief de Tsong-tchouen [3].

Ainsi, sous Shun, on eut des dragons familiers, et Kong-kio, de la dynastie Hia (descendant à la neuvième génération de Shao-Hang [4]), se signalant par sa piété envers le Souverain Maître, celui-ci les lui donna à atteler à son char. Les fleuves Ho et Han lui en procurèrent chacun deux et chacun un couple : un mâle et une femelle.

Mais Kong Kio ne savait point les nourrir ni les faire nourrir par les Yu-long. Heureusement, à Tao-Tong, un de ses suivants parvint à le leur apprendre, pour rendre service au prince; ce qui mit le prince Hia en grande joie.

Cependant un dragon femelle vint à mourir; on le prépara pour le faire manger à Kong-Kio. Celui-ci le fit cuire puis l'envoya chercher; mais en vain. Il était retourné au Lu-hien [5]. C'est de là qu'on dit que le dragon peut s'apprivoiser et être mangé.

[1] C'est-à-dire nourris, comme les porcs et comme les chevaux, d'herbes et de grains, etc. (Voir le Tchün-tsiu-tcheng-i.)

[2] Nom d'un ancien royaume.

[3] Au Shantong.

[4] 1879 A. C.

[5] Le Lu shan hien du Honan.

Voilà le culte du dragon dans toute son efflorescence. Voyons maintenant l'un ou l'autre exemple des efforts faits pour l'arrêter et le réprimer.

Hu-Ying, qui occupait une charge à la cour de Tu-tsong des Songs du midi (1265-1275), était un homme droit, juste, ferme, sincère; d'un vaste savoir, d'une érudition énorme, il n'aimait pas l'éloquence artificieuse et haïssait le parler qui n'était pas conforme à la pensée; il détruisit plusieurs milliers de sièges de superstition et travailla à réformer les mœurs et coutumes.

A Heng-tcheou (au Hu-nan), il y avait un temple d'esprits (Ling-tsze), où l'on se plaisait à effrayer les gens. Hu-Ying le fit disparaître.

A Kiao-Tcheou (au Kuang-tong), les bonzes d'un monastère bouddhique avaient un grand serpent au moyen duquel ils excitaient et effrayaient les gens. Tous ceux qui avaient successivement exercé des fonctions dans ce pays l'avaient honoré avec confiance. Mais le dernier préfet s'en était abstenu; aussi le peuple était dans l'anxiété, et quand, plus tard, il survint une grande sécheresse, on en attribua la cause au manque de respect du premier magistrat de la ville. Aussi dut-il aller lui faire des offrandes et, quand il arriva près de sa résidence, le serpent se mit à se mouvoir de côté et d'autre et à sortir de son trou. Le préfet, effrayé, en gagna une maladie dont il mourut.

Les choses en étaient là quand Hu-Ying vint à Kuang-tcheou et s'informa de ce qui s'était passé. Instruit du fait, il ordonna aux bonzes de lui apporter le serpent. Quand ils arrivèrent, l'animal était devenu grand comme une colonne et de couleur noire; il était porté dans une cage bien fermée.

Hu-Ying, le voyant arriver, lui dit : Si tu es un esprit, tu dois te transformer d'ici à trois jours. Si d'ici à trois jours tu n'as point pris la forme d'un esprit, c'est que tu n'en es point un.

Quand le terme fixé fut arrivé, le reptile était encore semblable à tous les autres serpents. Conséquemment, Hu-Ying le fit tuer, détruisit le monastère et punit les bonzes de leur tromperie.

Précédemment, un ministre des empereurs Tang avait été plus heureux.

C'était sous Yuen-tsong, la deuxième année Tchi-te; le souverain avait

ordonné de préparer des autels et des sacrifices dans les marais des dragons à Tchao-Ying hien [1]. A cette fin, il ordonna à Liang-tching de présenter un rapport sur cet objet. Mais contrairement à l'intention de son impérial maître, l'intègre ministre s'exprima en ces termes :

« Les marais sont les demeures des dragons. Quand les dragons ont de l'eau, alors leurs esprits subsistent ; sans eau ils deviennent comme des criquets. Aussi quand ils savent qu'une eau est perpétuelle et stagnante, ils y habitent et vivent. Quand l'eau s'épuise, ils meurent. Maintenant les marais ne se sont plus desséchés depuis longtemps. Les dragons y subsistent en paix et contents. A quoi bon les honorer et leur présenter des sacrifices? »

Liang-tching savait sans doute à qui il avait affaire et comment il devait parler devant lui, car l'empereur se laissa convaincre par un raisonnement de cette espèce, et le projet fut abandonné. (Voir le *Wen-hien-tong-kao.*)

Par contre, le Shen-sien-tong-Kien nous apprend que quand il règne une grande sécheresse, on fait une figure de dragon ailé, et l'on obtient aussitôt la pluie désirée.

L'empereur Kong-Kia de la dynastie Hia étant, en hiver, à la chasse, s'arrêta près d'un mont élevé. A peine était-il arrivé au pied de la montagne que le vent et la pluie firent rage et le ciel s'obscurcit. Le prince se réfugia au plus vite dans une maison et demanda quelle était la cause de cette tempête si subite. On la lui expliqua de la façon suivante :

Au nord de cette montagne habite un esprit, le *Ki-shen-tai-fong* (l'esprit heureux qui résiste avec vigueur) [2], qui y préside. Il a la forme d'un homme et la queue d'un oiseau. Quant il sort ou revient, il projette une brillante lumière, il est enveloppé d'éther.

Il sait soulever le vent et produire la pluie. Celui qui lui sacrifie obtient bonheur et prospérité.

Entendant cela, Kong-Kia érigea un autel au tournant de la montagne ; il y fit un sacrifice et pria pour obtenir la félicité. Alors deux dragons descendirent sur la colline où il vénérait les esprits. Kong-Kia monta sur son char

[1] Aujourd'hui Sin-tchang-hien au Si-ngan-fou du Shen-si.

[2] Ou bien : grand, généreux.

pour les regarder, c'étaient deux serpents à quatre pieds, mâle et femelle; leur corps était long de dix pieds et plus, leurs têtes portaient des cornes différemment disposées; leurs dos avaient l'éclat de l'or jusqu'à la queue. Kong-Kia, grandement réjoui, s'écria : J'ai entendu dire que le grand Shun avait honoré Tong-fou et Huan-long dans les marais du Tong-liang : « Maintenant je désire les entretenir et je n'ai personne qui puisse le faire ». Le prince était dans la désolation, quand il trouva quelqu'un qui avait été *Long-she,* maître de dragons, et qui nourrit les deux serpents dans un étang. Ainsi le souverain obtint un règne heureux.

II. — *Les cinq dragons.*

Les cinq dragons « Wu-long ». Les mythologues chinois mentionnent fréquemment un groupe de cinq dragons; mais on ne sait pas au juste ce que c'est. Une préface du Tchün-tsiu dit que c'étaient cinq individus qu'elle présente sous les noms de Hoang-pe, Hoang-tchong, Hoang-shu, Hoang-ki et Hoang-shao, appartenant à cinq familles différentes, et qui montaient des dragons comme des chevaux; d'où leur serait venu ce nom.

Le *Kia-Hien-shen-Tu* dit que les Wu-long furent les précepteurs des Tien-Hoang. Pour d'autres, c'étaient cinq frères au visage humain, au corps de dragon.

A Fu-shi-hien, il y a une montagne qu'on appelle *Wu long shan,* le mont des Cinq-Dragons. Hiuen-Ti des Hans (147-168) les déclara immortels, et le peuple va les prier en ce lieu. En différents endroits, il y a des monts, des sources, des lacs, des vallées, des palais des cinq dragons (*Lu-sze,* chap. Wu-long-ki).

Hoei-tsong des Songs, la quatrième année Ta-Kuan (1111), proclama *urbi et orbi* l'existence de leurs esprits et leur conféra des titres d'honneur, les élevant tous à la dignité royale. Par cet acte d'autorité souveraine, ils furent ainsi qualifiés comme il a été indiqué plus haut, à la page 160.

A un autre point de vue, on distingue quatre espèces de dragons : ceux du ciel, des esprits (Shen-long), de la terre (Tu-long) et des trésors cachés qu'ils gardent au sein de la terre. Ceci les rapproche des Yakshas hindous, gardiens des trésors de Kuvera, le dieu des richesses.

III. — *Long-Wan, le roi dragon.*

Comme tout groupe d'hommes ou d'êtres vivants doit avoir un chef, les dragons ne pouvaient échapper à cette nécessité. Il y a donc un roi-dragon qui rappelle, du reste, le *Nâgarâja* de l'Inde. C'est lui naturellement qui reçoit les principaux honneurs du culte dont l'usage ou le nom se retrouve partout. Les auteurs chinois, malheureusement, ne nous renseignent qu'imparfaitement sur tout ce qui concerne ce singulier monarque. Glanons par-ci par-là ce qui nous est tombé sous la main.

A l'ouest de Niao-Tchuang, dans les régions de l'ouest, il y a un lac où le roi-dragon a fait sa résidence. Sur les bords de ce lac se trouve un monastère contenant cinquante bonzes et plus encore. Chaque fois que le roi-dragon y opère quelque transformation spirituelle, le roi du pays lui fait des oblations et des prières en jetant, dans le lac, de l'or, des pierreries et des objets précieux. Tout ce qui en ressort par le mouvement de l'eau, les bonzes peuvent le prendre, et c'est ainsi qu'ils se vêtissent et se nourrissent. Ils comptent sur le dragon (pour faire revenir ces objets au-dessus de l'eau, à terre) et vivent en ascètes (pour obtenir sa faveur). Le peuple appelle cette maison, le monastère du roi-dragon.

Mais ce roi-dragon, qui est-il? N'a-t-il pas une histoire comme tous les personnages surnaturels dont il a été question jusqu'ici? On doit naturellement s'attendre à ce qu'il en soit ainsi, et l'on ne se trompera pas. Voici, en effet, ce que le *Fong-Shen-yen-i* nous dit de sa personnalité :

Le roi-dragon avait pour nom familier Gao-Kouang, et son fils, Gao-ping. Au temps de Tcheou-sin des Shang [1], le fils de Li-Tsing, nommé No-tcha [2], combattit contre le jeune roi-dragon Gao-ping qui périt dans le combat. No-tcha lui arracha les tendons et s'en fit une ceinture. Le vieux roi-dragon Gao-Kouang ayant appris la mort de son fils, en conçut une violente colère

[1] Le dernier de la dynastie détrôné par Wu-Wang des Tcheous.

[2] Personnage légendaire inventé par le Tao-she et dont l'histoire est mêlée d'idées bouddhiques. Voir plus loin.

et dit à son meurtrier : « Mon fils savait s'élever dans les nuages et marcher sur la pluie, il savait développer l'essence spirituelle de tous les êtres. Comment as-tu pu le tuer? »

A peine avait-il achevé cette apostrophe qu'il s'avança pour combattre No-tcha à son tour. Le jeune homme s'élança sur son adversaire et le frappa sur le côté, puis voulut le fouler sous le pied. Dans cette lutte, il lui arracha ses vêtements et vit qu'il avait le corps couvert d'une carapace à écailles. Il se mit à lui enlever les écailles. Alors un sang tout frais lui sortit du corps et le couvrit tout entier. Ne pouvant supporter la douleur que lui causait ce barbare traitement, le vieux roi-dragon demanda grâce à son vainqueur. Celui-ci, tout en l'épargnant, lui ordonna de se transformer en un petit lézard bleuâtre. Gao-Kouang s'empressa de lui obéir. No-tcha alors le mit dans sa manche et retourna à sa demeure, emportant avec lui son nouveau compagnon.

Les dragons sont les héros d'une foule d'historiettes plus bizarres les unes que les autres; chacun des narrateurs a des sympathies pour une espèce de dragon particulière; ou, si ce n'est lui, c'est le personnage mis en scène dans le récit.

Le quatrième grand roi-dragon d'or a pour nom de famille *Tsiai* et pour prénom *Tchu.* Il demeure à Ngan-ki (du Tsien-tang-hien au Tche-Kiang).

L'impératrice Tsiai tai heou de Song (épouse de Li-tsong) était sa tante.

Tchu s'en alla à Tiao-Ki et y mourut.

Les disciples l'enterrèrent au mont Kin-long de leur canton. Tai-tsou des Mings étant venu à Lu-liang (au Kiang-su), Tchu, devenu un esprit brillant, la seconda en ses affaires. C'est pourquoi l'empereur porta sur-le-champ un édit qui le proclamait le quatrième grand Roi-dragon d'or, et lui éleva un temple sur les bords du Hoang-ho.

Voici pourquoi il était noté comme quatrième. Son père avait quatre fils et *Tchu* était le dernier-né d'entre eux; de là son titre. Les autres s'appelaient (selon l'ordre de progéniture) *Ki, Kang* et *Tong,* i. e. chaîne, trame, lien et fil.

Au commencement des Sui, sa famille habitait le village de Pe-she (les cent esprits du sol) au Ying-Shang-hien. Pendant seize ans, il s'appliqua à

élucider les Kings. Aux temps King long (de Tchong tsong) des Tang, vers 708 P. C., il fut fait préfet de Siuen-Shing hien [1]. Il s'y distingua par ses grandes capacités. Son épouse Shi donna le jour à neuf fils.

De Siuen Shing hien il retourna en son pays; là il allait constamment pêcher la nuit au Yu-shi-tai. Un jour, se retournant subitement, il vit derrière lui un local de pêche; c'était comme un temple à plusieurs étages de salles; il y entra et s'y établit. Il en sortait la nuit et revenait tout au matin. Il revint un jour tout mouillé et glacé.

Son épouse, effrayée, lui demanda ce que cela signifiait. « C'est que, dit-il, je suis un dragon. Un individu de Liao, Tcheng-tchang-Yuen, qui en est un également, m'a disputé cette demeure; quand le jour sera en son plein, je devrai le combattre. Dites à vos neuf fils de venir m'aider. J'aurai en bouche une corde rouge, et Tcheng, une corde bleue. Le jour venu, les neuf fils prirent leurs arcs et leurs flèches et tirèrent sur le cordon bleu. Ils l'atteignirent; aussitôt il disparut. Kong le poursuivit jusque dans la vallée d'une rivière. Poursuivi jusqu'au Huai, le cordon bleu s'enfuit jusqu'à Ho-fei-hien [2], dans les montagnes à l'ouest de cette ville, et y mourut. Il devint le mont Long-kiue [3].

Les neuf fils de Kong furent changés en dragons et son épouse fut enterrée à Kuan-tcheou. Son frère aîné devint Ma-pu-tze (chef de cavalerie). Ses descendants habitèrent successivement Tsi-Shang, et leurs tombes y sont encore.

Depuis l'époque King-long, les gens de Ying ont offert des sacrifices à Tsiao-shi-tai.

Au temps Kien-ming de Tchao-tsong des Tangs (894), on y bâtit le premier temple.

Au temps Khi-ning de Tchen-song des Songs (1068), on donna au Long Kong les titres de « prince beau, brillant, spirituel », et à son épouse, ceux de Jao-Ying fu-jin, « épouse docile, répondant aux demandes ».

1 Au Ning-koue-fou du Kiang-Nan.
2 Du Lou-tcheou-fou, au Kiang-Nan.
3 « Caverne de dragon », à 130 lis du chef-lieu du Lou-tcheou-fou.

La sixième année Yuen-Yeu (1093) au printemps, il régna une sécheresse extrême. Le gouverneur de Su-shih et ses officiers firent de ferventes prières. Ils furent aussitôt exaucés par le prince-dragon; c'est pourquoi l'on agrandit son temple, on y éleva une colonne sur laquelle on grava une inscription rappelant le fait.

Le Ming-sze, à l'appendice relatif aux rites (*Li-Tchi*), raconte ce qui suit :

Il y avait un bonze nommé Lu, qui habitait les montagnes de l'ouest. Il avait deux jeunes fils.

Il y eut alors une longue sécheresse qui désolait la terre. Ses deux fils entrèrent dans un lac et y furent changés en deux dragons bleus. Aussitôt la pluie se mit à tomber. Pour ce motif on donna à Lu le titre de Ying-shan-tze, « maître, chef du sacrifice, répondant aux prières ». On établit des sacrifices en son honneur et l'on posa son image sur l'autel. Au bord de l'eau profonde où les deux jeunes gens s'étaient précipités, on éleva séparément un autel aux dragons. Siuen-tsong, au temps Siuen ta (1426), fonda, près de ces lieux, un monastère d'une grande étendue et éleva les deux dragons en grade. Au printemps et en automne on leur offre un sacrifice.

La première année de Ho-ti des Han (89 P. C.), pendant une forte pluie, un dragon bleu tomba au milieu du palais. L'empereur le fit bouillir et donna à chacun de ses officiers une cuiller de la soupe faite de cette façon. (V. le *Yin-shù-i-ki.*)

Le temple de l'esprit du Dragon blanc se trouve au mont Yung-shan [1]. Il était d'abord au sommet de la montagne. Mais Tai-tsong des Songs, au temps Tai-ping-hing koue (976), le transporta à Tsao-hiang, au midi des monts.

Shen-tsong, la neuvième année Ki-ning (1077), le fit de nouveau transférer au nord. Kao-tsong, la vingt-neuvième année Shao-hing (1160), le qualifia de « temple spirituel et pur ». Hiao tsong, la quatrième année Kieu tao (1168), donna à la reine-dragon (*Long-mu*) le titre de Hien-Ying fu-jin, « épouse glorieuse, répondant aux vœux ».

On ne tarda pas à multiplier ces appellations honorifiques. Ce fut, pour le

[1] A 30 lis au nord-ouest de Su-tcheu-fu.

roi-dragon : « prince bon, vertueux, brillant, généreux, bienveillant, spirituel, riche en biens », et pour la reine-dragon : « épouse illustre, juste, bonne, conciliante, sainte, vertueuse ».

Sous Ngan-ti des Tsin orientaux, au temps Long ngan (397-402), une jeune fille du nom de Mao-shi rentrait chez elle au déclin du jour. Il commençait à pleuvoir. En ce moment elle rencontra un vieillard qui lui demanda où demeurait sa famille; il la fit attendre chez lui pour lui faire éviter la pluie. Quand elle quitta, le matin, la demeure du vieillard, elle se trouva enceinte.

Son père et sa mère, irrités, la chassèrent de chez eux. Elle alla mendier sa nourriture dans le voisinage. Après une année révolue, elle mit au jour une boule de chair qu'elle jeta dans l'eau; mais la boule se transforma en un dragon blanc. Celui-ci vint se mettre devant sa mère comme s'il voulait lui dire quelque chose. La jeune femme effrayée tomba par terre.

Aussitôt le tonnerre éclate, les éclairs brillent, une obscurité profonde se répand, le vent s'élève, la pluie tombe avec force. Après un certain temps, l'orage cesse, le beau temps renaît. Alors le dragon blanc monte lentement sur le sommet de la montagne, jette un rapide regard autour de lui et retourne au lieu où il était né. Là il voit sa mère étendue morte sur le sol; il la regarde un instant, puis s'élève et disparaît de la terre.

Les gens du canton enterrèrent sa mère avec pompe en ce même endroit que l'on appelle encore la demeure du dragon (sa maison); on y a établi un lieu de cérémonies sacrées, et depuis lors on vient consulter le sort [1] en cet endroit qui a engendré un dragon blanc, comme dit le peuple. On a élevé un temple au plus haut point de la montagne, à Tchang Sha fou des Hu-nan.

Chaque année, le 18 du troisième mois, le dragon y revient pour se rappeler sa mère. Dans la décade qui précède, le Khi du ciel devient froid et glacé, les quatre montagnes distillent la pluie. Le dragon se montre; parfois il étend son corps de dix pieds, il se cache ou se montre au haut des montagnes. Parfois il est petit comme un lézard et prend la forme que l'on a représentée dans son temple. La grande chaleur, le vent, le tonnerre et la

[1] Ou : on y consulte le sort pour savoir où il faut établir un lieu de sacrifice.

pluie, l'eau fertilisante qui se répand sur la terre sont les produits de son action et l'attestent.

A Ying-tcheou-fou, il y a un temple du roi-dragon, et l'on y fait des sacrifices au prince-dragon [1] Tchang, à 30 lis à l'est du chef-lieu. Quand on y demande de la pluie, il l'accorde immédiatement.

Le préfet de Su shih des Songs dit dans un mémoire que Tchang Kong est désigné dans le temple par le nom de Lo-sze.

Le roi-dragon, dans le culte populaire, est compté comme un personnage unique; mais les auteurs chinois l'ont multiplié. Il y en a chez eux tantôt neuf, comme les rois Nâgas de l'Inde, tantôt, et plus généralement, huit, sans plus et sans qu'on sache pourquoi.

Le Tuk-Shu-Ki-su-lio énumère ces huit personnages royaux et les appelle *Pa-pu-long-wang-shen,* « les esprits des dragons des huit classes », ce qui pourrait bien plutôt désigner les classes entières que leurs chefs.

Leurs noms sont du sanscrit; transcrits ou bien traduits, ce sont :

1° *Tien-long* (Deva nâga), Nâga du ciel;

2° *Yai-tchai,* Yaksha;

3° *Kien-ta-po,* Gandharva;

4° *O-seu-lo,* Asura;

5° *Kia-leu-lo,* Garuda (d = l);

6° *Kinnolo,* Kinnara;

7° *Mo-heu-lo-kie,* Mahôraga, grand roi des serpents;

8° *Jin-fei-jin-teng* (hommes qui ne sont pas des hommes), Rakshais [2].

Le Miao-fa-lian-hoa-king nomme à leur place Nanda, Upananda, Çâkya râjâ et les autres rois du Nâgapûra, et le Hoa-Yen-king en compte dix autres encore dont les noms ne nous importent aucunement.

Le culte impérial réglé par Kang-hi et Kien-long donne une place au dragon dans les cérémonies officielles.

Chaque année, au printemps et en automne, on sacrifie à l'esprit du dragon noir de l'abîme. On demande au sort le jour propice, et l'empereur

[1] Long-kong.

[2] Ce mot désigne ordinairement les Kinnaras, mais ici ils doivent avoir ce sens.

délègue un de ses officiers pour présider aux offrandes. (Voir le *Rituel impérial,* que je publierai prochainement.)

Au mois médial des mêmes saisons, on sacrifie au *Yü yuen shan long shen,* c'est-à-dire « à l'esprit du dragon du mont de la source de jade », ainsi qu'à « l'esprit du dragon des marais qui s'élève au ciel en plein jour ». Le même jour que pour le précédent.

On y joint tous les esprits des dragons « bienveillants, secourables, développant la vie, le dragon chef de la capitale (King) et tous les esprits des dragons spirituels, intelligents, généreux, bienveillants ». (Voir l. XV, 12 à 15.)

§ VIII. — Pe-hu-shen.

L'esprit du tigre blanc.

Le tigre est aussi, auprès des Chinois, en réputation de nature *surnaturelle.* Il joue un grand rôle dans les histoires merveilleuses, et les conteurs chinois n'hésitent pas à le faire paraître dans le ciel. Aussi, l'on ne doit point s'étonner qu'il soit doué d'un esprit dont les auteurs ne nous font point connaître le vrai caractère. Il leur suffit, comme d'habitude, d'accoupler des mots sans se préoccuper de la possibilité logique de les unir.

Or donc, d'après le *Shen sien tong kien,* il y avait à Fong-long, dans les régions de l'ouest, un esprit du tigre blanc qui aimait à boire du sang humain. Chaque année, les gens du pays allaient lui sacrifier un homme pour l'apaiser et prévenir ses ravages.

Tchang-tao-ling, devenu *Tchen jin,* ou saint, ayant appris ce fait, vint intimer à ce méchant démon d'avoir à cesser ses cruautés. Aussitôt l'esprit disparut et on ne le revit plus jamais.

Le tigre a encore d'autres propriétés que celles d'avoir un esprit. Témoin ce fait rapporté au livre XXX, f° 37 : Un tao-she vint présenter à Hien-tsong des Tangs une pierre précieuse carrée, qui sert d'ornement aux tigres. On la trouve dans les gorges des grandes montagnes. Quand on la brosse avec du poil de tigre, elle projette un éclat extraordinaire.

En outre, le tigre en lui-même est un animal d'une nature supérieure,

l'expression la plus pure du principe actif yang. Il vit mille ans, et à 500 ans il devient blanc. Ses griffes, la cendre de sa peau brûlée forment des talismans d'un grand pouvoir. Le tonnerre est sa voix ou du moins suit la marche des tigres célestes, comme la pluie celle des dragons, etc. (Voir le *Shen sien,* t. X, et le *Kuang-po-wu-tchi.* Cfr. Mayers, I, 184.)

§ IX. — Les génies célestes des contes populaires.

Les hagiographes chinois, grands faiseurs de contes et de légendes, ont peuplé le ciel d'une foule de personnages dont un certain nombre ne sont connus que des lecteurs de leurs ouvrages, et les autres ont pénétré dans les croyances populaires, ou tout au moins dans les racontars des bonnes gens, sans qu'on y ait introduit autre chose que quelques traits des plus maigres.

Nous n'avons ni ne pouvons avoir l'intention de les énumérer tous; il nous suffira d'en indiquer quelques-uns parmi les principaux, ainsi que les explique le *Khai-yuen-i-tze-tang* et le *Yeou-hio-kong-tse.*

1. Le premier est une femme que l'on appelle *Tsing-niu,* « la jeune fille de couleur d'azur », ou *Su-ngo,* « la belle fille pure, simple ». Mais les uns font de ces noms ceux de deux personnages différents, tandis que d'autres les confondent.

Pour les premiers, *Tsing-niu* est l'esprit de la gelée blanche, et *Su-ngo* celui de la lune. Nous suivons la seconde version. Notons seulement, quant à l'autre, que Su-ngo est « la femme dans la lune ».

Tsing-niu, ou « la femme bleue », est l'esprit du givre ou de la gelée blanche.

Selon Hoei-nan-tze, elle apparaît le troisième mois de l'automne et descend avec la gelée blanche et la neige. C'est une *Yü-niu,* ajoute le commentaire *tchou,* c'est-à-dire une des nymphes célestes, pleines de grâce et d'élégance, qui servent de dames d'honneur à la reine mère de l'Occident *Ssi-Wang-mu,* ou gardent les régions célestes.

C'est l'esprit du ciel qui régit la neige et la gelée blanche. Elle a établi son palais dans la lune, où elle se promène à loisir. Sur la terre, elle fut

Tchang-ngo, femme secondaire du prince Y [1]. Un jour, elle déroba le breuvage d'immortalité à son époux, qui l'avait reçu d'un alchimiste tao-she qui l'avait fabriqué. Elle fut ainsi élevée au ciel. En son domaine lunaire, elle habite avec plus de dix autres, revêtues d'habits éclatants et d'une ceinture d'azur. Elles montent à cheval sur le soleil. Autour d'elles, les phénix folâtrent; elles dansent sous les lauriers. (Voir le *Khai-yuen-i-tze-tang.*)

La gelée blanche est un produit de la lune; *Tsing-niu* l'y garde et la soutient tant qu'elle ne la laisse pas tomber volontairement sur la terre.

Hoei-nan-tze raconte, en embellissant la chose, que Tsing-niu se réfugia dans la lune pour échapper aux poursuites du prince son époux, et que là, elle fut changée en une grenouille, dont les Chinois croient voir la forme dans l'astre des nuits. Selon plusieurs, c'est ce monstre qui avale la lune quand elle subit une éclipse.

2. Le maître des nuages (Yün-tze) est *Fong-long* (prospérité brillante).

L'esprit de la neige est Kong-lu.

Les nuages sont le khi des montagnes et des rivières. Le khi de la terre, montant, forme les nuages; celui du ciel, descendant, engendre la pluie.

D'après Hoei-nan-tze, le dernier mois du printemps, Fong-long sort de sa retraite pour produire la pluie.

Sous les Tang, Siao Tchi-tchong était juge de Hong-tcheou. Un jour, il voulut aller à la chasse; mais les ramasseurs de bois mort virent que tous les animaux avaient péri.

Il demanda ce que cela voulait dire; on lui répondit : « Si vous voulez que Kong-lu fasse descendre les nuages, priez-le deux fois de soulever le vent, et il fera un temps tel que vous ne pourrez plus sortir ».

En effet, le soleil ne brillait point encore, et le vent et la pluie s'étaient levés avec une telle violence que Siao-tchong ne put quitter sa demeure.

[1] Ce prince vivait au XXII[e] siècle A. C., sous l'empereur Tai-kong, contre lequel il se révolta et auquel il enleva tout le nord de la Chine. Il régna sur les provinces usurpées pendant vingt-sept ans et mourut de la main de son ministre Han-tcho, qui le tua par jalousie. Le prince Y pouvait lutter avec son assassin au tir à l'arc, et ce dernier voulait être sans rival.

3. L'esprit de la région de l'est s'appelle *Tai-hao* [1].

Il monte les nuages [2] et préside au printemps, en *Kia-yi* [3]. Il est en rapport avec le bois; le bois brille, fleurit au printemps. La couleur est bleu-verdâtre. C'est pourquoi le Ti du printemps s'appelle l'empereur vert.

L'esprit de la région du sud s'appelle *Tcho-yong* [4] (aux vapeurs favorisantes). Il siège dans les régions lointaines et préside à l'été, en Ping-ting. Il est en rapport avec le feu, le feu brille surtout en été. Sa couleur est rouge. C'est pourquoi le Ti de l'été s'appelle l'empereur rouge.

L'esprit de la région de l'ouest s'appelle *Ju-shäo* [5] (qui recueille les fruits de la moisson). Il habite Tui et préside à l'automne, en King-sin. Il appartient au métal. Le métal brille en automne. Sa couleur est le blanc; c'est pourquoi le Ti de l'automne est appelé l'empereur blanc.

L'esprit du nord s'appelle Kiuen-moh [6], il se tient en Sun et commande à l'hiver en Yin-kuei. Il appartient à l'eau. L'eau brille en hiver. Sa couleur est le noir. C'est pourquoi le Ti du nord s'appelle l'empereur noir.

Le centre, en Wu-ki, appartient à la terre. Sa couleur est jaune. C'est pourquoi l'empereur du centre est l'empereur, le *Ti* jaune.

Kong-tze, répondant à Keng-tze, disait : Le ciel a cinq éléments, l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre. Chacun, à son temps, transforme et compose pour produire tous les êtres achevés. Leurs esprits sont les cinq Tis.

Les anciens rois, à leurs différentes générations, changeant de titre qualificatif, suivaient pour cela les cinq éléments. Ainsi les éléments régissaient le commencement et la fin de toutes choses; avant leur naissance, ils constituaient leur nature convenable à chacun.

[1] C'est le titre dynastique du légendaire empereur Fu-hi, le premier des fables chinoises. Plus loin il est appelé *Ken-jui*.

[2] Ces termes et les suivants analogues sont les signes des kouas se référant aux éléments.

[3] Ces noms et les suivants sont ceux des termes du cycle décennal accouplés le premier avec le deuxième, le troisième avec le quatrième et ainsi de suite. Mais le cinquième et le sixième, occupant le milieu de ces termes, sont réservés au centre. Ce cycle, dont les termes n'ont aucun sens, sert, avec un autre, à supputer les années, les mois, etc.

[4] Fils de l'empereur Tchuen-hu, le cinquième des empereurs légendaires.

[5] Fils de Shao-hao, quatrième de cette liste.

[6] Frère du précédent. Ce nom signifie « l'obscur silencieux », l'abîme céleste.

De cette manière Tai-hao (Fu-hi) s'associa le bois; Yo-ti (Shennoug), le feu; Shang-ti, la terre; Shao-hao, le métal, et Tchuen-hu, l'eau.

Les éléments assistent Shang-ti; c'est pourquoi on les appelle les cinq tis.

Voici encore une autre explication des titres indiqués à la page 179.

L'antique Shao-hao eut quatre fils appelés Tchong, Kai, Kia et Hi. Il fit Tchong, Ken-Jui; Kai fut Ju-shao; puis il fit Kia et Hi, Hiuen-moh. Le fils de Tchuen-hu, nommé Li, fut Tcho-yong, et celui de Kong-Kong, nommé Ku-long, devint Heou-tou [1]. Ils eurent ainsi des fonctions en rapport avec leurs capacités. Vivants, ils étaient des princes de premier ordre; morts, ils furent des esprits élevés. On pourrait les appeler les cinq Tze, mais pas les cinq Tis.

Le commentaire Gan ajoute que tous ces noms sont des titres de fonctions (I, f° 32).

4. *Fei-lien* (qui examine en volant) est le régent de l'astre *Khi.* Il va comme un oiseau et aussi vite que le vent lui-même. Il a un corps de cerf et une tête de passereau. Il a des cornes, une queue de serpent, et sa peau est rayée comme celle d'un léopard.

Il en est qui donnent à l'esprit du vent de nom de *Fang-tao-tchang,* les voies des régions célestes brillantes, et disent qu'il réside dans l'astre *Khi.* Or, le maître de cet astre (khi-pe) est le régent du vent (fong-shi).

La lune a un cocher qui s'appelle *Wang-shu* (qui regarde au loin tranquillement); il va devant et fait aller les chevaux. *Fei-lien* suit et fait avancer le char par son souffle.

5. L'esprit des eaux s'appelle Ping-i (qui se répand comme un coursier).

On le nomme aussi Yang-heou (le prince du Yang). D'après le Shuo-wen, Ping-i était fils de Hiuen-yuen ou Hoang-ti. En son vivant, il fut magistrat-chef des eaux; après sa mort, il devint esprit des eaux. C'est pourquoi on l'appelle Shui-i et aussi Wu-i (l'émetteur des eaux).

« Le réservoir des eaux est le palais caché de Ping-i » (*Tchi-pik-fu*).

6. Un homme de Hoa-Yang, raconte le *Wu-tchi,* le jour Shang-yung du

[1] Voir page 181, ligne 6, et l'article de *Heou-tou* ci-dessus.

huitième mois, ayant voulu passer le Ho, s'enfonça dans les eaux et y trouva la mort. Le Tien-ti le reconnut prince du Ho (Ho-pe) et lui donna le titre de Yang-heou.

7. L'esprit des mers s'appelle *Hai-jo* (conforme à la mer), et l'œil des mers s'appelle *Wei-liu* (la demeure du fond).

8. L'esprit du feu s'appelle Tcho-yong et aussi *hoei-lu* (qui rend la prospérité). D'après le Huang-sze, au temps de Fo-hi il y avait un certain Tcho-yong qui habitait à Tcheng. Comme il gouvernait l'élément du feu, il reçut le nom de Tchi-ti ou de « l'empereur rouge ». Les âges postérieurs ont fait de ce titre celui du fonctionnaire présidant au feu. A ceci le *Wang-kua-ji-hing-she* ajoute que Tcho-yong, dans la région du midi, conduit au fouet les dragons de feu, qu'il a un étendard de feu, qu'un feu brillant y fait resplendir le rouge du ciel. Le soleil fait ses révolutions au loin, sans jamais quitter la terre; il y est comme le feu au milieu d'un fourneau rayonnant. Le feu qui brille dans l'immensité obscure est *Hoei-lu*. Or, *Hiuen-ming* est l'esprit de l'eau et *Hoei-lu* est celui du feu.

9. Le tonnerre a reçu de la même façon deux auxiliaires venus du globe terrestre. L'un est Lü-ling, qui est l'esprit du tonnerre lancé sur la terre. En son vivant il était un sujet du roi Mou-wang de Tcheou. Il s'était rendu célèbre par la rapidité de sa marche, ce qui lui valut l'honneur d'être, après sa mort, chargé de lancer les carreaux fulminants. Les formules magiques contiennent souvent ces termes : « rapide comme Lü-ling ».

D'autre part, les mots *lü-ling,* sous les Tsins et les Hans, servaient à signifier « porter un édit, un décret ».

L'autre lieutenant du tonnerre est une femme que l'on appelle Ho-shang, et qui conduit le char de la foudre. Selon le Seu-shen-king, elle se montra, pour la première fois, sous le roi Mou-tsong de Tsin, sortant d'une chaumière terrestre, ce qui prouve assez l'invention tardive de ce personnage, puisque Mou-tsong régna de 345 à 362 et que l'événement arriva au milieu du temps Yong-ho, c'est-à-dire vers 351 P. C.

Au milieu de la cité du tonnerre, il y a un esprit qui s'appelle *Siai-shen* (l'immortel reconnaissant), qui vole partout, surveillant tout. Il a un corps de cerf, une tête d'oiseau, avec des cornes, une queue de serpent, des raies

comme un tigre. C'est l'esprit du vent. Il se transporte ordinairement aux coins de la constellation du Van.

C'est lui qui excite le vent et ses sifflements. Quand le feu du tonnerre se forme, le vent se soulève.

La cité du tonnerre a encore un autre esprit qui s'appelle Hu-ho.

A Ping-tcheou, Yü-shen (l'esprit de jade) vit un jour l'endroit où le feu du ciel prend flamme. Il y avait là un pilier au haut duquel étaient écrits ces trois mots : *Sie-shen-ho,* « feu de l'esprit Sie ». C'est que ce dernier est l'esprit de la cité du tonnerre.

Mais en voilà assez certainement sur ces êtres fantastiques. Passons à un autre tableau de cette longue galerie.

DEUXIÈME PARTIE.

LES IMMORTELS.

Cette deuxième partie traite, comme nous l'avons dit, des êtres humains élevés au-dessus de leur condition et transportés dans les hauteurs célestes d'où ils protègent les hommes restés sur la terre. Ils se divisent en deux catégories de très inégale contenance : les immortels proprement dits et les saints.

Nous traiterons d'abord des premiers, et parmi ceux-ci nous devrons distinguer les patrons ou protecteurs de certaines classes sociales, auxquels on a élevé des autels, que l'on fête régulièrement, et les immortels vénérés par le peuple sans être l'objet d'aucun culte déterminé.

Comme ces notions sont familières à nos lecteurs, nous ne nous y arrêterons pas. Notons seulement qu'au nombre des immortelles, il en est une qui appartient à la classe des anciens génies préchinois, à celle des patrons de classe et même aux divinités bouddhiques. C'est Kuan-yin, dont il sera question plus loin, et qui a encore ceci de plus extraordinaire, qu'elle est également des deux sexes.

CHAPITRE PREMIER.

§ I. — Sien-jin.

Des Immortels en général.

Qu'est-ce qu'un Sien-jin ou un immortel? Les caractères qui le représentent signifient « homme (*jin*) habitant les montagnes ». Mais ce n'est point là la signification adéquate de cette expression. Le *Shi-ming* la définit de la manière suivante :

Être vieux et ne point mourir s'appelle *shen*. Le shen est transporté (hors du monde humain), et alors il vit dans les montagnes.

L'homme devenu shen parfait semble mort, mais il ne meurt point vraiment. Son corps, mort en apparence, est transformé et délivré des conditions de la vie présente. Il est mort et il a une forme extérieure, un corps semblable à ceux des vivants. Il est mort et ses pieds, ses membres ne deviennent point bleus, sa peau ne se ride pas, l'éclat de ses yeux ne s'obscurcit pas, ne s'efface point. Il est mort et revit. Il n'a point encore été enseveli et son cadavre a disparu. Ses cheveux sont tombés et son corps vole dans l'espace.

De tous le cadavre disparaît. Si cela arrive en plein jour, ils s'élèvent au plus haut point du ciel. Si c'est à minuit, ils restent en bas. Si c'est vers le matin ou le soir, ils vont être les régents des régions souterraines. Telles sont les différentes descentes de ceux qui ont atteint le Tao [1].

Les immortels ont deux chefs, l'un homme, l'autre femme; car il y en a des deux sexes. Celui des hommes réside à l'est. C'est pourquoi on l'appelle

[1] Voir le *Tsih-S'ien-lu*.

Tong-Wang-Kong. Celui des femmes habite à l'ouest, et par conséquent s'appelle *Ssi-Wang-mu* [1]. Ces deux êtres vénérables originaires (Yuen tsun) sont les père et mère du Yin et du Yang, le fondement, la source du ciel et de la terre. Ce sont eux qui, par les transformations convenables, produisent toutes les intelligences et entretiennent toutes les espèces.

Le sage qui s'est élevé et peut voler dans l'espace commence par monter au ciel. Il se présente d'abord à Ssi-Wang-mu, puis va visiter Tong-Wang-Kong, et de là monte au sommet de la cour des trois Ts'ings [2].

Tong-Wang-Kong a pour titre d'honneur *Pen-Kong* (le prince-fondement, racine des êtres), et Ssi-Wang-mu a pour nom familier *Kin-mu* (la mère d'or). Ils habitent l'abîme secret et silencieux, formé, selon la loi originaire, par le khi condensé. Toujours tranquilles et sans action, désirant révéler le chemin du devoir et diriger les actes salutaires, ils transforment et donnent la vie aux êtres. Donnant la vie et la transformation depuis la fleur de l'est [3] jusqu'au khi ordinaire, ils produisent ainsi Pen-kong. Régissant le yang et le khi qui le concilie (avec le Yin), ils font mouvoir le principe régulateur à l'est [4].

Par les transformations qui vont de la fleur de l'ouest au khi des choses surnaturelles, ils engendrent Kin-mu. Le nom de famille de celle-ci est *Heou-shi.* Sa place au sacrifice est du côté de l'ouest.

Avec Tong-Wang-kong, elle régit également les deux khi ou principes

[1] Le chef-roi de l'est et la mère-roi de l'ouest. Les termes qui désignent leur position ne sont pas les mêmes. Pour le roi, c'est *tchu,* chef; pour la reine, c'est *tsong,* ancêtre originaire.

[2] Dans l'Introduction de ce livre nous avons donné l'explication de ce terme. Ici il s'agit plutôt de la description du royaume des Immortels, de son origine, que nous reproduisons des livres chinois.

Il n'est pas besoin de faire observer que ces idées appartiennent à certains taoïstes et sont en dehors des conceptions générales reçues en Chine. D'après le Su-wen-hien-tong-kao, Wang-kong a pour premier nom *Ngai* (jeune), et pour second, *Kiun-ming.* Ssi-wang-mu a pour premier nom *Hoei,* et pour nom de famille *Yang.* Elle siège au coin nord-ouest des monts Kuan-lun. Elle mourut le jour Ting-Tchao. On l'appelle aussi *Wen-kin,* la dame (belle-sœur) bienveillante. (Voir *Su-wen-hien-tong-kao.*)

[3] Les deux fleurs représentent les deux khi ou substances composant les êtres.

[4] Voir le Shen Tchouen.

primordiaux. Ils entretiennent le ciel et la terre, ils nourrissent et règlent tous les êtres [1].

Le Tong-Wang-kong a encore pour nom d'honneur *Yu-Hoang-kiun* (le prince auguste, joyau précieux). Il habite au milieu de la région des nuages. Les nuages pourpres lui forment un dais qui le couvre; les nuages bleu-grisâtres forment le sol (où son trône est posé). De jeunes immortels se tiennent près de lui formant sa cour. Des jeunes filles, comme des pierres précieuses (*Yü-niu*) [2], répandent des parfums devant lui.

Les jeunes gens et filles qui ont acquis le Tao sont inscrits pour faire le service près de lui.

Ssi-Wang-mu a son siège dans les Monts Kuan-lun, comme il a été dit. Il occupe mille lis. Son palais a douze étages de jade. A sa gauche se tiennent des jeunes filles immortelles; à sa droite, des jeunes gens ailés. Les jeunes filles qui ont acquis le Tao et sont parvenues au rang des immortelles, y ont toutes des fonctions.

Ssi-Wang-mu a neuf fils [3] qui portent le nom de Hiuen-seu (excellent dans le monde mystérieux); tous sont d'une droiture parfaite. Elle a aussi vingt-trois filles que l'on appelle *Yü-ki* (reines de pierre précieuse). Elles sont *Yü-hoa-fu-jin* ou épouses de fleurs de nuage.

Mais ce sont là encore des êtres de nature céleste. Le premier humain devenu immortel est Li-pa-pé [4], homme du pays de Sha, qui vécut 800 ans sous les dynasties Hia-Shang et Tcheou. Après quoi, il se remit encore en marche et fit 800 lis. C'est pourquoi les gens de l'époque l'ont appelé Li-pa-pe [5]. On lui a donné aussi comme nom d'honneur Tze-Yang-Tcheng-kiun (le prince juste, brillant, pourpré).

Quelquefois il se cache dans les forêts et les montagnes, d'autres fois il vient dans les marchés ou va pratiquer la vertu dans les flancs du mont

1 Voir le *Tsih-shen-luk.*
2 *Ibid.*
3 Plus littéralement le neuvième fils, la vingt-troisième fille. Mais cela peut-il être?
4 Voir le *Tsih-shen-luk* et le *Shen-sien-tchuen.*
5 C'est-à-dire huit cents lis.

Hoa lin (forêt de fleurs) [1]. Au temps de Mu-Wang des Tcheous, il habitait le mont *Kin-tang* (salle d'or [2]). Connaissant les dispositions de Tang-Kong-fang de Han-tchong [3] et n'ayant point rencontré de maître éclairé, désirant d'ailleurs recevoir de l'instruction, il se mit au service de la famille Kong-fang. Mais tout à coup il se produisit en lui une maladie mauvaise. Son corps en était tout accablé; il répandait une odeur telle qu'on ne pouvait approcher de lui. Il dit alors à Kong-fang : « J'ai une maladie de telle nature que pour la guérir il faudrait qu'un homme léchât mes plaies. Kong-fang le fit faire par trois de ses servantes. Mais cela ne le guérit point. Il dit alors à son maître qu'il devait le lécher lui-même. Celui-ci le fit mais sans avancer la guérison. Li-pa-pe voulut alors être léché par sa maîtresse, l'épouse de Kong-fang, qui le fit sans plus de succès. Il demanda en conséquence 3,000 Hous [4] de bon vin pour s'en laver le corps, pensant être guéri par ce remède. Kong-fang fit verser ce vin dans un grand vase où le malade prit un bain. Aussitôt il fut guéri et son corps devint comme une graisse dure et forte, sans aucune cicatrice. Il alla annoncer le succès à Kong-fang, en lui disant : « Me voilà vraiment immortel; votre seigneurie est réellement pleine de bonté, et elle en a donné la preuve. Votre seigneurie est vraiment digne d'enseigner. Il est temps maintenant de lui communiquer les formules, les doctrines secrètes qui lui permettront de disposer du monde. Tout ce que votre seigneurie a fait et fait faire pour me guérir est peu de chose auprès d'un si grand trésor ».

Or donc, par un seul des volumes du *Tan-King* [5] il donna à Kong-fang une beauté extérieure et une joie du cœur parfaite. Kong-fang alors s'enfonça dans les défilés des monts Yu-tai [6]. Là il composa les médicaments magiques

[1] Cette montagne, située au Sui-tcheou-fou du Kiang-si, a 70 lis dans le sens du nord-est.
[2] Au Tcheng-tou-fou du Sze-tchouen. Voir le Ming-yi-tong-tchi.
[3] Han-tchong-fou au Hue-ssi.
[4] Mesure de 6 peks ou teous, mesures de 10 pintes.
[5] Le livre sacré du *tan*, qui enseigne à faire le *tan* ou breuvage d'immortalité, extrait du cinabre rouge.
[6] Dans le Pao-king-fou au Sse-tchuen. Ce nom signifie « aux nuages ».

qu'il avait appris à fabriquer dans le Tan-King. Cela fait, l'immortel qui l'avait servi le quitta [1]. Mais lui-même devint immortel.

Voilà comment les Chinois exposent l'origine des immortels lorsqu'ils veulent faire croire à l'existence de ces êtres surnaturalisés et favoriser les fables taoïstes. Mais l'histoire nous apprend que cette croyance et les pratiques qui s'y rattachent parurent au jour pour la première fois, sous *Ts'in Shi Hoang-ti,* le grand empereur ennemi des lettrés et destructeur des Kings.

Ce puissant autocrate, ayant soumis la Chine entière à son pouvoir et réuni les six États qui la divisaient aux derniers temps des Tcheous, ne trouvait devant lui aucun obstacle à ses désirs. Cependant une chose lui manquait encore, la perpétuité de la vie. Le puissant Hoang-ti savait qu'il mourrait un jour. Alors, pour gagner sa faveur en secondant ses ardents désirs, les fang-shi ou magiciens imaginèrent de lui faire croire qu'ils possédaient le moyen de prolonger sa vie indéfiniment et de le préserver de la mort. Mais il n'aboutit qu'à mourir peu après à Sha-Kien. Il avait alors 37 ans. Ce fait est resté gravé dans la mémoire du peuple chinois.

Aussi Li-fan, répondant à Hien-tsong des Tangs [2] qui consultait son entourage sur la question des esprits et des immortels, disait :

« Shi Hoang-ti des Tsin et Wu-ti des Han ont cherché le commerce des immortels. Tai-tsong [3] a appris des bonzes de l'Inde les breuvages qui doivent prolonger la vie. Ils n'ont fait que précipiter leurs maladies. C'est l'avertissement que les temps anciens donnent à notre âge ».

Ainsi Shi-Hoang-ti était réputé le premier qui eût cherché l'immortalité.

Nous avons vu que le premier immortel avait d'abord vécu huit cents ans de la vie ordinaire. L'histoire officielle des Song (Song-sze) nous donne d'autres détails à son sujet.

Tchen-tsong-sin [4], désireux aussi d'acquérir l'art des opérations magiques,

1 Voir le Shen-sien-tchuen et le Ming-yi-tong tchi. Tang-kong-fang était de Tsh'ing-ku, y est-il dit; il fut annaliste de l'État l'an 2 *keu shi* (701 P. C.). Un jour il rencontra un saint homme qui lui apprit à faire les médicaments magiques.

2 De 806 à 821 P. C.

3 Des Tangs, 627 à 650.

4 De Ying-shing-hien au Honan, occupait une fonction sous Tai-tsong des Songs.

se mit au service de Li-pa-pe qui se disait âgé de 800 ans. Mais malgré tout ses soins, toute son application, il ne put réussir.

Précédemment on nous disait que ce même magicien avait également 800 ans au temps des Hans de l'ouest, à la fin de l'époque dite Ku-sèh (8 P. C.). Sous Tai-tsong il eût donc dû avoir 1700 ans.

On voit combien ces conceptions ont peu de fondement dans la tradition et jouent un rôle peu important dans la religion de la nation chinoise.

§ II. — Les cinq vieillards (Wu-lao) et Ssi-wang-mu.

Lorsque la terre fut formée, elle eut cinq hautes montagnes et ses cinq régions (nord, sud, est, ouest et centre), et sur chacune de ces cinq hauteurs naquit un vieillard.

Les noms de ceux qui occupent les quatre extrémités sont : *Sui-tsing-tze* (essence de l'eau), au nord; *Tchih-tsing-tze,* au sud; *Mu-kong,* à l'est, et *Kin-mu* [1], à l'ouest. Ce dernier nom est, comme on le voit, une appellation de Ssi-wang-mu. Le Shen-sien-tong-kien raconte longuement la naissance merveilleuse de ces quatre personnages et décrit leurs formes extraordinaires. Ainsi *Tchih-tsing-tze* apparut tout à coup volant du sud. Tout son corps était rouge (kong); ses cheveux couleur de chair flottaient épars; son corps était couvert de feuilles rouges de cinamme cousues ensemble. Il tournoyait comme la flamme. Avant même qu'on eût pu l'interroger, il déclara qu'il était Tchih-tsing-tze, habitant paisiblement au milieu des pierres et des arbres bruissants. Appelé par le bruit du tonnerre, il était venu recevoir les ordres célestes. Pendant ce temps. un autre personnage arrivait, volant, de l'est. Il était de couleur bleue, d'une stature élevée et noble... Mais Kin-mu manquait encore : Mu-kong dit : « Quand le ciel et la terre s'ouvrirent, il vint de la fleur de l'est, une substance vraie, le Khi du yang. Transformée par le pouvoir suprême, elle produisit un être sur la mer de jaspe, au môle des esprits; et de la fleur de l'ouest arriva la substance khi du yin, merveilleuse, claire et profonde. Ainsi transformée, elle

[1] L'Essence rouge, le Prince des lois et la Mère d'or.

engendra *Kin-mu* qui a établi son siège d'esprit au parc du mont Kuan-lun; tranquille, calme, silencieuse par nature, elle est l'incarnation du tao, entièrement conforme au principe originaire. Mais elle n'est point encore apparue.

Ces mots n'étaient point encore achevés que Kin-mu arriva. Tous les yeux se dirigèrent vers elle. Elle avait une queue de léopard et des dents de tigre, ses cheveux flottaient en désordre; elle portait un collier de perles, une brillante ceinture, un long tablier, etc. Elle venait des nuages où elle reposait... Puis survient un cinquième personnage, *Hiuen hiuen shang pu,* « l'homme supérieur de l'empyrée obscur », qui est « l'ancêtre du tao, le *Tai-hu* » ou « grand-vide », le « sous-principe ». Tous se prosternent devant lui avec mille salamalecs, etc. — Mais cela n'appartient pas à la religion.

Notons seulement que longtemps après, à la suite de prodiges opérés pour le développement des êtres entre ciel et terre, Pen-Kong fut proclamé *Tong-wang-kong,* « le prince roi de l'est » ou *Tong tcheng wang,* « le roi légitime de l'est », et *Kin-mu* fut honorée du titre de *Ssi-wang-mu,* la mère royale de l'ouest. Mais auparavant leurs deux substances mêlées avaient engendré neuf fils et cinq filles.

Au livre VII, f° 9 r, nous voyons une de ces filles qui joue admirablement du luth. Nous y apprenons que les neuf fils habitent avec leur père; et les cinq filles avec la mère, aux monts Kuan-lun. Leurs noms y sont indiqués, *ming* et *tze.* La plus jeune monte un dragon blanc et se promène ainsi à volonté d'un bout de la terre à l'autre. Elle joue au tir-au-pot avec Tong-wang-kong.

Dans la suite des temps, Ssi-wang-mu apparaît à différentes reprises. Ainsi au livre IX, f° 3, le roi tcheou Kong (946-934) raconte qu'il a vu la nuit Ssi-wang-mu descendre du ciel et l'emmener avec lui dans son char; ce qui lui annonçait une mort prochaine. En effet, le lendemain matin, Kong-wang mourut.

Comme dernier écho des traditions concernant la grande Mère royale, nous reproduirons ce qu'en dit le conteur de fables qui a nom Lo-pi. Voici ses paroles auxquelles nous ajouterons les courts renseignements que le *Lie-shen-tchuen* nous donne quant à ses parèdres et lieutenants Tong-wang-kong et Li-pa-pe.

Ssi-wang-mu réside aux pays déserts et obscurs de l'Occident. Le Ta-tai-li, au livre San Tchao, rapporte ces paroles de Kong-tze : Jadis Ssi-wang-mu offrit à l'empereur Shun un tube de jade blanc et une carte terrestre. Les Annales des immortels, *tsui sien luk,* racontent que sous Hoang-ti, elle envoya un messager traîné en son char par un cerf blanc, offrir une carte de la terre ; sous Shun elle envoya présenter un anneau de jade blanc et une carte terrestre, puis un tube de jade blanc au moyen duquel il pouvait harmoniser les huit vents.

Yao et Shun, au moyen des flûtes de jade qu'ils obtinrent par leurs prières, surent établir la concorde entre les esprits et les hommes.

La septième année de Shu-wang, la Mère royale de l'ouest vint dans l'empire du Milieu et fut l'hôte du souverain ; mais elle ne dépassa pas les terres des Jongs de l'ouest.

Enfin, la sixième année Ta-Li (de Tai-tsong des Tangs 772 P. C.), elle se servit des Jongs occidentaux pour renouveler son présent ; comme les Shi l'indiquent (voir la section IX *init.* des Yü-lün du Lu-sze), Ssi-wang-mu est la Kin-mu ou Mère d'or du mont Kièou-ling-tai-miao-kuei, ou « des neuf esprits et de la grande merveilleuse tortue ». Elle habitait d'abord dans l'île des Perles, au pays des génies, dans le monde céleste des pierres d'azur, en cette île qu'entoure l'eau *Tsui-shui* ou des Martins-pêcheurs. On l'appelait aussi la terrasse du grand vide, des neuf brillantes tortues.

Son premier siège, son premier palais était au mont des Tortues, à l'ouest de la montagne du Printemps. Sa capitale est aux portes des monts Kuan-lun. Là est l'antre du vent. Là, sur un terrain large de plusieurs milles, s'élèvent un palais de jaspes à neuf étages, au milieu de fleurs de corail.

Le quartier principal est écarlate et verdâtre. Le quartier rouge, qui est à gauche, est entouré par le lac des Perles ; celui de droite, par l'eau des Martins-pêcheurs. Sous la montagne est un gouffre d'eau d'une profondeur extrême, aux vagues immenses. Il compte dix mille shangs, un char volant ne pourrait y atteindre.

A l'extrémité du chemin de jade est le palais céleste, très élevé, verdâtre, d'un jaspe pur, séjour perpétuel des neiges. Le quartier aux soies rouges est entouré de tentures de couleurs variées, portant des figures de lunes pleines,

de fleurs, de tigres, etc. A gauche se tiennent les jeunes filles immortelles; à droite, les jeunes gens ailés.

Les plafonds comme les pavés sont ornés de pierres précieuses, etc., etc. (Voir le *Ssi Wang-mu tchuen.* Cf. le Sze-lei-fu, XXV, *Niu-shen.*

Enfin, d'après le *Livre des monts et des mers,* Ssi-wang-mu habite le mont *Yü* ou de jade. Elle a une forme humaine, mais une queue de léopard et des dents de tigre. Elle a une voix puissante qui fait retentir les abîmes. Cette voix ayant été entendue du *Ssi-lao* ou « vieillard, chef de l'ouest », il vint près d'elle et ils s'unirent dans les montagnes. L'El-Ya donne au royaume de Ssi-wang-mu le nom de *Sse-huang* (les quatre décrets). Le *Shang-shu-tu-tchuen* nous apprend en outre que l'empereur Yu reçut d'elle des pierres de jade bleu qu'elle lui apprit à polir. Mais, dit *Kuo,* le commentateur, les dire des auteurs chinois diffèrent à tel point que je renonce à les recueillir.

§ III. — Tong-Wang-Kong (le prince, roi de l'est) et Li-pa-pe.

Tong-Wang-Kong avait pour nom d'honneur *Kiun-ming,* « le prince qui s'illustre », et reçut le *hoei,* titre posthume, de *gai,* « jeune homme ».

Lorsque le monde était encore désert, que nul être vivant ne l'habitait encore, il se produisit extérieurement par sa puissance surnaturelle et vint régner sur la mer de jaspe [1]. Là, dans la région des esprits du firmament, en sa nature immobile, plongé dans l'immensité obscure, en modelant la substance, il forma tous les êtres et domina le Yang, le principe d'harmonie et celui de l'ordonnance rationnelle de toutes choses, *li.* Il fit tout cela dans la région de l'est. C'est pourquoi il est appelé le Prince, roi de l'Est.

Celui qui, ayant obtenu le tao, devient immortel, monte et descend du ciel à la terre, voit où il règne.

Aux jours Ting-mao ils viennent sur une terrasse d'où l'on peut

[1] La région éthérée. Ceci complète ce qui est dit à la page 187.

contempler l'espace, et remontent au ciel parmi les immortels. Celui qui s'élève au ciel, commence par saluer le Tai-Kong, puis va vénérer la Kin-mu ou Mère d'or; il passe de là dans la région de la fleur de l'est, où il reçoit sa mission, il monte à travers les neuf sphères célestes, pénètre dans les trois *tsings,* s'incline devant le Grand Maître (Tai-shang) et alors contemple le premier principe *Yuen-tchi.*

Au commencement de la dynastie des Hans, les enfants chantaient, en jouant dans les chemins :

Portant la robe bleue, il monte à la porte du ciel,
Il salue Kin-mu, vénère le Tai-kong.

On ne sait pas de qui il est fils; aussi ceux qui viennent le vénérer l'appellent le Prince, roi de l'Est, le jeune homme de jade.

Li-pa-pe.

Cet immortel était de Shou; il habitait les monts Yang, la colline des cinq dragons. Il vécut huit cents ans sous les dynasties Hia, Shang et Tcheou. Quand il se mettait en route, il faisait 800 lis; c'est pourquoi on l'appela Li-pa-pe ou Li huit cents. Quelquefois il se cachait dans les montagnes et les forêts, d'autres fois il se montrait dans les villes et sur les marchés. Puis il allait faire du feu dans une caverne des montagnes pour préparer le tan. Quand il y eut réussi, il retourna à Shou.

Au temps de Mou-wang de Tcheou, il habitait le mont Kin-tang. Les gens de Shou le virent sous diverses dynasties. On l'appela *Tsze-yang-tchin-kiun,* « le prince juste du yang rouge ».

§ IV. — Kuan-Yin.

Génie de la bonté.

Le personnage actuel de Kuan-Yin est formé du singulier assemblage de deux conceptions bien différentes d'origine et de nature, puisque l'une appartient à la Chine, l'autre à l'Inde bouddhique.

C'est le Boddhisattwa Avalokiteçvara confondu avec l'un des génies des peuples préchinois de l'empire du Milieu, ou l'une des créations multiples du Tao-sheisme, ou quelque génie local d'origine indéterminable. Il est probable, comme on l'a déjà dit maintes fois, que lors de l'introduction du culte d'Avalokiteçvara en Chine, les propagateurs du bouddhisme ou leurs nouveaux adeptes cherchèrent à identifier ce nouvel objet de dévotion avec quelque ancien sujet de la vénération du peuple, afin d'en rendre le culte plus facile à propager et à accepter.

La preuve en est dans la différence des personnages qui, outre des attributs assez distincts, ont jusqu'à des sexes différents, et dans la correspondance assez inexacte des mots d'Avalokiteçvara et Kuan-Yin, qui ne se ressemblent que par le premier composant *Avalokita-kuan ;* le second, *içvara,* maître, souverain, n'a aucun rapport avec *Yin,* son, voix. Il est vrai que les Chinois ont parfois décomposé le mot hindou en *Avalokita-svara* [1], *svara* répondant à *Yin ;* mais il n'est guère probable qu'ils aient ignoré à l'origine le vrai sens de ce nom, et commis à son égard une erreur involontaire.

Il est plus vraisemblable qu'ils ont découvert ultérieurement un moyen d'identifier étymologiquement les deux noms par la subtilité philologique qui substitua *svara* à *içvara.* Il y a cependant à cette opinion une objection qui empêche de la regarder comme certaine. *Yin* (R. 180) ne signifie pas « prière, supplication », mais « son, ton musical », et aussi « ordre, réplique ». En outre *Kuan,* « regarder », s'applique très mal à des sons, des voix. On ne regarde pas un bruit, et *Kuan-yin* forme une expression qui n'est point du tout appropriée au génie de la langue chinoise. Il semblerait au contraire qu'il eût fallu un nom interprété de cette manière pour produire cet assemblage quelque peu hétéroclite des idées de « regarder » et « son, voix ». On peut répondre, il est vrai, que Kuan-Yin avait primitivement un autre nom, vraiment chinois, que son identification avec Avalokiteçvara lui a faire perdre; mais c'est là une hypothèse sans aucun appui dans les faits; elle n'est pas impossible, mais rien de plus.

[1] Ils ont toutefois bien compris le sens d'*içvara* qu'ils ont rendu par *tse tsai,* indépendant, maître souverain. Mais ceci peut n'être venu qu'après.

Enfin Kuan-Yin personnifie la pitié, la compassion, la bonté secourable pour les misères humaines, et cette conception, toute bouddhique, ne semble guère appropriée au génie religieux des anciens Chinois. C'est, au contraire, la qualité essentielle du Bouddha, une vertu que les bouddhistes du nord ont figurée par différents personnages, les divers Boddhisattwas, Avalokiteçvara, Manjuçrî et Mâitreia. Aussi n'est-il point étonnant que les Hoshang chinois aient identifié Kuan-Yin tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces saints hommes. Si les Chinois en ont fait une femme, ils ont agi de même quant au génie du foyer et d'autres encore. Rien d'étonnant donc qu'ils aient donné ce sexe à la personnification de la pitié, de la clémence.

Nous ne voyons, du reste, percer nulle part les traits d'une légende de provenance vraiment chinoise [1].

L'origine et la date de l'introduction du culte de Kuan-Yin dans l'empire des Fleurs nous sont entièrement inconnues. Il est d'autant plus difficile de s'en faire une idée exacte que les Chinois lui attribuent les origines les plus variées et les plus différentes. Il n'en est pas deux, pour ainsi dire, qui soient

[1] M. De Groot voit dans le nom de Miao-shen, celui de la divinité chinoise primitive, mais toute l'histoire de cette merveilleuse jeune fille est exclusivement bouddhique. Certains détails de son histoire, seuls, sentent le toa-sheïsme : *Miao-shen* n'est qu'une imitation de *Manjuçrî* ou de *Suçrî*, *Subhadrâ*, noms de femme très communs.

Shi-kiu tchang est le *Grhapati*, chef de maison (tchang) Anâthapi*nd*aka, qui avait acheté du prince Jêha un jardin planté de bambou dont Bouddha fit un de ses lieux de plaisance. Anâthapi*nd*aka est un qualificatif signifiant « qui ne conserve pas même un pain tant il fait l'aumône »; le nom de ce personnage était *Sudatta* ou *Sudâna*, « le bon donneur ». *Shi-kiu*, qui donne largement aux besogneux, est une traduction de ce nom. *Tchi-shu-yun* est une translation de Jêtavana-vihâra, le jardin de la forêt de Jêta. *Tchi* y remplace Jê (djê). Le royaume de Ku-ku, ou royaume isolé de bambous, rappelle le jardin de bambous dont il est ici question. Le royaume de *Pi-kue* ou *Bi-kue* rappelle les *Bhikshu* (pâli Bhikku) ou ascètes mendiants du bouddhisme.

Miao tchuang, nom du père de Kuan-Yin, signifie « aux pousses brillantes, splendides ». C'est l'interprétation du mot sanscrit *Subhadravyûha*, réputé par les auteurs chinois comme roi d'une contrée du nord. C'est un écho des légendes bouddhiques. Plus tard les Chinois l'ont identifié avec Tchuang-Wang, qui régnait en Chine en 696 A. C. Son épouse Pe-shin, mère de Kuan-Yin, est la Viçakha ou Vaiçakha hindoue, matrone pieuse, qui fit un Vihara pour Bouddha. Le mont Po-to ou Pu-to est originairement le Pôtala, au nord des bouches de l'Indus, et siège des ancêtres de Çakyamûni. Les Chinois l'ont transporté sur les côtes de Chine.

parfaitement d'accord. La plupart, du reste, suivant le système habituel des hiérographes chinois, s'amusent à l'identifier, par des avatars divers, avec différents personnages réels ou imaginaires, selon la fantaisie du moment. Ils ne lui attribuent même pas tous le même sexe [1]. Il serait impossible de reproduire ou même de recueillir tout ce qui en a été dit. Nous devons nous borner aux explications des principaux historiens et commentateurs.

Voici d'abord ce que rapporte le *Hiang-shan-pao-kiuen :*

Au temps où vivait Ka-ya [2], il y avait à l'ouest des monts Seu-ni [3] un royaume du nom de Hing-lin [4], d'une étendue de 18,000 lis. C'était au temps appelé Miao-tchuang [5]. Le roi avait pour nom de famille *Po,* et pour prénom *Kie.* Au commencement de la vingtième année de son règne, tous ses sujets, qui l'avaient en grand honneur, le priaient de se constituer empereur. La reine, son épouse, appelée Pao-te [6], avait le même âge que lui. Ils pratiquaient constamment la vertu, la charité et rendaient à tous mille services considérables. Mais ils n'avaient point d'héritier; ils avaient seulement trois filles qui s'appelaient : l'ainée, Miao-shu; la seconde, Miao-yin, et la troisième, Miao-shen. Il leur désigna à chacune un époux. A Miao-shu, un magistrat civil, à Miao-yin, un officier. Mais Miao-shen, arrivée à l'âge de 19 ans, ne désirait pas se marier; elle alla à Long-shu-hien du Jo-tcheou, au monastère bouddhique, pour s'y faire bonzesse. Cet établissement contenait alors cinq cents bonzesses. La supérieure de cette maison assigna à Miao-shen les fonctions les plus pénibles dans la cuisine.

Lorsque l'Esprit du foyer se rendit auprès de Shang-ti, il donna ordre aux trois Kuans [7], aux cinq Yos [8] d'envoyer, chacun selon ses fonctions, les huit

1 Les uns en font originairement un homme; d'autres, une femme, ou bien un homme devenu femme dans une métamorphose.

2 Kâçyapa.

3 Les mêmes que les Kuan-lun cités plus haut. Seu-ni est le nom que leur donnent les Tao-she. Voir le *Mu-Tien-tze-tchouen, kuan-lun kao.*

4 C'est-à-dire la forêt de la prospérité : *Çrîvana.*

5 Nom de règne.

6 A la vertu éminente.

7 Voir plus loin la nature de ces esprits.

8 Les monts sacrés. Voir plus loin.

esprits-dragons [1] pour commander aux six ting et aux six Kia [2] d'aller en hâte au monastère bouddhique aider la jeune religieuse dans ses travaux, et les exécuter à sa place.

Cela fait, il enjoignit au vieux dragon de la mer de l'est de se tenir dans la cuisine et d'y ouvrir le puits, aux animaux habitants des montagnes d'apporter du bois à brûler, aux oiseaux qui volent dans l'espace de la fournir de végétaux comestibles. Miao-shen était ainsi à l'aise et contente dans le monastère.

Le roi, irrité de ce que sa fille y restait et ne revenait point, envoya deux de ses vassaux à la tête d'une troupe de soldats mettre le feu à la maison et la détruire.

Miao-shen fit sa prière, puis elle tira de sa chevelure son épingle de bambou et se piqua dans la bouche de manière à saigner fortement.

Tout à coup le ciel fit tomber une pluie de couleur rouge; le feu s'éteignit, la fumée cessa.

Le roi, ayant appris ces choses, s'irrita davantage encore; il envoya ses soldats saisir et amener Miao-shen garrottée. Puis il la fit conduire au lieu d'exécution pour être écartelée *ad formidinem vulgi*.

En ce moment Bouddha entoura sa chevelure d'un grand éclat. Cependant le couteau et le glaive se brisèrent; alors l'exécuteur lui serra la gorge avec la corde de son arc et la fit mourir.

Tout à coup arriva un tigre féroce qui s'approcha du cadavre, l'emporta dans sa gueule et l'emmena dans une forêt de pins noirs. Miao-shen, dans le monde des ombres, rendit la vie et la liberté à mille fois dix mille âmes captives. Yen-wang (Yama) lui ordonna alors d'aller au lieu où était resté son cadavre. Elle s'y trouva au milieu d'âmes devenues esprits et reçut des pêches d'immortalité. De là elle alla au mont Hiang (près de Tcheng-siu-hien au Hoei-tcheou) où, vivant cachée, elle se livrait à la mortification des sens.

Neuf ans après, le roi Miao-tchuang expia son crime; il fut atteint d'une maladie purulente et fit chercher partout des remèdes. Miao-shen, ayant pris

[1] Voir ci-dessus l'article des dragons.

[2] Les esprits des jours et des ans portant ce nom, d'après le *Lao-kiun-lu-kia-tcheou-t'ou*.

la forme d'un vieil immortel, ascète de Bouddha, vint l'assister, le soigner des mains et des yeux, baignant ses plaies, enlevant le pus, préparant les médecines. Grâce à ces bons soins, le roi se guérit promptement et recouvra la santé. Aussitôt après Miao-shen, emmenant avec elle les personnes de sa famille et des gens de la cour, les conduisit au mont Hiang pour y entrer dans une bonzerie.

Bouddha lui donna alors mille bras, mille yeux, et lui conféra, comme récompense, le titre de Boddhisattwa[1], à la grande bienveillance, à la parfaite compassion, d'une science que rien ne surpasse, qui sauve des maux et des difficultés, attentive aux cris, aux prières de ce monde.

Tel est le récit de ce livre. Une version différant uniquement dans les détails nous est donnée par le *Tchong-hoei-tsong-shen-ki.* Ici Kuan-yin était primitivement un homme; elle devint femme par suite d'une métamorphose. Voici cette version abrégée :

Kuan-yin était le troisième fils de Shi-kin-tchang du Tchi-shu-yun au royaume de Kuku (en Tartarie). Il s'appela *Ku-shen* dans une de ses métamorphoses. Elle naquit comme telle au royaume de Pikue. Son père était le roi Miao-tchuang dont le nom de famille était Po et le nom privé Kie. La mère s'appelait Pe-shin.

Se trouvant sans héritiers, ils allaient prier au monastère du mont Hiang, le pic de l'ouest[2]. Mais comme le roi avait le goût du meurtre, le Maître du ciel (Tien-ti) lui refusa un héritier et lui donna des filles. La troisième fut Miao-shen qui, pour les motifs donnés précédemment, se retira dans un monastère bouddhique. Les mêmes circonstances accompagnent et suivent ce fait : colère du père, incendie du monastère arrêté par une pluie provoquée par la prière et le sang versé de la jeune fille qui se mord le doigt.

Mais ici c'est l'Esprit de la terre, *Tu-shen,* qui joue le rôle de Bouddha et obtient de Yu-ti[3] un éclat qui entoure le cadavre. Un tigre envoyé du ciel vient également l'enlever et va le porter dans une forêt de sapins, et

1 Boddhisattva, saint bouddhique devenu parfait en vertu, attendant au ciel sa dernière transformation en Bouddha.

2 Le Hoa-shan au Shen-si.

3 L'empereur de jade. Voir ci-dessus *Yü-hoang-shang-ti.*

Yun-kiun envoie un jeune homme portant une bannière pour le recevoir et lui faire honneur.

Shen alors vit tous les esprits captifs de l'Hades, dans des prisons de fer, portant des cangues d'airain, mal nourris, amaigris et dans des cellules isolées. Il y avait ainsi plus de huit mille trous.

Yun-kiun ordonna aux captifs d'aller faire escorte et condoléance à Miao-shen jusque dans la noire forêt. Ils la conduisirent ainsi jusqu'au milieu de la mer au sud du royaume de Yue, au pic Po-to [1] des monts Hiang.

Là elle vécut neuf ans de la vie des ascètes, puis alla guérir son père en appliquant sur ses ulcères sa main et son œil gauches qu'elle s'était coupés. Après quoi, elle amena sa famille au monastère. Elle s'éleva alors avec le Po-to jusqu'au ciel, et Yu-ti, suivant le placet de Lao-kiun, lui donna les titres d'honneur de très compatissant, très bienveillant Boddhisattwa, délivrant des peines et des difficultés, pieux [2], au cœur spirituel, attentif aux voix du monde. Il la fit en outre chef du mont Po-to.

Il fit de son père Miao-tchuang-wang un serviteur immortel, en qui le bien triomphe (ou qui sait triompher); sa mère Pe-shin devint le Bodhisattwa *Khiuen-shen* [3]. Sa sœur aînée Miao-tsing fut ainsi le Boddhisattwa *Ta-shen-wen-shu* [4], et la seconde, Miao-Yin, le Boddhisattwa *Ta-shen-pu-hien* [5].

Cette même légende se trouve avec des détails plus complets, plus précis, dans le *Nân hai Kuan-yin tsuen tchouen* [6], dont M. De Groot a donné le contenu aux pages 188 et suivantes de son ouvrage sur les fêtes d'Emoui. Voici les traits principaux particuliers à cette relation. Se voyant sans héritier, la reine Pao-te conduit son époux au mont des Fleurs, *Hoa-shan,* parmi les hauteurs de l'Occident, pour y prier une divinité puissante, à laquelle on ne recourt jamais en vain. La naissance de trois filles ayant été le fruit de ces hommages, la cadette, arrivée à l'âge de 19 ans, pressée de se marier,

[1] Dans l'île de Poto, à l'est de Tchu-san, où les bouddhistes s'établirent en 915 P. C.

[2] *Nâm-wu,* mots sans signification, représentant le sanscrit *Nâmo.*

[3] Qui exhorte au bien.

[4] Très bonne, supérieure en art.

[5] Très bonne, à la vaste sagesse.

[6] Tradition complète relative à Kuan Yin de la mer du Sud.

refusa d'abord, puis supplia son père de ne lui faire épouser qu'un médecin, afin de contribuer avec son époux au soulagement de l'humanité. Son père irrité la fit chasser dans le parc pour y mourir de faim. Mais au lieu de cela, elle se retira au monastère bouddhique indiqué ci-dessus. Son père l'en fit arracher et donna des fêtes magnifiques au palais pour lui rendre le goût des plaisirs. Voyant ses desseins échouer, il ordonna de la décapiter. Vains efforts; la mort de la jeune fille arriva, comme on l'a vu dans la première version. Ici, toutefois, c'est en rêve qu'elle fut transportée dans les enfers, et là, le salut des âmes captives s'opéra par la puissance de ses prières et de ses bénédictions.

Miao-shen, réveillée, ne savait où aller, lorsque Bouddha vint au-devant d'elle et lui dit de se rendre au mont Po-to pour y vivre dans un monastère. Comme le voyage devait être très long, Çâkyamûni lui donna une pêche céleste qui devait la préserver de la faim pendant un an, et la rendre immortelle après cela.

Mais la fatigue la prit et ses forces défaillantes ne lui permirent plus d'avancer. Alors la planète Vénus ordonna au Génie protecteur du Po-to de se transformer en tigre et de porter la jeune fille jusqu'au monastère. Ce qu'il fit. Miao-shen y passa neuf ans dans la contemplation. Après quoi elle fut reconnue comme plus élevée en sainteté que tous les Bouddhas; tous les génies mâles et femelles se réunirent pour la placer sur un trône de lotus et la proclamer Bouddha parfait. On lui donna un disciple, dont elle éprouva le dévouement invincible. Elle en acquit bientôt un second dans la personne d'une petite fille du roi-dragon des mers; puis un troisième qu'elle délivra des filets des pêcheurs, alors qu'il se promenait dans les ondes, sous la forme d'un poisson.

Notre légende raconte ensuite la maladie du roi Miao-tchuang et sa guérison par les soins de sa fille. Celle-ci, venue sous la forme d'un vieux bonze, avait déclaré que pour le guérir, il fallait l'œil et la main d'une de ses proches; après quoi elle s'était retirée. Les ambassadeurs du roi, cherchant partout ces objets introuvables, vinrent sans le savoir au monastère de Miao-shen, et celle-ci, sans hésiter, leur donna son œil et sa main gauches. Mais cela ne servit qu'à guérir le côté gauche du monarque. Il envoya conséquemment

chercher de nouveau un œil et une main, et Miao-shen sacrifia ce qui lui restait. Mais à la cour on reconnut les membres de la princesse à une tache qu'elle avait à la main gauche. Transportés de reconnaissance, le roi et la reine se rendirent au monastère pour rendre grâce à leur généreuse enfant. Après mille obstacles suscités par les mauvais génies, obstacles vaincus par la puissance de Miao-shen, le couple royal arriva au monastère et y vit là princesse assise sur un trône, sans yeux ni mains. Profondément touché et repentant, le roi s'écrie qu'il voudrait lui rendre ses membres à tout prix. Aussitôt les mains et les yeux reprennent leur place, et Miao-shen lui apparaît saine et intacte. Alors, profondément émus, le roi et la reine renoncent au monde et entrent dans un monastère.

Telles sont les principales relations de la vie de Kuan-Yin, dont la source nous est inconnue. Les livres chinois contiennent en outre une foule de traits épars concernant son culte, ses attributs, ses images, les faveurs que l'on a obtenues d'elle ou qu'elle peut accorder en général. Impossible de tout reproduire; nous nous arrêterons seulement à ceux qui ont quelque importance et que nous présenterons réunis en un sommaire.

Comme on l'a vu plus haut, certains auteurs disent Kuan-Yin originaire du royaume de Hing-lin. D'autres le font naître dans le Pi-Koue; d'autres encore dans le Jo-lai.

Les uns en font une jeune fille ou une belle dame, pour d'autres c'est un jeune homme qu'ils représentent sous les traits d'un moine bouddhique. Même variété quant à sa personne. Nous la trouvons tantôt la troisième fille du roi Miao-Tchuang, tantôt la fille aînée de ce même roi, nommée Miao-Yin, sans doute à cause de l'identité du second terme des deux noms, *Yin* [1]. Ailleurs c'est Pou, fils aîné héritier du roi Tchouen-lun [2], ou Pao-i (aux pensées, volontés excellentes), fils du roi *Wei-te* [3] (d'une vertu majestueuse) en un de ses avatars.

[1] Miao-shen s'appelait d'abord Miao-Yin, comme sa sœur; mais ce *Yin* est représenté différemment de l'autre, dans l'écriture.

[2] Qui fait tourner la roue; sanscrit *Cakravartin*.

[3] Nom imité de *Veda*. — Wei-te est honoré comme protecteur du bouddhisme.

Parfois on l'identifie à Kuan-tse-tsai [1]; d'autres fois on en fait deux personnages distincts. D'après le *Kuei-ki lui kao,* ce serait le Boddhisattwa *Pu-shun,* fils héritier du roi Tchuen-lun (Cakravartin), qui reçut le nom de Kuan-she-yin, parce que, pratiquant de cœur la doctrine de Bouddha, il aurait voulu délivrer tous les êtres de tous leurs maux [2].

Il résulte aussi de cette variété d'opinions qu'on représente Kuan-Yin de différentes manières, soit comme homme, soit comme femme ou jeune fille. Généralement toutefois, on lui donne les traits d'une jeune femme vêtue de blanc, à la chevelure flottante, à la large ceinture, portant un petit enfant du sexe mâle dans les deux bras, ou le tenant d'un seul bras ou bien à ses côtés. Souvent on voit près d'elle un jeune homme qui se prosterne devant elle et représente son disciple dévoué Tchen-sai; parfois aussi un poisson bleu ou une perle, rappelant, l'un et l'autre, ce trait de sa vie qu'elle sauva un de ses disciples pris par des pêcheurs dans leurs filets, et qu'elle reçut, pour ce fait, du Roi-dragon (*Long wang*) une perle qui brillait la nuit au point de lui permettre de lire les livres de la Bonne-Loi. C'est aussi parfois un livre qu'elle tient de la main gauche; le livre de cette loi merveilleuse. Près d'elle on place aussi un oiseau qui lui apporte son collier, ou un vase censé contenir la liqueur d'immortalité.

Les images de Kuan-Yin n'ont pas une origine bien ancienne. C'est seulement à l'époque de Li-pe-shi [3] que l'on commença à en fabriquer. Avant cela on n'en avait jamais entendu parler. Depuis lors chacun en fit selon ses idées propres.

L'empereur Hiao-Wu-Ti des Liu-Songs, voulant attaquer le royaume du Nord, avait nommé général des troupes envahissantes, Wang-hiuen-mo, (qui occupait une fonction à la cour depuis Wen-ti et alors que Hiao-wu-ti était prince impérial). Celui-ci, qui n'avait nullement l'esprit militaire, s'enfuit pendant la nuit. Pour ce fait il fut condamné à la décapitation. Mais

[1] Voir page 194, note.

[2] On trouvera encore ailleurs d'autres identifications que nous ne pouvons rapporter toutes. Citons seulement celle du *Kuan-she-yin-te-tai-shi-sheu-shvo-king*.

[3] Lettré de l'âge des Songs de la famille Liu, 420-477. Voir pour tout ceci le Lu-she de Lo-pi et le Nân-sze de Li-yen-sheu.

voilà qu'en songe il aperçoit un homme qui lui dit d'étudier le livre sacré de Kuan-Yin, enseignant ses vertus, ses merveilles, son culte ; moyennant quoi il échapperait à la mort. — Comment ferais-je bien cela? — dit le condamné. Sur quoi l'apparition lui apprit à connaître le bienfaisant génie. Le lendemain, jour fixé pour l'exécution, il continua son étude, et tout à coup l'ordre vint de ne point exécuter la sentence.

Jadis, au royaume de She-tze, entre les mers de l'est et de l'ouest, le roi nommé Wei-te (voir plus haut) n'avait point de fils. Étant allé dans son jardin, il fut ravi, hors de lui-même. En ce moment, à droite et à gauche, deux plantes se transformèrent et devinrent deux jeunes garçons. Celui de gauche s'appelait *Pao-i* et fut Kuan-yin. Celui de droite eut pour nom *Pao-shang* et fut *Te-tai-shi;* Kuan-she-yin devint plus tard Pu-kuang-kong-te-shan-wang-jo-lai, et Te-tai-shi fut Shen-shi-kong-te-pao-wang-jo-lai, c'est-à-dire « le roi Jo-lai des montagnes, à la vertu, au mérite d'un éclat immense », et « le roi Jo-lai, brillant, sachant aider les mérites et la vertu ». Jo-lai est le Tathâgata (i. e. parvenu au nirvâna) des bouddhistes, et désigne l'obtention de la perfection bouddhique. Aussi, d'après ce livre comme d'après le précédent, Kuan-yin est du sexe masculin et l'on pouvait le représenter comme tel; mais Wu-sheng des Tsi du nord (561-576 P. C.) trouvant ses statues mal faites et bariolées, en fit un corps de femme belle et noble de maintien; il éleva sa stature de plusieurs coudées et la fit représenter debout; c'est ainsi que Kuan-yin reçut un corps de femme. (Voir le Pe-tsi-shu-tsü-tze-tsai-tchuen.)

« A Lang-hai (ville dépendant du Tai-tcheou-fou au Tche-kiang), il y avait un temple de Tu-shi-kien. Après de longues années on le transforma en Tu-shi-i et l'on en fit une statue représentant une femme; depuis lors vint ce dire que Tchin-tze-gang et Tu-tze-mei préparent des époux, et ainsi on les honore comme des femmes. C'est pourquoi l'on pense que Kuan-yin a été primitivement un homme dont on a fait plus tard une jeune fille. » Ainsi parle le Liao-hoa-tcheou-hien-lu. Or, Tu-tze-gang était un individu du Tong-tchouen-fou au Sse-tchouen, fonctionnaire sous Wu-heou, vénéré après sa mort sous le nom de Tu-shi-kien; shi-kien était son titre de magistrat. Shi-kien, à une époque inconnue, fut changé par le vulgaire en shi-i (les dix sœurs ou tantes),

et de là ce personnage devint une femme à laquelle on donna un vêtement noble et magnifiquement orné. (Ainsi parle le Mang-tchai-pih-tan.)

On cite, comme premier auteur des images de Kuan-yin la miséricordieuse, Fan-kiang, qui vivait au IXe siècle P. C. et les fit en l'an Tai-tchong (de l'empereur Siuen-tsong, 847). A un corps ordinaire, il mit trente-six bras, tous égaux et disposés en bon ordre. Au mont Hiang du Jo-tcheou (Pao-fang-hien) on éleva une statue en argile de la grande Miséricordieuse. A Siang-yang au Hu-pe, on en fit une statue peinte; toutes selon une conception identique, où, malgré le grand nombre de bras et de mains, ceux-ci étaient placés à droite et à gauche en symétrie parfaite.

On représenta aussi Kuan-yin assise sur une pierre au milieu des eaux, revêtue d'une robe gracieuse d'une étoffe brillante, les cheveux flottants et tenant en main un glaive. Sous les cinq dynasties on orna sa robe de fleurs diverses. Li-pe-shi, dont il a été parlé plus haut, lui avait mis une large ceinture; « les gens grossiers de notre âge n'ont pas su l'imiter et ont mis au génie compatissant une ceinture étroite, de la longueur d'une fois et demie le corps. Liu-kuan-Wen du Shen-si la représente couchée sur une pierre, ce qu'on n'avait jamais fait ». (Voir le *Li-fang-shu-hua-pin.*)

On lui donna soit mille yeux et mille mains [1], soit deux visages et quatre mains, pour voir aussi bien par derrière que par devant, et agir dans les deux sens, soit quatre visages et huit mains pour lui donner vue et action de tous côtés. Parfois aussi elle a onze visages et trente-six bras [2].

Le lieu de sa naissance n'est pas moins incertain. Quelques auteurs placent le mont Hiang à l'ouest du Karakorum [3]; d'autres le mettent au Pao-fang-hien, dépendant du Jo-tcheou au Ho-nan.

On voit ici la double tradition, l'une hindoue, l'autre chinoise. La première nous ramène à Avalokiteçvara ou à Mâitreya; l'autre est d'inspiration chinoise. Si l'on pouvait déterminer leurs rapports chronologiques, on aurait un

[1] Voir plus haut. Cette conception est d'origine brahmanique. Brahma en a tout autant.

[2] Il est très remarquable que la plupart des bronzes lui donnent une physionomie qui n'est nullement chinoise; des yeux droits, etc.

[3] Longeant le Thibet. Le Chin Tsong-lin, pic des Oignons.

argument décisif pour ou contre l'origine indigène de Kuan-yin; mais jusqu'à présent cela n'est pas possible..

Le Yi-tsie-king-yin-i dit que Kuan-she-yin est un mot hindou et que le personnage désigné par ce nom était un disciple de Çâkya Buddha, ou, selon d'autres, une *Bhikshunî* ou moinesse mendiante, voire même un frère cadet du Bienheureux.

Lorsque le Hoshang Pata vint de l'Inde en Chine, dit le Kao-shang-tchouen, les gens voulurent converser avec lui. Comme il ne savait pas bien la langue du pays, il eut honte de se tromper et fit nuit et jour ses dévotions à Kuan-she-yin, le priant de lui inspirer les réponses aux difficultés, la solution des obscurités.

Aussitôt, il vit en songe un homme vêtu de blanc, portant un glaive et tenant levée une tête humaine. Cette apparition vint devant lui, et lui dit : Pourquoi êtes-vous affligé, inquiet? Pa-ta lui demanda de lui changer de tête ou plutôt de le métamorphoser. Mais le personnage mystérieux lui donna l'intelligence, et il sut parler la langue de Song. Il retourna alors à l'entretien demandé.

Wu-sheng aimait le vin et les jouissances sensuelles au delà de toute mesure. Mais son cœur troublé n'avait point de repos. Une maladie se déclara. Alors Kuan-yin se montra à lui sous la forme d'une belle femme; mais ses mauvais désirs portèrent son mal à l'extrême. Kuan-yin lui apparut de nouveau de la même manière; et comme cela ne faisait qu'exciter ses passions, elle chassa de lui le démon de la luxure.

Kuan-yin a aussi la réputation de délivrer les accusés qui, traînés en justice sans l'avoir mérité, ne savent point prouver leur innocence. S'ils l'invoquent alors, l'immortelle compatissante fera éclater cette innocence ou les arrachera aux mains des exécuteurs.

De même Tsü-i-tchi, sur le point d'être tué, récita les prières à Kuan-Yin; aussitôt la porte, fermée devant lui, s'ouvrit d'elle-même, et il échappa aux armes qui allaient le frapper.

Citons encore, en terminant, quelques traditions éparses.

D'après le *Liang-shu fu-nán tchuen*, au royaume de Fu-nân (sur la mer du sud du Jui-nân), le peuple pratiquait le culte de l'esprit du ciel (*Tien-*

shen) et en faisait des images de bronze. On lui donna deux visages et quatre bras, ou bien quatre visages et huit bras, chaque main tenant un objet, soit un enfant, soit un animal, soit le soleil et la lune, selon les fantaisies particulières. Sous les Liang, un grand nombre d'habitants de Fu-nan adoptèrent la doctrine de Buddha (et transportèrent leur divinité sur le terrain de la nouvelle religion). Ainsi l'esprit du ciel devint Kuan-she-Yin.

De son côté, le Liao-sze-li-tchi nous apprend que Tai-tsou des Liao visita le sanctuaire de la grande Compatissante du Yui-tcheou et y porta l'image de Kuan-Yin à la robe blanche; il y construisit un temple sur la montagne et consacra le génie à la blanche robe, esprit de la famille.

Suivant le Tsing-tsing Kuan-she-Yin-po-sa-shuo, on représente Kuan-Yin assise au milieu des fleurs, portant une robe de cinq couleurs, à genoux et joignant les paumes des mains, le visage tourné comme vers Bouddha et écoutant expliquer la loi du sauveur.

Près d'elle, on met la fille du ciel assise et les genoux pliés, comme sur une déclivité; des mains elle tient une coiffure de fleurs et est vêtue d'une robe blanche; elle regarde le Boddhisattwa (Kuan-Yin). C'est de là qu'est venu le jeune garçon que l'on pose vénérant Kuan-Yin. On avait pris la jeune fille à la robe blanche pour Kuan-Yin elle-même.

Ajoutons à tout ceci que Kuan-Yin est surtout honorée par les femmes, qui jeûnent à certains moments en son honneur et lui font des prières et diverses offrandes. Elles lui demandent la prospérité, la félicité domestique, la naissance heureuse des enfants, une postérité, etc. Il n'est pas jusqu'aux filles de mauvaise vie qui ne la réclament pour protectrice et vont la prier dans ses temples.

Par contre, les hommes ne s'en soucient guère et remettent à leurs épouses et filles le soin d'attirer sa protection sur leurs familles.

§ V. — Lao-tze ou Lao-Kiun.

Nous n'avons pas à nous occuper ici ni de la vie terrestre, ni des idées philosophiques du vieux docteur chinois. Ce qui nous importe uniquement, c'est le personnage mis sur les autels des tao-she et élevé à un rang quasi

divin. Il serait très difficile de déterminer le moment où cette élévation prit naissance; elle eut lieu certainement bien des siècles après la mort de celui qui en fut l'objet.

On se contenta d'abord de le loger au ciel, afin de pouvoir l'en faire descendre pour révéler à ses disciples l'un ou l'autre secret de l'alchimie. On lui donna de longs siècles d'existence, on lui fabriqua une légende merveilleuse. Puis, le Bouddha céleste ayant été annoncé et prêché dans l'empire chinois, les prétendus disciples de Lao-tze voulurent placer leur maître non seulement sur un pied d'égalité avec le *vénérable* venu de l'étranger, mais dans une position de beaucoup supérieure. Bouddha n'avait été qu'un homme en quelque sorte fait dieu; Lao-tze fut un dieu devenu homme, ou plutôt une parcelle de l'essence pure de l'Être ayant pris une forme spéciale.

Son origine est expliquée par ces deux principes :

1. Lao-tze est le khi du tao transformé et doué d'un corps. Ce khi, c'est le *li,* c'est-à-dire le principe rationnel qui fait que chaque être est ce qu'il est et doit être. Ce khi est flottant au-dessus, solide et comme congelé en dessous. C'est ce khi qui, en condensant ses parties flottantes, a formé un corps, et ce corps a été le maître des souverains ou le souverain maître. C'est lui également qui a formé tous les hommes qui ont constitué les avatars divers que l'on va énumérer.

2. La production du personnage de Lao-tze s'est faite par les opérations successives que l'on va lire.

Au temps du ciel primitif, avant que le ciel et la terre fussent séparés, que le Yin et le Yang fussent divisés et distingués, le monde était dans une obscurité profonde et l'espace immense sans lumière. Dans ce vide s'agitaient des milliers de Khi de nature pure, qui se transformèrent et prirent une forme merveilleuse, mais n'avaient point encore de principe personnel souverain. C'était « le mystérieux sans Shang-ti ». Il en sortit le *Tze-zhân-yuen-tchi-tien-tsun* ou « Honoré céleste principiel par soi-même », qui s'appela *Tien-pao-tchang-jin.*

D'autres Khi transformés constituèrent le *Tcheng-kiun* ou « Prince saint », premier souverain personnel de l'immensité. C'était le *Sha-yeou-shang-ti* ou « le Merveilleux ayant le Shang-ti ». Il s'appela *Hu-hoang-yü-nong-ta-tao-*

kiun, « le grand prince Tao » immense, de jade, auguste, contemplateur. Il fut *Ling-pao-tchang-jin* le juste, excellent, intelligent.

Par une nouvelle transformation des Khi de tao, naquit « le Prince saint du Chaos, le suprême honorable Shang-ti aux milliers de transformations, prince du cahos, de l'empyrée ». Il fut le *Shen-pao-tchang-jin*, le mâle excellent, spirituel.

De nouvelles transformations successives produisirent le *Ti-she*, le « maître des êtres souverains » ou « le souverain maître ».

Ce dernier personnage (qui représente le Lao-tze historique en sa source) eut de nombreux avatars et s'incarna un nombre énorme de fois, à tous les âges et sous toutes les dynasties.

Au temps de Hoang-ti, il fut Kuang-sheng-tze, le philosophe qui découvrit au souverain les mystères du Yin et du Yang ; sous *Shao-hao*, successeur de Hoang-ti, il fut le célèbre docteur Sui-Yin-tze descendu du ciel dans les montagnes pour enseigner le monde. Sous Tchuen-hu, il fut Tchü-sing-tze, auteur d'un livre révélateur des mystères de l'Être. Sous Ti-ko, il fut Lu-tu-tze, auteur du *Kuang-ting-king*. Sous Yao, il fut Wu-shing-tze qui vint dans les monts du Shan-si et donna le *Hiuen-te-king* ou « livre de la vertu mystérieuse ». Sous Yao, il fut Yin-shen-tze qui descendit au Ho-yang et prononça le livre Tao-te-king.

Sous Yu, il fut Tchin-hing-tze, qui descendit dans les monts Shang-shen du Shen-si et donna à Yü le Kieu-tchao-king ou livre des neuf cultures.

Au temps de Tang, le fondateur de la dynastie Yin, il fut Si-tze-tze qui descendit au mont Tsien et composa le livre de la longue vie, Tchang-sheng-king [1].

En 1428 A. C., sous Shan-keng des Shang, Lao-tze s'incarna dans le sein

[1] Notons que c'est là une version des avatars de Lao-tze ; une autre, moins suivie, lui donne les incarnations suivantes : sous les trois premiers Hoang-ti il fut *Hiuen-tchong-fa-she*, « le maître de la loi de l'espace immense ». Sous les trois derniers il fut *Kin-khiue-ti-kiun*, « le prince impérial de la porte d'or ». Les autres sont : sous Fu-hi : Tsio-hao-tze ; sous Shennong : Kieou-ling-hao-tze ; sous Tcho-Yong : Kuang-shen-tze ; sous Wen-Wang : So-yih-tze ; sous Wou-Wang : Yuk-sheng-tze ; sous Kang-Wang : Ko-shuk-tze ; sous les premiers Hans : Kueng-shi-kong ; sous Wen-ti : Ho-tu-kong. Dans Yue il fut Fan-li ; à Tsi il fut Tchi-i-tze, et à Wu : T'ao-tchu-kong.

d'une *Yü-niu*[1] (ou l'une des nymphes qui forment la cour de la Grande Mère royale de l'Occident) et vint au monde après être resté quatre-vingt-un ans dans le sein de celle qu'il avait choisie pour mère[2]. Il s'était formé son corps au moyen du Ta-yang. Cela dura jusqu'au règne de Wu-ting, en sa 34e année, 1358 A. C., le 15 du 2e mois.

Voici comment il vint au jour. La jeune nymphe était dans son jardin, elle tenait en main un tronc de prunier. Tout à coup le soleil, qui dardait sur elle ses rayons, engourdit sa pensée. Après un certain temps, l'essence éthérée se fit graduellement toute mince, descendit le long de la voûte céleste, se transforma en une étoile errante comme un joyau de cinq couleurs. Elle vint ainsi sur les lèvres de la jeune fille qui l'avala. Puis tout à coup son flanc gauche s'ouvrit, et il en sortit un enfant du sexe mâle et d'un aspect admirable.

Comme il avait les cheveux blancs, on l'appela Lao-tze. Son visage, brillant, avait la couleur de l'or; sa langue était belle et comme enveloppée de soie. Il avait les yeux grands et les oreilles longues; les dents serrées et la bouche carrée; le nez avait deux piliers, les oreilles trois ouvertures.

A sa naissance, neuf dragons vinrent émettre l'eau nécessaire pour le laver, et là où les dragons étaient sortis de terre, il se forma neuf puits.

Quand il fut lavé, il fit neuf pas et alla s'asseoir les jambes croisées sous un prunier. Là, montrant l'arbre, il dit : voilà ma famille[3]. Il prenait ainsi le nom de sa mère, attestant qu'il n'avait pas de père terrestre.

Aussitôt après sa naissance il se mit à parler; il sourit même et se mit en mouvement.

Tous le regardaient comme un prodige de mauvais augure et voulaient le jeter dans un fossé, mais le père de la Yü-niu, Ling-fei, ordonna de l'accueillir avec bonté.

[1] C'était une Yü-niu du *Hiuen-sha*, ou « monde obscur des mystères ». Son père s'appelait Ling-fei; son grand-père, Khing-pin. Elle descendait directement de Kao-t'ao.

[2] Elle avait 81 ans et n'avait point encore d'enfants. Lao-tze vint monté sur l'essence du soleil, se fit *Hiuen-hoang-tan-kieu*, entra ainsi dans l'appartement de la Yü-niu qui l'avala et conçut. Ce qui dura vingt et un ans.

[3] Qui s'appelait *Li* : ce mot signifie prunier.

Les neuf jours qui suivirent sa naissance, il eut neuf transformations. Le ciel lui donna un couvre-chef et un vêtement; ainsi il se couvrit lui-même et grandit; il devint haut de dix-huit pieds [1] : sa taille était celle d'un grand arbre. Il se mit à circuler au loin dans les montagnes et les marais.

Un jour il y rencontra le *Tai-yi-yuen-kiun* [2], qui lui confia les secrets des sciences occultes. Par leur moyen, il sut chevaucher dans le vide, s'élever dans l'espace, allant selon sa volonté.

Sous Wen-wang, il se nomma lui-même Wen-yi. On lui donna la charge de garder les archives. Sous Wu-wang, il fut sous-historiographe. Tchong-wang ayant succédé à son père, il abandonna son emploi et se mit à voyager dans les régions occidentales. Il alla ainsi jusque dans l'Inde, au royaume de Kia-wei-lo-yué [3].

La dix-huitième année de Kang-wang (1060 A. C.), il retourna au chef-lieu occidental des terres de l'est et reprit sa place antérieure. En 1040, il reprit la route de l'ouest, monté dans un char traîné par un bœuf bleu, et sortit de l'empire par la porte Han-kuan [4]. Il rencontra le gardien Yin-hi et s'arrêta longtemps auprès de lui.

Au commencement du temps où il était en fonction, il avait eu à son service un employé du nom de Siu-kia qu'il avait attaché à sa personne. Ils avaient fait accord pour un traitement de 100 tsiens, dont Lao-tze n'avait encore rien payé. Mais comme il se disposait à quitter le pays et que son secrétaire ne voulait pas le suivre, il lui présenta le compte du salaire qu'il avait gagné pendant les deux cents ans et plus qu'il avait été à son service. Cela faisait une somme de sept cents fois deux cent mille tsiens; jusque-là il avait toujours réclamé en vain son salaire. Il chargea quelqu'un d'en parler à Yin-hi, afin que celui-ci informât Lao-tze de sa demande. Yin-hi, tout effrayé, alla trouver le philosophe; celui-ci fit appeler son ancien secrétaire

1 Le Sse-ki-tcheng-i ne lui donne que 8 pieds.

2 Le prince originaire du Grand Un. C'est lui qui concilie le Yin et le Yang, qui dispose des esprits, qui suscite le vent et la pluie, monte neuf dragons et douze tigres blancs et dirige les immortels. (Voir Pao-lin-tze, t. I.)

3 *Kapilavastu*, capitale du royaume où régnait le père de Bouddha.

4 Près de Ling-pao-hien, au Ho-nan.

et lui dit : « Vous étiez jadis d'une humble condition et d'une famille pauvre; vous n'étiez pas homme à ce qu'on fît de vous un employé. Quand je vous ai pris à mon service, je vous ai donné le talisman de la vie pure du monde des mystères [1]. Ainsi je vous ai fait vivre jusqu'aujourd'hui; sans cela, vous eussiez dû mourir depuis longtemps.

» Maintenant je m'en vais au royaume de Ngân-si [2]. Après cela nous ferons notre compte en monnaie d'or et je vous payerai. Ne pouvez-vous pas attendre [3]? »

Et comme Siu-kia prétendait encore être payé, il lui étendit la bouche vers la terre : le talisman en sortit et tomba à terre. Privé du moyen de prolonger la vie, Siu-kia ne fut plus qu'un amas d'ossements desséchés. Yin-hi alors supplia Lao-tze de lui rendre la vie, le priant de lui permettre de payer le gage à sa place. Lao-tze rendit la pierre à son serviteur qui se releva aussitôt vivant. Yin-hi lui paya deux cents fois dix-mille tsiens et le congédia. Peu après, Lao-tze monta sur son char et s'en alla [4]. Arrivé aux Indes, il se rendit auprès de Tsing-sha, reine de Wei-Wei, entra dans son sein et y naquit comme Si-kia-wen-fo [5] (ou Bouddha).

Ce dernier fait n'est pas attribué généralement à Lao-tze : c'est une tentative spéciale faite par des Tao-she pour accaparer le fondateur de la religion bouddhique et gagner à leur cause tous les adeptes que cette religion s'était attirés dans l'empire chinois. Cela leur convenait d'autant mieux que les tao-she, qui n'avaient point un culte à eux, cherchaient à s'en créer un en imitant les disciples de Çâkyamouni.

Nous avons vu jusqu'ici le Lao-tze tel que les Taoïstes l'ont créé pour pouvoir le poser sur lès autels et en faire un rival triomphant du fondateur du bouddhisme. Il nous reste à exposer comment ce culte s'est formé et les honneurs principaux qui ont été rendus au philosophe divinisé.

[1] Le Tai-hiuen-tsing-seng-fou, au moyen duquel on peut prolonger sa vie.

[2] La Parthie, à 10,750 lis de Tchang-ngan.

[3] D'autres disent que Lao-tze avait voulu le garder près de lui dans ce nouveau voyage, mais que Siu-kia refusa nettement.

[4] Voir le *Shen-sien-tong-kien*, le *Shen-sien-Tchuen*, le *Tu-wai-hien-tong-kao*, etc.

[5] Voir le *Pa-hong-yéh-sze*, explication des huit liens ou devoirs.

Ce culte ne commença qu'au IIe siècle A. C., sous Hiuen-ti des Hans orientaux. La huitième année Yen-hi (156), le premier mois, l'empereur envoya un de ses officiers Tso-Kuan à Ku-hien [1], sacrifier à Lao-tze, et le deuxième mois, en été, il alla lui-même présenter des offrandes au Tcholong-tien. Hiao Yuen-ti des Liangs, le huitième mois de la troisième année Tcheng-sheng (553 P. C.), pria Lao-tze dans le palais du Long-kuang-tien. En ce moment, Ho, prince de Wei, s'avançait pour l'attaquer. L'empereur pria sans interruption le philosophe déifié, et l'ennemi se soumit à sa parole.

Sous les petites dynasties qui suivirent les Liang, les tao-she furent plus persécutés que favorisés. Wu-ti des Tsi du nord abolit leur culte, ainsi que le bouddhisme (vers 570). Tsing-ti des Tcheous du nord les rétablit et ordonna que la statue de Lao-tze, sous le nom de *Tien-tsun,* « honoré du ciel » (580-589), serait placée partout à côté de Bouddha, et tous deux regardant le sud, comme des empereurs.

Avec l'accession au trône de la dynastie Tang, la faveur revint complètement aux tao-she, et Lao-tze reçut de nouveaux honneurs.

Sous Kao-tsou, le premier du nom, le cinquième mois de la troisième année Wu-te (621), il vint un homme de Tsin-tcheou [2], nommé Ku-shen-hing, qui prétendait avoir eu une apparition sur le mont Siang-Kio [3]. Il avait vu un vieillard vêtu de blanc qui lui avait dit être Lao-Kiun en personne et lui avait enjoint de rapporter le fait à l'empereur, qui devait le considérer comme son ancêtre originaire. Kao-tsou, à cette nouvelle, ne manqua pas d'ériger un temple au divin philosophe, et alla l'y invoquer en lui présentant des offrandes.

Son second successeur Kao-tsong, la première année Kien-feng (666), vint à Ting-tcheou [4] visiter le temple de Lao-tze; pour l'élever en honneur il lui donna le titre de *Tai-shang hiuen yuen Hoang-ti,* « le très haut et vénérable empereur de l'empyrée ». C'est le même souverain qui fit comprendre le Tao-te-King parmi les objets d'étude pour les grades littéraires.

[1] A l'est de Lu-yi-hien, au Ho-nan. Lieu supposé de la naissance de Lao-tze.
[2] Actuellement Ping-Yang-fou, au Shan-si.
[3] A 30 milles nord-est de Yih-tching-hien, dans ce district.
[4] Au Ping-tcheou-fou du Ngân-Hoei.

En 684, Jui-tsong maria Lao-tze, ou plutôt, supposant que cet illustre empereur céleste ne pouvait être sans une impératrice, décerna à son épouse supposée le titre de *Yuen-tien tai heou,* « grande souveraine du ciel primitif », et fit mettre son image dans le temple de son époux [1].

Hiuen-tsong, de la même dynastie, la quatorzième année Kai-yuen, le neuvième mois (727), éleva Lao-tze au rang de *Hiuen-yuen-hoang-ti-siang-sheng-tchong-she,* « empereur vénérable du monde originaire, saint des premiers temps, docteur universel ».

Quinze ans après, le même souverain vit Lao-tze dans un rêve, et celui-ci lui enjoignit d'envoyer chercher son image qui se trouvait dans un temple à plus de cent milles au sud-est de la capitale, et de la placer dans le sanctuaire de Li-tchi [2], qu'il devait ériger à cette occasion.

La vingt-neuvième année du règne de ce prince [3], un grand officier, du nom de Tien-t'ong-seu, vint lui annoncer que Lao-tze lui avait révélé un secret important. A la passe de Han-kuan, où Yin-hi avait exercé ses fonctions de gardien, un talisman d'un effet merveilleux avait été soigneusement enfoui et caché; il devait appartenir au fils du ciel pour lui permettre d'accomplir des miracles.

L'empereur s'empressa d'envoyer faire les recherches nécessaires, et le talisman fut découvert [4]. Enchanté et reconnaissant, Hiuen-tsong décora Lao-tze du titre de *Tai-sheng-tsou,* « le grand saint ancêtre », et donna des ordres pour la propagation de l'étude du Tao-te-king.

La chute des Tangs et l'avènement des Songs après le règne éphémère des cinq petites dynasties, n'altéra pas la haute position du prince Lao, l'empereur du monde invisible. L'empereur Tchin-tsong, le premier mois de la septième année *Ta-tchong-sang-fu,* alla sacrifier à Lao-tze, au « palais de la grande pureté » *Tai-tsing-kong,* résidence des descendants de Tchang-tao-ling [5], et intitula le sage : *Tai-shang Lao-kiun huen-yuen-shang-te-*

[1] Voir, pour tout ce qui précède, le *Tong-kien-kang-mu.*

[2] Au Ssi-ngan-fou du Shen-si. Cette statue étant ignorée, c'était une révélation du sage céleste; une petite supercherie.

[3] Première année Tien-pao (742).

[4] Un même fait se répéta l'année suivante mais sans produire d'avancement pour Lao-tze.

[5] Voir plus loin sous ce nom.

Hoang-ti, le très haut prince Lao, le vénérable empereur du monde originaire, à la grande vertu.

Ce furent là les derniers honneurs rendus au vieux philosophe. Les Yuen n'y ajoutèrent rien; les Mings firent tout ce que la prudence permettait pour diminuer le pouvoir des Tao-she. Les Tsings enfin, la dynastie actuelle, allèrent jusqu'à leur interdire l'usage des charmes et le traitement des malades par leur moyen.

Terminons ce qui concerne Lao-tze par un passage du Lu-sze de Lo-pi, le conteur de fables du XIIe siècle.

Un descendant de Shao-hao, fils de Hoang-ti, forma la famille *Li.* Son prénom était Kien, son nom d'honneur Yuen-ko. Il était chef-censeur. Il fut formé dans le sein maternel sans oreilles et privé de la vue d'un œil (en naissant il se trouva orphelin). Jusqu'à l'âge de 72 ans, il resta sans épouse; puis il prit une femme du nom de *Yih-sheu,* s'unit à elle dans le désert et la rendit mère; l'enfant naquit après dix ans de gestation et fut Lao-tze.

C'est là du moins ce que dit le Commentaire. D'après Lo-pi, Yuen-ko prit comme épouse Hong-shi qu'il appela *Ying-fu* (qui répand l'abondance). Celle-ci, sous l'action d'une étoile filante, devint mère. Après douze ans, le fruit de son sein le rompit du côté gauche. Ainsi elle engendra Tan, qu'elle appela d'abord *Hiuen-lu.* C'était le 15 du deuxième mois de la quarante-deuxième année de Siuen-Wang des Tcheous (869). C'est lui qui fut Pe-yang ou Lao-tze.

A peine né, il savait parler. Il avait le visage jaune et la tête couverte de cheveux, ce qui le fit appeler Lao-tze, l'enfant vieillard. Il avait les oreilles longues; c'est pourquoi on l'appela *El* (oreille).

Son nom d'adulte fut Tan. En neuf jours, il grandit de 9 pieds; il avait les pupilles carrées, les sourcils longs, le nez à deux ossatures, et quarante-huit dents.

Il habitait Siu; puis il se rendit à Lai, qui était un pays inculte. On lui donna le nom de Lao lai-tze (Lao, enfant du désert).

Il gouvernait son cœur, sa nature intellectuelle selon toutes les trente-six règles. Réfléchi, sincère, il avait une science sans lacune.

Sous les rois Huen et Tchuang (719-681 A. C.), il fut sous-annaliste.

Au temps de Kien et de Ling (585-544), il occupa la place de gardien des archives.

Kong-tze vint près de lui apprendre les rites. Tan alors se retira à l'ouest et parcourut plus de quatre-vingts pays. Il formula trois mille fois quatre-vingt-dix mille maximes et forma le Bouddha parfait du pays du centre de l'Asie.

A l'âge de 440 ans, il engendra Tsong et demeura à Kia-Kan. Le monde entier vante sa vertu.

Nous croyons avoir réuni, en ce peu de pages, tout ce qui présente quelque intérêt dans les biographies du Lao-tze divinisé. Nous ajouterons encore toutefois ce qui en est dit dans le grand ouvrage qui est comme l'histoire générale des êtres surhumains, et dont nous avons parlé plus d'une fois déjà.

Car le *Shen-sien-tong-kien* a aussi son histoire de Lao-tze, qui se distingue, comme toutes les histoires, par sa fantaisie. L'auteur de ce livre fait naître le Grand Homme vers le XIV[e] siècle A. C.

Tandis que l'immortel Ling-fei [1] s'élevait dans le ciel pour y préparer le règne du grand Tao, on apprit tout à coup la nouvelle qu'une jeune fille avait mis au monde un fils sans coopération virile. Ce fils portait en lui les marques de la sainteté. Ling-fei ordonna aux nymphes d'avoir soin de lui.

Neuf jours déjà après sa naissance, son corps avait neuf coudées. Le ciel formait son habillement; il avait les six dents de devant. Il s'appela lui-même *El-ta* et reçut le nom de *Tchong-el,* puis le nom d'adulte *Pe-yang.* Mais comme il était né avec des cheveux blancs, on l'appela *Lao-tze* (l'enfant vieillard). Dans la suite, comme ses oreilles étaient sans bord de chair, on changea *tze* en *tan,* et son nom devint Lao-tan. Dès sa jeunesse, il était saint et sage, un vrai esprit. Quand il grandit, son corps atteignit une hauteur de 12 pieds; il était fort comme un grand arbre et avait quarante-huit dents. Ce fut *Tcheng-mu* (la sainte Mère) qui éleva cette incarnation du Tao.

Peu après, Ling-fei s'éleva au ciel et s'approcha du trône céleste où siégeait la Tcheng-mu. Il aspirait à faire connaître à la terre le nouveau maître qui allait lui communiquer le tao, et voulait qu'elle annonçât la nais-

[1] Voir page 209, fin.

sance de Lao-tze, qui donnerait au monde le suprême tao et enseignerait complètement la doctrine des livres sacrés. Tcheng-mu accepta la mission; mais d'abord on devait aller trouver le *Tai-yi-yuen-kiun* [1], qui révélerait le secret du breuvage d'immortalité. Ayant ainsi parlé, elle s'éleva avec mille chars et dix mille coursiers, allant implorer *Wu-shang-yuen-kiun* [2].

Lao-tze se prosterna deux fois et la suivit des yeux. Puis il s'éloigna et alla dans les montagnes et les marais, cherchant à fabriquer le tan des esprits. Il fit pour cela tous les efforts, toutes les recherches voulues.

Un jour, il rencontra Kao-tching; il montait un char conduit par un élan orné de pierreries des cinq couleurs. Une nombreuse suite l'accompagnait. Lao-tze le suivit et lui demanda ce qu'était le Tao. Kao-tching répondit : Je suis le « prince originaire de la grande unité », *Tai-yi-yuen-kiun*. L'essence du Tao consiste dans la préparation du suc du tan-kin (or et cinabre). Puis il lui communiqua les secrets magiques.

Lao-tze s'en retourna et mit ces prescriptions en pratique. Le lendemain, il revint à la montagne et y trouva Yuen-kiun monté sur un cerf blanc, chevauchant sous les arbres. Il le remercia pour la recette du tan des esprits. Yuen-kiun lui dit : « Je suis le principal des immortels, le maître de toutes les règles, l'essence la plus mystérieuse de l'être intellectuel insondable; c'est ma nature particulière. Pourquoi ces remerciements qui abaissent? »

Lao-tze reprit : « Tout ce qui est dépourvu de science mourra. Et de ceux-là le nombre est bien grand. Le cœur en est saisi et l'on doit pleurer de compassion en voyant leur perte, leur malheur. Je voudrais pouvoir recueillir et préparer le breuvage des esprits. Si je le possédais, tout le monde ne pourrait-il prolonger sa vie?

— Cela ne se peut, répondit Yuen-kiun. Produire le Tao est la chose la plus importante. Il est donné aux sages de premier ordre; ils peuvent ainsi instruire leurs amis, les lettrés sincères et droits.

Le ciel engendre tous les êtres; mais, parmi eux, il y en a des bons et des mauvais. Les bons vivent, les méchants périssent, comme cela est juste;

[1] Le Tai Yi, prince originaire des êtres.
[2] Le prince originaire qui n'a rien au-dessus de lui.

mais ils ne sont pas capables de préparer le breuvage immortel. Ceux qui savent le faire vivent. Le prince qui a appris cela ne peut point agir avec négligence et selon son caprice. Chaque année, au jour et mois Tze, je descends pour instruire le monde ».

Ayant dit ces mots, il disparut dans un nuage qui vint envelopper et soulever les pieds du cerf, et l'immortel quitta ainsi Lao-tze. Celui-ci s'en alla propager les vrais principes par son exemple, afin de porter au bien les siècles futurs et amener les hommes à la longue vie. Il enseigna la doctrine des esprits et des immortels; il s'adonna, pour servir d'exemple, à la fusion des métaux, à l'alchimie, et réussit.

Ainsi, gardant la droite nature, embrassant l'unité, il fondit le tan et l'avala; après quoi, il sut voyager dans l'espace vide, galopa à travers les hauteurs éthérées, quitta le monde visible pour entrer dans l'invisible (*Yeu-wu*), allant selon sa pensée.

Les autres hommes ne peuvent approfondir et expliquer ces choses; pour lui, il est entièrement hors de pair. Toutes les dynasties l'ont honoré, et il a apparu à toutes les générations.

Dans la suite des annales, Lao-tze intervient fréquemment; mais nous ne pouvons suivre le fil de ce roman, car ce n'est autre chose qu'un long conte de fées. Ainsi au livre X, f°s 9, 10 et suivants, nous voyons que Lao-tze instruit Kong-tze; que celui-ci, ayant un jour aperçu son maître sous la forme d'un dragon, se trouva complètement transformé, etc.

§ VI. — Wen-tchang-ti-kiun.

Le patron des lettrés et ses compagnons.

Wen-tchang-ti-kiun ou « le prince impérial *Wen-tchang* » est actuellement le patron des lettrés, des études littéraires, historiques ou autres, comme celui des écoles. Il est reconnu et constitué comme tel par le pouvoir impérial. Son culte, ses temples sont donc officiels, et il est honoré à peu près autant que Kong-fou-tze lui-même.

Voilà ce que l'on peut affirmer avec certitude. Au delà on ne trouve

plus que doutes et contradictions. La nature de ce personnage céleste, sa provenance sont expliquées de manières très différentes. Quelques auteurs, et parmi eux M. De Groot, y voient une divinité stellaire; ce dernier en conclut que ce genre de divinité et le culte des astres ont, en Chine, une origine qui se perd dans la nuit des temps.

Il nous est impossible de nous ranger à une semblable opinion. Nous avons constaté ailleurs que le culte des astres était étranger à la première religion des Chinois, qu'il s'y était introduit par une influence exercée de l'Occident ou plutôt des religions préchinoises de la Terre des Fleurs.

En outre, de l'aveu de tout le monde, Wen-tchang est une création des tao-she, et ceux-ci, il n'est pas besoin de le dire, ne remontent guère au delà du IIIe siècle A. C. Il est vrai que M. De Groot nous dit que le tao-shéisme est la religion *la plus chinoise* de toutes. Si par Chinois il entend les races non chinoises de la Chine, il a parfaitement raison; mais, il faut l'avouer, l'expression n'est pas bien en place.

Il est d'ailleurs incontestable que le « Patron des Lettrés » est d'invention très récente. Les livres qui en parlent, le *Wen-ti-hoa-shu,* le *Wen-ti-tchuen,* le *Wen-hien-tong-kao,* etc., sont d'une date rapprochée de nous; en outre, son nom est absent de la liste des êtres divins ou autres que les tao-she proposaient à la vénération des empereurs Han, comme on le voit dans le *Fong-shen-shu* de Sse-ma-tsien.

D'ailleurs, des témoignages authentiques nous disent qui fut ce personnage remarquable élevé à des honneurs aussi extraordinaires. L'inscription de Shu et l'histoire officielle des Ming, citées plus loin, attestent que c'était un humain tout ordinaire, qui vécut sous les derniers Tsin, au IVe siècle P. C., ou sous les Tang (VIIe siècle P. C.). Ce qui est confirmé indirectement par ce fait, que le premier souverain qui pensa à l'élever en honneur fut un prince Tang du VIIe siècle.

C'est pourquoi les tao-she, qui ont donné à Wen-tchang des avatars aussi nombreux que variés, n'ont point osé reporter le premier de tous plus haut que l'époque des Tcheous; ce qui le place entièrement en dehors de la Chine primitive.

Il est vrai que ces mêmes tao-she ont logé « le prince impérial des

lettrés » dans la constellation Wen-tchang, composée de six étoiles qui se trouvent à gauche de l'étoile polaire [1] ou devant l'étoile Kouei de la Grande Ourse. Mais c'est là, incontestablement, une invention postérieure à la création du personnage lui-même, et d'un genre familier aux conteurs de fables taoïques. Ce n'est que sous les princes mongols, au XIII[e] siècle P. C., que ce nom de Wen-tchang-ti-kiun a été donné au protecteur céleste des lettrés, et son colloquement dans l'astre de ce nom ne peut pas être beaucoup plus ancien.

Comme le personnage réel de notre immortel portait le nom de *Tchang* (bien qu'écrit autrement), et qu'il était reconnu protecteur des lettres (*Wen*), rien n'était plus facile que de passer d'un nom à l'autre [2]. Le premier nom qu'il portait quand il fut mis sur les autels était Tze-tong-kiun (prince de Tze-tong) et non Wen-tchang. On dit, en effet, qu'il naquit à Tze-tong-hien (au Sien-tcheou du Sze-tchuen), et c'est là que son culte prit naissance. Or, le Sze-tchuen est habité par une population préchinoise.

Toutefois, les tao-she ne se sont pas contentés de cette existence vulgaire : ils ont attribué à leur immortel divers avatars qui rappellent ceux de Vishnou et de Bouddha.

Les premiers le font naître au commencement de la dynastie tcheou. Il s'appelait alors Shen-hun de la famille Tchang. Son père habitait Hoei-ki au pays de Wu.

Wen-tchang-ti-kiun [3], appelé aussi Tze-tong-ti-kiun, était de la famille Tchang dont il porta d'abord le nom. Wen-tchang est le nom d'une constellation [4]. Les tao-she qualifient ainsi l'éclat des étoiles. C'est Shang-ti qui a fait prendre au fils des Tchang la place et les fonctions des astres Wen-tchang, et, parmi les hommes, le patronage des lettres privées. Sous les Yuen il reçut

[1] Voir le *Kao-Yuen-meng-k'eu*. L'histoire des Mings porte que l'opinion qui fait de Wen tchang-ti-kiun le régent de la constellation de ce nom est une invention mensongère des tao-she. Cette constellation n'a rien de commun avec le personnage réel qui s'appelait *Tchang-Ya*.

[2] Voir le *Tsu-sze-tchu*.

[3] Le prince souverain de l'éclat plein de beauté ou des compositions littéraires.

[4] Composée de six étoiles et se trouvant à gauche de l'étoile polaire.

le titre de Wen-tchang-ti-kiun. Il demeurait à Tze-tong-kien, dans l'arrondissement de Shuh (Sien tcheou au Sze tchouen). Les lettrés le vénèrent et lui font des oblations; ils l'appellent *Tze-tong kiun* (le prince de Tze-tong).

A l'âge de 25 ans il était Ta-fou; il se métamorphosa plusieurs fois.

Il naquit aux premiers temps des Tcheous. Son premier nom fut Shen-hun[1] des Tchangs. A cette époque il y avait à Hoei-Ki, au pays de Wu, un homme de 50 ans, de la famille Tchang, qui avait atteint cet âge sans avoir d'enfant. Il fit alors un vœu au ciel, et la nuit même le ciel s'illumina d'un éclat soudain, l'aire de la constellation Wen-tchang resplendit. Elle s'agita, s'ébranla et descendit vers la famille qui portait son nom. La mère Tchang rêva d'une perle qui répandait une odeur suave et conçut. Après une année de gestation, Shen-hun vint au monde.

On en était alors à l'année Yi-ki de Wu-Wang, au mois médial du printemps. La famille (de l'enfant merveilleux) était simple et pauvre, et s'adonnait entièrement à l'agriculture. Un jour, en creusant le sol, ces gens trouvèrent une image d'or de *Yuen-tchi-tien-tsun*[2], fondue par l'empereur Yu des Hia, et pesant plus d'un kiuen (ou poids de 30 kattis). Les eaux de la mer étaient alors à la haute marée; Shen-hun, portant la statue d'or, y entra et l'y jeta. Le vent s'étant alors élevé, détourna le cours des eaux et la contrée échappa à l'inondation. Les gens de l'endroit, appréciant ce bienfait, apportèrent (à leur sauveur) des liqueurs, des grains, des étoffes de soie, et sa famille fut dès lors dans l'abondance.

Une autre fois, Shen-hun retourna au lieu où il avait jeté l'image, s'aventura au milieu du sable, et, l'ayant creusé, il y retrouva et en retira la statue. Il lui bâtit alors un temple où il l'établit avec respect. Il y avait dans son voisinage une jeune fille de la famille Tchong. Son oncle voulait la fiancer à Shen-hun; mais le père faisait des difficultés. La jeune fille, ne pouvant obtenir l'objet de ses désirs, tomba malade et mourut. Shen-hun alla à pied jusqu'à sa tombe. Aussitôt elle l'appela de sa fosse, le nommant son époux, et elle en sortit. Le jeune homme alla vers elle, la reconduisit à sa demeure et l'épousa.

1 Aux mérites purs.

2 Voir plus haut.

La nouvelle mariée mit au monde un garçon qu'on appela *Yuen-shi* (pierre de l'abîme).

Six ans après, et sous le règne de Shang Wang [1], s'étant acquis la réputation d'un médecin habile, il fut nommé chef-médecin du palais, puis censeur. Dix ans plus tard il renonça à ses fonctions et retourna à son village.

Quelque temps après, il s'en alla, en se promenant, au mont Kiun du Tong-Ting [2].

Shang-ti décréta qu'il fût nommé Tchou-tsai, préfet du Kiun-Shan; après quoi il reçut le gouvernement général des eaux du Tong-ting.

A l'époque de Siuen-Wang [3], Wen-tchang s'incarna. Il prit le nom familier de Shang-tchong-tze [4] et le nom d'honneur de Tchong. Ce Tchong habita au mont Kiun-Shan de Tong-ting.

En ce temps-là il y avait une veuve de la famille Tchong, du nom de Hoang-shi. Elle avait conçu et eut un fils posthume. Un jour elle vint à la montagne Kiun offrir des oblations et des prières pour obtenir d'enfanter un garçon. Sa douleur, ses supplications étaient d'une grande vivacité. Wen-tchang la vit et, sans se rendre compte de la chose, il descendit dans son sein et la fit concevoir. Quelque temps après il entendit des gens qui disaient : C'est un garçon! c'est un garçon! Wen-tchang ouvrit les yeux et vit qu'il était dans un bassin à bain. Ainsi il naquit. Le père s'appelait Wu-ki; il avait servi Li-Wang [5] en qualité de Pao-shi.

Chargé des fonctions de censeur et de surintendant des causes judiciaires, il fut accusé d'un crime; il s'en alla à Li-Yu [6] et y mourut. Tchong, devenu grand, retourna à King-tcheou. Siuen Wang lui donna le même titre que son père, puis l'éleva au rang de préfet (ta fou). Tchong eut deux fils; l'aîné s'appelait Jan-Ming, et le second Men-Yang. Tchong s'illustra par ses sentiments de piété filiale et d'amitié fraternelle.

[1] 1115 A. C.
[2] Aujourd'hui Yo-tcheou-fou du Hu-nan.
[3] 827 A. C.
[4] Le descendant fidèle des Tchang.
[5] 878 à 827 A. C.
[6] Kwang-tcheou-fou, au Kwang-tong.

Tandis que Yeu-wang était tai-tze, Tchong fut soupçonné par lui de prétendre à l'héritage du trône; le prince lui donna un breuvage dont il but et mourut. Son esprit n'ayant plus où se refugier [1], se lamentait à la porte du palais. Yeu-wang, voyant ce prodige menaçant, ordonna de tirer des flèches dans la direction du son. Tchong s'en alla au Si-shu et s'établit au mont Siue.

Shang-ti le nomma le grand immortel (ta sien) du Siue-shan, puis après, roi de la montagne de la porte du nord de Shu. Il lui donna aussi le titre de Tchang-tchong-tze du royaume du nord.

(Tout ceci est extrait du *Wen-ti-pen-tchouen* et du *Hoa-shu.*)

Au temps de Hoei-wang de Ts'in, Wen-tchang s'incarna et prit pour nom familier Kong-tze-tchang. Hoei-wang voulait s'emparer de l'État de Shu; mais il était arrêté par les difficultés des chemins montagneux de ce pays; ses armées ne pouvaient avancer.

Suivant le conseil de Sse-ma-tso, il fit faire cinq bœufs de pierre et cacher des ronds d'or sous leurs queues. Puis il les plaça sur la frontière de Ts'in et de Shu et leur donna un gardien qui les enlevait quand la lune les faisait briller et les remettait en place après cela.

Le roi de Shu l'ayant appris, envoya un émissaire examiner la chose sur les lieux. Celui-ci y compta mille kins [2] d'or. Apprenant cela le roi de Shu ordonna d'ouvrir des chemins à travers les montagnes pour amener chez lui les bœufs de pierre.

Tchang-kong-tze-tchang se transforma alors en lettré et se présenta au roi de Shu pour le dissuader d'ouvrir cette voie et l'empêcher de tomber dans les pièges de ses ennemis. Mais ce prince ne l'écouta pas et Tchang-kong disparut. Le roi de Shu fit donc enlever et amener les cinq bœufs de pierre à sa capitale. Le roi Hoei de Ts'in fit alors offrir une des cinq princesses de sa famille en mariage au prince de Shu. Celui-ci envoya cinq officiers à la rencontre de la fiancée sur la limite des territoires.

Tchang-kong revint encore avertir le prince de Shu, que son alliance avec l'État de Tsin ne lui serait point avantageuse.

[1] Ceci se dit de tout mort auquel on ne fait point d'offrande.

[2] 1 $1/3$ livre.

Ce prince tout irrité lui dit : « N'est-ce point vous Tchang-kong-tze de l'État du Nord? » Et il ordonna à ses satellites de le frapper de leurs armes. Tchang-kong prit alors l'aspect d'un homme fortement irrité; les soldats effrayés, reculèrent précipitamment. Pour lui, il les laissa là et les cinq envoyés allèrent à la rencontre de la princesse qu'ils reconduisirent à Kien-ling [1].

Tchang-kong s'étant rendu à Ling [2], y changea de forme; il prit une taille élevée, un corps large et vint ainsi obstruer le chemin, afin que la princesse de Ts'in dût le voir, et qu'effrayée elle s'en retournât à Ts'in. Mais les cinq envoyés de Shu l'apercevant se dirent : « Ce doit être là Tchang-kong-tze du Nord; écartez-le par la force ». Mais Tchang-kong rétrécit son gros corps, pénétra dans la montagne, dans une caverne en marchant sur le ventre.

Pendant cette lutte, la jeune princesse mourut de saisissement, et Tchang-kong (reprenant sa nature d'esprit) se promenait dans les îles montueuses de Khong-t'ong (au Shan-t'ong). (Voir le *Wen-ti-hoa-shu.*)

Les avatars de Wen-tchang-ti-kiun se multiplièrent avec les siècles. Voici ceux que les principaux auteurs chinois lui attribuent.

Au commencement des Hans occidentaux [3], Wen-tchang se métamorphosa et fut Zho-i, roi de Tchao. Tandis qu'il habitait le mont Siue de l'État de Shu, il avait vu que la puissance de Ts'in dépérissait. Les armes étaient constamment levées, les peuples opprimés.

Il pria Shang-ti de lui permettre de prendre un corps et de sauver le monde. Il descendit ainsi dans le sein de Tsi, épouse secondaire de Kao-tsou des Han, et vint au monde sous le nom de Zho-i. Kao-tsou le chérissait et lui donna le titre de Tchao-wang (roi de Tchao).

C'est lui qui plus tard tua Liu-shi [4], et sa mère périt aussi de la main de cette cruelle princesse (Wen-ti Hoa-shu).

1 Ling-tcheou du Pao-ming-fou, au Sse-tchouen.
2 Dans une large vallée de la chaîne de montagnes.
3 Les premiers Han, 206 A. C. à 25 P. C.
4 Impératrice, épouse de Kao-tsou, qui fit horriblement mutiler sa rivale et usurpa le trône.

Au temps de Siuen-ti des Hans occidentaux [1], Wen-tchang prit la forme d'un serpent de couleur d'or.

Après que Liu-shi fut tombée elle-même dans le malheur, Wen-tchang errait à son gré, comme esprit, dans les déserts obscurs (de la Tartarie). Profondément irrité contre la cruelle souveraine, il voulait se venger d'elle; il vint sur les bords de la mer de l'Ouest à Kiang-tchi-hien [2], et là, il vit les compagnons de Liu-shi les uns hommes, les autres animaux, ainsi transformés dans la suite du temps. Il vit aussi Tsi-shi, sa mère, revenue au monde sous le nom de Tchi et devenue l'épouse légitime d'un vieillard de famille pauvre, nommé Tchang. Parvenue à un âge avancé sans avoir d'enfant, elle se fit une coupure à l'avant-bras et répandit son sang dans une cavité de pierre qu'elle recouvrit d'une autre pierre; puis elle demanda que de ce sang naquît un être vivant qui pût être son héritier. Wen-tchang, l'ayant vue, en fut ému, vint se mettre dans ce sang et y naquit comme un serpent de couleur d'or.

Tchi revint le lendemain matin, souleva la pierre et vit cet animal. Elle le porta chez elle, le soigna et l'entretint.

Une année après, il lui poussa des cornes sur la tête et des pieds sous le ventre.

La vieille vit les gens de Liu-shi, comment ils étaient devenus des moutons, des porcs, des chiens et des bœufs, et elle leur donnait de la nourriture.

Les gens de la ville regardaient tous le dragon nourri par Tchang-lao comme un être malfaisant et dangereux. Ils voulaient le lier sans pouvoir y réussir, mais ils enfermèrent les deux vieillards. Alors le dragon doré respira des brouillards épais, produisit une pluie qui souleva les eaux de la mer; la mer déborda et porta subitement la mort parmi les habitants de Kiang. Tsi-shi et son époux Tchang-lao montèrent sur le dos du dragon et s'échappèrent de la sorte. L'inondation détruisit plus de cinq cents maisons et deux mille personnes. Parmi celles-ci il y en eut quatre-vingts et plus que le dragon doré tua lui-même de sa tête. Les autres périrent dans ses replis. Shang-ti, irrité contre Wen-tchang de ce qu'il avait employé les eaux

[1] 73 à 48 P. C.

[2] Kiang-tcheou, au Sse-tchuen.

pour châtier cette contrée, le fit le dragon de Kiang-el, lui enleva sa condition d'esprit, l'emprisonna sous une accumulation d'eau. Mais, par la suite du temps, le flot s'étant desséché, il resta au milieu du marais sec, sans aucun refuge. Le soleil ardent le brûlait intérieurement et extérieurement. Son corps, entouré de quatre-vingt-quatre mille carapaces, était dévoré par les vers qui pullulaient sous chacune d'elles. Sa douleur était extrême.

Au temps dit Yuen-ho de Tchang-Ti des Hans orientaux [1], Wen-tchang fit une nouvelle naissance et devint Tchang-hiun. Après qu'il fut tombé dans la situation où nous venons de le voir, la douleur ne pouvait vaincre sa force.

Il rencontra Si-kia-Wen-fo (Bouddha), qui venait au royaume du Milieu enseigner sa doctrine; il alla vers lui et lui raconta sa peine, lui disant qu'il ne se vengerait plus, et le priant de lui remettre sa faute.

Wen-fo la lui remit, en raison de son repentir, mais il ne retourna pas encore à la condition d'esprit; il devint un jeune garçon et, prenant une forme au royaume de Tchao, il se trouva être le fils de Tchang, ayant pour nom familier Hiun. Quand il fut grand, il eut la place de préfet de Tsing-ho [2]. Plus tard, il fut élevé à la charge de gouverneur.

Au temps dit Yong-ho de Shun-Ti des Hans orientaux [3], il naquit encore en la personne de Tchang-hiao-tchong. Avant qu'il eût reçu une fonction, Shang-ti lui permit de retourner à sa condition première et le fit présider la nuit aux ténèbres et diriger les affaires du temps pendant le jour.

Plus tard, sous le dernier Han, il naquit de nouveau à Ho [4]; grâce à ses mérites et sa renommée, il devint ministre de Wei. Teng-gai [5], voyant sa sagesse, sa science, voulut l'avoir pour conseiller, et quand il attaqua l'État de Shu il le nomma général de ses troupes. Pendant une attaque violente il reçut beaucoup de flèches en plein corps et fut grièvement blessé.

Sous les Tsins occidentaux, la huitième année *Tai kang* de Wu-ti [6],

[1] 84 à 87 P. C.
[2] Kuang-ping-fou.
[3] 136-142 P. C.
[4] Ho-kan-fou.
[5] Voir l'histoire de Kuan-ti.
[6] 288 P. C.

le 3 du deuxième mois, il prit de nouveau un corps à l'ouest de Yue-shang [1] et au sud de Yue-sin, au mont Kin-ma. Il s'y donna différents noms familiers et d'honneur. Puis, un jour, il monta sur une mule blanche et alla dans la caverne d'un mont escarpé, où il habita. Là Shang-ti le chargea de présider, avec l'autorité du ciel, à l'examen des étudiants, a la collation des grades et à la direction des études et exercices littéraires.

Au milieu du temps dit Kien-hing de Min-ti des Tsins occidentaux [2], Wen-tchang naquit dans la famille Sie dont il dirigea les fils; puis il revint une seconde fois dans la même famille et occupa les mêmes fonctions que précédemment.

A la fin du règne de ce même prince et au temps dit Tai-hing de Yuen-Ti des Tsins orientaux, il prit le nom de Sie-Gai. Monté sur un âne blanc, il passa du côté ouest du Ho. Il s'adonna à la piété et à la frugalité. Il fut archiviste des premiers Liang et, étant allé à Kuan-tchong, il se lia d'amitié avec Yao-nong des Ts'in postérieurs. Plus tard, dégoûté du monde, il retourna à Shu dans les montagnes. Les lettrés de Lang-Tcheou et de Tze-tong-Hien lui érigèrent un temple et y offrirent des dons et des libations. Ils lui donnèrent le nom de Tze-tong-kiun (prince de Tze-tong).

Aux derniers temps des Sui, il naquit dans la maison Tong-Tchouen. Voyant approcher la fin de cette dynastie, il alla habiter entre le Ho et le Fen [3]. Là il étudia Tcheou-kong et Kong-tze, et se modela sur Kho et Hong [4]. Jusqu'au règne de Tai-tsong des Tang, il ne prit aucun emploi public. Sous Hiuen-tsong [5] il fut chargé de la direction du Tchang-tze Yuen-shi; puis il naquit encore dans la famille Tchang, sous le nom familier de Kien-tchi. Il occupa une fonction à la cour de Hiuen-tsong.

Depuis lors, jusqu'à l'avènement des Songs du Nord, il porta le titre de fils prince du souverain. Puis il naquit dans la famille Tchang sous le nom

[1] Yun-nan-fou, au Yun-nan.

[2] 314 à 315.

[3] A Fen-tcheou-fou du Shang-si.

[4] Kho est un nom du philosophe Meng-tze. Hong vivait sous Tcheng-tsong des Hans et écrivit sur la législation.

[5] 713-736 P. C.

de Tsi-hien. Il occupa une fonction publique sous Tai-hang, puis fut chargé de nouveau du fils aîné Jan-ming. De là, il revint dans la famille Sse-ma, avec le nom de Kuang, et il relata l'histoire des différentes dynasties. (C'est-à-dire qu'il s'incarna dans la personne du grand historien Sse-ma-kuang.)

L'année Ting-tchao du temps Shao-Sheng de Tchi-tsong des Songs du Nord, il revint en ce monde et fut Tchang-tsiun. Shang-ti voulut qu'il apaisât les difficultés qui affligeaient les Songs [1]. Pour cela, il occupa diverses fonctions sous Tchi-tsong, Kiu-tsong et Kao-tsong des Songs méridionaux jusqu'à Hiao-tsong. Au temps Long-hing de ce dernier prince, il mourut et fut enterré à Hang-yang.

Shang-ti alors le constitua régent de toutes les opérations merveilleuses des neuf cieux et de leurs révolutions. Depuis lors, il a le gouvernement général des Immortels, des Génies, de toutes les fonctions des vivants et des morts. Placé dans les temples de joie et d'offrande, il y est associé aux Yü-niü avec tous les immortels qui les habitent. Il entretient la concorde des Intelligences. Il occupa la dignité de Tien-ti [2] et commanda aux lettrés. Hiuen-tsong des Tang a donné à Wen-tchang le titre de Tso-shing-kong (ou premier ministre de la gauche). Hi-tsong, au temps K'ien-fou, le fit Tsai-shun-wang, « le roi pur et obéissant au ciel ». (Voir le *Wen-ti-hoa-shu* et le *Wen-ti-pen-tchouen.*) Tai-tsou des Songs lui donna les titres de « guerrier saint, habile, humain, » et de « roi pieux, vertueux, saint, éclairé ». En même temps, il qualifia son père de *Yü-wang* (roi prospère); sa mère, de *Shu-fei* (épouse royale vertueuse); son épouse, de *Hvei-fei* (épouse dévouée); son fils, de *Te-wang* (roi vertueux); sa femme, de I-fu-jin (princesse, épouse accomplie); son petit-fils, de *Lin-Heou* (prince des Intelligences); l'épouse de son petit-fils, de Ying-fu-jin (princesse fidèle à son devoir d'épouse).

Jin-tsong des Yuen, la troisième année Yeu-Yeu, le 3 du septième mois, l'intitula : *Fu-yuen-khai-hua* (qui aide les créations et transformations à se produire), *Wen-tchang-sse-lu-huang-jin-ti-kiun* (l'habile et brillant régulateur des offices, le prince souverain à l'immense bonté).

[1] Il s'agit des guerres contre les Niu-tchis qui conquirent tout le nord de la Chine.
[2] Maître du ciel, ce qui le met sur le même pied que Shang-ti.

Wen-tchang fit encore d'autres avatars dont on trouve les mentions dans des monuments de différentes espèces.

Dans une inscription d'une colonne au pays de Shu, on lit ce qui suit :

Wen-tchang naquit sous les Tangs dans la famille Tchong, et prit le nom familier de Ya (laid, inférieur), homme de Yue au Tche-kiang. Plus tard il alla à Shu et demeura à Tze-tong.

Il y fut un homme de talents supérieurs, exact à son devoir, calme et bien réglé en son intérieur, d'un extérieur brillant, majestueux, imposant, noble. A Shu, il fut président des temples ancestraux, habile, noble, pieux. Les lettrés de cette contrée le vantaient comme un docteur éminent et le consultaient dans leurs affaires. Lorsqu'il eut quitté Shu, les gens de ce pays continuèrent à lui rendre leurs hommages et décrétèrent de lui présenter leurs offrandes et leurs prières. Aussi dans leurs temples on sacrifie à Tchang-ya.

Il fut d'abord régent des poids et mesures.

Puis il fut chargé de présider (à l'enseignement et aux divers offices) aux études. Les récipiendaires heureux dans leurs examens l'appellent leur compagnon. Le peuple attend son bonheur de Tze-tong-kiun. On dit faussement que Tchang-ya est l'astre Wen-tchang descendu d'une manière merveilleuse, et le nom de Wen-tchang lui vient de là.

Les explications des différents auteurs ne concordent pas entre elles.

Les uns font vivre Tchang-ya après que Ts'in s'empara de Shu. Il fut donc contemporain de la dynastie Ts'in. D'autres disent qu'il occupa une dignité quand la dynastie Tsin succomba. Or, entre Ts'in et les Tsin il y a un espace de mille ans et plus.

L'histoire des Ming porte que le culte de Wen-tchang commença quand il eut sacrifié sa vie pour le bien de l'État; ce ne fut donc point parce qu'il était régent des pesages.

Une inscription de Shu porte que le sacrifice à Tze-tong-kiun est un gage de prospérité constante.

Tze-tong-ti-kiun, dit l'histoire des Ming, à l'appendice relatif aux rites, avait pour nom de famille Tchang et pour prénom familier Ya-tze. Il demeurait à Shu sur la montagne Khia. Il occupa une haute fonction sous les Tsin

et périt dans une bataille. Le peuple lui érigea des temples. Les Tang et les Tsong lui prodiguèrent les titres d'honneur jusqu'à celui de « Roi brillant, illustre ». Les tao-she en firent un Ti et lui donnèrent la charge de protéger, diriger la constellation Wen-tchang, comme aussi la distribution des fonctions et les œuvres littéraires. Les Yuen ajoutèrent à tout cela le titre de Ti-kiun et mirent les études sous sa direction. Ainsi il reçut des offrandes de libations et des prières.

Wen-tchang est le brillant esprit de Shu qu'en son temple on entretient et honore comme cela convient. Mais les six étoiles Wen-tchang n'ont aucun rapport avec lui; pour elles, il ne convient pas de les honorer d'un culte, et leurs représentations dans les écoles doivent être détruites et enlevées, dit un auteur chinois.

Aussi sous les Ming les ministres des rites voulaient abolir son culte et faire abattre son temple, ne lui laisser de refuge qu'à Shu, son lieu de naissance [1]. Mais ils ne réussirent point dans cette croisade.

Les auteurs chinois, comme la pratique du culte, donnent à Wen-tchang quatre compagnons que l'on représente à ses côtés.

Le premier est l'astre Kouei dont nous allons parler; le second est Kuan-ti, le génie protecteur des guerriers; le troisième est un immortel du nom de *Lu* [2], avec lequel nous ferons connaissance plus tard; le quatrième est une pure création de fantaisie, à laquelle les tao-she n'ont pas même pu donner un nom, puisqu'ils l'appellent simplement *Tchu-i,* l'habit rouge. C'est le patron des récipiendaires faibles aux examens littéraires. On prétend qu'un examinateur étant un jour décidé à rejeter le travail d'un candidat, un vieillard vêtu de rouge lui apparut et lui fit signe de cesser son opposition. Les mauvais étudiants ont naturellement ce précieux auxiliaire en grand honneur et le prient avec dévotion.

Il se peut très bien que l'examinateur ait inventé ce conte pour excuser un excès d'indulgence. Du reste, les livres chinois abondent en récits d'apparitions du même genre.

1 Preuve de plus de l'existence réelle du personnage.
2 *Lu-sien-tsu*, l'ancêtre immortel des *Lu*.

Le patron des lettres, le protecteur céleste des étudiants, a son temple dans chaque chef-lieu administratif; ce sont des pagodes à trois étages, où l'on vient lui présenter les offrandes. On s'y réunit aussi pour les exercices littéraires. On le représente encore dans une attitude recueillie, les mains jointes et en costume de cérémonie.

Passons maintenant au premier compagnon du bienfaisant génie, à l'astre Kouei, qui l'a supplanté en plus d'un endroit.

Nous rapporterons ce qu'en disent les auteurs chinois, qui ne savent comment en expliquer la nature. L'explication toutefois nous paraît assez simple.

Wen-chang-ti-kiun, devenu constellation, eut pour compagnon, en cette qualité, l'étoile voisine Kouei. Par un phénomène inverse, cette étoile participa à la nature première de Wen-tchang et devint ainsi une sorte d'esprit protecteur qui, comme tel, usurpa la place de celui qui lui avait donné ce rang.

§ VII. — L'astre Kuei (Kuei Sing).

Cette constellation est composée de quatre étoiles de la Grande Ourse. Son nom signifie tête (tête de démon) [1].

Toutefois les auteurs ne sont pas d'accord quant à sa nature.

Les commentateurs du Sse-Ki ne lui attribuent qu'une seule étoile. Le Po-Ya le donne seulement comme nom d'étoile *Sing-ming*. Pour Liu-Shi, en son Tchün-tsiu, c'est le nom d'un lettré. D'autres avouent ne rien savoir de son origine, de sa nature première. Ce serait, pense-t-on, la constellation *Kuei* qui était la demeure de Wen-Tchang. C'est pourquoi on lui avait érigé des temples et offert des sacrifices, mais ne pouvant représenter convenablement la constellation *Kuei*, on l'a transformée en *Kuei* [2], et l'on figura celle-ci comme un génie se tenant sur un pied et allant vers l'étoile *Teu*.

[1] Voir le commentaire du Tang-kong du Li-ki.

[2] Qui désigne une tête; ce qu'on peut représenter. Ce caractère est composé de celui qui représente la Grande Ourse et d'un autre qui se lit *kuei* et veut dire démon.

On a confondu ces deux constellations du même nom parce que l'on n'a pas su que *Kuei* (37) est la première des sept mansions solaires [1] de la région du nord. *Kuei* (197) est une étoile de la Grande Ourse. Leurs fonctions sont donc différentes, et le son des deux lettres n'est point le même. Le culte est aujourd'hui rendu à l'étoile *Kuei* (197) et non à la constellation *Kuei* (37). Toutefois le *Sze-wu-yuen-hoei* est d'avis contraire.

Sous Hoei-tsong des Song, entre les temps Tsong-ning et Tai Kien, King et Pien dirigeaient le gouvernement. Par d'audacieuses calomnies, ils avaient fait disgracier Su-Wen-tchong, qui les avait précédés dans les dignités et la faveur impériale.

Un jour Hoei-tsong était allé visiter un temple pour y faire des offrandes. Le chef des cérémonies, voyant le prince, se prosterna et se coucha le front sur le sol. Après être resté quelque temps dans cette attitude, il se releva subitement. L'empereur, étonné, lui demanda la raison de ces actes. « Je me suis, lui répondit le prêtre, élevé jusqu'au trône de Shang-ti, j'ai vu l'aire de l'étoile Kuei (37) et aperçu ses opérations souveraines. L'ayant bien considérée, j'ai pu pénétrer ses lois. » L'empereur resta étonné et soupira. Puis il lui demanda quel était l'esprit qui présidait à cette constellation et quelles en étaient les opérations souveraines. Ce dernier point échappe à notre connaissance, répondit le chef du temple. Mais ce qui gouverne cette aire, c'est la dynastie à laquelle appartient Su-Wen-tchong. L'empereur fut effrayé au premier moment de cette réponse. Puis il se rassura, se moqua des dires du sacrificateur et ne rapporta point son décret contre le ministre banni.

Aujourd'hui le peuple a fait de l'étoile *Kuei* le régent des études. On la représente sous la forme d'un génie tenant un pied levé avec la constellation *teou* suspendue près de lui. Une main porte un pinceau; l'autre, le bonnet que l'on confère au candidat heureux dans ses examens.

« D'après le *She-wu-yuen-hoei*, c'est Kuei qu'il faut honorer; le culte de l'étoile Kuei est une erreur et une tromperie. Aussi ceux qui le professent

[1] La sphère céleste chinoise a sept mansions ou signes zodiacaux pour chaque région. *Kuei* répond à Andromède avec une étoile voisine.

ne distinguent pas l'un de l'autre. L'erreur est la même ; car une étoile n'est point un être intelligent et ne peut diriger les affaires de ce monde. Croire qu'un astre préside aux études et l'honorer pour cela, c'est une grande extravagance. Le représenter comme un esprit et lui sacrifier, c'est absurde et immoral. Le ciel domine toutes les étoiles; il est le maître suprême qui a fait toutes choses ; il se sert des astres pour éclairer les hommes... Désigner les étoiles comme maîtres du monde et leur sacrifier, c'est violer les intentions de celui qui les a faites ».

Ainsi parle le commentaire du *She-wu-yuen-hoei.*

Sous Hoei-tsong, un lettré prétendit s'être élevé par ses sacrifices jusqu'au séjour de Shang-ti et avoir vu de près la demeure de la constellation *Kuei.* Il en fit un rapport à l'empereur.

Ce prince, l'an 6 Tcheng-ho (1118), d'après le conseil d'un lettré du nom de Lin-ling-su, fit ériger un temple près d'une des portes du palais; l'année suivante, il y réunit tous les lettrés et leur fit entendre l'explication du nouveau culte de la bouche de Lin-ling-su. Celui-ci avait fait poser un trône élevé, à côté duquel était l'empereur, derrière un rideau. Les lettrés durent se prosterner deux fois et prier l'astre divinisé.

Comme pour son chef stellaire Wen-tchang-ti-kiun, les tao-she ont fabriqué des avatars pour l'astre Kouei. Mais ils ont eu trop peu d'écho pour que nous relations leurs dires.

Le culte du Kouei-sing ne remonte qu'au XIVe siècle. Il fut canonisé par Yen-tsong, des Mongols, en 1314. Mais il a fait très vite son chemin, et maintenant, en beaucoup d'endroits, il a supplanté le chef de la bande.

Si l'on donne à l'astre Kouei, en ses représentations humaines, un visage difforme et des petites cornes, c'est à cause de son nom et du caractère *Kouei* qui le compose, et qui représente une *larva,* un esprit abandonné et devenu taquin.

§ VIII. — Kuan-ti.

Le dieu de la guerre.

C'est ainsi que l'on qualifie habituellement notre nouvel habitant des cieux. Nous dirions bien plus volontiers « le Patron des guerriers », car le mot « dieu » sonne assez mal quand on parle des choses de la Chine, comme nous l'avons déjà fait remarquer précédemment.

Quoi qu'il en soit, Kuan-ti est un des cas les plus curieux d'apothéose ou de canonisation que présente l'hagiographie chinoise.

Il l'est, en effet, et par sa nature et par sa tardivité.

Kuan-ti fut, en son vivant, un général fidèle à son devoir, mais trahi par la fortune. Après sa mort, il devint un personnage à merveilles sous la plume d'un romancier; puis, neuf siècles après, il fut placé sur les autels pour devenir finalement, cinq cents ans plus tard, le Mars ou, mieux, le saint Georges chinois, le patron des guerriers.

Jusque-là, les Chinois n'en avaient point eu, ce qui provenait de leur éloignement pour le métier des armes, dit M. Imbault-Huart [1].

Nous devons toutefois faire observer que l'histoire de la Chine est une suite ininterrompue de guerres et de combats, et qu'en partant pour une expédition militaire, les armées de l'Empire du Milieu sacrifiaient à l'esprit des chemins et au premier dompteur de chevaux, considéré comme protecteurs des troupes en campagne. Le goût des patrons spéciaux n'est venu que très tard.

L'histoire de Kuan-ti l'Immortel a donc trois phases différentes que nous devons exposer successivement et brièvement. Les détails de la vie terrestre de notre héros nous seront fournis principalement par l'histoire officielle des dynasties sous lesquelles il vécut, et le *Tong-kien-kang-mou,* la grande histoire générale de la Chine. Ses actes merveilleux nous sont spécialement connus par le roman historique dont il a été question plus haut; son culte, par notre Tsi-shwo-tsiuen-tchen.

[1] Voir *Revue de l'histoire des religions,* t. XIII, 2, p. 131.

Le futur protecteur de la gent militaire chinoise s'appelait, de son nom terrestre, *Kuan-Yu,* c'est-à-dire *Yu* de la famille Kuan.

Yu était son premier nom, donné à sa naissance; plus tard, il reçut les noms virils de *Tchang-sing* (qui fait croître la vie), puis de *Sen-tchang* (longévité croissante) et de *Yun-tchang* (nuage grandissant, développement des nuages), noms d'heureux augure, qui présageaient sa fortune.

Il naquit et vécut sa jeunesse à Kie-tcheou du Shan-si actuel, vers le milieu du II[e] siècle P. C. Il fut d'abord adonné au commerce. Mais sa région natale était tyrannisée par un guerrier violent et ambitieux, qui suscitait partout des troubles pour dominer par la force.

Irrité de ces excès et plein de compassion pour ses compatriotes maltraités et rançonnés, Kuan-Yu prit un glaive et tua l'oppresseur. Ce qui l'obligea à quitter précipitamment le pays et à errer en fugitif aux bords du Hu et du Kiang.

C'était l'époque de la dernière décadence de la dynastie Han qui avait illustré le trône chinois pendant plusieurs siècles. Ling-ti, l'avant-dernier prince de cette famille, avait dû constamment lutter contre l'insurrection formidable organisée par le tao-she Tchang-kio, qui avait réuni autour de lui pas moins de cinq cent mille partisans décidés, connus sous le nom de « Bonnets-jaunes ».

Son fils et successeur, Hien-ti, placé sur le trône au lieu de son frère, par le général Tong-tcho, vrai maire du palais de ce temps, fut complètement asservi par ce ministre ambitieux, et lorsque ce dernier eut péri sous les coups de son fils adoptif, les troubles devinrent tels que le faible Hien-ti abandonna le pouvoir au général Tsao-tsao, vainqueur des Bonnets-jaunes et fondateur de la dynastie de Wei. Mais ce fier guerrier ne put réunir l'empire entier sous son sceptre. Deux rivaux lui en enlevèrent chacun une partie, et ainsi se forma ce que l'on appelle les trois royaumes, des Han, des Wei et des Wu, qui durèrent moins d'un siècle (220 à 264 et 277).

Liu-pei, soldat de fortune, mais ardent et courageux, après avoir pris part à la défaite des Bonnets-jaunes, se mit à la suite de Yuen-shao qui voulait s'opposer à l'omnipotence du maire du palais.

Il s'était attaché notre héros dans les circonstances assez curieuses que

voici : Après cinq ou six ans de vie errante, Kuan-Yu avait pris un char et s'était rendu à Tcho-tcheou, dépendance du Shun-tien-fou du Pe-tche-li. Là il abandonna son char, se rendit à l'auberge du lieu et se mit à vendre du vin. Le général Liu-pei vint un jour en cet endroit avec son lieutenant Tchang-fei pour prendre de la liqueur; ils remarquèrent le nouvel arrivé dont la taille élevée, les longs cheveux et la mine résolue les frappa d'étonnement. Ils s'avancèrent vers lui, l'engagèrent à s'unir à eux et entrèrent en conversation intime. Ainsi ils se lièrent d'amitié étroite, et Kuan-Yu ayant appris les projets de Liu-pei, il lui jura un dévouement et une fidélité inébranlables. Le vaillant officier combattait pour le général Yuen-shao, le destructeur du pouvoir des eunuques, qui s'était soulevé contre Tsao-tsao. Kuan-Yu le suivit et fut fait prisonnier dans la ville de Hia-pei. Attaché un moment à la cause de son vainqueur, il fit plusieurs fois, à son service, des prodiges de vaillance. Mais ayant appris que Liu-pei s'était déclaré contre le tout-puissant vice-empereur et avait levé une armée pour cette cause, il déclara à Tsao-tsao qu'il voulait le rejoindre : « Je serais indigne d'être regardé comme un homme, lui dit-il, si je méconnaissais les bienfaits de Votre Seigneurie. Mais Liu-pei est mon premier maître, nous nous sommes juré une fidélité inviolable. Puis-je manquer à mon serment sans me rendre coupable? »

Tsao-tsao admira cette réponse et le laissa partir.

Kuan-Yu s'en alla donc, réunit des troupes et des barques nombreuses, et courut au secours de Liu-pei, dont les soldats s'étaient débandés à l'approche de Tsao-tsao. Il rétablit la fortune de son ami qui, appartenant à la famille impériale, se donnait comme le restaurateur de la dynastie des Han. Il livra à ses ennemis plusieurs combats heureux ; aussi ses adversaires comparaient sa valeur, son impétuosité à celles des ours et des tigres.

Il nous est impossible de relater les divers incidents si compliqués de ces guerres longues et sanglantes. Notons seulement que Kuan-Yu, vainqueur en plusieurs rencontres, s'empara de plusieurs forteresses importantes et conquit à son maître un territoire considérable. A Siang-Yang, il est vrai, les inondations avaient forcé l'armée de secours à se retirer devant l'assiégeant muni de barques nombreuses.

Mais Sun-Kien, prince de Wu, jaloux des succès de Liu-pei et craignant le triomphe de ce prince pour sa propre indépendance, agit avec tant d'habileté qu'il gagna les soldats de Kuan-Yu gardant la ville de Kiang-ling, et lorsque le vaillant général, s'étant aperçu de leurs dispositions hostiles, voulut regagner le théâtre central de la guerre, il fut arrêté par les gens de Sun-kien et mis à mort sans aucune forme de procès, après qu'il eut refusé de se soumettre à son vainqueur.

Tous les auteurs ne sont point d'accord cependant sur toutes les circonstances de la vie du héros. D'après le *San-kouo-tchi-yen-i,* Kuan-Yu abandonna Tsao-tsao parce que ce prince lui enleva et épousa celle dont Kuan-Yu voulait faire son épouse. Selon le *San-kouo-tchi,* Sun-kiuen le fit mourir parce qu'il avait rejeté d'une manière insultante la demande de sa fille en mariage.

Kuan-Yu ayant ainsi péri, on envoya sa tête à Tsao-tsao. Ce prince ne possédant que cette partie de son corps, fit faire un corps de bois auquel il adapta la tête du vaillant guerrier, et le fit enterrer selon le rite des grands de l'Empire. Cet événement arriva la vingt-quatrième année Kian-Ngan (220 P. C.). Kuan-Yu avait alors 58 ans.

Liu-pei, qui avait ceint la couronne comme successeur des Han et pour relever leur trône, voulut, mais en vain, venger la mort de son général; il envoya une armée attaquer l'État de Wu pour châtier Sun-kiuen, l'inspirateur de ce meurtre. Ses troupes assiégèrent Hao-ting [1] et établirent tout autour des stations militaires. Mais le général de Wu manœuvra si habilement qu'il parvint à mettre le feu à leurs baraquements et à leur causer de grands dommages. Il réussit même à pénétrer la nuit dans Po-ti-tching [2] et à s'y établir. Le nouvel empereur Han en mourut de honte et de douleur. Son fils et successeur Heou-tchou, la troisième année King-yao (260), put donner à Kuan-Yu le titre posthume de *Tchuang-liao-heou,* « le prince [3] allié,

1 Dans le Y-tu-hien du Hu-pe actuel.

2 Au Sze-tchouen.

3 De second ordre. M. Imbault-Huart lit (tchuang) *miu*, qui veut dire « erreur, induit en erreur », et en conclut que les Han avaient des reproches à faire à leurs héros. Nous ne saurions être de son avis. Ce caractère a plusieurs lectures; il faut choisir celle de *liao*, qui veut dire « ligué avec », et convient ici à merveille. Il s'agit d'un des trois conjurés.

valeureux » ; mais c'est tout ce qu'il sut faire. L'an 263, première année Yong-ling, Tang-gai, général de Wei [1], entra dans les États des Han et défit leurs armées. Heou-tchou fut réduit à se soumettre et descendit du trône.

Dans l'armée de Tang-gai se trouvait Pang-tsang, fils de cet officier turbulent et oppresseur que Kuan-Yu avait mis à mort. Il y avait pris place pour tâcher de venger la mort de son père. Il n'y réussit que trop : entré avec le vainqueur dans la ville natale du héros, il extermina sa famille jusqu'au dernier de ses membres.

La fortune n'avait guère souri au futur immortel : un titre posthume bientôt oublié, c'est tout ce qu'il avait retiré de ses exploits, et l'on ne prévoyait guère la grandeur que l'avenir lui réservait.

Mais comme pour le grand philosophe Kong-tze, les honneurs vinrent par où on les attendait le moins. Ils vinrent un peu tard, il est vrai, mais enfin ils arrivèrent.

Ce fut l'empereur Hoei-tsong des Song qui en commença la série. Très superstitieux ou très religieux, ce prince cherchait toutes les occasions d'exercer son pouvoir sur les habitants des cieux, et croyait à tous les récits qu'on lui faisait de leur intervention dans les choses de ce monde. Des circonstances que nous ne saurions préciser lui remirent en mémoire la réputation de fidélité et de bravoure de l'ancien général Kuan-Yu. La deuxième année de son règne, il lui décerna le titre de Kong (prince de premier rang), avec les qualificatifs de « fidèle et attaché ». Puis, neuf ans après, il l'éleva au rang de *Wang* (roi) et l'appela *Wu-ngan-wang,* « le roi guerrier et pacificateur ».

Redevenu l'objet de l'attention publique, Kuan-Yu ne tarda pas à devenir la proie des poètes. Un brillant écrivain du nom de Pei-Song, plein d'enthousiasme pour les héros de la période de Trois-Royaumes, se mit à en composer une histoire poétique ou romantique, dans laquelle Kuan-Yu prit des proportions d'un surnaturel gigantesque.

Les princes mongols héritèrent de cet engouement. L'empereur Wen-ti, en l'an 1330, le fit *Ying-tsing-wang,* « le roi illustre et pur ».

[1] Hoei-tsong régna de 1101 à 1126.

D'autre part, un lettré nommé Lo-kuan-tchong refondit l'histoire authentique avec le poème de Pei-song et en fit un roman historique qui passe pour le chef-d'œuvre de la littérature chinoise.

Nous n'avons point à donner le résumé même le plus succinct de cette œuvre qui n'est, en soi, qu'une fantaisie littéraire. Toutefois, comme elle inspira plus ou moins directement l'apothéose finale ou la canonisation du fils de Kuan, nous devons dire un mot des faits merveilleux qui lui sont attribués dans ce roman.

Lorsqu'il se présenta à la vue de Liu-pei et de Tchang-fei à l'auberge de Tcho-tcheou, il était haut de 9 pieds et sa barbe en avait deux de longueur. Son visage était rouge comme le jujubier, ses yeux ressemblaient à ceux du phénix, ses sourcils à ceux du ver à soie endormi. Son épée eût percé les montagnes, sa flèche atteignait les nuages; les esprits eux-mêmes fuyaient épouvantés devant lui ou venaient exécuter ses sentences. Il extermina plusieurs géants en combat singulier et triompha des plus redoutables guerriers.

Pour le corrompre en sa prison, Tsao-tsao lui envoya deux jeunes filles d'une beauté merveilleuse, chargées de le gagner à la cause de ce prétendant. Mais ce fut en vain; l'amour, pas plus que la crainte, ne put vaincre sa constance.

Kuan-Yu, devenu roi céleste, était déjà porté à une hauteur bien au-dessus de celle à laquelle il pouvait aspirer. Mais ce ne fut point encore là le terme de sa grandeur. L'empereur Ming-shen-tsong voulut renchérir encore sur ces honneurs extraordinaires, et du rang de Wang il éleva le Parangon de la fidélité et de la valeur à celui d'empereur et de grand empereur. Il le déclara *Hie-t'ien-hou-koue-tchang-ta-ti,* le grand empereur droit et juste qui soutient le royaume et seconde le ciel.

C'était le point suprême de la grandeur. Mais, encore une fois, il ne s'agissait nullement là d'une divinisation, de la transformation de Kuan-Yu en un être infiniment supérieur à l'homme et méritant le titre de dieu. *Kuan-ti,* car c'est le nom qu'il porte depuis lors, est « Empereur au ciel » et non un être divin. Aussi M. Imbault-Huart fait fort bien d'employer l'expression *Grand souverain* pour rendre *Ta-ti;* la parenthèse (ou Dieu) qu'il y ajoute rend moins bien l'idée.

Toutefois, une nouvelle dignité attendait notre héros, sans agrandir pour cela sa nature.

Kia-king, le cinquième empereur de la dynastie mandchoue, avait vu les rebelles envahir son palais et n'avait dû la vie qu'à l'énergie du prince héritier qui en tua plusieurs de sa main. Le chef des rebelles, au moment de tomber sous la hache du bourreau, déclara, dit-on, avoir vu devant lui un guerrier d'une taille énorme, au visage écarlate, au long vêtement vert qui défendait l'appartement impérial.

Kia-king s'écria que c'était Kuang-kong (Kuan-ti) et le proclama *Wu-ti* ou empereur, patron des guerriers. C'était en l'an 1813.

Sous son successeur Tao-Kuang, les mahométans de l'ouest se révoltèrent et soutinrent une lutte opiniâtre pendant plus de huit années. Les généraux chinois rapportèrent à leur maître des prodiges qui, en différentes occasions, avaient jeté la terreur parmi les rebelles et assuré le succès des armes chinoises. Ils les attribuaient à l'intervention de Kuan-ti et supplièrent l'empereur de lui accorder de nouveaux honneurs, ce que le Fils du Ciel s'empressa de faire en ajoutant aux titres de l'immortel guerrier ceux de fou-tzè (Kuan fou-tzè), Kuan le docteur parfait, comme Kong-tzè lui-même. Plus tard, à la suite de la répression d'une nouvelle et terrible rébellion, le même souverain ordonna de rendre au « Patron des guerriers » les mêmes honneurs qu'au Prince de la sagesse, comme il portait un titre égal.

Il est possible que les empereurs, comme les lettrés, n'ajoutent que peu de foi à ces contes merveilleux, mais qu'ils les entretiennent à cause de l'heureux effet qu'ils produisent sur le peuple. Il est à croire cependant qu'en cas de besoin ils recourent eux-mêmes, plus ou moins sincèrement, à la protection du Mars chinois, ne fût-ce que dans l'hypothèse d'une intervention strictement possible. Nous croyons toutefois que la superstition va plus loin que cela.

Kuan-ti, l'empereur des guerriers, ayant été proclamé docteur par la grâce impériale, il n'est point étonnant que ce titre ait été pris au sérieux ou du moins mis à profit par les fabricants de contes moraux et de recueils de sentences. Aussi court-il parmi le peuple chinois une foule de petits traités attribués au vaillant soldat qui ne sut jamais manier que le sabre.

Par suite du décret de Tao-Kuang, on a élevé des temples à Kuan-ti dans différentes villes et des autels dans les camps. Ces derniers sont généralement très grossiers. Une caisse de bois sous un toit de même matière, parfois même un simple monticule, portant une grossière image ou une simple tablette avec quelques chandelles plantées sur des pointes de fer, disposées par-devant, et de l'encens allumé font tous les frais de ce culte militaire.

Des images coloriées du puissant patron sont exposées dans beaucoup de maisons particulières. Les négociants voyageurs l'ont pris aussi pour patron et gardien de leurs biens comme de leur vie, et l'honorent de la même façon.

Quant aux temples, ils sont plus dignes de celui qui est censé les habiter ou y reçoit les honneurs du culte.

On l'y représente de différentes manières. Tantôt c'est un guerrier armé de toutes pièces et tenant par la bride sa frémissante monture, tantôt c'est un homme âgé, à la mine décidée mais pleine de bienveillance, assis et tenant un livre dans la main droite. Ce livre est généralement le *Tchün-tsiu*, ou annales historiques attribuées à Kong-tze; on ne sait trop pourquoi. Cependant, Kuan-ti étant devenu le protecteur des lettres et le Tchün-tsiu ne parlant guère que de combats, on comprend qu'il fut jugé l'objet convenable des préoccupations du grand capitaine et qu'il fut censé rappeler au monde les leçons que le grand philosophe avait voulu lui donner en écrivant ce livre que, prétend-on, il étudiait constamment.

A côté de Kuan-ti, on représente fréquemment ses écuyers fidèles, son fils, mis à mort avec lui, et un autre lieutenant du héros.

On le fête le 13 du premier mois et du cinquième, bien que ni l'une ni l'autre de ces dates ne soit celle de sa naissance. On a cherché de cette anomalie des explications qui ne sont pas bien satisfaisantes et que nous ne rapporterons pas.

En ces jours on va faire des offrandes à ses temples. Les mandarins s'y rendent en grand cortège.

§ IX. — Pa-Sien.

LES HUIT IMMORTELS.

Les huit Immortels sont les huit personnages principaux qui, selon les Tao-she, ont passé de cette vie à l'immortalité. Ils forment ainsi un groupe particulier et sont les objets d'une vénération spéciale. Leur existence terrestre est réelle et certaine pour quelques-uns; pour les autres, elle est douteuse ou imaginaire, bien qu'on leur ait fait une biographie plus ou moins complète.

Le groupe des huit immortels est d'origine très récente; avant l'époque des Songs [1], il n'en avait jamais été question. On croit même qu'ils datent du temps de la dynastie mongole, qui commença avec l'année 1206.

Ces huit bienheureux portent les noms suivants : Tchong-li des Hans, Liu-tong-pien, Tchang-kuo, Lan-tsai-ho, Han-siang-tze, Tso-Koue-kiu, Ho-sien-ku et Lio-yuen-tchong [2].

Ce sont là, du moins, les noms le plus généralement admis. Car ici, comme dans la plupart des cas semblables, l'imagination chinoise, qui avait créé ces personnages, s'est donné libre carrière pour varier ses inventions. Certains livres admettent les sept premiers, mais remplacent le huitième par Thie-kuai-li. D'autres n'en conservent que l'un ou l'autre et admettent dans ce canon des noms très différents. On verra cela plus loin.

Les huit immortels reçus par la majorité des docteurs Tao-she appartiennent aux divers âges, classes et sexes. Il en est de vieux, de jeunes, de riches et grands, comme de pauvres et d'infirmes. L'un d'eux est regardé par tous comme une femme, un autre est homme ou fille, selon la fantaisie des hagiographes.

Voici leur biographie, telle qu'on peut la tirer des principaux ouvrages qui en parlent, et sans tenir compte de différences de détail dépourvues d'intérêt comme d'importance.

1 960 à 1206 P. C.

2 Voir le Sse-wu-yuen-hoei.

1. HAN-TCHONG-LI.

Han-tchong-li était de la famille Tchong-li; son premier nom était Khiuen (grave), son nom d'adulte, Yu-fang (quartier des nuées). Il était de Han-yang-hien (au Ssi-ngan-fou du Shen-si). Sous les Han il eut la place de général commandant gouverneur. Il disparut dans les monts Yang-kio du Tsin-tcheou (au Ping-yang-fou du Shan-si) [1]. Il devint Tcheng-yang-ti-kiun (le prince empereur qui régit le Yang).

Telle est la version du *Ming-yi-ki-tchi* et du *Lin-tsou-tchuen-shou.* D'autres disent qu'il était général-lieutenant, qu'il suivit Tcheou-hio-heou à la guerre et y fut défait. Il se retira alors au mont Tching-nan (au Ssi-ngan-fou du Shen-si). Là il rencontra cinq saints de la fleur de l'Est et reçut d'eux le Tao.

Quand la dynastie Tang fut venue au trône, il commença à sortir de sa retraite et forma Tsun-yang comme son disciple. Il disait que le monde entier avait rejeté les Han.

2. LIU-TONG-PIEN.

Liu-tong-pien ou *Tsun-yang* était de la famille *Liu.* Il avait pour premier nom *Yen* et pour nom d'adulte *Tong-pien.* Il était de Yong-yo-hien au Ho-tchong-fou [2]. Son arrière-grand-père Yen-tchi avait été Tsie-tu-li [3] du Ho-tong; son grand-père Wei, vice-président de la cour des rites, et son père Huan, juge de Hai-tcheou. Sous Te-tsong des Song, le 14 du 4e mois de l'an XIV du temps dit Yuen-tcheng [4], notre nouvel immortel vint au monde. Son corps était haut de 5 pieds 2 pouces. A vingt ans, comme il ne voulait pas se marier, il s'en alla dans les monts Lü-Shan [5] et y rencontra

1 A 30 lis au nord-est de Yi-tshing-hien.
2 Maintenant P'ou-tcheou-fou du Shan-si ; 120 lis au sud-est de Yong-tsai-hien.
3 Préposé aux mesures.
4 799 P. C.
5 Près de Kien-kiang-fou du Kiang-si.

les saints dragons de feu. Il reçut d'eux le glaive magique et le secret de se rendre invisible.

En raison de quoi il obtint le titre d'honneur de Tchun-yang-tze sous Y-tsong des Tangs; au temps dit Hien-tong [1], il fut élevé au rang de lettré (shi). Quand il eut atteint l'âge de 64 ans, il s'en alla au Tchang-nan (dans le Ssi-ngan-fou du Shensi) où il rencontra Tchong Li-yen, au marché des liqueurs; Yen y cuisait du millet jaune.

Liu-tong-pien étant allé se coucher vit en rêve qu'il était élevé à une haute dignité; l'éclat, la richesse, la grandeur lui avaient été donnés. Il atteignait ainsi l'âge de 50 ans; mais tout à coup il fut accusé d'un crime qui perdit sa famille et toutes ses richesses, et entraîna le tout comme une source tombant d'un pic très élevé. Il comprit alors la leçon qui découlait de ce songe : que les hauts emplois n'étaient point choses à ambitionner. Il suivit alors Yen [2] et alla avec lui au Tchong-nan, dans les montagnes. Il y acquit le Tao et devint immortel. Au temps dit Tcheng-ho de Hoei-tsong des Songs (1111-1118), il reçut le titre de *Miao-tong-tcheng-jin*, « le juste, perspicace, admirable ». Sous Shi-tsou des Yuen il fut déclaré *Tchun-yang-yen-tcheng-king-hoa-tcheng-kiun*, « le prince juste devenu esprit, droit, prudent, généreux, Tchun-yang ». Sous Wu-tsong de la même dynastie, on l'éleva au rang de *Fu-yen-ti-kiun*, « le prince empereur bienveillant, protecteur ». Voilà une explication de la personnalité de Liu-tong-pien. Elle n'est pas la seule; en voici une autre quelque peu différente. Elle appartient au *Shen-sien-t'ong-kien*.

D'après cette version, Liu-tong-pien serait l'ancien et saint empereur Hoang-t'an-shi revenu en ce monde. Il serait né de nouveau le 14 du quatrième mois de la quatorzième année Tcheng-kuan de Tai-tsong des Tangs (641 P. C.). Son père s'appelait Yang et sa mère Wang-shi. Il était haut de 8 pieds 2 pouces; il avait le visage maigre et comme maladif, de longues moustaches et une impériale. A 20 ans, il se maria; il épousa une jeune fille du nom de Liu, fille d'un officier. Il prit les trois degrés inférieurs seulement.

[1] 860-874.
[2] Celui-ci, pendant ce temps, continuait son humble office de cuisinier.

Sous l'impératrice Wu des Tangs, la deuxième année T'ien-shen [1], alors qu'il avait 46 ans, son père lui ordonna de se présenter aux examens. Il alla à Tchang-ngan, où il fit la rencontre de Tchong-li-yen sur le marché aux liqueurs. Aussitôt il abandonna sa maison, sa famille et suivit son nouveau maître à Tchong-nan, au mont Ho-ling. Tchong-li changea son nom en celui de Yen. Tong-pien fut son nom d'honneur (tze).

D'autres particularités différentes nous sont données par le *Lin-tsou-tsiuen-shou,* qui dit simplement que Liu-tong-pien était un homme du P'u-fan-hien, au Ho-nan [2], qu'il naquit la douzième année Tcheng-yuen de Te-tsong des Tangs et fut préfet de Ta-hoa-hien au Kiang-tcheou [3]; après quoi il se retira au mont Liu et y rencontra Tchong-li-tcheng-yang qui lui apprit le Tao.

3. TCHANG-KUO.

Tchang-kuo, ou, selon d'autres, Tchang-kuo-lao, disparut dans les monts Tchong-tiao (au Ping-yang-fou du Shan-si) et là il allait et venait du Fen-tcheou au Ts'in-tcheou [4]. Tai-tsong et Kao-tsong des Tang l'appelèrent pour constater son existence, mais ils ne purent le faire venir. Tse-tien le somma de sortir de sa retraite. Il simula le mort devant le temple de Tu-niu.

A l'instant son corps répandit un odeur de cadavre et engendra des vers. Par la suite, des gens le virent dans les monts de Heng-tcheou. Tchang-kuo a pour monture constante un âne blanc. Quand il ne le monte pas, il le plie en deux comme une feuille de papier et le met dans une cassette enveloppée de toile. Veut-il s'en servir, il le mouille de l'eau qu'il crache sur lui, et quand il l'a retourné, c'est un âne parfait.

On dit généralement que sous Yao il était à la suite de l'empereur. La vingt-cinquième année Tai-yuen de Hiuen-tsong (736 P. C.), celui-ci l'appela à la capitale de l'Est pour l'établir dans le collège des sages. Il lui donna

[1] 692.

[2] Maintenant Pou-tcheou-fou, au Shan-si.

[3] Dépendance de Kian-kiang-fou, au Kiang-si.

[4] Tous deux au Shan-si.

le titre de Ta-fou et un joyau d'un bleu pur et brillant; il y ajouta le titre de *Tong-hiuen-sien-sheng* (docteur qui pénètre les mystères).

Il y avait alors un tao-she du nom de Yi-fa-shen, qui possédait un grand nombre de formules magiques et les sciences secrètes. Hiuen-tsong lui demanda ce qu'était Tcheng-kuo. Il répondit : « Votre serviteur le connaît. Mais il n'ose le dire parce que lorsqu'il aura achevé de parler, il mourra. Si toutefois Votre Majesté veut bien ôter son bonnet et se dénuder les pieds, Elle sauvera son sujet qui ainsi gardera sa vie ». Hiuen-tsong promit de le faire. Fa-shen reprit : « Lorsque le chaos commença à se débrouiller, il fut d'abord l'essence éthéréale de la chauve-souris blanche. » A peine achevait-il ces mots, qu'il tomba la figure contre terre. Aussitôt Hiuen-tsong alla auprès de Tchang-kuo, ôta son bonnet et sa chaussure, proclamant que la faute en était à lui seul. Grâce à sa sincérité et à sa persévérance, Tchang-kuo se décida à jeter de l'eau sur la figure de Fa-shen et celui-ci revint à la vie. Mais lui fut atteint de décrépitude de la vieillesse. Il demanda de retourner à sa montagne, et là, la première année Tien-Pao [1], il mourut subitement. Ses disciples l'enterrèrent. Plus tard ils retirèrent son cercueil et le trouvèrent vide (Kuo était devenu immortel). (Voir le *Tai-king-kuang-ki.*)

4. LAN-TSAI-HO.

Ce troisième immortel avait pour nom d'honneur Yang-su. On ne sait point au juste ce qu'était ce personnage; on n'est pas même d'accord sur son sexe. On dit qu'au temps des Tang, on le voyait portant un habit bleu déchiré, avec une ceinture de bois noir, large de plus de trois pouces. Il allait un pied chaussé, l'autre nu. En été, il portait un habit ouaté; en hiver, il dormait dans la neige. Son souffle s'échappait comme une forte vapeur. Il s'en allait toujours chantant à travers la ville et le marché, mendiant partout. Il portait une planche de plus de trois pieds, sur laquelle il frappait

[1] 742 P. C.

comme un homme hors de ses sens, bien qu'il ne le fût point. En route, il secouait ses bottes en parlant et chantait en s'agitant :

« Lan-tsai-ho, qu'est-ce que le monde? La beauté du feuillage d'un printemps et qu'une même année voit tomber. Les anciens sont partis et ne reviennent plus; les hommes du jour arrivent et changent constamment, ils vont et disparaissent impliqués dans tout les effets de leurs biens; ils se dissolvent et se perdent sans regarder en arrière, sans réflexion ni intelligence de leur situation. »

Il disait aussi fréquemment : « Qui dit que les garçons ne sont point portés dans un sein avant de naître? Moi j'y ai été dix mois ».

Un jour qu'il se trouvait à Ho-liang [1], dans un café, il s'éleva tout à coup, comme porté hors de lui-même, et disparut peu à peu dans les nuages, en jetant par terre son bas, son habit, sa ceinture, sa planche. C'est ainsi qu'il abandonna la terre [2].

5. HAN-SIANG-TZE.

Nous avons encore, quant à ce nouvel immortel, à recueillir deux témoignages qui s'accordent ou se contredisent.

Voici d'abord ce qu'en dit le Suh-wen-hien-tong-kao.

Han-siang-tze avait pour nom d'honneur Tsing-fou. Il était le neveu de Han-Yu [3]. Yu voulait lui enseigner les principes des livres canoniques et leur mise en pratique.

Han-siang-tze lui dit un jour : « Les pratiques de votre neveu sont très différentes de celles de son oncle ». Celui-ci lui demanda ce qu'il faisait. Siang-tze lui répondit : « Je sais fabriquer de la liqueur. Je puis en un instant faire paraître ouverte une fleur portant une inscription ».

Yu lui ordonna de lui montrer la chose. Siang-tze prit aussitôt un plat, le remplit de terre; en un instant il en sortit une fleur de pivoine rouge,

1 Actuellement Fong-yang-fou, au Kiang-nan.

2 Ceci est extrait du *Shen-sien-tchuen*, du *Shen-sien-tong-kien* et du *Su-wen-hien-tong*.

3 Officier de la cour de Hien-tsong des Tang (806-821), natif de Nan-yang-hien, au Nan-yang-fou du Ho-nan. C'était plutôt son grand-oncle.

d'un rouge splendide, tout différent de l'ordinaire. Au milieu de ses pétales se trouvaient écrits en lettres d'or les vers suivants :

« Quant les nuages s'étendent en travers sur Tsin-ling [1], comment la maison pourrait-elle subsister ?

» Quant la neige recouvre Lan-kuan [2], les chevaux ne peuvent avancer. »

Yu demanda ce que cela signifiait. « Dans quelque temps vous le saurez », répondit Siang-tze. Alors Yu, dégoûté de Tchiao-tcheou [3], voulut aller à Lan-kuan. Mais la neige y était très haute et il ne pouvait avancer. Siang-tze arriva tout à coup. Il balaya et enleva la neige. Yu alors comprit le sens des vers qui avaient apparu au milieu de la fleur et compléta la strophe.

Siang-tze composa alors un autre quatrain pour le Kong :

« La haute capacité emploie, pour le bien du monde, beaucoup de choses qui proviennent des temps antiques. Si Votre Seigneurie est brave et pleine de talent, qui la dépassera ? Si Elle aime d'acquérir des mérites, un nom honoré, elle se réformera sincèrement elle-même et renoncera à la mollesse, aux jouissances sensibles. »

Le Kong, voulant diversifier les vers de Yang-tze, reprit : « Beaucoup en ce moment sont passionnés, comme enivrés, pour la gloire et le profit ; le sage seul cherche le Tao dans la sobriété ».

Comme il était vivement préoccupé des moyens d'arrêter le poison d'une maladie, d'un air pestilentiel, épidémique dont on guérissait difficilement, Yang-tze lui présenta un remède et le lui donna en disant : « Un seul grain peut arrêter cet air empesté ». Puis il avertit le prince de ne point employer ce remède uniquement pour le salut de sa maison, mais d'en faire bénéficier toute la cour. C'est ainsi que tout le monde le raconte depuis.

La version du Ming-yi-tong-tchi, très brève du reste, contient peu de choses intéressantes. Han-Siang, à l'en croire, était un descendant de Tcheng-li [4]. Tout jeune encore il étudiait le Tao. Étant pauvre et sans

[1] A Lan-tien-hien, au Si-ngan-fou du Shen-si.
[2] Même situation à 98 lis au sud-est de Lan-tien-hien.
[3] Tchiao-tcheou-fou, dépendant du Kuang-tong.
[4] Le même que Han Yu.

ressources, il alla dans un autre centre, y resta longtemps, puis revint.

Il trouva Tcheng-li à un banquet de fête. Celui-ci se montrant irrité contre son disciple, Siang-tze lui dit : « Ne vous irritez point, je viens seulement vous faire présent d'une fleur, fruit de mon habileté ». Et à l'instant il produisit une fleur (portant une inscription).

Ainsi parle le Su-sien-tchuen. L'auteur du Kie-tze-yuen-hua-tchouen sait tout autre chose.

Siang-tze était disciple de Tchun-Yang ; un jour, en se promenant, il monta sur un pêcher, tomba et mourut. Mais son corps fut transformé et immortalisé. Il vint alors voir Han-Yu et lui dit qu'il pouvait créer de la liqueur et épanouir une fleur en un instant. Yu, pour l'éprouver, fit ouvrir une bouteille et il y produisit une excellente liqueur fermentée. Après cela il prit de la terre en main et aussitôt s'ouvrit un lotus bleu (sortant de cette terre).

6. TSO-KOUE-KIU.

LE SIXIÈME IMMORTEL.

Tso-koue-kiu était le frère cadet de l'impératrice Tso-hoang-heou, femme de Jin-tsong des Song. Cette princesse avait d'autres frères plus âgés ; l'aîné, qui s'appelait King-i, ne se préoccupait point des soucis du monde. Le second, nommé King-tchi, ne connaissant que la force et la violence, se livrait à de mauvaises actions. Il commettait des meurtres sans raison, sans droit, comme sans repentir. Cependant, Pao-tching l'avait décidé à reconnaître ses fautes et à en témoigner son repentir. Mais King-i, regardant cet acte comme une honte (pour sa maison), alla se cacher dans les montagnes escarpées, vêtu d'un habit grossier. Là il pratiquait l'abnégation, la mortification, la correction propre. Un jour les deux maîtres Tchong-li et Liü-ho-pien vinrent le trouver et lui dire : « Nous avons appris que vous entretenez et perfectionnez ; qu'est-ce donc que vous entretenez ainsi ? — C'est le Tao, répondit-il. — Mais le Tao, où est-il ? » King-i montra le ciel. Ils lui dirent : « Où est le ciel ? » King-i montra son cœur. Les deux maîtres répartirent en riant : « Ainsi le ciel est votre cœur et le ciel est le Tao ? Seigneur, vous voyez en vous-même

le fond originaire de l'être et vous devez y rétablir cette volonté mystérieuse qui restaure la justice; vous savez épurer votre essence spirituelle. Mais vous n'avez point encore le Tao parfait. (V. le Shen-sien-tong-kien). D'autres renseignements nous sont donnés par le *Long-tu-shen-tuan-kong-gan.*

Tso-koue-kiu était ministre de la cour de Jin-tsong des Song. En ce temps-là, il y avait au Kiao-Yang-hien, au Kiao-tcheou-fou du Kouang-tong, un Seu-te ou bachelier, nommé Yuen-wen-tcheng, qui avait épousé une fille de la maison Tchang, avec laquelle il vint à la capitale. Mais le second prince impérial devint amoureux de la beauté de Tchang-shi. Il invita le mari et la femme à venir au palais et là il fit étrangler Yuen-wen. Il voulut ensuite forcer Tchang-shi à se donner à lui; mais elle refusa. Alors il la tint prisonnière dans une prison obscure.

Mais l'âme de Yuen-wen-tcheng en avertit Pao-kong (grand de la cour de Jin-tsong), qui consentit à faire faire une enquête. En ce moment même, Tso-koue-kiu se préoccupait du meurtre de Yuen-wen. Pao-kong ayant appris qu'il ouvrait une instruction judiciaire contre son assassin, lui fit savoir que ce misérable voulait aussi faire mourir Tchang-shi prisonnière.

Pour se débarrasser de toute crainte ultérieure, l'assassin ordonna de jeter la malheureuse femme dans un puits. Mais elle parvint à s'enfuir et à lui échapper. Cependant l'étoile Tai-pe-kin [1] se transforma en vieillard et vint guider la fuite de Tchang-shi. En chemin, elle rencontra Tso-koue-kiu et, se faisant passer pour Pao-kong, elle lui confia le soin de porter l'accusation devant les juges. Cette charge causa à Tso-koue-kiu une vive crainte. Il rebroussa chemin et ordonna de flageller Pao-kong avec les bâtons de fer, et, si quelqu'un hésitait, de le tuer et de jeter son cadavre sur la voie publique. Tchang-shi, délivrée, alla remercier Pao-kong. Mais celui-ci ayant appris ce qui se passait, feignit une maladie (pour ne pas devoir s'expliquer sur les faits). Et pour empêcher le grand Kouo-kiu [2] de venir lui demander des nouvelles de sa santé, il envoya Tchang-shi s'informer de tout et faire mettre Tso-koue-kiu à la cangue, en prison.

[1] Vénus.

[2] Président de la cour supérieure de justice criminelle.

Après quoi il fit une lettre fictive engageant le second ministre à venir au palais et ordonna à Tchang-shi d'aller exposer tout ce qu'elle avait eu à souffrir, et de faire conduire le second Koue-kiu avec une petite cangue dans le cachot.

Apprenant cela, Tso-hoang-heou [1] vint avec l'empereur engager Pao-kong à les relâcher; mais celui-ci n'y consentit point. Bien plus, il donna ordre de faire conduire le second prisonnier au lieu de l'exécution. Jin-tsong, voyant cela, proclama une amnistie complète pour tous les crimes commis dans l'empire entier. Contraint, Pao-kong fit détacher et relâcher Tso-koue-kiu. Celui-ci, s'estimant mort et revenu à la vie, se retira dans les montagnes pour aller y vivre en ascète. Il y rencontra des saints transformés qui le firent entrer dans la compagnie des immortels.

Ajoutons à ceci les détails suivants :

D'après le Ho-nan, Tso-koue-kiu fut métamorphosé la quatrième année Shao-sheng de Tchi-tsong des Songs (1097).

L'histoire des Songs, qui le nomme Tso-pan, dit qu'il était à la cour de Tai-tsong et de Tai-tsou, qu'il eut sept fils, dont le cinquième s'appelait Ki, et que la fille de celui-ci était l'épouse de Jin-tsong; Hien-hoang-heou, son frère aîné, s'appelait Tchouen et le cadet Yi. Tchouen était juge de Yong-tcheou. Yi était de la cour de Shen-tsong et mourut à 72 ans.

7. HO-SIEN-KU.

Le septième immortel appartient certainement au sexe féminin. Il lui fallait au moins cette part assurée, car en Chine les génies femelles sont très nombreux et très honorés.

Voici ce qu'en disent le Ming-yi-tong-tchi et le Su-wen-hien-tong-kao :

Ho-sien-ku était fille de Ho-tai, habitant de Tsang-tching-hien, au Kuang-tcheou-fou du Kuang-tong. Au temps de l'impératrice Wu des Tangs, elle demeurait à Yu-mou-ki [2].

[1] Impératrice, épouse de l'empereur Jin-tsong.

[2] Située à 20 lis à l'ouest de Tsang-tching-hien.

A l'âge de 45 ans elle vit, une nuit, en rêve, un homme devenu esprit, qui lui enseignait à se nourrir de la poudre d'une pierre précieuse broyée [1], à acquérir un corps subtil et à ne point mourir. C'est pourquoi elle fit serment de ne point se marier, et s'en alla vivre dans les montagnes, sur leurs sommets. Sa marche était comme le vol d'un oiseau. Tous les matins, elle se mettait en route ; le soir, elle cueillait des fruits des montagnes et allait les donner à sa mère, puis venait chercher sa subsistance, des graines, etc.

L'impératrice envoya un de ses officiers pour l'appeler auprès d'elle. Mais à mi-chemin, il la perdit, elle disparut.

L'empereur Tchong-tsong, au temps King-long (707 P. C.), annonça à l'empire qu'elle était devenue immortelle.

Le Ming-yi-tong-tchi ajoute qu'étant jeune encore, elle rencontra des hommes d'une vertu extraordinaire, qui lui donnèrent des pêches à manger [2], et que depuis lors, elle n'eut plus jamais faim et sut prévoir tout ce qui pouvait arriver d'heureux ou de malheureux.

Le Su-wen-hien-tong-kao a encore une autre version ; ce qu'elle contient de saillant est ce qui suit :

Ho-sien-ku était une fille du marché de Sing-ling (dépendance du Hunan). A sa naissance, sa tête avait déjà six cheveux. La terre qu'elle habitait produisait la Yun-mou, ou perle de nuages.

Des étrangers, magiciens, lui apprirent à s'en nourrir. A 13 ans, elle alla dans les montagnes cueillir du thé. S'étant trompée de route, à son retour, elle rencontra Lin-tong-pin qui lui donna des pêches à manger et lui montra son chemin. Enfin, au temps dit King-long, elle disparut parmi les immortels.

1 Le pic de Yun-mou produit les pierres appelées Yun-mou, dit le Ming-yi-tong-tchi.
2 La pêche est pour les tao-she un symbole et un instrument d'immortalité.

8. LI-YUEN-TCHONG.

Le dernier immortel est un des moins connus et, comme il a été dit au commencement, ses droits à ce titre ne sont pas même admis par tout le monde. Ce qu'on en sait et ce qu'on en dit consiste en ce qui suit :

Li-yuen-tchong vécut du temps Kai-yuen de Hiuen-tsong des Tang, au temps Ta-li de Tai-tsong de la même dynastie [1].

C'était un homme vertueux qui étudia le Tao au mont Tchong-nan [2].

Il avait quarante ans, lorsqu'un jour il vit apparaître un esprit à l'aspect terrible comme un tigre à mine féroce, boiteux et mendiant.

Qu'arriva-t-il alors et depuis? Que devinrent l'un et l'autre? Personne n'en sait rien [3]. Mais, d'après la croyance populaire, Li-yuen-tchong devint immortel.

9. THIE-KUEI-LI [4].

Ce nouveau personnage est celui que le *Tong-kao-tsiuen-shou* substitue au précédent, et non sans raison, car il a plus de notoriété et sa biographie est moins insignifiante que celle de son compétiteur.

Thie-kuei-li, dit le Tong-kao, avait pour nom de famille Li et pour nom propre Kong-mu. Il avait un pied malade.

Ssi-wang-mu [5] le transforma et le fit monter au rang d'immortel.

Il reçut à cette occasion le titre d'honneur de Tong-hoa-hio-tchou, « le maître de la doctrine de la fleur de l'est », et un bâton [6] de fer.

Il se rendit à la capitale, et le général en chef des Hans, Tchong-li, ajouta le titre de Tze-fu-shao-ming-kiun, « Prince assez éclairé, trésor de pourpre ».

1 De 713 jusque 768 environ P. C.
2 Dans le Si-ngan-fou, au Shen-si.
3 Voir le Sze-Wuh-Yuen-Hoei.
4 C'est-à-dire Li, bâton de fer.
5 Voir ci-dessus.
6 Lisez *kuei*, R. 75, 4, au lieu de *kuei*, R. 64, 4.

A cette notice si brève, le Shen-sien-tong-kien ajoute d'autres détails passablement disparates.

Thie-kuei-li, dit ce livre, est Li-ying-yang [1]. Ayant rencontré Lao-tze, il reçut (de lui) le tao, puis, devenu esprit, il alla au mont Hoa-shen avec son disciple Sang-ling. Sept mois après environ, il s'arrêta subitement et alla errer parmi les âmes [2] pour ne plus revenir. On brûla son cadavre.

Six mois après, son disciple ayant appris que sa mère était malade de chagrin, il alla chez elle pour la voir. Ying-yang revint alors.

Il laissait en arrière son âme sensitive mourant de faim dans la forêt.

Rentré dans son corps, il le trouva tout changé. Il avait la face noire, la tête dénudée, les sourcils obstruant les yeux, le pied gauche estropié, tout le corps hideux au souverain point. Voyant ainsi qu'il avait perdu son aspect originaire, il voulut s'enfuir. Mais Lao-tze lui donna un appareil d'or et un bâton de fer pour soutenir son pied boiteux. Ying-yang mit les mains sur ses yeux comme deux anneaux et se donna à lui-même le nom de *Li-kong-mu*, c'est-à-dire « Li aux yeux creux ». Les gens du temps l'appellent *Thie-kuei-li*.

Telle est l'opinion de *Shen-sien-tong-kao*. Mais l'auteur du *Su-wen-hien-tong* n'est pas de cet avis. Il a son histoire à lui qu'il raconte en ces termes.

Li-thie-kuei vivait à Hap [3] au temps des Sui [4]. Son nom familier était Hing-shin et aussi Thie-kuei. Son nom d'adulte était *Kuei-er* (le jeune homme au bâton). Il mendiait constamment au marché, méprisé de tous. Mais, ayant jeté son bâton de fer dans l'espace immense, celui-ci fut transformé en dragon. Li monta sur ce dragon et disparut ainsi de ce monde.

Ce livre ne se contente pas d'exclure *Li-yuen-tchong* de la liste des immortels, il en bannit également *Tchang-kuo* et *Ho-sien-ku* pour les remplacer par *Thie-kuei-li, Fong-sang-ko* et *Hiuen-hu-tze*.

Le Yen-pu-li-ki, d'après Tchang-su-khing, les nomme *Li-el, Yong-tcheng,*

[1] Li au Yang coagulé, condensé.
[2] Ou : il s'en alla comme âme.
[3] Maintenant Tong-Hu-hien, au Hu-pe.
[4] 589-618 P. C.

Tong-tchong-shu, Tchang-tao-ling, Yen-kiun-ping, Li-pa-pe, Fan-tchang-shao et *Ko-yong-kuai.*

Li-el était le nom de Lao-tze. C'est de lui qu'il s'agit. Nous en parlerons longuement ailleurs.

Yong-tcheng était un ministre de Hoang-ti d'après le Wan-sing-t'ong. Mais, selon le Su-wei-hien-tong-kao, il vivait sous Mu-wang des Tcheous et disait lui-même avoir été précepteur de Hoang-ti. Il excellait dans la direction des esprits. Ses cheveux étaient blancs et noirs, ses dents tombaient et renaissaient; on le disait avoir été le maître de Lao-tze lui-même.

Tong-tchong-shu était de Kouang-tchouen; il fut un lettré des plus distingués du temps de King-ti, quoique de mince origine.

Diverses infortunes le transformèrent et le portèrent à l'immortalité. Ses études lui avaient appris ce qui pouvait troubler le Yin et le Yang dans leur action et leur union.

Tchang-tao-ling a été vu précédemment.

Yen-kiun-ping, dont le nom d'honneur était Tao, habitait Lin-kiang et pratiquait avec une grande habileté l'art de consulter le sort, sur la place publique de Tcheng-tu. Ayant reçu un jour cent pièces d'or, il ferma la porte de son échoppe. Quand Yang-hong était encore jeune, il suivait les leçons de Yen-kiun. Au temps de Wu-ti des Hans occidentaux, il habitait le Min-shan au Sse-tchouen (sur la frontière du nord).

Li-pa-pe nous est déjà connu comme immortel.

Fan-tchang-shao se verra plus loin.

Ko-yong-kuai vivait sous les Tsin; il habitait au Tcheng-tu-fu du Sse-tchuen, à 14 lis au nord de Pang-hien. Il reçut le Tao sur le mont Yong-kuai et y devint immortel. C'est de là que lui vint ce nom, car le sien était Sien-yong.

§ X. — Liu-haï.

Ce personnage est encore un des immortels reconnus et honorés par les tao-she, mais il n'a point été placé dans le groupe principal dont nous venons de donner l'histoire en abrégé. Celle-ci n'est point, du reste, la

moins ridicule de toutes; bien au contraire, comme on va en juger par les extraits suivants.

Ouvrons d'abord le Shen-sien-tong-kao.

Liu-hai s'appelait d'abord Tsao; son nom d'honneur était Tsong-shang; il était de Yen-shan [1]. Il occupa une fonction et fut ministre de Liu-shen-kouang. Il aimait à discourir de la nature et du destin. Il vénérait Hoang-lao [2]. Tcheng-yang-tze [3], qui possédait le Tao, vint un jour le visiter. Tsao l'invita à s'asseoir dans le haut de la grande salle. Tcheng-yang-tze mit l'un sur l'autre dix œufs de poule et dix pièces d'or, une pièce entre chaque œuf.

Tsao l'admirait et dit en soupirant : C'est bien dangereux! Tcheng-yang répondit : Être ministre du prince, c'est bien plus dangereux encore; mieux vaut le quitter. Tsao s'inclina profondément et se leva; il se rendit auprès du roi Kuang de Yen, qui avait usurpé le titre de Yen-ti « empereur de Yen ». Il lui reprocha cet acte, puis, prétextant une maladie, il lui remit les sceaux et le quitta. Il changea alors son nom en celui de Hiuen-Ying (la fleur noire). Les tao-she lui donnent le titre d'honneur de Hai-shin-tze (crapaud de la mer).

Après cela, il se mit à parcourir le pays, recherchant l'enseignement du Tao.

En ces circonstances, il rencontra Liu-shun-yang [4] qui lui apprit à fabriquer le *tan* ou liqueur d'immortalité, par une sécrétion d'or.

Il se mit ensuite à pratiquer la vie ascétique et arriva ainsi à la voie de l'immortalité parfaite [5].

Shun-ti des Yuen, la sixième année *Tchi-yuen*, lui donna le titre de *Ming-wu-huang-tao-tcheng-kiun*, « le prince juste, qui comprend avec intelligence et d'une manière large, les principes du Tao [6] ».

1 Shun-tien-fu au Tchik-tai. — Telle est l'opinion de cet auteur. Pour le Liu-tsou-tsiuen-shou il était premier ministre de Liao et s'était retiré entre Tchong-nan et Tai-hoa, montagne de Shen-si, au Ssi-ngan-fou.

2 Voir plus haut.

3 Le même que Tchong-li-k'iuen. Voir plus haut.

4 Voir plus haut.

5 Voir le Shen-sien-tong-kao.

6 Voir ibidem.

Les récits précédents étaient trop simples pour rester les derniers. Il fallait en outre expliquer le nom donné à Liu-hai : crapaud de la mer.

Voici comment s'y est pris le Meng-lei-pou-fong-hia-pi-tan pour résoudre ce double problème :

Il y avait au Su-tcheu une famille nommée Pei-hvang-wen, qui habitait à Nan-ho et vivait du commerce. De génération en génération, elle pratiquait la vertu. La première année Kang-hi, il parut un jeune homme dont le nom n'est point connu, mais qui s'appelait lui-même Ho-pao. Il vint à la porte de la demeure de cette famille, demander d'y être pris à gages. On y consentit et l'on détermina son salaire; après quoi on le requit de travailler. Il fit preuve d'un volonté active et intelligente.

Le premier mois passé, on voulut lui donner le prix de son labeur, mais il refusa et déclara ne point vouloir l'accepter. Les jours suivants, il ne mangea plus mais n'eut point faim pour cela. Tous les gens de la maison le voyaient avec étonnement. Un jour, on lui ordonna de laver les vases. Aussitôt il changea de vêtements et se mit à cette besogne. Quand il eut fini, il remit ses habillements souple et docile, comme un mouton ou un porc. Tout le monde, d'autant plus étonné, en parlait avec admiration.

Au nouvel an, il prit le fils du maître par la main et le conduisit au marché, voir l'illumination. Tout à coup, celui-ci quitta la place qu'il occupait au milieu de la foule et revint en hâte, tout effrayé. Trois tambours revenaient aussi. Le maître se moqua fortement de lui et le gronda. Il répondit alors :

« Cette année l'illumination n'a pas été complète et régulière. Au Fo-kien seulement, elle a été considérable; c'est pourquoi il a reçu sa récompense. Pourquoi s'effrayer? C'est que les hommes sont comme n'ayant plus de confiance, ne croyant plus à ces choses ». Alors le jeune garçon vint respectueusement et, tirant de son sein dix fruits nouveaux de dimocarpus, les présenta à ses maîtres en leur disant qu'il les priait d'en manger. C'est ainsi que l'on commença à savoir que c'était un immortel.

Quelques mois plus tard, étant allé au puits chercher de l'eau, il y prit un grand crapaud à trois pattes; il le lia avec des cordes de couleurs variées et l'apporta sur son dos et ses épaules, sautant de joie; il annonçait sa capture en disant : Ces animaux savent toujours se cacher. On ne sait presque jamais les attraper; et maintenant j'ai réussi à le faire.

Les devins du voisinage pensèrent que c'était Hai-shin qui se trouvait dans la maison des Pei, et ils coururent pour s'en assurer. Mais quelque hâte qu'ils y missent, ils ne pouvaient avancer. Quant au crapaud, il leva les mains pour remercier le maître Pei.

Quand on fut au milieu de la cour, il s'éleva tout à coup dans le vide et disparut. Maintenant encore, quiconque passe devant cette porte, montre cet endroit comme marqué de la trace du crapaud.

§ XI. — Ho-ho.

C'est encore un immortel ou plutôt même un esprit, *Shen,* qui nous est présenté sous ce nom, dont le sens est accord, harmonie; *Ho-ho-shen,* dit le *Yeu-lan-tchi-yu.* Il semble qu'il faille entendre par ces termes le génie de la concorde. Car ce livre porte que Ho-ho-shen est Wan-hoei.

Ce Wan-hoei était, d'après le Tai-ping-kuang-ki, un citoyen de Wen-siang dont le nom de famille était Tchang. Il naquit la 6e année Tcheng-kuan de Tai-tsong des Tangs [1].

Il était presque idiot et ses parents l'élevaient comme un porc ou un chien. Un jour son père l'envoya labourer ses champs. Hoei s'en alla sans tourner la tête, vers un cimetière à plusieurs dizaines de lis de là. Ayant rencontré un fossé qui lui barrait le chemin, il s'arrêta. Son frère aîné était de service militaire sur les frontières, à Ngan-Ssi [2]. Leur père envoya Hoei prendre des informations près de lui. Hoei s'en alla le matin et revint le soir (malgré la grande distance). Toute la famille était dans l'étonnement. Du Ho-nan au Ngan-Ssi, il y a 10,000 lis et plus. C'est pourquoi on appela notre simplot Wan-hoei (Hoei-dix-mille).

Voilà une première version. Elle n'est pas universellement admise. Le Sse-wu-yuen-hoei en a une toute différente.

Ho-ho-shen, est-il dit dans ce livre, était un bonze de Tien-ti-shen [3], renommé pour ses vertus.

[1] 632 P. C.
[2] Ssi-ngan-fou.
[3] Mont près de Tien-ti-hien, au Ti-tcheou-fou.

Puis il fait de cette appellation le nom de deux personnages : Ho serait un certain Hon-shen et Ho, Shih-te. Après quoi, le Sze-wen-hien-tong nous apprend que Hon-shen, au temps Tcheng-kuan, alla se cacher au Hon-yen et arriva un jour à un monastère bouddhiste du Lai-koue [1]. Regardant dans l'espace, il entendit le chant des oiseaux qui sifflait comme une moquerie. Les bonzes vinrent au-devant de lui ; mais il éclata de rire et alla se cacher dans le creux d'une roche.

Shih-te était un jeune homme attaché au prêtre bouddhiste Fong-kan. Il était entretenu au monastère, d'où lui vint le nom de Shih-te [2]. Quand il fut plus grand, il fut employé à servir dans la cuisine, à laver les vases. On lui donnait des aliments communs dans une sorte de tuyau. Hon-shen venait constamment à ce monastère et recevait sa nourriture de Shih-té.

§ XII. — Tien-fei.

L'Épouse du ciel.

Tien-fei est le génie protecteur des marins, de ceux surtout qui s'occupent du commerce, du transport des grains. On l'invoque dans les tempêtes et les dangers sur mer. Son nom signifie Épouse impériale secondaire (*fei*) du ciel. On verra plus loin pourquoi on la met ainsi au second rang. On peut toutefois soupçonner un autre motif. Elle s'appelait originairement *Fei,* et divinisée elle fut *Tien-fei,* la Fei céleste.

L'Épouse du ciel est encore un être humain transformé en esprit, en génie tutélaire, et son apothéose est de fraîche date. Néanmoins, les auteurs chinois sont, à son endroit, dans le plus parfait désaccord. Le lieu et l'année de sa naissance [3], son nom, celui de son père et de sa mère, les causes de son élévation à un rang semi-divin sont donnés de manières très différentes [4].

On s'accorde cependant à attribuer sa conception à ce fait, que sa mère

1 A l'ouest du Tien-ti-hien, au Tche-kiang.

2 Qui reçoit, recueille.

3 Celle-ci varie de l'époque des Tangs à celle des Songs, c'est-à-dire de trois à quatre cents ans. En effet, on la fait naître ou sous Kiuen-tsong, 713, ou sous les cinq dynasties, 907 ss., ou sous Tai-tsou ou Hoei-tsong des Songs.

4 Tantôt elle est fille de Liu Yuen, juge de Pu-tien-hien, tantôt de Liu-lin-piao, devin de Wen-tcheou au Tche-kiang.

mangea une fleur merveilleuse qui ne s'ouvre que tout les cinq cents ans, qui ne produit pas de fruit (v. le *Tsi-hoa-king-tchu*) et ne se montre même que tous les trois mille ans, s'il faut en croire le *Lang-siai-tai-tsai-pien.* Personne, il est vrai, ne l'a vue; on ne peut dire à qui elle a jamais apparu; on doit y croire et c'est tout. Cela se dit depuis les Tang.

Tien-fei fut, comme on le verra plus loin, une enfant merveilleuse dès son berceau. Encore dans les langes, elle vénérait les esprits, et les oiseaux connurent ses désirs pieux (*nião*-tchî *Yeù-paí*-shèn-tchî-í). On verra le reste ci-après.

Voici donc les principaux passages qui la concernent.

L'épouse-reine du ciel, la Tien-fei, est, selon le Tchong-tsan-sao-shen-ki, une femme de la famille Liu de Mei-tcheou sur la côte de la mer, au Pu-tien-hien, dépendant de Hing-hoa-fou (dans le sud-est du Fu-kien). Sa mère s'appelait Tchin-shi.

Kuan-yin ayant donné à celle-ci une fleur merveilleuse de lotus, elle l'avala et conçut. Le quatorzième mois commença sa conception, et elle reçut en elle Tien-fei. La première année Tien-pao de Hiuen-tsong des Tang (742), le 23 du troisième mois, Tien-fei commença ses années.

Étant encore dans les langes qui l'emmaillotaient, elle aperçut une image des esprits. Elle croisa les mains pour témoigner sa volonté d'honorer leur représentation. A l'âge de 5 ans elle pouvait déjà réciter des prières. A onze ans elle savait danser en mesure pour réjouir les esprits. Ses frères, au nombre de quatre, exerçant le négoce, voyageaient constamment entre les îles de la mer. Mais voilà qu'un beau jour Fei semble avoir perdu pieds et mains; ses yeux fermés sont comme partis. Ses parents, la croyant atteinte d'une maladie mortelle, l'appellent avec anxiété. Mais Fei, se soulevant, leur dit avec componction : pouvais-je ne point sauver mes frères sans égard à ma peine? Ses parents, ne comprenant point ce qu'elle voulait dire, ne le lui demandèrent point.

Le lendemain, au point du jour, ses frères revinrent au logis et dirent en sanglotant : Il y a trois jours d'ici, un cyclone s'était élevé; de larges vagues s'élevaient jusqu'au ciel. Nous étions près de périr, lorsqu'une jeune fille vint nous conduire et nous diriger à travers les périls.

Chaque frère avait sa barque à lui; celle du frère aîné avait été engloutie dans l'onde par le tourbillon. Les parents comprirent alors pourquoi Fei avait perdu les yeux le jour précédent; son âme s'était détachée de son corps pour aller sauver ses frères. L'aîné seul n'avait point échappé au naufrage, parce que ses parents, en appelant leur fille, l'avaient fait revenir à elle. Ils en conçurent un chagrin éternel. C'étaient leurs cris et l'obéissance filiale de la jeune fille qui avaient perdu leur fils aîné.

Lorsque Fei eut atteint l'âge de prendre l'épingle [1], elle fit vœu de ne point se marier. Elle persévéra ainsi jusqu'à la fin et mourut noble vierge. Aussi les gens de son endroit qui n'avaient point de fils se mirent à l'invoquer pour obtenir une descendance. Ils la prièrent, et l'effet de ce culte répondit aux supplications.

Au temps des Songs, une épouse secondaire impériale [2], du nom de Lu-yun-tie, envoyée à Kao-kweun, cheminait par Pin-tcheou, lorsqu'un tourbillon violent s'éleva de nouveau; sa barque s'était renversée et enfoncée dans la mer. En ce moment elle vit un personnage humain qui lui tendit un mât, la reçut dessus et la sauva. Elle comprit que c'était l'esprit de Fei qui l'avait secourue.

Là-dessus elle retourna à la cour, raconta ce qui était arrivé et réclama pour son sauveur le titre de *Lin-hoci-fu-jin,* « l'épouse bienveillante, spirituelle ». Puis elle lui éleva un temple à Pin-tcheou.

Sous Sheng-tsou des Mings, la septième année Yong-lo (1409), Tcheng-ho, épouse secondaire de même rang, voyageait parmi les barbares du sud-est. Elle alla prier au temple de Fei et obtint un résultat aussi heureux. Revenue à la cour, elle fit porter un décret intitulant le génie protecteur d' « épouse secondaire du ciel, qui garde les royaumes, protège le peuple, à l'intelligence merveilleuse, qui répond manifestement aux prières, d'une immense bonté, qui secourt tout le monde ».

Telle est la première explication du personnage et du rôle de la gardienne des marins. En voici une seconde empruntée au *Sze-wu-yuen-hoei.* Tien-fei

[1] L'âge de 15 ans.
[2] *Tchong,* i. e. de cinquième rang.

était la sixième fille de Man-Wang, inspecteur des armes et de la cavalerie sous les cinq dynasties [1]. Elle s'appelait Lin-yuen. Elle savait traverser la mer, montée sur une natte; les nuages la portaient d'île en île. La quatrième année de Tai-tsong des Song, du temps Yong-hi, elle vint au Pin-tcheou et s'y métamorphosa. Depuis lors elle va çà et là, volant au-dessus de la mer, vêtue d'une robe rouge. Les gens de la terre l'invoquent et la prient.

Au milieu du temps Siuen-ho de Hoei-tsong des Songs (1122), Lu-yun-tie allait à Pin-tcheou, lorsqu'un tourbillon violent fit sombrer sept vaisseaux de son escorte. Celui-là seul que l'épouse impériale montait fut sauvé. Tien-fei descendit sur le mât et la préserva de tout danger. Lu-yun-tie, retournée au palais, fit connaître ce fait, et fit placer une image de son sauveur dans le temple.

Sous Kao-tsong (en 1131 P. C.), on lui donna le titre que nous avons vu plus haut, et Hiao-tsong (vers 1174 P. C.) changea son titre de Fou-jin en celui de Fei, *Tien-fei*. C'est, dit le *Yuen-sse* (au *Tsi-ki-tchi*), l'esprit femelle de la mer du Sud, la spirituelle et merveilleuse épouse céleste, qui sauve ceux qui périclitent en mer.

Le *Shang-hai-hien-tchi* reproduit tous les mêmes renseignements avec certaines variantes. D'après ce livre, Tien-fei avait pour père Yuen, juge de cité, et pour mère Wang-shi; elle naquit la première année Kien-long de Tai-tsou des Songs (960 P. C.), le 23 du troisième mois. Elle mourut et se métamorphosa le 9 du neuvième mois de la quatrième année Yong-hi de Tai-tsong. Son esprit intelligent fut doué d'un pouvoir merveilleux : elle garde et sauve les vaisseaux en mer. Elle reçut des souverains les titres énumérés plus haut et fut déclarée Esprit par Hoei-tsong vers l'an 1122.

Le *Sang-siai-tai-tsai-pien* nous apprend, en outre, pourquoi notre génie est qualifié de *Fei,* « épouse secondaire ».

Les temples de Tien-fei contiennent généralement les (images des) esprits du Kiang, du Hoei et de la Mer, considérés comme trois jeunes filles; le peuple les appelle Liu, Sing, Piao.

1 D'après d'autres auteurs, ce fut sous Kao-tsou de Tsin, la huitième année Tien-fu (944). Elle se métamorphosa la quatrième année, le 19 du deuxième mois Yong-khi de Tai-tsong.

Puis il ajoute : dans l'immensité universelle, le ciel seul est grand au-dessus de tout. La terre est au second rang. Aussi le ciel est appelé *Hoang,* auguste, impérial, et la terre, *Heou,* princier.

La mer est encore inférieure à la terre; c'est pourquoi elle est traitée de *Fei,* épouse secondaire, ainsi que l'esprit auquel on sacrifie pour ce qui la concerne.

Les Yuen firent grand usage des transports sur la mer; c'est pourquoi le culte de Tien-fei fut, sous leur règne, considéré comme très important [1].

Sse-ma-wen-kong, le grand historien du XIe siècle, nous explique en outre pourquoi le génie protecteur des marins doit être une femme. C'est, dit-il, que l'eau est de la nature du Yin et que le Yin est d'essence féminine. Parmi les hagiographes postérieurs, les uns approuvent cette explication, les autres la rejettent et prétendent que le sexe de l'esprit protecteur des voyageurs en mer fut déterminé par la concubine impériale sauvée par lui, comme il a été raconté plus haut.

Toute jeune encore, dit I-Wan, elle était adonnée aux sciences secrètes et savait prévoir le bonheur et le malheur. Elle resta en sa demeure pendant trente ans. Puis, au temps Yuen-yen de Tchi-tsong (1090), on comprit ce qu'on lui devait, et son culte fut établi dans les cantons. Sous Shi-tsou des Yuen, au milieu du temps Tchi-yuen (1279), elle fut reconnue la sainte protectrice des nautoniers.

On lui éleva un temple et on lui sacrifia de grandes victimes.

Au commencement de la période Hong-Wu (1366), pendant que des vaisseaux transportaient du grain, un vent violent s'éleva et un tourbillon força les vaisseaux porteurs des céréales à s'arrêter dans les rocs de Lo-tsi [2]. Les hommes attendaient la mort en pleurant et poussant des cris de détresse. Ils se mirent alors à invoquer Tien-fei à haute voix; aussitôt le vent fléchit et tourna; le vaisseau put continuer sa route, et l'on put achever les opérations commerciales. Aussi la dame bienfaisante reçut-elle les titres

[1] Quelques termes peuvent se traduire un peu différemment, mais sans changement dans les idées.

[2] Gouffre tourbillonnant à l'ouest de Fou-tcheou, des plus dangereux.

d'honneur d' « épouse du ciel, brillante, convenablement vertueuse, spirituelle, répondant à la confiance, secourable, sainte [1] ».

Enfin, le Tchong-hio-li-sze-Lieu-kieu-ki, reproduisant une autre tradition, dit que Tien-fei avait pour nom de famille Tsai; qu'elle fut formée d'une fleur de prunier à Min-hai (Fa-kien). Elle se dévoua pour son père et le sauva du naufrage. C'est pourquoi elle fut appelée l'épouse secondaire du ciel [2].

Tien-fei est honorée dans tous les ports, où l'on élève des temples en son honneur, sur toutes les embarcations, où, dans un coin quelconque, on place sa statue dans une niche destinée à cet usage. On lui fait des offrandes et des prières en partant et pendant la traversée. On la consulte sur le sort d'un voyage sur les ondes. On la représente généralement debout sur les flots, une tablette à la main : c'est l'insigne de sa dignité à la cour céleste.

On place souvent à côté d'elle deux lieutenants qui l'aident à conduire les navires à bon port et que, pour cela, on décore du titre d' « OEil des mille lieues » (*lis*) et d' « Oreille du vent propice ». On les représente sous des formes monstrueuses, selon le goût chinois.

§ XIII. — Ts'an-niu, l'esprit aux vêtements bleuatres.

La Dame des vers a soie ou Tsing-i-shen.

Nous voici encore en présence d'un génie d'origine absolument inconnue. Le *Shen-niu-tchouen* raconte, à ce sujet, une histoire aussi merveilleuse que puérile, dont nous parlerons plus loin. A l'en croire, la *Ts'an-niu* était une jeune fille que ses vertus conduisirent à l'apothéose. Mais le *Song-tze-kong-wei-tchouen,* l'un des appendices de l'histoire officielle de Songs, nous en dit toute autre chose, selon Kong-wei. Voici ses paroles :

« D'après le Yue-ling, au mois médial du printemps, on sacrifie à l'Ancêtre

1 Par une petite malice très saisissable M. De Groot traduit un des titres de Tien-fei *Notre-Dame de secours puissant!* Or, c'est *ling-huei-fu-jin,* ce qui veut dire : épouse spirituelle, bienveillante.

2 *Tien-fei,* ce que M. De Groot rend par « reine des cieux »! C'est, ajoute-t-il, le titre de la vierge Marie.

des chevaux (au premier éleveur). Au dernier mois, on offre au premier éleveur des vers à soie. Tous deux forment la constellation appelée *Ma-fang* (l'appartement des chevaux). Celui à qui l'on offre pour les chevaux s'appelle *Ma-tsou*, ancêtre des chevaux ; celui que l'on prie pour les vers à soie est le premier éleveur de bombyx. Tous deux sont d'une même espèce, d'un même rang. » Il ne s'agit plus ici d'une jeune fille.

Le *Khai-pao-t'ong-shi-tchi* du même livre donne des renseignements identiques : « Au dernier mois du printemps, y est-il dit, on offre au premier éleveur [1] de vers à soie. On pose l'esprit de ce bienfaiteur de l'humanité par-dessus un tertre fait dans ce but. On le met au nord, regardant le sud [2]. C'est Hoang-ti qui établit l'usage d'offrir au premier éleveur de bombyx, comme au « premier agriculteur ». Le Tcheou-li porte de même : « On élève les vers à soie dans le faubourg du nord, pour purifier le Yin ». Les Han le faisaient dans le faubourg de l'est, pour que le printemps les fît naître des mûriers ». Tsing-i-shen est donc encore ici un homme, éleveur de bombyx.

Le Tang-yue-ling-shu distingue deux éleveurs primitifs : « On estime que le premier éleveur de bombyx est l'astre Tien-ma. Mais si l'on examine la nature de cet inventeur, on doit trouver que ce doit être le premier homme qui les cultivât. Il est de même nature que le premier agriculteur, le premier éleveur de bétail, le premier qui ait usé du feu pour cuire ». Et le Kiao-tze-lu ajoute très sagement : « La prière du sacrifice au premier éleveur de bombyx indique celui qui commença à cultiver les vers à soie et à tisser ». Il est donc clair que le personnage, objet de ce culte, n'est pas l'astre *Tien-tze* (ou quadrige céleste). Tout ceci rentre dans le même ordre d'idées, mais le Tshong-tsang-seu-shen-ki a une tout autre version :

L'esprit aux vêtements bleuâtres est Tsin-tsong-shi, qui fut d'abord prince, puis roi de Shu. Il portait habituellement un habit de couleur bleue. Il allait dans les champs des faubourgs enseigner au peuple à soigner les vers à soie. Aussi les habitants du pays exaltaient sa vertu et se mirent,

[1] Peut-être « aux anciens éleveurs ».

[2] Comme le souverain.

en conséquence, à lui faire des offrandes et des prières réglées. Et le peuple l'invoqua en l'appelant *tsing-i-shen,* l'esprit aux habits bleus.

Voilà les principales idées répandues au sujet du génie des vers à soie. Elles présentent des conceptions très singulières, des assimilations bizarres que l'on a cherché à expliquer par la légende que donne le Shen-niu-tchouen en ces termes et qui fait de notre génie une jeune fille :

« Tsan-niu vivait au temps de Kao-sin-ti, quand le pays de Shu n'avait pas encore de souveraineté. Devenue grande, elle était sans maître, sans contrôle. Son père avait dû s'enfuir à cause d'actes de pillage dans la contrée. Une année après, il ne leur restait plus qu'un cheval de monture. La jeune fille était préoccupée, tourmentée de l'éloignement de son père avec lequel on ne pouvait plus avoir de rapports, et craignait qu'il ne souffrît de la faim et de la soif. Sa mère, cherchant à la consoler, fit vœu devant tous que si le père revenait au milieu de sa famille, elle donnerait sa fille en mariage. Les gens de l'endroit avaient bien entendu ce serment, mais ils ne pouvaient ramener le père de la jeune fille. Le cheval l'avait entendu également; il se mit à bondir, se cabra, coupa son licou et s'en alla galopant. Quelques jours après, le père fugitif revint monté sur ce cheval. Celui-ci se mit alors à hennir et ne voulut plus boire, mais mordait tout le monde. Le père demanda d'où cela provenait, et la mère lui raconta le serment qu'elle avait fait devant tous. (Le cheval, en réclamait l'exécution.) « Non, dit le père, vous avez juré devant les gens et non devant le cheval. On ne peut faire une telle alliance. Qu'on donne seulement un fourrage plus abondant à cette bête ». Mais le cheval ne voulut pas manger, et chaque fois qu'il voyait passer la jeune fille, ses yeux brillaient d'irritation, il ruait avec colère. Et cela se répéta plusieurs fois. Alors le père, irrité, le tua d'un coup de flèche, puis fit sécher sa peau au soleil, dans la cour. La jeune fille, circulant, passa près d'elle, et la peau de cheval se remua, se souleva. Effrayée, la jeune fille s'enfuit. Quelques jours après, s'étant trouvée sous un plant de mûriers, elle fut métamorphosée en vers à soie. Ayant mangé des feuilles de mûrier, elle réunit des fils bruts de soie et se revêtit du cocon achevé. Voyant cela, son père et sa mère en ressentirent un profond remords. Leur pensée ne pouvait s'en détacher; lorsque tout à coup ils virent la jeune

fille-bombyx portée sur un nuage flottant et montée sur le cheval tué; une nombreuse escorte l'accompagnait. Elle descendit ainsi du ciel et dit à ses parents : « J'ai pu m'élever dans les régions supérieures par ma piété filiale, mais mon cœur n'oublie point mon devoir. J'ai reçu la dignité de fille d'honneur immortelle des palais célestes; je vivrai dans le ciel. Il ne faut plus penser à ce qui est arrivé ». Là-dessus elle s'éleva dans l'immensité et disparut. La famille habite maintenant aux confins des trois villes (hien) du Shih-chien-tchuk et du Te-Yang (au Sse-tchouen).

Chaque année on y sacrifie aux vers à soie; alors les nuages s'amoncèlent des quatre régions du ciel. Un temple s'élève à cette place; on y a fait une statue de jeune fille déployant une peau de cheval. On l'appelle la jeune fille à la tête de cheval. Alors on sacrifie aux mûriers des vers à soie.

Il est difficile de déterminer l'origine de cette ridicule histoire. Elle me semble née du besoin d'expliquer les particularités étonnantes et peu conciliables entre elles, du culte de la dame aux vers à soie. Pourquoi lui a-t-on assigné pour demeure la constellation du quadrige? Pourquoi l'unit-on, l'identifie-t-on même au génie des chevaux? Voilà les questions auxquelles, je pense, on a voulu répondre par cette spirituelle invention. De là le rôle qu'y joue le cheval prétendant à la main de la jeune fille.

Il est bien probable que le représentant de l'élève des vers à soie a été primitivement un homme comme tous les inventeurs des arts utiles auxquels les Chinois, à partir de la dynastie Tcheou [1], se mirent à présenter des hommages de reconnaissance, spécialement comme celui de la domestication des chevaux. Les deux inventeurs susdits se rencontrèrent et s'assimilèrent parce que l'on vint à loger le second, en raison de sa nature, dans le *quadrige* qu'habitait déjà le *Père des vers à soie*. Plus tard, on trouva plus convenable de faire passer celui-ci au sexe féminin, puisque c'étaient les femmes qui s'occupaient de ces intéressants animaux et de la confection de la soie. Il fallut bien alors introduire un cheval dans son histoire, et on le fit de la manière que nous venons de voir! Rien de plus intelligent ni de plus habilement inventé.

[1] Cp. *Li-ki*, liv. XX, fin.

Tsan-niu n'est pas la seule prétendante à la dignité de dame des vers à soie.

D'abord le *Su-shen-ta-tsiuen* distingue cette jeune fille du génie à l'habit bleu dont nous avons également parlé, et celui-ci semblerait être Ts'an-tsong-hsi, l'éleveur de vers à soie, le premier chef de l'État de Shu au Ve siècle P. C.

Deux autres dames du bombyx sont citées dans l'*Erh-ya-i* sous les noms de *Yuen-yü-fu-jin* et *Yü-she*. M. de Lacouperie, dans son intéressante étude [1] sur l'invention de la soie, la déesse de la soie et ses diverses formes, rapporte à ce sujet divers détails qui ne peuvent trouver place en notre exposé sommaire. La conclusion en est que l'élevage du vers à soie n'a point été inventé par les Chinois, mais qu'ils l'ont trouvé pratiqué déjà à leur entrée dans les régions situées entre le Hoang-ho et le Tche-kiang, que la création du génie des vers à soie s'est faite assez tardivement, en différents endroits et de manières différentes. Nous ne pouvons qu'y renvoyer les lecteurs qui voudraient lire ces détails savamment exposés, mais d'intérêt secondaire au point de vue de notre travail.

§ XIV. — K'ang-san-ku-kiang.

Les trois demoiselles secourables.

Voici trois personnages dont on ne saurait guère indiquer la nature et l'origine. Nous n'en savons rien que par le *Kouei-shen-yen-i* (ou explication des titres des esprits), qui nous donne les renseignements suivants :

Les *K'ang-san-ku-kiang* ou les trois demoiselles secourables [2] sont trois jeunes filles immortelles (Shen-ku) qui habitent l'île des trois immortels : *San-shen*. Ce sont trois sœurs appelées *Yü-siao, Kiung-siao* et *Pih-siao* [3].

[1] Voir *B. Or. R.*, 1890, nº 12, et 1891, nos 1 et 4.

[2] Je lis *K'ang* avec R. 64. *K'ang* (R. 32) est une caverne, un puits, un piège.

[3] C'est-à-dire les nuages vaporeux, neigeux, les nuages de corail et les nuages azurés (de jade).

Yü-siao avait un frère utérin, son aîné, qui s'appelait *Tchao-kong-ming* [1]. Il habitait le *Lo-p'o-t'ong*, au mont *Mi-shan* [2], et y étudiait le Tao.

Lorsque Wu-wang de Tcheou se mit en campagne contre l'empereur Shang, Kong-ming sortit de sa caverne et vint à Ki. Là il voulut secourir le souverain Shang dans sa résistance au Tcheou, et suivit celui-ci pour prononcer contre lui des paroles magiques. Mais il fut frappé d'une flèche et mourut de cette blessure. Après sa mort, Yü-siao prit la place laissée par la perte de son frère, et voulut à son tour aider le souverain menacé, pour venger son frère. Au moyen de certain charme elle lui donna la victoire en plusieurs combats. Alors Yuen-tchi-tien-tsun [3] envoya Lao-tze sur le champ de bataille pour en faire disparaître les charmes. Lao-tze appela Hoang-yin-li-shi et lui enjoignit d'enlever Yü-siao.

Yuen-tchi-t'ien-tsun ordonna à une jeune grue blanche de frapper et faire mourir Kiung-siao. Puis il tira de sa manche une cassette pour y enfermer la troisième sœur Pi-siao. Mais celle-ci se métamorphosa en un liquide sanguin. Après la victoire de Wu-wang sur le roi Shang, Kiang-tze-shen obtint par ordre impérial, pour les trois sœurs, le titre d'honneur d'esprits des trois demoiselles secourables.

Ce sont-là, du reste, les seuls honneurs qu'elles aient obtenus. Le peuple ne leur fait point de sacrifices, ni d'offrandes. On se contente de les croire montées au rang des immortels, de les placer parmi les êtres surnaturalisés.

§ XV. — Tze-ku-shen.

L'esprit femelle a la soie pourpre.

Le nom de ce nouveau génie protecteur ne nous indique guère ses fonctions, et l'on ne sera pas peu surpris d'apprendre à quel objet il préside. Il n'y a, à son endroit, aucune divergence entre les auteurs chinois. Pour le reste, tout est variété et fantaisie.

1 Qui s'empresse auprès du prince pour l'éclairer. Ou bien : intelligent, juste, élevé.

2 Caverne de Mi-shan, mont du Sse-tchuen, au Kia-ting-fou.

3 Voir au commencement de ce livre.

Le Ssi-yang-li-tsu nous apprend que la Tze-ku est le Kuei des lieux privés. Il l'appelle *Kuei* et non *Shen,* trouvant sans doute ce mot trop relevé pour la protectrice d'un pareil endroit. Puis il ajoute : Son nom familier est *Hi-tien-tchu.*

Mais le *Su-wen-hien-tong-kao* soutient, lui, que ce nom était *Tang* et le nom de sa famille *Koh.*

Voilà une version déjà bifurquée. Si nous consultons le *Shen-niu-tchuen,* nous allons voir une biographie complète et des idées toutes différentes.

Tze-ku, la jeune fille à la pourpre, était de Lai-Yang [1]. Son nom de famille était Ho; son nom d'enfance, Ni; son nom d'honneur, Kheun-hing. Dès sa jeunesse elle s'appliqua à la lecture des livres sacrés avec habileté et intelligence.

Au milieu du temps Tchui-kong de Wu-heu des Tang [2], il y avait à Shao-yang-hien (au Ping-ting-tcheu du Shan-si), un historiographe du nom de Li-king, qui la prit pour femme secondaire. Or, son épouse principale conçut une grande jalousie contre elle. Le 15 du premier mois elle la tua en secret dans les lieux privés. Mais l'empereur du ciel, *Tien-ti,* en eut pitié et décréta qu'elle serait l'esprit de ces lieux secrets. C'est pourquoi les gens de ces temps placent son image, la nuit, dans ces endroits. Dans les marchés aux porcs on lui fait des offrandes sur le bord de la place.

Le peuple croit qu'il y en a trois, et les invoque toutes trois. En lui sacrifiant on dit : Tze-seu (son époux ne vit plus), son épouse principale, s'en va; la jeune fille peut partir. Ceux qui la tiennent apprendront à être actifs et zélés.

Ce génie vient quand on l'appelle et fait connaître la nature des affaires par les réponses à la consultation des sorts.

Voilà, à peu près, tout ce que les livres chinois nous disent de la jeune fille préposée à la garde des cabinets innommables. Les relations des témoins oculaires nous apprennent, en outre, les particularités suivantes de son culte.

[1] Lai-yang-hien, au Tang-tcheou-fou du Shan-tong.

[2] L'impératrice Wu.

Les gens du peuple qui l'honorent ne la considèrent que comme l'esprit protecteur des lieux privés et ne lui accordent pas d'autres attributs. Quand on doit lui faire des offrandes, on l'invite à ce titre. On prépare son image et l'on nettoie le lieu où elle doit être posée, la veille de la cérémonie; on emploie pour cela un balai et un van.

On l'orne d'épingles à tête de jade et d'autres pierreries; on met un bouquet de fleurs à sa chevelure. On pose le van à côté du trou du lieu privé.

Au moment du sacrifice, on choisit une jeune fille de 10 ans ou plus, que chacun soutient de la main ou que l'on place sur une table. On allume des torches, on brûle de l'encens. Ce sont de jeunes garçons qui préparent tout. Sur la table on répand du riz blanc et des graines de sarrasin. On met le van près de la jeune fille, l'orifice tourné vers les grains et l'épingle par-dessus ceux-ci; puis le couteau qui sert à couper le bouquet de fleurs.

En la priant on lui demande de veiller sur le bien-être de l'année. On incline alors le van comme un bouclier et l'on en ajoute parfois aussi un second, comme symbole. Des lieux privés on la prie de venir pour protéger la maison, et l'on agite le van en rond.

Quant à la personne même de l'esprit invoqué de cette manière, le peuple ne connaît point Hing-tien-schu, ni Tong, ni Koh, mais seulement les trois demoiselles gardiennes des lieux privés, et les considère comme des Shen.

§ XVI. — Ten-Shen.

Le génie de la petite vérole.

Le nom de ce génie nous dit assez à qui nous avons affaire.

C'est, du reste, un personnage absolument imaginaire, dont l'hagiographie ne présente pas un seul trait historique. Tel qu'on nous le donne, c'est un simple mortel déclaré, de son vivant même, « esprit de la petite vérole », car le mot « esprit » est le seul convenable; seul, il rend bien le mot chinois « Shen ». C'est aussi l'âme de ce mortel humain qui, dans les régions éthérées, exerce son pouvoir.

Les hagiographes chinois, qui ne doutent de rien, connaissent cependant le nom et les actes de ce personnage spiritifié et nous en racontent ce qui suit (V. le Fong-shen-teng-i) :

Ten-Shen est Yu-hoa-long [1] qui vivait à la fin du XII[e] siècle.

Il eut cinq fils qui s'appelaient *Tat, Tchao, Kuang, Sian* et *Te* (perspicace, heureux, brillant, prévenant et vertueux). Il occupait une charge à la cour de Sheou, le dernier des Shangs. Il était gouverneur de Tong-Kuan. Kiang-tze-ya, qui combattait la dynastie Shang, s'étant avancé jusqu'à cette ville, fit un camp retranché. Yu-hoa-long envoya son fils le combattre et l'arrêter. Mais ils furent défaits et se retirèrent.

Alors, Yü-te eut recours, en secret, aux moyens magiques. Il prit cinq vases de venin de la petite vérole, s'avança vers le camp des Tcheous, et, les lançant en avant, répandit son poison. Tous les soldats réunis dans le camp de Wu-wang et de Tze-ya eurent aussitôt les pustules de cette terrible maladie. Seul, le général Yang-tsien put sortir du camp et s'en aller avant d'avoir été atteint du mal. Il avait été envoyé par Tze-ya à Yo-yu-tong, vers Fu-hi, pour le prier de lui donner le remède qui guérissait la maladie.

Fu-hi enjoignit à Shen-nong de lui remettre trois grains du *tan* d'immortalité, et dit : le premier guérira Wu-wang, le second sauvera Tze-ya; quant au troisième, dissolvez-le dans l'eau, puis répandez cette eau dans les quatre directions devant l'armée, et le virus de la petite vérole sera anéanti de soi-même. Yang-tsien retourna au camp et fit ce qui lui avait été prescrit. Il tomba aussitôt une légère pluie et le camp tout entier se trouva guéri. Tze-ya, regardant alors le front des soldats, vit qu'ils avaient tous une cicatrice. Cela le mit dans une grande colère; il fit avancer ses soldats pour tirer vengeance de cet acte.

Yu-hoa-long envoya ses cinq fils en dehors du camp, au-devant de l'ennemi. Mais ils n'étaient point encore parvenus aux retranchements qu'ils tombèrent morts sous les coups. Hoa-long, voyant ses cinq fils morts, se jeta sur son sabre et se coupa la gorge. Cependant Kian-tze-ya remporta une victoire décisive sur l'armée de Shang.

[1] Personnage imaginaire, légendaire.

Vainqueur, Wu-wang donna à Yu-hoa-long le titre de *Tchou-Teou-Yuen-Kiun,* « prince originaire maître de la petite vérole ». Son fils aîné Tat fut fait *Tong-fang-tchou-teou-tcheng-shen,* « esprit juste, maître de la petite vérole » dans la région de l'est ; et les quatre autres reçurent la même qualification pour les régions du sud, de l'ouest, du nord et du centre.

§ XVII. — Heng, Hé el tsiang.

Heng et Hé, les deux généraux (gardiens des portes).

Ce sont encore deux personnages imaginaires qui remplissent cette section ; mais ils ont ceci d'exceptionnel, que, créés par l'imagination des conteurs de fables tao-she, ils ont été adoptés par les bouddhistes et placés dans leurs temples comme gardiens et du sanctuaire et de la bonne loi.

C'est encore le même recueil de contes qui nous les fait connaître [1]. Voici ce qu'il nous en apprend. Ils font partie, comme on va le voir, du cycle de Wu-wang.

Ces deux vaillants héros s'appelaient, sur cette terre, Tchin-ki et Tcheng-lun ; ce dernier était d'abord grand-surintendant des revenus. Ils étaient allés présenter leurs hommages à *Tu* le Juste (*Tchin Jin*) des monts Kuan-lun. Celui-ci leur communiqua deux pouvoirs merveilleux : à l'un de produire, en se tenant le nez et soufflant, un bruit semblable à celui d'un gong ; à l'autre d'émettre, en respirant deux fois, comme un rayon de feu bien clair, et d'avaler, en aspirant, les âmes sensitives ou spirituelles et les esprits des hommes.

Quand Wu-wang attaqua Sheou, Tcheng-lun combattit pour le prince de Tcheou [2] ; dans les combats, il renversait les ennemis par le simple souffle de ses narines.

Quand le général de Tcheou, Tang-kieu-kong, eut été pris et mis aux fers, il le ramena jusqu'au camp de Tcheou. C'est pourquoi il fut fait surintendant,

1 Voir *Fong-shen-yuen-i,* explication du sens des titres des esprits.

2 D'autres disent « contre ». Mais la suite prouve notre version.

général de premier rang, inspecteur général de l'armée. Quelque temps après, il combattit le général shang, Kin-ta-shang. Celui-ci se transforma en un bœuf merveilleux ; ou plutôt, par sa magie, il forma en son ventre un bœuf de terre jaune, grand comme l'ouverture d'une marmite ; il en sortait un son comme le bruit du tonnerre. Il frappa Tcheng-lun juste au milieu du visage et lui déchira les narines. Tcheng-lun, violemment secoué, tomba à terre. Ta-shang voulut le frapper de son glaive, mais son arme se brisa en deux morceaux.

Tchin-ki était employé à la cour de Shang où il remplissait les fonctions de surintendant des revenus. Lorsqu'il eut reçu le pouvoir magique qui lui avait été conféré, il sut former en son intérieur un gaz jaune qu'il émettait en étendant la bouche pour lui donner plus de volume. Quiconque le voyait, homme ou esprit, devait s'enfuir. Chaque fois qu'il combattait contre les Tcheous, il soufflait cet air au pouvoir magique et remportait la victoire.

Un jour, il se trouva en présence de Tcheng-lun et lutta contre lui.

L'un émettait de sa bouche le gaz jaune à l'odeur insoutenable, l'autre soufflait du nez le feu brillant. L'un respirait, l'autre aspirait. La lutte continuait sans issue décisive. Tout à coup, le général de Tcheou fut frappé à l'épaule par No-tcha.

De son côté, Hoang-el-liu [1] fut atteint d'un coup de lance au bas des côtes et mourut.

La victoire ayant couronné l'œuvre de Tcheou, Kiang-tze-ya fit donner des titres honorifiques à Tchen-lun et Tchin-ki. Ils furent constitués les gardiens des portes et des monts des temples bouddhiques.

Ils veillent à la garde, à la diffusion de la doctrine, à la régularité des renaissances. On les appelle Hang et Hé, les deux commandants : *Heng-hé el tsiang ;* c'est-à-dire « l'effrayant » et « l'avaleur ».

[1] Autre nom de Tcheng-lun.

§ XVIII. — Liu-meng-tsiang-kiun.

Protecteur contre les sauterelles.

Liu-meng-tsiang-kiun, c'est-à-dire Liu, le général intrépide, sans être spécialement qualifié d'immortel, est invoqué contre les sauterelles qui ravagent les moissons. Quand on l'invoque et lui fait des offrandes, dit le Zho-ko-hien-tchi, ces insectes ne causent pas de désastres. Après sa mort, il devint esprit, et en cette qualité il délivre les champs des sauterelles, ajoute le Sou-tcheou-fou-tchi.

Ce vaillant guerrier vivait sous les Song; il est aussi connu sous son nom de temple, Liu-i, et son culte a commencé sous la même dynastie.

L'histoire officielle des Song (Song-sze) nous apprend que Liu-i était de Tsin-tcheou, au Kan-su. La vingt-septième année Shao-hing de Kao-tsong [1], il fut nommé lieutenant général, puis gouverneur de Tchin-kiang [2]. Il prit une part glorieuse aux guerres contre l'empire de Kin, et mourut à 32 ans.

Le Tong-kien-kang-mou a, sur ses faits et gestes, de nombreux détails que nous résumerons en quelques mots :

C'était sous l'empereur Kao-tsong des Songs; les Niu-tchis [3] s'étaient avancés jusqu'à Yang-tcheou. L'empereur s'était enfui précipitamment de cette ville, puis de Tchin-kiang, passant le fleuve en toute hâte, et avait laissé Liu-i pour défendre ce pays. Celui-ci fit entrer les troupes impériales dans Yang-tcheou. Cependant des soldats révoltés avaient forcé Kao-tsong à abdiquer. Liu-i accourut avec son armée pour garder l'empereur rétabli sur le trône, et fut nommé ministre de l'Empire. En cette qualité, il empêcha l'empereur de céder aux exigences des Niu-tchis, et reprit la campagne. Il fit monter l'empereur sur des vaisseaux du Kiang, parce que les Niu-tchis n'entendaient rien à la navigation, et contribua à leur défaite près de Tai-ping. Mais tous ses efforts ne purent arrêter les Tartares, et à la fin d'une

1 1158 P. C.
2 A l'ouest du Tien-ti-hien, au Tche-kiang.
3 Tartares de la Mandchourie qui fondèrent l'empire de *Kin* ou « d'or ».

campagne malheureuse, il se donna la mort... C'est pourquoi on le considère comme un modèle de fidélité à son prince.

Mais, pas plus qu'un autre immortel, Liu-i ne pouvait échapper aux divergences de vues des biographes.

Le *Liu-nan-tsui-pih* l'appelle Liu-tsai-wen-teng [1] et nous apprend qu'il était de Kin-t'an, qu'on l'invoque parmi le peuple, contre les sauterelles, sous le nom d'honneur de Meng-tsiang (le général valeureux). On l'honore spécialement au sud du Kiang. Au printemps et à l'automne on lui fait de nombreuses offrandes pour obtenir d'heureuses moissons. Par ce moyen, les insectes ne nuisent point, et les mendiants qui l'honorent sont d'autant mieux traités.

On prétend qu'il avait étudié les formules magiques et leur science auprès de Yin-lo; qu'en fait d'art et de talent littéraire, il surpassait les plus illustres des dynasties Han et Tang. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit devenu un être aérien et le protecteur de l'humanité. Ainsi parle le *Wen-tang-tsih.*

Le *Song-sze,* de son côté, tout en le désignant par le nom de Liu-wen-tang, dit que son nom familier était *Tsai* (maître) et son nom d'adulte *Ping-koue* (qui pacifie l'État); qu'il était de Kin-tàn-hien, au Tchin-kian-fou du Kiang-su. La première année Shao-hi de Kuang-tsong, il aurait obtenu la dignité de lettré ; et, placé à la tête de l'administration, partout il se serait acquis une grande renommée. Sous Li-tsong, il fut intendant des champs impériaux et fit preuve d'une grande habileté, d'une bonté, d'une bienveillance constantes. Aussi sa mort causa-t-elle une grande désolation ; tous ses administrés le pleurèrent comme leur propre père.

Il serait facile de signaler d'autres variétés d'opinions. Le *Ku-su-tchin* l'appelle *Zhui* et donne *I* comme le nom de son frère aîné. Le *Song-sze,* dans son appendice *Liu-i-tchouen,* dit qu'il avait une sœur du nom de Tze, mais qu'il n'était nullement le frère cadet d'un *I* quelconque.

« Liu-zhui, dit le texte même du Song-sze, la troisième année Tuan-ping (1236), était préfet du Wen-tcheou et mourut pendant les luttes contre les

1 Une maladie l'avait obligé à abandonner sa première charge. Il portait alors le nom de Liu-zhui.

Yuen [1]. On lui érigea des temples; on lui fit de riches offrandes, soupçonnant bien qu'il était devenu esprit.

On lui donna d'abord le nom de Yang-wei-heou (prince d'une vaste majesté), puis après, le titre de Ku-tsiang-wang (roi d'une antique prospérité).

En certains endroits, on lui associe son prétendu frère. D'autres le confondent avec Liu-kia qui, sous Kin-tsong (1126), fut envoyé au camp des Kin pour les sommer de s'arrêter. Les Kin voulurent le forcer de rester avec eux et de les servir; il résista et s'étrangla lui-même.

Tels sont les traits principaux de la biographie de ce grand homme. On ne sait trop ce qui a pu le faire choisir comme destructeur des sauterelles. Nous avons vu qu'il avait été intendant des champs impériaux et que, dans sa gestion, il s'était fait adorer de ses administrés. Mais cela lui aurait plutôt donné titre à être un génie protecteur des campagnes. Le She-hien-tchi nous en révèle la cause :

« La première année des Yuen, des sauterelles s'étaient abattues sur les champs. Liu s'élança contre elles avec son glaive à la main et les fit fuir en dehors de leurs limites; puis, voyant ses princes détrônés, il se jeta dans le Kiang. On en fit un rapport au trône qui, pour ce fait, le décora du titre de général intrépide ».

§ XIX. — Gan-Kong.

Patron des commerçants sur eau.

Cet immortel, d'une époque très récente, est aujourd'hui le gardien des eaux terrestres ou maritimes, et spécialement le patron des commerçants qui voyagent sur les ondes.

Son histoire est racontée spécialement par le Ming-yi-tong-tchi et le Mémorial de la ville de Shang-hai. Nous y puisons ce qui suit :

« Ce Kong avait pour nom de famille Gan et pour nom propre familier

[1] C'était sous Li-tsong, la première année Kia-hi (1237). Il soutint le siège de Wen-tcheou pendant plus de deux mois, mais alors, forcé de se rendre et ne pouvant s'échapper, il réunit les membres de sa famille, les enivra tous d'un breuvage qui les fit mourir, puis fit brûler leurs cadavres. Après quoi il se tua lui-même.

Shu-Tzi. Il était de Tsing-kiang-hien, au Liu-kiang-fou du Kiang-ssi. Il avait les sourcils épais, la chevelure bouclée, le visage comme verni en noir. « Il était tel, par nature, qu'il considérait la méchanceté jalouse comme s'il était brûlé par l'eau bouillante [1] ».

» La première année de la dynastie Yuen, il fut choisi pour occuper une fonction. Il eut la direction de l'école des études littéraires du haut style. Mais il tomba bientôt malade et retourna chez lui. Pour cela, il monta en bateau, mais il dut s'arrêter en chemin et mourut. Ses suivants l'ensevelirent selon les rites. Avant qu'ils fussent arrivés à sa demeure, les gens de l'endroit le virent brillant au milieu des vastes campagnes, tout habillé et portant le bonnet comme toujours. Quelque temps après, le cercueil arriva. Ce furent alors des frayeurs et des consternations. On leur apprit que le jour de son apparition avait été celui de sa mort.

On fit ouvrir son cercueil pour le voir encore, mais son corps avait disparu (comme celui d'un immortel).

On sut ainsi qu'il était devenu immortel, et les anciens de l'endroit lui érigèrent un temple où ils lui présentèrent des offrandes. Il est réputé l'esprit-gardien veillant sur les fleuves, les lacs et les mers, sur toutes les eaux.

Celui qui, en voyageant pour son commerce (sur les fleuves), est battu par les flots soulevés par le vent et se ruant sur la côte, s'il se prosterne (devant Gan-kong), verra le vent apaiser sa fureur, s'abattre, et son entreprise réussira. (L'expérience l'a démontré.)

Aussi la première année Kong-Wou de Tai-tsou des Mings, notre héros fut décoré du titre de Hien-ying-ping-lang-heou, prince brillant qui, à la prière (des gens en danger), apaise les flots en fureur.

C'est pourquoi le Shang-hai-hien-tchi nous dit que le Ping-lang-heou-gan-kong est tenu pour un esprit protecteur des rivières et des lacs.

Au milieu du temps Tchu-niao de la dynastie Wu, on érigea un temple à Tcheou-king [2] et le lui dédia.

1 Sentence chinoise : Celui qui voit le mal chez autrui, doit être comme brûlé par la peine qu'il en éprouve.

2 A l'ouest de la porte occidentale de Shang-hai.

Au temps Kia-tsing de Shi-tsong des Mings [1], les barbares des îles attaquèrent la ville. Tout à coup, au milieu de la nuit, on entend des cris de mort. La mer et le fleuve débordent. Plus de quatre-vingts brigands périssent engloutis, et les gens assiégés sont délivrés et peuvent s'échapper.

C'était Gan-kong qui avait soulevé les flots contre les envahisseurs.

Le Song-sze parle aussi de notre immortel. Son premier nom, y est-il dit, était Shu-fu ; son nom d'adulte, King-tchi ; il était de Fou-tcheou au Kiang-si. Il occupa une fonction qu'il abandonna par la suite et mourut à 71 ans. Il fut décoré du titre de Liu-tze-heou, « prince-chef de la rivière Tze ». On lui a élevé un temple à Zhao-tcheou-fou (du Kiang-si) [2].

§ XX. — Heu-sun-Tchin-kiun.

Invoqué contre les maladies épidémiques.

L'histoire de cet immortel, vrai « conte de ma Mère l'Oie », a été inventée, ce semble, comme fable populaire pour expliquer des inondations fluviales et leur cessation. On sait que le dragon est, en Chine, le symbole de tous les maux causés par l'eau. Quoi qu'il en soit, voici la biographie empruntée au Tai-ping-kuang-ki, au Tchong-song-seu-shen-ki et au Ming-yi-tong-tchi. Peut-être y a-t-il là quelque vérité, mais il serait bien difficile de la distinguer des fables puériles.

Tching-kiun avait pour nom de famille *Heu,* pour nom familier *Sun,* pour nom d'adulte King-tchi. Il était du Zho-ning-fou au Ho-nan [3]. Son grand-père s'appelait Tàn, et son père Yuen. Sa mère vit en songe un Phénix d'or tenant un joyau dans son bec, venir se mettre sur son sein [4], et ainsi elle conçut notre héros qui naquit la deuxième année Tchi-Wu de Ta-ti des Wus (240 P. C.)

1 1522-1567 P. C.
2 Voir le *Kiang-si-t'ong-tchi.*
3 Le Kuang-yu-ki le fait natif de Nan-tchang-fou, au Kiang-ssi.
4 Ou le laissa tomber dedans.

Étant jeune, il s'appliquait à l'étude des mystères du Tao. Devenu grand, il pratiquait la piété filiale et la modération en toutes choses.

La première année Tai-kang de Wu-ti des Tsin (280), il fut nommé préfet de Tsin-Yang [1]. C'était une année de disette, mais il sut transformer en or les morceaux de poteries brisées. Aussi le petit peuple le croit-il capable de chasser les pestilences par ses charmes et ses paroles magiques, d'en délivrer de nombreux milliers d'hommes.

Kiun abandonna sa charge et se retira chez lui. Il passa le Kiang et s'en alla errer du côté gauche de ce fleuve. Il y suivit Kuo-po [2]. Il y vit aussi Wang-tun [3] qui lui conseilla de retourner et blâma sa retraite. Mais Po lui dit de ne point l'écouter. Wang-tun en fut irrité et Po lui enjoignit de se séparer (de ce mauvais conseiller).

Tching-kiun jeta les dés devinatoires sur une poutre en les faisant voler autour de lui. Tun leva les yeux pour les observer; pendant ce temps Tching-kiun disparut [4] et s'en alla en un lieu secret. Il arriva ainsi aux bouches du Lu-kiang où il prit un bateau. Mais voilà que deux dragons se mirent à tirer le bateau; puis, quittant l'eau, s'élevèrent dans l'espace jusqu'aux nuages. Tout à coup ils buttèrent contre le mont Lu du Kieou-kiang [5]. Le maître du bateau (resté à l'intérieur) ouvrit la fenêtre pour regarder en secret ce qui se passait. Les deux dragons, s'apercevant que cet homme les regardait, abandonnèrent le bateau au haut du pic et disparurent. Alors un grand dragon Tchan, en son essence spirituelle, se transforma en un jeune homme du nom de Shin-liang. Il épousa la fille de Ku-yü, juge de Tan-tcheou [6]. Shin-liang, quand il avait affaire au tribunal, restait en sa résidence. Au temps de loisir du printemps et de l'été il allait se promener sur les bords du Kiang et du Hu. Un jour, Tching-kiun rencontra Liang à Lieng-tchang [7].

1 Actuellement au nord de Tchi-kiang-hien, au Hu-pe.
2 Magicien de l'époque des Tsin orientaux.
3 Magistrat rebelle de la même époque.
4 Il se rendit invisible et se transporta par un moyen magique.
5 Au Kien-kiang-fou du Kiang-ssi, à 20 lis au sud du chef-lieu.
6 Tchang-sha-fou, au Hunan.
7 Au Nan-fou du Kiang-ssi.

Il comprit qu'il était l'essence spirituelle du dragon Tchan et que de lui dépendaient les maux des inondations dont souffrait le Kiang-si. Il chercha en son esprit le moyen de s'en défaire.

Shin-liang, voyant que Tching-kiun méditait ce projet, se changea en un taureau jaune et s'éloigna pour se cacher. Tchin-kiun se transforma en taureau noir et le suivit. Dans sa fuite précipitée, le taureau jaune se jeta dans un puits, et le taureau noir, le poursuivant, entra lui-même dans le puits [1].

Alors le taureau jaune sauta du puits et s'enfuit au plus vite; il retourna à Tan-tcheou par un sentier détourné et là il se transforma de nouveau pour reprendre la forme humaine. Il se cacha dans le tribunal de Ku-yü. Tching-kiun l'y suivit de nouveau, s'en alla droit au tribunal et ordonna à Shin-ling d'en sortir et de se montrer. En même temps une voix se fit entendre, disant : Essence du dragon, oses-tu cacher ta forme en cet endroit?

Shin-liang sortit alors et reprit sa forme originaire; cédant aux circonstances, il se rendit au bas du Tang. Tchin-kiun ordonna aux esprits de l'espace céleste de le tuer de leurs armes; puis, aux deux fils du magicien, de paraître devant lui et de l'asperger d'eau. Merveille! le voilà devenu un petit dragon. Tchin-kiun ordonna alors à Ku-yü de s'en aller chez lui précipitamment. En ce moment et en un instant la demeure du fonctionnaire s'enfonça dans l'eau et devint un marais.

Après avoir ainsi fait disparaître le dragon, la deuxième année Ning-k'ang de Hiao-wu-ti des Tsin orientaux, le premier jour du huitième mois, sur le mont qui est à l'ouest du chef-lieu de Nan-tchang, il s'envola et monta au ciel, emmenant avec lui une famille de quarante-deux personnes ainsi que les coqs et les chiens. Il avait alors 136 ans [2]. Les gens de son endroit qui avaient eu des rapports avec lui allèrent en son pays élever un autel et établir des sacrifices.

Les poésies laissées par Tchin-kiun, au nombre de cent vingt pièces, furent écrites dans les Records et mises soigneusement dans un écrin tubu-

[1] D'après le *Ming-yi-tong-tchi* il y a Nan-fou, au Kiang-ssi, un puits qu'on appelle le puits du dragon, où ce fait s'est passé.

[2] C'est l'explication des commentaires.

laire. On les examina avec soin pour les mettre à l'abri de tout reproche et on leur donna le nom de « saints mémoires », *Sheng-ts'in.*

Hoei-tsong des Songs, au milieu du temps Tcheng-ho [1], donna à notre immortel le titre de Heu-sun-wei-shao-tsi-tchin-kiun, « prince juste, bienfaisant, opérant des prodiges, descendant des Heu ».

A cette biographie générale, d'autres livres, tout en répétant les mêmes faits, ajoutent des détails qu'il est aussi bon de noter. Heu-sun, dit le *Su-wen-hien-t'ong-kao,* coupa un serpent, tua un dragon, sut écarter les maux du peuple. Siang-tchang, ainsi que le puits au sud du chef-lieu de l'arrondissement, était la retraite du dragon de Po'-tcheou. Heu-sun éleva une colonne de fer fondu, au pied de laquelle il attacha des chaînes reliées à des fers enfoncés dans des trous de la terre. Cette colonne est restée célèbre et fut chantée dans les vers du temps des Yuen [2].

On ajoute qu'il éleva deux colonnes semblables. Il y avait deux trous de dragon qui se trouvaient à Fang-tching, à 2 lis du chef-lieu d'arrondissement, l'un à l'est de la ville, et l'autre à l'ouest. L'eau s'amassait dans leur intérieur et ne s'y épuisait jamais. La tradition antique porte que l'esprit du dragon était venu s'y reposer et que Heu-sun, par ses charmes, sut l'en chasser.

En réalité, à dater de ce moment, l'eau retenue par les incantations s'arrêta et se répandit en tous sens, sans plus causer d'inondation et de désastres. Ainsi furent anéantis le poison et les maux qu'il causait; le dragon retourna à son antre primitif et son esprit s'en alla au ciel.

Ailleurs nous trouverons des faits assez différents.

Lorsque Heu-sun-yang-tchin-kiun, dit le Meng-lai-pu-fong-hia-pih-tan-nie-long-pien, n'avait point encore acquis complètement le Tao, il avait un ami d'un esprit faible et porté au découragement, d'une nature aimant la vanterie.

Tchin-kiun l'avait souvent repris et averti. Un jour qu'il se baignait au

[1] 1111 à 1118.

[2] A Nan-fou, au Kiang-si, il y avait un marché au centre de la ville, et devant les piliers du palais se trouvait un puits. L'eau y était noire; sa profondeur était insondable. Les eaux diminuaient et croissaient avec celles du Kiang. Un pilier d'airain s'élevait au milieu. La tradition porte qu'il avait été fondu par Heu-kong pour arrêter les ravages du dragon.

bord du Kiang, il trouva un œuf gros comme une courge; il en brisa l'écaille et le mangea. Tout son corps se dessécha comme brûlé par un feu intérieur, il lui crût une sorte de carapace, et trois jours après il fut transformé en dragon. Alors il se précipita dans le Kiang; il y fut changé en un beau jeune homme et souilla une femme qui conçut. Quelque temps après, il voulut prendre les eaux du lac de Po-yang [1] et les conduire à la mer. Tchin-kiun, par mille expédients ingénieux, réussit à le saisir et à le lier au haut d'une colonne de pierre. (A Non-chang s'élevait un palais, au milieu de la ville, auquel on a donné le nom de palais du pilier de fer. On en faisait de semblables chez les gens riches, pour les gendres demeurant avec leurs parents.)

Les incantations de Tchin-kiun parvinrent ainsi à le chasser, et il ne reparut plus. De là, il alla dans une maison de gens voisins du Kiang; deux femmes seules l'habitaient. Elles voulurent l'arrêter sans pouvoir réussir. Le dragon se retournant pour le leur montrer, leur dit : « Voici que l'eau arrive ». Elle arrivait en effet et envahit l'extérieur de la grande porte; les deux femmes entrèrent dans leur appartement intérieur. Le dragon entra à leur suite et, se retournant encore, il leur dit : « l'eau avance »; elle pénétrait en effet au dedans de la porte extérieure. Trois hommes ne purent l'arrêter; on monta à l'étage. Le dragon les suivit et entra dans le même appartement que la plus jeune des femmes, puis le lendemain il s'éleva dans le ciel. La femme se trouva alors enceinte.

Tchin-kiun prit un habillement de Tao-she et revint transformé en ascète. Sa famille ne le reçut point à cause des difficultés dans lesquelles on s'y trouvait, et le prièrent de venir un autre jour. Alors il leur dit : « Je sais pertinemment que vous avez des difficultés, je suis venu expressément pour vous en tirer et vous sauver. A un li d'ici ou un peu plus vers le sud-est, il y a une vieille dame qui sait disposer de la vie; on peut aller la chercher ». On le fit, et la vieille arriva. C'était la vieille habitante du Lü-shan, qui vit au milieu du vent, de la pluie, du tonnerre et des éclairs. Elle se trouvait à l'intérieur où elle recueillait un jeune dragon, son fils. Tchin-kiun, se tenant à l'extérieur, coupa l'animal en deux. En un instant, il en eut coupé

1 Au Zhao-tcheou-fou du Kiang-ssi.

huit. Un seul resté vivant, cherchait à s'échapper; tournant la tête, il regardait sa mère. Tchin-kiun en eut compassion et dit, plein de pitié : « Cet animal a l'air d'avoir un cœur plein de piété filiale, il ne faut pas le tuer ». Il lui coupa seulement la queue. L'animal, atteint d'une vive douleur au dos, s'enfuit et entra dans les marais du Hu-pe. Un an après, il alla au Kiang, dans les roches. Puis il se mit à la recherche de sa mère, et retourna où elle était restée trois ou quatre mois auparavant. Un vent violent, une grande pluie le suivirent.

Il alla à Sui-tcheou [1], au milieu des nombreuses montagnes et des marais de ce pays, ainsi qu'au mont voisin des Ying-shan [2].

D'autres disent qu'il s'arrêta d'abord au Ying-shan [3], qu'il y causa une sécheresse violente, puis le quitta, et que les animaux de marais vinrent alors s'établir dans ces fondrières.

Voici encore des détails supplémentaires fournis par le Tong-kien-kang-mu et le Song-sze.

La troisième année Tcheng-ho de Hoei-tsong des Songs, un magicien du nom de Wang-tsi-sih prétendit avoir rencontré Heu-sun et avoir reçu de lui un livre contenant des mystères d'une grande profondeur, et qui pouvait apprendre aux hommes l'avenir.

L'empereur le fit venir et le décora du titre de Tang-sha-sian-shing, « maître profond, admirable [4] ». Ce personnage, d'une grande vanité, voulait que tous les Tao-she eussent pour lui une profonde vénération. Mais un rival de faveur, Lin-ling-su [5], plein de jalousie contre Tsi-sih, l'accusa faussement et le fit mettre en prison, où il mourut.

[1] Au Te-ngan-fou du Hu-pe.
[2] Dans le même fou.
[3] De là ce dire que l'on a reçu les formules magiques d'un homme du Kiang-ssi et qu'un autre du Te-ngan-fou les a transmises.
[4] Ou : qui pénètre les mystères.
[5] Voir plus haut.

§ XXI. — Lu-pan.

Patron des artisans.

C'est par son habileté dans l'exercice de son art que ce nouveau personnage a conquis ce rang d'immortel. Comme tous ses semblables, il est de date récente, bien qu'on lui ait attribué une existence quelque peu ancienne.

Son culte ne se manifeste guère avant l'époque des Song. Il se peut toutefois qu'il fût honoré du peuple avant cela; mais ce n'est guère probable, vu le peu de notoriété de cet immortel.

Un livre spécial, le *Lu-pan-king,* a été consacré à sa biographie. Voici en résumé ce qu'il contient :

Lu-pan était de la famille Kong-shu ; il s'appelait *Pan* et avait reçu comme nom d'honneur celui de Y-tchi. Il était au pays de Lou (à Yen-tcheou-fou, du Shan-tong). Son père s'appelait Kien, et sa mère, Wu-shi. Il vint au monde le 7 du cinquième mois de la troisième année du prince Ting de Lou (506 A. C.). Il étudia les sciences et les arts auprès de Pao-lao-tong et s'appliqua spécialement à apprendre la gravure sur verre, le dessin et la gravure peinte. Il dessinait, avec beaucoup d'art, des palais, des maisons splendides. Il excellait aussi à faire des bateaux, des chars, des instruments, des vases, des plats et autres choses de même genre.

Il avait une grande justesse de coup d'œil; il maniait et suivait habilement le compas et l'équerre, le fil et le niveau. Il épousa Yu-shi et se distingua surtout par la taille des ustensiles divers. A l'âge de 40 ans, il se retira dans l'obscurité au mont Li-shan [1]. Là il apprit tous les secrets des thaumaturges. Il voyageait en nuage de par le monde; un beau jour il s'envola dans le ciel, tenant sa hache et sa scie dans la main.

Au temps Shing-yo des Mings, il reçut le titre honorifique de *Po-koue-ta-she,* « grand docteur du royaume de Po [2] ». Les artisans l'invoquent comme

[1] A 5 lis au sud du chef-lieu de Tiai-nan-fou, au Shan-tong.

[2] Ce serait, dit-on, le nom de Lu-pan.

celui qui peut les faire prospérer; il satisfait immédiatement aux prières.

Voilà l'histoire authentique, la biographie spéciale que nous trouvons au *Lu-pan-king*, dont nous reproduisons exactement les termes.

Le *Sse-shu-jin-wu-kao* ajoute d'autres détails, tout merveilleux. Kong-shu-tze s'appelait *Pan* et aussi Pen. Quelques-uns prétendent qu'il était fils du Kong *Mu* de Lou. Il excellait surtout à tailler le bois pour en faire des pies qui volaient trois jours avant de revenir. Pour sa mère, il avait sculpté un homme de bois qui pouvait faire le cocher; un mécanisme secret le mettait en mouvement, il savait faire avancer son char.

Quand le prince de Tchu attaqua l'État de Song, Pen construisit différentes machines pour battre en brèche les murs de la capitale. De son côté Mi-tze aida Song à résister aux assauts. Le même livre dit, en outre, que notre artiste était du Ngan-shi-fou. Il fit un milan de bois et son père monta dessus pour aller à Ngo-tseng (au Kiang-Su). Les gens de Wu le prenant pour un magicien, le tuèrent. Pen en fut fort irrité; il alla à Yuen-tcheou, au sud du chef-lieu, et y fit un Immortel de bois qui levait la main et montrait le sud-est.

Alors le pays de Wu souffrit trois ans d'une grande sécheresse. On y consulta le sort et le sort déclara que Pen en était la cause. On voulut lui faire des présents pour l'apaiser, mais il les refusa. Toutefois il coupa la main de son automate, et, le même mois, il tomba une grande pluie dans Wu.

Une ancienne chanson disait : Qui peut sculpter le fer? C'est Kong-Shu et Lu-pan. On en fait ainsi deux personnages, ce qui est ne point connaître à fond la chose.

D'après le *Tchao-yai-tsien-tsai*, Pan avait fait un milan de bois. Chaque fois qu'il frappait trois coup sur le pilier de la porte, l'animal descendait; il montait dessus pour circuler et retourner chez lui. Il s'en servit pour épier ce qui se passait dans la capitale de Song, selon le *Lu-kue-shi* ou « chant des six royaumes. » Ce qui ferait croire que Kong-shu et Lu-pan n'étaient point originairement les noms d'un seul personnage, mais de deux. La chose est, du reste, d'une minime importance, D'autant plus que le culte de Lu-pan n'a pas pris grande extension.

§ XXII. — Pai-t'eu-te.

Le père porte-tablette, patron des gens de police.

Pai-t'eu-te est à la fois le compagnon du Patron gardien des Murs et des Fossés et le patron des geôliers, bourreaux et agents de police. C'est un être purement imaginaire, auquel on ne connaît point d'histoire ou d'existence terrestre.

Comme il est chargé de scruter, de rechercher tout ce qui a été commis de bien ou de mal par les personnes placées sous la juridiction de l'esprit de l'endroit, on le représente sous une forme gigantesque qui donne une haute idée de l'étendue de sa clairvoyance et de la rapidité de sa marche pour aller inspecter tous les lieux, même les plus retirés et les plus obscurs.

Son nom lui vient de la tablette qu'on lui met en main et sur laquelle il inscrit les bonnes œuvres et les fautes. On le représente donc comme un homme long, maigre, pâle, portant un chapeau d'officier de police.

§ XXIII. — Tchang-tien-she.

Tchang, le maitre céleste [1].

Le *Tien-she,* dont nous allons parler, est le premier d'une série de pontifes taoïstes qui, sans exercer aucune autorité réelle sur leurs coreligionnaires, jouissent cependant d'une situation, d'une considération exceptionnelles parce qu'ils sont réputés posséder une connaissance parfaite du Tao et une puissance magique supérieure. Ils habitent les hautes montagnes de Long-hu, dans un palais splendide, et y sont les objets d'une vénération spéciale de la part des Tao-she, leurs adhérents.

Leur fondateur, Tshang-t'ien-she, fut un mortel tout ordinaire, dont la vie peut se résumer dans ces quelques mots : « Il s'adonna à l'étude de la philosophie et de l'alchimie, occupa un instant une place officielle et

[1] Et non : le Maître du ciel.

l'abandonna bientôt pour retourner à ses études. Retiré dans la solitude, il attira à lui de nombreux disciples et par ses leçons et par sa prétention à posséder le secret du breuvage d'immortalité. Il se proclama lui-même le Maître céleste et fut accepté comme tel par son entourage. Il mourut dans cette situation et ses disciples racontèrent qu'il était monté au ciel où il jouit de l'immortalité ».

Sur cette biographie assez simple, les tao-she ont brodé une foule de légendes que l'on trouve éparses et par morceaux dans différents ouvrages historiques et hagiographiques. Pour ne pas fatiguer nos lecteurs par des redites inutiles et le démembrement d'une légende constamment diversifiée, nous allons rassembler ici tous les traités dispersés et former un récit unique de ce qui se lit dans le *Tchong-tsang-seu-shen-ki,* le *Shen-sien-tchouen,* le *Shang-leu-lu* et le *Tong-kien-tchi-shi-li,* dont chacun contient une partie seulement de cette singulière histoire.

Tchang Tao-ling ou Tao-ling (le mont de la sagesse, du Tao) des Tchang, comme on l'appelle aujourd'hui, naquit en l'an 34 A. C., d'une famille à laquelle un ancêtre illustre avait donné une notoriété qui ne s'était point encore effacée. Cet ancêtre, du nom de Liang, de la famille Tchang, avait puissamment contribué au succès de la campagne qui avait assuré l'empire au général Liu-Pang, le fondateur de la célèbre dynastie des Han, l'une des plus illustres qui aient occupé le trône chinois. Ministre et conseiller intime du prétendant, il le conduisit de triomphe en triomphe jusqu'à la conquête définitive de l'empire entier. Le vainqueur voulut récompenser son fidèle lieutenant en lui donnant un apanage considérable. Mais Tchang-liang se contenta d'un petit territoire qu'il abandonna même quelque temps après pour aller vivre dans la solitude et s'adonner à l'étude des doctrines taosheïques. Ses méditations le convainquirent que la vie terrestre était insuffisante pour satisfaire aux aspirations du cœur humain; il en conclut qu'il fallait, avec les tao-she, chercher le moyen de monter au ciel pour y vivre à toujours. Ce moyen, la magie taoïque le lui indiquait; rendre son corps léger par l'abstinence et prendre le breuvage d'immortalité. Malgré ses efforts, il mourut une dizaine d'années après, en 189 A. C. « Mais avant de mourir, il avait reçu, de la bouche de Lao-tze lui-même, venu du ciel exprès

pour cela, l'assurance qu'un de ses descendants trouverait le secret permettant de s'élever au ciel et arriverait à cette fin. » Ainsi dit la légende.

L'histoire nous apprend que sept générations des Tchang se succédèrent sans qu'aucun des descendants du grand ministre sortît de l'obscurité. Son fils aîné fut même dépouillé de sa petite principauté à cause de sa mauvaise conduite. Au commencement de notre ère, la famille Tchang était établie, et comme réfugiée dans un hameau au pied d'une haute montagne du Tche-Kiang. Ce fut là, dans une pauvre chaumière, que naquit, en l'an 34 P. C., celui que l'on a, avec le goût le plus exquis, qualifié de Pape et de Sainteté. Il reçut le nom de Tao-ling. Sa naissance fut signalée par un prodige extraordinaire [1]. Un globe de feu vint tomber devant la maison des Tchang, au moment où il venait au jour, et tout le monde, dans l'endroit, comprit que c'était le présage des grandes destinées qui attendaient le nouveau-né. Un devin consulté annonça qu'il se distinguerait par l'intelligence et le talent littéraire, et qu'un jour, devenu immortel, il s'élèverait au ciel pour y demeurer à jamais.

Les événements répondirent aux pronostics et aux prédictions. Notre jeune homme donna, dès l'enfance, les preuves de hautes capacités littéraires et ses parents le vouèrent à l'étude des lettres, pour le faire parvenir à une fonction civile. Mais l'esprit de son aïeul était en lui, et cet esprit, qui avait fait abandonner une principauté à Tchang-Liang pour le déterminer à chercher dans l'étude et la vie solitaire quelque chose de supérieur à la condition humaine sur cette terre, cet esprit, disons-nous, portait également son descendant à rechercher les conditions d'un état supra-terrestre. Il s'était d'ailleurs plongé par goût dans l'étude du livre de Lao-tze, le Tao-te-king, que, dès l'âge de sept ans, il avait déjà lu et pénétré complètement, et des autres mystiques qui pouvaient lui révéler l'essence des êtres et la valeur des nombres.

Mais cela n'aboutit qu'à lui démontrer encore davantage le néant de la vie et lui inspirer le désir de se faire un corps léger pour s'élever dans les airs

[1] Nous reproduisons ici purement et simplement les récits des hagiographes et des historiens chinois, avec tous les faits légendaires dont ils les ont agrémentés.

et pénétrer le ciel, et même de donner à ce corps une immortalité réelle, la vie sans aucun terme.

Mais notre nouveau solitaire voulut pousser les recherches plus loin que ses devanciers et mieux s'assurer du résultat, de l'efficacité du breuvage « de non-mourir ». Pour se livrer à ses expériences sans être interrompu par des visiteurs importuns, il alla se cacher dans une petite maisonnette placée au pied d'énormes rochers du Ho-nân, dans une situation qui semblait défier le courage humain. Là, tout entier à son œuvre, il manipula le plomb, le mercure, le cinabre, en observant les conditions qu'exigeaient les natures différentes des principes actif et passif et les indications que lui fournissaient les Kouas du Yi-King dans lesquels se trouve toute science, toute explication des mystères de la nature.

Un jour cependant, il se déroba à ces recherches qui absorbaient son âme. L'empereur Ming-ti, dans les embarras de son règne, avait demandé les conseils écrits de ses hauts magistrats. Tchang-tao-ling, tout ignoré qu'il était, envoya à la Cour un projet, rédigé avec tant d'art et d'intelligence que l'empereur le fit venir et lui confia une place qu'il abandonna peu après.

Ce fait attira sur lui l'attention des puissants du jour, et plusieurs fois les empereurs Han l'appelèrent à la Cour, lui prodiguant, pour l'attirer hors du désert, les richesses et les grandeurs. Rien ne put l'arracher à la grande œuvre qu'il avait entreprise. Celui qui rêvait le ciel ne se laissait pas distraire par des promesses dont les effets étaient bornés par les étroites limites de cette terre. Il continua donc obstinément à chercher l'ambroisie, objet de tous ses vœux. Il y travailla si bien qu'il se vit un jour accablé de dettes et dut aller chercher un asile ailleurs. Il était alors entouré de nombreux disciples, mais cette catastrophe en éloigna le plus grand nombre; suivi seulement de quelques-uns d'entre eux, il passa dans l'État de Tchou, dont on disait le peuple humain et hospitalier, et alla de nouveau s'établir, avec eux, au pied d'une montagne qui formait un site des plus pittoresques. Là, il composa d'abord une œuvre philosophique en vingt-quatre livres, — dont malheureusement il ne reste de trace que cette affirmation des biographes, — puis il se remit à la fabrication de l'ambroisie, du Kin-tan, cinabre doré ou cinabre et or, comme l'appelaient les alchimistes tao-she.

Rien ne faisait encore prévoir la réussite, lorsqu'un jour un tigre blanc et un dragon vert apparurent au sommet de la montagne et s'y montrèrent, s'arrêtant ou circulant à droite et à gauche. O merveille! Le Kin-tan se trouvait dans le mortier de Tao-ling. Sa première pensée fut naturellement d'en faire l'expérience sur lui-même; il en but une quantité convenable, et à l'instant sa figure et tout son extérieur qui étaient ceux d'un homme de soixante ans, se trouvèrent changés dans les traits, le corps entier d'un jeune homme de dix-neuf ans, beau et bien fait.

Plus de doute, l'ambroisie était acquise au monde sublunaire, Tchang-tao-ling était immortel. Dès lors sa vie devint toute surhumaine; il avait acquis des pouvoirs surnaturels. Il se transportait à de grandes distances sans avoir besoin de marcher jusque-là, il multipliait son corps au point de paraître en plusieurs endroits à la fois, de se montrer en même temps jusque dans vingt-quatre lieux différents.

Il avait aussi le don de prophétie : il annonçait l'arrivée de personnages inconnus, les événements que rien ne faisait encore prévoir. Ce qui frappe surtout dans ces événements miraculeux, c'est qu'ils se produisaient sans cause appréciable, sans aboutir à aucun résultat heureux.

Mais malgré ces actes merveilleux, Tao-ling n'avait point encore le droit ni la faculté de s'élever au ciel. Un envoyé d'en haut vint lui faire connaître où étaient cachés certains livres dont l'étude lui ferait obtenir ce privilège. Tao-ling jeûna, se purifia, alla à la grotte indiquée et y trouva les précieux écrits qui devinrent dès lors ses compagnons inséparables, en attendant qu'il eût acquis les résultats de la mise en pratique de leurs principes.

Sa puissance nouvelle ne tarda pas à se manifester. Un jour, il alla avec ses disciples au haut du mont Yun-tai, sur le sommet le plus élevé. Au pied de ce mont était un abîme, et de l'autre côté, un pêcher gros comme l'avant-bras d'un homme et portant de gros fruits; un mur de pierre entourait cet arbre extraordinaire.

Tao-ling ayant montré le pêcher à ses disciples, leur dit : « S'il y a parmi vous quelqu'un qui puisse atteindre ces pêches, il pourra apprendre et comprendre les principes du Tao ».

Trois cents d'entre eux s'étendirent à terre pour considérer la chose et

tous déclarèrent qu'ils y renonçaient, que nul ne pourrait arriver jusqu'à ces pêches. Toutefois le plus zélé d'entre eux, Tao-Shang, après ce premier moment d'hésitation, s'élança dans l'espace et sauta d'un bond jusqu'au haut de l'arbre, sans heurter, sans glisser, et là, se tenant à une branche, il cueillit des fruits à son aise. Mais quand il voulut revenir, il vit devant lui le mur de pierre qui formait une barrière infranchissable; nul moyen de sortir de la position difficile où il se trouvait. Alors il voulut au moins que ses compagnons et son maître jouissent de ce qu'il avait conquis avec tant de peine; il leur jeta les pêches une à une. Il y en avait trois cents deux, mais de petite grosseur. Tao-Ling les reçut toutes dans la main, les distribua à ses disciples, en mangea une lui-même et garda la dernière pour son vaillant compagnon. Puis il lui tendit la main. O prodige! le bras de Tao-Ling s'étendit de trente pieds jusqu'à l'endroit où se trouvait Tao-Shang et le docte maître le ramena ainsi auprès de lui. Il lui donna la pêche qu'il avait réservée, puis dit à son entourage : « Tao-Shang a réussi parce qu'il a le cœur droit; je dois maintenant donner l'exemple et cueillir les grosses pêches de l'arbre ». Ce disant il sauta dans le vide et retomba sur l'arbre. Tchao-Shang et un autre disciple s'élancèrent à sa suite et parvinrent jusqu'auprès de lui. Alors, voyant leur zèle et leur droiture, il leur communiqua le Tao.

Mais Tao-Ling devait procéder à de plus grandes œuvres. Un jour Lao-Tze lui apparut et lui dit d'aller réduire à l'impuissance six grands démons qui opprimaient le pays de Tchou. En même temps il lui remit plusieurs livres de sciences occultes et deux épées, l'une mâle, l'autre femelle, destinées à pourfendre les démons; en outre, un costume nouveau et un sceau qui s'imprimait de lui-même sur les pièces à authentiquer.

Tao-Ling s'appliqua avec ardeur à l'étude des mystères contenus dans ces ouvrages et finit par comprendre les diverses transformations que peuvent recevoir les esprits et les moyens de guérir les maladies; il soignait spécialement les maux de dents et les entorses, et faisait des miracles de thérapeutique à nuls autres pareils; aussi tout le peuple de ces pays appelait Tao-Ling, le maître, She, et celui-ci, sentant toute la grandeur et la nature de son pouvoir, s'intitula lui-même Tien-She ou Maître céleste. Il partit alors pour la guerre aux démons, appela à lui trente-six mille bons esprits, et, à

la tête de cette vaillante armée, le glaive céleste à la main, il extermina des milliers de mauvais génies. Mais il ne savait pas qu'en cela il avait outrepassé les ordres du divin Lao-Tze; aussi ne fut-il pas peu surpris quand il le vit apparaître avec une mine sévère et lui dire qu'il avait dépassé ses intentions, qu'il pouvait bien tuer des démons, mais pas autant, et que pour cet excès il devait encore attendre dix ans avant d'être transporté au ciel.

Le maître céleste se remit donc à l'étude et à la méditation. Un jour un homme vêtu de rouge vint le chercher et le conduisit au palais céleste de la Pureté parfaite. Là, il trouva Lao-tze qui l'interrogea sur les mystères du Tao et, ne le trouvant pas suffisamment initié, le renvoya sur la terre pour achever sa préparation.

Enfin le jour allait luire où la perfection requise serait atteinte complètement. Tao-ling, sentant venir cet heureux moment, appela son fils aîné, lui expliqua le moyen de voler en l'air, lui remit les livres, le glaive et les objets qu'il avait reçus d'en haut, et lui annonça que ses pouvoirs et sa mission seraient continués à ses descendants, à perpétuité, dans la ligne directe. Après cela, il se rendit sur une haute montagne, et de là s'éleva au ciel en pleine lumière du jour, avec sa femme et ses deux disciples chéris, disparaissant aux regards des autres pour ne plus reparaître jamais sur cette terre.

Voilà la légende dans tous ses détails principaux. Il est facile, au moyen des éléments qu'elle fournit, de reconstruire l'histoire réelle.

Tao-ling était un solitaire livré à l'étude du Tao et de l'art médical, qui enseignait les mystères de cette science à ses disciples et pratiquait la médecine. Comme il réussissait assez bien dans ses cures, il attira autour de lui une foule émerveillée qui lui donna le nom de maître. Il prétendait en outre avoir reçu du ciel des livres, des instruments propres aux exorcismes, et le pouvoir de chasser les démons. Il mourut très âgé et entouré de la considération générale. En ces quelques mots se résume tout son rôle, toute son action. Qu'il ait exercé un pouvoir religieux, qu'il ait été considéré comme un chef de hiérarchie qui aurait légué ses pouvoirs à la postérité, cela est absolument faux. Lui-même n'a jamais aspiré plus haut qu'à réunir autour de lui un certain nombre de disciples pour leur enseigner les secrets qu'il

lui avait été donné de pénétrer; il ne prétendait aucunement exercer une juridiction sur qui que ce soit.

Cela est bien plus vrai encore de ses descendants et représentants de son pouvoir. A la mort du voyant, son fils Keng ne prit nullement les rênes de l'empire spirituel des Taoïstes, comme le dit M. Imbault-Huart (v. *Journal asiatique,* 1884, II, p. 437), mais se contenta, ainsi que cet auteur ajoute avec vérité, de « continuer avec ardeur les études philosophiques et les expériences alchimiques de son père ». Un jour, il monta aussi au ciel avec son épouse. C'est tout ce qu'on en sait. Son fils, Lou, prétendit encore moins à un pontificat quelconque. Ce fut un guerrier ambitieux et rien de plus. Après avoir réduit les rebelles qui s'étaient soulevés à Han-Tchang, il se jeta dans une autre rébellion dont son frère cadet, Kio, était le chef. Puis il se déclara souverain à Han-Tchang même, qu'il avait soumis peu auparavant, et s'y créa une principauté indépendante. Il se mit à la tête d'une armée bien disciplinée et prit pour lui le titre de She-Kiun, « le prince docteur ». On voit qu'il ne s'agissait nullement pour lui de succéder au titre de Tien-she.

Tchang-Lou resta trente ans à la tête de sa principauté, malgré les efforts faits par la cour impériale pour la réduire à la soumission. C'est que la dynastie des Han approchait de sa fin, et son pouvoir affaibli ne savait plus se faire respecter. Mais quand le trop fameux T'sao-t'sao entreprit d'abattre la dynastie régnante et de s'emparer du trône impérial, Tchang-Lou, incapable de lui résister, accepta ses propositions de paix et se soumit au vainqueur qui lui conféra le titre de Tchang-nân Tsiang-kiun, « général pacificateur du sud », et de Heou, « prince feudataire de second rang ».

Lou mourut dans l'obscurité, et son fils Fou succéda à son titre de Heou. Le fils de ce dernier vint de nouveau s'établir au mont Yun-tai, et là, lui-même, puis ses descendants furent reconnus Tchen-jin, justes, par tous les pouvoirs qui se succédèrent.

Le titre de Tien-she, « maître céleste », était entièrement oublié. Un Tao-she qui ne descendait nullement de Tao-ling, voulut le reprendre pour lui au Ve siècle P. C. et prétendit qu'il lui avait été confié par Lao-tze en personne. Le souverain de l'État de Wei, de race tartare, le reconnut

comme tel. Mais c'est tout ce qu'on en sait, et sa vie comme sa fin sont restées complètement dans l'oubli, comme toute la famille Tchang jusqu'au XIIIe siècle.

A l'avènement de Koubilaï-khan, le prince mongol croyant, par suite d'une supercherie, que le représentant des Tchangs d'alors avait prédit sa haute fortune, lui accorda sa faveur et le reconnut comme présidant au culte taoïque dans le Kiang-nân. Celui-ci continua alors à prendre le titre de T'ien-she dont on n'avait plus entendu parler. Mais la dynastie des Mings qui renversèrent les Mongols, trouva le titre de maître céleste absolument déplacé et décréta qu'à l'avenir, il serait enlevé aux héritiers des Tchangs. Le peuple continua, il est vrai, à le leur donner officieusement, mais eux-mêmes n'osèrent plus s'en parer, et tout droit à le porter leur fut ôté de par l'autorité suprême. Il ne leur resta plus que celui de Tchen-jin, ou homme juste, qui n'est point d'un rang très élevé. Du reste, leur fortune avait été des plus inégales. Les empereurs adonnés au taoïsme leur avaient parfois accordé de grands honneurs et les avaient reçus à leur cour avec grande cérémonie. Il en fut ainsi des derniers Mings et des deux premiers souverains de la dynastie mandchoue actuelle. Mais depuis lors, le privilège de paraître même à la cour leur a été complètement retiré, et le Tchen-jin vit dans un palais, au haut de la montagne isolée, entouré seulement de tao-she et d'exorcistes.

D'ailleurs, comme il a été dit plus haut, le chef de la hiérarchie des Tchangs et ses successeurs n'ont jamais eu d'autorité sur une église quelconque qui n'a jamais existé non plus; tout leur rôle s'est borné à celui d'un grand exorciste et d'un « fabricant de liqueur d'immortalité ». On vient lui demander des amulettes et des papiers, de la même manière, mais seulement un peu plus qu'aux tao-she les plus vulgaires, et sa puissance consiste principalement à pourfendre l'air de son sabre magique pour exterminer les démons ou tout au moins les mettre en fuite.

Tels sont les fastes de la dignité du Maître céleste. A cet aperçu, tracé par une main européenne, ajoutons la relation du *Miroir complet des Esprits et des Immortels,* afin de conserver à ce récit, comme à tous ceux qui composent notre livre, sa saveur orientale et chinoise.

Tchang-tao-ling.

(D'après le *Shien-sien-t'ong-kien*, XV, 15 et suiv.)

Y, père de Tchang-tao-ling, était fils de Kang, fils de Hao, fils de Li-jin, fils de Wu-Wang, fils de Tong, fils de Kao, fils de Tsan, fils de Song, fils de Yü-tsin, heou de Yang-ling, fils du ta-sse-ma Kiu, fils de Kao-tien.

Y habitait le mont Tien-mu (l'œil du ciel), au pays de Wu. Sa femme Liu-shi vit un jour en rêve un esprit qui descendait de l'astre Kouei, à la Grande Ourse, et venait ainsi sur la terre sous forme humaine. Il était vêtu d'un long habit orné de broderies, et portait à la main une fleur parfumée qu'il lui donna en lui disant : Je viendrai habiter cette montagne; pour le moment, je vous apporte l'ordre de Shang-ti : « Retournez à votre demeure ». Liu-shi obéit et trouva subitement ses habits et ses appartements parfumés d'une odeur merveilleuse. Mais voilà que, sans cessation de ses époques, elle se sentit toute remuée intérieurement et conçut. Enfin, l'an Kia-mu, du temps Kien-wu (25-56), la première nuit, elle mit au monde Tao-ling. En ce moment, un nuage jaune couvrit la maison et un souffle rougeâtre remplit le vestibule. Une lueur semblable à celle du soleil levant se répandit dans les appartements. Et l'odeur des fleurs de l'esprit se fit sentir de nouveau. Jadis Tsing-ping-kih, que l'âge n'avait pas vieilli, montrant du doigt le pays des Tchangs, avait prédit qu'il y naîtrait un grand saint qui serait un homme céleste, un intendant du ciel; puis le devin était mort subitement quelques jours après.

Tao-ling naquit, et à l'âge de 7 ans il rencontra un vieillard qui lui donna le livre authentique du Tao et de la vertu (*Tao-te-tchen-king*).

Il le reçut avec respect et s'en retourna; il l'étudia complètement et en pénétra tout le sens. Devenu grand, il atteignit la taille de 9 pieds 2 pouces. Il avait les sourcils étendus, le front large, les cheveux rouges, les pupilles vertes, le nez droit, le menton carré. Ses yeux avaient trois coins [1].

[1] Ils formaient un triangle.

Quand il était debout, ses mains dépassaient ses genoux. Sa barbe était belle et bien arrangée. Il se posait comme un dragon; il avait la marche du tigre, ses pieds étaient minces au-dessus, gros par-dessous. Tout son aspect était plein de dignité. Il possédait pleinement les cinq kings et toutes les lois des êtres, l'astronomie comme la géologie, le Ho-tu et le Lo-shu et tous les mystères de la science et des astres. Il vivait et circulait dans les pays de Wu et de Yue. Ses disciples étaient au nombre de mille et plus encore.

Il enseignait et estimait que les actes extérieurs utiles et la renommée ne valaient pas la formation du propre cœur; il travaillait à produire le breuvage qui doit prolonger la vie et s'y adonnait sur le mont Yang-sien. Ce mont s'élevait à pic de trois côtés; au nord seulement, il y avait un sentier pour le gravir. Au sud-ouest de ce ravin s'étend un abîme. Au milieu de la montagne il y a comme un mur de pierre en rond; si on le dépasse, on tombe dans l'abîme. Au-dessus se trouvait comme un pont de pierre. Là errait en immortelle la yü-niu Lai; mais Tao-ling ne s'en préoccupa point.

Il y avait là, dans une caverne, un docteur du tao qui en avait approfondi les principes. Il conversa et discuta avec lui; puis, suffisamment instruit, il passa le Hoei, traversa le Ho et le Lo et s'enfonça seul dans les montagnes où il reçut le livre qui apprend à modifier les formes et à mettre le principe vital en harmonie. Il sut ainsi se passer d'aliments, dormir peu et tenir son cœur en paix.

Étant allé au pays de Wu pour y chercher Tchi-seu-sian-sheng, dont Tchang-sing lui avait parlé, Tao-ling y rencontra un juste (Tchen-jin), nommé Wei-pe-wang, qu'il salua avec respect et auquel il demanda de lui expliquer son Tao et les procédés pour confectionner le tan. Après quoi, il le quitta, aimant à errer seul, sur les monts, près des rivières, dans les profondeurs des vallées. S'étant établi au mont Yang-pin, il y trouva une jeune fille vertueuse, nommée Yong-shi; il l'épousa et en eut d'abord une fille qu'il nomma Wen-ki. Après celle-ci, il eut un fils qu'il nomma Hang, et trois ans après il en eut un second qui reçut le nom de Tchui et le tzè de Ho-i; enfin il lui vint une troisième fille. La mère et ses six enfants habitaient ensemble; pour Tao-ling, il s'en alla à l'ouest, voir la montagne

des merveilles spirituelles (*ling-k'i*). Il y trouva un oiseau de proie de la forme d'une oie céleste. L'oiseau poussa un cri, et à ce cri, Tao-ling reçut en lui le tao.

Quelque temps après, il revint au foyer paternel, mais son père et sa mère étaient morts tous deux; aussi s'en retourna-t-il dans les montagnes. Là il rencontra un esprit des hautes régions, auquel il témoigna son désir d'apprendre le moyen de faire le *tan* et d'avoir pour cela les documents nécessaires. Cet esprit le lui enseigna et lui donna, pour le conduire dans ses pérégrinations, une couple de grues qui le guidaient. Il changea alors de demeure et se transporta sur le mont Yun-k'in-shan; là il se mit à préparer le tan. Après la première année, une lueur éclatante entoura sa demeure. La seconde année, un tigre blanc et un dragon bleu vinrent circuler autour de sa marmite. La troisième année, les matériaux étaient convenablement fondus, le tan était fait. Il avait alors 60 ans; il but du tan et, à l'instant, il se retrouva dans toute la force de l'âge mûr. Il s'en alla de sa solitude pour communiquer sa trouvaille. En chemin, il rencontra un esprit humain portant de longs favoris, au visage noir comme le fer, vêtu de noir, portant un fouet d'or et montant un tigre noir.

Celui-ci lui apprit qu'il était désiré au pays de Tchao. Tao-ling partit et, après quelques incidents insignifiants, arriva au mont Pe-song où il trouva un personnage vêtu d'habillements brodés qui lui apprit qu'au cœur de la montagne, dans une cachette taillée dans la pierre, se trouvaient les livres ésotériques des trois Hoangs, les neuf chaudrons de Hoang-ti, le tan-shu et le king du tan de la pureté suprême; que s'il les trouvait et en usait convenablement, il pourrait s'élever au ciel.

Là-dessus, Tao-ling jeûna et se purifia pendant sept jours, puis entra dans la caverne, allant pas à pas, comme s'il devait marcher sur la patte d'un tigre. Tout à coup il se fit un bruit extraordinaire, il porta vivement la main sur le sol; il tenait le tan-shu.

Sa substance intellectuelle, son esprit était parfaitement pur, il put s'élever au loin en volant, se diviser de manière à paraître en plusieurs endroits à la fois, et multiplier son ombre, comme faire encore d'autres merveilles. Personne, dès lors, ne pouvait plus sonder les merveilles de son état spirituel.

L'hiver de l'an 102 P. C. il apprit que l'empereur Ho-ti avait établi Tang-shi impératrice. Il soupira de ce que l'impératrice défunte Tang-Yu avait été si vite oubliée et de ce que cette élévation subite favoriserait l'ambition du monde futur.

Quelque temps après, Tao-ling délivra Fang-ling de l'esprit d'un tigre blanc qui aimait à boire du sang humain et auquel on offrait, chaque année, un homme en sacrifice. Puis il chassa de Tze-tcheou un grand serpent qui lançait de sa gueule un poison mortel et faisait ainsi périr tous ceux que son souffle atteignait.

Un jour qu'il circulait dans les montagnes, il entendit un bruit argentin de pendants de ceinture, une musique céleste invisible; puis des fleurs odorantes couvrirent la terre, un nuage rouge remplit l'espace. Puis, regardant du côté de l'est, il vit un char simple, traîné par cinq dragons blancs; une nombreuse escorte portant des bannières flottantes l'accompagnait. Dans ce char était assis un homme-esprit, d'un aspect majestueux et beau, tenant en main un éventail orné de cinq pierres précieuses des plus brillantes; une vaste auréole lumineuse l'environnait, dont la vue ne pouvait soutenir l'éclat.

Lorsque le char fut près, ce majestueux personnage dit : Ne craignez point; je suis le très haut Lao-Kiun.

Tao-ling se prosterna selon les rites et Lao-Kiun reprit : Cette année, le 18 du quatrième mois, tous les immortels se rassembleront au mont Siao-Yao de Shu, dans un palais de pierre. Je sais que vous aimez le tao; mais vos mérites ne sont pas encore assez nombreux; je ne puis encore vous conduire au palais céleste. Maintenant observez une modération parfaite et réglez bien votre esprit. En ces derniers jours il y a, à Shu, six esprits célestes qui oppriment le peuple. Il est vraiment digne d'une profonde pitié. Puis il lui indiqua ses projets pour mettre ordre à cet état de choses et le chargea de les exécuter, lui disant qu'il acquerrait par là d'immenses mérites. Il lui remit divers ouvrages de doctrine mystérieuse et magique, et lui assigna un terme de mille jours pour se rendre digne de l'immortalité. Tao-ling eut ensuite à lutter contre les démons qui se précipitaient en armes, par milliers, et qu'il mit en fuite d'abord, puis qu'il fit mourir par un seul trait tracé en l'air, d'un pinceau rouge.

Seul, le roi des démons des six ciels, Lu-Tien Mo-wang, se prosterna le front contre terre, demandant grâce pour sa vie. Mais Tao-ling ne l'écouta pas. Après cela, il traça du même pinceau une ligne sur la montagne, et celle-ci se fendit en deux. Le démon voulut la remettre en son état, mais il ne put y réussir. Il poussa de grands cris et dit d'un ton lamentable : Je voudrais m'en aller au pays de l'ouest, au royaume de Pa-lo, et m'y établir ; je ne reviendrai plus troubler les vivants. Tao-ling y consentit.

Bien plus, il traça une nouvelle ligne sur le côté, et tous les démons avec leurs chefs se relevèrent. Il leur ordonna ensuite de prendre de grandes pierres sur leurs épaules et d'en former un pont entre les deux montagnes, ce que les mauvais esprits exécutèrent par crainte. Adouci par cette soumission, Tao-ling leur dit qu'il voulait lutter avec eux de prodiges merveilleux. Commandez seulement, dirent-ils. Tao-ling se jeta dans le feu, marcha sur un lotus et en sortit indemne. Le Kuei-she, chef des démons, en fit autant, mais fut brûlé. Tao-ling se jeta dans l'eau, y monta un dragon et revint sain et sauf. Le Kuei-she y entra aussi, mais s'enfonça dans l'onde. Tao-ling entra dans la pierre et le métal, et en sortit. Le Kuei-she ne put pénétrer que d'un pouce dans la première, et d'un demi-pouce dans le second.

Cette lutte de prouesses magiques continua ainsi, les deux adversaires opposant des prodiges dans lesquels Tao-ling avait toujours le dessus. Il créa des dragons, il se grandit de dix mille coudées, il produisit le vent, la pluie, le tonnerre et les éclairs, etc.

Puis Lao-tze lui apparut et lui dit qu'il avait opéré des merveilles, mais qu'il avait excédé en cela et que Shang-ti le blâmait fortement, en sorte qu'il ne pouvait encore le prendre près de lui, qu'il devait encore rester trois cent soixante jours en ce monde, après quoi il viendrait le chercher et le conduire au palais céleste. Tao-ling s'appliqua donc à exécuter les ordres de son maître.

Quand le terme fixé fut atteint, des personnages célestes lui apparurent, le firent monter dans un char et le conduisirent au milieu des immortels qui le reçurent avec toutes marques d'honneur et de respect et le conduisirent au ciel, où il reçut le titre de « maître de la grande loi du vaste empyrée qui

unifie et règle le principe vital »; mais il dut néanmoins revenir sur la terre, etc.

Toutes ces particularités sont décrites avec de grands détails; mais il n'appartient pas à notre sujet de reproduire toutes les imaginations des hagiographes taoïstes.

Le Shen-sien-tong-kien fait apparaître Tao-ling en plusieurs circonstances; ainsi nous le voyons au IVe siècle descendre sur la terre pour communiquer le secret du tan à l'un de ses descendants nommé Tchong-wen-kiun; il lui fit faire neuf chaudrons pour la solution des substances composantes. Au neuvième bouillon, le tan était composé. Après quoi le patriarche monta sur le Pe-yu-shan et de là s'envola au ciel.

Plus loin, nous voyons une assemblée de tous les Tchens ou saints immortalisés, spiritualisés, délibérant sur les mérites, devant le Tai-Shang. Lao-tze y établit que Tchang-tao-ling a acquis celui d'avoir reproduit les vingt-quatre transformations et d'avoir séparé les Kouei des humains; Yin-hi, au contraire, a produit un trouble, une oppression irrémédiable. Chacun alors dut construire une tour pour la méditation silencieuse dans l'ombre, et l'étude du grand Tao. Yin-hi orna la sienne de lotus et de pierres précieuses, et alla s'y asseoir. Tao-ling fit la sienne toute simple. Tous deux s'assirent solitaires dans leur édifice. Mais celui de Yin-hi fut immédiatement enveloppé d'épaisses ténèbres, tandis que Tao-ling était entouré des rayons d'une lumière brillante, d'un éclat magique qui se transformaient de mille manières. Les hommes célestes vinrent à lui de tous côtés, et depuis lors Tchang-tao-ling fut substitué comme Maître de la loi, Ta-fa-she (à Bouddha lui-même), et reçut le nom de *Kuan-Yang,* « qui préside au Yang ».

Mais en voilà suffisamment sur la biographie légendaire du premier des chefs tao-she. Voyons, d'après les textes, la suite de leur histoire. Ouvrons d'abord le *San-koue-tien-lio.*

Au milieu du temps Hi-ping de Ling-Ti [1] des Hans orientaux, il s'éleva des sectes pernicieuses. A San-fu [2], c'était Lo-Yao (qui en était l'auteur).

[1] 172 à 178 P. C.
[2] Au Ssi-ngan-fou du Shen-si, sur la limite.

Au temps Kuang-ho du même empereur, il y avait, dans les régions de l'est, Tchang-kio; à Ha-tchong (au Shen-si), Tchang-seu [1] (qui en créèrent à leur tour).

Lo-Yao enseignait au peuple l'art de se rendre invisible par la pensée. Tchang-kio formait le *Tai-ping-tao* ou « le tao de la grande paix », et Tchang-seu, le *Wu-teou-mi-tao* ou « tao des cinq mesures de riz [2] ». Le Tai-ping-tao enseignait que tenir un bâton à neuf nœnds constituait une prière d'un effet magique. Il apprenait aux malades à se prosterner le front contre terre en se rappelant leurs fautes; puis ils devaient boire de l'eau de bambou.

Après quelques jours, si le malade qui avait fait cela se trouvait un peu mieux, il disait : Cet homme a confiance dans le tao. De ceux dont l'état ne s'était pas amélioré, il disait qu'ils manquaient de cette foi.

La doctrine de Tchang-seu était, en général, d'accord avec celle de Tchang-kio. Il y ajoutait le *Tsing-shi* ou « salle du silence », où il faisait rester les malades pour y méditer et juger leurs fautes. Il établit, comme chefs, des *tsi-tsien* ou *libateurs* qui devaient enseigner les paroles de Lao-tze et gouverner par ses maximes. Ils étaient chargés d'arrêter les excès, de corriger les vices. On les appelait *wei-ling, wei-kuei-tze*. Ils étaient spécialement préposés aux prières à faire et à faire dire par les malades pour obtenir une longue vie. Les règles de ces prières étaient d'écrire les noms des malades, noms de famille et prénoms, puis de (leur faire) rejeter de leur cœur, toute volonté de commettre une faute, toute pensée du mal.

Il présentait trois choses à pénétrer [3] : en hauteur, le ciel établi au-dessus des montagnes; en étendue, la terre; en profondeur, l'eau. Il les appelait les trois *kuans* ou « ministres, agents ».

Il requérait de tous les malades (qu'il traitait) le don de cinq mesures (teou) de riz. C'est pourquoi on l'appelait « le Maître aux cinq mesures de

1 D'après d'autres auteurs ce serait un fils de Tchang-tao-ling; mais c'est une erreur.
2 On verra plus loin ce que cela veut dire.
3 Ou : trois profondeurs à vénérer, trois êtres profonds.

riz », *Wu-teou-mi-tze*. Il ne demandait rien de plus pour le traitement des malades; mais bien pour (l'expiation) des actes mauvais.

Le petit peuple en était tout hébété, abruti, et le servait par crainte.

Après cela, Tchang-kio fut tué et Tchang-seu mourut. Mais Tchang-lou [1] resta maître de Han-tchong. Les gens croyaient à ses habiletés extraordinaires et on lui apportait des dons en abondance.

Il leur apprenait à faire des auberges publiques et à y mettre de la viande et du riz pour y tenir les passants (les loger et nourrir gratuitement), puis aussi à se rendre invisibles; à ceux qui avaient commis de petites fautes, il faisait faire cent pas réguliers, après quoi leurs péchés étaient effacés. Il défendait de tuer, et de boire des liqueurs fortes.

Ces renseignements concernant Tchang-lou sont complétés par l'appendice du San-koue-tchi, le Wei-shu-Tchang-lu-tchuen.

Tchang-lou, y est-il dit, avait pour nom d'adulte Kong-ki; il était de Fong-hien au Pei-koue [2]. Son grand-père Tao-ling s'était établi à Shou sur la montagne Ho-ming. Il avait fait un faux livre du tao pour tromper le peuple. A ceux qui le recevaient, il faisait donner cinq mesures de riz, d'où le monde l'appelait « le voleur de riz ».

Après la mort de Tao-ling, son fils Hang prit sa place et continua son enseignement. Hang mourut [3] et Lou (son fils) le fit à son tour.

A Yin-tcheou, le gouverneur Leu-Yen le fit inspecteur de la cavalerie (*Tu-i-sse-ma*, chef militaire de district).

Après la mort de Yen, son fils lui succéda, mais n'écouta point le favori de son père; loin de là, il fit mourir sa femme et toute sa famille [4], et Lou, alors, se retira à Han-tchong [5] où il enseigna au peuple le *Kuei-tao* ou

[1] Fils de Tchang-hang.

[2] Au Kiang-su.

[3] On ne sait rien d'autre de lui, si ce n'est qu'il s'éleva au ciel avec son épouse Lou-shi du mont Yang-ping. Voir le *Shen-sien-Tong-Kien*.

[4] Le Heu-Han-Shu, à l'appendice concernant ce gouverneur, dit que son fils prit Lou en haine et fit mourir sa femme et ses frères cadets, parce qu'il les craignait.

[5] Fou-shen-si.

« tao des esprits des morts, des génies », et s'appela lui-même *Sze-kiun,* « le prince docteur ».

Tous ceux qui venaient étudier le tao recevaient le nom de *Kuei-tsu* (serviteurs des esprits). Quand ils en étaient arrivés au principe fondamental et avaient acquis la foi au tao, ils s'appelaient *tsi-tsien,* « qui font des libations de vin », et il les préposait comme chefs à la multitude. Les plus considérables d'entre eux étaient faits *Tchi-t'ou-ta-tsi-tsieou,* « chargés de diriger les grandes libations ». Tous enseignaient la droiture parfaite, à ne point oser mentir, tromper. Les malades confessaient leurs fautes. Le tout comme faisaient les *Hoang-Kin* ou turbans jaunes.

Les libateurs faisaient des auberges publiques comme les Ting-tchuen d'aujourd'hui. On y mettait de la viande et du riz dans les salles, gratuitement. Les voyageurs, en passant, en prenaient selon leur appétit. Ceux qui dépassaient de beaucoup le besoin de l'estomac, les esprits célestes et terrestres les accablaient soudainement de maladies.

Ceux qui violaient les trois principes des lois subissaient leur châtiment. Ils ne constituaient pas d'archivistes, les tsi-tsien étaient pour eux les seuls régents. Le peuple et les barbares y trouvaient leur bonheur.

Les chefs de ces sectaires occupèrent Yi (hien ou tchong-king-fou du Sse-tchouen) et Han (tchong-fou, au Shen-ssi) environ trente ans. A la fin des Hans, la force ne put en avoir raison. On se contenta de leur donner le titre et le pouvoir de gouverneur indépendant de Han-ning, moyennant hommage et tribut.

La vingtième année Kien-ngan de Hien-ti, Tai-tsou des Wei [1] se mit à la tête d'une expédition contre Lou pour le châtier et l'abattre. Lou, vaincu, s'enfuit à Shou. Tai-tsou se contenta de cette victoire. Il donna à Lou des témoignages de respect, s'inclina devant lui et lui donna le titre de général-gouverneur-pacificateur du Sud en lui accordant tous les honneurs d'un hôte royal.

Tai-tsong, Ming Yuen-ti des Yuen-Wei étant mort, la huitième année Tai-tchang, le onzième mois, Tai Wu-ti-shi-tsou occupa le trône.

1 I. e. Wen-ti des Wei, à l'époque des trois royaumes.

Il établit un *Tien-tze-tao-tchang*. Mais Tsui-hao [1], Kuang-lu Ta-fu [2] de Wei suivait les pratiques de la magie. Il n'aimait point les livres de Lao-tze et de Tchuang-tze, et les qualifiait de bavardage de magiciens bizarres, nullement conforme à la nature de l'homme. Il croyait encore moins à la loi de Bouddha : pourquoi, disait-il, à quoi bon servir ces esprits des régions barbares occidentales ?

Il se disait lui-même égal en vertu à Tchang-long [3] et l'emporter par sa connaissance de l'antiquité. Banni de la cour, il s'appliqua à pratiquer les anciens principes, les anciennes pratiques et coutumes propres à perfectionner la nature.

Il y avait à Long-shan (au Ho-nan-fou) un Tao-she du nom de Keukhien-tchi qui pratiquait l'art magique de Tchang-tao-ling. Il prétendait rencontrer fréquemment Lao-tze qui lui communiquait d'en haut ses instructions, l'avait adopté comme successeur de Tao-ling en sa qualité de Maître céleste, et lui avait appris l'art occulte de se passer d'aliments [4] et d'avoir un corps subtil [5]. Il l'avait chargé d'épurer, de reconstituer en son intégrité la doctrine du Tao.

Après cela il avait, disait-il, rencontré l'immortel Li-pa-wen, descendant de Lao-tze, qui lui avait donné le Tu-lu-tchin-king (livre des immortels de l'école du Tao) ; il lui avait en outre confié la charge d'assistant du gouvernement du nord en tant que Tai-ping-tchin-kiun [6] et lui avait exhibé les lois de la roue silencieuse du Tien-kuan (le mouvement des cieux).

[1] Tsui-hao, dont le nom d'adulte était Pe-wen, était originaire de Ts'ing-ho. Tai-tsang des Wei aimait beaucoup la théorie du Yin et du Yang. Il faisait consulter le sort sur l'issue des événements, sur la planète Shi comme sur l'astrologie, et employait Tsui-hao à cela. Quand Shi-tsou vint sur le trône, son entourage fit tomber le favori que le souverain renvoya à Tai-wu-ti ; le sixième mois de la onzième année, le Tai-ping-tchin-kiun le fit mettre à mort.

[2] Titre d'honneur de premier degré des fonctionnaires civils. Grand cordon de la légion d'honneur.

[3] Voir plus haut. C'est le premier des Tchang connu par la recherche du Tao et du Tan, le père de la race de Tao-ling.

[4] Com. d'employer les remèdes occultes et ne point manger.

[5] Qui s'élève en l'air.

[6] Sens douteux. Peut-être assister le Tai-ping-tchin-kiun des régions du nord.

Keu-khien-tchi prit ce livre et le présenta au roi de Wei. Mais à la cour comme dans le pays, il y eut un grand nombre d'incrédules à ces beaux discours. Sui-Hao, seul, reçut et apprit ses artifices et présenta le livre à l'empereur Wei qui l'accueillit avec plaisir et le fit recevoir comme authentique.

Il alla sur le mont Song-ngo offrir des pierres précieuses, de la soie, de grandes victimes. Il y rencontra Khien-tchi et ses disciples qui y venaient vénérer le Maître céleste et prêcher la nouvelle doctrine. On éleva un autel au Maître céleste (Tao-tchang) dans la région du sud-est de Ping-tching [1]. C'était un vaste hôtel à cinq étages, avec une cuisine publique pouvant contenir plusieurs milliers d'hommes.

Sse-ma-wen-kong dit que Lao-tze et Tchuang-tze désiraient en même temps vivre et mourir; mourir, disparaître pour devenir esprits et habiter l'air. « Ils fondaient les métaux pour trouver le moyen de devenir subtils, de s'élever dans le ciel; ils fondaient la pierre pour en faire de l'or. Leurs pratiques suscitèrent d'abord des rébellions, des actes pervers [2], puis ils trouvèrent une eau qui arrêtait les sortilèges. Khien-tchi réunit tout cela. On l'a imité jusqu'aujourd'hui, et ses erreurs se sont grandement propagées [3]. Sui-Hao n'aimait point les doctrines de Fo et de Lao-tze, mais il croyait aux artifices, à la parole de Khien-tchi. Comment était-ce possible? »

Les mêmes notices très abrégées se retrouvent dans le Kang-mu-tsiuen-kien. Le Pe-wei-sze, ou histoire des Wei du nord, à l'appendice concernant la biographie de Khien-tchi, ajoute que Tao-ling fut le premier *Tien-tze* ou Maître céleste, qu'après lui ce titre resta flottant jusqu'à la septième année Tien-pao (de Hiuen-tsong) des Tangs qui l'accorda d'une manière fixe et définitive aux descendants de Tchang-tao-ling.

D'après le T'ong-kien-kang-mu, Tchin-tsong des Songs, la neuvième année Ta-tchong-siang-fu, accorda au Tao-she Tchang-tcheng-sui de Sin-tcheou [4], le titre de *Tchin-tsing-sian-seng,* « le docteur vertueux, silencieux et calme ». Tchang-lou, sous les Han, avait émigré de Han-tchouen (du Shen-ssi)

1 Actuellement Ta-t'ong-hien, au Shan-ssi.
2 Ou : se combattirent l'une l'autre.
3 Ou : sont très grandes.
4 Au Kuang-sin-fou du Shan-ssi.

à Sin-tcheou, à la montagne Long-hu, où il avait attiré et trompé beaucoup de gens par ses rapports avec les Kuei. Tcheng-sui y vint après lui. De là il fut appelé à la cour pour y recevoir le titre de ses prédécesseurs. *Wang-k'in-jo,* ministre de l'empereur, fit un rapport. On lui donna une charte. On lui construisit un temple et exempta ses terres de tout tribut. Depuis lors ses descendants ont porté le titre qui lui avait été accordé.

« Le fils de Tao-ling, Tchang-hang, continua les pratiques de son père. Il habitait Han-tchong, il guérissait les malades au moyen du San-kuan-shen-shu et faisait payer 5 teous de riz. En réalité, il ne guérissait rien, mais pratiquait seulement le mal, la perversion. Le petit peuple ignorant et simple le craignait et le servait. Mais ce n'était que tromperie. Extorquer du riz, des grains pour subvenir à sa subsistance, c'est tout le livre des trois Kuan [1]. »

Lou, petit-fils de Tchang-tao-ling, commença par être Sse-ma de Liu-yen. Quand Liu-Tchang eut tué sa mère et son frère cadet, il émigra à Han-tchong et s'en rendit maître, agissant en cela comme les turbans jaunes. La cour ne pouvant le soumettre ni s'en défaire, lui donna ce pays en fief.

On lit au Tong-kien-kang-mu : « Tsui-hao de Wei, croyant au Tao-she Kieu-khien-tchi, le constitua T'ien-she. Tai-wu-ti, surnaturalisant lui et son service, fit un T'ien-she-tao-tchang (siège du Tao), autel du Maître du ciel ».

Et dans le Kang-mu-tang-nieng : « Hiao-wu-ti des Tsin éleva un Tsing-shai (temple, résidence de la pureté) ou monastère bouddhique dans l'intérieur du palais. C'était en l'an 6 du temps Tai-yuen (382). Il y rassembla tous les Shamans. Son ministre Wang-Ya lui fit des remontrances à ce sujet, mais l'empereur ne l'écouta point ».

Tai-wu-ti des Wei établit un Tao-tchang (*op. cit.,* f° 190). Hiao-wu-ti des Tsin ne put éviter le coup que lui porta un des Tchang (Tchang-shi) qui le tua dans le palais d'été (T'sing-shu, pur, chaleur d'été), et Tai-wu-ti de Wei périt de la main de Tsong-gai, la première année Yu-Ngan de Wen-tcheng-ti (452). Comment redire avec le pinceau ce que de pareils actes méritaient, ce qu'auraient dû subir les auteurs de ces crimes d'ingratitude ?

Aussi, Kieu-tsun, lettré de l'époque des Mings, disait : « Toute l'histoire de

[1] Composé et enseigné par Tchang-hang; voir plus haut.

la doctrine de l'école Tao-she se résume en ce cri de douleur. Elle étend son origine de manière à provenir de Lao-tze. Au commencement des Hans, elle comptait trente-sept membres. Ils n'obtinrent pas grand succès et ils n'avaient pas encore de livres ou chartes du Seigneur du ciel souverain. Ce fut à la fin des Hans orientaux que Tchang-tao-ling commença à propager sa doctrine, prélevant sur le peuple des dons à sa fantaisie. Kieu-khien-tchi de Song-shan mit en ordre les principes de Tchang-lou, prétendant avoir rencontré Lao-tze qui lui avait donné ses ordres et lui avait dit que Tchang-tao-ling était un maître céleste; il lui avait parlé du milieu des nuages et lui avait communiqué les livres de conseils d'où par la suite étaient provenues les règles des jeûnes et sacrifices. Il lui avait aussi donné les règles de conduite et de vie des Nymphes de Ssi-wang-mu d'où l'on a tiré les moyens d'éviter de manger tout en conservant la vie. Il disait aussi que Lao-tze avait donné à son arrière-descendant Li-pu-wen, les livres et formules au moyen desquels on pouvait évoquer les esprits et dans lesquels on a puisé depuis toutes les formules évocatoires. Il y apprit de même à fondre les métaux pour produire l'or et le tan, et la matière des huit espèces de pierres précieuses, nuageuses ou brillantes; il transmit ces arts aux âges suivants.

Khien-tchi prétendait avoir reçu un pinceau de la main de Lao-tze; il devait en user au service du Tai-ping-tchin-kiun du Nord et publier la loi de circonvolution silencieuse, mystérieuse du Maître du ciel (T'ien-kuan). — On a vu le reste ci-dessus. — Après lui vinrent Tao-huang-king, Tchao-kuei-tchen et T'u-kuang-t'ing, et leurs doctrines s'étendirent de plus en plus, se propagèrent fortement dans le peuple. Elles se posèrent en face de celle des lettrés et il y en eut alors trois dans l'empire. Ses sectateurs s'appelèrent Tao-she (lettrés du tao) et constituèrent un Maître, un Docteur céleste. Ce nom, dans la suite [1], fut donné à Tchang-tao-ling.

Hélas! quelle aberration! Il n'y a rien de grand comme le ciel, rien de plus respectable que le prince. Un empereur, un roi, maître de cent mille chars de guerre s'appelle, tout au plus, fils du ciel, et un individu, simple magicien, ose prétendre être le maître du ciel! C'est ce qu'ont osé faire un

[1] Le premier emploi en est dans Tchuang-tze.

Tchang-tao-ling et un Khien-tchi. Cependant leur naissance est toute semblable à celle des autres hommes : ils sont nés dans le sein d'une femme; leur corps, formé de chair et de sang, y a reçu le principe vital et spirituel comme tout le monde. Ils sont la chose d'une femme mariée. S'ils ont le tao et la vertu, cela leur a été donné du ciel et ils seraient les maîtres du ciel! Alors Shang-ti du ciel suprême devrait se tourner vers le nord et recevoir leur enseignement...

Il est à remarquer que Keu-khien-tchi n'appartenait pas à la famille Tchang et qu'il n'en prétendit pas moins être le Tien-sze successeur de Tao-ling. La succession fut donc interrompue.

Nous avons vu que Tchen-tsong des Songs qualifia Tchang-sui, descendant du premier T'ien-she, de Docteur juste et pur (Tchin-tsing-sian-seng), et exempta ses champs de tout tribut en accordant le même titre à sa descendance à perpétuité.

Le Kang-mu-fo-ming ajoute qu'il le qualifia également de *Tsün-hien-yu-te* (vertu puissante, vénérable, sainte, forte; ou vénérable, saint, chérissant la vertu), *I-tchang-yeu-te*, possédant une vertu éclatante.

L'appendice de l'Histoire des Mings nous donne ceci pour renseignement.

Tchang-tao-ling savait guérir les maladies au moyen d'eau de bambou. Hiuen-tsong des Tang, au temps Tien-pao, Hien-tsong des Song, au temps Khi-ming, Hoei-tsong de la même dynastie, au temps Ta-kien, le titrèrent successivement de *Tcheng-yi-tsing-ying-tchin-kiun*, « le prince juste, droit, simple, pur, répondant aux vœux ». Ses descendants portent le même titre. Les Mings y ajoutèrent *tze-hiao-tchin-jin*, « le juste, succédant à l'enseignement ».

Shao-pe-wen-kong des Songs dit que Tchang-lou, fils de Hang et petit-fils de Tao-ling, formait les contrats au moyen d'instruments de bambou. Il s'appelait lui-même *She-kiun*, « le prince docteur ». L'anniversaire de Tao-ling est le 15 du premier mois de l'année. Les fonctionnaires délégués viennent au temple [1] et y offrent des sacrifices et des prières, contrairement aux règles des cérémonies religieuses.

[1] Appelé *Hien-ling-kong*, le palais brillant, spirituel.

Tous ces faits, résumés d'une manière à peu près identique, se retrouvent dans le *Sse-wu-yuen-hoei.* C'est également Tai-tsong des premiers Wei qui crée le Maître céleste en Khien-tchi, disciple imitateur de Tchang-tao-ling. Ce sont, pour ce restaurateur des pratiques alchimistes, les mêmes rencontres, les mêmes faveurs obtenues et le même titre de T'ien-tze perpétué dans la famille Tchang; puis c'est Tai-tsou des Mings qui enlève cette qualification pour la remplacer par celle de Tchin-jin, parce que la première ne lui semblait pas convenable. La qualification de Tchin-jin avait déjà été donnée par les Yuen. La cour, dès lors, n'en employa plus d'autre; mais le peuple continua à employer celle de T'ien-tze.

Tchong-Kuei [1].

Gardien contre les démons.

Tchong-Kuei est un personnage tout humain, fait esprit par grâce impériale ou peut-être même par l'imagination d'un hagiographe romancier, car son existence est plus que problématique.

Son histoire présente d'ailleurs un des exemples les plus frappants des procédés de ces créateurs de héros divins imaginaires.

Cette histoire nous est racontée dans le *Tang-yi-sse,* et se trouve reproduite dans le *Tien-tchong-ki.*

C'était sous le règne de Ming-Hoang [2] des Tangs, au temps dit *Khai-yuen.* L'empereur, après une expédition au Li-shan du Shen-ssi, était retourné à son palais. Il fut tout à coup atteint d'une fièvre aiguë. Pendant un accès, un petit kouei portant un pantalon rouge, un pied chaussé et l'autre nu, le second soulier pendant à sa ceinture, avec un éventail de bambou, un sachet brodé, une flûte de jade, lui apparut dans son appartement, allant, fuyant comme pour se jouer.

L'empereur lui demanda qui il était. L'esprit répondit : « Votre serviteur

1 Le visage doué de grands dons.

2 Hiuen-tsong.

est Hu-hao [1]. — Je n'ai jamais entendu ce nom, reprit l'empereur. — *Hu,* répondit l'esprit, c'est regarder dans l'immensité vide. Dans le vide, on vole comme en se jouant. *Hao,* c'est celui qui dépense joyeusement, dont la vie est joyeuse et les soucis achevés, apaisés. »

L'empereur fut saisi de crainte et appela sa garde militaire. Mais tout à coup il vit devant lui un Kouei de grande taille, portant un long vêtement flottant et déchiré, une robe de dessus bleue, une ceinture ornée de corne et des bottes de cour. Ce nouveau venu alla directement saisir le petit lutin, lui arracha un œil et le mangea.

Hiuen-tsong demanda au grand démon qui il était. « Votre serviteur, répondit-il, est Tchong-Kuei, du mont Tchong-nan [2], docteur en lettres. Au temps Wu-te (de Kao-tsong), j'aurais dû être promu parmi les premiers et je n'ai point réussi. Plein de honte, je suis retourné à mon endroit natal. Un ordre impérial me fit donner une robe verte pour m'ensevelir. Aussi, par reconnaissance, j'ai juré d'écarter de mon roi en ce monde tous les complots de la méchanceté punissable de Hu-hao. »

Lorsqu'il eut fini de parler, le roi sortit de son rêve et s'éveilla ; la fièvre avait disparu. Aussi Hiuen-tsong fit aussitôt venir un peintre habile, Ngo-tao-tze, et lui fit peindre exactement le personnage qu'il avait vu dans son rêve. Tao-tze travailla avec le plus grand soin, puis présenta son tableau au souverain qui le regarda longtemps, prit un siège et dit : « C'est bien là le noble personnage que j'ai vu en rêve ». Là-dessus, il donna cent pièces d'or à l'artiste.

Le tableau de Ngo-tao-tze subsistait encore sous les Songs.

La cinquième année Hi-ning (de Shen-tsong), l'empereur en fit faire des copies gravées et en donna une à chacun des deux assistants de préfecture.

La même année, la nuit du dernier jour, il envoya un de ses officiers en porter aux préfectures de l'est et de l'ouest.

Le *Yai-jin-hien-hua* [3] nous donne des détails sur le tableau de Ngo-tao-

[1] Dépense vaine.
[2] Au Ssi-ngan-fou du Shen-ssi.
[3] Discours des loisirs des gens du commun.

tze. Tchong-Kuei y était représenté portant un habit bleu, avec un œil presque fermé, une tablette d'ivoire à la ceinture, un habit intérieur de toile, les cheveux épars.

De la main gauche, il saisit un Kouei, et de la droite, il arrache de deux doigts la pupille d'un œil du démon. Le pinceau l'a tracé d'un trait ferme et vigoureux. C'est vraiment un esprit, un être surnaturel de l'époque des Tang.

Le prince de Shu, Meng-Tchong, en ayant reçu une fausse copie, en fit le plus grand cas et lui témoigna une grande vénération. Il la suspendit dans son appartement intérieur.

Un jour, il appela Hoang-tsuen pour la lui faire considérer. Tsuen la regarda une fois et dit aussitôt que c'était un être d'une essence éthéréale, surnaturelle. Puis, remerciant le prince de cette faveur, il lui demanda ce que c'était. Le prince lui répondit que c'était Tchong-Kuei arrachant du pouce les yeux d'un démon : c'est pourquoi vous le voyez plein de force. On l'a fait ainsi pour moi avec grand soin. Tsuen alors lui fit observer l'inexactitude de la représentation. Un peintre tel que Tao-tze n'avait pu faire arracher un œil par le seul pouce, ce qui était contre nature; il avait fallu user pour cela de deux doigts et non d'un seul.

Le roi admira les connaissances et la sagacité du peintre et lui donna des objets en argent et des pièces de brocard.

Voilà l'histoire de Tchong-Kuei et de son apothéose, telle qu'elle est racontée par un grand nombre d'auteurs chinois. Mais il n'en manque pas qui la taxent d'erreur et soutiennent que l'origine de cette canonisation remonte plus haut que les Tang. Ainsi l'on fait remarquer que la dynastie des Hans eut un Li-Tchong-Kuei (de la famille Li); les Soui eurent deux Tchong-Kuei, l'un de la famille Hao, l'autre des Yang.

Le *Ku-ying-lin-pih-tsong* ajoute que Tchong-Kuei vécut sous les six dynasties et que la tradition s'en transmit de génération en génération, en sorte que tous les Tchong-Kuei se réunirent dans le Tchang-Tchong-Kuei de l'époque des Tang, tous comme expulseurs des démons. (Cf. le *Pe-sze.*)

Tout ce qui se raconte de Tchong-Kuei, dit le *Kai-yu-tsong-kao,* provient des deux individus Yang-Yong-Sen et Liang-Yin-pao.

On a retrouvé dans un cimetière, sur une tombe, une vieille pierre datant

de l'époque des six dynasties[1] et portant les deux caractères gravés: Tchong-Kuei (v. le Ho-hva-po-shih-tao-men). Preuve évidente que le personnage qui portait ce nom est antérieur aux Tangs.

En outre, il y avait sous les *Wei* (de la dynastie To-pa)[2] un personnage du nom de Yao-hiuen dont le premier nom avait été *Tchong-Kuei*[3], et qui avait reçu ensuite celui de Pih-tsiai. C'est son nom de *Kuei*, homophone du *Kuei* « démon », qui a fait parler de lutte contre les mauvais esprits, de leur écrasement (*Pe-sze*). Puis, sous les Tangs, au temps de la plus grande efflorescence de l'apothéose, on imagina la légende de *Tchong-Kuei*, le dompteur de démons, et l'on mit en honneur ce vain bavardage d'hommes tels que Mao-Ying et Tao-hung. Les gens alors commencèrent à mettre l'image de Tchong-Kuei sur leurs portes pour faire vraiment le *Pih-tsiai*[4]. Comme la sœur de Ts'ong-tchiue s'appelait Tchong-Kuei, on fit aussi des portraits de la femme ou des filles de notre héros, sans tenir compte de la différence des caractères.

Ainsi parle le *Yong-seu-tan-yuen-li-lu*, et le *Tchou* de ce passage nous apprend que Yin-tsong des Song éleva un mausolée à Kiu-ling et fit graver sur la pierre une inscription commémorative. La mère de Ts'ong-tchiue, Tcheng-fu-jin, avait eu une fille qui s'appelait *Tchong-Kuei*.

D'autres ont donné à la légende une origine différente encore, mais absolument invraisemblable à nos yeux. En voici l'exposé dépouillé de ses longueurs. Le grand sceau, ou Kuei, avait, comme le dit le Tcheou-li, une tête de marteau au-dessus de la planchette. Or, le marteau, en langue de Tsi, se disait Tchong-Kuei, écrit avec les lettres R. 120, 4 et 140, 9. Cette tête avait 6 pouces de long, toute la tablette avait 3 pieds. La tête de marteau ou de Tchong-kuei était donc au-dessus de la longue et mince tablette, et comme on chassait les démons avec ce sceau, tenant en main la planche et frappant en l'air avec le Tchong-Kuei, on en vint à dire que le Tchong-Kuei chassait les

[1] Les six dynasties régnèrent de 220-587 P. C. à Nan-king. Ce sont les *Wu*, les *Tsin*, les *Song*, les *Tsi*, les *Liang* et les *Tchin*. Les *Wei* tartares étaient maîtres du nord.

[2] Sous Tai-Wu-ti, 424-452.

[3] Il était du Tchang-tze-hien, au Shan-ssi. Tai-Wu-ti le fit Ping-yan-pe. Il mourut sous Wen-ti (452-466). Ce *kuei* est écrit R. 140, 9.

[4] Nom d'honneur de Yao-Siuen et signifiant écarter les maux. C'est un jeu de mots.

démons, et comme ces mots étaient en même temps le nom d'un personnage connu, on confondit les deux noms et l'on fit dudit personnage un expulseur de Kuei. Une cause de méprise fut que jadis le marteau avait la forme d'une hache de jade dont le grand exorciste se servait avec la lance qu'il portait en main, ainsi que le bouclier, et qu'il agitait en tous sens pour effrayer les démons. La confusion fut d'autant plus facile que le nom d'honneur du personnage ainsi créé destructeur des mauvais génies, pouvait signifier phonétiquement « qui chasse les démons [1] ».

Cette version est en partie confirmée, en partie contredite, par le *Tchu-koue-tcheng-yong-tchong-siao-pin*, où nous lisons que le prétendu nom d'honneur était la désignation des fonctions ou de l'art de Yao-Tchong-kouei, et que c'est celle-ci que l'on a prise par erreur pour un titre.

Par contre, le *Tien-tchong-ki* fait sien le récit du *Tang-yih-ki* et le reproduit presque mot à mot. Les différences sont trop insignifiantes pour être même signalées.

Mais le *Then-kva-pih-t'an* énumère les différents personnages qui, au temps des Heou-Wei, des Tsi du nord, des Tcheous et des Suis, portèrent le nom de Tchong-Kuei (R. 1409). Sous Hien-wen-ti des Wei, ce fut, à Pao-han, un général du nom de Yang-tchong-kouei; puis le petit-fils de Tchang, Pe-tse, dont le premier nom était Tchong-kuei, changé par l'empereur. En outre, il y eut Yü-king qui reçut le même nom comme titre d'honneur.

Sous Hiao-wen-ti, on compte Li-tchong-kuei qui fut Tun-kien-wang. Sous Wu-shing des Tsi du nord, il y eut Kong-tchong-kuei, officier de l'empereur, et sous Wen-kong, Mu-yong-tchong-kuei.

Arrivant aux Tcheou et aux Suis, nous trouvons que, sous Yang de Sui, le roi de Han-liang, en ses guerres, eut pour général-gouverneur, Hia-tchong-kuei. On signale encore à cette époque Hu-kong, de la famille impériale de Sui, dont le père s'appelait Tchong-kuei, puis le général de Shu, Twan-tchong-kuei, qui conclut la paix avec Yü-ku-lo et pacifia les barbares de Yue-sui [2].

[1] Cf. le *Ma-yang-kuang-shing-tsong*.
[2] Au Kiang-su, au Hu-nan.

Au temps (de Te-tsong) des Tangs, Wang-wu-tsun eut un général du nom de Tchang-tchong-kuei, qui pilla Tchao-tcheou et fut tué par Kang-ji-tchi.

Les anciens, en choisissant les noms de naissance et d'âge mûr, prenaient ceux des Bouddhas, des immortels, des esprits et des kuei, et l'on n'a pas suffisamment discuté, éclairci la question de savoir à quel Tchong-Kuei avaient été donnés les premiers témoignages de vénération. Aussi les auteurs chinois sont dans la perplexité à ce sujet et ne savent comment trancher la question; car si, d'un côté Tchong-kuei, le véritable, vécut sous les six dynasties, il est antérieur aux Tangs; si, d'autre part, il fut mis sur les autels après un rêve de Kao-tsou des Tangs, comment a-t-on pu savoir antérieurement qu'il était un dompteur de démons? »

Nunc sub judice lis est, et nous ne nous chargerons pas de trancher la question, ni même de la débattre à fond. La peine ne vaudrait pas le salaire.

Tchang-sien.

Tchang l'immortel, patron des gens sans enfants.

Les rêves impériaux ont plus d'une fois, comme on l'a déjà vu, multiplié le nombre des habitants du ciel, protecteurs des hommes. Tchang l'Immortel en est un exemple de plus, s'il faut en croire le *Shen-sien-tong-kien.* Mais on verra que cette explication est vivement contestée. En tout cas, cet immortel, qui n'a point connu la vie terrestre, donne des enfants à ceux qui le prient. Voyons les diverses versions qui courent quant à son origine et d'abord celle du « Miroir des esprits ».

Yin-tsong des Songs [1] était au lit, un beau matin, lorsqu'il vit tout à coup un beau jeune homme au visage coloré, à la chevelure noire et qui, tenant une arbalète sous le bras, vint se mettre devant lui et lui dit : « Je suis Tchang l'Immortel. (L'étoile) *Tien-keu* [2] au ciel a recouvert et cache le

[1] Ce prince régna de 1023 à 1064 P. C.

[2] Ce nom appartient à plusieurs étoiles, les unes du Sagittaire, les autres d'Argo. Elle a une queue, dit le commentaire, sur le côté un plumeau, en dessous une sorte de chien.

soleil et la lune; ici-bas elle dévore les petits enfants, mais ma vue suffit pour l'arrêter, l'empêcher de le faire. »

L'empereur s'éveilla à ces paroles et ordonna de faire immédiatement dessiner l'image du génie qui lui avait apparu.

Depuis lors, dit le commentaire, les gens sans enfants font une tablette, au nom de Tchang l'Immortel, et lui font des offrandes pour obtenir une progéniture.

Le personnage qu'on appelle Tchang-sien, dit le *Kai-yü-tsong-kao,* ressemble à un Kong-tze, ou fils de prince, portant un arc tendu ou une arbalète. Quelques-uns disent que c'est l'esprit de l'astre Tchang [1].

L'épouse du prince Meng-Tchang des Shus ultérieurs, Hoa-yui-fu-jin [2], fut introduite au palais impérial des Songs. Mais elle pensait sans cesse à son premier époux. Elle avait apporté avec elle son portrait où il était représenté portant une arbalète; elle l'avait pendu au mur de sa chambre. Un jour l'empereur le vit et lui demanda ce que c'était : « C'est, dit-elle, l'esprit Tchang-sien qui réside à Shu. Celui qui lui sacrifie peut obtenir un fils. » C'est ainsi que le public s'est mis dans la tête et a pris l'habitude de prier ce personnage pour avoir une postérité.

Cette légende est le document principal concernant notre personnage céleste. Mais elle est fortement révoquée en doute, et pour de bonnes raisons. Comme le dit la préface du Wang-yuen-tcheou-k'ai-shu-tu, Meng-tchang s'était soumis au pouvoir du fondateur des Song et était venu à sa cour. Tai-tsou l'avait vu de ses yeux et n'aurait pu se laisser ainsi tromper par son épouse, vu surtout que la jalousie qui l'animait devait le rendre très soupçonneux et vigilant. Hoa-yui n'aurait ni osé, ni pu le tromper de cette manière.

On dit d'autre part que le premier tableau représentant l'immortel à l'arbalète avait été fait pour Tai-tsong des Tangs, c'est-à-dire trois cent quarante ans antérieurement. Le taoïste Hai-siue aurait déjà obtenu un fils par

1 C'est l'astre qui préside à la cuisine du ciel et y donne les banquets.

2 C'était une femme du Huan-han, au Sse-tchuen. Sa beauté, sa vertu la fit introduire au palais du prince de Shou, qui l'affectionna vivement. Après la mort du prince, l'empereur Tai-tsou la fit prendre pour son palais (Ming-yi-tong-tchi).

la vue de l'image merveilleuse, dit Kao-tsing-kiu dans une de ses poésies : « Je n'ai point encore de fils; Hai-siue, en regardant cette image, s'en est vu octroyer un. Su-lao l'a souvent prié et en a eu deux; aussi a-t-il pratiqué son culte avec grande dévotion. »

Ceci prouverait que l'usage du portrait de Tchang-sien est né dans le pays de Shou. Dans les appartements des femmes, on l'honore pour obtenir des fils. Hoa-yui l'aura apporté de son pays, et l'on aura imaginé ou soupçonné qu'elle avait plutôt gardé le portrait de son premier époux.

Le *Sou-lao-tsiuen-tsih* donne une tout autre origine à notre héros. D'après ce livre, Tchang-sien s'appelait Yuen-seu; il était du Mei-shan (au Meitcheou du Sse-tchuen). Au temps des cinq dynasties, il habitait le mont Tsing-shing (au Shing-tou-fou de la même province) et s'était initié au Tao.

D'autres livres contiennent des passages de natures différentes qui ont rapport à Tchang-sien, accidentellement.

Quand Tchang-sse-tiang à l'arbalète se montre dans une maison, une calamité ne tarde pas à fondre sur elle, mais on peut l'écarter en lançant des masses de fer. Une poésie taoïste du temps des Songs porte :

« Je désirais interroger l'Immortel à l'arbalète. Hélas! en un moment j'ai perdu cinq cents années (de postérité) ».

Tchang-yuen-seu, dit le Tu-long-kao, vit un jour paraître un vieillard portant un arc de bambou et trois arbalètes de fer. Tchang n'en fut point effrayé. Le vieillard lui dit : « Mon arbalète peut écarter les maladies; c'est un objet précieux dont il faut se servir ».

Le même vieillard vint une seconde fois; ses yeux flamboyaient, il avait une double pupille; il lui donna le moyen de scruter les lois du monde et de les apprécier.

De longues années passèrent là-dessus. Enfin Yuen-seu s'en alla au mont Pe-ho (au Sse-tchouen). Il y trouva une statue de pierre à laquelle on donnait le nom de « vénérable vieillard aux quatre yeux », ce qui lui mit le trouble dans l'esprit. Il avait devant lui son vieillard.

Le mont Mei était la demeure de Yuen-seu. On y voit encore les ruines de sa demeure. Dans le jardin sont restés, ajoute le *Ming-yi-t'ong-tchi,* deux cyprès placés l'un vis-à-vis de l'autre, sur le devant.

Li-shi, dans ses poésies, dit que nul ne sait comment on en est venu à prier Tchang-sien pour avoir des enfants.

Hu-ying-lin donne gravement cette explication, que ce culte a pris son origine dans le tableau représentant Tchang-kong portant une arbalète; on a considéré que tendre un arc, c'était simplement étendre un objet; mais que tenir une arbalète, c'était comme porter en soi des enfants [1]. On en a conclu et transmis cette idée de s'adresser à lui pour obtenir progéniture. Il faut avouer, dit l'auteur chinois, que cette explication n'ajoute pas grande lumière à ce qu'on a dit auparavant. Ce sont des idées sans fondement.

Mais nous en trouverons une beaucoup plus plausible et même très acceptable chez le commentateur de Li-shi. Voici ce qu'il dit, avec raison, ce semble :

Anciennement, quand naissait un garçon, on suspendait (à la porte) un arc et une flèche, puis on offrait un sacrifice à Kao-mei. Les officiers se mettaient un fourreau d'arc en guise de ceinture, et ils présentaient en offrande un arc avec ses flèches. C'est là la vraie origine des prières pour avoir un fils.

Par la suite, en voyant le portrait de Tchang-kong avec son arc, on a cru que c'était l'esprit à l'arc qui donne les fils et on l'a constitué tel.

Aujourd'hui son culte consiste principalement à suspendre son portrait dans les appartements intérieurs et à déposer des offrandes avec des lumières et de l'encens sur une table placée devant lui.

Kuan-k'eu-shen.

L'esprit du Kuan-k'eu

et El-liang-shen.

L'esprit El-Liang, son fils.

« L'esprit de Kuan-k'eu, — de son nom humain Li-ping, — est un personnage d'un rôle tout local comme son culte. Très peu connu, il n'a donné lieu qu'à des biographies courtes et peu nombreuses, parmi lesquelles il

1 L'arbalète contient des balles qu'elle lance.

règne de l'incertitude et des contradictions. Voici d'abord ce qu'en dit le *Kai-yü-tsong-kao* [1].

Kuan-k'eu-shen est un esprit honoré à Ping-kang-kiun, au temple de l'Éminente Vertu, *tchong-te*. Il reçut le titre de « roi », *Wang*. On établit un magistrat surveillant du temple. Les gens de Shou le servaient avec le plus grand soin. A chaque saison, on apportait les offrandes convenables et on lui offrait en sacrifice des bœufs et des moutons. Une année, cela monta jusqu'à quatre mille têtes. On paya jusqu'à cinq cents pièces de monnaie en taxe sur les moutons traversant la ville. Au bout de l'année, on perçut bien vingt mille pièces. C'était un profit sans fin pour le prince.

Le jour de la naissance du Génie, les gens de la principauté se cotisent pour faire la fête en buvant abondamment et vont donner au héros de la cérémonie toutes les marques du respect. Tous les magistrats s'unissent dans le même but. D'après le Thu-sing-tchi, à Kuan-k'eu, on honorait l'esprit El-liang outre son père Li-ping. Ce dernier, au temps de Ts'in, était préfet de son pays. Il survint un dragon qui faisait grand ravage. Ping l'enchaîna au pied d'une roche [2]. Aussi les gens de Shou vantaient sa vertu [3] et chaque année ils lui amenaient des moutons en si grande quantité que leur nombre monta à quarante mille. On achetait les moutons pour les sacrifier, on les offrait rôtis; on n'aurait point osé les garder pour soi (après l'oblation).

Sous Wen-tsong des Yuen, au temps Tchi-ping, la première année, l'empereur donna à Li-ping le titre de *Tcheng-te-kuang-yu-ying-hoei-wang*, « roi saint, vertueux, brillant, aimable, beau, bienveillant », et à son fils El-liang, celui de *Ying-lie-tchao-hoei-ling-hien-jin-shu-wang*, « roi beau, célèbre, brillant, bienveillant, spirituel, bon, généreux ».

1 Au *Kuan-hien*, à 26 lis nord-ouest de la ville, se trouve le mont *Kuan-k'eu*. Wen-Yong, au temps des Han, fit passer les eaux du Tsien-kiang à travers le pays pour l'irriguer (*kuan*). De là le nom de l'endroit. Wen-Yong était gouverneur du Shou sous King-ti des Hans (Tsien-Han-Shou).

2 Au fond d'une roche fendue? *li-hvei*. C'est une pierre d'une forme étrange, comme un gros monceau de terre au milieu d'un lac.

3 D'après le *Ming-yi-tong-tchi*, il était préfet de Shou sous les Ts'ins; il creusa et fendit la roche pour laisser les eaux s'écouler, en sorte qu'elles ne causassent plus de dommages dans le pays.

La version du Sze-ki (v. *Ho-shu-shu*) est quelque peu différente.

Ping, gouverneur de Shou, fit tailler un rocher jaune, moyennant quoi il éloigna les ravages causés par les eaux; il fit passer les deux kiangs à travers le Shing-tu, en sorte que les bateaux pussent voguer sur les deux canaux; les eaux surabondantes pour ceux-ci étaient employées aux irrigations, de sorte que le peuple en retirait tous les avantages.

Le commentaire du Sze-ki ajoute : *Li* était son nom de famille, *ping* son prénom. La rivière *Mo* vient du sud-ouest du pays de Shou et d'au delà de ses frontières; elle se jette dans la mer au sud-est. Les deux kiangs coulent aux deux frontières de Yih-tcheou et du Shing-t'u-hien.

Le *Fong-suh-tong* reproduit les mêmes renseignements relativement à Li-ping, mais il y ajoute une légende merveilleuse qu'il n'est pas sans intérêt de rapporter.

L'eau du Kiang avait un esprit protecteur. Chaque année, on lui amenait deux jeunes filles pour être ses épouses. Les chefs de la localité exigeaient cinquante mille pièces de monnaie pour faire les cérémonies matrimoniales. Ping voulut lui-même marier sa fille avec l'esprit, il l'habilla magnifiquement à cette fin. Puis, quand le moment vint de la jeter dans le fleuve, Ping alla droit à l'autel, monta au siège de l'esprit et lui présenta le vin dans la cuiller, mais sans le répandre. Alors il lui dit d'un ton rude : Prince du fleuve, il ne s'agit pas ici entre nous de plaisanter, mais de combattre, et là-dessus il tira son glaive. Mais l'esprit avait disparu. Quelque temps après, on vit deux taureaux combattant sur le bord élevé de la rivière. Cela dura un moment, puis ils s'en allèrent. Ping dit alors à sa suite : Eh bien, moi je combattrai jusqu'à extinction de force. Il convient sans doute qu'on s'entr'aide : j'attaquerai le taureau blanc; tandis que je le prendrai par les flancs du côté du midi, que mon secrétaire le frappe du côté du nord.

L'esprit du fleuve succomba (dans la lutte) et depuis lors il ne causa plus de nouvelles douleurs.

Nous ne savons s'il y a quelque trait de vérité dans cette histoire. Mais comme nous retrouvons encore ailleurs des fiançailles de ce genre, de malheureuses jeunes filles jetées dans l'eau pour épouser des esprits, moyennant gros salaire aux entremetteurs du mariage, il se peut que ce soit encore

ici le cas et que le gouverneur de ce district ait simplement fait cesser cet usage en forçant l'organisateur intéressé de ce meurtre à sacrifier sa propre fille. L'histoire du combat contre l'esprit aurait été, seule, ajoutée après coup.

T'ien-siang-wang-ling-kuan (Long-yen-tchin-kiun).

Le ministre céleste Wang-ling-kuan, prince juste, bon et éminent.

Sat-shen-kien, tchong-yen-tchin-kiun.

Prince grand, bienveillant, juste.

Wang-ling-kuan est encore un de ces personnages canonisés on ne sait trop pourquoi ou par suite d'une circonstance des plus futiles. C'était un Fang-shi ou adepte de la magie, errant au temps de la dynastie Song. Attaché à Sat-shen-kien, disciple de Liu-ling-su, il avait appris de lui les secrets de l'emploi des formules mystérieuses et des talismans, et se rendit célèbre par ses habiles prestidigitations magiques. Au temps Yong-lo (1403) des Mings, un Tao-she du nom de *Tcheou-tze-te* vint prendre sa succession et ses pratiques, et proclama Ling-kuan le chef des ministres du ciel. Shing-tsou, en conséquence, éleva un temple au ministre céleste et Siuen-tsong lui donna le titre de *Tchin-kiun* avec la qualification de *Ling-kuan*, ministre d'une intelligence d'esprit.

Le second immortel que nous trouvons associé au ministre du ciel est encore plus insignifiant. On verra plus loin tout ce qui le concerne.

Après ce court exposé, reprenons ce qu'en disent les textes chinois.

Selon le *Kai-yü-tsong-kao,* la statue de Wang-ling-kuan joue dans les temples des Tao-she le même rôle que celle de Bouddha dans les pagodes et y a la même importance. On les voit partout.

(Sous Tcheng-tsou des Song,) au temps dit *Yong-lo,* il y avait un magicien du nom de Tcheou-sze-te [1] qui vint faire briller son art à la capitale et annonça que Ling-kuan occupait le premier siège parmi les vingt-six minis-

[1] De Tsien-hien, au Tche-kiang; disciple du quarante-troisième T'ien-she ou successeur de Tao-ling. Shing-tsou l'appela à la cour où il jouit de grandes faveurs et reçut des titres honorifiques. Il mourut à 42 ans.

tres du ciel. Tcheng-tsou ayant obtenu l'objet d'une prière, ordonna en conséquence de lui faire des oblations dans le palais à l'ouest de la cité.

Siuen-tsong, la première année Siuen-te (1426 P. C.), vint lui toucher le front et dit : « Ta grande vertu fait resplendir le temple ». Sous le même prince, on trouva sa statue sur les bords de la mer de l'Est. Soir et matin, on y venait honorer le génie céleste comme un hôte vénéré, car on se disait que ce devait être une image antique et non une fabrication de ce temps.

Aussi les Tao-she et les magiciens ont pu dire que sous Hoei-tsong des Songs (1101-1126), un individu du Shu occidental nommé Sat-sheu-kien, successeur de Lin-ling-su, vint enseigner les règles de son art et apprit au monde que Wang-ling-kuan était ministre du ciel, préposé à l'arc de jade, du ciel, aux réservoirs du feu. Ce même personnage s'étant attaché à Ling-kuan, reçut de lui les règles des charmes écrits. Aussi, au temps Yong-lo (1403-25), on éleva au ministre du ciel un temple que l'on transforma plus tard en *Ho-te-kun* ou temple tao-sheïte de la puissance du feu. *Sat* reçut à cette occasion le titre de *Tchong-yen-tchin-kiun,* « prince juste, bienveillant, illustre », et Wang-ling-kuan, celui de *Long-yen-tchin-kiun,* « prince juste, bienveillant, éminent ». A chaque saison, on envoie des magistrats offrir des sacrifices.

« L'illustre prince... *Sat-shen-kien* de l'école du Tao a constamment suivi les règles enseignées par Lin-ling-su; le prince éminent a imité Wang-ling-kuan, le ministre céleste des réservoirs du feu, et suivi Sat-tchin-kiun en enseignant les règles [1]. » Ainsi parlent les livres des Tao-she [2], qui ajoutent encore :

« Au temps Yong-lo, il y avait à Hang-tcheou un Tao-she du nom de *Tcheou-tze-te* qui, pratiquant l'art magique de Ling-kuan, s'illustra dans la capitale et fonda un temple du *T'ien-kiun,* désigné comme salle (*tien*) des anciens docteurs. Au temps Siuen-te, on changea son nom en celui de *Ho-te-kun,* temple tao-sheïque de la vertu du feu, et l'on y honora les deux *Tchin-kiun,* « princes justes, justes », dont il est ici question.

[1] Tsou-sze.
[2] Voir le *Ngai-yo-tsing-ki-wen-kao,* le *Ngai-wen-i-tsing-tcheng-ki-tien-sou,* etc.

Au temps Shing-hoa (1465-1488, sous Hien-tsong des Ming), le *Kun* (temple) fut changé en Kong (palais), et l'on ajouta à ce titre les deux caractères *hien-ling* (181, 14 et 173, 16), « brillant, spirituel ».

Tous les deux ans, à la quatrième saison, on change la statue d'habits.

Tous les trois ans, on fait un petit *fen* ou feu pour brûler des objets de papier, etc., et tous les dix ans, on en fait un grand.

En changeant les vêtements, on met de nouveaux habits, des perles, du jade, de la soie brochée et brodée.

Chaque année est la mesure de dix mille ans.

A la première aurore de l'hiver, les deux « princes justes » annoncent l'apparition de l'éclat du soleil. Des fonctionnaires délégués viennent offrir un sacrifice. Les honneurs qu'on rend aux deux princes sont immenses.

Quant à notre second personnage, l'illustre prince Sat-shen-kien, le juste, le *Hu-nan-tong-tchi* nous fournit encore les renseignements qui suivent.

Le Tchin-jin *Sat* avait pour prénom *Kien-shen*. Il avait pour résidence le temple de l'esprit des murs et des fossés de Yin-hien (au Hu-nan).

Un homme du pays rêva un jour que cet esprit lui apparut et lui dit que ce disciple du Tao habitait son temple et que cela troublait son repos; il lui demandait de le faire déguerpir. Notre homme lui obéit et le suivit à son temple. Sat-shen-kien y vint alors portant de l'encens et dit : « Quand je serai parti, il faut l'allumer devant le trône de l'esprit ». A peine eut-on fait ce qu'il disait, que la foudre s'éleva de la cassolette. Le feu en sortit et mit le temple en flammes. Ainsi Sat se vengeait de l'esprit inhospitalier.

De là il alla à la rivière et voulut passer l'eau; la barque était sans conducteur [1]; il passa lui-même, puis tira une pièce de monnaie qu'il déposa dans la barque. L'eau alors se mit à bouillonner et il en sortit un esprit armé d'une hache d'or, qui vint au-devant de Shen-kien, lui fit une salutation et dit : « Je suis l'esprit protecteur des murs et fossés de Siang-yin. Vous avez brûlé mon temple. J'ai porté plainte à Shang-ti. Il m'a ordonné de vous suivre en portant cette hache, d'observer pendant trois ans si vous commettez quelque faute, et, en ce cas, de vous frapper de ma hache ».

[1] A qui il pût payer le prix du passage.

Shen-kien repartit : « Les trois ans ne sont point accomplis. Pourquoi donc vous montrez-vous? » L'esprit répondit : « Votre Justice a passé l'eau sans le nautonier et a, malgré cela, donné le prix du passage. Elle a donné un bel exemple d'honnêteté. Après un tel acte, je désire rester à votre suite et pratiquer avec vous la justice ».

Shen-kien lui accorda cette permission.

En résumé, nous n'avons ici que des rêveries taoïstes imposées à la crédulité publique; ne nous y arrêtons pas davantage.

San-Mao-Kiun.

Les trois princes Mao, distributeurs des dons de la fortune.

L'histoire de ces trois personnages est le produit de la fantaisie des Tao-she. On trouvera sans doute que leur immortalité a été acquise facilement. Ce qu'on en sait, du reste, est peu de chose. Le voici en quelques mots :

Ils appartenaient à la famille *Mao,* d'où vient leur nom. Ils s'appelaient *Ying, Ku* et *Tchong* [1]. Ils habitaient Han-yang [2]. Leur aïeul s'appelait *Hi* et son nom d'adulte était Kong-lun. Il occupait une fonction sous Kuang-siang-wang des Ts'in; il se signalait par sa justice dans l'exercice de ses fonctions [3].

Leur père s'appelait d'abord (ming) *Tsu,* puis Pe-ying [4], et, d'après d'autres livres, *Meng.* Sous Tsin-shi-hoang-ti, le jour keng-tze du neuvième mois de l'an 30, il monta au ciel en plein jour. Ses trois fils allèrent alors habiter

1 C'est-à-dire « abondant », « ferme » et « sincère ».

2 An Ssi-ngan-fou du Shen-ssi.

3 Il était un « heou d'une droiture vaste »; ce qui peut être un titre.

4 Ceci est la version adoptée par le *Shen-sien-tong-kien.* Mais d'après le *Suh-shu-ki-so,* leur père s'appelait *Meng.* Selon le *Tong-sien-tchuen,* c'était le nom de leur bisaïeul qui aurait eu pour nom d'adulte Tchu-shing. Pour le *Su-wen-hien-t'ong-kao,* Mao Meng était de Hien-Yang. C'était un homme d'un vaste savoir, qui refusa les charges et les dignités, sous les derniers Tcheous, et se retira au Hoa-shan.

le Mao-shan, d'où leur serait venu leur nom. Ceci est le dire du *Su-wen-hien-tong-k'ao* (voir la note 4). Leur mère était de la famille Heu.

Ying, l'aîné des trois frères, avait pour nom d'adulte Shu-shin; le second, Ki-wei et le troisième, Sze-tchi.

Ying était né la cinquième année Tchong-yuen des Han occidentaux. A l'âge de 18 ans, il quitta père et mère pour se retirer au mont Tan [1].

Là il rencontra *Shen-jin-wang-kiun* (le roi des hommes-esprits), il le salua respectueusement et le prit pour maître. Wang-kiun lui donna les règles complètes des esprits et Ying se mit à les suivre. Ainsi il acquit un corps subtil, exempt de la nécessité de manger. Après cela, Ssi-wang-mu lui donna l'intelligence du livre sacré mystérieux des Justes.

A quarante-neuf ans, se trouvant parfaitement instruit du Tao, il retourna chez lui. Son père le gronda de ce qu'il abandonnait ainsi ses parents sans pourvoir à leur subsistance. C'est pourquoi il s'en alla circulant en tous sens et cherchant un bâton pour s'appuyer. Mais le bâton qu'il prit se brisa en plusieurs morceaux. Il s'en alla alors au mont de Keu-khuk [2]. Dans cette nouvelle résidence, il rencontra un homme-esprit qui lui apprit la loi des justes, instruits des mystères, qui se nourrissent d'eux-mêmes. Il put alors s'élever et voler au loin. Son père et sa mère moururent dans l'entre-temps et il retourna à la maison paternelle. Il porta leur deuil selon les rites.

La quatrième année Pen-shi de Siuen-ti, le troisième jour du quatrième mois, un immortel vint le trouver et l'appeler. Ying quitta ses parents et amis en leur disant : « Je vais habiter le mont Keu-khuk, au sud-est; je m'élèverai sur le vent et je m'en irai de ce monde ». Peu après, ses deux frères, qui occupaient une fonction, la quittèrent et le suivirent en sa retraite. Ying les voyant arriver, leur apprit le moyen de prolonger ses années. Pour cela il les fit jeûner trois ans pendant lesquels ils habitèrent chacun l'un des trois pics.

La deuxième année Yuen-kang de Siuen-ti, le jour tsze-sse du huitième

[1] Au Ta-song-fou du Shan-ssi.

[2] Au Kiang-su, à 15 lis au sud-est du Keu-yong-hien. C'est là que le prince Mao reçut le Tao. C'est pourquoi on l'appelle Mao-shan, le mont à trois pics, un pour chacun des trois princes. (Voir le *Ming-i-tong-tchi.*)

mois, Ku et Tchong, montés sur une grue, s'élevèrent dans le ciel. C'est pourquoi les lettrés et le peuple ont établi des prières en leur honneur, sur les trois pics. Ceux qui leur demandent la prospérité sont exaucés sans retard.

Le maître de Ying, Wang-kiun, vint alors du Tai-shan [1] au mont Keukhuk pour marier Ying avec Yu-niu (la femme de Jade), la fille de son frère cadet. Ying le suivit au mont Tai et y fit les cérémonies du mariage. Depuis lors il va, monté sur une grue blanche, chevauchant du nord au sud.

Tai-tsong des Songs lui donna le titre d'honneur de *Tso-sheng-tcheng-kiun,* « le prince juste qui aide les saints ».

Siao-kong.

Patron de la jeunesse.

Cet immortel est parvenu à cette condition élevée par ses vertus. Mais le peuple ou les Tao-she en ont fait le patron de choses assez différentes, comme on va le voir, et sans qu'on puisse bien en saisir le motif. Voici ce qu'en dit le Ming-yi-tong-tchi.

Siao-kong avait pour nom d'honneur Pe-hien. Il avait des sourcils larges et arqués, des cheveux longs et bouclés, une barbe magnifique, mais le visage couvert de taches. Vis-à-vis des autres, il se tenait droit, juste et ferme. Ses paroles, son sourire n'étaient jamais précipités. Bon envers les bons, détestant le mal, il maintenait la concorde en son endroit. Il mourut pendant la période Hien-shun de Tu-tsong des Songs [2]. Il devint alors un esprit protecteur des jeunes gens. Il prévoit les événements avant leur venue comme s'il en mouvait le principe producteur. Les gens du pays lui ont élevé un temple au Lin-kiang-fou du Kiang-ssi, au Tai-yong-tcheu du Sin-kan-hien. Là il garde le fleuve et aide le peuple. Quand on le prie, il répond à la prière.

[1] Tai-ngan-hien du Shan-tong.
[2] 1265-1275 P. C.

Le souverain Yuen [1], pour son fils Siao-tsiang-Su, le premier des Mings, pour son petit-fils Siao-tien-jin, lui firent des offrandes dans son temple.

La dix-septième année Yong-lo de la dynastie Ming (1420), Siao-kong reçut le titre d'honneur de Shui-fu-lin-tong-kuang-tsi-hien-ying-ying-yeu-heu, « prince qui possède le trésor des eaux, pénétrant, largement généreux, répondant aux demandes, généreusement secourable »; il est proposé comme gardien général plein de majesté et d'intelligence sur les neuf fleuves kiangs, les huit fleuves hos, les cinq lacs et les quatre mers.

Tsze-shan-tchang-ta-ti.

Invoqué contre la sécheresse et les pluies surabondantes.

Tsze-shan-shen, « l'esprit du mont Tsze [2] », appartenait à la famille Tchang. Son prénom était Pu. Il était de Wu-hing (au Tche-kiang) selon les uns; de Long-yang-hien (au Hu-nan) selon d'autres.

Il naquit à la fin de la dynastie des Hans occidentaux (20 P. C.). Il vécut longtemps à Tchiao-tcha (près de la rivière de ce nom, à l'ouest du Hu-nan-fou). Puis il lui prit envie d'aller à Kiang-ki (à 60 lis sud-est de Tchang-hing-hien). Il traversa le Ho jusqu'à Kuang-te en bateau à rames, et rama lui-même de manière à épargner au rameur la moitié de la besogne. De là, il se retira au mont Wang-shan (du Kuang-te). C'est pourquoi on lui érigea un autel et présenta des offrandes.

Son épouse, nommée Li, eut aussi un temple; il se trouve à 2 milles à l'est du chef-lieu; on l'appelle le *Tchao-fei-miao,* « temple de l'illustre épouse ». Son esprit est en haut rang parmi les êtres intellectuels. En tout temps de surabondance d'eau ou de sécheresse, il suffit de le prier pour être exaucé.

Le peuple, chaque année, tue des bœufs et vient les lui offrir. On fait un trou dans la cour pour les y sacrifier et l'on recueille leur sang dans un nombre de vases qui va jusqu'à plusieurs centaines.

[1] Tchên-tsong, 1295-1308.

[2] I. e. du sacrifice.

On place le bœuf au milieu des vases, quand le jour luit, on le soulève pour le montrer.

A ceci, le Tchong-tsang-seu-shen-ki ajoute quelques traits.

Le nom d'honneur du Tzse-shan-shen était Pe-k'i. Il naquit le 11 du deuxième mois de la troisième année Shen-tsio de Siuen-ti des Hans occidentaux (64 A. C.).

Quand il fut grand, il fit preuve d'une habileté merveilleuse. Il était généreux, bon, modéré en tout. Il vivait avec son épouse Li-shi au Wu-hoei-ki. Il alla de là à Tchiao-tcha. Des soldats à gages travaillaient à percer le *Tcheng-tu*. Il se mit à travailler avec eux et alla habiter le bord d'une forêt de sycomores. Là il avait fait un monticule et placé, par-dessus, un tambour suspendu. Il était convenu de cela avec son épouse. Chaque fois que des provisions arriveraient, elle frapperait trois fois du tambour; il accourrait alors. Son épouse voulant aller un jour jusqu'au Ho, déposa les provisions dans le tambour en imitant le cri du corbeau. Pu arriva aussitôt, et ne voyant personne, il se dit que c'était un corbeau qui avait croassé et ne regarda pas dans le tambour. Peu après, sa femme, qui était allée voir travailler à l'ouverture du Ho, revint elle-même et battit du tambour; mais Tchang-pu, trompé une première fois, ne revint plus. Li alors, s'étant rendue au lieu des travaux, y trouva son époux transformé en un grand porc. A la vue de sa femme, Pu changea de forme et ne se laissa pas apercevoir d'elle.

Quand les travaux furent finis, il s'en alla à Kuang-te, à 5 lis à l'ouest de la ville, au sommet du mont Kuang-shan.

Les habitants du pays, qui l'avaient respecté, lui érigèrent un temple au coin sud-ouest de la montagne. On n'eut pas à le regretter.

Au temps Tien-pao de Hiuen-tsong des Tang, on le pria pour obtenir la pluie et l'on fut exaucé. L'eau tomba en abondance tout autour de la ville. On changea alors le nom du mont *Kuang-shan* en *Tsze-shan*. Après cela, *Pu* reçut différents titres d'honneur, à savoir : « le petit ministre, chef de l'agriculture », par Tchao-tsong; « le prince Ki, le prince de grande vertu », par les Tangs; « le roi de grande vertu », par les Heou-tsin; « le roi pur et spirituel », par Yin-tsong des Songs; « le prince juste », par Li-tsong.

Le père de Tchang-pu, son grand-père, ses neuf frères cadets, ses cinq

fils et ses huit petits-fils reçurent tous le titre de *Heou*. Sa mère, sa grand'-mère, ses neuf belles-sœurs et ses cinq belles-filles furent toutes déclarées *Fou-jin,* épouses royales.

Voilà la relation la plus complète qui nous soit donnée relativement à ce nouvel immortel. Mais nous aurons encore à glaner ailleurs, et d'abord dans le Ki-yu-tsong-kao.

Le peuple, qui honore le Tsze-shan-shen, l'appelle Tsze-shan-tchang-ta-ti, « le grand empereur Tchang honoré dans les montagnes ».

Dans le *Ssi-yang-tsi-tso,* nous lisons : « Le T'ien-ti Leu-yong haïssait Tchang-yong et cherchait à le faire mourir. Le vénérable Tchang prépara une boisson forte, enivra le Tien-ti, puis monta au ciel sur un dragon et alla se mettre à sa place [1] ».

Voilà du nouveau sans doute et du bien extraordinaire; nous retrouverons cependant le même récit ailleurs encore. Mais le Yin-siao-shuo discute les mérites de ce nouveau Jupiter détrôneur d'un Saturne d'un nouveau genre : « Tcheou-hing étant mort, le Tien-ti appela Pu au palais céleste. Celui-ci demanda d'abord à ses conseillers intimes si ce Tien-ti était l'antique Tchang-tien-ti. L'antique Tien-ti, répondirent-ils, est devenu immortel humain; celui-ci est Ming-ti. Il est authentiquement le Tchang-ta-ti, le grand empereur Tchang. Mais l'identité du nom de Tchang est accidentelle ».

Ainsi s'exprime le Yin-yu-siao-shuo; mais le *Ssi-yang-tsi-tso* déclare ce langage suranné et le bavardage de gens ignorants qui n'ont pas approfondi

[1] D'après le même livre, notre immortel était de la famille Tchang et s'appelait Kien; il était de Yu-Yang. Il vivait sans restreinte. Un jour il prit un passereau blanc et comme il lui plaisait bien, il le nourrit. Il vit alors en rêve le Tien-ti, Leu, qui le reprenait avec irritation et voulait le faire mourir. Mais aussitôt des passereaux vinrent se mettre tout autour de lui, en sorte que nul coup ne pouvait l'atteindre. Le Tien-ti descendit alors pour voir cette scène. Kien le reçut avec honneur mais lui vola son char et, monté sur le dragon blanc, il s'éleva au ciel. Le Maître céleste le suivit sur l'autre dragon sans pouvoir l'atteindre. Kien parvint ainsi au palais mystérieux et en obstrua la porte du nord. Le Tien-ti, Leu, perdit sa puissance et Kien reçut le titre de *Pe-tsio-wei-shang-khing-heou* *. Le Tien-ti s'était retiré et errait d'une des cinq montagnes de l'autre. Kien en eut pitié et le fit gardien du Tai-shan, d'où il préside aux registres de la naissance et de la mort.

* « Le prince-ministre supérieur au passereau blanc ».

la matière. En somme, Tchang-t'ien-ti n'est, au fond, que le Hoang-hien-shang-ti des Kings, dont il n'y a pas de trace dans le Tsze-shan ».

D'autres livres disent de notre immortel des choses plus singulières.

L'un nous apprend qu'habitant Kuang-te, il s'esquiva de la garde des pourceaux, qui était sa fonction, et le *Tze-shan-tze-yao* porte qu'étant d'abord à Tchang-ling-hien, où il s'appelait Wang, il voulut passer à Kuang-te à travers la rivière, et pour cela se transforma en *hi* ou grand porc. Puis il fit inspecter, par sa femme Li, les travaux de drainage. Il s'arrêta là dans ses œuvres; et dans les sacrifices qu'on lui offre, on n'emploie pas comme victime le porc *hi*.

Le *Song-pai* raconte aussi l'histoire du tambour, du porc et le reste, en termes presque identiques.

Le culte de Tchang-pu est donc établi depuis les Han et les Tang, et son temple subsiste à Kuang-te. Le *Tsze-shan-kia-shi-pien-nien* rapporte, à son occasion, tous les faits déjà mentionnés, et le *Kuei-sin-tsi-shih* nous apprend comment le culte de cet Immortel fut confirmé d'une manière surnaturelle.

Kuang-tchih, préfet de Kuang-te, ne croyait pas à l'apothéose de notre héros, auquel on avait élevé un autel au milieu de la ville.

Il vint un jour fermer et sceller le trou où l'on avait déposé la chair de la victime et les ustensiles du sacrifice, les vases de sang.

Puis, le jour venu, il alla lever le sceau de la préfecture dont il avait fait usage; tout avait disparu (miraculeusement).

Sous les Songs, Fan-she-tao, un des grands de la cour de Yin-tsong, vint à Kuang-te. Témoin des hécatombes de bœufs que le peuple faisait dans le temple de Tze-Shan-shen, il les interdit et fit cesser cet usage abusif. (Voir l'*Histoire des Songs,* à l'appendice concernant ce fonctionnaire.)

Mais, quelque temps après, le peuple avait oublié la défense, et sous Li-tsong, de la même dynastie, les sacrifices avaient recommencé de plus belle. Il y avait même des dévots qui s'enchaînaient de lourdes chaînes et se donnaient force coups de bâton pour obtenir le bonheur.

La quatrième année Pao-k'ing de Li-tsong, un lettré du nom de Hoang-tchen vint à Kuang-te comme juge militaire. C'était le moment où l'on faisait les grandes offrandes à Tze-shan-wang. Il y vit tous les préparatifs extraordi-

naires, les processions, les danses, les luttes coupables, les flagellations, les pèlerins chargés de fers, etc., et se résolut à y mettre fin. Il fit comme son prédécesseur et scella la peau de bœuf qui recouvrait le trou où étaient déposés et les chairs et les ustensiles, et le tint fermé une nuit. Le lendemain, tout était de nouveau disparu. Le juge en fut étonné, mais néanmoins il mit fin à ces usages.

Le culte du Génie des montagnes ne cessa point toutefois, car nous retrouvons encore, sous les Mings, un préfet du pays luttant contre sa continuation. Celui-ci s'appelait Tcheou-ying. Il avait été nommé préfet de Kuang-te par Hien-tsong des Mings, vers l'an 1472, et se distingua par la sagesse de son administration. Il se signala, entre autres, par la prohibition du culte de Tze-shan-shen. « Il calma, dit son biographe, l'amour du peuple pour les esprits terrestres (*hao-kuei*). »

Nous avons vu plus haut que notre Immortel était connu comme s'étant transformé en porc pour traverser un fleuve. Cette histoire est une invention de Hoei-nan-tze, ou plutôt imitée de ce qu'il raconte de l'empereur Yu et de la reine Tu-shan, son épouse.

Le peuple l'appelle Tsze-shan-ta-ti [1]; mais depuis les Songs, on ne put lui donner d'autre titre que celui de Wang; le nom de *Ti* ne lui appartenait pas et ne lui a pas été rendu. Ting-ti des Yuen ajouta les qualifications de *sheu, tsai,* « excellent, pur ».

Son culte a donc échappé au naufrage, malgré les efforts des préfets de Kuang-te. On lui sacrifie le 13 du douzième mois, dit le Ming-sze-li-tchi tout en s'élevant contre la qualification abusive de *Ti.* Après quoi, l'auteur nous apprend, comme cela lui a été raconté, que le 8 du deuxième mois, Tze-shan était descendu sur la terre pour marier ses trois filles; que l'une avait épousé le vent, l'autre, la pluie, et la troisième, la neige; qu'à la noce on avait mangé de la viande de chien gelé [2], après quoi on était remonté au ciel. Aussi, depuis lors, il y avait eu force vent, pluie et neige.

[1] Le grand empereur du mont Tze.

[2] C'est la viande prescrite par le rituel à la fin de l'hiver. On a imaginé qu'on n'usait point de chair de porc parce que Tsze-shan-shen avait pris la forme de cet animal.

Sous les Ming, le mont Ki-ming avait dix temples, et celui de Tze-shan y subsistait encore.

Enfin, un dernier renseignement assez différent de tout ce qu'on vient de lire nous est donné par le *Kuang-te-tcheou-tchi.* D'après ces mémoires relatifs à l'arrondissement de Kuang-te, Tchang-pu était réputé, par les uns, natif de Keu-yong, et par d'autres, de Niao-tchong. Il avait d'abord étudié le Tao sur le mont Huang-shan. Puis il s'était mis au service d'un Shan-she ou moine bouddhiste contemplatif, du nom de Pao-lin. Soir et matin il vénérait l'astre *Teu.* Quand il fut consommé en sagesse, il se rendit sur le pic le plus élevé des montagnes du pays et y construisit un temple à la Grande Ourse. Ce temple est devenu maintenant celui de *Tsze-shan-shen,* et l'encens y brûle en grande quantité.

Voilà le dire de l'auteur de ce livre. Mais, comme un auteur chinois le remarque avec justesse, c'est là une imagination d'écrivain bouddhique. A l'époque où vivait Tchang-pu, il n'y avait point encore en Chine de docteur de cette religion. On peut, du reste, admirer dans cette relation le parfait amalgame des trois cultes que l'on rencontre souvent en Chine. A l'en croire, en effet, Tchang avait étudié le Tao, puis le bouddhisme, et, réunissant en lui ces deux croyances, il n'en servait pas moins les étoiles avec les peuples préchinois. C'est là un phénomène très rare, en dehors de l'Extrême-Orient.

Tchih-Song.

Régent de la pluie.

Tchih-Song vivait au temps de Shen-nong et présidait à la pluie; il disposait des eaux et les distribuait. Il apprit à Shen-nong à entrer dans l'eau sans se mouiller, dans le feu sans se brûler. Comme il se plaisait aux monts Kuen-lun, dans le palais de pierres de Ssi-wang-mu, il faisait descendre ou monter le vent et la pluie. La fille cadette de Shen-nong vint l'y voir; aussitôt elle acquit l'immortalité, comme lui, et quitta la terre. Sous les Tsins, l'immortel Huang-tchu-ping reçut le nom de Tchih-song-tze, comme le ministre de Shen-nong; de sorte qu'on les a souvent confondus, ou que

l'on a considéré le second comme une réincarnation du premier. L'ancien Tchih-song est encore prié pour ou contre la pluie, en raison de son ancien métier. (*Si-lei-pu,* XXV, 1.)

Lo-pi, au chapitre Tchih-tsong-tze de son Lu-sze, nous apprend qu'au Si-Yang on voyait, au milieu de la montagne, le temple de Tchih-Song, et par derrière, au sommet, se trouvait le lieu où l'on venait annuellement faire des offrandes à l'ancien prince contemporain de Shen-nong. C'est ce prince qui éleva ce temple pour témoigner de son respect pour son maître. Le Tong-yang-ki porte que ce temple est au Pe-shang, à 30 lis du chef-lieu de cet arrondissement. Tsü-kong y rencontra un jour le saint homme. Celui-ci se promenant aux monts Kin-Hoa-Shan (de la fleur d'or), s'y brûla et se transforma en Immortel. C'est pourquoi il y a au haut de cette montagne un autel à lui consacré. Ici, toutefois, il s'agit plutôt de Tchih-Song-tze.

Mais la chose est incertaine et n'a pas été bien examinée. La trace des pas de Tchih-Song se trouvait encore à Siang-Yang, au temps de Yen-ti, et non sur cette montagne. Le Siang-Yang-tchouen porte qu'à la limite du Tsai-Yang il y a une chapelle de Tchih-Song-tze, et, au-dessus, un monticule élevé en l'honneur d'un esprit, autel auquel on donne le nom de « Arc de Song-tze ».

Le Shen-sien-tchouen fait reparaître Tchih-Song sous l'empereur Kao-sin, en sa qualité première de Maître de la pluie. Le Lie-sien-tchouen ajoute que son char existait encore au temps de Hoang-ti, et que son maître fut le conseiller de ce prince. Il avalait toutes sortes de plantes sans s'en nourrir. Au temps de Yao, il était artiste en bois; aussi l'empereur le constitua chef de cet élément.

Grâce à cette activité multiple de Tchih-Song-tze, son souvenir s'est perpétué en différents endroits, et il a encore des autels au Shu occidental, à Ngo-mei [1], à Hang-Yang [2] et ailleurs.

[1] Au Kia-ling-fou. Voir, pour tous les noms d'empereurs légendaires, la table finale.
[2] Arrondissement de troisième ordre, au Heng-tcheou-fou.

Liu-tshi.

Patron des voleurs.

Les voleurs honorent *Liu-tshi* et lui présentent des sacrifices, dit le *Wen-hai-pi-sha*. Quel est ce saint d'un nouveau genre?

Ce ne serait, paraît-il, que le fameux *Tao-tshi,* ou Tshi le voleur, qui fait le sujet du titre XXIX de l'ouvrage philosophico-mythologique de Tchuang-tze. D'après cet auteur, ce brigand, d'une nature tout à fait extraordinaire, était le frère cadet de *Liu-Hia-tshi,* ministre intègre de l'État de Lou, que Tchuang-tze fait contemporain de Kong-fou-tze pour pouvoir mettre en scène le grand philosophe.

Tshi, dit Tchuang-tze, avait à sa suite une bande de quatre-vingt-dix brigands qui dévastaient l'empire et désolaient toutes les principautés. Il emmenait les bœufs et les chevaux, enlevait les femmes et les filles. Les liens de parenté ne l'arrêtaient pas; il n'avait aucune considération pour ses parents ni ses frères. Partout où il passait il répandait la désolation, et le peuple le maudissait.

Kong-fou-tze voulut le voir et tâcha de le ramener à de meilleurs sentiments. Il se présenta à sa porte, mais Tshi lui fit dire qu'il n'était qu'un rassembleur de mots, que tout en lui était vanité et rodomontade, qu'il éloignait les gens du tao, qu'il prêchait par ambition, et que s'il ne s'en allait point, il le tuerait et dévorerait son foie. Kong-tze n'en insista pas moins, disant qu'il était l'ami du frère aîné de Tshi et qu'il désirait voir les pieds du chef de la bande fameuse. Le voleur alors le fit introduire, et se plaçant devant lui avec des yeux étincelants de rage, il lui cria d'une voix de tigre : « Entrez, Kieou. Si ce que vous me direz me plaît, vous vivrez ; sinon, vous mourrez sur l'heure. »

Kong-tze, après un habile exorde où il vantait les qualités naturelles du brigand, lui offrit de lui faire constituer un royaume, s'il voulait licencier sa bande et renoncer au pillage. A ces paroles tentantes, Tshi répondit qu'il sentait très bien la flatterie et que la possession de cet empire ne lui souriait

guère, vu que cette puissance ne durait pas et que les descendants des plus grands empereurs n'avaient plus où reposer leur tête. Il lui reprocha la vanité de ses enseignements, qui donnaient comme modèles des princes très imparfaits, puis ses échecs en différents États, où il avait même failli être tué, et le manque de fondement de ses doctrines.

« Sortez vite, dit-il en terminant, vos principes sont faux et ne peuvent rétablir la nature originaire de l'homme. Inutile de les discuter. »

Trop heureux d'échapper au péril, Kong-tze se retira précipitamment et l'âme troublée. « J'ai voulu apprivoiser le tigre, s'écriait-il, et j'ai failli tomber sous sa griffe. »

Mais les brigands n'ont pas tous le même protecteur.

A Tsai-ming, au Shang-tong, c'est un certain Song-kiang, de Yun-tching-hien, que le peuple appelait *le Noir,* parce qu'il avait le visage tout noir et le corps courbé. Il exerçait ses ravages sous Hoei-tsong des Songs, au nord du Ho, et pilla plus de dix États sans qu'on osât résister à ses violences. Enfin le préfet de Tcheou, Tchang-shu, parvint à saisir ses principaux lieutenants, et Song-kiang dut se soumettre. Il n'en resta pas moins l'homme cher aux brigands, qui l'ont mis sur les autels et l'honorent chacun à sa manière et d'un culte privé.

Les simples voleurs clandestins et sans violence contre les personnes, ont un temple à Tsing-tai du Tche-Kiang, en dehors des portes, où ils honorent Shi-tsun, personnage de Kao-tang-tcheou, au Shan-tong, qui savait voler, pour ainsi dire, sur les gouttières et courir sur les murs, comme couper les poches et enlever les troncs ou les piller.

A Tchi-hien, au Ho-nan, il y avait un temple dédié à Sheou-wang. Là étaient les Long-yang [1], qui allaient y prier leur patron. Mais aujourd'hui, les brigands, les voleurs, les vagabonds, les gens de mœurs dissolues s'y répandent dans le même but, et tous ces gens se traitent comme étant d'une même classe et honorent leur commun patron dans ce temple. (Comparer le *Liang-tiao-tsiu-yü-ho-sui-pih.*)

[1] C'était au temps des guerres entre États à la fin des Tcheous. La fleur de la jeunesse qui défendait le roi de Wei avait pris le nom de *Long-yang,* « essence de dragons ». Aujourd'hui on donne ce nom aux mauvais sujets.

Tout cela ne donne pas une très haute idée de la civilisation du pays qui souffre un temple de cette espèce établi publiquement. Ajoutons toutefois, à l'honneur des filous chinois, qu'ils ont aussi un patron qui a mérité de l'être par un acte de vertu. Cet intéressant personnage, nommé Ngo-hieng-kong, vivait avec sa mère. Une belle nuit, il revint au logis avec une marmite volée ainsi que son contenu. Sa mère lui fit des reproches de cet acte qui pouvait faire mourir de faim une famille pauvre. Notre jeune homme, ému de cette remontrance, courut remettre la marmite où il l'avait prise. Mais le jour allait poindre, et notre voleur repentant était sur le point d'être découvert. Pour le sauver, le ciel s'obscurcit, la nuit se prolongea et il put opérer sûrement sa restitution.

Après sa mort, Ngo-hieng-kong fut transporté au ciel, d'où il ne descend pas volontiers.

C'est pourquoi on l'honore en plein air, sans temple ni statue. Le 17 du huitième mois est le jour de sa naissance et de sa fête.

Wu-t'ao-tsiang-kiun.

Les cinq généraux brigands.

Voici certainement une des canonisations les plus extraordinaires qui se soient jamais opérées.

Nos cinq *généraux* étaient tout simplement cinq individus qui, sous Fei-ti des premiers Song (465 P. C.), se livraient au brigandage et suscitèrent de grands troubles. Habilement cachés, ils pillaient sans merci et disparaissaient au moment dangereux. L'empereur envoya un de ses meilleurs généraux à leur poursuite. Celui-ci parvint à les saisir et à les mettre à mort. Mais les gens du pays, craignant leur vengeance posthume, se mirent à les honorer d'un culte, en les désignant sous le nom de généraux, pour les flatter et les apaiser. Ce furent « les cinq généraux brigands ». Leurs noms étaient Tu'-ping, Li-sze, Jin-ngan, Sun-lih et Tchong-ho.

C'est le cas ou jamais de dire : *Deos fecit timor.*

Yo-Wang.

Le roi des herbes médicinales.

Cet immortel est, comme on va le voir, un personnage étranger à la Chine, et dont le culte commença au VIII[e] siècle. Les Chinois, cependant, lui adjoignirent et lui substituèrent un rival indigène, sans toutefois étouffer le souvenir du premier.

Divers ouvrages chinois en parlent assez longuement, et voici en résumé ce qu'ils en disent. Le Yo-wang naquit au Tien-tchu de l'occident, c'est-à-dire dans l'Inde. Il était de la famille *Wei;* son prénom était *Ku* [1]. Ce fut sous Huen-tsong des Tangs, l'an 25 du temps K'ai-Yuen (738), qu'il arriva à la capitale.

Il portait une longue robe de gaze et cheminait un bâton à la main, portant à sa ceinture un grand nombre de gourdes. Il distribuait largement des médecines, ce qui attirait le monde à lui. Les malades accouraient en foule.

L'empereur le fit venir en son palais et, considérant son extérieur, il lui donna le titre de « Roi de la médecine ». (Voir le *Tsing-kia-lu,* etc.)

Il n'est pas douteux que notre personnage, malgré son nom chinois, ne soit un médecin venu de l'Inde dans le Tchong-koue. Les noms réunis Wei-Ku pourraient venir de *Bhi-kshu* [2] démembré. Toutefois, la Chine a aussi son « Roi des médecines » à elle, comme nous l'apprend le *Lie-sien-tchouen.*

A la cour de l'impératrice Wou-heou, il y avait un homme de Ping-tchao qui s'appelait Wei-shen-tsun, d'une vie austère et pratiquant le Tao ; il menait constamment un chien noir avec lui. Il s'appelait *Niao-long,* « le Dragon volant », mais le peuple lui donnait le nom de Yo-Wang, ou « Roi des médecines ».

[1] Les tao-she lui ont donné le nom d'honneur posthume de *Kuei-tsang,* « qui retourne à l'origine cachée de l'être ».

[2] Moine bouddhiste mendiant. Les Chinois devant avoir deux noms, on a partagé le nom sanscrit en deux syllabes indépendantes.

Toutefois, cette histoire a des variantes. D'après le *Tong-yin-keu-hua*, le génie de la médecine, au temps de son humanité terrestre, s'appelait Wei-tchang-hien-yih. A l'âge de 6 ou 7 ans, il fut atteint d'une grave maladie. Tout à coup il ouvrit la bouche et fit comme s'il avalait une drogue. « Voilà, dit-il, un Tao-she qui vient, avec un chien noir, me donner une médecine ». Peu après, il se mit à transpirer; il était guéri. On fit aussitôt un tableau représentant cette scène pour sacrifier devant l'image de ce merveilleux guérisseur.

L'histoire des Songs parle aussi d'un certain *Wei-Yih*, natif de Long-sheu-hien, lequel occupa une fonction à la cour de Tchin-tsong des Songs, et mourut sous-précepteur du prince impérial. Il reçoit aussi les hommages du peuple.

Dans plusieurs temples dédiés au Roi de la médecine, on invoque comme tel *Pin-tsio* (la petite pie). D'après le commentaire *Tchih-i* du Sse-ki, c'était un habitant du pays de Tcheng, dont le prénom était Yue-jin et le nom de famille Tsao. Il se maria au pays de Lu [1], et de là fut appelé Lu-i, le médecin de Lu.

Il rencontra Tchang-song-kiun, devenu esprit, qui lui donna des herbes médicinales et lui ordonna de les distiller avec de l'eau de rosée. Il lui promit qu'après trente jours il verrait les êtres spirituels. Après cela, il lui donna un livre de prescriptions médicales et disparut.

Pin-tsio fit comme il lui avait été dit et but du jus des herbes. Trente jours après, il rencontra un esprit. Il put alors voir les hommes à travers les murs. En regardant un malade, il savait discerner les maladies internes des cinq organes intérieurs.

La dixième année de Ting-kong de Tsin, Tchao-kien-tze tomba malade. Depuis cinq jours, il ne reconnaissait plus personne. On appela Pin-tsio, qui vint examiner son mal. Deux jours et demi après cela, Kien-tze revint à lui.

Il y avait alors à Tchao un médecin renommé, appelé Li. Voyant que Pin-tsio était plus habile que lui, il le fit assassiner.

[1] A *Tu*. Actuellement Tchang-tsing-hien, au Shang-tong.

Les temples du Roi des médecins sont assez répandus. Les adeptes de l'art médical, dit le Lu-tcheou-fou-ki, ont un temple du Yo-Wang. Jadis, on l'appelait le temple des trois Hoangs. On y sacrifiait à Fou-hi, à Shen-nong et à Hoang-ti (réputés tous les trois d'habiles guérisseurs). Après cela, on y sacrifia à l'empereur Yü des Hia.

La troisième année de Kang-hi, le préfet de ce district demanda de pouvoir y honorer au même titre Ki-Pe, Pe-kao, Kuei-keu, Shao-ming, Shao-she et Lui-kong (six médecins illustres du temps des trois Hoangs). Et c'est alors qu'on donna à ce temple le nom de Yo-Wang ou « roi des médecins ».

Le Yo-Wang, quel qu'il soit, a un anniversaire de naissance uniforme et fixé au 28 du quatrième mois. C'est le jour où l'on prétend qu'il est descendu sur cette terre.

A Wu, on ne lui sacrifie pas. On fête le jour de naissance des trois Hoangs, et l'on ne tombe pas dans ces erreurs, dit notre livre.

Au Fu-tcheu du Fo-kien, à Hu-sheu, il y a un temple du Yo-Wang, et celui-ci s'appelle Po-sat. Quelques-uns disent que c'est en réalité Pin-tsio. Aussi donne-t-on à cet édifice le nom de « Temple de *Lu-i* » ou du médecin de Lu. Ainsi parle le Min-tsih-ki. La préface du *Pe-tsao* des Tangs dit que le Po-sat (roi des médecins) s'appelait Ku de son prénom, Wei de son nom de famille et Lao-she de son nom d'adulte, et reproduit les renseignements donnés plus haut sur sa personne. « Il portait sur la tête, ajoute-t-il, un bonnet de gaze de soie et à la main un bâton de bois d'épine. Il circulait dans les villes et les campagnes, suivi d'un chien noir. Au temps Kai-Yuen (de Hiuen-tsong des Tangs, 713-756), des maladies causèrent de grands troubles; un médecin sut les guérir promptement et apaiser les désordres. Aussi la cour et la gentry lui témoignèrent le plus grand respect, et tous déclarèrent que c'était le Po-sat, roi des médecins. Quelques-uns prétendirent qu'il avait cinq cents ans et plus. Depuis Yao et Shun jusqu'aux Tangs, il serait venu ici-bas sous cinq formes différentes pour sauver le monde. Son compagnon fidèle, le chien noir, s'est transformé en dragon de la même couleur et l'a transporté au ciel sur son dos. (Voir le Shen-sien-tchouen.)

Dans les temples, on le représente sous deux formes. Dans la première, il

a un habit de dessus d'herbes tressées, et celui de dessous de fibres de *huei:* il a les pieds nus ainsi que le dessus de la tête. A sa ceinture pend une gourde. L'autre forme lui donne un habit de lin, comme on le portait sous les Hans et les Tangs. Il en est qui prétendent que la seconde forme représente Pin-tsio et la première Shen-nong. Mais il est probable que cette distinction est erronée et provient uniquement de la différence des vêtements.

Ainsi parlent les auteurs chinois. Il est évident que le nom de *Po-sat* représente, comme d'ordinaire, les Boddhisattwas bouddhiques. *Wei-ku* est le Bhikshu. Il s'agit donc encore d'un personnage venu de l'Inde, d'un Bhikshu, disciple de Bouddha, qui aura enseigné la médecine aux Chinois et dont on a perdu le souvenir. Ou bien c'est tout simplement une personnification des pouvoirs magiques attribués aux saints du bouddhisme.

Wen-shen.

L'Esprit de la peste.

Nous nous trouvons encore ici devant une création de l'imagination des Tao-she, toujours ingénieuse et fertile pour multiplier les habitants des cieux qu'ils proposaient à la vénération des princes et des peuples. Nous devrions même descendre plus bas et attribuer cette invention aux restaurateurs des pratiques des anciens Shamans, que les premiers empereurs avaient réprimées de tout leur pouvoir. En tout cas, voici ce dont il s'agit. Sous Wen-Ti des Suis, le sixième mois de l'an 62 du temps Kai-hoang, six fang-shi ou magiciens apparurent tout à coup dans l'atmosphère. Ils portaient des habits de cinq couleurs. Chacun d'eux tenait en main un objet particulier : le premier, une jarre et une cuiller; le second, une bourse et un couteau; le troisième, un éventail; le quatrième, un marteau; le cinquième, un pot à feu.

L'empereur demanda au Tai-sze Tchang-keu-jin ce que c'était que ces esprits, de quel bien ou de quelle calamité ils pouvaient disposer en maîtres. Keu-jin lui apprit que c'étaient cinq esprits des pestes, gouvernant ces maladies selon les saisons : le premier, Tchang-yuen-pe, au printemps; le second,

Hiang-yuen-te, en été; le troisième, Tchao-kong-ming, en automme; le quatrième, Tchong-sze kuei, en hiver, et le cinquième, Sze-wen-po [1], en toutes circonstances et par-dessus tous.

S'ils se montrent, c'est qu'ils régissent les maladies contagieuses qui affligent les peuples de l'empire et se propagent selon les quatre saisons du ciel.

Wen-ti reprit : « Comment les guérissent-ils? Car tout le monde cherche à éviter ces peines et ces angoisses.

— Ces maladies sont des calamités envoyées par le ciel, répondit Keu-jin. Elles se guérissent sans loi ni moyen fixe. »

Cette année, il mourut de ces maladies un très grand nombre de gens. L'empereur ordonna des sacrifices pour apaiser la colère du ciel. Le 27 du sixième mois, il donna aux cinq fang-shi des titres de généraux. Celui qui était vêtu de bleu devint ainsi *Hien-sheng-tsiang-kiun,* « le général saint et illustre »; celui qui portait un vêtement rouge fut *Hien-ying-tsiang-kiun,* « le général illustre, répondant aux demandes »; le magicien blanc fut *Kan-yin-tsiang-kiun,* « le général sensible répondant aux vœux »; le magicien noir devint *Kan-shing-tsiang-kiun,* « le général sensible, accompli »; le jaune enfin reçut le titre de *Kan-wei-tsiang-kiun,* ou de « général sensible, majestueux ».

Les Sui et les Tang fixèrent le 5 du cinquième mois pour le sacrifice qui leur est offert. Par la suite, *Kuang-feu,* le Tchen-jin, étant venu assister à cette cérémonie, leur donna le rang de *pu-tsiang* ou « général en chef ». Mais on ne s'arrêta pas là. Kiang-tze-ya décora Liu-yo du titre de « régent des maladies pestilentielles », ayant sur elles le pouvoir suprême, comme *Sze-wen-po.* Il en créa quatre autres pour les quatre régions. Ainsi il établit ces esprits surintendants des pestilences : Tcheou-sun à l'est, Li-ki au sud, Tchi-tien-mo à l'ouest, et Yang-wen-kiun au nord.

Si le culte de Yo-wang est en grand honneur dans le peuple, il n'a pas

[1] Ces noms pourraient signifier « le prince supérieur, fondateur »; « le premier perspicace, intelligent »; « qui a au plus haut point une intelligence de prince »; « qui confère les dignités au plus méritant »; « qui dirige l'art, l'habileté ».

été sans adversaire parmi les lettrés; témoin ce mandarin qui y mit fin dans sa préfecture.

Tchang-tze-tchi-kuei-mu était préfet de Tchang-tcheou-fou au Kiang-su. La première année du règne de Ning-tsong des Songs (1195), à la fin du printemps, une maladie épidémique d'une grande violence se répandit dans le peuple. Tchang, qui savait préparer d'excellents remèdes, les fit et voulut les distribuer aux gens dans les rues et les carrefours. Mais ceux qui venaient en chercher étaient en très petit nombre. Le préfet en était très surpris. Ne sachant comment s'expliquer le fait, il interrogea les shis du pays, et ceux-ci lui dirent : « Au sanctuaire du chef-lieu il y a un Esprit de la peste. Les magiciens, qui y tiennent toute autorité, y envoient tous ceux qui sont atteints du mal et leur défendent de venir chercher vos remèdes. Aussi, bien que vous les donniez généreusement dans le district, on n'ose pas en demander ».

Tchang fut très ému de cette nouvelle et n'avait plus de repos.

Le lendemain, il alla au temple et on lui montra une statue portant la robe et la couronne impériales. Il demanda ce que c'était; les magiciens lui répondirent : « C'est le *Tai-sui-ling-kiun*, « le prince spirituel de la grande année ». On lui fit voir aussi d'autres statues à droite et à gauche, les unes comme agitant les pieds, les autres roulant les yeux de colère, d'autres portant en main une hallebarde. On lui apprit que c'étaient les esprits régents des maladies épidémiques.

Tchang fit arrêter les quatre devins et retourna à la préfecture. Là, il choisit vingt licteurs décidés, leur donna du vin à boire et les envoya mettre la main sur toutes les idoles, détruire leur habitation et en niveler la terre.

Le peuple alors recourut à Tchang, qui lui donna ses dons merveilleux, et les malades guérirent de plus en plus.

Tout ceci concerne le culte régulier et plus ou moins officiel. Mais le peuple s'est créé, à lui, un génie de la peste, qu'il fait du sexe féminin et qui a ses chapelles un peu partout sur le bord des chemins.

Il a pour attribut distinctif... un parapluie.

Lo-shen, les esprits Lo, Yen-mu-sze.

Régents (des maladies) des yeux.

Voici une canonisation à la chinoise qui ne laissera pas que d'étonner un peu des lecteurs européens. Le Chinois est prêt à tout craindre et à tout invoquer, témoin le sort des cinq frères dont nous parlons.

Sous Shi-tze, de la dynastie des Ming, au temps dit Kia-tsing [1] (1522-1567), le censeur Pang-yan [2] était procureur de Lui-Yang (au Kuang-tong). Il y avait alors en cet endroit cinq frères du nom de Lo qui ravageaient le pays. Puis, un beau jour, repentants et sentant leur faute, ils se pendirent. Pang-yan alors s'en retourna. Mais il fut tout à coup frappé d'une maladie des yeux qui obscurcissait sa vue. Il implora les esprits des cinq frères et entra subitement dans un rêve. Réveillé, il se trouva guéri. Aussi, par reconnaissance, il éleva un temple à côté de sa maison, et tous ceux qui, dans ce pays, sont affligés d'une maladie d'yeux, vont aussitôt y offrir un sacrifice et prier pour leur guérison.

Le peuple appelle les cinq frères « les régents des yeux », *Yen-mu-sze,* ou « les princes de la vue claire », *Ming-mu-heou.*

Hoang-tao-po.

La vieille dame de la voie jaune ou de l'écliptique
(ou plutôt Tao-po de la famille Hoang).

Le génie dont nous nous occupons dans ce chapitre porte un nom bien trompeur; on ne se douterait guère, en effet, qu'il s'agit de l'inventeur de l'étoffe de coton. Rien n'est plus vrai cependant, comme l'atteste le *Tchue-*

[1] Voir le *Hoa-ting-hien-tchi.*

[2] Pang-yan était de Hoa-ting-hien, au Kiang-su. Il reçut ses grades littéraires la cinquième année Kia-tsing de Shi-tsong (1527) et fut nommé censeur de Nan-king. Après cela il fut envoyé pour débarrasser Sui-tcheou, au Kiang-tong, des malfaiteurs qui l'infestaient. Il y passa six années. Ayant terminé sa besogne et amnistié les coupables, il retourna chez lui où il s'occupa exclusivement à faire fleurir la vertu. Il mourut à 81 ans. (*Ming-sze.*)

kang-lu. Il est vrai que Hoang-tao-po était un simple nom, et que Hoang est donné comme nom de famille de la dame.

La première année de la dynastie Yuen ou mongole (1206), il vint une dame de Y-tcheou au Kuang-tsong, nommée *Hoang-tao-po.* Elle apprit aux hommes à cultiver et travailler le coton, à le planter, le filer et le tisser, jusqu'à en faire une étoffe très fine, et à le teindre. Elle traça ainsi les règles de chaque opération nécessaire pour arriver à un tissage parfait et à la confection des étoffes d'habillement, de couvertures, de coussins, de ceintures et de mouchoirs.

Le peuple reçut cette instruction avec avidité; on établit de nombreuses fabriques et l'on échangea ces produits contre des marchandises d'autres contrées. Il en résulta naturellement une grande prospérité pour le pays. Mais avant cela la vieille dame mourut.

Ce fut une affliction générale, tout le monde pleurait. On l'enterra magnifiquement et on lui dressa un autel. A chaque saison de l'année, on y porte des offrandes.

A Niao-ni-king, au sud-est de la mer Supérieure, dit le *Tsong-kiang-fou-tchi,* on voit un autel de Tao-po. C'est cette vieille femme qui apprit aux hommes à planter et fabriquer le coton. Tao-po était son prénom; son nom de famille était Hoang. Elle commença ses leçons à Y-tcheou. Sous Sheng-tsong des Yuen, au temps Yuen-tcheng (1295), elle s'en retourna par mer. Elle avait appris à employer la semence d'arbre à coton, à préparer les flocons, à faire des habillements et de la toile. Elle enseigna ainsi à utiliser les arbres du Min et du Kuang (du Fo-kien et Kuang-tong).

Elle forma ainsi les femmes et les filles d'autres familles sans jamais se lasser, et mourut après avoir pourvu d'étoffes de coton tout un district. Le chef de ce district, nommé Tchao-zho-hua, lui érigea un autel. Cet autel est sur le marché, vu qu'il concerne spécialement les gens de commerce.

D'autres livres mentionnent encore ce fait et désignent notre vieille dame par le nom de Hoang-tchi.

La fabrication du coton commença à *Yue,* dit le *Kai-yu-tsong-kao,* et de là s'étendit au Fo-kien. Sous les Yuen, elle se répandit dans le Kiang-nan, et de là au Tsong-kiang.

Tchin-fu-jin.

La dame Tchin [1], patronne des femmes en couches.

La dame Tchin est encore un personnage dont le culte est né dans le Fo-kien. On l'y appelle Lin-shui-fu-jin, la dame Lin-shui. Il n'est point d'endroits de cette province qui n'ait son temple. Mais ce sont les femmes mariées qui l'implorent et lui sacrifient (voir le *Min-tsip-ki*), pour obtenir une grossesse et une délivrance heureuses.

Son nom premier était Tsing-ku; elle naquit à Lin-sui-tsiang du Ku-ken-hien, au Fo-tcheou-fou du Fo-kien.

Au temps où Wang-liu régnait sur le Fo-kien [2], le frère aîné de la dame Tchin, Sheou-yuen, professait une secte hérétique. Il habitait les montagnes, en un endroit caché. Elle veillait constamment à son entretien. Elle en reçut des charmes et des talismans merveilleux au moyen desquels elle faisait venir les esprits et les kuei et les rassemblait à Yung-fu-hien (du Fo-kien). Elle tua un serpent blanc au pouvoir magique; aussi son frère lui décerna le titre de *Shun-i-fu-jin,* « la dame bonne et parfaite ».

Après cela, elle s'en alla en un lieu au bord de la mer, et l'on ignore quelle fut sa fin. (Voir le Liang-tchi-tui-lin-gan-tsui-pih.)

D'autres livres donnent à la dame Tchin le prénom de Tsin-ku et la disent fille de Tchin-tchang du Fo-kien. Elle naquit la vingt-deuxième année Ta-li de Tai-tsong des Tangs; elle épousa un certain Leou-ki. Elle était enceinte depuis plusieurs mois, lorsque, par un temps de grande sécheresse, on fit la procession pour obtenir la pluie. Elle y prit part et avorta. C'était se donner la mort, mais la piété l'avait emporté chez elle sur la crainte.

[1] Tchin est le nom de famille de cette femme.

[2] Wang-liu, dont le nom était Yen-kien, était gouverneur du Fo-kien sous Ming-tsong des Tangs postérieurs. Il aimait les invocations des esprits pratiquées par les tao-she. Le tao-she Sheou-yuen pratiquait avec assurance des doctrines hétérodoxes et lui inspirait confiance. Il lui construisit un palais. Sheou-yuen lui disait qu'à 60 ans il serait fils du ciel, puis immortel. Wang-liu s'établit en effet souverain du Fo-kien et fut tué dix ans après.

En mourant, elle dit d'elle-même : « Je meurs et je deviens esprit pour sauver les hommes et aider les naissances difficiles ». Elle ne manqua point à sa parole, comme le démontrent plusieurs faits merveilleux.

L'épouse du fils de Tchin-tsing, de Kien-ping-fou du Fo-kien, était enceinte depuis dix-sept mois et ne pouvait être délivrée. Elle vit tout à coup un esprit qui venait la tirer de cet état. Elle enfanta un serpent d'un poids énorme.

Au Lin-shui-hvang du Fo-kien, il y a une caverne de serpents qui exhale un souffle producteur de maladies et de plaies. Un jour, un homme de Hiang vit une personne habillée de rouge, portant un bâton et un glaive avec lequel elle coupait un serpent en morceaux. Il entra en conversation avec cette apparition qui lui dit : « Je suis la fille de Tchin-tchang du Kiang-nan », puis disparut à l'instant.

Ce fait fut cause qu'on lui éleva un temple à côté de la caverne, et depuis lors il s'y produisit de nombreuses merveilles.

Au temps Kia-yeou de Li-tsong des Songs, la dame bienfaisante reçut les titres de « dame noble, heureuse, illustre, bonne, bienveillante, pure ». Puis on y ajouta ceux de « princesse supérieure, immortelle du ciel, mère sainte, spirituelle, pure, au pouvoir universel, semblable à une vapeur azurée ». Aussi continua-t-elle à donner des preuves de son pouvoir et de sa charité.

Sous les Songs, il arriva qu'au Po-shing-hien du Fo-kien, l'épouse du fils de Tsü-tsing-seu avait un enfantement des plus difficiles; la dame Tchin lui apparut sous une forme merveilleuse et la sauva. Elle lui adressa des remerciements que sa bienfaitrice refusa. Puis elle lui demanda son prénom, le nom de sa famille et de sa patrie. L'apparition lui dit : « Je suis de Ku-tien; ma famille s'appelle Tchin ».

Dans la suite, Tsü devint préfet du Fo-kien. Il fit alors élever une statue à la bonne dame au milieu du temple. Mais il craignit de la représenter telle qu'elle avait apparu. C'est pourquoi il en demanda l'autorisation à la cour et lui fit donner de nouveaux titres d'honneur.

Maintenant, quand les femmes mariées préparent leurs couches, on pose une statue, une image de la dame au milieu de l'appartement, et avant de

laver l'enfant nouveau-né, on va se prosterner devant elle et la remercier de l'heureuse réussite, puis on brûle l'image.

Tel est le récit du Tchin-tsin-ku-tchuen.

L'auteur chinois lui-même fait ressortir le peu d'harmonie que présentent les diverses traditions.

Sao-tsing-niang.

La jeune fille qui nettoie avec un balai.

La jeune fille au balai, qui nettoie non point la maison, mais l'atmosphère, est une pure création de fantaisie, un mannequin imaginé par le peuple, auquel on ne donne même pas de nom et que l'on n'a identifié avec aucun personnage connu. Nous n'avons, du reste, que très peu de renseignements en ce qui la concerne. Le principal nous est donné par le *Kai-yu-tsong-kao*.

Les gens du peuple, dans le pays de Wu, lorsqu'il a plu, placent au milieu de la porte du quartier des femmes, un papier découpé en forme d'une jeune fille tenant un balai à la main. On le suspend au cheneau et on le laisse ainsi pendu devant la porte pour demander le beau temps, le ciel clair et serein.

On appelle cette figure *Sao-tsing-niang*.

Au premier temps des Yuen, Li-tsiun-min [1] avait fait des vers sur ce personnage mystérieux.

« La manche relevée, tenant son balai de la paume de la main contractée, elle l'agite devant elle dans l'espace, remuant la main convenablement. Sa forme peut se reconnaître aisément. »

Le même auteur ajoute que le peuple ayant également souci de la sécheresse et de la surabondance d'eau, on ne prie pas seulement ainsi pour le beau temps, mais aussi pour la pluie.

[1] Li-tsiun-min vivait sous Tchang-tsong des Kin. Mais il ne voulut point accepter de place des conquérants et se réfugia au mont Song-shan. Les Yuen l'appelèrent à la cour, mais il demanda à pouvoir retourner à ses montagnes où il mourut. (*Yuen-sze*.)

Comme Li-tsiun-min était de Tsih-tchou-fou, au Shan-si, cela prouve que cet usage n'était pas restreint au pays de Wu et au Kiang-nan.

On lit dans le *Wen-hai-pi-sha :*

Les dynasties antérieures, en donnant des titres d'honneur, ont été jusqu'à en décorer les arbres et les animaux. Les Tsin ont élevé des sapins au rang de Ta-fous. En effet, Shi-hoang-ti, surpris un jour, dans une course, par un vent et une pluie d'une violence extrême, gagna un bois de sapins et s'y mit à l'abri. A cette occasion, il fit les sapins Ta-fous.

L'impératrice Wen-hou des Tangs décerna à un cèdre le titre de Ta-fou du cinquième degré.

Hiuen-tsong fit général une mule blanche. Tchao-tsong offrit un sacrifice à un singe.

Les Songs firent d'un cheval noir « le général coursier-dragon », et d'une pierre d'une roche, le Puan-ku-heou, « le vieux prince bassin ».

Les Tsis (429-502) ont élevé des chevaux et même des faucons et des chiens au rang de princes.

Des coqs de combat ont aussi reçu des titres d'honneur. Tsien-Liu, roi de Wu-yue, donna à un grand arbre, qui avait servi à ses jeux de jeunesse, le titre de « général à la main élégante ». Enfin, Lao-min, des Hans du nord, fit d'un cheval bai un « général existant par soi » (comme le Çiva içvara de l'Inde, *tse-tsai-tsiang-kiun*), en même temps qu'il faisait orner d'or son écurie et lui prodiguait la nourriture.

Tchuang-shen.

Les Esprits du lit.

Ces esprits sont au nombre de deux, l'un homme, l'autre femme; c'est pourquoi on les appelle *Tchuang-kong,* « prince du lit », et *Tchuang-mu* ou *Tchuang-po,* « la mère, la dame du lit ».

Ce sont des génies créés par le peuple pour avoir quelqu'un à qui demander la sécurité, la tranquillité du lit. On les honore à la fin de l'année, et

pour cela on leur présente du thé, du vin, des gâteaux et des fruits, dans les chambres à loger [1].

Jadis, on présentait de l'eau au Tchuang-kong; aujourd'hui, on lui offre du thé et du vin à la Tchuang-mu, et l'on dit que ce sont leurs boissons favorites, celles propres aux deux sexes.

A Hang-tcheou, c'est le 15 du premier mois de l'année que l'on fait ces offrandes, et l'on présente des gâteaux frits.

Ces esprits sont, du reste, sans histoire, sans avatar, comme le sont généralement ceux que le peuple a créés et que seul il honore.

Liao-wang.

Le roi Liao ou Liao le roi, le défenseur du peuple.

Liao-wang ou, comme il s'appelait en réalité, Liao-ho, fut un ministre illustre du premier des Hans. Le peuple l'a mis sur les autels.

Son temple principal est à Go-long-kiai, sur un pont, près du marché et de l'endroit où l'on exécutait les criminels. On l'a placé en cet endroit parce que Liao-ho était un strict exécuteur des lois.

Voici ce que le *Tong-kien-kang-mu* raconte de sa vie; nous le combinons avec les données de l'histoire officielle des premiers Han (*Tsien-han-shu*).

Liao-ho était de Pei, au Kiang-su. A la fin de la dynastie de Ts'in, il était premier magistrat de Pei. Lieu-pang [2] ayant entrepris de s'emparer du trône, s'attacha le sage magistrat comme ministre. Un premier trait qui le signala à l'attention du peuple fut la modération et la sagesse dont il fit preuve lors du pillage de la capitale, autorisé par le vainqueur. Tandis que chacun cherchait uniquement à s'emparer des richesses livrées à la cupidité des soldats, lui seul s'occupa uniquement des intérêts de l'État et ne pensa qu'à mettre en sûreté les papiers d'État, les registres des ministres et le reste.

[1] Voir le *Tsing-kia-lo*.

[2] Le général fondateur de la dynastie Han, connu sous le nom impérial de Kao-tsou.

Maître du trône, Lieu-pang le fit prince de Pei (Pei-kong) et premier ministre. Les conseils de modération de Liao-ho contribuèrent beaucoup au succès définitif du premier des Han ; entre autres services qu'il lui rendit, il gagna à sa cause Han-sin, le meilleur général du temps.

Assuré de la possession du pouvoir, l'empereur voulut récompenser ceux qui l'avaient aidé à y parvenir. Liao-ho reçut le titre de Tswan-heou, prince (de second rang) de Tswan [1], tandis que les généraux n'obtenaient que des terres. Ils en furent extrêmement jaloux, estimant peu les services d'un homme de bureau. Informé de leurs murmures, l'empereur les réunit : « Connaissez-vous l'art de la chasse, leur demanda-t-il? — Sans doute, répondirent-ils. — Connaissez-vous les chiens de chasse et leur habileté? — Nous les connaissons. — Ceux qui à la chasse saisissent le gibier, ce sont les chiens, n'est-ce pas? Mais celui qui dirige les chiens pour qu'ils attrapent le gibier, c'est le chasseur. Or, princes, c'est vous qui avez suivi et saisi le gibier, vous avez le mérite du chien. Liao-ho, qui a dirigé vos opérations, a celui du chasseur; c'est pourquoi il a obtenu une récompense plus considérable, un titre plus élevé. »

Ces paroles firent cesser les récriminations, et personne n'osa plus se plaindre. Liao-ho, avec les fonctions de premier ministre, eut l'autorisation de venir au palais, quand et comme il lui convenait.

Dès le commencement de son règne, le nouvel empereur Kao-tsou ou Kao-hoang-ti édicta une loi portant peine de mort contre qui tuerait un homme, et divers châtiments contre la nuisance aux personnes et le vol; il ordonna en même temps de soulager ceux qui avaient souffert des malheurs des temps. Le peuple en conçut une grande joie et une grande reconnaissance pour le ministre inspirateur de ces décrets, et comme ces arrêtés ne suffisaient pas pour mettre un terme aux crimes, Liao-ho reprit les lois de T'sin, en les améliorant.

Mais hélas! la faveur du souverain est chose bien fragile! Liao-ho souffrait de ce que les parcs impériaux eussent une étendue exagérée et que le peuple de Tchang-nan fût ainsi privé des terres nécessaires à sa subsis-

[1] District au nord du Kiang-su.

tance. Conséquemment, il prit quelques arpents de terre aux domaines de l'empereur, pour les distribuer au peuple nécessiteux.

Kao-tsou, vivement irrité de cet acte audacieux, fit arrêter son ministre et le chargea de fers. Il le soupçonnait d'avoir reçu de l'argent pour cette distribution de terre, ou de chercher à accaparer à son profit la faveur populaire. Justifié par un de ses amis, Liao-ho fut rendu à la liberté, et l'empereur lui fit publiquement ses excuses, disant qu'on ne s'humiliait point à réparer une injustice.

Cependant Kao-tsou était mort des suites d'une blessure mal soignée. Son fils et successeur Hiao-hoei-ti continua le sage ministre dans ses fonctions, mais une grave maladie l'obligea de les résigner en faveur de son ami Tsao-tsou qui s'efforça de marcher sur ses traces, proclamant partout, aux applaudissements de la foule, qu'il ne pourrait jamais atteindre son maître, trop heureux s'il marchait toujours sur ses traces.

Le septième mois de l'an 193, Liao-ho sentit sa fin approcher. L'empereur vint le visiter, et comme il lui représentait qu'il n'avait jamais rien demandé pour sa famille : « La vertu, répondit le sage ministre, sera leur meilleure recommandation. S'ils la pratiquent, ils ne manqueront de rien ; s'ils agissent contrairement à ses lois et qu'ils soient misérables, ils auront ce qu'ils méritent [1] ».

La mort de Liao-ho fut un deuil pour le peuple qu'il avait toujours protégé ; aussi ne tarda-t-on pas, comme il a été dit plus haut, à lui élever un temple et à lui faire des offrandes. Hoei-ti lui décerna le titre posthume de *Wen-tchong-heou*, « le prince parfait et habile ».

Sze-ma-tzien, en son Sze-ki, résume en quelques mots la carrière de Liao-ho et vante ses mérites de gouverneur et de législateur. L'histoire des Wu et des Hia (Wu-shu, Hia-shu) parle également de ses principes dans l'exercice du pouvoir judiciaire.

Enfin, le dernier de ces livres ajoute qu'on lui sacrifie pour lui demander une heureuse fortune, comme à celui qui sait détourner les châtiments et les fléaux.

[1] Le *Tsien-Han-shu* a une autre version de ses dernières paroles : « S'ils sont sages, ils imiteront ma modération ; s'ils ne sont point vertueux, ils ne sauront point soutenir notre famille ».

Sheng-ku.

La sainte dame, patrone des affligés.

Sous ce nom, les Chinois vénèrent encore une personne inconnue, sur laquelle on ne donne même que des renseignements des plus maigres, quoiqu'on eût tout loisir d'inventer. Elle semble se rattacher au bouddhisme. Peut-être fut-elle une des premières protectrices ou adeptes du bouddhisme, car l'époque qu'on lui a assignée remonte au premier siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, voici ce que nous en savons.

A l'époque des Tangs, on mit en honneur une femme à laquelle on donna le titre de *Sheng-ku* ou « sainte dame ». Elle appartenait à la famille *Li;* elle possédait les secrets du Tao et savait marcher sur les eaux et même voler en l'air. Son mari, pour un motif inconnu, l'assassina.

Depuis sa mort jusqu'à l'époque moyenne de la dynastie tang, il s'est écoulé sept cents ans [1].

On la représente comme vivante et comme quelqu'un d'un aspect majestueux, imposant. Toutefois, on la figure comme dormant ou inclinée sur le côté.

Ceux qui l'invoquent sont tous ceux dont le cœur est affligé par le mépris, l'injure, ou ceux dont la barque, repoussée par le vent, ne peut avancer, ou qui ne peuvent réussir dans un projet quelconque.

Chaque jour on doit la laver, la baigner et la vêtir des plus beaux habits, lui couper les ongles et lui donner une position simple comme dormant légèrement [2]. Les gens qui possèdent le Tao sont d'admirables gens (ajoute l'auteur).

A ces premiers renseignements, ajoutons ceux que nous trouvons dans *Pin-su-tchi.*

1 Cette époque moyenne est le VIII[e] siècle. Sheng-ku vécut donc au I[er] siècle.

2 Tout ceci semblerait indiquer une origine taoshéique, mais la suite prouve le contraire. (Voir le *Sou-tcheou-fou-tchi.*)

Au milieu du temps dit Tao-li, sous Tai-tsong des Tang, il y avait à Tong-ting [1] un monastère bouddhique portant le nom de *Shing-ku* (le nom originaire de notre sainte) et possédant un temple dédié à son culte. Le cercueil de la vénérable dame se trouve au milieu du temple où elle est aussi représentée comme vivante.

Les gens disent qu'elle est morte il y a plusieurs centaines d'années.

De loin comme de près, ont vient l'invoquer et lui demander le succès dans les entreprises. Chaque année on lui offre de nouveaux vêtements dont on la revêt. Cela ne cesse jamais.

Ses prêtresses ont des mystères insondables; elles disent qu'on ne peut parvenir à voir la sainte dame. Si l'on découvre son cercueil, le vent et la pluie ont des mouvements violents.

Les gens du pays honorent ce cercueil avec un grand respect, mais n'oseraient point le regarder.

Un jour, Li-tsih-liang, irrité de ces supercheries, vint avec toute une suite pour ouvrir le cercueil de force; il n'y trouva que des ossements et un crâne en putréfaction, et il n'y eut aucun bouleversement dans l'atmosphère, ni du vent, ni de la pluie.

Enfin le *Tu-tchi* donne quelques détails complémentaires de la biographie de la vénérable dame.

Wang-piu [2] des Tsins avait deux filles; l'aînée s'appelait *Sheng-ku* et la seconde *Su-ku* (la dame simple). Elles portaient ordinairement des chaussures de bois de Tche [3] et marchaient sur l'eau sans que leurs vêtements fussent mouillés. Aussi le peuple les prit pour des esprits et leur érigea un temple.

[1] A l'ouest du chef-lieu du Sou-tcheou-fou, sur une montagne.

[2] Vivait sous Muh-ti des Tsins orientaux, et occupa une charge à la cour (345-357). Il mourut sous Hiao-Wu-ti, en 378.

[3] Arbre qu'habitent les vers à soie, sorte de petit chêne.

Shai-Wang.

Le roi des serpents.

Le roi des serpents est encore un de ces personnages dont le culte est très répandu, bien qu'on ne sache guère à qui on l'adresse. Pour les uns, c'est purement une image, une sculpture de serpent; pour les autres, c'est un ancien fonctionnaire ou même un bonze bouddhiste.

Quoi qu'il en soit, il a ses temples et ses honneurs religieux, et l'on a fixé le jour anniversaire de sa naissance au 12 du quatrième mois. On vient en grand nombre, réunis, portant de l'encens, au temple qui est à l'intérieur du Lao-men (c'est-à-dire de la porte du nord-est du chef-lieu de Su-tcheou-fu, au Kiang-su); on y récite les prières d'exorcisme, puis on s'en retourne. On va attacher les charmes aux portes et fenêtres, et l'on éloigne ainsi le venin des serpents [1].

Il y avait un temple du roi des serpents au dehors de la porte Lao-men, et ceux qui chassent aux grenouilles à la porte du sud-est allaient y sacrifier et présenter des offrandes. Ce temple est tombé en ruines, et l'on ne sait pas quand il a été reconstruit à l'intérieur de la porte du nord-est. Devant le temple est une statue du général des serpents, que l'on considère comme symbolique ou figurative.

Il est aussi une tradition qui porte que le Shai-Wang est Fang-tcheng-hio. Ce Tcheng-hio était un lettré de Wing-hai-hien. La vingt-cinquième année Hong-wu de Tai-tsu des Mings, il fut nommé Kiao-shen, ou préfet des études à Han-tchong. Hien-wang de Shu le fit précepteur du prince royal et l'honora d'une manière qui passait toutes les règles. C'est de lui qu'il reçut la qualification de *Tcheng-hio,* « l'enseignement parfait », en raison de ses leçons.

Hoei-ti étant monté sur le trône (1399), le nomma Shi-kiang ou sous-inspecteur de l'académie des Han-lin. Sheng-tsou s'étant emparé du pouvoir,

[1] Voir le *Tsing-kia-lu*.

voulut lui faire écrire une proclamation. Tcheng-hio jeta son pinceau à terre, pleurant et ricanant tour à tour. Le nouvel empereur, irrité, le fit rouer sur le marché [1].

L'origine bouddhique du roi des serpents est indiquée dans les mémoires du Fo-kien (Min-tsip-tchi). Au chef-lieu du Tchang-tcheou-fu, y est-il dit, il y a un temple à la terrasse du sud ; le peuple l'appelle « le temple du roi des serpents » [2]. Son esprit est (représenté par) l'image d'un Ho-shang ou prêtre bouddhique. On en ignore l'origine. Certaines gens disent qu'un jour, à la capitale, un homme fut mordu par un serpent, qu'il courut aussitôt au temple implorer l'esprit qui y réside, et que le mal s'arrêta net. Et l'on attribua sa guérison au roi des serpents qui, dit-on, est maître de ce mal et en guérit.

Tsing-wa-shen.

L'esprit des grenouilles vertes.

Les versions relatives à cet esprit sont assez différentes encore. Elles vont d'une grenouille à un général.

Nous trouvons la première dans le *San-kong-shi-lio.*

A Kin-ki-hien, au Kiang-ssi, il y a une grenouille d'une taille énorme, redoutable même aux bêtes féroces. Les gens disent qu'on la voit depuis les Tsins orientaux. Les marchands lui sacrifient et demandent la prospérité ; lorsqu'ils ont un gain en vue, ils redoublent le culte. Les malades la prient également et envoient un remplaçant visiter le temple.

Les magistrats qui administrent maintenant cette localité viennent visiter et vénérer la Grande Grenouille. Aussi les appelle-t-on « les délégués de la Grenouille verte ». Cet animal merveilleux habite les ombres et on ne le voit pas régulièrement. Nul vivant ne l'a vu. Il y a cependant quelqu'un qui l'a rencontré plusieurs fois. Quelle est la nature de cette grenouille ? C'est une chose absolument obscure, et même la chose paraît peu sensée, dit le texte chinois.

1 Voir le *Ming-sze.*
2 Ce doit être le *nâgarâjâ* de l'Inde.

Les marques de respect que lui donnent les magistrats sont tout bonnement blâmables. Ainsi parle l'auteur du livre cité.

Mais Kin-ki-hien n'est pas le seul pays où ce singulier génie soit honoré. A Hang-tcheou-fou du Tche-kiang, l'*Esprit de la grenouille verte* est l'objet d'une vénération générale, et tous vont le visiter. Sur l'autel est un trône de cet Esprit. Il est haut en tout de quelques pouces et grand comme la main. Les pèlerins qui viennent visiter cet autel sont accompagnés du tambour et des instruments de musique; ils font leurs présents et s'en retournent. Les riches y ajoutent beaucoup de choses et y mettent grand luxe.

Les gens examinent la couleur de l'Esprit. Ils demandent à la divination l'issue des événements, des entreprises. Si l'on tombe au noir, c'est signe de malheur; si c'est au bleu de jade, c'est bonheur. Si en un même jour les signes changent plusieurs fois, on appelle cela *huan-pao,* changement d'habits.

Ces renseignements nous sont donnés par le *Yin-siue-hien-sui-pi.* Mais, comme il a été dit plus haut, il n'est presque point deux livres chinois qui soient d'accord sur ce point. Le Min-tsip-lu nous donne une autre version qui se rapporte cependant au même endroit que la précédente.

A Hang-tcheou-fou, à l'intérieur de la porte Yong-kin, il y a un temple du général Kin-hoa (fleur d'or). Originairement, le culte y était adressé au général Tsao-ko, de l'État de Wu-Yue [1]. Mais le peuple l'appelle « la grenouille verte ». Au chef-lieu de Kien-ping-fou, à l'est de la ville, il y a un temple dédié à cet animal. On dit que son esprit habite au coin de l'étang qui entoure le collège de la ville. Une consultation du sort avait appris que le premier titulaire de ce culte fut un officier, mort vers la fin de la dynastie des Tangs, dans la révolte de Hoang-tchao, lequel vivait sous Hi-tsong des Tangs (874-889), et lui fit perdre l'empire [2].

[1] Tsao-ko était de Tchin-ting-fou; il fut magistrat de Kin-hoa et acquit de grands mérites en temps de paix comme pendant les guerres. Il fut aussi préfet de Wou-tcheou, au She-kiang. Quand le prince de Wu-Yue se fut soumis aux Songs, Tsao-ko se noya dans l'étang de la ville. Le peuple, admirant sa vertu, éleva un autel en son honneur sur le bord de l'eau.

[2] Voir le *Tong-kien-kang-mou.*

Il est représenté sous une forme tantôt grande, tantôt très petite. Les gens qui viennent le visiter obtiennent un sort heureux. Là où les magistrats du lieu, les cours, lui élèvent un temple, la paix et la prospérité règnent sans partage. Le lieu où il siège (son temple) doit être beau, élevé et d'une grande propreté, surtout entre les murs de la grande salle. On doit bien purifier les instruments du culte et tout disposer en se prosternant avec respect.

On entre en sautant, puis on s'assied droit. Cet Esprit aime les liqueurs brûlantes. On en verse des vases pleins que l'on boit petit à petit, à sa place. Si les joues se rougissent de vin, c'est que l'Esprit boit et s'enivre.

Il aime aussi à voir des jeux plaisants; pour lui plaire, on fait des grimaces et gestes provoquant le rire; on se donne un air ridicule. On peut se tacher soi-même ou plonger un livre dans le vin pour le teindre en rouge, peu ou beaucoup. Mais on dit que plus il y a de taches, plus l'Esprit agrée les offrandes.

Un jour, l'esprit de la grenouille quitta son temple et s'en alla au dehors; il alla se poser sur une feuille de fleur de *Fang-sien* [1].

On vit alors son corps grand comme une pièce de monnaie de cuivre de Kang-hi. Son dos était vert et luisant, de manière à réfléchir les images; une ligne d'or entourait sa taille comme un cordon et brillait comme le feu.

Sous sa poitrine, la peau était blanche et rouge. Les coins des yeux étaient encadrés d'or et les pupilles comme vernies en noir. Son regard fixe lançait du feu. Il tenait un plat de thé et le couvrait de son couvercle. Mais quand on tournait pour le voir, il était vide. On dit que c'était le *Tsing-wa-tsiang-kiun,* ou « le général Grenouille verte ».

Quand l'apparition eut pris fin, on ne put apprécier la chose.

Quand même on enfermerait cet esprit dans une cassette de fer, il s'en échapperait sans peine par lui-même. (Voir les mémoires du Fo-kien.)

Tout ceci est bien extraordinaire, sans doute; mais ce qui nous reste à dire l'est davantage encore. Écoutons le *Liao-ts'ai-tchi-i.*

Entre le Kiang et le Han, le peuple honore l'esprit d'une grenouille verte. La grenouille, qui est au milieu de l'autel, est d'un âge ignoré. Elle est grande comme une corbeille. Cette grenouille se promène sur les bancs et

[1] Litt. Immortel de phénix.

les lits. Parfois elle grimpe le long des murs unis, sans tomber. On la prie en lui offrant des victimes, des chairs en morceaux.

Il y avait, au pays de Tchou, deux jeunes gens, beaux, bien faits, de belle contenance; ils portaient une robe verte et se disaient les envoyés des Esprits. Ils s'appelaient Kuan-sheng et Sie-yong.

On voulait marier Kuan-sheng; Sie-yong s'y opposa. Quelques années après, Kuan-sheng était en chemin; il y trouva un envoyé qui venait au-devant de lui et le fit entrer par une porte rouge, sous un balcon tout orné de fleurs. Un homme âgé était assis dans le Tang; il avait 70 à 80 ans.

Kuan-sheng s'inclina profondément devant lui. Le vieillard lui dit de se relever; puis, se retournant vers des esclaves qui le suivaient, il leur dit : « Allez dire que Kuan-sheng est venu ». Plusieurs de ces filles s'en allèrent aussitôt. Pendant qu'elles allaient faire leur message, il sortit une vieille dame amenant des jeunes demoiselles de 16 à 17 ans. Le vieillard alors, les désignant de la main, dit : « Ces dix jeunes personnes se présentent elles-mêmes comme propres à être les compagnes de Votre Seigneurie ». Kuan-sheng s'inclina de nouveau, et la vieille dame lui dit : « Je vous prie d'entrer le premier; ces jeunes filles vous suivront ». Kuan-sheng entra aussitôt; elles entrèrent à sa suite, montèrent dans la grande salle, s'inclinèrent devant la mère de leur futur époux; puis, la nuit, elles s'unirent et se marièrent devant l'Esprit du lieu.

La porte, la salle, tout était plein de grenouilles; personne n'osait les blesser, marcher dessus. Kuan-sheng seul se permit d'entrer en marchant sans précaution ni gêne. Ses dix compagnes en furent effrayées, indignées, et voulaient se jeter sur Kuan-sheng pour l'arrêter. Mais celui-ci leur dit avec colère : « Croyez-vous qu'un homme craigne des grenouilles? » Les dix femmes irritées lui répondirent des paroles de colère, et lui, d'autant plus irrité, les chassa.

Quelques années après, Kuan-sheng se repentit de les avoir ainsi traitées. Aussitôt elles revinrent d'elles-mêmes, et depuis lors il ne voulut plus leur adresser des paroles désagréables, mais il les aima de plus en plus sincèrement. Elles lui donnèrent une nombreuse postérité.

On a donné à notre héros le nom de Kuan-wa-tze (fils de grenouilles). Longtemps après lui, on commença à l'invoquer comme un génie bienfaisant.

Yo-go-wang.

Ce personnage s'appelait *Yo-fei* (qui vole sur les pics les plus élevés); son nom d'adulte était *Pang-keu* [1]; il était de Yang-yin (-hien au Ho-nan). Au moment où il vint au monde, un oiseau immense, semblable à un cygne, vint voler en criant au-dessus de la maison. C'est ce qui lui fit donner son nom. Né de famille pauvre, il était extrêmement appliqué à l'étude, bon et d'une force sans égale. Avant même d'avoir atteint l'âge de porter le bonnet, il savait tirer d'un arc de 300 kins.

Hoei-tsong, la quatrième année Siuen-ho (1123), ayant fait une levée de troupes, Yo-fei entra dans l'armée. A cette époque, des brigands avaient surgi en grand nombre. Yo-fei fit tous ses efforts pour faire cesser leurs incursions. La troisième année (1184) Shao-king de Kao-tsong, leurs ravages recommencèrent dans les districts voisins; mais ils furent de nouveau arrêtés par Yo-fei. L'empereur ordonna de les faire exécuter. Yo-fei le supplia de ne faire mourir que les chefs et de pardonner aux autres; mais l'empereur rejeta cette demande. Il la renouvela quatre fois, et l'empereur finit par y accéder. Le peuple, touché de tant de vertus, lui érigea une statue et lui présenta des offrandes.

En ce même temps, les armées de l'empire tartare d'or ou Niu-tchis firent invasion dans le midi. Yo-fei, dans la lutte, se montra sans rival. Aussi reçut-il le titre de Wu-tchang-kiun-khai-koue-kong, « le prince seigneur de Wu-tchang qui étend le royaume ».

Les gens de Kin, découragés, envoyèrent solliciter un accord. Yo-fei avait à cœur de rétablir les frontières antérieures; mais la jalousie du ministre Tsin-hoei ne lui permit pas d'achever son œuvre. Pour l'empêcher d'acquérir trop de mérite et d'influence, il le rappela de l'armée et lui ordonna de retourner à la cour. Le peuple, le voyant partir, fut violemment ému, car il perdait son défenseur. On tenait son cheval arrêté, on sanglotait. Yo-fei, touché de compassion, se mit également à pleurer, puis il tâcha de faire

[1] Qui s'élève sur les rochers.

comprendre au peuple qu'il ne pouvait prendre sur lui de retarder son départ. Le bruit des sanglots s'entendait au loin. Yo-fei s'en retourna donc. Les villes et districts qu'il avait conquis furent perdus de nouveau. U-shu, général de Kin, écrivit à Tsin-hoei de tâcher de tuer Yo-fei ; qu'après cela on pourrait conclure un traité de paix. Cette proposition souriait trop au perfide ministre pour qu'il ne cherchât pas à exécuter ce plan. Il résolut donc de perdre le général qui était alors le plus vaillant défenseur de l'empire et dont la vaillance même était un obstacle au projet de Tsin-hoei, qui voulait livrer le Ho-nan aux Kins pour en obtenir la paix. En conséquence, il ourdit un complot pour le faire accuser de fomenter la rébellion. Sous ce prétexte, il le fit arrêter et mettre en prison avec son fils, vainqueur comme lui des Tartares. Il produisit devant ses juges une lettre accusatrice qui fut reconnue fausse.

A la demande d'un juge, qui s'étonnait qu'il pût vouloir renverser son souverain, Yo-fei se découvrit la poitrine et montra qu'il y avait tracé sur sa chair, ces mots qui avaient toujours guidé sa conduite : « Pour reconnaître les bienfaits de ton prince, épuise la fidélité jusqu'à la mort ».

Le procès se déroula ainsi à la confusion de l'accusateur qui, pour en finir, donna ordre de tuer le pieux général et son fils dans leur prison. Cet ordre inique fut exécuté.

Yo-fei fut regretté de tout l'empire, les troupes le pleurèrent comme leur père et tous le proclamèrent le plus grand capitaine de l'époque.

Cette biographie est puisée tant dans l'histoire des Songs que dans le Tong-kien-kang-mou.

On voit à quel double titre Yo-fei fut élevé au rang d'immortel et placé sur les autels. Il dut ces honneurs à sa clémence d'abord, puis à ses grandes qualités de général.

L'empereur Hiao-tsong lui fit élever un temple à Wu-tchang-fou du Hu-pe et lui donna le titre d'honneur de « fidèle et illustre ». Puis, la sixième année Shun-hi (1180), il le proclama *Wu-mu,* « guerrier admirable ». Enfin, la quatrième année Kia-ting (1212), il le fit Go-wang, « roi de Go », d'où lui vint le nom de Yo-Go-wang, Yo, roi de Go.

Shi-siang-kong.

Le prince généreux, secourable.

Shi-siang-kong ou Shi-fou-kiun vivait sous les Song et appartenait à la dynastie impériale; son nom était Pe-shing (le prince accompli); son nom d'honneur, Ngo. Il s'était retiré dans les montagnes. Il y trouva un œuf qu'il recueillit, puis après un serpent en sortit. L'animal grandit peu à peu et prit refuge dans un tuyau. Un jour, tandis qu'il le considérait, Pe-shing vit le serpent sortir du tube et venir prendre l'air. En même temps tout le monde aperçut un esprit portant une cuirasse d'or, au-dessus de la demeure de notre sage. Saisis de crainte, tous criaient au miracle! Pe-shing accourut armé d'un glaive acéré (croyant à une attaque), mais il ne trouva devant lui aucun adversaire. Il courut sur le rassemblement qui s'était fait près de sa maison, mais là non plus personne ne s'opposait à lui, personne à frapper. Enfin, venu sur le chemin, il vit ce dont il s'agissait : « C'est mon serpent », s'écria-t-il, « soyez sans crainte ». Il l'appela alors, et à l'instant le serpent se fit tout petit, se baissa et rentra dans le tuyau. La foule émue s'écria : « S'il en est ainsi, qu'est-ce que cet homme ne pourrait point faire? » On en fit un rapport à l'empereur et Pe-shing fut décapité.

Le serpent conçut une violente colère du tort fait à son protecteur; il fit périr un nombre d'hommes très considérable, sans qu'on pût arrêter les effets de sa vengeance. Alors on comprit qu'on devait honorer celui que l'on avait traité de la sorte; le peuple demanda pour lui le titre de *Hu-kue-tchin-hai-heou*, « Prince gardien du royaume, protecteur des mers ».

On se mit à lui présenter en offrande un pain de grande dimension. Le serpent se mit dessus, l'enroulant de ses plis, et y mourut. Aujourd'hui encore on fait ce même genre d'offrande.

On met dans un plat un pain sur lequel est une figure de serpent [1] et le personnage auquel on l'offre a reçu le nom de *Siang-kong* ou « Prince secourable ».

[1] C'est ce que le peuple appelle le plat du pain du dragon.

TCHONG-TSO-WU-LIE-TA-TI.

Wu-lie-ta-ti, ou le « Grand empereur », guerrier illustre, appartenait à la famille *Tchen.* Son premier nom était *Kuo-jin,* « vraiment bon ». Son nom d'honneur fut *She-wei,* « respecté du monde ». Il était du Tang-tcheou-fou (au Kiang-su) et naquit le jour de nouvelle lune du troisième mois de la troisième année Tai-tsing de Wu-ti des Liang (550). A 8 ans, il s'appliquait déjà à la littérature.

La première année Tien-kang de Wen-ti des Tchens (566), il obtint le titre de docteur à la capitale, puis fut promu à diverses dignités. Après la chute des Tchen et l'avènement de la dynastie Sui (589), il se retira dans la vie privée et l'obscurité. Kao-tsou des Sui l'appela en vain à la cour. Mais quand Yang-ti lui enjoignit d'aller réprimer les brigands, il accepta la mission et sortit de sa retraite. La neuvième année Ta-Ye (614 P. C.), il soumit Yo-pe-tong du Kiang-ning qui s'était révolté, et avec lui cent mille de ses partisans.

Kong-ti étant monté sur le trône (618) lui donna la mission de soumettre Lao-she-kan et les deux cent mille brigands qu'il conduisait, ce qu'il fit également; il reçut en récompense le titre de Ta-sse-tou (grand instructeur du peuple).

Dans l'entre-temps, son beau-père Tchin-fa-hing avait pris les armes à Wuhing (au Tche-kiang) et projetait de s'emparer de Tchang-kiun. Le prince s'efforça de l'atteindre pour l'arrêter, mais ne put y réussir.

La deuxième année Wu-te de Kao-tsou des Tang (620), Fa-hing feignit d'être dangereusement malade et le fit annoncer à son gendre. Ne pouvant faire autrement, notre héros alla s'informer de l'état de sa santé. On lui présenta à boire du vin empoisonné; il en but (sans le savoir) et s'en retourna au plus vite.

Sentant après cela que c'en était fini, il chargea Pan-shan-she de faire de sa maison un hospice et du quartier de l'est un observatoire. Pan-shan-she le lui ayant promis, il mourut peu après. Il avait alors 72 ans. Fa-hing l'ayant appris, résolut d'accomplir ses projets, et se mit à piller tout à sa

guise. Mais voilà qu'un jour des nuages tout noirs recouvrent l'atmosphère, le vent et la pluie se lèvent dans l'obscurité. On aperçoit la figure de Wu-lie.

Un esprit apparaît, lance une flèche et tue le meurtrier. Alors le prince assassiné fut déclaré *Tchong-lie-kong,* « le prince illustre, droit et juste ». Les Liang l'élevèrent au rang de roi avec le titre de Fu-shun-wu-lie-wang, « le roi, illustre guerrier, propice, bienveillant », et les Tcheous postérieurs le proclamèrent *Ti,* « empereur ». Il l'avait, du reste, bien mérité, car sous Shi-tsong des Tcheous postérieurs (954), il était venu portant des armes pour repousser les attaques de Tsien-shu, prince de Wu, et sous la forme d'un taureau noir, il avait fait couler un vaisseau ennemi. Sous les Song on lui érigea à Shang-tcheou un temple qui subsiste encore, où on lui porte des offrandes. On l'y honore comme Sse-tou et les empereurs Song lui ont décerné les titres de *Tso-tchong,* « fidèle, secourable ». Ce qu'on vient de lire est extrait du *Tchong-hoei-seu-shen-ki* et du *Kai-yu-tsong-kao* combinés.

Le *Keu-tang-shu* ajoute quelques détails relatifs aux causes de la mort de Wu-lie. Fa-hing était gouverneur de l'État de Wou-yang-ti des Sui; il l'envoya, avec le Tai-po-yong Yuen-yeu, combattre Len-shi-han. Il y ajoute d'autres incidents de guerre qui ne nous importent aucunement.

Depuis les Tang, sous les cinq dynasties, les Songs et les dynasties suivantes, on sacrifie à Wu-lie, à Tchang-tcheou, où il y a un temple contenant son image.

Wu-Sse-tou.

Les cinq Sse-tou ou ministres éducateurs du peuple.

Ces cinq génies n'ont qu'une autorité très restreinte. Voici ce qu'en dit le *Tchang-hoei-seu-shen-ki :*

Le district de Yang-tcheou honore les éminents et illustres Sse-tou, appartenant aux cinq familles *Mao, Heu, Huang, Tsiang* et *Wu.* Ils y sont honorés d'un culte permanent. Ces cinq esprits habitaient Yang-tcheou et étaient unis comme des frères. Ils aimaient la chasse; leurs terres étaient jadis pleines de loups et de tigres qui tuaient et blessaient beaucoup de gens.

Nos cinq esprits étant un jour postés au bord d'un ruisseau, dans les montagnes, rencontrèrent une vieille femme qui leur dit qu'elle était seule, sans parents ni connaissances, et souffrait souvent de la faim. Elle leur demanda de venir en sa chaumière. Nos chasseurs la vénérèrent avec le respect dû à sa situation, en l'appelant leur mère, et lui dirent qu'ils allaient lui chercher de la nourriture, qu'elle en aurait avant eux.

Ils s'en allèrent à la chasse, et quand ils revinrent, ils ne trouvèrent plus la vieille mère; ils se dirent que c'était un tigre. Aussitôt, ils rentrèrent dans les défilés des montagnes, et tout à coup ils virent un tigre tout près d'eux, mais celui-ci s'inclina et descendit en rampant. Depuis lors, les ravages des tigres diminuèrent et finirent par cesser.

Les peuples considérant, par la suite, la valeur de leur vertu et l'appréciant justement, leur élevèrent un temple et leur offrirent des sacrifices.

Au temps de Yang-ti des Sui (605-617), ils acquirent de grands mérites en protégeant les équipages. Aussi l'empereur les décora du titre posthume de Sse-tou [1]. Les Tang y ajoutèrent celui de Heou (prince de deuxième rang).

Liu-tsong des Song, au temps *Shao-ting* (1228-1234), construisit un nouveau frontispice à leur temple et y inscrivit les titres de *Ying-hien*, « éminents, illustres ».

Si on les prie pendant une sécheresse, on obtient promptement de la pluie. Si l'on est affligé de pluies trop abondantes et d'inondations, un sacrifice à ces esprits fait revenir le soleil. Ils donnent la prospérité aux États et secourent le peuple en ses besoins.

On les considère aussi comme des esprits brillants et illustres; généralement, on leur donne le titre de *roi*.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende? C'est ce qu'il serait impossible de déterminer. Ces personnages ont-ils réellement existé? C'est probable, mais non certain. Ce que l'on peut admettre comme tel, si pas comme vrai, c'est que nos cinq amis étaient de vaillants chasseurs qui ont délivré leur pays

[1] Les fonctions de *Sse-tou* ou chef-éducateur du peuple existaient déjà sous Yao et Shun. La charge consistait à veiller à l'éducation et à l'instruction du peuple; à faire des remontrances à ceux qui agissaient mal, des exhortations au bien, à la foule, etc.

des ravages des tigres et des loups, et par ces explois cynégétiques se sont attiré la reconnaissance de leurs concitoyens. L'histoire de la vieille femme a été fabriquée après coup, à l'occasion de la rencontre d'une vieille pauvre de chair et d'os, ou simplement pour le plaisir de raconter du merveilleux.

Tu-tien-shen.

L'esprit des cieux [1].

Cet immortel est un général de l'époque des Tangs. Il était de Nao-yang (bien au Ho-nan), dit l'histoire officielle des Tangs, et s'appelait Tchang-sun.

Il avait acquis une connaissance aussi vaste que profonde de la littérature; il ne possédait pas moins bien les règles de l'art militaire. A la fin du temps Kai-yuen de Hiuen-tsong (741), il conquit le grade de docteur.

Dans l'entre-temps, le rebelle Ngan-lo-shan s'était relevé et recommençait ses attaques contre les terres impériales; il avait pris d'assaut Tchong-shan et occupait Lo-yang [2].

Tchang-sun prit les armes, se mit à sa poursuite et le vainquit en plusieurs rencontres. Le général félon, devenu odieux aux siens même, avait été assassiné. Notre héros fut alors nommé gouverneur de Sui-yang, et lui prodigua longtemps ses soins.

En ce temps-là, les magasins de vivres du pays étaient épuisés; les lettrés y mouraient de faim, et ceux qui survivaient, affaiblis et malades, voyaient leurs forces défaillir complètement. Tchang-sun congédia son épouse secondaire, qu'il aimait, en lui disant : « Tous les chefs souffrent de disette par suite de cette mauvaise année; la rectitude, l'équité en souffrent notable-

[1] Qui habite les cieux.

[2] Ngan-lo-shan était un Tartare Ki-tan réfugié en Chine où il s'était élevé de grade en grade dans l'armée et avait su gagner par d'habiles flatteries la faveur de l'empereur Hiuen-tsong des Tangs. Cependant il méditait des projets de révolte pour se faire à lui-même un royaume. Il s'empara des provinces de Ho-pe et Ho-nan ainsi que de la capitale Lo-yang. Après des revers et des succès alternatifs, il fut assassiné par ordre de son fils aîné, auquel on avait persuadé qu'il voulait le déshériter en faveur du second.

ment. Pour moi, je me reproche de ne pas savoir me couper mes muscles à moi-même pour soulager le peuple. Il vaut mieux se priver d'une épouse secondaire que de jouir en voyant les soldats mourir de faim, et renoncer à celle-là pour pouvoir entretenir les affamés ».

Ce discours fit verser des larmes à tous ceux qui l'entendirent. Tchang-sun ordonna de donner à manger à ceux qui souffraient de la faim.

Alors des bandes de voleurs firent invasion dans les magasins épuisés et pressurèrent le peuple; les gens voulaient s'enfuir dans les régions de l'est. Tchang-sun éleva des digues, des remparts de terre pour tenir les brigands écartés de Sui-yang et Kiang-hoei. Les brigands vinrent alors attaquer par le sud, et le Kiang-hoei succomba. Ils assiégèrent ensuite la ville, mais les soldats, malades, ne pouvaient plus combattre.

Dans cette anxiété, Tchang-sun, se tournant du côté de la demeure impériale, dit, comme s'il parlait à l'empereur : « Notre cité est épuisée et ne peut se soutenir. Votre sujet, tant qu'il vit, ne peut plus servir les intérêts de Votre Majesté; mais, mort et devenu esprit (kuei), il pourra tuer ces brigands ». La ville ayant été prise, Tchang-sun, le cœur brisé, prit du poison et mit fin à ses jours. Il avait alors 49 ans.

Siuen-tsong, au temps Ta-tsong (847-860), fit faire son image et la fit poser sur son mausolée, à la porte de la ville.

Et jusqu'à ce jour, le pays de Sui-yang lui offre des sacrifices et des présents.

A Tchen-kiang (au Kiang-su), il y a une sorte de confrérie établie pour l'honorer, et celle-ci fait des processions splendides. C'est bien lui, en effet, qui est l'objet de ce culte, car le *Yin-siue-han-sui-pih* le désigne sous le titre de Sui-yang-kong (prince de Sui-yang), et c'est à lui seul que cette qualification peut s'appliquer. Dans ces processions, on porte son image avec dévotion. On en fait aussi pour conjurer les pestes et les maladies contagieuses.

A Zhu-tcheou (au Kiang-su [1]), il y a une association semblable. Chaque année, le quatrième mois, on fait aussi une grande procession, sans que le

[1] Actuellement Tchin-kiang.

peuple sache qui en est l'objet, dit le Tchao-gao-pe-shi-tchao. Les uns disent que c'est Tchang-sun des Tangs qui, à Sui-yang, protégea la ville contre les brigands et défendit aussi le peuple de Kiang-hoei en élevant des retranchements. D'autres disent que c'est un lettré.

On va en procession, la nuit, pour chasser le démon de la peste et disperser les poisons qu'il répand pour propager la terrible épidémie.

Tsiang-siang-kong.

Ce nouvel immortel fut élevé à ce rang en récompense de services rendus et par la voix populaire, canonisation du reste confirmée par l'autorité du Fils du ciel.

Tsiang-siang-kong, ou « le prince assistant *Tsiang* », était de Hang-tcheou au Tche-kiang. Il vint au monde au temps Kien-yen de Kao-tsong des Songs. Il était d'un caractère aimable, bon, généreux. Chaque année, à la fin de l'automne, il achetait du riz et l'emmagasinait pour parer aux circonstances à venir. S'il était cher, il le vendait à bas prix. Si le peuple souffrait de la disette, il en donnait à profusion aux affamés. Le jour de sa mort, il donna cette charge à ses deux frères cadets et leur dit : « Ayez soin de garder en vous un cœur charitable; soyez forts à l'action, aimez à rendre service ».

Après sa mort, les gens de son endroit lui érigèrent une statue en récompense de ses sentiments de bonté. Aussi, dans tous leurs besoins, à toutes leurs demandes, son esprit répond comme un écho.

La première année Hien-shun de Tu-tsong des Songs (1265), on lui éleva un temple avec cette inscription au frontispice : *Kuang-fu,* « prospérité immense ». Cinq ans après, on le déclara *Shen,* « esprit », et ses deux frères cadets *heou* ou « princes de deuxième rang », avec les qualifications de *Fou-shun-heou, Fou-yin-heou, Fou-yeou-heou,* c'est-à-dire « prince bienveillant [1] et aimant à satisfaire », « prince bienveillant et répondant aux vœux », « prince bienveillant et secourable ».

[1] Litt. qui couve.

Wen-yuen-shuai.

Le généralissime Wen.

Le titre de ce nouveau personnage semble indiquer à qui nous avons affaire. On croirait qu'il s'agit d'un général dont les hauts faits ont sauvé le pays. Mais ce n'est qu'un titre posthume donné par le peuple dévot, et notre généralissime n'a rien de militaire.

Ce que nous en savons nous vient du *Tchong-hoei-seu-shang-ki*, où nous lisons ce qui suit.

Ce *Yuen-shuai* était de la famille *Wen;* il reçut comme premier nom celui de *Kiong*, et comme nom d'adulte *Tze-yu*. Il était de Wen-tcheou au Tche-kiang. Son père, nommé *Wang*, était un lettré des plus habiles. Il avait épousé une fille de la famille Tchang, mais n'avait point de postérité. Aussi son épouse adressait-elle de ferventes prières à *Heou-tou*, « le prince Terre ». Une nuit, elle vit en songe un esprit armé d'une cuirasse d'or et portant une grande hache. Il avait, en outre, à la main une perle d'un éclat extraordinaire. Comme il était plein de bienveillance pour la famille Tchang et sa fille, il lui dit : « Je suis l'esprit Lu-kiap, l'assistant, l'envoyé, le lieutenant de Yü-ti [1]. Je désire que vous soyez mère et vais vous donner ce qu'il faut pour cela. Madame y consent-elle ou non? » Tchang-shi lui répondit : « Votre servante a l'esprit flottant et sans discernement; les saints et les sages sont parfaitement éclairés. Comment oserais-je manquer de respect pour l'ordre céleste? » Alors l'esprit déposa la perle dans le sein de la dame, et Tchang-shi se réveilla. Elle tint en son sein l'essence spirituelle qu'elle avait reçue pendant douze mois; puis, le 5 du cinquième mois de la première année Han-ngan de Shun-ti des Han, notre général vint au monde.

Tout jeune encore, il était d'une intelligence supérieure. A 10 ans, il comprenait les kings, les annales historiques, les livres d'astronomie, etc.

[1] Le dieu céleste, principe des êtres dont il a été parlé au commencement.

A 19 ans, il savait rectifier ce qui avait été calculé sans succès. A 26 ans, quand il expliquait les kings et faisait passer les examens [1], s'il ne réussissait pas, il disait en soupirant : « L'homme le plus noble d'esprit et de cœur, vivant, ne peut faire du bien au peuple comme un souverain. Mais, mort, il peut aider l'empereur à détruire le mal, à mettre un terme à la perversité ». Tandis qu'il méditait ces choses, il vit tout à coup un dragon vert qui faisait tomber une perle devant lui. Tze-yü se baissa, la prit et la mit en bouche; elle glissa dans son estomac. Alors le dragon se mit à danser avec animation. Tze-yü tourna en cercle, prit la queue du dragon et la roula dans sa main. A l'instant, il changea d'aspect et de couleur. C'était un visage féroce aux poils rouges et bleus. Le prince du Mont Tai-shan ayant entendu parler de sa mine majestueuse et terrible, l'appela à lui pour être l'esprit des hauteurs. Yu-ti lui donna le titre de Hing-kin-ta-shen [2], puis encore de Yih-ling-tchao-wu-tsiang-kiun [3], « ancêtre en chef de tous les esprits ». Il fut ainsi mis à la tête de tous les pics élevés.

Aussi la cour lui conféra ces dignités, et des sacrifices lui sont offerts à Wu-tcheou [4].

Wu-tai-yuen-shuai.

Le généralissime des cinq dynasties,

et Lei-hai-tsing.

Le Pur de la mer du tonnerre.

Ces deux immortels sont rangés sous une même rubrique, parce qu'ils sont souvent confondus l'un avec l'autre. Le premier n'a de militaire que le titre de temple. Ce sont ses fidèles qui l'ont qualifié de cette façon.

1 Voir Tcheng-tze-wei.
2 Le grand esprit d'or, indomptable.
3 Le général valeureux, éclairé, secourable.
4 Voir le *Tchong-tsang-seu-shen-king*.

Voici ce que nous en dit le *Min-tsi-ki* ou mémoires-mélanges du Fo-kien.

I.

Le général des cinq dynasties est un personnage d'une existence problématique, honoré à Fu-tcheou au Fo-kien. On lui sacrifie avec une grande vénération. On le représente tantôt en statue, tantôt en image. Les unes et les autres lui donnent l'aspect d'un tout jeune homme, aux traits délicats, au teint frais et pâle. Sur son front on peint un crabe; sa tête est entourée de branches de saule. D'autres mettent de chaque côté une queue de faisan.

Quatre suivants, deux hommes et deux femmes, se tiennent à ses côtés, tenant un luth à trois cordes.

Cet esprit vécut sur cette terre au temps des cinq dynasties [1]. Un jour qu'il était en classe occupé à lire, il s'endormit. Ses camarades s'amusaient à l'imiter dans sa contenance lorsqu'il s'éveilla. S'apercevant de ce qu'ils avaient fait, il en conçut un grand dépit. Il ne voulut plus manger et mourut de faim. Après sa mort, il devint un esprit majestueux et redoutable par son aspect sévère.

Il se montre ordinairement sous la figure d'un jeune homme; mais nul n'oserait lui manquer de respect.

Les gens de *Min* l'appellent *Ta-t'ong*, « le jeune homme qui frappe ». Les devins lui frottent le front avec un drap rouge; on le met sur un trône élevé. Ceux qui le prient font brûler de l'encens devant lui; ils s'agenouillent et se prosternent jusqu'à terre. Après un court instant, les devins se relèvent et dansent, les cheveux épars, les yeux hagards. Alors l'esprit arrive. Deux d'entre eux s'empressent de l'assister à droite et à gauche. Puis ils se fendent la langue avec un petit couteau et crachent du sang. Après cela, ils allument du feu aux quatre coins du temple. On lui pose alors des questions par l'entremise des médiums, et ses réponses sont absolument dignes de foi. Mais le public ne les comprend pas; les deux devins seuls les reçoivent et les expliquent.

Le peuple ne connaît ce génie que sous le nom de « Généralissime des cinq dynasties » et ignore les noms et prénoms donnés par certains auteurs.

[1] 907-960 P. C.

II.

A Hing-hoa-fou et à Yuen-tcheou-fou [1], au Fo-kien, on honore un esprit qu'on appelle *Liu-hai-tsing*, « le Pur de la mer du tonnerre ». Le mot qui désigne un crabe se prononce *hai*, en ce pays, comme celui signifiant « mer » et la branche de saule désigne métaphoriquement la pureté. Cet immortel était originairement un musicien. C'est pourquoi ses suivants portent tous des instruments de musique.

A Hing-hoa, le peuple l'appelle aussi *Yuen-shuai*, « Généralissime ».

Hai-tsing mourut de la main de brigands qu'il voulait arrêter, et c'est pourquoi on l'honore d'un culte et on lui a érigé un temple.

Beaucoup de gens le confondent avec le Généralissime des cinq dynasties et le prient dévotement pour les enfants malades.

Peh-ki et Peh-ki.

La demoiselle du cyprès [2] et le faisan bleu.

C'est encore une patronne du Fo-kien qui occupe ce paragraphe. Son temple se trouve dans la ville même, chef-lieu du Fou-tcheou-fou, à l'est du tribunal. C'est le Commentaire du Min-tsip-ki qui nous apprend à qui sont rendus ces hommages.

Lorsque les armées des Ming entrèrent dans le Fo-kien, le gouverneur mongol Peh-tie-mou-el mourut en défendant le pays. Tous les gens de sa maison s'enfuirent de côté et d'autre. Sa fille seule resta auprès de lui et se donna la mort en se coupant la gorge. C'est cet exemple d'amour filial, à la

[1] Ces deux localités, dit le *Min-li-ki*, ont un temple du Lui-hai-tsing. Les gens de Hing-hoa l'appellent le temple du généralissime. On y voit une inscription portant que Su-tsong des Tangs (756 à 763) lui a donné le titre de *Ta-ti-shi-khing*, « assistant du grand empereur ». Kao-tsong des Songs y ajouta celui de *Ta-yuen-shuai*, « grand généralissime ». Mais il n'y a pas de document authentique. A Youen-tcheou on appelle le temple « temple du lieutenant-prince, *Siang-king* ». On le prie contre les pestilences en brûlant de grandes quantités d'encens.

[2] Ou simplement la dame *Peh*, du nom de sa famille.

manière chinoise, qui lui valurent les honneurs du culte. Quand la paix fut rétablie, le peuple planta un drapeau sur sa demeure [1], à laquelle il donna le nom de « siège de la vertu élevée », puis on lui éleva un temple sous le nom de *Peh-ki* ou demoiselle du cyprès. Actuellement on l'appelle par erreur *Peh-ki* [2] ou « le faisan blanc ». Et l'on prétend, pour expliquer cette expression, que cette fille aimait beaucoup les faisans blancs. Un jour, dit-on, un oiseau de cette espèce entra, en volant, dans un puits. Il s'y serait noyé si la demoiselle Peh-ki ne l'eût tiré de là. Mais elle-même périt dans le puits. Cette histoire est parfaitement ridicule, dit le livre chinois.

Mais d'autres ont une autre légende par laquelle ils veulent rendre raison de l'introduction du faisan blanc dans l'aventure.

La voici avec sa saveur tout orientale :

Au temps des Tangs, il y avait un faisan blanc très âgé qui apprit et obtint le tao ; ce pourquoi il fut transformé en jeune fille. En ce même temps, des maladies pestilentielles infestèrent le pays. La jeune fille prépara des remèdes, les distribua généreusement et, par leur moyen, rendit la santé à une foule de malades. Après cela, elle s'éleva au ciel à la vue de tout le monde. C'est pourquoi on lui éleva un temple où l'on offre des sacrifices et des prières.

Ce récit est emprunté au *Peh-ki-tchouen* ou « Tradition du faisan blanc ». Et l'auteur de ce livre ajoute :

L'année Yi-sse (la vingt-cinquième de Tao-kouang, ou 1846 P. C.), je vins à Min et je passai près du temple susdit. J'y vis sur un siège un faisan blanc sculpté en bois. L'image de l'esprit était cachée derrière un rideau, et je n'ai pu la voir. Mais en lisant l'inscription tracée sur une colonne au bas du temple, je vis que c'était la demoiselle Peh dont le nom était écrit avec ce caractère (9.5). Sur le frontispice du temple il n'y a que Peh. Les Koue-yu des Yuen portent que ces deux mots sont indifféremment employés, et le peuple remplace le premier par le second dans les noms; comme, par exemple, dans celui de *Peh-sang-mou-el, Peh-yen* et autres semblables.

[1] Ou simplement signalé, marqué pour la faire connaître et l'illustrer.

[2] Les sons étant identiques, les caractères seuls diffèrent.

Tsi-ku-tze.

Les sept jeunes filles.

Encore des *saints* du Fo-kien que l'on dit être des esprits des montagnes; en toute localité de ce pays, on a un lieu de culte, un autel dressé en leur honneur. On en fait sept épouses dans les représentations. Mais c'est spécialement à Ting-tcheou-fou que leur culte est pratiqué dans la salle des examens pour les grades littéraires. On dit là que ce sont des esprits de la terre. On les appelle les sept saints *tsih-sheng* d'après le *Tcheou-mi-kuei-sin-tsi-tchi;* les images qu'on en fait leur donnent l'apparence de sept femmes assises ou debout selon les lieux. Leur culte est suivi avec soin. On croit qu'elles ont vécu sous les Mings [1]. Mais, en définitive, on ne connaît pas leur origine; d'où cette variété d'explications, car on va jusqu'à en faire des mauvais génies (Kuei) des montagnes.

On sait du reste que le peuple chinois s'inquiète assez peu de l'origine de ses saints. Dès qu'on bâtit une chapelle, il y court. Dès qu'on élève une statue, il va la vénérer si on lui dit que cette vénération peut lui être utile.

Hu-t'u.

Voici encore un vénérable de la classe de ceux dont on peut dire que le peuple chinois ne sait pas lui-même ce qu'il adore et qu'il lui suffit pour le faire d'avoir entendu dire que ce personnage peut être utile ou nuisible. Voici ce que nous trouvons à son sujet dans les auteurs chinois.

Au Wan-tsiuen-hien, à 10 lis au nord de la ville, il y a un temple qu'on appelle le temple de Hu-t'u, dont on ignore complètement l'origine. Quelques-uns disent qu'il est provenu des rapports que ce district a eus avec le Shan-si.

Le personnage honoré dans ce temple serait un ta-fou de la dynastie

[1] 1368-1644 P. C.

Tsin, nommé *Hu-tuh* [1]. Le Tso-tchouen nous apprend qu'à l'époque de Siang-wang des Tcheous (651-618), il y avait à Tsin un ta-fou de ce nom. Et par une confusion de son, on a cru qu'il s'agissait de ce personnage.

Le frontispice du temple porte actuellement cette inscription : *Hu-shen,* « l'esprit du pays de *Hu* » [2], et cet esprit est représenté sous la forme d'un hérisson replié sur lui-même. On lui donne l'aspect le plus méchant possible.

On dit que le jour de la nouvelle lune du septième mois est l'anniversaire de la naissance de cet esprit. Les gens du pays vont en ce jour faire de nombreuses libations en son honneur. On y vient de loin comme de près. Garçons et filles viennent brûler de l'encens et se prosterner. Cela dure trois ou quatre jours. Ils disent que cet esprit préside à la grêle en ce pays. Si l'on néglige son culte, il fait tomber une pluie persistante qui devient une calamité céleste. Elle se fait surtout sentir à l'époque des semailles d'automne. On doit donc l'honorer sans oser y manquer en rien.

Tout ceci est emprunté au *Yin-siue-han-tsui-pih.* On voit que les Chinois ne connaissaient guère eux-mêmes ce qu'ils vénéraient.

S'il m'était permis d'exprimer une opinion, je dirais que le *Hu-tu* est tout simplement un emprunt à la Mandchourie où *Hu-tu* désigne les esprits méchants. Cela est d'autant plus admissible que ce culte est supposé venir du Shan-si.

Tsong-kuan.

L'intendant général.

Li-tsi-heou.

Le prince de Li-tsi.

Nous voici de nouveau en présence d'un immortel d'existence problématique, auquel les auteurs chinois donnent des noms et des biographies bien différents. On ne sait pas même s'il s'agit d'un seul personnage ou de deux.

[1] *Hu-tu,* écrit de cette façon, veut dire mince d'esprit, grossier d'intelligence.

[2] De *Po-sze-ku,* à l'est de Yin-tu, où l'on trouve cette espèce.

Nous ne pouvons, une fois de plus, qu'enregistrer les renseignements que nous avons glanés çà et là.

Au temple qui porte le nom de Li-tsi-heou, dit le *Tchang-shu-hien-tchi,* on sacrifie en l'honneur de Kiu-tchang et de son fils Yuen-tsi. C'étaient des individus des bords du lac de Tien-Shan [1]. S'étant noyés dans ses eaux, tous deux devinrent des esprits.

Au temps dit Tchi-tcheng de Shun-ti des Yuen (1341-1368), on les vit voler çà et là au-dessus de la mer. C'est pourquoi l'empereur leur décerna le titre de *Tsong-kuan* ou intendants généraux.

Ici donc nous avons deux personnages avec les noms ci-dessus indiqués. Si nous consultons les mémoires de Su-tcheou-fou, nous trouverons tout autre chose.

Le Tsong-kuan, y est-il dit, était de Kai-fong-fou, au Ho-nan; son prénom était Ho, son nom de famille Kiu. Il partit un jour en char pour le Midi et alla s'établir au pays de Wu. Là il se noya, mourut et devint esprit. Son fils s'appelait *Si;* il s'éleva au rang de lieutenant général. Comme à la cour de Li-tsong on appréciait son intelligence extraordinaire, on lui donna le titre de *Ling-yeou-heou,* « le prince qui aide par sa haute intelligence ».

Le fils de Ling-yeou-heou s'appelait Tchang. Il fut élevé au quatorzième rang et reçut le titre de Tsong-kuan. Son fils se nommait Yuen-tsi. Tsong-kuan, au temps Tchi-tcheng de Shun-ti des Yuen (1341-1368), venait en secret voler au-dessus de la mer; lui et toute sa lignée reçurent en conséquence le titre de Tsong-kuan. Plus tard, Tchang reçut celui de *Hung-tsi-heou,* « le prince pur, grand ». Yuen-tsi fut fait *Li-tsi-heou,* « le prince pur, favorable ».

Plus tard, quand on commença à honorer également Wang-tsih-yong des Yuen, on lui donna aussi le titre de Tsong-kuan.

Ce titre, sous les Mongols, désignait les gouverneurs des districts les plus importants, parmi lesquels Yang-tcheou-fou et Hang-tcheou-fou étaient comptés.

[1] Qui se trouve à 72 lis à l'ouest du chef-lieu du Tsong-kiang-fou, au Kiang-sou.

Voici encore un autre texte qui confirme la première version, et que nous trouvons dans le *Hoang-tai-tchong :*

A Shao-hing-fou (de Tche-kiang) et à Hang-tcheou, on trouve beaucoup de temples des Tsong-kuan. Ils sont élevés en l'honneur d'un ancien gouverneur à qui l'on y sacrifie. « Pour moi, dit l'auteur [1], j'en ai plusieurs dans ma ville qui sont dédiés à Kiu-tchang et à son fils Yuen-tsi. Ces esprits vivent au Hien-shang-hu, dit le Yih-tchi; le père et le fils devinrent esprits après s'être noyés, et planent au-dessus de la mer »; et le reste comme plus haut. Puis Wang-ying-kuai ajoute qu'il croit qu'à l'origine ce culte s'adressait à un gouverneur de la province, immortalisé.

Tsih-kong-tze.

Le fils du prince Tsih.

Encore un vénérable du Fo-kien. Son temple se trouve à Lien-kiang-fou-hien, à Fou-tsing-hien et à Ning-te-kien, dans cette province.

Les Mémoires de la première de ces villes donnent à ce personnage les noms de Tsih-ki-kuang, gouverneur du Tche-kiang sous Shi-tsong.

Au temps Kia-tsing (vers 1544), des révoltés envahirent le Fo-kien et cherchèrent à y maintenir la révolte; mais ils subirent une déroute complète [2]. Dans cette campagne, il porta les armes de Lien-kiang-hien à Ning-te. Son fils marchait en avant; Ki-kiang lui avait donné ordre de faire décapiter ceux qui tourneraient le dos. Arrivé à Pe-hok-ling, le fils regardant au loin vit les forces énormes qui s'avançaient contre eux. Alors, serrant la bride de son cheval, il tourna la tête (de crainte). Mais, pour se punir lui-même et servir d'exemple, il s'arrêta pour recevoir la mort par décapitation.

Le père fit exécuter son fils [3]; mais le peuple, après la soumission des

[1] Wang-ying-kuei, de Tchang-kuei-hien, au Kiang-su, écrivait la cinquième année de K'ien-long (1741).

[2] Voir le *Ming-sze.*

[3] Peut-être « le fit lui-même ».

révoltés, pleura son sort et lui érigea un temple, sans y inscrire son nom, qui est resté inconnu.

C'est pourquoi on l'appelle *Tsih-kong-tze,* « le fils du prince Tsih ».

« Car, comme dit l'auteur chinois, le père qui sait mettre son devoir au-dessus de ses plus chères affections est vraiment un prince, et ce fils qui meurt pour expier une faute involontaire était digne d'honneurs. »

Le temple fut donc érigé pour le consoler de son malheur et non pour y prier et y demander le bonheur.

Tchang-Po-tze et Tchang-Wen-fu-jin, son épouse.

La dame Wen de la famille Tchang.

C'était au temps de Li-tsong des Songs méridionaux, à l'époque dite Kia-hi (1237-1241). La dame Tchang-Wen errait avec son époux Long-yang-kiun (le prince du yang des dragons), sur les bords des grands lacs. Tout à coup un vent violent s'éleva, une pluie épaisse obscurcit le ciel, le tonnerre et les éclairs s'entre-croisaient. Puis en un instant l'air s'éclaircit, et de l'azur des cieux Wen vit venir un esprit céleste qui lui donna du kiao-tan. Elle en avala et conçut aussitôt. Elle donna ainsi le jour à Tchang-Poh. Cet enfant du miracle donna en grandissant des preuves de qualités extraordinaires. Un esprit vint l'avertir qu'il devait quitter la solitude et lui donna un chien qui marchait devant lui pour le conduire. Il s'en alla ainsi avec son épouse dans les régions de l'est, passa le Tche-kiang et arriva au mont *Pe-ho* ou de « la Grue blanche », où quatre courants d'eau venaient se réunir; il s'y établit avec son épouse. Dans la suite, il se mit au service des Tchao. Quand la dynastie de Wu s'éleva, il se tint caché et creusa pour cela un canal de 300 lis pour dresser une embuscade. Il avait posé, au bout, un tambour sur un monticule. Quand il le frappait, sa femme accourait pour lui apporter à manger. Un jour, un corbeau coassa de telle sorte que sa femme prit son cri pour le bruit du tambour; elle accourut et ne vit personne. Depuis lors, ils ne se virent plus [1]. Peu après, il fut transformé en immortel

[1] Nous avons déjà vu une histoire semblable plus haut.

sur la montagne Huang-shang du Kiang-te-hien. Son épouse en fit autant, à l'est de la ville. Le peuple leur éleva un temple et y sacrifia.

Quand on y prie pour la pluie, on obtient des eaux fécondantes. Cela était arrivé au temps *Tien-pao* (550-560). On changea le nom de la montagne de *Huang-shan* en *Sze-shan*, ou « Mont du sacrifice impétratoire ».

Les dynasties suivantes ajoutèrent titre sur titre, jusqu'à Ning-tsong (1200) qui décerna à Po-tze celui de *Tcheng-kiun*, « le prince juste, l'assistant secret, qui excite la fureur des esprits » et « roi du huitième rang ».

King-tze-Tu-shen.

Ce personnage vivait sous Li-tsong (1225-1265 P. C.). Il était d'une nature douce et bienveillante, modérée et prudente. Il savait boire plusieurs teous, ou mesures de dix pintes, sans s'enivrer. Il vivait généralement dans les cavernes. Là, il y avait un puits d'une extrême profondeur. Il s'amusait à y remuer l'eau au moyen d'une feuille d'arbre qu'il y jetait. Un jour, voilà que l'eau se soulève et déborde, et un vieillard, porté par elle, sort du puits. King-tze, pour ne pas être submergé, s'enfuit à l'instant. Il vécut ensuite vingt ans tranquille et livré à ses méditations. Après ce temps, il reçut encore la visite d'un vieillard d'un extérieur grave et vénérable autant que modeste. Quand il fut parti, King-tze se dit : « Cet homme m'est attaché ; il y a entre lui et moi des rapports mystérieux ». Il resta alors sept jours à y réfléchir, puis à un certain moment où il était assis en repos parfait, il fut transformé et devint immortel. (*Shen-sien-t'ong-kien*, liv. XXXVI, 35.) Ses concitoyens lui ont élevé un temple.

Tong-Fang-i-niu.

La sainte jeune fille.

Tong-Fang-i était une jeune fille vertueuse, qui vivait sous les Tangs (au commencement du VIIIe siècle). Agée seulement de 17 ans, elle se montrait aussi intelligente, digne de maintien et retenue qu'elle était belle et gra-

cieuse. Usant peu du boire et du manger, elle se plaisait au silence et au calme du cœur.

Elle entretenait la concorde en son endroit. En son application à la pratique de la vertu, elle ne commettait aucune faute, aucun excès. C'est pourquoi on l'appelait *Shang-shen,* « l'Immortelle supérieure ».

Tout à coup, un beau matin, un nuage pourpre s'étendit dans l'atmosphère et une musique céleste descendit dans son appartement. Alors deux jeunes filles vêtues d'azur vinrent la prendre et la conduire. Elle s'éleva dans le ciel à la vue de ses parents consternés. En vain ils l'appelaient; elle ne cessa de monter dans le ciel. Cependant, après être parvenue à une hauteur considérable, elle redescendit et revint à sa famille, tandis que le nuage rouge et les jeunes filles azurées disparaissaient aux regards. Elle resta chez elle quelques mois, puis, de nouveau, elle s'éleva dans le ciel. Son père et sa mère l'appelèrent encore en pleurant. A leur voix, elle redescendit encore une fois.

L'empereur, ayant appris ces faits merveilleux, voulut en constater l'authenticité et la fit venir au palais; elle y resta quelques mois. Après cela, elle demanda et obtint la permission de retourner chez elle. L'empereur l'y fit conduire par une escorte. Quatre mois après, elle renouvela son ascension au milieu des cris et des sanglots de ses parents.

Cette fois, c'était définitif. Elle monta en jetant sa peau à terre, et cette peau avait toute la forme de son corps, et ses vêtements y étaient adaptés complètement; c'était comme la dépouille d'une cigale. On la déposa, après annonce officielle, dans le temple des Grands Immortels, et l'on en fit deux représentations qui furent placées (XXV, 38) en son endroit natal [1].

Lo-kin-tcheng-niu.

Martyre de la chasteté.

Lo-kin-tcheng-niu, « la chaste dame aux veines ouvertes », est un personnage vénéré à Kao-yeou-tcheou, au Yang-tcheou-fou.

Sous Huen-tsong des Tangs, l'impératrice Meng-heou ayant entendu

[1] Sur les bords du Kiang, à 80 lis du Sui-tcheou.

dire qu'on la vénérait en cette ville, y envoya un de ses officiers du nom de Nan-shi y ériger un temple et y faire des offrandes.

Ce qui lui avait attiré les honneurs du culte, c'est qu'un jour, étant allée aux champs avec des compagnes, elle fut surprise par la nuit loin de sa demeure. C'était pendant les grandes chaleurs de l'été; les moustiques fourmillaient. Ses compagnes allèrent chercher un refuge chez un cultivateur. Mais notre jeune fille, trouvant cela inconvenant, refusa de les accompagner et passa la nuit au milieu des herbes et des broussailles; piquée par les moustiques, elle mourut de leurs morsures. Ils lui avaient ouvert les veines. (Cfr. *Shen-sien-t'ong-kien,* XXXIV, 17.)

Wang-Yu.

Le juge intègre.

Ceci se passait sous les Songs, au temps Ta-ho.

On racontait à Loui-tcheou qu'un homme de Tching-shi-tcheou avait trouvé un œuf rond et long de plus d'un pied. Un jour, le tonnerre éclata, l'œuf s'ouvrit et donna naissance à un enfant qui avait sur la main le caractère du tonnerre. Devenu grand, il reçut le nom de *Wang-Yu,* « perle royale ». Dans la suite, il fut nommé juge de son arrondissement et le gouverna avec grande sagesse. Après sa mort, il devint esprit (Shen-ling). Aussi ses concitoyens élevèrent en son honneur un temple où on lui apporta des offrandes. Chaque année, on fait un tambour du tonnerre, un char du tonnerre; on les amène dans le temple. On recouvre le tambour d'une toile. On va alors au temple de *Fu-po* et l'on y sacrifie aux deux esprits. (XXXIV, 16.)

Tchao-Yuk et les sept sages.

Le livre XXIX, 44, parle de sept saints (*sik-tcheng*) qui aidèrent Tchao-Yuk à faire périr un dragon destructeur.

C'était vers l'an 602. Un vieux dragon (ou crocodile) désolait le Hô.

Au printemps et en automne, les eaux grossissaient, débordaient et cau-

saient de grands dommages. Yuk [1] vint en bateau, armé, avec une suite, battit l'alarme et entra dans le fleuve, le glaive en main. L'eau devint aussitôt rouge comme du sang, et les rochers firent un fracas terrible comme le tonnerre. Mais Tchao-Yuk, toujours intrépide, aperçut le dragon, lui prit la tête de la main gauche et, la tenant avec force, sortit de l'eau frémissante. Il fut aidé dans cette tâche par sept personnages, que les commentaires appellent les « sept saints ». Ils vivaient retirés dans les montagnes. Mais quand ils virent les flots gonflés, et Tchao-Yuk, couvert d'un manteau bleu, monté sur un cheval blanc, traversant les flots, ils le suivirent; et plus tard, admirateurs de sa vertu, ils lui élevèrent un temple à l'embouchure du Kiang et y firent des offrandes en son honneur. Il y a aussi un temple, à lui dédié, à Peng-hien; là est son image, que l'on honore avec un grand respect.

Tan-tze.

Le serviteur des immortels.

Tan-tze était de Ling-tcheou. Il était fils de Su-po, de ce district [2], et appartenait à la famille Tsio. Il vint au monde la dernière année *Khai-Yuen* (741) de Huen-tsong des Tangs. A peine né, il parlait déjà. Quelques années après, il avait atteint une taille de six pieds et plus. Sa barbe flottait au vent. Il avait l'aspect majestueux d'un homme fait et parfait. Il ne mangeait et ne buvait point; il marchait avec la rapidité d'un cheval et savait l'atteindre dans sa fuite; il faisait des courses d'une longueur extraordinaire.

Un jour, on ne le revit plus en son habitation. On estima que c'était un esprit de l'ordre humain. Son endroit natal, son district lui érigea un temple où on lui offre des sacrifices.

Un beau jour, il revint à sa demeure, portant un bonnet rouge comme un nuage et vêtu de plumes; il déclara à ses parents qu'il n'était qu'un serviteur d'Immortels (*sien-tchin*); qu'à ce titre, il n'avait pu rester sur la terre, mais ne pouvait davantage permettre l'érection du temple et les offrandes; qu'il en résulterait de grands maux pour ses concitoyens. Il demandait donc

[1] Personnage du pays de Shu renommé pour ses hautes vertus et sa puissance magique.
[2] Lire dans le texte « tcheou ». au lieu de « tchouen ».

qu'on démolît l'édifice. Au pied du temple, on avait accumulé une grande quantité d'or. On devait, après l'avoir abattu, creuser la terre, prendre cet or et le distribuer aux pauvres; cela procurerait le bonheur à ses concitoyens.

Ses parents lui ayant promis d'acquiescer à sa demande, il les quitta et remonta dans l'espace immense. Ses parents, se conformant à ses paroles, détruisirent le temple et prirent l'or, dont on déterra une quantité énorme. Une source merveilleuse en jaillit tout à coup, pure et limpide, coulant constamment, même dans les circonstances les plus diverses [1]. Alors les gens du pays allèrent offrir leurs dons et leurs prières sur les bords de cette eau, et tout répondit à leurs demandes. C'est pourquoi on l'appelle l'eau Tan-tze et l'eau du ciel. Il s'y opère des merveilles. (XXVII, 5.)

Pe-yo-tien.

Près du mont Yu-tai, il y a un monastère comptant cent ascètes. A sa tête est un Tao-she à la chevelure longue et blanche, du nom de Pe-yo-tien. Sa mère, appelée Tchou-shi, rêva un jour que le soleil entrait dans sa bouche. Elle conçut et enfanta notre ascète. A sa naissance, un parfum délicieux remplit la maison. C'est pourquoi on lui donna le nom de *Kiang-Kuang* (éclat et parfum).

A 9 ans, il quitta le toit paternel. A 20 ans, il commença à mener une vie de mortifications et désira entrer dans un monastère. Il se dirigea vers l'est et arriva au *Ku-shan* (mont des Orphelins) au *Yong-fuk-shi,* « couvent de la perpétuelle félicité ». Il y avait là un dagoba. Un certain Puan, ami des communautés observatrices de la loi, le soutenait de ses dons. Un jour, il y vint et le préposé lui dit : « Quelles ressources a cette communauté? » Il répondit : « Elle n'en a point; on connaît seulement son existence. Au milieu du temps Yuen-ho (806-821), Yo-tien crût dans ces montagnes. » Le chef Tao-she lui demanda quel était le précepte fondamental de la loi de Bouddha. « C'est, dit-il, ne faire aucun mal, pratiquer tout bien. » Le chef

[1] Ne grossissant point dans les fortes pluies; ne diminuant point dans les plus grandes sécheresses (Comm.).

Tao-she reprit : « Depuis l'âge de 3 ans, j'ai compris cela et je me suis appliqué aux règles du Tao. » Le préposé répondit : « A 3 ans, vous possédiez le Tao ! Et des vieillards de 86 ans ne l'ont pas encore, malgré des efforts constants. » Le chef du Tao se retira en s'inclinant.

C'est alors que furent faits ces vers par *Kong,* bouddhiste contemplatif :

« J'étudie la doctrine du Vide et non celle des Immortels. Je craindrais de m'arrêter à leurs récits. Ce qui est, c'est la tradition du Vide ; les récits des mers et des montagnes ne sont pas le vrai. Pour moi, je retourne au Vide. J'y retourne, et il convient d'y retourner ; pour y atteindre, je me conforme au ciel. »

C'était sous Hiao-tsong des Songs. Le Tao-she Li-tan était dans ses appartements, quand il entendit le cantique des Immortels et sentit leurs parfums. Puis un personnage extraordinaire vint les annoncer.

Il ouvrit aussitôt sa porte, et son épouse se retira dans ses appartements ; son visage et ses yeux se remplirent d'un éclat merveilleux comme un rayon de lumière. Son époux l'avertit alors qu'on lui annonçait l'arrivée du cortège des Immortels. Elle se prépara tranquillement à leur visite.

On entendit trois fois la musique céleste ; on vit briller des armes, un arc-en-ciel, des lumières. Puis cinq nuages descendirent dans l'intérieur.

Les Immortels se réunirent sur le mont de l'Ouest. Deux jeunes Immortels apportèrent les cassettes de joyaux ; au milieu était un vêtement d'une beauté merveilleuse, mais sans broderies, comme un habit de Tao-she, orné de joyaux, de fleurs, parfumé, d'une pureté parfaite. Impossible de le décrire. Celui qui le portait s'avançait à sa rencontre sur un cygne (une grue) et se tenait dessus de son mieux.

Porté ainsi par les nuages, il les conduisit jusqu'au Hoa-shan ou « montagne des Fleurs », au pic Yu-tai ou « Tour des Nuages ».

Sur la pierre étaient assises quatre jeunes filles qui se regardaient, s'appelaient, se congratulaient mutuellement. Chacune d'elles s'occupait à chercher des poésies et des maximes du Tao ; puis elles gravaient sur un plat, des fruits d'une grande beauté, des pensées excellentes dont on ne peut rendre la sublimité.

Pendant qu'il les contemplait, Pe-yo-tien fut enlevé au ciel avec son épouse et devint immortel avec cette troupe d'êtres célestes.

Shi-kan-tang.

Le protecteur contre les maléfices.

Ce nom est considéré aujourd'hui comme un talisman d'une vertu éprouvée pour écarter toute influence mauvaise, occulte; mais on ne sait guère quel personnage le porta en ce monde.

Sous les cinq dynasties, au temps de Kao-tsou des Han postérieurs, vivait un brave officier du nom de Shi-kan-tang, dit le *Tchin-shi-ki-yu-kiun-sui-lu*. Mais c'est à peu près tout ce qu'on en sait.

Le *Wang-siang-tchi-yu-tu-pi-mu* porte, de son côté, que sous Jin-tsong des Songs, au milieu du temps King-li (1045), on trouva à Po-tien-hien, au Fo-kien, une pierre portant cette inscription : « Shi-kan-tang réprime les mauvais génies et écarte les calamités de toute espèce. Les magistrats lui demandent la prospérité du pays; le peuple trouve (par lui) la paix et le bonheur; les mœurs et l'instruction atteignent leur perfection; les rites et la musique prospèrent. »

La cinquième année Ta-li de Tai-tsong des Tangs (771), le préfet de la ville Tcheng avait déjà authentiqué la chose en la consignant dans les annales; et maintenant on se sert d'une tablette gravée portant les trois mots Shi-kan-tang, pour écarter les mauvaises influences.

Jadis, dans les rues, les chemins, sur les ponts, aux bifurcations des routes, on plaçait une petite pierre sur laquelle on gravait ces trois caractères : Shi-kan-tang; on croyait aussi par là éloigner tous les maléfices. Quelquefois on trace au-dessus une tête de tigre. D'autres y ajoutent les deux mots *Tai-shan*, « mont Tai ». On appelle notre personnage *Shi-tsiang-kiun*, « le général Shi ». Ainsi on barre le chemin à tout maléfice.

Le nom *Shi* appartient, du reste, à plusieurs familles célèbres par les personnages qui les illustrèrent sous les Hans occidentaux, sous les Wei, les Tcheng, les second Tcheous et les Tsi.

Tsing-neng.

Protecteur contre les inondations.

Au temps Kai-yuen des Tangs [1], il y avait un Tao-she, nommé Tsing-neng, qui projetait d'élever un temple à Ming-tcheou. Il prononça le Tarni de Brahma au-dessus de la mer. Aussitôt l'eau se retira. Alors apparut un dragon blanc qui lui demanda de le sauver. Tsing-neng voulut le faire son disciple et prit un talisman qui se trouvait dans l'eau ; puis, passant la main sur les flots, il les fit revenir à leur place. Le dragon alors s'inclina profondément et se déclara prêt à être son disciple.

Le Maître avait sa chapelle au-dessus d'une source, mais il ne pouvait creuser un puits pour avoir de l'eau. Le disciple, en martelant, fit aller l'eau à 10 lis plus loin.

Un autre jour, le Maître dit au dragon : « Je suis ici depuis bien des jours; je suis peiné que l'eau ait été conduite si loin. Je voudrais que la source coulât tout autour de mon temple pour nous fournir le secours de son eau. » Le dragon les fit partir trois jours, après quoi ils revinrent. L'eau se répandait, limpide et murmurante, tout autour du temple et, de là, coulait au sud et se jetait dans la mer. Les turbans jaunes qui profitèrent de cette eau l'appelèrent « le canal du Maître immortel ». (*Ki-sze-tchu,* VII, 59.)

Ko-sien-yong.

Ko-sien-yong était un saint personnage du temps des Tsins. Il vivait dans les montagnes et y opérait des merveilles. Il reçut un jour un hôte et lui donna à dîner. Pendant le repas, Ko-sien-yong fit à son invité une question banale. Mais en ouvrant la bouche, il cracha les grains de riz qu'il y tenait encore, et ces grains se changèrent en abeilles qui volèrent de toutes parts, remplirent l'appartement, puis vinrent se poser en grappes sur le corps de

[1] 713-742 sous Huen-tsong.

l'hôte. Celui-ci tremblait de tous ses membres; mais les abeilles ne lui firent aucun mal.

Quelques instants après cela, Sien-yong ouvrit la bouche toute large; aussitôt les abeilles reprirent leur vol et y rentrèrent. Sien-yong les avala après le riz.

Un jour, notre saint homme posa un banc de bois de T'ong sur le mont Niu-ki. Le banc se changea en cerf à trois pieds. Alors Sien-yong monta sur son dos jusqu'au sommet de la montagne, et de là s'envola en plein jour, transformé en immortel. (Voir *Ki-sze-tchu,* VIII, 53.)

Tcheou-song des Tangs possédait les secrets du Tao. Il dit un jour à un visiteur : « Je sais prendre la lune, la monter comme un cheval et la conduire avec cent rênes. Quand j'ai pris la lune avec mon échelle, je soulève mon vêtement et la mets sur mon sein; je la fais sortir d'un pouce; alors son éclat m'éclaire parfaitement, et le souffle froid entre dans mes os ». (*Ibid.*, 84.)

Tchao-kao.

Le roi de Tsin, Tze-ying, étant un jour endormi, vit en rêve un homme haut de 100 pieds, les cheveux et la barbe coupés, aux habits brillants de soie et de pierreries, qui s'avançait vers lui, monté sur un char rouge traîné par un cheval de couleur écarlate. Arrivé à la porte du palais, ce personnage merveilleux dit qu'il désirait voir le portier de l'édifice royal. Introduit auprès de Tze-ying, il lui dit qu'il était un envoyé du ciel, venu pour l'avertir que de grands troubles allaient éclater et qu'il y avait des ennemis qui complotaient sa mort.

Les soupçons du roi tombèrent sur Kao de Tchao, et, pour ce motif, il le fit mettre en prison et même enfermer dans un puits. Mais le prisonnier y resta sept jours sans en mourir. Tze-ying voulut alors le faire brûler dans une chaudière d'eau bouillante, mais le même phénomène merveilleux se produisit encore.

Alors le roi demanda au chef de la prison si ce Kao était un esprit. Ce fonctionnaire lui répondit : « Au premier moment où Kao fut enfermé dans son cachot, j'ai vu qu'il avait sur le sein un talisman bleu, grand comme un

œuf de passereau ». Les Fang-shi dirent alors que Tchao-kao, dans un âge antérieur, avait reçu la recette du Tao, et que quand on la possédait, on pouvait, en hiver s'asseoir dans l'eau, en été dormir sur la plate-forme, sans ressentir le froid ou le chaud.

Or, il arriva que Tze-ying tua Tchao-kao et jeta son cadavre sur le chemin. Le peuple se pressa en pleurant à cet endroit, et l'on vit alors un petit oiseau bleu qui sortit du cadavre et s'éleva jusque dans les nuages.

Ce fait évident s'impose à la croyance, dit l'auteur. (Voir le *Hie-tze,* I, 1.)

Pao-shi.

L'existence de cette immortelle fut révélée à Wu-ti des Hans, au temps Tien-Han (100-96), par un Tao-she qui apparut un jour à la cour comme un être mystérieux. Il s'appelait Tchang-fang et se disait ministre de la dynastie Han.

Il affirmait qu'en son pays il y avait une jeune fille du nom de Pao-shi, qui résidait entre le Han et le Mien. Toute jeune encore, elle était douée de vertus et de pouvoirs extraordinaires. A l'âge de 15 ans, elle se tenait sur les eaux, montée sur une gaze de soie flottante. Tout à coup, la pluie et la neige obscurcirent le ciel, et la jeune fille se sentit remuée comme si elle concevait.

Ses père et mère la grondèrent fortement, et dans l'émotion qu'elle éprouva, la jeune fille mourut. Mais, au dernier moment, elle dit à sa mère : « Ayez soin de mon enterrement après ma mort. Je désire que l'on me transporte, sur un char attelé d'un bœuf, sur le haut des monts de l'occident ». Ses parents se conformèrent à ses volontés. Mais avant que le bœuf fût attelé, le char se mit en route de lui-même, passa les larges ondes du Han et s'en alla au sommet du mont Ping-Yuen. Les gens de la maison le suivirent ; ils virent Pao-shi s'élever dans le ciel sur des nuages. Elle disparut ainsi ; et, devenue immortelle, elle vit dans l'espace immense.

A la même époque, le même pays vit une autre merveille.

Une jeune fille en fut également l'objet. Elle s'appelait Pang-niu et se distinguait par son abstinence, sa simplicité, la pureté de son cœur. Elle disait

fréquemment qu'elle monterait un jour au ciel et ne voudrait plus revenir en ce monde. Ses parents prenaient cela pour une plaisanterie.

Un jour qu'elle s'en allait au pied des monts Tong-wu-shan, portant en main un crochet mystérieux, il apparut tout à coup des esprits et des immortels, volant dans l'espace et venant du sud vers le nord. Après avoir fait dix lis, la jeune fille s'arrêta toute droite et ne put plus avancer. Alors une troupe de femmes célestes, touchant son crochet, lui demandèrent quelle était sa famille.

La jeune femme, s'avançant, leur dit qu'elle était de l'État de Tsi et de la famille Yue; qu'elle était adonnée aux pratiques de la pureté du cœur; qu'elle avait été six ans malade au lit, puis qu'elle avait rencontré l'esprit Ma-Ku, qui lui avait donné un crochet de jade, qu'elle tenait en main soigneusement maintenant, et qu'ainsi elle demeurait dans le vide intérieur et le calme parfait.

Elles lui dirent alors qu'elle pouvait désormais le tenir et le garder, tout en ayant la main ouverte, et qu'en le mettant en bouche elle arriverait progressivement et sûrement au bonheur final. (*Hie-tze,* XIV, fin.)

Tai-yang-niu.

Tai-Yang-niu, la fille du grand Yang, est un personnage qui apparaît au livre IX, folio 18, du *Shen-han-sien-ki-tong-kien.*

Elle était l'épouse d'un disciple du Tao qui possédait les secrets des sept bois précieux, qui sut distiller l'ambroisie, le tan, et qui, ayant avalé le produit de son art, devint immortel. Elle-même, dont le nom primitif était Tchou-*i-shi,* savait pénétrer les cinq éléments et connaissait les mystères du Tao. A l'âge de 280 ans, sa couleur était celle de la neige gelée. Dès que sa bouche eut goûté le cinabre, elle redevint comme une jeune fille de 14 à 15 ans. Aussi, lorsque le tan fut achevé et qu'elle l'eut pris en dose convenable, elle arriva subitement à la condition des immortels. Alors, ayant pris congé de son époux, elle s'en alla dans les régions extérieures pour étudier, approfondir les causes de l'être. Arrivée au Han-Yang, elle rencontra une jeune fille du nom de Lu-tsiuen, qui avait appris quelque peu l'art magique

mais n'avait point encore pu arriver à l'essence pure de l'être; comme si elle n'avait point compris son maître, comme si elle n'avait point eu un maître éclairé. Elle vendait des liqueurs, mais cherchait secrètement à acquérir le Tao. Bien qu'il y eût longtemps de cela, elle n'était pas encore parvenue à se posséder elle-même.

Tai-yang entra un jour chez elle pour y boire du vin. Elle vit alors la jeune fille et remarqua son air modeste, son maintien distingué, et dit tout haut : « Cette personne monte un tigre blanc et le serpent des mers; moi, je monte un dragon bleu, l'enfant de l'espace immense. Le monde est immense, et qui sait ce que c'est? »

Tsiuen, ayant entendu ces paroles, en fut toute réjouie et lui envoya poser la question suivante : « Y a-t-il plusieurs terres? » Tai-yang répondit : « Je n'en sais rien; je sais seulement qu'il y en a deux au sud, trois à l'est, quatre à l'ouest, une au nord et cinq au centre ». La messagère s'en retourna et dit : « Notre hôte est d'une haute sagesse : je lui ai demandé une chose et elle m'en a appris cinq! » Alors Tsiuen la fit entrer, la conduisit au salon et apporta les mets les plus recherchés pour les lui présenter. Puis, se plaçant devant Tai-yang, elle lui dit qu'il y avait en ce lieu une immortelle du *Tai-hiuen* (la grande mystérieuse), nommée Twan-ho. Son époux, possédant les secrets qui peuvent prolonger la vie, se retira dans les montagnes avec sa mère pour y pratiquer l'art magique de Yu-tze. Il vécut obscur dans les montagnes pendant plusieurs années. En hiver, il marche sur les eaux, vêtu d'une simple robe. Il vient aussi au temple, au palais, au marché. Quand on le voit, il ne se fait rien d'extraordinaire; mais s'il montre quelqu'un du doigt, il disparaît. Les portes, les armoires qu'il montre du doigt, les barreaux, les serrures s'ouvrent d'eux-mêmes; les montagnes s'écroulent, les arbres meurent. S'il le fait de nouveau, tout revient à son premier état. Quand il va dans les montagnes avec ses disciples, le soir, il frappe la pierre du bâton, et le rocher s'ouvre comme une porte. A l'intérieur, on y trouve un banc, une tente. Il peut s'asseoir au milieu du feu sans que ses vêtements brûlent. Il sait opérer toutes les merveilles et ressuscite de nombreux morts. On ne sait pas ce qu'il mange. Ses cheveux sont comme les plumes du corbeau. Il s'élève dans les nuages en plein jour. Maintenant, il se tient mysté-

rieusement avec sa mère au mont Tchi-hang. Je veux le servir depuis longtemps, mais je ne puis découvrir sa retraite. J'ai, par bonheur, rencontré mon maître; j'ose désirer qu'il m'enseigne et m'instruise.

Tai-yang lui apprit alors comment on devait devenir sage et posséder le Tao comme le tan d'immortalité; et, par la suite, notre livre mentionne des interventions surnaturelles de l'Immortelle, qu'il serait hors de propos de rapporter. (*Ibid.*)

Yih-Yong.

Yih fut connu au temps des Tsins (265-420 P. C.); il habitait le mont Tchong-shi, et son extérieur était des plus extraordinaires. Sa puissancé magique était grande. Il vivait dans la retraite, depuis cinq cents ans, dans le creux d'une roche fermée de tous côtés; mais, quand il le voulait, sur un signe de sa main, la pierre s'entr'ouvrait et lui donnait passage. Lorsqu'il fut ainsi découvert, il prit la forme d'une grue et disparut. Un bûcheron l'aperçut un jour; il n'avait nullement l'air d'un humain de ce monde. Interrogé par le bûcheron, il lui répondit qu'il habitait un grand vase placé au milieu du soleil et de la lune.

Miao-Tien.

Ce personnage vivait au temps de Shun-ti des Hans. Il s'était retiré au mont Kieu-i (aux neuf pics), sans même en regarder les flancs, mais restant dans l'ombre et le silence. Par moments, des têtes de démons se montraient pour venir le tenter, mais en vain; il ne se laissait pas ébranler. Des Tao-she lui apportèrent de l'*acorus terrestris :* il en but et n'eut plus jamais faim. Après dix ans de vie ascétique et solitaire, un esprit humain lui apparut et lui dit : « Cette montagne contient la sépulture du grand Shun. C'est le point culminant du ciel et de la terre, dominant les neuf provinces. Sur ses flancs, que vous n'avez jamais vus, tout est pourri et détruit. Tout cela doit être rétabli, et vous pourrez alors y vivre joyeux et en repos ».

Une belle nuit, en effet, tout se remit en ordre. Miao-tien entra dans l'in-

térieur, mais il n'y avait point d'eau. Alors l'Esprit produisit deux vases de pierre, hauts de deux pieds et larges de quatre; d'eux-mêmes ils se remplirent d'eau, et cette eau était inépuisable. Puis il lui donna un mortier de fer, un miroir large de trois pieds, une cloche de la forme du croissant diminuant de la lune. Il plaça le tout sur le monticule des Immortels.

Miao-tien vécut ainsi dix ans encore. Alors un immortel descendit des hauteurs éthérées et lui donna un breuvage spirituel, au moyen duquel il pouvait s'élever dans les airs en volant et laissant la trace de ses pieds au moment où il quittait la terre. Cette trace, on la voit encore sur le roc du Shien-tan ou autel des Immortels.

Les gens de l'époque élevèrent un temple au lieu où il avait habité si longtemps. (XVII, 23.)

Siao-Yao.

Siao-Yao ou « Celle qui se promène, circule pour son plaisir » (*Lustwandelnde*), vivait sous Hiuen-ti des Hans postérieurs.

Elle était de Ying-tcheou-fou. Son père lui fit donner une éducation soignée; à 10 ans déjà, elle ne prenait plus part aux plaisirs de la jeunesse. Elle se plaisait à lire le premier livre de Tchuang-tze, intitulé *Siao-Yao-yeu*. C'est pourquoi on lui donne ce nom. Elle s'appliquait à pratiquer la vertu dans l'obscurité. En vain ses père et mère voulaient la mettre aux travaux de la cuisine; elle s'y refusait en disant que c'était là l'affaire des gens du commun. Ayant reçu, dans la suite, le livre de Lao-tze, elle l'étudia pendant plus de vingt ans.

Comme elle négligeait le soin des vers à soie et des mûriers, deux de ses concitoyens lui en firent de vifs reproches. Kuei y ajouta même des paroles ironiques et lui fit honte de sa conduite. Aussi notre jeune fille demanda à retourner chez sa mère.

Elle y revint donc; mais comme elle y fut traitée avec mépris et dureté, elle ne put se faire à ces occupations communes et basses, et elle préféra habiter seule une étroite demeure; là, elle vécut en pratiquant la mortification et les vertus. Matin et soir, elle prenait un breuvage d'eau aromatisée,

s'abstenant de nourriture solide. Elle vivait dans le silence et la méditation, et chantait :

« Contemplant, joyeuse, la mer immense, je voudrais produire la pous-
» sière. Devant les fleurs de la Mère royale, je quitte les justes de la terre.
» Après mille ans [1], je retourne au ciel et quitte la terre. Un cœur simple,
» en ce monde, traite les hommes avec affection et estime. »

Mais elle pensait toujours à sa famille, à son pays, qu'elle estimait par-dessus tout. Une nuit, elle entendit la voix d'un homme qui était entré dans sa demeure, où elle était assise seule. Trois jours après, elle y entendit encore un roulement de tonnerre, et sa demeure se fendit; ses habillements restèrent à l'intérieur. Regardant en l'air, elle vit l'atmosphère pleine d'un épais brouillard. Puis on entendit la musique des Immortels; leurs parfums se répandirent. Il apparut un char de dames élégamment orné, et Siao-Yao y fut élevée dans le ciel, au milieu des immortels, au sein d'un nuage. Bientôt le nuage se fendit et la jeune femme en descendit. Les gens de l'endroit, la voyant arriver ainsi, s'enfuirent épouvantés. Pour elle, elle retourna au foyer paternel et s'y mit à soigner la cuisine. Honorant son père, sa mère, ses beaux-parents et son époux, elle vécut depuis lors dans le monde, se désignant elle-même sous le nom de *Yu-tchi-tchi-sien,* « l'Immortelle blâmée du pays magique » (du lac des perles). Parfois, montée sur un phénix, elle se promenait dans l'immensité.

Ceci se passait au temps de Hien-ti, à l'époque dite Yen-Kang (220 P. C.).

Mei-Ku.

Mei-Ku était une sainte femme du temps des Han.

Elle possédait vraiment les mystères du Tao et savait, avec ses chaussures de bois, marcher sur l'eau aussi bien que sur la terre. Elle instruisait, dirigeait les gens de son époque, et ses concitoyens lui érigèrent un temple où on lui offrait des sacrifices. Elle avait deux disciples passionnés du Tao

[1] Ces vers sont susceptibles de différents sens; *Tchen,* « poussière », signifie aussi « passion », « quitte les justes » ou « distingue les immortels », etc.

qui venaient écouter ses leçons. Ils s'appelaient Yu-tao-tchao et Yu-tao-yuen. Ils se retirèrent ensuite dans les monts Wu-i. Elle répétait constamment, en soupirant, le vœu de voir le souverain posséder le Tao, et désirait avoir un entretien avec lui. Elle aurait voulu que ses deux disciples eussent pu être les lieutenants du prince pour arriver à cette fin; mais la cour n'y prêtait point l'oreille.

L'épouse de Wang-kiun, ayant entendu parler de cette illustre femme, vint la visiter, et, le jour de son mariage, elle lui offrit des prunes [1] et du vin exquis en témoignage d'estime. (*Shen-sien-t'ong-kien,* XXXVII.)

MA-SHING-TZE.

Ma-shing-tze était de Tsin-fu-fong. D'une nature heureuse, toujours content et cédant aux autres, il détestait le trouble et les contestations.

Il disait en soupirant : « La vie de l'homme est comme l'éclair qui sillonne les nuages; comment pourrait-elle durer longtemps? Et cependant il est si violemment attaché à ce monde de poussière. » Là-dessus, il quitta sa famille et se retira dans les montagnes Ho-ming, au pays de Shou, et s'y tint dans une caverne de rocher. Là, il travailla à l'alchimie pendant vingt ans. Après ce laps de temps, il rencontra un personnage surhumain qui lui donna le tan des esprits, en lui disant : « Le principe vital est le tan intérieur, le médicament est le tan extérieur. Vous venez de recevoir celui-ci; avalez-le et vous serez tout changé; vous deviendrez un immortel d'en haut ».

Ayant ainsi parlé, le mystérieux individu disparut. Shing-tze suivit ses instructions et, tout à coup, il s'élança au ciel, à la clarté du jour.

[1] Les gens du siècle ont depuis lors la coutume de s'envoyer des branches de prunier par l'entremetteur du mariage.

Wang-tchi.

Wang-tchi était de Keu-tcheou, au pays de Tsin. Il se retira dans les montagnes et y abattit des arbres. Étant entré dans une caverne de roc d'une montagne, il y vit plusieurs vieillards réunis et jouant aux échecs. Il posa sa hache pour les regarder. Les vieillards lui donnèrent un objet ressemblant à une datte, lui disant de le mettre en bouche et d'en sucer le jus, que par là il n'aurait plus faim. Après quoi, ils lui dirent de s'en retourner. Wang-tchi prit sa hache par le manche et la brisa complètement, puis s'en retourna chez lui. Il y vécut plusieurs centaines d'années sans changement; puis il retourna à la montagne, où il acquit le Tao. Les gens qui la fréquentent peuvent l'y voir [1]. (Voir *Lie-sien-tchouen.*)

Kouo-kao.

Kouo-kao était le frère cadet de l'impératrice de Song. Son frère cadet, homme sans foi ni loi, commettait de fréquents meurtres. Considérant cela comme une honte pour lui, il alla se cacher dans les montagnes, vêtu de grossière toile de chanvre, restant jusqu'à sept jours sans manger. Un jour, il rencontra deux Immortels, Tchong-li et Shun-yang. Ils lui dirent : « Nous savons que vous vivez d'un aliment qui entretient le kié; qu'est-ce que c'est? » Il répondit : « Nous nous nourrissons du Tao ». « Ce Tao, où est-il? » reprirent ces personnages. Kao montra le ciel. Ils repartirent : « Le ciel, où est-il? » Kao montra son cœur. Les deux Immortels dirent alors en riant : « Ainsi votre cœur est le ciel, et le ciel est le Tao? Vous avez vu vraiment la face originaire des choses. » Alors ils lui donnèrent les moyens de retourner à l'état originaire de l'être et l'introduisirent parmi les Immortels. (*Lie-sien-tchouen.*)

[1] Ou : l'y voient fréquemment.

Pe-shi-seng.

Pe-shi-seng vivait au temps de Song-tsu ; il vécut deux mille ans et plus. Il ne chercha point à voler, à s'élever dans le ciel ; il désirait seulement vivre et grandir convenablement. D'une sécrétion d'or, on faisait alors des remèdes d'une efficacité suprême. Il était pauvre et ne savait se procurer sa nourriture ; pour cette cause, il se fit gardien de moutons pendant de nombreuses années, jusqu'à ce qu'il eut gagné dix mille kins ou pièces d'or. Alors il acheta le remède, le prépara et cuisit une pierre blanche dont il fit un aliment ; aussi alla-t-il habiter sur une montagne de pierre blanche. C'est pourquoi on l'appelle Pe-shi-sheng. Tantôt il mangeait de la viande séchée, tantôt il broyait du pain. En un jour, il savait faire trois à quatre cents lis.

Quand on lui demandait pourquoi il n'aimait pas de s'élancer dans les espaces supérieurs, il répondait : « C'est qu'au haut du ciel on ne peut jouir de la compagnie des hommes. » (*Lie-sien-tchouen.*)

Ngan-khi-seng.

Ngan-khi-seng était un habitant du district de Long-yu.

Il vendait des remèdes végétaux au bord de la mer. Les gens l'appelaient le Kong de mille ans. Au premier temps de la dynastie Tsin, l'empereur (Hoang) désira le voir ; il s'entretint avec lui trois nuits de suite et lui fit de riches présents. En s'en allant, il dit au prince : « Pendant mille ans maintenant, on devra me chercher au pied des monts Pong-lai » (situés dans la mer et pays des génies). Shi-Hoang-ti envoya une nombreuse troupe de chars pour le chercher ; ils entrèrent dans la mer, mais ne parvinrent point jusqu'aux monts enchantés. Au lieu de cela, il s'éleva un tourbillon qui les força à s'en retourner. Alors ils élevèrent un autel sur le bord de la mer, où les gens de son endroit apportent des offrandes. (*Ibid.*)

Tze-sun-tang.

Sun-tang, dont le nom d'adulte était Kong-ho, vivait dans le district de Tchi, sur le mont To, dans une grotte.

L'été, il se faisait un habit de feuilles liées; en hiver, il se couvrait de ses cheveux épars. Il excellait à siffler d'une manière prolongée; il aimait à lire et à jouer d'une lyre à une corde; par nature, il ne se réjouissait ni ne s'irritait de rien.

Khang s'attacha à lui et le suivit pendant trois ans en lui demandant quel était son système, le but de sa conduite, mais sans obtenir de réponse. Enfin, étant sur le point de se séparer de lui, il lui dit : « Pourquoi mon maître reste-t-il jusqu'à la fin sans rien dire? » Sun-tang lui répondit alors : « Vous connaissez le feu, seigneur! Quand il naît, il jette de l'éclat, et toute son utilité est dans l'usage de sa lumière. Quand l'homme naît, il a des facultés, et toute l'utilité consiste dans l'emploi de ces facultés. Ainsi, pour pouvoir tirer parti du feu, il faut entretenir sa flamme au moyen du bois. Pour utiliser les facultés humaines, il faut savoir conserver la durée de sa vie, de ses années par l'intelligence et la droiture. »

Khang lui demanda ensuite de lui apprendre à jouer du luth; mais Sun-tang ne voulut point le faire. « Vos facultés, seigneur, dit-il, sont riches en elles-mêmes, mais votre intelligence est mince; vous échapperiez difficilement aux mains des temps présents. »

Dans la suite, Khang apprit la musique et composa un chant où il disait, en se blâmant lui-même : « Jadis, quand j'avais à rougir, je me laissais abattre en mon cœur. Aujourd'hui, quand j'ai quelque sujet de honte ou de remords, je me relève. »

Finalement, Sun-tang s'éleva au ciel en plein jour. (*Ibid.*)

Ma-ku.

Ma-ku, l'immortelle, était la sœur cadette du roi Fang-ping-wang.

Au temps de Huen-ti des Hans, Fang-ping avait édicté les règles de la direction de la famille. Quelqu'un de la maison dit à Ma-ku : « Vous êtes appelée à former le monde, à le diriger; je veux donc vous instruire. Cependant votre âme est faible et votre corps développé. Vous ne sauriez monter au ciel. Il faut que vous fassiez en sorte que votre corps se dégage et que vous le mainteniez par les principes essentiels et abandonniez les règles. » Aussitôt après, son corps émit une flamme comme le feu; en trois jours, sa chair se consuma, son corps resta raide; elle alla dans la salle pour y prendre une couverture et s'en revêtir; puis elle disparut [1], et dans la couverture on ne trouva plus qu'une forme, une peau de serpent. Dix ans après, elle revint chez elle et dit aux gens de la maison : « Dans sept ans et sept jours, le roi reviendra; il faut préparer cent hus [2] de vin pour l'attendre et le fêter. »

En effet, Fang-ping était allé au loin, portant le bonnet et monté dans un char conduit par cinq dragons. Devant et derrière lui, des officiers portaient des signaux, des étendards de diverses espèces et l'escortaient comme un grand général.

Tous les officiers qui le suivaient se tenaient en files silencieuses. Son père et son frère aîné venant au devant de lui, il leur envoya de ses gens pour les recevoir. Ma-ku se tenait inclinée; quand elle fut près, elle se releva, et l'on vit alors qu'elle avait l'air d'une jeune fille de 18 ans. Sur son front, des touffes de cheveux; le reste pendait librement jusqu'à la taille. Elle portait un vêtement de brocard avec un jupon de soie brodée, douce et brillante. Son œil flamboyait. Ensuite, elle prit les plats qu'on apportait, les jeta à terre, et ils devinrent d'or et de jade; elle jeta de même les grains de riz,

1 *Tchu-khi-sò-tsai.*

2 Tonneau de 100 pintes.

qui se transformèrent en poudre de cinabre. Fang-ping se mit à rire et dit : « Ma-ku fait l'enfant qui se divertit. »

Ma-ku répondit : « J'attends que les mers de l'est deviennent un champ de mûriers et que l'eau de l'île des génies se dessèche. »

Fang-ping reprit : « Les saints disent qu'au milieu de la mer la panthère se soulève. »

Ma-ku n'ajouta rien ; mais après cela, elle tailla de sa main des herbes en forme de griffes d'oiseau, et ceux qui recevaient de ces griffes pouvaient, par leur moyen, se guérir des maladies du rein.

Fang-ping l'ayant appris, s'écria, en se frappant le dos avec ces herbes : « Ma-ku est un esprit terrestre. » Là-dessus, il s'en alla.

Et Ma-ku, après cela, quitta ce monde. (*Ibid.*)

Tchi-tseng-tze.

Tchi-tseng-tze, au temps de Shen-nong, était régent de la pluie. Disciplinant son esprit, soumettant le Khi [1] à son pouvoir, il savait entrer dans l'eau sans se mouiller, dans le feu sans se brûler. Il s'éleva sur les plus hautes cimes du Kuan-lun et habite le palais de pierre de Ssi-wang-mu. Là, il fait monter et descendre le vent et les nuages.

La fille cadette de Ho-ti [2] s'attacha à lui, et ainsi il devint immortel et quitta ce monde. Au temps de Kao-sin [3], il devint régent de la pluie et put circuler (de nouveau) parmi les hommes.

On le représente appuyé contre un pin rouge, bossu et tenant une branche de cet arbre dans sa main droite. C'est pourquoi on l'appelle « le fils du pin rouge ». (*Ibid.*)

Ting-ling-wei.

Ting-ling-wei était du Liao-tong. Il étudia le Tao sur le mont Ling-hu. Après cela, il se transforma en grue et retourna en son pays.

1 L'élément général de l'être.
2 L'empereur du feu, Shen-nong lui-même, 2737 à 2697.
3 Appelé Ti-ku, 2435 à 2365.

Kuang-shing-tze.

Kuang-shing-tze, au temps de Hiuen-yuen [1], habitait les monts Hong-tong [2] dans un palais de pierre. Hoang-ti alla le trouver et lui demanda quel était le principe essentiel du Tao parfait. Il répondit : « L'essence du Tao parfait est la solitude et le silence ; le point suprême du Tao parfait, son pôle extrême est l'obscurité et le silence ; là où il n'y a ni vue, ni ouïe, où l'esprit s'enveloppe du plus parfait repos, où la substance individuelle, le corps est en une rectitude parfaite ; où règnent le calme complet, la pureté entière, sans effort intérieur, sans mouvement extérieur ; où l'essence spirituelle est sans affaiblissement, où la pensée luit de toute sa lumière et où la vie fleurit intérieurement ; où, droit en mon intérieur, fermé à tout l'extérieur, plein de connaissances, de sagesse et de force intime, je sais garder l'unité interne et conserver l'harmonie de tout mon être. Ainsi je puis vivre deux mille ans sans mourir ni même vieillir. » (*Ibid.*)

Ho-sien-ku.

Ho-sien-ku était la fille de Ho-tai, de Tsang-shing-kien du Kuang-tcheou. En naissant, elle portait déjà les cheveux au front. A 45 ans, elle rêva qu'un esprit venait l'instruire et lui disait d'avaler la substance des nuages, qu'ainsi elle rendrait son corps léger et ne mourrait point. Elle l'écouta et fit vœu de ne point se marier.

Elle allait et venait constamment dans les montagnes et les vallées, paraissant voler. Elle sortait le matin. Le soir elle retournait à sa montagne.

Peu à peu, elle s'habitua à ne plus manger.

Wou-Heou, la célèbre impératrice [3], l'envoya chercher ; mais, chemin

[1] Nom de l'empereur Hoang-ti, 2697 à 2597.
[2] A l'est de la Chine, au Shan-tong.
[3] Qui usurpa le trône de 684 à 718.

faisant, elle quitta son escorte et s'éleva au ciel en plein jour sous la forme d'un dragon; ainsi elle devint immortelle.

La neuvième année Tien-pao (751, sous Hiuen-tsong), elle se montra sur l'autel de Ma-ku, au milieu d'un nuage de cinq couleurs. Elle apparut aussi, brillante, à Kuang-tcheou. (*Lie-sien-tchuen.*)

Wei-pe-yang.

Wei-pe-yang était du pays de Wu. Il aimait les doctrines mystérieuses du Tao et ne voulut point occuper de fonctions. Il se retira dans les montagnes pour y confectionner le breuvage des esprits (*shen-tan*).

Trois disciples l'y suivirent. Mais il savait que le cœur de deux d'entre eux n'était point sincèrement vertueux. Quand il eut fait le breuvage, il voulut l'essayer et dit : « Bien que le tan d'or soit achevé, il faut l'essayer sur un chien. Cet animal n'ayant point d'appréhension, on pourra le lui faire prendre; s'il en prend et meurt, alors nous ne pouvons pas l'essayer nous-mêmes. » Pe-yang nourrit donc le chien du tan et le pauvre animal mourut. « Notre breuvage n'est pas bien fait, dit alors Pe-yang. Ainsi l'on ne pourra pas devenir esprit. Si nous en prenons, il nous arrivera peut-être ce qui est arrivé à ce chien. » Ses disciples dirent aussi qu'on ne pouvait s'en servir. Le maître reprit : « Je me suis éloigné du monde pour arriver à cette fin. Si j'y retourne sans avoir obtenu l'immortalité, je serai couvert de honte. Du reste, la vie et la mort sont mêmes choses pour moi. » Là-dessus il avala le tan; mais à peine était-il dans sa bouche que le maître mourut.

Un des disciples, affligé de ce qui était arrivé à Pe-yang, voulut le suivre; il avala le tan et mourut comme lui.

Les deux autres se dirent entre eux : « On fait le tan pour se rendre immortel, et ces deux-ci sont déjà morts pour l'avoir avalé; il est plus sage de s'en abstenir. » Ils allèrent alors chercher des cercueils pour les deux morts. Mais quand ils voulurent toucher Pe-yang, celui-ci se releva plein de vie, et le disciple qui avait pris le tan, et le chien également. Devenus esprits, ils se retirèrent dans les montagnes. Les deux autres disciples consignèrent cette histoire dans un manuscrit de bambou. (*Lie-sien-tchuen.*)

Peng-tsou.

Peng-tsou était le descendant de Tchuen-hu [1]. Il naquit au temps de Mu-wang et vécut plus de sept cents ans. Il aimait le calme et la tranquillité, il excellait à pratiquer les mystères du Tao.

Par son pouvoir, il conservait l'eau limpide et le vent sans tourbillon. Il habitait une demeure modeste. Mu-wang, qui avait entendu parler de lui, l'employa comme médecin, à cause de son habileté à guérir les maladies, mais ne lui donna pas de charge dans le gouvernement. Sa fille vint le trouver pour l'interroger sur le Tao; elle reçut de lui tous les vrais principes, en sorte qu'elle put en instruire le roi, et celui-ci s'appliqua à les mettre en pratique.

Peng-tsou l'ayant appris, se jugea inutile sur la terre et s'éleva au ciel, sans qu'on sût jamais où il était allé. Toutefois, soixante-dix ans après, ses disciples le virent à l'ouest du Liu-sha [2]. Mais ce ne fut qu'une vision fugitive. (*Lie-sien-tchuen.*)

Hoang-yi-jin.

L'homme du désert jaune.

Hoang-yi-jin était un disciple de Ko-hong, qui habitait les monts; il y fabriquait le tan. Yi-jin s'étant mis à le suivre, il disparut et devint immortel. Il garda le tan dans les monts Lo-fo, entre des piliers de roc. Son disciple en attrapa un grain et devint aussi immortel.

Après quoi, des gens qui circulaient dans ces montagnes y virent un homme sans aucun vêtement, mais dont le corps était couvert de poils violets. Il pensa que c'était un esprit, se prosterna deux fois et lui demanda qui

[1] Qui régna de 2513 à 2433.
[2] Les sables mouvants de l'est.

il était. L'autre ne se retourna point, rit plusieurs fois aux éclats, agita les arbres de la forêt, puis se mit à chanter :

Les nuages arrivent, toutes les montagnes tremblent,
Les nuages s'en vont, le ciel redevient unicolore.

Cela dit, il rit de nouveau deux ou trois fois et s'enfonça dans les vallons.

Notre personnage reparut en automne, et l'on vit alors que c'était Yi-jin.

On représente Yi-jin accompagné d'un daim, près d'un arbre dont il porte une branche en main. (*Lie-sien-tchuen.*)

Lin-po.

Ce futur immortel vivait sous les derniers empereurs de la grande dynastie des Tang. Il avait la réputation de posséder le Tao. Un grand du monde, Tchao, envoya vers lui pour lui faire exprimer le désir de s'attacher à son école. Lin-po dit alors : « Je vais droit devant moi et ne me courbe pas devant le Fils du ciel. Comment pourriez-vous me suivre? » Tchao, triste de cette réponse, rompit avec lui. Il n'avait que l'apparence et non la réalité de la vertu, comme un corps énorme dépourvu de sang.

Lin-po, sans se préoccuper de cet incident, continua à conserver en lui une droiture parfaite et à entretenir le Tao. Il vécut jusqu'à cent ans sans se mêler aux choses de ce monde, en évitant tout mal avec un soin scrupuleux. Ses concitoyens lui érigèrent un temple, et ils lui font des offrandes. Par la suite, on le vit de temps en temps sur le mont Kao-kai, où il revient parfois. (*Shen-sien-t'ong-kien.*)

Tchang-heu-tchai.

Heu-tchai, de la famille Tchang, était de Long-kien, au Ken-tcheou. Il s'était établi au mont Kien-fong-shan et s'y plaisait à méditer le Tao sans en ressentir jamais de fatigue. Il y vécut trente ans. Il demeura ensuite à

Kong-yang-hien du Hu-tcheou. Heureux et content, il contemplait le mont où Tchang, le maître céleste, avait enseigné et réuni ses disciples. Là, avec un autre tao-she, il construisit un temple et y plaça la statue de Lao-tze, le maître céleste. Là, le disciple de la sagesse peut, dans le silence, rendre à son existence actuelle fantastique sa nature réelle primitive.

Matin et soir, on y brûle l'encens, on y accomplit les rites. Du côté du sud-ouest était une pierre carrée, large de plus de vingt pieds et polie comme une pierre ponce. Heu-tchai s'y asseyait fréquemment et s'y livrait à la méditation. Un jour, un esprit humain lui apparut et lui dit que l'herbe servant à confectionner le tan se trouvait sous cette pierre, qu'il pouvait la prendre et la couper pour s'en servir. Heu-tchai, tout en le remerciant, lui dit que cette pierre avait été placée là par le ciel et qu'aucune force humaine ne pouvait y toucher. Pour lui, il lui suffisait de faire en lui le vide d'erreur et d'y maintenir l'essence pure. Quant au glaive à deux tranchants dont avait disposé le Maître du ciel, il ne savait qu'en faire. L'esprit repartit : « Faites seulement tous vos efforts pour vous rendre parfait, sans jamais vous relâcher. Ainsi vous pourrez vous établir fermement dans la perfection ».

Trois ans après, l'esprit revint encore avec le glaive et le tan. Le glaive portait sept étoiles, le tan était enfermé dans un vase de pierre ; ce vase de pierre contenait dix litres et beaucoup d'herbes médicinales destinées à composer le tan. Le tan était semblable à des graines de chanvre. Heu en prit et en donna aux malades ; tous furent guéris.

Il opéra encore d'autres prodiges. Pendant quinze ans, il demeura sur cette montagne sans plus manger. Constamment, des tigres, des dragons, des oiseaux extraordinaires y apparaissaient et venaient le voir.

Les nombreux tao-she qui habitaient la montagne et venaient le visiter virent aussi l'éclat projeté par les dragons et les traces des tigres ; ils étaient remplis de crainte et estimaient la montagne un séjour incommode. En hiver et au printemps, c'étaient des quadrupèdes fauves qui venaient répandre la terreur ; en été et en automne, c'étaient des serpents venimeux qui l'infestaient de tous côtés.

A la parole de Heu-tchai, le tonnerre et la pluie s'arrêtaient au milieu de la montagne. Il s'y formait des nuages et des dragons.

Lui-kong, Lui-mu des Shens, et des *kuei* en très grand nombre, venaient se promener, et quand ils se rencontraient avec notre solitaire, on se faisait les politesses d'usage.

Un tao-she vint, une nuit, écouter près de Heu-tchai silencieux et immobile; on aurait dit qu'on entendait une voix humaine discourant. Épiant en secret, il vit une lumière éclatante, des rayons d'un rouge brillant; il n'entendit que le bruit des pierreries, doux et étrange.

Puis il vit, habillés comme des voyageurs qui vont en pays lointain, avec le bonnet, le manteau rouge, la robe de soie verte, des boules sur la tête, les cheveux pendants par derrière, quatre jeunes gens, filles et garçons, assis vis-à-vis l'un de l'autre et environnés de rayons de lumière. Puis un esprit vint se placer un peu en arrière, sur le côté. Le tao-she n'osa point les troubler, mais se contenta de les saluer respectueusement par l'ouverture de la fenêtre.

Lorsque le jour fut venu, Heu-tchai dit qu'il fallait quitter cette montagne où l'on était exposé à des importunités, et peu faite pour ces entrevues. Quelques jours après, une grue aux couleurs éclatantes arriva dans un nuage bigarré, une musique lointaine se fit entendre au haut de la montagne, puis vint un char léger portant une bannière. Des esprits inférieurs, montés sur des dragons ou des cerfs, quelques-uns sur des phénix, s'avançaient au-devant de Heu-tchai. Celui-ci monta dans le char et s'éleva au ciel. Pendant qu'il montait de cette manière merveilleuse, il se retourna vers les hommes restés sur la terre et leur dit : « (Vous le voyez), il est bon de se perfectionner soi-même; cela vaut mieux que de porter les armes et de semer le trouble. Quand ainsi le Génie de l'abondance vous protège, on peut aller en paix par la voie du bonheur intérieur, sans résister jamais aux volontés du ciel. » A ces mots, le nuage qui portait Heu-tchai disparut et le saint homme quitta la terre pour toujours. Les fidèles du Tao n'ont cessé depuis lors de l'honorer.

Les esprits du Shan-hai-king.

Il nous reste à dire quelques mots des esprits, des génies mentionnés dans un livre d'un genre extraordinaire et qu'il serait difficile de caractériser sûrement. Je veux parler du *Shan-hai-king* ou Livre des Monts et des Mers, géographique, mi-scientifique, mi-fantastique, qui date certainement d'une époque assez reculée, peut-être du III[e] ou du IV[e] siècle avant notre ère, car il porte les mêmes caractères que le Tcheou-li, que l'on doit attribuer à cette époque.

Le Shan-hai indique, pour chaque groupe de montagnes, pour chaque région maritime, les esprits qui y sont prétendument vénérés.

Ce sont, au sud, des esprits à corps de dragon et à visage d'homme, qui ont des temples appelés *Siun-ki* et auxquels on offre du riz cru ; et, un peu plus loin, des esprits de même corps, mais à tête d'oiseau, auxquels on offre des animaux et du riz.

On trouve de même, dans les monts de l'ouest, des esprits à tête d'homme et à corps de cheval ou de bœuf, avec quatre pieds et un seul bras, marchant avec un bâton; ce sont des volatiles auxquels ont fait diverses offrandes. D'autres ont une forme de bœuf, huit pieds, deux têtes et une queue de cheval, ou bien un corps de chèvre avec une tête d'homme.

Au nord, nous voyons des esprits à corps de serpent ou de truie, complets ou avec jambes d'homme et queue de serpent.

A l'est, ils ont un corps d'homme et une tête de dragon, ou un corps d'animal et une tête d'homme, ou un corps entier d'homme avec des cornes de mouton. Quand ils se montrent, la pluie survient.

Les montagnes du centre possèdent aussi des divinités de même nature, et l'auteur du Shan-hai énumère pour elles, comme pour les premières, les particularités de leur culte, le mont où se font les offrandes, les animaux qui en forment la matière, etc.

Outre ces génies innomés, notre livre en cite quelques-uns possédant un nom propre et paraissant isolés en l'un ou l'autre endroit, et non pas groupés comme les autres.

Dans les montagnes de l'ouest, nous trouvons, au mont Hoei, le génie *Li-hien,* dont les commentaires ne savent rien, si ce n'est que c'est un esprit. Puis, au *Lieu-sho,* l'esprit *Tchang-tching,* qui y préside, que Yu crut avoir aperçu sous la forme d'un homme de grande taille, portant du jade noir, et que Mu-wang trouva dans ces lieux. Un peu plus loin, c'est l'esprit *Yu,* auquel on offre des torches allumées, selon M. de Rosny. Mais ce Yu pourrait être tout aussi bien l'esprit de la montagne, *Yu-shan-sheu-ye,* « l'esprit du mont Yu. On lui sacrifie avec des torches, etc. »

Dans le centre, c'est d'abord, au mont Tsing-yao, le *Wu-lo* qui y préside. Les commentateurs n'en disent rien, si ce n'est que son nom est identique à celui d'un officier du temps des Shangs. Le sens même de son titre de *Shin* est reconnu comme inexpliqué par les commentateurs de Hoei-nan-tze. Notre livre lui donne une tête d'homme et un corps de léopard.

Puis, au mont *Ho,* préside le bon esprit Tai-fong, homme à queue de tigre, qui produit un éclat lumineux en marchant et remue le ciel et la terre.

Au mont Ping-fong réside l'esprit *Kiao-tchong* (insecte puissant), au corps d'homme à deux têtes, chef des insectes [1]; et au mont Tu-hien, l'esprit *Tien-yu,* qui produit extraordinairement le vent et la pluie.

Viennent ensuite, au mont Kiao, l'esprit *To-wei,* au visage humain, aux cornes de bélier, qui erre dans les fleurs et produit une vive lumière en circulant, et au Kouang-shan, l'esprit Ki-wong, homme à tête de dragon, qui se promène dans l'abîme et produit une pluie et un vent violents quand il sort ou rentre. Enfin, au mont Kouang, l'esprit *Keng-fou,* habitant d'un autre gouffre, et qui produit des merveilles analogues à celles qu'opère *To-wei.* Son temple existait encore sous les Tsin.

La seconde partie du *Shan-hai-king,* ou description des mers, donne aux régions du sud, pour génie local, le *Tcho-yong* [2], au corps d'animal à quatre

[1] Le texte ajoute : en réalité c'est le séjour des insectes piquants, guêpes, etc.

[2] Nom d'un esprit (dit le dictionnaire de Kanghi) mentionné au Li-ki comme régent et dont les commentaires font l'esprit du feu *Ho-shen.* C'est *Li,* fils de Tchwan-hiu, et administrateur du feu, *Ho-kuan,* dit le *Tchou* du Li-ki. *Tchwan-hiu* régna de 2513 à 2435.

pattes, au visage d'homme qui chemine conduit par deux dragons. A celle de l'ouest, il assigne *Ju-shen,* qui porte un serpent à l'oreille gauche et monte deux dragons.

Ju-shen signifie « qui recueille la moisson ». C'est le génie de l'or, *Kin-shen,* dit le commentaire. Il a un visage d'homme et des griffes de tigre, le poil blanc. Il tient en main une hache d'arme. Ce serait l'esprit de l'empereur Shao-hao (2597-2513), selon le *Shang-shu-ta-tchuen,* confirmé par le témoignage de Hoei-nan-tze (chap. Shi-tzih-hiun). Les peuples sont immortels.

Aux régions du nord réside *Yü-kiang* (qui s'élance avec force), dont la nature est très incertaine. Le *Shang-hai-king* dit simplement qu'il a une figure d'homme et un corps d'oiseau, qu'il porte aux oreilles deux serpents verts et foule aux pieds deux autres reptiles de même nature et couleur. D'après Lu-shi et son commentateur, c'est un esprit du ciel que l'empereur trouva dans ses voyages aux extrémités du nord. Il engendre les vents étroits. Mais Hoei-nan-tze en fait un esprit des mers. On lui donne parfois le nom de Yu-king, qui est le petit-fils de Hoang-ti. Tchuang-tze le loge au pôle nord. On lui attribue aussi un corps, des mains et des pieds tout noirs et une monture de deux dragons. D'autres auteurs donnent encore d'autres explications que nous nous abstiendrons de rapporter; c'est de la pure fantaisie.

A l'est préside *Keu-mang,* au corps d'oiseau, au visage d'homme, qui monte deux dragons. *Keu-mang* est l'esprit du bois, au visage carré, au vêtement blanc. Le Ta-tchuen du Shang-shu le fait habiter à l'extrémité des régions orientales, où il préside entre le *Kie-shi* au golfe du Pe-tchi-li jusqu'au désert de Fu-sang ou des Mûriers que l'on croit être une côte du Japon.

Au grand désert (Ta-huang) de l'est il y a des esprits à figure d'homme, au corps de chien, qu'on appelle des Li-ling, ou pygmées. Puis, au royaume de Hia-tcheou et plus loin encore, il y a des esprits humains à huit têtes d'homme, au corps de tigre, pourvu de dix queues, auxquels on donne le nom de Tien-wu (qui crie dans le ciel). Et dans l'île de la mer du nord réside un esprit à tête humaine et à corps d'oiseau, portant un serpent jaune

à chaque oreille et foulant aux pieds deux serpents jaunes. On l'appelle *Yü-heu*. C'était le fils de Hoang-ti et le père de Yu-king dont il a été parlé plus haut. Établi sur la mer de l'est, il est devenu esprit de l'océan.

Dans les îles de la mer du sud il y a des esprits à face humaine, portant des serpents verts aux oreilles et marchant sur des serpents rouges; on les appelle Pu-yen-hu-yu, et il y en a d'autres que l'on nomme Yin-yin.

Au nord-ouest sont dix autres esprits humains appelés Niu-kuo-tchi-tchang (ou *fu*), « intestins ou ventre de Niu-kuo », qui se transformèrent en esprits purs. Ils habitent le pays de Lih-kouang ou « des châtaignes ». Niu-kuo était une femme spirituelle et sainte, qui forma tous les êtres; elle avait une figure humaine et un corps de serpent. En un jour elle se transformait soixante-dix fois.

A l'ouest se trouve aussi le mont de la Mère royale (*Wang-mu*), le mont Hu-shan et le mont Hai-shan, tous trois peuplés d'esprits.

Aux portes du ciel, là où le soleil et la lune entrent dans le monde invisible, il y a un esprit à face humaine, sans bras, mais dont les pieds reviennent jusqu'à la tête.

Sur une montagne au delà de la mer du nord-ouest, il y a un esprit à figure humaine et à corps de serpent, de couleur rouge. Son corps est long de 1000 lis selon les uns, de 1000 pieds selon d'autres. Marchant droit, il tient l'œil fixe. Pour lui, il n'y a d'obscurité que quand il ferme les yeux; quand il regarde, il voit toujours clair. Il ne mange point, il ne dort point; jamais il ne se repose. Le vent et la pluie obéissent à sa voix. Il éclaire toutes les profondeurs obscures. On l'appelle le dragon-lumière. Le soleil n'atteint point son éclat.

Le *Shen-wu* dit de lui : « Le ciel a un esprit au nord-ouest, et là il n'y a point d'épuisement du Yang et du Yin. C'est pourquoi là est l'essence dominatrice du dragon qui illumine les portes du ciel. Le mont *Wei-yu*, dit Hoei-nan-tze, est couvert d'obscurité; aussi là ne voit-on point le soleil ». (XVII, fin.)

Voilà, ou peu s'en faut, tous les renseignements mythologiques que nous donne le *Livre des monts et des mers*. Leur caractère étrange n'aura certainement échappé à personne, et plus d'un lecteur se sera demandé quelle foi

on peut ajouter à des affirmations de cette espèce, jusqu'à quel point ces génies bizarres faisaient réellement partie de la mythologie chinoise que j'appellerai « pratique ».

Je ne crois pas me tromper en disant que la plupart de ces données sont de pure invention, que l'auteur du *Shan-hai-king,* élevé à l'école des Hoei-nan-tze, des Lie-tze ou de faiseurs de contes du même genre, s'est amusé à peupler les lieux qu'il décrit de génies qui ne doivent, pour la plupart, leur existence qu'à son imagination inépuisable.

Il n'est pas difficile de justifier cette appréciation; elle se base sur les raisons suivantes :

1° Parmi les monts et les mers décrits par notre auteur, le plus grand nombre est également le fruit de la faculté inventive de celui qui nous les fait connaître.

2° Les animaux dont il peuple ces lieux extraordinaires sont également des créations de sa fantaisie.

Citons seulement pour preuve les habitants du mont Yen-tze, quadrupèdes au corps de cheval, aux ailes d'oiseau, au visage humain, à la queue de serpent; ou bien oiseaux au corps de singe surmonté d'un visage d'homme et terminé par une queue de chien, le tout ayant l'apparence d'un hibou! Il en est de même partout et en tous lieux. Évidemment l'auteur n'a pu croire lui-même à l'existence d'êtres aussi monstrueux. S'il décrit les animaux de cette même manière, pourquoi serait-il plus scrupuleux quand il s'agit des génies?

Ajoutons ce qui est plus curieux encore : les commentateurs chinois disent nettement que ces extravagances ne se trouvaient point dans le texte primitif, lequel a été mal lu et mal compris.

3° Une mythologie de ce genre ne se trouve dans aucun livre chinois d'un caractère sérieux; il faut recourir aux élucubrations ridicules des Lie-tze, des Hoei-nan-tze, des Lü-shi et autres conteurs de fables de l'espèce, pour rencontrer quelque chose de semblable. Rien donc ne permet de supposer que le géographe des monts et des mers ait mieux connu et mieux retenu qu'aucun autre hagiographe sérieux les croyances des peuples habitant la Terre des Fleurs, qu'ils soient ou non Chinois d'origine.

4° Plusieurs de ces divinités ou génies, présentés même isolément comme seuls protecteurs d'un lieu déterminé et portant un nom spécial, sont mentionnés dans le dictionnaire chinois ; mais, comme le remarque M. de Rosny, le seul texte, et le plus ancien auquel se réfèrent ces lexiques, est précisément le Shang-hai-king. Ce qui prouve surabondamment que notre géographe en est le créateur.

Ces raisons suffiront, je pense, sans que nous devions continuer cette démonstration. Remarquons toutefois que parmi les génies ayant un nom particulier, il en est l'un ou l'autre qui a pu réellement être vénéré par les habitants des pays voisins des montagnes qui leur sont assignées comme demeure. Il en est spécialement ainsi du génie Keng-fou, dont le temple existait encore au temps de Kuo-Po. Il est d'ailleurs certain que plusieurs contrées avaient des génies locaux, dont le culte pouvait avoir précédé l'entrée des Têtes-Noires dans les pays que traversent le Hoang-ho et le Yang-tze-kiang.

Nous en trouvons de nombreux exemples dans l'histoire, non seulement en Chine, mais en Tartarie, et aujourd'hui encore, comme il a été dit ailleurs, la peuple chinois se crée des génies protecteurs et leur élève des chapelles à sa fantaisie. En outre, le livre du *Fong-shan,* qui fait partie du Sze-ki de Sze-ma-tzien, nous apprend que, de son temps, les Fang-shi, ou « ministres du culte adonnés à la magie », construisaient des autels et y plaçaient des statues de génies, proposés à la dévotion du vulgaire, tout aussi arbitrairement, et dont le culte tombait avec son inventeur.

Quant aux formes animales données à ces esprits, shen ou kuei, elles peuvent très bien provenir de ce fait que les anciennes populations de la Chine, comme celles d'aujourd'hui, vénéraient des animaux, grue, renard, tortue, tigre ou autres, et en plaçaient les images sur leurs monticules sacrés. Le génie *Yu,* par exemple, pourrait être le bélier noir, et le *Kiao-tchong* une volaille [1].

[1] Ou mieux encore peut-être des créations imitées des mythes occidentaux, chaldéens, par exemple. Nous voyons en effet, en Chaldée, Tiamat créer, alors qu'elle régnait sur les mondes, des êtres monstrueux semblables aux génies des montagnes chinoises, des hommes avec des jambes et des cornes de chèvre, ou des pieds de cheval, des hippocentaures, des

Nous en trouvons d'ailleurs quelque chose dans le Tcheou-li, où il est parlé des êtres surnaturels portant plumes, écailles ou autre appendice animal, et que les formules et musique magiques font apparaître aux yeux de ceux qui savent les invoquer selon les règles de l'art.

Notons toutefois, en terminant, que ces pratiques ne sont jamais entrées dans les coutumes populaires ou nationales.

taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson, des hommes à tête de chien, des chevaux à queue de poisson ou de serpent, des chevaux à tête de chien, des animaux moitié poisson, moitié reptile et autres monstres bizarres qu'énumère l'extrait de Berose qu'Alexandre Polyhistor reproduit d'après la chronique d'Eusèbe, *Chron. Arm.*, p. 10. Edid. Mai.

Cette imitation ne nécessita nullement une importation contemporaine de l'entrée des Chinois dans l'empire du Milieu ; celle-ci peut très bien avoir lieu très tardivement avant ou après Shi-hoang-ti.

TROISIÈME PARTIE.

LES SAINTS.

Cette section sera d'une étendue bien restreinte; elle ne comprend, en effet, que deux catégories peu nombreuses, dans lesquelles viennent se ranger Kong-tze et ses principaux disciples, d'une part, et cinq personnages créés par les tao-she, d'autre part. Les livres chinois parlent constamment de la sainteté et des saints qu'ils proposent à l'admiration et à l'imitation du peuple, mais ne reconnaissent que peu d'hommes à qui l'on puisse donner ce titre. Kong-tze, s'il faut en croire Lie-tze, déclarait qu'il n'y en avait point à sa connaissance. Nous avons vu plus haut la définition que les tao-she donnaient de la sainteté; pour les lettrés, le saint était celui qui possédait les plus hautes vertus par nature et d'une manière inamissible.

On pourrait ranger sous ce titre la Sainte Dame et l'un ou l'autre des immortels dont il a été question plus haut, mais nous n'attachons qu'une importance médiocre à ces divisions. Voici ceux qui ont été qualifiés spécialement de *Sheng* ou « saints » par les hagiographes.

§ 1. Wu-sheng.

Les cinq saints.

Nous n'avons que des renseignements bien maigres concernant ce groupe d'immortels dont le culte est peu répandu, bien qu'établi par ordre impérial. L'auteur du *Tchong-tong-seu-shen-ki* en raconte l'origine dans les termes suivants :

C'était au temps dit Kuang-ki de Hi-tsong des Tang (vers 888).

Un homme de la capitale, nommé Wang-yu, avait un jardin situé au nord de la ville. Une nuit, il alluma, au milieu de ce jardin, un feu brillant qui éclairait le ciel. Le peuple accourut pour le voir. On aperçut alors cinq hommes devenus esprits qui descendaient du ciel. Ils appelèrent Wang-yu, et quand celui-ci fut arrivé, ils lui dirent : « Nous sommes chargés d'un mandat céleste. Le ciel veut avoir soin de ce lieu et accorder sa protection, ses biens à ses habitants ». Yu répondit : « Il suffit que ce soit la volonté du ciel ; je donne mon assentiment complet ». Les esprits alors remontèrent au ciel.

Lorsque le jour fut en son plein, les gens de la capitale choisirent la place, établirent un lieu de sacrifice et y placèrent les images de ces esprits, qu'ils appelèrent Wu-t'ong (les cinq pénétrants par l'intelligence). Plus tard, Huei-tsong des Song, au temps Siuen-ho [1], leur donna le titre de heou, et Ning-tsong, au temps King-yuen [2], éleva leur rang jusqu'à celui de Wang ou « roi ».

Cette histoire merveilleuse trouvera sans doute peu de crédit auprès de nos lecteurs; ils préféreront rapporter la provenance de ce culte au rêve impérial qui nous est raconté dans le Kai-yu-tsong-kao.

Ce n'est point la première fois que des personnages célestes ont dû leur existence à ces visions nocturnes du Fils du ciel.

Tai-tsou, le fondateur de la dynastie des Mings, ayant établi son pouvoir et l'ordre dans tout l'empire, donna généreusement des titres élevés à ses fidèles officiers.

Il vit un jour en rêve une troupe de mille guerriers qui venaient, rangés en ordre, s'incliner devant lui et lui demander sa faveur.

L'empereur leur dit : « Vous êtes bien nombreux ; je ne puis vous recevoir et vous satisfaire tous, mais seulement une compagnie de cinq guerriers. (Pour ce nombre) on pourra offrir des sacrifices ».

Il ordonna alors à des hommes de Kiang-nan d'élever cinq petits temples pour chacun des cinq et d'y sacrifier. Le peuple les appelle les Temples des

1 1119 à 1126.
2 1195 à 1201.

cinq Saints. On les entoura depuis de plantes de premier choix, comme d'un bois servant à la nichée des oiseaux, à un parc des pourceaux. Dès qu'une calamité quelconque, quelque petite qu'elle soit, se fait sentir, on dit qu'elle est envoyée par les cinq Shengs, et on va leur faire des offrandes pour les apaiser.

Sous la présente dynastie, Tang-kong-wu, gouverneur du Ho-nan, dans un temps de calamité, fit établir le culte de ces personnages [1], et les maux qui accablaient le pays cessèrent immédiatement.

Le même fait se produisit la huitième année du règne de Kang-hi, s'il faut en croire le *Shu-i-ki*. Un individu de Su-shui-hien avait été frappé d'une maladie par les cinq Génies. Tang-kong, gouverneur alors du Kiang-su, fit supprimer ce qu'il y avait d'altéré [2] dans le culte des cinq Saints, et cette calamité étrange disparut [3].

Ce qui prouve, dit l'auteur, que les maux n'étaient pas encore complètement finis. Beaucoup d'autres crurent à la même intervention; l'imagination, en ce point, n'eut plus de bornes et ne put être arrêtée.

Nous trouvons ici une première opposition à la propagation de ce nouveau culte. Nous en verrons encore une semblable plus loin.

Néanmoins, il se maintint et grandit encore en certains endroits. Nous en avons vu ci-dessus quelques exemples authentiques.

Voici un autre fait rapporté par le Y-kien-tchi :

Liu-khiuen-keu devant subir un examen, alla prier, à 9 milles à l'ouest de la porte du Tsien-tang-hien (du Tche-kiang), les cinq Saints de lui donner le bonheur, et leur offrit des oblations et sacrifices. A la suite de cela, il réussit dans ses examens et fut nommé préfet militaire à Te-hing-hien (au Kiang-ssi). Aussi, quand il fut entré en charge, il éleva cinq temples brillants, reconnaissant ainsi ce qu'il devait aux prières adressées aux cinq Saints.

1 Cela peut aussi signifier qu'il les fit implorer pour cette cessation. Mais la suite prouve que le premier sens est le vrai.

2 Ou « de mauvais ». Peut-être le gouverneur arrêta-t-il ce culte et que, malgré cela, le mal prit fin. Les réflexions suivantes donneraient à le penser.

3 Ou : le mal des actes de magie.

Les Songs pratiquèrent aussi leur culte et leur donnèrent le nom des cinq *t'ong* ou profonds. On les appela aussi les cinq *Hien* ou brillants. Ce sont là trois titres différents, mais ils désignent les mêmes personnages. Ainsi parle le *Kai-seu-lui-kao.*

Le *Y-kien-tchi* raconte encore un autre trait :

Tze-sze des Han était accablé d'une maladie violente qui semblait venue du ciel; il demanda qu'on lui donnât de l'eau de bambou pour le guérir. On vit alors les cinq *Esprits profonds,* portant une longue robe jaune ornée d'or, passant à cheval, puis s'éloignant. Le médecin, qui était allé loger ailleurs, trouva son malade guéri quand il vint le lendemain.

Sous les Songs, on éleva un temple aux cinq t'ongs au Shi-shan, mont du Tai-ping-fou, situé à 25 lis du chef-lieu de cet arrondissement. Les Yuens le conservèrent. Ce culte est donc antérieur aux Mings.

Mais cette nouveauté ne s'établit pas sans protestation de la part des lettrés orthodoxes.

On lit, en effet, dans le *Tang-wen-tsheng-kong-Wu-t'ai-huei-yin-tsze-i :*

Les gens du Wu estiment hautement la vie bien réglée et honorent la littérature. A l'entrée de leur marché, on voit des sentences du Shi et du Shu, qu'ils affichent afin de se les rappeler et de s'aider aux pensées élevées; jamais on n'avait encore vu cela. Malheureusement, leurs mœurs se sont corrompues. Suivent de longues plaintes sur cette perversion. Après quoi l'auteur ajoute :

Les choses réglées, voulues par le ciel ne peuvent être empêchées; leur racine ne peut être coupée.

Au Kian-su, le culte est altéré. On y honore ces cinq personnages qu'on appelle les cinq perspicaces, les cinq brillants, les cinq saints et sages des cinq régions. Tout cela est mauvais; c'est une tromperie contraire aux règles antiques, et avec cela le peuple néglige les sacrifices domestiques, le sacrifice à la porte intérieure.

L'auteur continue ainsi ses lamentations et en remplit de nombreuses pages.

D'après le *Han-ming-tchin-tchuen,* ce Tang-wu était du Kuei-te-fou, au Ho-nan, et natif de Tcheou. Il obtint ses grades de lettré la neuvième année

de Shun-tchi (le premier des empereurs mandchous, 1653). La vingt-troisième année de Kang-hi, il fut nommé gouverneur du Kiang-su et deux ans après, avec autorisation supérieure, il supprima dans Wu le culte corrompu.

Ce fut le premier triomphe de l'orthodoxie opposante. Cette lutte s'est produite plus d'une fois, mais le succès final n'a guère couronné les efforts des vrais disciples de Kong-tze, des lettrés attachés au culte national.

§ 2. Kong-fou-tze.

Moins encore que de Lao-tze, nous n'avons à relater la vie du Prince des philosophes chinois, d'autant plus qu'elle est beaucoup mieux connue que celle de son rival. Nous n'avons point à traiter ici avec la terre, mais uniquement avec l'habitant du ciel que la Chine vénère au-dessus de tous les humains élevés dans les régions éthérées. Pour quel motif ces honneurs ont-ils été accordés, prodigués au Sage? C'est une question banale que nous ne poserons pas; tout le monde sait que c'est l'estime dans laquelle on a tenu ses principes de morale qui lui a valu cet enthousiame qui va presque jusqu'à la déraison.

Tout ce qui nous intéresse en notre étude, c'est le culte rendu au grand homme, les titres qui lui ont été conférés par les Fils du ciel, et c'est ce que nous allons exposer en abrégé.

Kao-tsou des Han, la douzième année de son règne, passant par le pays de Lou, alla sacrifier un bœuf au pays natal de Kong-tze.

Ping-ti, la première année Yuen-shi (1 P. C.), lui décerna le titre de *Pao-tshing-suen-ni-kong*, « le prince généreux, intelligent, qui illustre son pays ».

Ming-ti (en 40 P. C.) sacrifia un bœuf, un mouton et un porc à Kong-tze et à Tcheou-kong. (Voir le *Heu-han-shu-li-i-tchi.*) Treize ans après, faisant un voyage dans l'est, il visita la demeure de Kong-tze et y sacrifia au maître et à ses soixante-douze disciples. (Voir le *Tse-fou-yuen-kuei.*)

En 242, Fei-ti des Wei sacrifia à Kong-tze en lui adjoignant son dis-

ciple Yen-yuen, et donna ainsi naissance à cette association. (Voir le *San-koue-tchi-wei-shou.*)

En 486, Wu-ti des Tsi ordonna de sacrifier à Kong-tze et d'employer, dans cette cérémonie, six bandes de musiciens, un bœuf comme victime et tous les objets dont on se sert pour les princes de premier rang. (Voir le *Nan-tsi-tchi-li-tchi.*)

En 479, Hiao-wen-ti érigea un temple à Kong-tze dans la capitale même de l'empire. Puis, en 493, il changea le titre conféré au philosophe par Ping-ti et l'intitula *Wen-tcheng-ni-fu,* « le père Ni, saint, d'un talent supérieur ».

En 615, Kao-tsou des Tangs décréta Tcheou-kong le premier saint du monde, et Kong-tze le premier docteur, et ordonna de leur sacrifier en même temps et d'une manière égale. (Voir le *Tang-shu-li-yo-tchi* et le *Tse-fu-yuen-kuei.*)

En 629, son successeur, Tai-tsong, abolit le sacrifice à Tcheou-kong. Il décréta Kong-tze, « premier saint », et son disciple Yen-yuen, « premier docteur ». (Voir le *Yü-hai.*)

Deux ans après, il ordonna que tous les chefs-lieux de Tcheou et de Hien érigeassent un temple à Kong-tze. (*Tang-shu-li-yo-tchi.*)

En 653, Kao-tsong, le troisième des Tangs, rétablit Tcheou-kong dans la position dont il avait été dépouillé. Par son ordre, Kong-tze redevint « premier docteur », et Yen-yuen reçut les honneurs du culte après eux seulement. (Voir *ibid.*) Mais ce prince ne tarda pas à se repentir de ce qu'il avait fait et de cette sorte de dégradation dont il avait frappé le Maître de l'empire; Kong-tze fut rétabli dans son titre de « premier saint ».

Cela se passait en 658. Mais, huit ans après, le Fils du ciel eut une nouvelle inspiration. Il proclama Kong-tze « le Grand Maître », *Tai-she,* et ne lui accorda plus qu'un sacrifice de petites victimes, c'est-à-dire un mouton et un porc.

En 668, nouvelle décision. Le Fils du ciel donna les premiers titres aux disciples de Kong-tze. Yen-yuen obtint celui de « sous-précepteur (*hia-she*) du prince impérial ». Tseng-tsou eut celui de « premier gouverneur » (*tai-pao*). (*Tse-fu-yuen-kuei.*)

En 690, l'impératrice Wu honora Kong-tze du titre de *Long-tao-kong*, « prince de sagesse immense ». (*Wen-hien-tong-kao.*)

En 712, Yin-tsong unit à Kong-tze, pour les sacrifices, ses disciples Yen-yuen et Tseng-tsan, sous les dénominations de Grand Précepteur et de Grand Gouverneur du prince impérial. (*Tang-shu-li-yo-tchi.*)

En 717, Hiuen-tsong ordonna d'employer dix corbeilles et dix plats dans le sacrifice à Kong-tze, avec autant de genres d'offrandes. (*Kin-sze-li-tchi.*)

En 721, le même souverain fit représenter aussi Yen-yuen et les neuf autres sages, et fit peindre les portraits des soixante-dix disciples du grand homme sur les murs du temple. (*Wen-hien-tong-kao.*)

Jusqu'en 740, Tcheou-kong seul avait été représenté assis en face du midi, privilège réservé aux empereurs. Kong-tze était assis sous le mur de l'ouest. Hiuen-tsong finit par trouver cela peu convenable et décréta que Kong-tze serait également assis regardant le sud (*Tang-shu, Li-yo-tchi*). La même année, il éleva Kong-tze au rang de roi, sous le nom de *Wen-siuen-wang*, « le roi dont le talent est répandu au loin », et décréta qu'on le revêtît des habits royaux. Il donna aussi aux disciples du sage les titres de kong, heou ou Pe, selon leur rang. (*Kao-tang-shu-li-i-tchi.*)

Les cinq petites dynasties qui succédèrent aux Tangs n'eurent guère le temps de s'occuper des honneurs à conférer à Kong-fou-tze. Mais, en revanche, les Songs s'y remirent avec une nouvelle ardeur et rivalisèrent de zèle pour illustrer sa mémoire.

En 1003, Tchen-tsong ajouta au précédent titre de sage celui de *Hiuen-sheng*, « saint d'intelligence profonde ». Puis il pensa à la famille du saint et crut devoir la faire participer à la gloire de leur illustre parent. Son père fut donc nommé *Tsi-koue-kong*, « prince du royaume de Tsi »; sa mère, *Lu-kue-tai-fu-jin*, « grande reine de Lu »; son épouse, *Yun kue-fu-jin*, « reine de Yun ». (*Wen-hien-tong-kao.*)

Cinq ans après, nouvelle disposition grave. Le mot *Hiuen* du titre de Kong-tze fut changé en *Ta*, « Grand », et le nombre des corbeilles et des plats à employer dans les offrandes à lui faites fut fixé à huit. (*Song-sze, Tchen-tsong-pen-ki* et *Li-tchi.*)

En 1076, Shen-tsong mit à Kong-tze le bonnet à neuf pendants des Kongs de premier rang. En 1084, le même prince fit Meng-tze prince de Tseu [1] et l'égala au Maître quant aux offrandes.

En 1104, Hoei-tsang éleva le fils de Kong-tze, Li, au rang de Heou du *Sze* [2], et son petit-fils Kia à celui de Heou de l'Y [3]. (*Song-sze, Hoei-tsong-pen-ki.*) En 1105, il annonça que le temple de Kong-tze était désormais le *Ta-tching-tien,* ou « temple de la haute perfection », et l'année suivante, il accorda au Sage le bonnet à douze pendants, réservé au Fils du ciel. (*Wen-hien-tong-kao.*)

En 1114, Hoei-tsong fit un nouveau changement dans la disposition des statues.

Neuf ans auparavant (1105), il avait introduit dans le temple celle du célèbre ministre Wang-nan-shi [4], avec les mêmes honneurs que Kong-tze. Meng-tze venait après, et le Maître avait été placé entre Yen-yuen, mis à sa gauche, et Meng-tze, à sa droite. Wang-nan-shi venait ainsi après Yen-tze. Le souverain comprit que Wang-nan-shi étant un saint ne pouvait convenablement être placé au-dessous de Meng-tze. C'est pourquoi il mit le premier à la place du second, à la droite du Sage, et l'empire put dormir en paix. (*Tchue-kong-luk.*)

Kong-tze, par le règlement de Tchen-tsong, avait perdu deux corbeilles et deux plats d'offrandes. Kao tsong voulut réparer le tort fait au Docteur universel et lui en accorda douze, ordonnant d'observer pour son culte les grands rites du sacrifice aux génies du sol et des moissons. (*She-tsi.*)

En 1168, Tu-tsong proclama Meng-tze « prince du royaume d'Y » et l'égala à Kong-tze quant au sacrifice. (*Song-sze-li-tchi.*)

On sait que depuis l'an 1127, les Songs ne régnèrent plus que sur le midi de la Chine ; le nord avait été entièrement conquis par les peuples de la Mandchourie actuelle, qui y avaient fondé un empire auquel ils avaient

[1] Nom de l'endroit où est né Meng-tze.
[2] Rivière du Shan-tong.
[3] Même chose.
[4] Ministre de Shen-tsong, célèbre par ses réformes politiques, dont les deux principales étaient les prêts à l'agriculture et le service militaire général.

donné le nom de Kin ou « d'or ». Formés à la civilisation chinoise, instruits par les lettrés chinois, ils étaient aussi pleins d'admiration pour le grand docteur de l'empire, et leurs souverains voulurent imiter les Fils du ciel méridionaux en se mêlant des hommages à lui rendre. Mais d'abord ils s'en prirent à Wang-nan-shi, que Shi-tsong des Kins, en 1175, fit descendre de sa place pour y remettre Meng-tze, injustement dépossédé en faveur d'un favori. Ainsi il mit Meng-tze à la droite de Kong-tze, mais pas immédiatement; il avait d'abord voulu uniquement dégrader le ministre novateur.

Tchang-tsong, son successeur, ordonna de ne plus employer les caractères formant le nom d'enfance de Kong-tze (Tchong-ni). (Voir *Kin-sze, Tchang-tsong-pen-ki.*)

La dynastie mongole, qui avait embrassé le bouddhisme, se montra d'abord peu favorable au sage chinois. Kubilaï-khan, devenu Shi-tsou, empereur de la Chine, la vingt-deuxième année de son règne (1288), abaissa Kong-tze au rang de Tchong ou sage de second ordre, et le déclara indigne du titre de saint (voir *Tong-kien-po-lun*). Mais son successeur, Sheng-tsong, à peine monté sur le trône, annonça par une proclamation sa volonté d'honorer le grand philosophe et de lui rendre ses titres. Wu-tsong, qui vint après lui, changea encore le premier mot du dernier titre conféré et en fit *tchi*, « suprême »; le tout fut ainsi *Ta-tsheng-tchi-sheng-wen-siuen-wang*, « le parfaitement accompli et suprême sage, l'habile et intelligent roi ».

Wen-tsong, en 1330, éleva le père et la mère de Kong-tze au rang de *Ki-sheng-wang* et de *Ki-sheng-wang-fu-jin*, et donna à son épouse le même titre qu'à lui-même (... fu-jin). (Voir le *Yuen-sze.*)

La dynastie des Mings, bien que restauratrice de la puissance chinoise, ne fit rien de saillant pour le représentant de la sagesse nationale.

Tai-tsou, en 1374, fit enlever les statues de Kong-tze et ordonna de les remplacer par une tablette de bois.

Hien-tsong, en 1477, releva les rites du sacrifice et accorda à Kong-tze huit bandes de musiciens, douze corbeilles et autant de plats.

Shi-tsong, en 1531, sacrifia à Kong-tze en suivant les rites du culte du ciel. Par contre, il lui enleva le titre de roi, *Wang*, et ne lui laissa plus que celui de *Tchi-sheng-siang-she*, « l'ancien maître, parfaitement saint », qu'il a conservé depuis lors.

En outre, il fit enlever toutes les statues du saint et parfait maître, et les fit remplacer par une planchette gravée; il ôta à son temple le titre de *ki*, qui se rapporte à un palais, et ne lui laissa que celui de *miao*. Il lui assigna, en outre, six bandes de musiciens, dix corbeilles et dix plats. Il supprima finalement tous les titres de kong, heou et pe, accordés précédemment [1] à ses disciples.

Ces règlements ont subsisté jusqu'aujourd'hui. Néanmoins, Kong-fou-tze est resté l'objet d'un culte de vénération sans égal dans tout l'Empire.

Le 1er et le 15 de chaque mois, les chefs de l'administration publique vont sacrifier dans les quinze cents temples qui ont été érigés en son honneur. En outre, au printemps et à l'automne, ils lui offrent un sacrifice solennel.

On peut juger de l'importance de ces actes par ce seul fait que, d'après les relations authentiques du *Sheng-miao-tchi* ou « Annales du temple du Saint », on immole en cette occasion jusqu'à six bœufs, cinq mille huit cents moutons, vingt-sept mille porcs, deux mille huit cents cerfs ou élans et vingt-sept mille lièvres ou lapins; dans tout l'Empire, bien entendu.

Les souverains de la dynastie régnante, bien qu'ils n'aient rien ajouté aux titres, aux honneurs conférés au « Grand Instituteur de l'Empire », ont tenu cependant à lui rendre personnellement des hommages qui n'appartenaient qu'au ciel ou à Shang-ti. Plusieurs d'entre eux ont fait le pèlerinage à son tombeau et se sont prosternés devant son image, trois fois, en frappant du front la terre.

A tout ce qui précède, ajoutons encore les principales données qui nous sont fournies par le *Shen-sien-tong-kien*.

Tchen-Tsong des Songs [2] donna au temple de Kong-tze le titre de Tong-yo ou « Mont sacré de l'Empire [3] ».

Aussitôt après la mort de Wu-tsong des Yuen (1312 P. C.), le prince héritier, qui fut Jin-tsong, envoya un de ses officiers, Li-pang-ning, rendre

[1] Voir le *Ming-sze*, *Li-tchi* et le *Ming-hoei-tien*.

[2] Entre 996 et 1023.

[3] Voir livre XXXIII, 13.

hommage à Kong-tze. L'envoyé alla faire les cérémonies d'usage. Mais lorsqu'il approcha du trône du philosophe, il s'éleva tout à coup un vent violent, les cierges allumés s'éteignirent, les supports de fer des torches s'enfoncèrent dans le sol à la profondeur d'un pied. Effrayé, respirant à peine, Pang-ning se prosterna à terre, et tous les assistants firent de même. Peu après, le vent cessa et l'on put continuer les cérémonies. (XXXVII, 32.)

Pour honorer le grand homme, Tai-tsou des Mings donna des titres à plusieurs de ses descendants. Kong-hi-hio, de la trente-sixième génération, fut fait *Yen-sheng-kong*, « le Prince magnifique et saint » ; et Kong-ki-la, ainsi que Kong-khi-i et Kong-khi-jin, de la cinquante-cinquième génération, reçurent des honneurs divers. (XXXVIII, 26.)

Si les empereurs étaient prodigues d'hommages rendus à Kong-tze, plusieurs des princes tartares eux-mêmes ne voulurent point rester en arrière. Tout citer serait impossible. Notons seulement ces quelques points.

Au temps Tai-ho (477-500), le souverain de Wei, Hiao-wen-ti, voulut honorer Kong-tze à son tour, et vint à Lou lui faire des offrandes. Il y trouva deux membres de la famille de Kong-tze auxquels il donna de grandes marques de respect, puis deux autres descendants de son disciple Yen. Il choisit, en outre, un descendant du philosophe pour lui conférer le titre d'honneur de *Tchong-sheng-heou*, « le Prince élevé et saint ». Il sacrifia à son illustre ancêtre, puis ordonna d'élever un mausolée et y fit dresser une colonne sur laquelle on grava une inscription élogieuse.

Depuis l'an 1530, il est défendu d'exposer des images ou des statues de Kong-tze dans les temples consacrés au grand homme. C'est un décret de l'empereur Jin-tsong des Mings qui a statué sur ce point par crainte des abus auxquels donnaient lieu les pratiques bouddhistes. Il ne fut plus permis d'y étaler que des tablettes portant son nom avec quelques inscriptions dont la plus ordinaire est : « Le très saint et sage Kong-tze. Lieu de séjour de son esprit ».

Des temples de Kong-tze, il y en a dans tous les chefs-lieux, dans toutes les villes importantes. Le plus splendide est celui que l'on a construit sur sa tombe au Shan-tong. Mais là non plus il n'y a qu'une tablette avec l'inscription accoutumée. Tout autour sont rangés ses disciples, c'est-à-dire leurs

tablettes, dans l'ordre de dignité que la tradition leur a fait, présumant de l'estime qu'en avait le maître.

Devant le piédestal sur lequel reposent ces tablettes sont placées des tables destinées à recevoir les offrandes.

Outre ces temples officiels, il y en a encore d'ordre privé, et les écoles, comme aussi beaucoup de maisons particulières, ont une chapelle ou un reposoir pour y placer la tablette du philosophe ; tout ou moins ont-elles une de ces planchettes pendue à quelque mur.

C'est au mois médial du printemps et de l'automne que se font les grandes offrandes et que l'on doit vénérer le Maître de la sagesse. Les examens et la collation des grades littéraires donnent encore lieu à des cérémonies en son honneur.

On trouvera les autres détails du culte de Kong-tze dans notre précédent ouvrage [1]. Nous ne pouvons pas nous répéter ici.

Nous signalerons seulement les prescriptions de Kien-long, relativement à la position de Kong-tze et de ses disciples dans l'enceinte des temples.

Kong-tze occupe le milieu; il est assis, regardant vers le sud, comme l'empereur, et porte comme titre : Tchi-tcheng-sian-sheng-she-Kong-tze, « le parfait saint, le maître (senior), docteur Kong-tze ».

A sa gauche, c'est-à-dire à l'est et regardant l'ouest, sont :

Yen-tze. . . . . Heou-tcheng Yen-tze . . . . . le saint venant après, Yen-tze,
Tze-sse . . . . . Shu-tcheng Tze-sse . . . . . . le saint suivant, Tze-sse.

A sa droite, à l'ouest, regardant l'est :

Tseng-tze . . . . Tsong-tcheng Tseng-tze. . . . le saint honorable, Tseng-tze.
Meng-tze . . . . Ya-tcheng Meng-tze. . . . . . le saint inférieur, Meng-tze.

Après eux viennent, le long des deux murs, les *Siang-hien* ou « Sages antérieurs », et, dans le portique, les *Song-juk* ou « lettrés précédents ». (Voir *Ta-tsing-t'ong-li,* XII, 1 à 3.)

[1] *Les religions de la Chine,* pp. 237 et suiv. Paris, Maisonneuve.

QUATRIÈME PARTIE.

LES DIEUX ET VÉNÉRABLES DU BOUDDHISME.

Ce serait sortir entièrement de notre sujet que de nous occuper du Bouddha hindou, de sa vie, de sa doctrine et de ses institutions. Notre cadre ne comporte pas non plus l'exposé de ces biographies pleines de légendes merveilleuses, renchérissant les unes sur les autres, que les bhikshous de l'Inde et de l'empire du Milieu ont traduites ou écrites en chinois, d'après les traditions occidentales. Tout ce qui nous incombe consiste à faire connaître l'idée que les Chinois se font du grand réformateur hindou et le culte que la généralité du peuple lui a voué, ainsi qu'aux autres étoiles du ciel bouddhique que la religion dite du nord a mises en honneur.

Pour accomplir notre tâche, nous avons simplement à glaner par-ci par-là les données principales que nous fournissent les auteurs chinois et les explorateurs européens sur le nom, la personnalité de Bouddha et de ses lieutenants, dont quelques-uns ont égalé et même surpassé leur chef.

Nous consulterons d'abord l'histoire des Hans et des Wei; puis nous reproduirons le récit du *Shen-sien-tong-kien.*

§ 1. Le Bouddha et la propagation du bouddhisme.

(D'après le *Sze-lei-fu.*)

I. Le nom de Bouddha peut avoir trois sens. C'est celui qui est éclairé par lui-même, qui éclaire les autres, ou qui brille.

Bouddha a divers noms : il s'appelle *Kin-shen,* « l'esprit d'or »; *Fa-wang,* « le roi de la loi »; *Tao-she,* « le maître qui dirige »; *Ku-siang-seng,* « le

maître antique »; *Ta-hong,* « le grand héros ». (*Fo-tu-lun* et *Sze-lei-fu,* XXV.)

Les livres hindous font précéder Çâkyamouni d'une série plus ou moins longue de Bouddhas qui ont joué le même rôle en différents âges. Les livres chinois, tels que le *Suh-wen-hien-tong-kao,* citent aussi les sept Bouddhas, dont le dernier est Çâkyamouni. *Çâkya* (ou plutôt les termes chinois qui représentent ce mot) veut dire « qui sait être bon » [1]; *mûni* est celui qui vit dans l'obscurité et le silence.

Bouddha était par nature bon et bienfaisant. Il avait pour nom de famille *Tcha-li.* Il descendit du ciel en la terre de l'Inde, la terre céleste (*Tien-ti*).

En chaque âge, le Bouddha répara successivement les mœurs; en ce Kalpa, il a donné les règles écrites et les a transmises au Bouddha Kâçyapa. Les Boddhisattwas [2] achèvent son œuvre en parfaisant en eux sa règle, puis naissent dans le paradis Tushita. Chacun garde une terre de lumière et de grandeur et revient à son tour comme Bouddha. C'est ainsi que le fondateur du bouddhisme actuel est venu sur la terre. Après lui, un nouveau Bouddha viendra rétablir la foi défaillante.

Et il en est ainsi chaque fois que la vraie et bonne loi s'obscurcit et n'est plus observée. Cette loi, du reste, varie avec les âges et les différents Bouddhas.

Le Tcheou-shou-y-ki fait aussi naître Bouddha, miraculeusement conçu, après quatre mois huit jours de gestation, la vingt-quatrième année de Tchao-Wang (1028 A. C.), et lui donne, comme premier nom, celui de Siddharta (*Si-ta-ta*).

D'après ce livre, à l'âge de 19 ans, il se retira dans les montagnes et s'y perfectionna jusqu'à la troisième année, au 7 du deuxième mois du règne de Mu-wang (998 A. C.). La nuit de ce jour, il fut complètement illuminé; il devint Bouddha et fut appelé *Shi-tsun,* « l'honoré du monde », Loka-jyeshtha ou Bhagavân, « le fortuné ».

[1] Ce sens est obtenu par une étymologie savante et factice qui fait venir *Çâkya* de *çak,* « être capable ».

[2] Saints bouddhiques arrivés à leur perfection et habitant le ciel en attendant qu'ils deviennent bouddhas.

Le 15 du deuxième mois de la trente-deuxième année de Mu-wang, il instruisit Mahâkaçyapa, lui confia sa doctrine et lui fit prendre l'habit d'ascète.

En venant en ce monde, Bouddha prit le nom de famille de *Kûtam* (Gôtema). Toutefois, il eut six noms de famille différents : Kûtam, Jiji, Tchong, Çâkya, She-i, etc. On lui a donné, à cause de ses vertus, le nom de *Shen-hoei,* terme équivalent au moderne *neng-jin* (puissant, Çakya), et qui est inhérent à tous les noms de Çâkyamouni. Il a paru et est demeuré dans le monde du grand millénaire; il a couvert les trois mondes de son ombre et y a fait tourner la roue de la loi.

Quand il a pris une forme, ses sourcils étaient comme un feu d'un rouge vif, comme des perles brillantes; ses yeux, comme le lotus bleu. Sa figure ressemblait à la lune en son plein; son visage était comme la fleur d'or (*kin-hoa*). Sa chevelure d'essence d'or était comme la perle à l'éclat changeant. Ses tresses avaient un éclat brillant de couleur de violette, etc., etc. Il conduisait du doigt les dragons du ciel; les oiseaux, l'entendant, venaient se promener sur sa colline; les cerfs paissant quittaient leur pâture pour venir à lui. Tout en son ermitage était joie et plaisir.

Puis le Sze-lei-fu raconte le songe de Ming-ti et l'introduction du bouddhisme en Chine, selon la tradition ordinaire.

Plus loin il rapporte une légende plus rare :

Dans la haute antiquité, il y avait deux *kin-sien* ou Immortels d'or, qui cultivaient le Tao et habitaient des cavernes de pierre dans les monts de l'est et de l'ouest. Un jour, une biche enfanta un faon femelle d'une grande beauté. Les deux Immortels l'élevèrent et, plus tard, cette biche donna le jour à la mère de Bouddha, d'où lui vint le nom de *Lu-wan-yuen*. Quand Bouddha eut acquis la sagesse parfaite, il commença à faire tourner la roue de la loi; le roi prit et entretint [1] la biche nourricière, qui s'en allait marchant sur les fleurs. (XXIV, 7.)

Bouddha envoya trois disciples enseigner la loi au pays de Tchin-tan. C'est, dit le *Sze-lei-fu,* l'île des Esprits; mais généralement ce nom est donné

[1] *Hien*. Peut-être « offrit en sacrifice ».

à la Chine par les bonzes et les adhérents du bouddhisme dans l'Empire du Milieu. Tchin-tan, dit un autre auteur, est le lieu où le soleil se lève; en effet, le mot *tan* a ce sens. Lui, il circulait au pays de l'encens (vers le Pamir) et y prêchait sa loi; tout le monde l'écoutait avidement et recevait sa doctrine. Il expliquait la samâdhi, si difficile à comprendre, et la contemplation simple (*dhyâna*), plus facile à pratiquer en ses quatre régions. La première est la simple absence d'attache; la deuxième est l'exemption de tout sentiment de peine dans les choses pénibles; la troisième, la joie suprême dans l'intelligence des causes; la quatrième est l'extinction de la peine et de la satisfaction, la délivrance des renaissances, la destruction de la nature.

Bouddha dominait les quatre grands (corps de la nature : la terre, l'eau, le feu et l'air). Il fit brûler les cinq parfums, c'est-à-dire la mortification, la méditation, la contemplation de l'intelligence, l'exemption de tout trouble et la loi. Il fit briller, il purifia les cinq lumières : la haine du monde, l'intelligence des choses, le sentiment du déplaisir, l'existence, le destin. Il abandonna les six désirs et obtint ainsi l'intelligence de toutes choses, par la vue et l'ouïe, par la pénétration de l'espace, de l'esprit d'autrui, etc.

Le *Sze-lei-fu* continue en rapportant encore beaucoup d'autres merveilles qui n'appartiennent pas à notre sujet, et termine en jetant cette exclamation :

« Qui voudrait essayer de faire une peinture complète de Bouddha?

II. Mais ce qu'il ne dit pas, et que nous savons d'ailleurs, c'est que le bouddhisme se propagea en Chine principalement par l'attrait des hautes spéculations métaphysiques qui forment le contenu des livres de l'école du nord, et surtout par les menaces des supplices infernaux dont ils faisaient des descriptions effrayantes. Nous avons traité ce point au chapitre consacré à Yen-lo-wang, le roi Yama, le prince des enfers; nous n'y reviendrons pas.

On comprend qu'en Chine, où la piété envers les parents défunts était la vertu essentielle, où le sort des ancêtres était l'objet d'une sollicitude constante, où en même temps la plus grande incertitude sur cet objet vital avait été laissée par le grand Instituteur de la nation, on comprend que ces enseignements, répandus par la parole, par les livres et les images, comme par

des pratiques religieuses frappant fortement la vue, aient obtenu un succès considérable. Aussi la foule y croit et recourt à l'intervention des bonzes, médiateurs entre le ciel et l'enfer, sans pour cela adhérer le moins du monde aux doctrines du bouddhisme.

Une autre doctrine bouddhique qui exerça également une grande influence sur les pratiques religieuses du peuple chinois, c'est celle de l'amour de tous les êtres vivants qui découle de la croyance à la métempsychose ou de la transmigration des âmes dans des corps humains ou animaux. Tout animal peut être un humain transmigré. Aussi n'est-il pas étonnant de trouver en Chine ce que nous oserions appeler des hospices d'animaux malades, vieux ou infirmes. Le taoïsme s'est emparé de cette idée et l'a étendue encore considérablement.

Du reste, c'est plus par ses accessoires que par ses principes que le bouddhisme s'est propagé parmi les gens du siècle. Témoin ce qu'en affirme, entre cent autres, Lo-pi dans son grand ouvrage hagiographique.

« Les gens, dit cet auteur, savent que Bouddha a formé une école, mais ils ignorent ce qu'elle enseigna. Néanmoins, le respect qu'ils lui portent est des plus grands. Tous l'honorent à l'envi, sans savoir ce qui est l'objet de ces honneurs, et malgré cela lui prodiguent leurs louanges. Ils le considèrent comme un saint, bien que Kong-tze [1] ait dit qu'il n'y avait point eu de saints, si ce n'est peut-être un personnage vénérable des pays occidentaux, et ce personnage n'est point Bouddha (*fei but* [2]). »

Ceci coïncide assez bien avec ce que l'histoire des Hans (Tsien-Han-shu) nous apprend de l'introduction du bouddhisme en Chine. On y regardait Bouddha comme un esprit semblable aux autres, qui s'était manifesté à l'occident, ou un saint qui avait paru au Tien-tu pour prêcher un renouvellement de la morale. Il se présentait donc aux Chinois, non comme l'apôtre ou le fondateur d'une nouvelle religion à laquelle ils devaient se convertir, mais simplement comme un esprit de plus à vénérer, un moraliste de plus à écouter plus ou moins docilement.

1 Voir le *Lie-tze*, II, 3.
2 Voir le *Lu-sze*, chap. *Fu-tchi-ming*.

C'est ce qui explique comment Bouddha se trouve non seulement dans les temples spécialement consacrés à son culte, mais dans ceux du taoïsme et du confucianisme, où il n'occupe pas même toujours une des premières places.

Deux fêtes annuelles principales sont célébrées en son honneur : l'une à l'anniversaire de sa naissance, l'autre au jour où on lave sa statue. Cela se fait avec procession, offrandes, encens, etc.

Quant aux détails du culte, nous ne pouvons que renvoyer à nos *Religions de la Chine* (pp. 219 et suiv.). Nous nous contenterons d'ajouter ici à ce qui a été dit dans ce livre quelques faits inédits de son histoire.

Shi-tsou des Wei ou Tartares du nord aimait Bouddha et favorisait ses doctrines de toutes manières. Dans ses diverses provinces, il y avait jusqu'à treize mille temples pour y prier et implorer la protection du ciel.

La quatrième année Yen-tchang (516), le souverain tomba malade et mourut. Son fils Hiao-ming-ti et son épouse Hu-tai-heou voulurent construire une bonzerie. Ils la firent de neuf étages et haute de cent coudées. On y bâtit mille chambres de bonzes, que l'on orna de soie, de pierreries et de tout ce qui peut impressionner le cœur et la vue. Ainsi raconte le *Shen-sien-tong-kien.*

Certes la chose avait dû être faite rapidement, car l'histoire officielle rapporte que jusqu'à la dynastie des Liang (502), depuis que la loi de Bouddha était entrée dans l'empire du Milieu, il n'avait pas encore été construit un seul temple régulier et complet. Mais le premier Liang fit aussitôt élever une pagode dans la capitale, sur un pavé de briques, et haute de deux cent quarante pieds.

D'autre part, les légendes merveilleuses ne manquent pas plus dans les annales du bouddhisme que dans celles du taoïsme. En voici deux ou trois exemples puisés principalement à l'*Histoire des Merveilles.*

Au sein des monts Song vivait un vieux bonze, au milieu des convolvulus et d'autres plantes, sur un lit d'herbes liées. Toujours occupé de la perfection intérieure, il ne sortait point de son réduit.

Un jour, il vit arriver un jeune homme modeste et respectueux qui le pria instamment de l'accepter comme disciple. Le bonze était plongé dans la lecture et ne tourna pas la tête vers le nouvel arrivé.

Celui-ci attendit jusqu'au coucher du soleil sans se rebuter. Alors le vieil ascète lui dit : « Cette montagne n'est guère fréquentée, on n'y trouve guère de trace d'être humain. Comment êtes-vous venu jusqu'ici? Comment venez-vous me demander d'être mon disciple? » Le jeune homme répondit : « Ma maison paternelle est située devant cette montagne. Mon père et ma mère sont morts tous deux. » Jeune et exposé aux erreurs, aux séductions du monde, il voulait l'abandonner, en secouer la poussière, et pour cela il venait implorer le solitaire de l'aider à régler son cœur et à acquérir bonheur et mérites.

Le bonze lui répliqua en lui faisant observer que la vie de l'ascète bouddhiste était toute différente de celle des gens du monde, qu'elle requérait la solitude et le silence. Pourrait-il, malgré ses dispositions heureuses, contenir son cœur dans l'unité et suivre les lois de la sagesse?

« Lorsque le cœur est en désaccord avec les paroles, répliqua le jeune homme, le ciel auguste et la terre princière ne le supporteront pas. Si je suis sans réflexion, mon maître ne pourra le supporter [1]. »

Le bonze ayant éprouvé son habileté, sa prudence, vit avec joie qu'il était doué de dispositions excellentes et l'admit comme disciple. Le jeune homme se montra appliqué, plein de zèle, étudiant seul et interrogeant son maître quand il rencontrait des difficultés insolubles pour lui. Aussi le vieillard admirait sa vertu et sa sagesse.

Quelques années après, on était en automne, les arbres avaient perdu leurs feuilles, le vent soufflait avec violence, un grand froid régnait dans les montagnes. Le bonze attristé se disait : « Je suis né et j'ai grandi dans cette montagne; je ne puis aller dans une autre : on ne doit point se presser à deux portes. » Ainsi il continuait ses efforts pour purifier son âme et son esprit vital, épuisant ses forces à ce labeur. Tandis qu'il se lamentait, il vint à passer un nombreux troupeau de cerfs. Le jeune homme se mit à sauter, jeta le vêtement de bonze et, tout à coup transformé en cerf, il partit et disparut avec le troupeau. Il avait quitté cette terre. (Voir le *Hie-sze*, IV, 10.)

[1] Ou bien : si je ne considère pas mon maître, ils ne le supporteront pas non plus.

Un bonze adonné à la contemplation habitait le mont Shao-Wu (au Shen-si).

Un jour, un vieillard vint l'entendre et lui dit : « Je suis un dragon. Si l'on ne sait se régler en ses actes, il n'y a qu'à mourir. Si l'on s'attache à la loi, alors on peut arriver à la délivrance ».

Puis, subitement, il le changea en un petit serpent et le cacha dans sa manche. (Ki-sze-tchu. *Ibid.*, VIII, 53.)

Fa-ngan était un bonze de Tsin. A son époque, il y avait à Yang-hien, sous l'arbre consacré au génie du sol, un tigre qui s'y tenait caché et se plaisait à dévorer les hommes. Ngan apprit qu'il en avait pris un ou deux la nuit; il alla s'asseoir sous l'arbre. Arriva un tigre portant un homme sur son dos. Apercevant Fa-ngan, il fut pris de frayeur et se mit à bondir. Le bonze récita les paroles de la loi et lui fit une menace sévère. Le tigre disparut pour toujours, et le fléau cessa. (*Ibid.*, 56.)

Sous Wu-ti des premiers Songs, Tsui-hao-kao [1] était grand Sse-tou de Wei [2]. Une nuit, un esprit descendit dans son vestibule. Les gens de la maison, effrayés, coururent avertir Tsui-hao. Celui-ci accourut, et l'esprit lui dit : « Des temps difficiles vont arriver ».

Tsui-hao lui en demanda la cause. Il le pria de lui dire ses noms. « Je suis, dit-il, Ngan-khi. Comment vous laissez-vous entraîner à la partialité? On tue jusqu'aux innocents. Çâkyamouni a grande compassion des fleurs que l'on souille de charbon (des innocents impliqués dans ces maux). Maintenant tous ses grands disciples passent à une autre vie. C'est pourquoi je suis venu de l'ouest pour arranger les affaires du prince héritier.

» Vous qui avez reçu d'en haut la clef des mystères, vous devez en scruter le sens et, plein de pitié, vous appliquer à sauver les malheureux qui périssent. »

Tsui-hao, souriant, se déclara prêt à le faire. Alors Ngan-khi reprit en

[1] Ministre de To-pa-sse, premier souverain des Wei du nord (386-409). A la mort de Wen-ti, To-pa-sse voulut profiter des difficultés de la monarchie chinoise pour étendre ses conquêtes. D'après le *T'ong-kien-kang-mu*, Tsui-hao s'efforça de l'en dissuader. Le texte présent semble supposer le contraire.

[2] D'après un commentaire, c'était l'ancêtre de la famille Tchu.

soupirant : « Vous aimez les honneurs; vous les trouverez au mont Kang[1] ».

L'esprit voulait dire par ces mots, selon le Commentaire, qu'en se retirant dans la solitude mystérieuse, le ministre de Wei pourrait acquérir la perfection intérieure et qu'il éviterait ainsi les maux qui allaient désoler la terre.

La même année, en plein été, le tonnerre éclata; la foudre circula tout autour du temple de Bouddha. Un dragon apparut, volant en l'air et sautant, puis remonta au ciel, laissant derrière lui une traînée de lumière brillante[2].

Ngan-kuo était un docteur bouddhiste qui se livrait à la contemplation et habitait une chaumière sur les flancs élevés du Song-yo.

Un jour, il aperçut un personnage étrange, portant la robe brodée, le bonnet, un pantalon, un pardessus, qui vint à lui accompagné d'une nombreuse suite. Il l'interrogea sur la venue des hommes pleins de bonté.

L'inconnu répondit : « Maître, vous êtes sans doute adonné à la contemplation? » — « Je contemple Bouddha, fit Ngan-kuo, comme tous les êtres vivants. »

§ 2. Bouddha et sa doctrine.

(D'après le *Fut-shu* et d'autres livres.)

Voici maintenant la seconde version que nous annoncions plus haut.

Çâkya-Bouddha est le fondateur de la religion des Çâkyas ou bouddhique. *But* est un mot hindou qu'au pays de Han on dit *Kioh,* l'éveillé, l'éclairé. C'est l'éclairé, l'illuminé qui rend heureux tous les êtres vivants[3]. On le traduit aussi en chinois : « le pur éclairé » (*tsing-kioh*), et aussi « celui qui détruit l'impureté », « celui qui illumine complètement la loi de sagesse », ou « qui parfait la loi spirituelle ». C'est le saint qui réjouit le monde. On l'appelle (en Chine) *But* ou *Buda,* et *Po-tu* ou *Po-t'u*. Ces sons se rapprochent fort les uns des autres.

1 Ou : je vous trouverai au mont Hang. Ce mont est le pic sacré du nord. Voir le *Shen-sien-tong-kien,* liv. XXII, 32.

2 *Ibid.*, 34.

3 Voir le *Heou Han-ki*.

Avant Çâkya-Bouddha, il y a eu six Bouddhas, à savoir : Vipas'i, Çikhin, Viçvabhû, Krakutchandra, Kanakamûni et Kâçyapa. Ils ont présidé aux six kalpas ou âges antérieurs à celui où nous sommes, et ont converti des milliers d'hommes. De leur temps, la vie humaine durait des milliers d'années.

Après Bouddha-Çâkya, il y en aura, dit-on, un millier [1].

Le fondateur de la doctrine bouddhique avait pour nom d'honneur Çâkya ou Çakya-men. Son nom familier était *Mûni* ou *Si-toto* [2].

Celui de sa famille était Kutam (Gôtama), et aussi Tcha-li [3]. On le nomme encore *Ju-lai* (Tathâgata), *Shi-tsun* (Lokajyeshta) et *Wu-shang-shi* [4].

Le père de Çâkya s'appelait *Tsing-fan* (d'après le Pu-yao-King) : en sanscrit, Suddhôdâna ; selon d'autres, Pe-tsing-fan ou Pe-tsing [5], c'est-à-dire « le pur et lumineux ». Sa mère s'appelait *Tsing-miao,* « la pure merveilleuse » (Çuddhomâyâ ou Mâyâ).

Le pays où Çâkya-Bouddha se manifesta, prit corps, s'appelle *Kia-wei-wei,* ou *Kia-wei-lo-yue,* ou *Kia-wei-lo,* ou bien aussi *Liu-el, Liu-ngai* (Kapilavastu).

Son État se trouvait dans l'Inde, qui est le Yin-tu actuel.

Çàkya-Bouddha n'est autre que Lao-tze métamorphosé. En effet, sous Tchao-Wang de Tcheou, Lao-tze s'en alla à l'ouest, jusqu'au pays de *Wei-wei* (Kapilavastu). L'épouse du roi de ce pays, Po-miao, étant un jour endormie, Lao-tze, monté sur l'essence du soleil, entra dans sa bouche, et la reine conçut. Elle porta son fruit dix mois.

Le huitième jour du quatrième mois, son royal époux se promenait dans son jardin en ployant les arbres. Tout à coup, au pied d'un arbre, poussa une fleur de lotus grande comme une roue de char. C'était l'annonce de la naissance de Bouddha, qui sortit du côté gauche de sa mère et parut au jour en tombant dans une fleur de lotus.

[1] Voir l'*Histoire des* Wei, append. *Ça-kya-lao.*

[2] *Siddhârta.* Pas besoin de signaler l'erreur quant au mot *mûni,* qui veut dire « ascète solitaire ».

[3] Voir le *Çi-kya-fang-tchi.*

[4] Le lettré qui n'a rien qui lui soit supérieur.

[5] *Tsing* rend « sudha », *pe-sing* divise en « su-dha ».

La date de cette naissance est donnée de manières très différentes par les livres chinois. Selon le *Kin-keng-king-p'ang-kiai*, ce fut la vingt-sixième année de Tchao-Wang de Tcheou (1026 A. C.); pour le *Tsai-shu-king-tsih-tchi*, c'est la neuvième année de Tchuang-Wang de la même dynastie (687 A. C.). Mais le *Fa-Hien-ki* le fait plus ancien encore; d'après ce livre, Bouddha aurait paru à la fin de la dynastie Yin, et le Tao aurait reçu sa manifestation parfaite et définitive de Lao-tze, sous les Tcheous.

Bouddha est un esprit descendu du ciel dans le sein de la reine de Kapilavastu.

Lorsqu'il vint au monde, deux dragons-esprits descendirent du ciel; l'un vomissait de l'eau glacée, l'autre de l'eau chaude; il lui lavèrent le corps.

Ainsi parle le *Shen-sien-t'ong-kien ;* mais le *Kin-keng-huei-hoei-tsih-kiai* met en scène neuf dragons au lieu de deux.

Bouddha sortant des côtes de sa mère tomba sur le sol et poussa un rugissement de lion; d'une main il montrait le ciel et de l'autre la terre. Il fit sept tours en marchant, tourna ses regards vers les quatre directions et dit : « Dans le ciel et sous le ciel, moi seul suis digne de respect ».

Son corps était de couleur jaune; ses ongles, rouges comme le cuivre. Ses cheveux, de couleur bleuâtre, pendaient jusqu'à terre; ses joues étaient comme une peau de lion; la poussière et l'eau ne pouvaient tenir sur sa peau. Ses mains et ses pieds avaient les doigts comme des crochets; ses poils se dressaient tous en l'air.

Po-miao, deux ans après la naissance de Bouddha, eut un second fils qu'on appela No-kie, et mourut peu après. Sa sœur *Gâutami* éleva ses deux neveux. Telle est du moins la version du *Shen-sien-t'ong-kien* et du *San-tsai-t'u-hoei ;* car le *Tchue-kang-lu* fait mourir la mère de Çâkya sept jours après la naissance de ce jeune prince.

Bouddha était donc prince royal de Kapilavastu. Pendant qu'il occupait cette position, il prit trois épouses qui s'appelaient Kuyi-Gâutamî, Yaçodharâ et Mânushya.

Un jour, Çâkya montra du doigt le sein de *Yâçodharâ,* et aussitôt elle conçut. Elle enfanta un fils qui reçut le nom de *Râhula* (Lahula) (selon le

San-tsai-t'u-hoei). A l'âge de 19 ans [1], Çâkya quitta sa famille et s'en alla au loin étudier le Tao. Il s'établit d'abord au *Tan-ta,* puis au *Liue-shan* ou Himalaya. Après cela, il se rendit au royaume de Çrâvasti (Sha-wei). Chaque jour, il revêtait la robe monacale et, prenant son écuelle, il s'en allait nu-pieds par la ville, mendier sa nourriture. Cela fait, il sortait de la ville et retournait au chalet qu'il avait reçu en don d'Anâthapiṇḍada et qu'il appelait *Fa-tchu,* « le lieu de la loi ». Là, il s'asseyait au milieu de ses douze cents disciples.

Ceux du sexe masculin portaient le nom de Sha-men (*Sramana,* pénitents), mot auquel on donne le sens de « qui maintient son cœur dans un calme parfait ». Leur nom général était *shang* ou *ho-shang,* ce qui veut dire « qui mendie sa nourriture » [2].

Les disciples du sexe féminin s'appellent Bhikshûnî (Pi-khu-ni), mendiantes.

Tous se rasent les cheveux et la barbe. Ils abandonnent leur famille pour vivre en commun. Ce qu'ils ont vient des aumônes qu'ils recueillent. Les gens du peuple, ne faisant attention qu'à leur costume [3], appellent les disciples hommes *Yen-po-sih* (ou *sak*), et les femmes *Yen-po-i.*

Cinq choses leur sont défendues : le meurtre, le vol, l'impudicité, les paroles trompeuses, boire des liqueurs fortes.

Un jour, Çâkya fut pris de fortes douleurs de reins; il envoya son serviteur Ananda chercher de l'huile de chanvre chez un particulier de la ville, nommé Kuang-tchi; celui-ci vint lui-même appliquer le remède, et la guérison fut instantanée. Le mal toutefois revint avec plus de persistance. Alors Çâkya, se touchant la poitrine de la main, dit : « Vous voyez tous que mon corps est de couleur rouge ponceau et or. Je souffre des reins; c'est que je vais entrer dans le Nirvâna [4]. » Alors, ajoute le *Ni-pan-king,* il se tourna

[1] A 29 ans, selon d'autres.

[2] Interprétation erronée. Sang provient de *Sangha,* « assemblée ».

[3] C'est une erreur. *Yen-po-sak* rend *upâsaka,* disciple, qui est assis plus bas.

[4] Ce mot est écrit de différentes manières. On sait comment son interprétation est contestée. Notons que le *Kin-keng-king* et autres livres ont pour le rendre *pâramita,* « voie de la destruction = *Siai* (149), « défaillance ».

vers le nord et s'endormit. Il était sur la terre, dans la ville de Ku-shinagara, dans un bois de Palaça. Il demanda la vie et ne l'obtint pas. Il demanda la mort et ne fut pas mieux exaucé. Alors il quitta ce monde le 15 du deuxième mois. Quand il devint Bouddha parfait, il était âgé de 30 ans, selon le *Suh-po-wuh-tchi*. Mais, d'après le *Wei-shu-Ça-lao-tchi*, il avait 35 ans quand il obtint le Tao. Il demeura en ce monde et pratiqua le Tao pendant quarante-neuf ans (*Wei-shu-Ça-lao-tchi*). Du reste, le plus parfait désaccord règne entre les biographes chinois en ce qui concerne ce point important.

Le Lotus de la bonne loi chinois nous dit qu'il parcourut divers royaumes et mendia sa nourriture pendant plus de cinquante ans.

Le *Kin-keng-king-piang-kiai*, qui le fait naître sous Tchao-Wang des Tcheous, la vingt-sixième année Kia, le fait mourir sous Mu-Wang, la cinquante-troisième, et lui accorde ainsi soixante-dix-neuf ans de vie terrestre. Le *Shen-sien-t'ong-kien* lui donne dix années de moins.

Après la mort de Çâkya, son disciple No-kie le fit mettre dans un cercueil d'or. Tous les autres entassèrent du bois pour brûler son corps. La chose faite, le cercueil d'or se retrouva intact. Alors arriva son illustre disciple, Mahâ-kâça-pa, et, à son arrivée, Câkya vint se mettre assis en dehors de son cercueil. Le disciple se prosterna. Il lui demanda d'enlever le feu du bûcher. Cela fait, le cercueil s'éleva subitement dans les airs et s'en alla jusqu'à la ville de Kushinagara, et, après en avoir fait sept fois le tour, il retourna à sa première place; là le feu éteint se ralluma de lui-même. Ses restes, partagés, furent réunis par ses disciples et mis dans une urne, puis déposés dans un dagoba, où ils sont l'objet d'une grande vénération.

Çâkya sacrifia son corps pour nourrir un tigre; il donna sa tête à un homme et prit ses yeux hors de leur orbite pour secourir un autre. Il se fit poisson pour nourrir des affamés. Il s'arracha la peau pour en faire du parchemin, et d'un de ses os il fit un pinceau pour fournir les instruments nécessaires, à ce que raconte le *Lo-yang-kia-ki*.

Il eut dix principaux disciples, dont les noms étaient : Mahâkâçyapa, Ananda, Subhûti, Sariputra, Upâli, Râhula, Maudgalyayâna, Kaudinya,

Bhadrika, Vashpa, Açvajit, que l'on compare aux dix sages du confucianisme.

D'après le *Shen-sien-t'ong-kien*, des paroles de Çâkyamúni, recueillies avec soin, on a fait douze ouvrages distincts. Après lui, on en a composé encore vingt-quatre autres. Ces ouvrages forment la base de la doctrine de Bouddha.

§ 3. Propagation du bouddhisme en Chine.

Avant l'époque des Hans, les écrits bouddhiques n'avaient point encore pénétré en Chine. Toutefois, comme le rapporte le *Sze-wu-yuen-hoei*, au temps des Tsin, un Çraman du nom de Tsi-li-fang (çri) était entré dans l'empire du Milieu et y avait prêché sa doctrine; mais Shi-hoang-ti l'avait trouvée hétérodoxe et avait fait incarcérer le prédicateur. Mais, la nuit, une forme de statue d'or vint ouvrir la porte et délivrer le prisonnier.

Des peuples barbares avoisinaient alors la Chine à l'occident.

Hiao-wu-ti des Hans occidentaux faisant la guerre, les vainquit et en soumit un grand nombre. Des milliers d'entre eux vinrent lui faire hommage, et Wu-ti s'étant emparé d'une statue d'or haute de 10 pieds, qui leur appartenait, crut que c'était un esprit et l'emporta dans son palais. Il ne lui sacrifia point, mais se contenta de s'incliner profondément et de brûler de l'encens devant elle.

Telle fut l'origine de la propagation de la doctrine de Bouddha; car, aussitôt après, Wu-ti envoya un grand du nom de Tchang-khien au pays de l'occident, au royaume de Ta-hia [1], pour s'informer de la nature et de l'origine de l'esprit que représentait la statue d'or. En revenant, Tchang-khien apprit qu'à côté de cet État, il y en avait un autre qu'on appelait Shintu ou, selon d'autres, Tien-tsin. Pour la première fois, il entendit dire qu'il y régnait une doctrine religieuse enseignée par un certain Fu-t'o, c'est-à-dire Bouddha.

La chose en resta là pour le moment; mais sous l'empereur Ngai-ti (qui

[1] Contrée située au nord-ouest de l'Inde, dit le *Tsien-han-shu*. Pays des Dahœ, nom que représente *Ta-hia*.

régna de l'an 6 A. C. à l'an 1 P. C.), la première année *Yuen-shen* (ou l'an 2 A. C.), un lettré du nom de Tsin-king reçut Yin-tsun, envoyé du roi de Ta-yue-tshi [1], qui lui récita les sûtras de Bouddha; mais il n'y ajouta point foi et n'y fit point attention.

Enfin, et ceci d'après le récit général qui n'est rien moins qu'authentique, l'empereur Ming-ti des Hans orientaux, la cinquième année Yong-ping (63 P. C.), en été, vit en rève une statue d'or haute de 16 pieds, la tête entourée de rayons de lumière. Elle paraissait voler et descendit dans l'appartement du prince. Le lendemain, il réunit ses conseillers et les interrogea sur la nature de cette apparition. Tchuen-i [2] lui répondit : « Dans les régions de l'ouest, il y eut un esprit nommé Bouddha, qui a exactement les formes de la statue que Votre Majesté a vue en rêve. Il est haut de 16 piéds et son corps est de couleur d'or. N'est-ce pas bien lui que l'empereur a vu cette nuit? »

Là-dessus, Ming-ti envoya dans l'Inde le secrétaire Tsai-yin et les docteurs Ts'in-king et Wang-tsun pour faire rechercher les doctrines et les secrets de cet esprit et en rapporter l'image exacte. Ces envoyés revinrent avec quarante-deux livres de sûtras de Bouddha et une statue en pied du réformateur. En outre, ils amenèrent avec eux les ascètes bouddhiques ou çramanas Shi-ma-tang et Tsin-fa-lan.

Ils rentrèrent en Chine et arrivèrent à Lo-yang la huitième année Yong-ping.

L'empereur vint à leur rencontre dans le faubourg de l'ouest.

Tsai-yin arriva avec les livres sacrés, portés sur le dos d'un cheval blanc. Par respect pour ces livres, on fonda un temple et on logea auprès le cheval qui avait eu l'honneur de les porter. Les livres eux-mêmes furent placés en un réceptacle de pierre dans la tour, et l'on retraça l'image de Bouddha sur le mur de la tour de *la Fontaine pure*.

Mu-tang expliqua les livres de Bouddha et la pratique de sa doctrine. Alors le président Song-kiuen représenta que la doctrine de Bouddha ensei-

1 A l'ouest des monts *Tsong-ling* (ou *Karakorum*), à 11,600 lis de Tchâng-ngân.
2 Personnage de Hing-ping-hien du Si-ngan-fou, au Shan-si.

gnait aux hommes à méconnaître leurs parents et leur prince; en conséquence, il pria le prince de la rejeter. Mais Ming-ti ne l'écouta pas; bien plus, il ordonna que partout on fît des images de Bouddha, que l'on transcrivît ses livres et qu'on étudiât ses maximes. Depuis lors, elles se répandirent dans l'empire du Milieu.

Tel est le récit commun des livres *Heou-Han-shu* et *Heou-Han-ki*, *Wei-shu* et *Sui-shu*, reproduit par le *Shen-sien-t'ong-kien*, avec des modifications diverses, insignifiantes. Selon le *Tong-kien-kang-mu*, ce ne fut point l'empereur, mais le prince de Tchou qui introduisit le bouddhisme dans l'empire chinois. Ce ne fut guère qu'au Ve siècle que cette doctrine obtint quelque succès et se répandit parmi les indigènes. Un de ses plus zélés partisans fut le premier souverain de la dynastie Liang (502), dont l'histoire raconte ce qui suit.

Wu-ti des Liangs était pieux, bon, prévenant, d'un vaste savoir, d'une grande habileté; mais il se laissa entraîner à croire à la doctrine de Bouddha et à pratiquer sa loi. Jeûnant sévèrement, il excluait même la chair de poisson et ne buvait point de liqueurs; il mangeait une fois par jour et seulement des légumes, de la soupe, du riz bouilli; quand on devait servir davantage, il goûtait seulement des lèvres. Ses vêtements étaient des plus simples, d'étoffe grossière; il les gardait deux ans entiers. Il ne permettait point qu'on employât des êtres vivants pour faire des médicaments quand il était malade. Il ne voulait point que l'on fît, dans les étoffes, des broderies représentant des animaux ou des hommes. Il était habile, bon, indulgent.

Il entra trois fois au monastère de Tong-tsai [1] : la première année Ta-tong, la première Tchong-ta-tong et la première Tai-tsing, en 547, et s'y consacra à Bouddha.

D'autre part, le bouddhisme fut plusieurs fois l'objet de persécutions violentes. Tai-wu-ti des premiers Wei fit mettre à mort les Shamen, détruire les images de Bouddha, brûler ses livres et raser les monastères (447).

Wu-ti des Tcheous du nord (561-578) voulut mettre également fin à la doctrine de Bouddha et à celle du Tao; il fit détruire complètement les

[1] A 5 lis au nord-est de Shang-yuen-hien, au Kiang-ning-fu du Kiang-ssu.

livres et les statues, et força les Shamen comme les Tao-she à rentrer dans le monde. Ce qui fut fait la cinquième année Kien-te, ou 577.

Wu-tsong des premiers Tangs fit également vider les monastères, tant d'hommes que de femmes, de la religion bouddhique, et renverser leurs édifices.

Shi-tsong des Tcheous postérieurs imita cet exemple. Des statues de métal, il fit de la monnaie et interdit aux laïques de se faire bonzes.

Shi-tsong des Mings interdit le culte de Bouddha.

§ 4. Tien-Wang.

Les rois du ciel.

Les rois du ciel sont des personnages mi-hindous, mi-chinois. Ils résident sur le mont *Sü-mi,* c'est-à-dire sur le fameux Su-Meru des légendes hindoues, le point le plus élevé des monts terrestres, le centre de la terre, la demeure des dieux.

D'après les livres chinois [1], le Sü-mi est haut de 3,360,000 lis. C'est en lui que se forment et s'achèvent les quatre matières précieuses, les *ssi-pao,* c'est-à-dire l'or à l'est, l'argent à l'ouest, le verre au sud et l'agate au nord.

Le mont céleste a quatre pics, et sur chacun siège un Tien-Wang que l'on appelle :

1° *Wai-pu-tong-tchai-tien-wang* (en sanscrit *Visudhaka*);

2° *Wai-pu-pok-tchai-tien-wang* (en sanscrit *Virupaksha*);

3° *Ti-teu-lai-tchi-tien-wang* (en sanscrit *Dhrtarashtra*);

Et 4° *Wai-sha-men-tien-wang* (en sanscrit *Vaisramana*).

Ces quatre rois sont des personnages de l'Olympe hindou, admis par le bouddhisme du nord et chinois. Ils siègent sur les quatre flancs du mont Merou, centre de la terre, et de là régissent, chacun, une des quatre régions du monde : est, sud, ouest et nord. Les noms chinois sont censés être la transcription des mots sanscrits. Ordinairement, on emploie d'autres carac-

[1] Voir le *Tu-shu-ki-su-lio.*

tères chinois. Au lieu de *pu*, il faudrait *len*, *lu*. Le troisième est ordinairement *Tito-lo-to*.

Naturalisés en Chine, les quatre Mahârâjas jouèrent bientôt un rôle dans son histoire, s'il faut en croire les hagiographes de l'empire du Milieu [1]. Voici, en effet, ce qu'ils nous racontent.

Tao-tsong, le second empereur de la dynastie Tang, ayant succédé à Kao-tsou (627), dut se mettre en campagne pour réprimer la rébellion de Ngan-lo-shan, soutenue par Sse-sse-ming et continuée par son fils, Sse-tchao-y. Il vit tout à coup un esprit descendre et se placer devant lui. Cet être céleste lui dit s'appeler *Wai-sha-men-tien-wang* et désirer apaiser les troubles qui agitaient l'empire. Il tenait en main et frottait une tête de porc portant une trompe d'éléphant [2]. Il lui annonça la réussite de ses desseins et son affermissement sur le trône.

L'empereur ordonna aux princes et aux préfets de l'empire entier de faire des sacrifices à ce dieu bienfaisant.

Jin-tsong des Songs, au temps Tien-sheng (1023-1032), ordonna d'établir des autels et des cérémonies dans tous les États et les provinces. Il fit également construire un temple de Fo, dont le Tien-Wang fut le dieu principal et occupa la devanture.

C'est à partir de là que le culte du roi du ciel s'établit et se répandit.

Tel est le témoignage du *Tong-tseng-seu-shen-ki*. Le *Kai-yu-tsong-kao* nous apprend que beaucoup de temples bouddhiques ont pris, à la suite de ce fait, le nom de *Tien-Wang-tang*, « grande salle du roi du ciel ».

Ce ne fut pas le seul événement qui mit son culte en honneur. D'après le *Tan-seu-li*, sous Hiuen-tsong des Tangs, au temps Tien-pao, des brigands ravageaient le Ssi-Ngan-fou. L'empereur appela un bonze du nom de Pu-kong-san-tsong [3] pour lui faire lire les tarnis, jeûner et prier afin d'écarter

[1] C'est à ce titre que nous les qualifions de mi-chinois, car en eux-mêmes ils sont exclusivement hindous.

[2] Ceci nous rappelle le dieu Ganeça de l'Inde, à la tête d'éléphant.

[3] Ho-shang, très respecté et doté du titre de Koue-kong, « prince du royaume ». Il mourut la neuvième année Ta-li (714) de Tai-tsong et reçut le titre posthume de *Ta-hien*, « très perspicace ». Son nom représente les mots sanscrits *açûnya tripiṭaka*.

tout malheur. Aussitôt il vit paraître un esprit-homme portant un bouclier d'or. Pu-kong lui apprit que c'était le second fils de Wai-shamen-Tien-Wang, nommé Tu-king, venu pour le sauver. Peu après, on vint de Ssi-Ngan-fou lui apprendre une victoire subite. Au dire des messagers, on avait vu au nord-est la forme étincelante d'un Tien-Wang, et l'on avait aussitôt remporté la victoire. Transporté de joie, l'empereur ordonna de placer l'image de ce Mahârâja sur tous les chemins.

§ 5. Lo-han.

Les arhats bouddhiques.

Le mot *lo-han*, primitivement *la-han*, est la transcription du terme bouddhique sanscrit *arhat, arhân*. Ce mot, en Chine, a plusieurs sens. Tantôt c'est le saint arrivé à la perfection, habitant le ciel, doué de pouvoirs surhumains et prêt à devenir Bouddha. Tantôt il désigne les disciples fidèles de Bouddha Çâkyamûni, qui ont écouté sa parole, et, parmi ceux-ci, on en cite tantôt trois cents, tantôt seulement dix-huit.

Voici, du reste, comment ce mot est interprété par un écrivain chinois autorisé [1].

Lo-han est synonyme de *Tchin-jin*, « homme parfaitement juste, ayant la nature humaine en sa parfaite pureté, revenue à sa réalité primitive », selon le sens taoïque de ce mot. C'est, dit Wen-tze, celui qui a compris et réalisé en soi la loi du ciel et de la terre.

Ce mot est aussi transcrit *a-lo-han* ou *a-la-ha* [2]. Ou bien encore on rend *arhat* par *Ying-tchin*, « dont la sainteté est conforme à ce qu'elle doit être ».

Le *Tu-shu-ki-su-lio* en énumère dix-huit dont il donne les noms, qui, du reste, nous importent très peu.

D'autres livres nous en font connaître quelques autres encore. Glanons par-ci, par-là.

[1] Voir le *Yi-tsie-king-i*.
[2] Prononcé actuellement *hé*.

« *Fu-lu-na* dit : le *Shi-tsun* (« l'honoré du monde », *Lôkajyeshṭha*), c'est-à-dire Bouddha lui-même, est-il dit au Lang-lu-king (ou *Langka sûtra*), sait que j'ai un grand pouvoir de discernement et de discussion, par mon habileté à user des mots, à répliquer. Il m'enseigne l'éloquence qui sait émouvoir. Je me tiens devant lui et je l'aide à exposer, à propager sa doctrine. Ma voix est semblable à celle du lion. Je suis un *arhat* accompli. »

Ce Fu-lu-na doit être Purana-Kâçyapa, compté ailleurs comme un des Tìrtha ou chefs brahmanes opposés à Çâkyamûni, et réputé hétérodoxe.

Jadis, le T'ong-tchuen-fou (ou Sse-tchuen) n'avait point de saline. Yi-sin, véritable arhat, était venu se promener dans ces contrées, sous les Tang, et arriva dans cette ville. (Ayant appris la chose), il désigna un endroit du sol qu'il fit creuser. Il en sortit aussitôt en bouillonnant une eau pleine de sel. En reconnaissance, on y éleva un monastère bouddhique où l'on plaça son image [1].

L'arhat *Min* était natif de Mei-tcheou (ou Sse-tchuen). Son nom propre était *Ngan*.

Étant, un jour, monté au sommet des monts *Min-Shan* [2], il y rencontra un personnage à belle barbe qui, se tournant vers lui, dit en souriant : « Vous avez faim; pourquoi ne mangez-vous pas de fruits de *Pai* [3]? » Et il lui en mit un en bouche. Min se retourna, mais le personnage à barbe avait disparu. Depuis lors, il ne mangea plus d'aliments cuits.

Un jour, les eaux du Kiang s'étaient subitement gonflées et se soulevaient en fureur; plus un seul bateau n'osait circuler.

Quelqu'un, pour se moquer, montrant une corbeille, lui dit : « Ne pourriez-vous naviguer dans ce véhicule? » *Min*, aussitôt, mit la corbeille sur l'eau, s'assit dedans et traversa ainsi le fleuve d'une rive à l'autre. Tous les témoins de cette scène restaient frappés d'étonnement. Mais quelqu'un les en tira en criant : « C'est l'arhat *Min* ».

Les arhats n'ont point été vus tous sur la Terre des Fleurs; mais celle-ci n'en a pas moins le bonheur de posséder leurs portraits authentiques. Le

[1] Voir le *Ming-yi-tong-ki*.
[2] Monts du nord du Sse-tchuen, où Yu accomplit de nombreux travaux.
[3] Le juniper, *arbor vitæ*.

Su-shih-shi-pa-la-han-tsong-seu nous apprend, en effet, que Tchang-shi de Kin-sui [1] s'est fait un nom en retraçant leurs traits sur la toile. Les Tangs et les Songs ont attesté l'authenticité de ce chef-d'œuvre. Le bonze de Shing-tou (au Sse-tchuen), Hing, l'arrière-petit-fils de notre artiste, est aujourd'hui possesseur des arts merveilleux de l'Inde et de ses arhats, de leur science si vaste, de leurs secrets magiques. Les gens de Shou disent qu'il est devenu arhat ou que c'est un arhat métempsycosé.

Voici comment on représente ces seize saints personnages; car le livre d'où ces descriptions sont tirées n'en compte pas davantage [2] :

Le premier a de longs sourcils et de grandes oreilles. Il est assis sur une pierre, les jambes croisées comme un tailleur. Ses deux mains font rouler une couronne de perles. Une cassolette d'encens brûle devant lui. Autour de lui des jeunes gens se tiennent debout, les mains jointes; à ses pieds, un jeune tigre lève les yeux sur lui.

Le second a les cheveux et les sourcils épais et de couleur azur. Il tient suspendues des perles enfilées. Il est assis sur une pierre, sur une selle élargie. Une auréole de lumière se meut au-dessus de lui. Un dragon lui présente un plat; des assistants à genoux le couvrent d'escarboucles.

Le troisième est nu-pieds et se tient assis comme le premier. Il tient ses sourcils entre les doigts de la main gauche; de la droite, il tient une petite pagode. Son corps est entouré de lumière. Une esclave de race barbare est à genoux et tient roulées des plantes médicinales.

Le quatrième est assis de côté, regardant un livre. De la droite, il tient un bâton à tête de dragon; de la gauche, il se tient les genoux. Une esclave lui présente un plat contenant des objets précieux sans nombre.

Le cinquième est assis sur le côté, portant un bâton de bambou; il tient un livre sur une pierre; auprès est une petite cassolette dont le couvercle porte un lion; la fumée de l'encens s'en élève en bouffées. A ses pieds est un jeune garçon aux cheveux flottants, la poitrine appuyée sur un livre et sommeillant.

[1] Kan-tang-hien, au Sse-tchuen.

[2] Voir le *Sze-khi-tang-wen-tsih*, qui ne nomme pas ces arhats.

Le sixième est assis, tenant un livre contre ses sourcils; la main gauche en soutient le bas; un doigt de la droite montre le haut du livre. Il a l'air de l'expliquer. Le roi-dragon l'écoute, assis à terre, et lui présente un plat d'acorus et de dolichos.

Le septième, assis, tient une liasse d'acorus tressés en rond, sur une pierre. Il a un plat sur le genou droit, et pliant le pied gauche, il pose la main sur le genou de ce même côté; de la main droite, il tient une brosse. A ses pieds est un éléphant portant une branche; derrière l'éléphant se tient une esclave portant un vase d'étain.

Le huitième est assis de côté; ses doigts sont croisés irrégulièrement. Un assistant, debout, tient un livre écrit en caractères tchuen. A terre est un lion couché.

Le neuvième est assis de même; ses deux sandales sont à terre; près de lui. De la main gauche, il tient une longue cassolette avec une cuiller à manche carré; de la droite, il répand des parfums. Un singe lui présente l'encens.

Le dixième a une jambe pliée sous lui; il est assis sous un cyprès. D'une main il abaisse une branche; un grand saurien est auprès, et de l'arbre pend un vase plein de perles.

Le onzième est assis sur le côté. D'une main, il tient droit un bâton à tête de dragon. Ses yeux sont fixés sur un tigre d'un air doux et soumis. Des assistants sont debout à ses côtés. Il caresse le dessus de la tête du tigre.

Le douzième est assis, les jambes pliées sous lui, contre un petit banc. Il présente un coffret de verre. Des assistants, les mains jointes, les pieds nus, sont debout derrière lui.

Le treizième est assis droit et les mains jointes. En face est une cassette de verre. Il est entouré de branches de fleurs. Un jeune homme considère le courant de l'eau d'un ruisseau.

Le quatorzième est assis droit et majestueux. Sa main gauche est placée de manière à indiquer qu'il médite [1]. Le roi-dragon tient un éventail comme venant visiter le saint homme.

[1] Ou : à volonté.

Le quinzième est assis au bord de l'eau et se lave les pieds. Des vapeurs nuageuses soutiennent des dragons qui sautent et dansent au-dessus d'elles. Des serviteurs sont debout auprès, les mains jointes, appuyées sur un bâton.

Le seizième est assis tranquillement et regarde des sauterelles qui s'abattent derrière lui. Un esclave règle le feu d'une cassolette dans laquelle cuit du thé; auprès, une tasse et des bâtonnets; à sa droite, un bol et son couvercle.

Tous les livres chinois ne s'accordent pas sur le nom et la nature des Tien-Wang ni des Arhats. Nous ne pouvons tout citer. Voici toutefois ce qu'en dit un des livres les plus importants en cette matière.

Le *Shen-sien-tong-kien,* au livre XI, folios 40 et suivants, dépeint six groupes des quatre mahârâjas ou *tien-tsun,* grands rois, honorés du ciel, régents des quatre régions; puis celui des principaux boddhisattwas ou arhats (Po-sat et Alahan) de la manière suivante.

Les quatre mahârâjas :

Celui qui a la tête pointue par derrière et ronde par devant, dont le corps est couvert de soixante-douze couleurs, c'est *Kao-tsun-tien-tchi-yuen-tsing-shing-king-ta-lo-Hoang-Yü-shang-hu,* « le très haut honoré du ciel, commencement originaire, saint, pur, de jade brillant, du vide suprême ».

Celui, à gauche, que l'on ne voit pas quand on regarde, que l'on n'entend pas quand on écoute, que l'on ne peut palper quand on veut le toucher, invisible, inaudible, inaccessible aux sens par son infinie subtilité [1], c'est *Tai-tsing-shen-king-huan Yuen-tao-te-tien-tsun,* « l'honoré du ciel, immortel, très pur, Tao et vertu originaires ».

Celui de droite, qui se métamorphose sans cesse et dont le corps a l'éclat du plus brillant feuillage, qui reçoit sans se remplir et se vide sans s'épuiser, c'est *Sheng-tsing-tchin-king-Yü-Shen-ling-pao-tien-tsun,* « l'honoré du ciel, d'une pureté suprême, vrai, excellence spirituelle ».

Celui qui est assis sur la natte, le visage tourné vers le sud, dont le corps produit l'éclat de joyaux de trente-deux couleurs et dont la main tient,

[1] Termes du *Tao-te-king*, XIV.

presse des nuages rouges, c'est *Kin-khiue-tchi-tsun-Hoang-tien-Yü-hoang-Shang-ti,* « le vénérable Shang-ti de jade, du ciel auguste, suprêmement honoré, de la porte d'or (du ciel) ».

Les *arhats,* qui forment le groupe des neuf Shens sont :

Celui qui est assis à l'ouest, sous King-shin-tze, le visage tourné vers l'est, tout or et rouge et les cheveux d'un blanc éclatant, c'est Sitat-Sikyamuni (Siddhârtha-Çâkyamûni) Fan-wang-tai-tze, le fils aîné du roi Fan (Brahma).

Celui qui est assis, regardant le nord, c'est son lieutenant Ananda, et à côté de lui est Kâçyapa, tous deux arhats vénérables et saints solitaires (mûni).

Celui qui est assis à gauche, près de Bouddha, aux formes, au cœur antiques, qui témoigne de la vérité sans se laisser jamais ébranler, qui a traversé les siècles et connaît l'avenir, c'est le Bouddha passé (Kuo-tchu-But) (le dernier avant Gôtama-Çâkyamûni).

Celui qui est assis à droite, qui ne compose point son maintien, qui ne pare point son extérieur, au large menton et à la grande bouche, au ventre plat, à l'air joyeux, tenant en main un éventail, c'est le Bouddha Mâitreya, le prince royal de Çrâvasti, le Bouddha futur, sauveur du monde.

Celui qui est d'une beauté merveilleuse, comme le lotus bleu, et brille comme la lune pleine, qui est tout absorbé dans la pureté et le calme, dont les traits témoignent d'une profonde compassion, c'est celui que dans les pays occidentaux on appelle Avalokiteçuara, qui enseigne près la mer du Sud, au mont Pôtaraka.

Puis vient la protectrice des femmes et des filles des chefs et des sujets qui enseigne la loi, qui se rend aux sollicitations, qui exauce les prières et sauve, et que l'on appelle Kuan-she-yin. Elle a deux compagnons, dont l'un, assis à sa gauche, est Mañjuçrî, dont Bouddha vantait la vertu admirable, qui siège sur le mont Ts'ing-liang, dans la région du sud, d'une bonté parfaite, qui marche sur des lotus, qui opère les transformations, qui secourt également tous les êtres vivants, qui sait tout distinguer et décider. On l'appelle le Grand Sage qui dirige les effets heureux.

A la droite est assis Samantabhâdra, qui siège au pic occidental Ngo-mi

(au Sse-tchuen). Celui-ci se transforme selon les désirs et naît ainsi sous diverses formes, à la manière des esprits. Il est d'une vertu austère.

Les arhats avec leurs chefs figurent dans les temples bouddhiques; tantôt les uns, tantôt les autres. Mais ce sont là des détails qui n'appartiennent point à notre sujet.

Notons seulement, pour finir, la description que le *Shen-sien-t'ong-kien* fait des statues des principaux d'entre eux.

Les arhats.

(D'après le *Shen-sien-t'ong-kien*.)

Celui qui est assis à l'ouest, la figure tournée vers l'est, dont l'image est rouge et or, à la chevelure d'une blancheur éclatante, à l'air majestueux, dont les pieds sont réunis avec modestie, aux changements continuels, c'est le fils héritier du roi Fan (Brahma), du royaume occidental de Tien-tchu; c'est Siddhârtha (Si-ta) Çâkyamûni-Bouddha.

Ceux qui sont assis par-devant, sur la natte, le visage tourné vers le nord, ce sont ses disciples Ananda et Kâçyapa.

L'arhat vénérable (âriamûni) assis à gauche, près des Bouddhas, à la forme ancienne, au cœur ancien, dont la sagesse s'est démontrée, sans agitation, qui se sont perpétués ainsi à travers les générations et connaissent de longtemps l'avenir, c'est le Bouddha passé.

Le même, assis à droite, en bas, dont l'aspect n'est point entièrement majestueux et digne, au visage incolore, au large menton, à la grande bouche, à la mine joyeuse et dont la main retient l'haleine, c'est le prince royal de Çrâvasti, le Bouddha-Mâitreya.

Celui qui a cet aspect merveilleux du lotus bleu, à la mine dorée comme une lune pleine, tout entier à la contemplation, à la pureté intérieure, plein de bienveillance et de compassion, c'est celui que les pays occidentaux appellent Avalokiteçwara, qui habite au mont Pôtaraka, dans la caverne Kao-Yin, Çramen, grand docteur, arche de miséricorde, qui protège maître

et sujet, femmes mariées et jeunes filles, qui enseigne la loi, qui se prête aux sentiments qu'on excite en elle (ou qu'on éprouve), qui répond aux cris, aux prières, et sauve; ce pourquoi on l'appelle *Kuan-shi-yin*, qui prend en considération les voix suppliantes de ce monde.

Ses deux compagnons, assis aux deux extrémités, sont Mañjuçrî et Samantabhâdra. Le premier est assis à gauche. C'est lui que Bouddha disait être doué d'une vertu merveilleuse. Il réside au sud, sur le mont Tsing-king. Par sa bonté, il ressemble à un cèdre qui couvre de son ombre. Dirigeant avec égalité parfaite tous les êtres vivants, il est doué d'un discernement exquis; c'est pourquoi on l'appelle le Grand Sage, le maître qui favorise tous les êtres.

Samantabhâdra est à l'extrémité de droite. Il siège sur le pic occidental Ngo-mei [1]. Sa figure n'est pas constamment la même. Il change selon la demande de ses dévots. Son esprit n'a point d'égoïsme; il se produit selon qu'on l'en prie. Il se distingue par une majesté suprême. C'est pourquoi on l'appelle *Ta-hing-shen-li*, « la force spirituelle qui opère de grandes choses ». (XI.)

Tous ces arhats ont plus ou moins leur place et reçoivent leur part d'hommages dans les temples bouddhiques. Mais il en est trois parmi eux qui occupent tout spécialement l'attention et la piété, et que le peuple comme les bonzes prient le plus fréquemment. Ce sont :

1. *Avalokiteçara*, dont nous avons parlé au chapitre consacré à Kuan-Yin;
2. *Mâitreya*, le représentant de l'affection pour tous les êtres vivants, et
3. *Mañjuçrî*, celui de la sagesse, de l'habileté, de l'heureuse réussite.

L'origine de Mâitreya n'est point donnée par les livres bouddhiques. Ce Boddhisattwa habite le ciel, dit Tu-shi-ta, où Bouddha eut une entrevue avec lui; il y attend l'époque où il viendra lui-même en qualité de Bouddha pour restaurer la foi, cinq mille ans après la venue de Çâkyamûni.

Mañjuçrî, l'un des principaux patrons de l'école du nord, du Mahâyâna, représente chez elle la puissance formatrice, avec sa sagesse infinie, le dieu antérieur, *Viçwakarman*, celui qui sait tout faire.

[1] Au Sze-tchuen, au confluent des rivières Ta-tu et Min, au district de même nom.

Son culte était déjà largement répandu dans l'Inde au IV[e] siècle de l'ère chrétienne. Il passe pour avoir eu une existence réelle et avoir régné sur l'Inde deux ou trois siècles après Bouddha. D'après le grand encyclopédiste *Ma-tuan-lin,* il aurait régné au X[e] siècle A. C., serait venu en Chine et en aurait été chassé par les prêtres du pays. Inutile de dire que c'est une fable.

Les Boddhisattwas que nous venons de citer occupent principalement les hagiographes chinois, comme on vient de le voir. Mais il en est un dont ils ne parlent point et qui, dans certaines régions, occupe un rang prééminent.

Celui-ci a cela de particulier qu'il représente l'idée divine, l'idée de l'être infini, infiniment parfait. Aussi s'appelle-t-il *Amitâbha,* « la lumière infinie », ou *Amitâyus,* « l'éternel ». Les Chinois transcrivent son nom en *Amito* ou le traduisent : *Wu-liang-kuang-ming,* « éclat brillant sans limite », ou *Wu-liang-she,* « âge sans limite ».

On attribue son origine à une influence du gnosticisme ou bien du parsisme, par le *Zarvan Akarana,* « le temps infini ». Le nom d'*Amitâbha* semble provenir de la première source, et celui d'*Amitâyus* de la seconde.

La connaissance de cet *Eon* ou de ce Bouddha-dieu fut apportée en Chine par le bhikshou Kumârajîva, au commencement du IV[e] siècle P. C. [1]. Il y resta signalé comme venu de l'ouest, et y fut appelé « le guide des régions occidentales », *Ssi-fang-tsie-yin,* ou bien *Ssi-tien-hio-tchu,* « le chef de l'enseignement (enseignant) du ciel de l'ouest ».

Le culte de ce dieu, car ce titre seul lui convient, se répandit assez rapidement dans l'ouest et le sud de la Chine, où son nom a, lui seul, plus d'invocateurs que tous les autres Bouddhas et Boddhisattwas ensemble. Cela n'est point étonnant : ce culte est le plus aisé de tous, car il consiste uniquement à répéter les mots *namo-Amito,* « vénération à Amitâbha », ou *Amito* seul ; et ce culte si simple et si facile conduit sûrement à un paradis de délices, où Amitâbha trône dans les régions de l'ouest, attendant ses fidèles qu'il y comble de félicités.

[1] Kumârajiva propagea son nom et son culte en publiant la traduction de l'*Amitâbha Sûtra* (Amito-king) ou livre d'Amita. L'un et l'autre appartiennent à une école particulière appelée du « Lotus » ou de la Terre pure ». (*Tsing-tu.*)

Il y a cependant quelque légère peine dans cette unique pratique conduisant au bonheur éternel. Il faut, en effet, répéter la formule d'un cœur entièrement dévoué au Dieu infini, sans distraction de l'esprit ou de la volonté, et jusqu'à ce que les forces des organes respiratoires refusent leur service.

Les livres de cette école sont pleins des merveilleux effets de l'invocation d'Amito : « C'est le glaive qui coupe toutes les hérésies, c'est l'arme qui écarte les démons, c'est la lampe qui éclaire les ténèbres, le vaisseau qui conduit au port », etc.

Du reste, les formules contenant ce nom ne sont pas réservées à cette seule école. On la trouve au commencement et à la fin de traductions de livres qui lui sont étrangers, par exemple dans celle de la Vajracchedikâ, comme préparation à la lecture ou moyen de profiter de cette œuvre pieuse.

Amitâbha est représenté généralement assis sur un lotus, symbole de la renaissance dans le paradis, avec un autre lotus sur la poitrine. Souvent il tient en main une corde par laquelle il dirige un vaisseau voguant sur une mer figurée aux pieds du divin personnage. L'autre main porte l'écuelle qui sert au bhikshou pour mendier sa nourriture.

Le paradis d'Amitâbha est appelé *Sukhavatî*, c'est-à-dire possédant le bonheur. En effet, tout y est réuni pour procurer à ses habitants des plaisirs continuels : splendeur d'une lumière perpétuelle, beautés réunies du sol, de la nature animale ou végétale portée à son plus haut point, musique ravissante produite par les arbres mêmes, etc. C'est vraiment l'Ile fortunée, la Terre des félicités.

Cette théorie est évidemment le renversement de toute la théorie bouddhique, et quant à ses principes de conduite et quant à son terme : le nirvâna. Car le Sukhavatî n'est point un des paradis d'où l'on revient, comme le pense Eitel, mais le terme final et dernier de l'existence du dévot au complaisant génie.

Mais, naturellement, la logique n'a aucune part dans ces systèmes orientaux et l'imagination s'accommode sans peine des contradictions les plus manifestes.

Meng-po-niang-niang [1].

La jeune fille *Meng-po* est une immortelle qui habite les enfers et fait boire la liqueur de l'oubli aux âmes délivrées qui retournent à une nouvelle existence terrestre. Voici comment le *Shen-sien-tchuen* raconte son histoire.

L'esprit *Meng-po* vivait au temps des premiers Hans. Toute jeune encore, elle savait lire les écrits des lettrés. Parvenue à l'âge mûr, elle comprit parfaitement les livres sacrés de Bouddha.

Elle était d'une parfaite sagesse; elle ne se préoccupait, ne s'affligeait point d'une chose perdue, passée; elle ne s'inquiétait point de l'avenir.

Vivant en ce monde, elle exhortait les hommes au bien; elle s'efforçait de les détourner du meurtre et des luttes mortelles.

Elle parvint à l'âge de 81 ans.

Elle avait la chevelure courte et hérissée et la figure d'un jeune homme. Elle resta vierge jusqu'à sa mort.

On ne sut d'elle que son nom de famille, *Meng;* c'est pourquoi on l'appelle *Meng-po,* la vieille *Meng,* la dame *Meng.*

Elle se retira dans les montagnes et y pratiqua la vertu, la mortification jusqu'au temps des Hans postérieurs.

Par la suite, on en a fait l'esprit des profondeurs obscures. On lui attribue la construction d'une tour où l'on boit la liqueur de l'oubli des actes passés. Les âmes des morts y vont avant de sortir de l'enfer et de revenir à la vie. La tour a de grandes salles. Elle siège au milieu. A droite et à gauche, ou plus exactement à l'est et à l'ouest, des démons font boire le breuvage merveilleux aux échappés de l'Empire infernal; ils vont de là à une autre existence terrestre, à celle d'humain glorieux ou misérable, à celle de quadrupède, de poisson, d'oiseau ou d'insecte.

Meng-po punit aussi et récompense selon les mérites; des bons elle

[1] Ce personnage est d'origine choisie; mais comme il appartient exclusivement au bouddhisme, nous l'avons placé en cet endroit.

augmente la force, la santé des yeux, des oreilles, du nez et de la langue; aux méchants elle enlève toute vigueur, toute santé; elle déverse les maladies de sa ceinture.

D'après le *Yü-li-kao-tchuen,* le breuvage de *Meng-po* a les cinq goûts essentiels : doux, aigre, amer, piquant, salé. Mais on ne l'avale point volontiers. Les uns ont peur et le crachent, les autres rient jusqu'à transpirer, d'autres encore sont inquiets et versent des larmes, ou se fâchent et sanglotent, etc.

APPENDICE.

I. LES ANIMAUX SURNATURALIÉS [1].

Ce ne sont point seulement les génies et les héros devenus immortels que les Chinois ont placés sur leurs autels; ils ont attribué des honneurs analogues, bien que moindres, à certaines classes du genre animal, auxquelles ils ont attribué des qualités, une puissance spirituelles, soit que ces animaux leur parussent réellement doués de ces vertus, soit qu'ils crussent que sous leur enveloppe matérielle se cachaient des êtres supérieurs, des esprits. Ces deux genres d'idées ont toujours régné en Orient, et notre Europe même n'en est point exempte.

Les animaux honorés de cette manière ne sont pas très nombreux, comme on va le voir; leur nombre ne va pas au delà de sept ou huit.

Parmi eux, il en est quatre qui occupent un rang supérieur et forment comme une classe à part, dont la nature et les actes merveilleux ont été reconnus des Chinois depuis l'antiquité. Ils sont désignés sous le nom des quatre *ling* (sze-ling) ou spirituels. Ce sont : le dragon, la tortue, le tigre et le ki-lin. C'est par eux que nous commencerons, réservant pour la suite les bêtes moins bien douées : le renard, le coq, le singe et le chien.

Le mot *ling* désigne l'être intellectuel, doué de raison. Ce mot est souvent accouplé à *Shen,* esprit, mais indique toutefois quelque chose d'inférieur; car le Ta-tai-li explique que le *shen* [2] est l'essence du Yang et le *ling* celle du Yin.

[1] Que l'on me permette ce néologisme qui seul rend exactement l'idée.

[2] Le *Tcheng-tze-tong* a un autre texte du *Ta-tai-li*, mais il paraît erroné.

Le texte qui nous donne l'idée la plus claire et la plus exacte du sens du mot *ling*, est le paragraphe 3 du chapitre premier de la première partie du livre V du Shu-king, où nous lisons : « L'homme est le seul *ling* parmi tous les êtres de ce monde ». (Wei-jin-wan-wuh-tchi-ling.) Les animaux *ling* sont donc ceux qui participent à la nature propre de l'homme, à son intelligence, et c'est ainsi que les Chinois apprécient les qualités des quatre espèces d'animaux dont nous allons parler.

§ 1. Le dragon et le serpent.

La nature de cet animal merveilleux, les actes extraordinaires qui lui sont attribués ont été largement exposés ci-dessus, aux pages 155 et suivantes, et en maints autres endroits où l'intervention surnaturelle des dragons est racontée incidemment.

Nous n'avons plus à y revenir.

Ajoutons seulement qu'en quelques endroits de l'empire du Milieu on vénère un personnage auquel on a donné le nom de *Long-mu* ou dragon mère, mère des dragons; mais c'est simplement, paraît-il, une femme réputée magicienne, qui vécut sous le règne de Shi-hoang-ti. Un jour, elle trouva sur le bord d'un fleuve un œuf énorme qu'elle porta chez elle et d'où naquit un saurien à longue queue, qui s'attacha à sa maîtresse comme un chien fidèle.

Un jour, elle lui coupa, par malheur, un bout de queue. L'animal disparut aussitôt pour revenir quelque temps après sous la forme d'un dragon brillant, opérer quelques prodiges, et disparaître de nouveau.

Après sa mort, notre vieille fut vénérée par les gens du Kuang-tong comme le génie protecteur de Shi-kiang, ou fleuve de l'ouest.

Le serpent participe à la vénération dont le dragon est l'objet; du moins, il fait, comme lui, le sujet de beaucoup d'histoires merveilleuses. En voici, comme exemple, une des plus authentiques, parce qu'elle est empruntée à l'histoire officielle des Hans (*Han-shu*).

L'empereur Kao-tsou traversait la nuit un marais par un étroit sentier, lorsque tout à coup un serpent immense se trouva sur sa route. Il s'avança, le glaive à la main, et coupa le reptile en deux. Lorsque les gens de sa suite

s'approchèrent de l'animal, ils virent une vieille femme qui pleurait et se lamentait. Ils lui demandèrent la cause de son chagrin. Elle répondit : « On a tué mon fils. — Et pourquoi a-t-on fait cela ? répliquèrent-ils. — Mon fils, dit la vieille, est le fils du Ti blanc ; il s'était transformé en serpent et, s'étant rencontré en chemin avec le fils du Ti rouge, celui-ci l'a coupé en deux ; depuis lors je ne l'ai plus revu. (Cf. le *Yuen-kien-lei-han*, l. 220, f° 4.)

2. La tortue.

Comme le dragon, la tortue est formée d'une substance merveilleuse, mais c'est moins celle des esprits que de la lumière.

La tortue, dit le *Sse-lei-fu*, est une portion de l'essence des étoiles lumineuses et provient spécialement de celle du Teou ou Boisseau [1]. Ce n'est cependant point chose certaine, car d'autres tiennent cet animal pour un produit des éléments du feu et de l'eau.

La tortue initiale est appelée *Shen-kuei* ou tortue spirituelle. C'est elle qui se présenta à l'empereur Yü, sortant du fleuve Lo et portant sur son dos le tableau mystique appelé pour cela *Lo-shu* ou « livre du Lo [2] ». De celle-ci provient la tortue dite *Ling-kuei*, « tortue intellectuelle, intelligente », qui connaît et dévoile l'avenir.

Après la Ling-kuei viennent sept autres espèces d'origine terrestre dont nous n'avons point à nous occuper.

D'autres placent à l'origine de la race des tortues une *Siang-kuei* ou tortue antérieure, mère de la *Yuen-kuei* ou kuei-originaire, d'où proviendrait « la tortue spirituelle », *Shen-kuei*, génératrice de toutes les autres.

Le *Tcheou-li* suppose six genres de tortues qui seraient celles du ciel, de la terre et des quatre régions : nord, sud, etc. Chacune aurait la couleur propre à sa région.

Le Sse-ki, au traité *Kuei-tcha-tchuen*, en reconnaît huit espèces qu'il

[1] Partie du Sagittaire.

[2] Ce tableau représente les dix nombres disposés d'une certaine manière. C'est tout simplement un jeu d'arithmétique.

appelle tortues « de l'étoile polaire, du nord, de la constellation du sud, des cinq planètes, des huit vents, des vingt-huit mansions solaires, du soleil et de la lune, des neuf régions du sol terrestre »; la dernière est la tortue de jade, *Yü-kuei*.

D'après l'Er-ya, il y en aurait dix, dont la première serait la *Shen-kuei,* ainsi nommée à cause de son intelligence ultraperspicace; la deuxième est la *Ling-kuei,* qui révèle les sorts. Les autres ont des noms fantaisistes comme dans les autres livres et ne nous intéressent nullement, si ce n'est la *Ho-kuei,* qui naît du feu. On distingue encore les tortues de l'abîme, qui ont une tête d'oiseau et une queue de serpent.

Le *Livre des Monts et des Mers* en énumère d'autres de formes plus fantastiques encore; mais ce sont là des imaginations particulières.

Les fables chinoises donnent à certains de ces animaux une longueur de plusieurs milles et leur attribuent en général mille ans de vie [1]. Elles leur supposent aussi un pouvoir merveilleux de transformation et la faculté d'engendrer par la seule pensée.

Il n'y a point de tortue femelle, dit le Yü-pien; les serpents leur en tiennent lieu.

Les tortues spirituelles sont rondes au-dessus et carrées en dessous, en conformité avec le ciel et la terre; leur forme générale imite celle des montagnes; elles changent de raies avec les quatre saisons.

Ainsi chaque auteur chinois a ses divagations sur les qualités merveilleuses des tortues; on en remplirait un volume, comme aussi des récits d'imagination où poètes, philosophes, hagiologues s'amusent à faire intervenir des tortues d'une nature supraterrestre. Ainsi Tchuang-tze fait apparaître une tortue spirituelle dans un rêve de Yuen, prince de Song. Le grave Sze-ma-tsien lui-même parle d'une tortue dont la dépouille desséchée servait de pied de lit à un homme du midi et qui revint à la vie après la mort du vieillard.

[1] Celles de cinq mille ans s'appellent tortues spirituelles *shen kuei;* à dix mille ans elles sont *ling kuei*, tortues intellectuelles. (Voir le *Ssi-lei-fu*, X, kiuen 3°, article *Kuei*. Les premières habitent les forêts du Kiang-nan, au milieu des tigres, d'après le *Sse-ki*.

L'origine de cette conception d'une nature merveilleuse de la tortue doit se chercher dans l'usage immémorial de cet amphibie pour la divination. Comme les lignes apparaissant sur ses écailles indiquaient l'avenir, la solution d'un doute, on en vint à croire que l'animal doué de cette carapace était pour quelque chose dans cette prévoyance, dans cette connaissance des choses cachées et futures [1]; on lui attribua une nature intelligente et des actes merveilleux.

Toutefois elle ne fut jamais l'objet d'un vrai culte, comme le dragon, et ne nous est point présentée comme transformée en être humain; on ne lui attribue point d'avatars, que je sache; mais, en tout cas, elle est entourée d'un respect religieux. Sa présence dans un endroit est une annonce de prospérité, et de plus, les tortues qui servent à la divination doivent être conservées avec un soin tout religieux.

Parfois cependant des dévots plus ardents les conservaient, mortes ou vivantes, dans une châsse déposée au temple ancestral ou ailleurs. C'est le cas du prince de Tchu dont parle Tchuang-tze, et qui possédait une tortue morte depuis trois mille ans, déposée dans un grand écrin sur l'autel de ses aïeux.

3. Le tigre. Hu.

Le tigre est considéré par les Chinois comme le roi des animaux sauvages ou des montagnes, comme celui de tous les quadrupèdes en général. Les tribus chinoises l'ont sans doute connu avant le lion; d'ailleurs, la taille qu'il atteint en Chine, sa force et sa cruauté étaient bien propres à le faire regarder comme le maître de la création animale. En outre, le tigre chinois a un rugissement si fort et si terrible qu'il semble une voix de l'autre monde.

On lui a conséquemment attribué une provenance surnaturelle. Il tire sa première origine d'une étoile de la Grande Ourse, et cette origine céleste lui donne le pouvoir d'exciter les vents en rugissant. Sa voix est une incarnation du tonnerre. « Les nuages suivent le dragon, et les vents, le tigre »,

[1] Il me semble difficile d'admettre, avec M. De Groot, que la longévité de la tortue, qui dépasse parfois le siècle entier, soit cause de cette croyance. La connaissance de l'avenir ne peut dériver de là.

disent les naturalistes chinois. Pour d'autres, c'est l'essence concentrée du Yin (Yin-tsing [1]) qui conforme sa nature à celle du Yang.

L'imagination populaire grandit ses formes; les livres chinois lui donnent sept pieds de long. « Il est gros comme un bœuf », dit l'auteur du *Tcheng-tze-tong*. (Verbo *hu*, XXVIII, f° 1.)

On lui attribue mille ans de vie. A l'âge de 500 ans, il change de couleur et de jaune devient blanc. A 1000 ans, il perd ses dents et il lui pousse des cornes [2].

C'est ainsi que les Chinois expliquent l'existence des deux espèces de tigres, le jaune à larges lignes noires, le plus commun, et le blanc à raies noires, qui ne se rencontre que plus rarement dans ces contrées. Aussi, c'est le tigre blanc surtout qui est doué de pouvoirs extraordinaires et dont les livres chinois racontent mille faits merveilleux. C'est lui qui sert de monture aux immortels ou d'instrument pour châtier les méchants ici-bas et dans les enfers.

Ses griffes sont des talismans d'une grande puissance.

Le tigre n'est point l'objet d'un culte général, bien qu'il soit partout respecté avec un sentiment de terreur religieuse; cependant, il est honoré par les joueurs comme un génie tutélaire.

Une image représentant un tigre dressé sur ses pattes de derrière et tenant dans celles de devant des pièces de monnaie de différentes formes [3], est suspendue dans la salle du jeu entre deux liasses de monnaies de papier. Parfois on allume des cierges, on brûle de l'encens devant cette figure. Des offrandes de mets lui sont faites les second et seizième jours du mois.

[1] Un livre récent porte, au contraire, que le tigre est de la matière du Yang (*Yang-wu*). M. De Groot prend ce mot Yang dans le sens de soleil. Il se demande pourquoi le tigre était identifié au soleil et avoue n'avoir trouvé aucune réponse satisfaisante à cette question. La raison est bien simple : c'est que cela n'est point. Le tigre, pour cet auteur moderne lui-même, n'est pas de l'essence du soleil, mais du principe actif *Yang*.

[2] Sous les Hans, on trouva un tigre portant des cornes; les tao-she expliquèrent ainsi ce phénomène. La même explication est donnée par le *Shu-i-ki*. Selon le *Ta-tai-li*, le tigre naît à sept mois parce qu'il dépend des étoiles, et celles-ci du nombre 3×9 ou 27. Quand il a ses cornes il peut vivre dans l'eau. (Voir le *Tcheng-tze-tong*, XXXVI, f° 2.)

[3] Cf. Doolittle, *Social life of the Chinese*, p. 229.

En outre, les mères qui ont des enfants malades font faire des images de la déesse de la Cuisine, que l'on représente alors montée sur un tigre. On leur offre à tous deux, réunis par la pensée, des offrandes de viandes, de fruits, etc. Le tigre est censé absorber les émanations pestilentielles qui rendent les enfants malades, spécialement celles de la petite vérole, de la rougeole et autres maladies de ce genre [1].

Mais le pouvoir principal du tigre est de chasser les démons, qu'il harcèle et dévore avec joie. C'est pourquoi l'on place des images du tigre aux portes des temples et des maisons [2]. A la fête des feux du printemps, les Tao-she font purifier cet élément en faisant traverser la flamme par des images de tigres. Ce n'est donc pas un baptême de feu du tigre, comme le dit M. De Groot, analogue à un fait atmosphérique, mais, au contraire, une purification du feu.

On porte, les femmes surtout, des figures de tigre en guise d'amulettes.

Les anecdotes prétendûment historiques dans lesquelles les tigres figurent comme des êtres doués d'intelligence, surabondent dans les livres chinois.

En voici un exemple qui suffira pour en faire connaître la nature.

Ming-ti des Hangs (58-76) était passionné pour la chasse. Un jour, se livrant à cet exercice, il aperçut un tigre qu'il poursuivit longtemps sans pouvoir l'atteindre. L'empereur comprit la nature merveilleuse de cet animal et lui sacrifia en lui offrant des aliments et des pierres précieuses. La nuit, il eut un rêve; le tigre lui apparut et lui dit : « Vous voulez avoir ma peau et mes griffes? Eh bien, je me tuerai et vous pourrez vous emparer de ces objets ».

Le lendemain matin, on trouva le tigre mort. Ming-ti fit prendre sa peau, et le reste de sa dépouille redevint un tigre complet.

Cette historiette se lit au *Li-yuen-tu-i-tchi.*

Les médecins chinois emploient la peau, les dents et les griffes de tigre dans leurs remèdes. Leur attribuent-ils une vertu médicale naturelle? Cela est incertain.

[1] Cf. Doolittle, *Social life of the Chinese*, p. 230.

[2] Voir plus haut : *Les génies des portes*.

4. Le Ki-lin.

Le *Ki-lin* ou, plus exactement le *Lin*, est un animal de pure imagination. Il serait superflu d'en rechercher l'origine chinoise, car ce n'est, en somme, que la licorne de l'antiquité occidentale, l'unicorne de la Bible et des bas-reliefs assyro-persans, qui tous passaient pour des animaux extraordinaires.

Mais tandis qu'en Occident l'unicorne a plutôt le corps d'un cheval, en Chine, il se rapproche davantage du cerf ou du daim. L'Er-Ya lui donne un corps de cerf, une queue de bœuf et une corne sur le front; depuis, on lui a attribué des pieds de cheval et cinq cornes ayant chacune au bout un morceau de chair, puis des ailes qui lui permettent de se transporter où il veut. On a même pourvu son corps d'écailles de poisson quand on en eut fait un produit de l'élément aqueux.

Cet animal vit dans les régions désertes ou célestes; il ne se montre sur la terre que dans des occasions graves; sa présence indique ordinairement que le gouvernement du pays où il se laisse voir est juste et prospère, ou annonce une ère de félicité. Kong-tze, au contraire, vers la fin de sa carrière d'enseignement, y vit un signe de désastre, parce que les temps étant malheureux, le trouble régnant partout, cette apparition ne pouvait être d'un heureux présage.

Le Ki-lin n'est point honoré d'un culte religieux, mais les hagiographes comme les historiens racontent à son sujet mille faits extraordinaires. Il vit, dit-on, mille ans; mais aussi il est composé de l'essence la plus pure des cinq éléments.

D'après Hoei-nan-tze, quand le mâle et la femelle se battent, le soleil et la lune s'éclipsent, et cela arrive ainsi : les étoiles dispersant leur essence forment le *Lin*. Quand l'année manque ainsi à ses lois, le Lin combat, et cette lutte fait éclipser les deux grands astres. D'autres ajoutent qu'il naît du feu, mais fait son séjour sur la terre où il prend l'essence des cinq éléments.

Du reste, il règne à son endroit le plus parfait désaccord.

Le *Song-kuen-tchu* prétend à son tour que notre merveilleux quadrupède est l'essence de l'eau et naît dans l'élément liquide, tandis que le *Kong-Yen-tu* veut, au contraire, qu'il soit l'essence du bois; mais on concilie tout cela en disant qu'il est l'essence de l'un et de l'autre et que, pour cette raison, il est jaune et vert : vert comme le bois, jaune comme la terre, l'amie de l'eau [1].

On nous épargnera sans doute la prolongation de ces citations. Des divagations de cette espèce ne présentent aucun intérêt; il suffit d'en avoir une idée générale.

Le *Lin* est déjà mentionné au Shi-king (Voir I, 1 od. 11), où dans chacune des strophes les membres ou le maintien des princes royaux sont comparés à ceux du Lin. Cet animal passait, en effet, pour le type de la grâce, de la noblesse et de la bonté. Son pied ne foule jamais être animé ni plante vivante, et son port est l'image de la majesté.

Le Shu n'en parle point; dans ce livre, c'est l'apparition du faisan ou du phénix qui est le signe de prospérité et de bon gouvernement. Les Chinois ont probablement apporté avec eux cette conception de l'unicorne, ou bien elle leur est venue de l'Occident après leur transmigration.

5. Le renard.

Le renard, disent les naturalistes et lexicologues chinois, est un animal d'une nature merveilleuse, qui tient de celle des démons, méchante et défiante à la fois; si habile, du reste, que le tigre, qui ne craint rien, le redoute cependant, lui seul.

[1] Pour les uns, dit le *Tcheng-tze-tong*, c'est une étoile décomposée, pour d'autres c'est l'étoile de l'année, ou l'essence du bois, ou celle de l'eau, ou un nourrisson de la terre, ou l'essence des cinq éléments, ou bien encore celle de l'espace obscur de l'immensité.

[2] On sait que Pline, Aristote et Ælien parlent de la licorne dans leurs histoires des animaux et la décrivent tout en avouant ne l'avoir jamais vue. Plutarque en fait autant dans la vie de Périclès. Les anciens la faisaient originaire de l'Inde ou de l'Afrique.

Il sert, en outre, de monture aux Koueis et favorise ainsi leurs mauvais desseins, dit le Shuo-Wen. Il voit au delà de 1000 milles.

D'après le Shan-hai-king, il y a, au Tsing-kieou-koue, des renards à neuf queues qui dévorent les hommes.

C'est l'habitude du renard d'user de ruse soit pour échapper au péril, soit pour s'emparer de la proie qu'il convoite, comme le soin de se cacher et de piller à la dérobée, qui a valu au renard chinois cette réputation extraordinaire. Ces bons Chinois se sont dit qu'un voleur aussi adroit devait être animé d'un esprit supérieur à celui des autres animaux.

Aussi le *Ming-shan-king* nous apprend que maître renard fut jadis une femme débauchée (*Ku-tchi-yin-fù*) nommée *Tsze* [1], qui se transforma et devint un renard qui vécut cinq cents ans. En revanche, d'après le *Yuen-tchong-king*, le renard peut, à 50 ans, se retransformer en femme, et à 500 ans redevenir une femme d'une grande beauté, douée de pouvoirs magiques et comme un esprit [2]; à 1000 ans, il pénètre dans le ciel et devient un renard céleste (*Tien-hu*). Quand il meurt, il regarde le ciel fixement. Dans les espaces supérieurs, il sert le soleil et la lune.

Il y a des renards blancs plus malins et plus puissants encore que les fauves.

Le peuple craint le renard et éprouve pour le rusé compère un sentiment de respect mêlé à cette frayeur. Aussi l'honore-t-il en lui élevant des chapelles, comme nous le dirons plus loin, et lui fait des oblations pour qu'il ne ravage point les poulaillers et ne cause aucun tort aux malades; car il a aussi ce pouvoir. Il peut également faire avorter toute entreprise, et le peuple, pour le dissuader de le faire, lui présente des dons d'aliments divers.

Mais ce n'est point là le culte principal dont il est l'objet.

Le peuple chinois croit que maître renard sait, quand il lui plaît, enlever les sceaux des magistrats et les exposer ainsi à la disgrâce du souverain et à la ruine. Les lettrés eux-mêmes, dans les provinces du sud principalement,

1 Rouge, soie rouge.

2 Il peut aussi prendre la forme d'un homme.

ont quelque idée de cette fantaisie du rusé compère, et, soit par conviction intérieure, soit pour satisfaire le peuple, ils vont, en entrant en fonctions, vénérer le *Gardien des sceaux* pour s'attirer sa bienveillance. En beaucoup de localités, un petit temple est réservé à cette fin. Il ne contient point d'images; le renard, objet de cette dévotion, est censé voir et écouter du haut des cieux.

On présente du vin, des fruits; on brûle chandelles et encens. Le mandarin offre et se prosterne devant la majesté invisible et se trouve alors à l'abri de tout péril.

6. Le singe.

Le magot, malgré son apparence humaine et son intelligence supérieure, n'a point été estimé par les Chinois à l'égal des animaux dont il vient d'être question. Ils ne lui ont point attribué une origine merveilleuse comme à ces derniers.

Les naturalistes et lexicographes, tout en le déclarant semblable à l'homme [1], le décrivent comme un animal des plus vulgaires; mais le peuple et les empereurs même se sont chargés de corriger cette inconséquence et de rendre à *notre semblable* les honneurs qui lui sont dus.

Le peuple lui élève des chapelles sur le bord des routes, près des maisons. En certains endroits, il va jusqu'à lui consacrer de vrais temples; mais parfois aussi il se contente d'une niche ou d'un trou dans un arbre.

Dans ces réceptacles, quels qu'ils soient, l'objet de la vénération est une image de bois, de terre ou simplement de papier, représentant un être hétéroclite au corps d'homme, à la tête de singe, ou même une simple inscription.

Souvent aussi les gens du peuple, spécialement au Fu-kien, promènent en grand cortège une image de singe pour obtenir de la pluie ou chasser les démons et les influences pestilentielles qu'ils répandent.

Le succès dans les études, dans les affaires commerciales ou autres est encore demandé de cette manière.

[1] *Tchuang-i-jin, Tcheng-tze-tong, etc.*

Mais le culte du singe ne se borne point à ces pratiques populaires.

Au commencement du VII[e] siècle P. C., l'empereur lui-même se mit de la partie, et, au récit d'une aventure arrivée aux pèlerins bouddhistes et dans laquelle un singe avait sauvé l'un d'eux d'un grand péril, Tai-tsong des Tangs donna au magot placé sur les autels du peuple le titre de « grand Sage égal au ciel [1] ». Le peuple le qualifie de « grand roi » (*Tai-Wang*).

Enfin, un singe au poil noir est reconnu comme le satellite de la divinité protectrice des courtisanes et l'aide dans son œuvre de corruption.

7. Le coq.

Le vigilant animal qui annonce l'arrivée du jour et appelle l'homme au travail ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'un peuple en train de déifier les bêtes. Il a donc eu nécessairement sa part de vénération superstitieuse, d'autant plus facilement qu'il semble, par son chant matinal, chasser les ténèbres et les mauvais esprits qui les hantent pour tourmenter les hommes.

C'est pour cette raison que l'on place un coq au-dessus des portes, que l'on porte un coq blanc au haut d'un bâton de bambou pour chasser les maladies, ou sur un cercueil que l'on transporte nu et dont on veut écarter les kouei.

Le Han-shu rapporte qu'il y avait, à Ying-tcheou, l'esprit d'un coq de jaspe auquel on offrait des sacrifices et faisait des libations, et que l'empereur Hiuen-Ti envoya un de ses officiers s'en emparer et le lui amener. Il s'agit évidemment d'un coq de cette nature, auquel on attribuait un esprit.

Le *Shuo-Wen* dit uniquement du coq qu'il est le père des oiseaux (*niao-fu*), comme la poule en est la mère (*niao-mu*). Mais Li-shi nous apprend, dans son Tchün-tsiu, que le coq est l'image du soleil, concentrant son essence au midi. C'est pourquoi le coq chante dès que le soleil se lève, excité par sa conformité de nature.

Il est assez difficile d'expliquer ce que veut dire ce lettré; remarquons

[1] Ou plutôt : « associe au ciel ».

seulement que dans la vieille hiéroglyphie chinoise, le soleil était représenté par un cercle portant à son centre soit un point, soit un oiseau. Cet oiseau serait notre volatile de basse-cour, que sa couleur rouge aurait fait comparer au soleil, d'autant plus facilement qu'il salue de ses cris l'arrivée de l'astre du jour. Mais cette explication de la nature du coq est une œuvre particulière, isolée; la généralité des auteurs chinois ou l'ignore ou la néglige. On ne peut donc pas dire que ce soit une conception chinoise.

D'autres appellent le coq *Tchu-Yai,* « l'illuminateur de la nuit », sans s'expliquer davantage. (Voir le *Ssi-lei-fu,* liv. V.)

Les histoires merveilleuses relatives au coq ne manquent pas dans les livres chinois. Ainsi le Shen-i-king raconte que dans les régions du sud-est, il y a des hommes hauts de 70 pieds et portant un coq sur la tête. Le Szeki dit que les sorciers de Yue sacrifiaient au Tien-shen, à Shang-ti et à tous les kuei et tiraient l'horoscope au moyen d'un coq. Wu-ti, ajoute l'auteur, croyait à leurs prédictions. D'après le *Mong-shu,* les coqs sont fréquemment acteurs dans les rêves, etc. Mais cela nous importe peu.

8. Le chien.

Le fidèle gardien de l'homme n'est pas non plus sans quelque participation au culte du peuple chinois. Le vulgaire en général, comme le dit le Ssi-lei-fou, a une idée vague d'un chien céleste, doué de pouvoirs extraordinaires et se plaisant à enlever ou à dévorer les petits enfants. En réalité, les astronomes chinois ont donné le nom de *Keu-sin* à deux étoiles du Sagittaire, et celui de *Keu-koue* (royaume du chien) à quatre autres astres de la même constellation.

Le peuple, soucieux de la conservation de sa progéniture, a imaginé un personnage divin qui combat le chien ravisseur. On le représente comme un homme d'une taille gigantesque, entouré d'enfants et lançant des flèches contre un chien porté par les nuages [1]. A ce bienveillant génie, on brûle

[1] Voir la figure, page 231, du livre de Doolittle, cité plus haut.

des cierges et de l'encens, on fait des offrandes de mets, de fruits, de monnaies de papier, etc.

Des têtes de chiens servent aussi comme amulettes et sont vendues en différents endroits par les gardiens des temples.

On comprend aisément que les aboiements du chien dans le vide, comme le chant du coq, donnent à ce vigilant gardien la réputation d'un expulseur de démons.

Nous pourrions encore citer d'autres traits relatifs à la puissance surnaturelle du chien. A Fou-tcheou, par exemple, on voit, dans un temple extérieur, une statue de chien à laquelle on offre des gâteaux que l'on fait manger ensuite aux enfants pour les guérir de la colique.

II. LES CHAPELLES POPULAIRES.

Les temples des êtres surnaturels ou surnaturalisés dont nous nous sommes occupé jusqu'ici, ne sont pas les seuls que l'on rencontre dans les villes ou les campagnes de l'empire des Fleurs; ce n'est même point d'eux que l'on a pu dire qu'ils couvrent le sol de la Chine.

A côté de ces édifices plus ou moins officiels, il s'en élève d'autres de toutes parts, et le voyageur qui parcourt les campagnes de ce vaste empire est frappé, dès ses premiers pas, de la multitude d'édicules qu'il rencontre sur son chemin. Il en existe en toute espèce d'endroits, non seulement sur le bord des routes, mais aussi au milieu des champs, dans les jardins, sur les montagnes.

Ces chapelles ont ceci de spécial qu'elles ont été élevées, le plus souvent, par des particuliers en l'honneur d'un objet personnel de dévotion, et que le peuple d'alentour vient vénérer l'occupant de l'édicule sans même se préoccuper de savoir qui il est et pourquoi ces honneurs lui sont rendus.

Les lettrés eux-mêmes y viennent cependant, tout en affectant une ignorance absolue à leur endroit. Souvent même ils feindront de n'avoir jamais remarqué ces chapelles, devant lesquelles un observateur invisible aurait pu les voir dans l'attitude de la prière, ou répondront, comme l'un d'eux le

faisait au Rev. Mac Intyre : « Il y a des chapelles partout; qui les connaît et jette un regard sur leur intérieur? »

Il nous reste donc à dire quelques mots de cette religion populaire que M. Intyre a si justement qualifiée de « religion du bord des routes » (*road side religion*).

Mais ici nous nous trouvons abandonné par les maîtres qui nous ont instruit jusqu'à présent, et nous n'avons pour source de renseignements que les relations des résidents européens, spécialement des missionnaires protestants, tels que MM. Mac Intyre, Doolittle, Gützlaff et autres. Nous résumerons leurs dires en peu de mots.

1. Certains animaux ont leurs temples dans le culte public.

On s'attendra à ce que leur nombre se multiplie dans la religion populaire, et l'on ne se trompera point.

Ce qui surprendra certainement, c'est que ce culte ne s'adresse pas seulement aux animaux redoutés de l'homme, mais à ceux-là mêmes dont on n'a que peu ou rien du tout à craindre, qui tremblent, au contraire, à la seule vue d'un être humain.

Ainsi, à côté, et même au lieu des figures terribles des seigneurs lion, tigre ou serpent, on trouvera celles du renard, du furet et même du rat et du lièvre craintif.

Mais c'est le culte du renard qui est le plus répandu.

Un lettré disait un jour à M. Intyre : « De tous les êtres vénérés dans l'empire du Milieu, je ne crois qu'au renard ». C'est que les vertus attribuées au malicieux quadrupède sont des plus merveilleuses et des plus variées. C'est un magicien capable de jeter sur les passants un sort inéluctable, un magnétiseur puissant, soumettant à son pouvoir tout ce qui approche de sa retraite. Soumis à son influence, le malheureux magnétisé est entraîné à travers les collines, les ravins, les précipices, sur les monts escarpés, puis abandonné, après une course furibonde dans les endroits les plus dangereux.

Pour d'autres, au contraire, c'est un enchanteur bienfaisant qui se plaît à exaucer les vœux de ses dévôts et les transporte, en un clin d'œil, à de très grandes distances.

Ailleurs encore, c'est un Esculape consommé, qui sait guérir tous les maux, ou un jettatore qui vient révéler l'existence des trésors enfouis dans la terre.

Après le renard, c'est le furet qui reçoit le plus d'hommages du peuple chinois. Mais pour lui ce n'est point le bienfaiteur de l'homme qu'il envisage dans ce carnassier; c'est, au contraire, l'incorrigible pillard, le voleur de nuit qui dévaste les basses-cours. On le redoute; on n'ose pas même lui dresser des pièges, de peur qu'il n'y échappe et ne se venge par de nouvelles irruptions plus meurtrières encore. On croit d'ailleurs que rien ne peut déjouer sa vigilante perspicacité, et l'on aime mieux se le concilier par des présents.

Après le renard et le furet, c'est le serpent qu'on trouve le plus souvent figuré et honoré dans les chapelles privées; mais ce n'est généralement que par une tablette portant une inscription. On n'ose point appeler le redoutable reptile par son nom; on le désigne, d'une manière détournée, par un de ces termes : « le rampant », « le reptile » (terme général), le *Tchang-tsiang-kiun* ou « long général »; parfois, « le dragon céleste ».

C'est la crainte sans doute, en partie du moins, qui a fait vénérer les animaux dont nous venons de parler; il peut en être également ainsi du rat, dont les ravages désolent les champs et les chaumières. Mais on doit chercher une autre explication en ce qui concerne le lièvre. Je ne me charge pas de la donner. Constatons seulement que le peuple le croit habité par un esprit subtil, capable de prendre une forme humaine et de parler à la manière des hommes.

Remarquons aussi que l'on croit voir, en Chine comme dans l'Inde, un lièvre dans le disque de la lune, et que cette croyance n'est peut-être pas étrangère au culte dont le peureux animal est l'objet.

La licorne ou le lapin figurent encore dans d'autres représentations. Ainsi un lapin blanc est le compagnon ordinaire du génie protecteur des courtisanes.

2. Les personnages de forme humaine, particuliers aux édicules populaires, sont spécialement les personnifications des maladies les plus dangereuses et des individus qui se sont fait le plus aimer ou redouter dans le canton.

Parmi les premiers vient naturellement en tête l'esprit de la peste, qui a pour emblème ou pour instrument un parapluie.

Après dame la peste, se range le représentant de l'asthme, aux yeux baissés, au regard abattu, ployant sous le poids de ses maux.

La petite vérole le suit, représentée tantôt comme une femme, tantôt comme un homme. Elle n'est pas autant honorée que pourraient le faire croire les ravages qu'elle exerce en Chine. Cependant les moralistes et estampiers chinois la mettent constamment en scène comme justicière des fautes humaines, spécialement de l'infanticide.

Les maux nerveux et les maladies d'yeux viennent à la suite, ainsi que les os et les muscles souffrants. Les maux d'yeux sont représentés par un groupe de femmes divines qui protègent les mères et les enfants.

Enfin, pour rendre plus faciles les prières curatives ou préservatrices des maladies, le peuple a imaginé un personnage qui les représente toutes et qui a pour nom : « l'Être défectueux en toutes les parties de son corps », et son image le représente, en réalité, sous ce terrible aspect. En outre, son culte est des plus aisés; il suffit de lui offrir une figure en papier du membre atteint du mal dont on désire être délivré, ou quelque chose qui s'y rapporte, comme des lunettes, des fils ou autre chose.

3. Nous ne parlerons pas des génies et des immortels que l'on trouve représentés dans les chapelles particulières; on les connaît suffisamment. Le peuple choisit à son gré parmi ceux dont il croit devoir implorer le secours et leur donne place dans ces édicules champêtres, selon ses désirs et ses besoins. Il y joint aussi tout ce qui lui paraît avoir joué un rôle bienfaisant pendant sa vie mortelle ou dont il redoute une vengeance posthume. Il les canonise tout simplement en construisant une chapelle grossière, où l'on dépose une tablette portant le nom du nouvel élu. Ceux qui ont construit cet édicule en ont su la cause et ont connu le nom du titulaire. Mais les voisins mêmes, la plupart du temps, s'en préoccupent très peu et se contentent de suivre l'exemple donné pour profiter de la protection du nouveau génie, s'il veut l'exercer à leur avantage. Ils savent qu'il y a eu quelque motif pour la première érection de la chapelle; cela leur suffit.

C'est ainsi que M. Mac Intyre, ayant trouvé une tablette consacrée à

« l'homme vénérable », au « chef vénérable » dans les champs de la Mandchourie, ne put qu'avec grand'peine obtenir un éclaircissement à ce sujet. Il apprit enfin que ce vénérable personnage était le premier qui avait mis le pied dans ces contrées et y avait fondé un établissement humain.

Ce sont principalement les exorcistes qui jouissent de ces faveurs populaires. Comme on y a eu recours pendant leur vie, on continue à implorer leur secours après leur mort; et pour mieux se concilier leur bienveillance, on leur érige un autel. Une simple indication du nom (Tchou-tze, par exemple) sur la tablette de l'édicule suffit à cette apothéose.

4. Le peuple chinois, transportant partout son idée de la famille, en donne une aux personnages qu'il honore, ou plutôt il la suppose et donne des titres à ses membres supposés.

Il va jusqu'à en faire autant pour les animaux sacrés.

Ainsi le renard, le serpent, le furet, vénérés en tel endroit, ont leurs ancêtres et leurs descendants; on leur donne des noms et des appellations que nous réserverions aux êtres humains.

Ajoutons que ce peuple crédule croit souvent avoir vu l'esprit animal honoré dans tel ou tel édicule, sous la forme d'un homme, d'une femme ou d'une jeune fille.

Le renard a aussi son esprit, qui doit être celui d'un immortel quelconque. Souvent cet esprit se montre sans se faire connaître; c'est au devin à décréter que le génie aperçu par le consultant porte tel nom et qu'il est parent à tel degré de l'animal sacré, vénéré en tel endroit qu'il détermine.

5. Les chapelles des routes et des champs, dont nous venons de parler, ne sont pas généralement réservées à un seul titulaire. La plupart sont habitées par un grand nombre d'êtres surnaturels, et les êtres sacrés des trois religions chinoises s'y trouvent réunis avec les génies populaires et les animaux sacrés même dans la plus touchante confraternité.

Il est même des temples où, entre deux Bouddhas, se trouve une petite châsse occupant la place d'honneur et renfermant une tablette où est tracée cette inscription :

« AU RENARD IMMORTEL DU VASTE TEMPLE, PROTECTEUR DES LOIS. »

Voici quelques exemples de ces réunions d'êtres hétérogènes.

Trois temples visités par les missionnaires anglais auxquels nous empruntons ces détails, contenaient les statues et tablettes suivantes :

Le premier : le génie du feu ;
Le roi des chevaux ;
Le génie de la médecine ;
Le roi des troupeaux ;
Celui des insectes (Wu-Tao) ;
Le grand exorciste ;
Kuan-ti ;
Tseng-tze et deux autres disciples de Kong-tze ;
Lao-tze, Kong-tze et Bouddha.

Le deuxième avait les quatre premiers, les deux derniers et, de plus :
Le roi-dragon ;
Le génie de la richesse et celui des montagnes ;
Le roi des bourgeons ;
Les génies du tonnerre, de la pluie et du vent ;
Dame la Peste ;
Le régulateur suprême du ciel.

Le troisième (à Moukden) contient :
Kuan-ti ;
Le génie des richesses ;
Les trois Kuans ;
Le génie des maladies d'yeux ;
Wen-tchang-ti-kiun ;
Kong-fou-tze,
Et Bouddha.

Ces spécimens nous montrent à quel point les Chinois poussent l'esprit d'éclectisme et d'utilitarisme.

Ils contiennent aussi un autre enseignement d'une importance plus grande encore. Ils nous apprennent, en effet, comment nous devons apprécier cette singulière habitude de compter les Chinois parmi les disciples de Bouddha et d'attribuer à celui-ci plus ou moins de 500 millions d'adhérents.

En réalité, la vraie religion des Chinois est de vénérer tous les êtres surhumains dont ils peuvent avoir quelque chose à craindre ou à espérer, et le réformateur hindou est de ce nombre; c'est tout simplement un des personnages de l'Olympe chinois, invoqué quand on croit en avoir besoin, négligé quand il ne semble pas pouvoir être utile.

En réalité, en dehors des bonzeries, il n'y a point de bouddhistes dignes de ce nom.

ÉPILOGUE.

Nous sommes arrivé au terme de notre tâche. Quelques lecteurs auraient désiré peut-être un exposé plus subjectif; mais c'est précisément ce que nous avons voulu éviter.

N'ayant pour but que de faire connaître les choses telles qu'elles sont, nous préférons laisser simplement parler les textes, sans y joindre des appréciations, des explications personnelles qui pourraient s'en écarter inconsciemment. Fournir aux hommes d'étude les matériaux nécessaires à leurs travaux, c'est toute notre ambition.

La simple lecture de ce livre permettra à chacun de se faire une idée exacte de l'histoire des croyances chinoises, de la mythologie de l'empire du Milieu. Car la plupart de ces fables et des divinisations auxquelles elles se rapportent ont une date certaine, et peu d'entre elles laissent place au doute.

Comme on l'a vu, la religion chinoise primitive, dans sa simplicité, ne comportait que le culte de Shang-ti et d'un petit nombre d'esprits que les Kings nous font connaître. Elle s'élargit par suite d'un changement de dynastie, de l'influence extérieure ou de l'hégémonie de races non chinoises et adopta les dieux stellaires, les génies des peuples d'origine différente, principalement sous l'action des Tao-she, sortis bien probablement des populations antérieures aux Têtes-Noires. Cette expansion commença vers l'époque de la dynastie des Tsins, principalement sous le fameux Tsin-shi-Hoang-ti, aussi superstitieux que cruel. Elle se développa sous les premiers Han, et tout spécialement pendant le règne de Wu-ti, sous lequel des relations politiques et commerciales s'établirent entre la Chine et l'Occident, et que sa crédulité rendit le jouet des propagateurs de l'alchimie et du culte des génies locaux. Le Fong-shan-shu de Sze-ma-tsien nous donne de cette période une peinture qui nous fait comprendre comment l'antique religion

s'altéra et s'achemina vers cet état de polythéisme exubérant qui fait des Chinois actuels le peuple le plus polythéiste du monde [1]. Depuis lors, en effet, nous voyons les apothéoses se multiplier, les immortels peupler de plus en plus le ciel taoïque, et ce mouvement grandit rapidement, favorisé par l'action du pouvoir suprême comme par celle du peuple.

C'est là la véritable histoire de la théo-démonologie chinoise, bien différente de celle que l'on a trop souvent retracée, confondant et les temps et les races. Nous n'insisterons plus sur ce point, que nous avons mis suffisamment en lumière.

Les annales de la religion chinoise ont donc un caractère tout particulier, que l'on ne peut méconnaître et qui, pour la science, présente ce précieux avantage qu'on en voit les diverses conceptions naître et se développer sous les yeux de l'observateur, lui permettant ainsi d'en saisir la cause et la nature.

Il est, sans doute, très attrayant de découvrir des analogies entre différents cultes, d'assimiler, et quant à la nature et quant à l'origine, par exemple, les prétendus « empereur Ciel » et « impératrice Terre » (*sic*) avec le ciel-père, la terre-mère de la Grèce et de l'Inde ou le génie du Foyer et le dieu Agni des Védas, puis d'établir des théories générales sur la formation des religions. Mais il est une chose plus précieuse encore, c'est la vérité, la réalité.

Or, rien ne lui est plus contraire que ces identifications. Si l'on veut trouver des analogies sérieuses, ce n'est point chez les peuples aryas qu'il faut les chercher, mais chez les Tartares Mongols ou Mandchous. Ce n'est point même chez des Mongols chamaniens, qui n'ont jamais eu d'existence, mais chez les Mongols véritables, adorateurs, comme les Mandchous, d'une puissance divine unique qu'ils appelaient *Tengri* ou *Abka,* et qui repré-

[1] Ce livre nous en donne des exemples nombreux et variés. Ici nous voyons les tao-she apprendre à honorer le Tai-Yi, leur création, tirée d'une phrase du *Tao-te-king ;* plus loin c'est le génie du foyer, ce sont les cinq Tis, les chefs des huit éléments, les astres Shen, Tchen, Nan-teou et autres qu'ils proposent à la vénération, les sacrifices Fong et Shan qu'ils inventent et propagent. Cf. mes *Religions de la Chine,* pp. 138-140, et Chavanne, *Les sacrifices Fong et Shen,* passim.

sentait pour eux cette entité supérieure, insondable, innomable, qui régit l'univers et se manifeste par les phénomènes célestes.

Cela étant certain pour les origines, on ne peut sérieusement y rapporter ce qui est né longtemps après et provient d'une source toute différente.

Wells Williams, en cela fort approuvé par M. De Groot, disait, dans son *Royaume du Milieu,* que « prendre la religion officielle pour celle du peuple chinois, c'est confondre la religion de Socrate avec celle de la Grèce ». On ne comprend guère comment cette phrase a pu tomber de la plume du docte sinologue. Cette assimilation prouve une singulière confusion d'idées.

Les doctrines de Socrate lui étaient entièrement personnelles, c'était uniquement son œuvre. La religion officielle de la Chine n'est, au contraire, que la continuation de celle que le peuple à tête noire professait à son entrée sur la terre de Han, et qu'il a laissé s'altérer peu à peu en la mêlant aux croyances de ceux qui l'avaient précédé sur les rives du Ho et du Kiang ou des peuples étrangers et des créateurs de nouveaux cultes [1].

La comparaison serait vraie si elle était faite avec les pays chrétiens, où le peuple est livré à mille superstitions étrangères ou même opposées aux principes du christianisme. La seule différence serait que parmi ces derniers, les croyances populaires ne sont point autorisées.

Il est sans doute séduisant de trouver partout la confirmation d'un système favori; mais il est préférable encore de s'en tenir à la vérité historique, aux faits réels, quelque prosaïques qu'ils puissent être, si l'on veut éviter de devoir se déjuger constamment et d'autoriser les profanes à dire que la science est une affaire d'aventure.

Si l'on en veut un exemple, en voici un des plus frappants.

De cette phrase du Shu-king : « Le ciel et la terre sont père et mère de l'homme » (voir I, 1, 3), on déduit que le ciel et la terre formaient un couple chez les anciens Chinois, qu'ils étaient considérés comme des époux et les parents de l'homme. D'autres, plus modérés, se sont contentés de dire qu'aux

[1] En ce qui concerne les altérations de la religion chinoise et les importations étrangères, nos lecteurs trouveront des renseignements précis dans les savantes études de M. de Lacouperie au *Babylonian Oriental Record*, volume VI.

yeux des peuples à tête noire, le ciel et la terre avaient produit l'homme en fournissant les éléments de son double être. J'ai été, je l'avoue, de ce dernier nombre.

Eh bien, tout cela est d'une fausseté évidente; pour s'en convaincre, il suffit de lire la phrase entière du Shu-king. La voici :

« Le ciel et la terre sont père-mère des hommes; l'homme est de tous les êtres le seul intelligent. Sincérité, intelligence, perspicacité forment le souverain supérieur. Le souverain suprême est père-mère du peuple. »

Cette dernière phrase fait la lumière sur celle qui précède. Les mots *fu-mu* (père-mère) n'ont point, sans doute, un autre sens dans le premier membre de phrase que dans le dernier. Force nous est donc de conclure que si le prince ne forme pas un couple donnant à l'homme un père et une mère qui l'engendrent, il en est de même du ciel et de la terre, et le texte veut simplement dire que ces deux puissances entretiennent, protègent et gardent l'homme comme le font des parents. Il est donc absolument faux qu'aux yeux des anciens Chinois l'homme était l'enfant du ciel et de la terre, ou même qu'il eût été produit par eux.

On voit une fois de plus combien les assimilations précipitées engendrent d'erreurs. Gardons-nous-en donc soigneusement, si nous voulons faire autre chose que de ces hypothèses brillantes qu'un jour voit naître et qu'un autre jour voit périr, au grand détriment et de leur auteur et de la science.

Le métier de l'historien est un véritable sacerdoce, et c'est en violer les devoirs que de s'exposer à fausser les faits et les idées.

LISTE DES DYNASTIES ET DES EMPEREURS CHINOIS

AVEC INDICATION DES NOMS D'ANNÉE PRINCIPAUX.

A dater de 163, les empereurs de la Chine ont donné aux années de leur règne un nom composé de deux mots et ayant une signification en rapport avec leurs qualités, leurs vues gouvernementales ou des faits remarquables arrivés à ce moment. Ce nom, ils le changeaient pendant leur règne à raison d'événements dont ils voulaient perpétuer la mémoire. Il en est qui en ont jusqu'à douze.

L'histoire de Chine commence par des empereurs légendaires, auxquels on attribue la création de la civilisation chinoise et une foule d'actes merveilleux. Ce sont :

Fou-hi, l'inventeur des Kouas, de l'écriture . 2852
Shen-nong, l'inventeur de l'agriculture . . . 2737
Hoang-ti. 2697
Shao-hao. 2597
Tchuen-hu 2513
Ti-ku 2435
Ti-tchi. 2365

Avec le suivant commence le *Shu-king* :

Yao 2356
Shun 2255
Yü 2205

Sa dynastie, sous le nom de Hia, règne jusqu'en 1766.

Le dernier du nom, le tyran Kie, est détrôné par le prince de Shang, Tcheng-tang, qui établit la dynastie de Shang-Yin. Celle-ci dure jusqu'en 1122, époque où le dernier de la race, Sheou, nouvel oppresseur du peuple, est renversé du trône par Wen-Wang.

Wen-Wang fonda la dynastie Tcheou.

Wen-Wang, 1122. Sa dynastie règne jusqu'en 255. Le seul prince remarquable en est Mu-Wang, qui fit des expéditions en Occident et eut une entrevue avec la déesse Ssi-Wang-mu (voir ce nom).

En 255, le prince de Tsin achève la conquête de la Chine et prend la couronne impériale. Son quatrième successeur est le fameux Shi-Hoang-ti, le destructeur des livres. Son fils est détrôné par le fondateur de la dynastie Han, en 206 A. C.

DYNASTIE DES HAN.

Kao-tsou	206		
Hoei-Ti	194		
Kao-heou.	187		
Wen-ti	179		
		Heou-Yuen	163
King-ti	156		
		Tchong-Yuen . . .	149
		Heou-Yuen	143
Wu-ti	140	Kien-Yuen	140
		Yuen-Kuang . . .	134
		Yuen-so	128
		Yuen-sheu	122
		Yuen-Ting	116
		Yuen-feng	110
		Tai-tchu	104
		Tien-han	100
		Tai-shi.	96
		Tcheng-Ho	92
		Heou-Yuen	88

Tchao-ti	86	Shi-Yuen	86
		Yuen-feng	80
		Yuen-ping	74
Siuen-ti	73	Pen-shi	73
		Ti-tsie	69
		Yuen-Kang	65
		Shen-tsio	61
		Wu-feng	57
		Kan-lu	53
		Huang-long	49
Yuen-ti	40	Tchu-Yuen	48
		Yong-Kuang	43
		Kien-tchao	38
		King-ning	33
Tcheng-ti	32	Kien-she	32
		Ho-ping	28
		Etc.	
Ngai-ti	6	Kien-ping	6

Après J.-C.

Ping-ti	1	Yuen-shi	1
Yu-tze-Ying	6	Ki-she	6
Wang-mang	9	She-kien-kuo	9
		Tien-feng	14
Hoei-Yang-Wang	23	Keng-shi	23

HAN DE L'EST

Kuang-Wu-ti	25	Kien-Wu	25
		Tchong-Yuen	56
Ming-ti	58	Yong-ping	58
Tchang-ti	76	Kien-Tchu	76
Ho-ti	89	Yong-Yuen	89
		Yuen-hing	105
Shang-ti	106	Yen-ping	106
Ngan-ti	107	Yong-tchu	107
		Yuang-tchu	114
Shun-ti	126	Yong-kien	132
		Yong-ho	136
Tchong-ti	145	Yong-kia	145
Tchi-ti	146	Pen-tchu	146
Hiuen-ti	147	Kien-Ho	147
		Ho-ping	150
		Yuen-kia	151
		Yong-hing	153
		Yong-sheu	155
		Yen-hi	158
		Yong-kang	167
Ling-ti	168	Kien-ning	168
		Hi-ping	172
		Kuang-ho	178
		Tchong-ping	184
Hien-ti	190	Tchu-ping	190
		Yen-Kang	220

Les Han sont renversés et la Chine est divisée en trois royaumes : Han de Shu, Wei et Wu.

Tchao-lie-ti (Liu-pang).	221	Tchang-Wu	221
Heou-tchou	223	Kien-Hing	223
		Yen-hi	238
		King-Yao	258
		Yeng-hing	263

WEI.

Wen-ti	220	Huang-tchu	220
Ming-ti	227	Tai-ho	227
Fei-ti	240	Tcheng-shi	240
Shao-ti	254	Kan-lu	256
Yuen-ti	260	King-Yuen	260

WU.

Ta-ti	222	Huang-Wu	222
		Huang-long	224
Fei-ti	252	Kien-hing	252
		Wu-feng	254
		Tai-ping	256
King-ti	258	Yong-ngan	258
Mo-ti	264	Yuen-hing	264

Les Tsin s'emparent de la Chine entière.

TSIN DE L'OUEST.

Wu-ti	265	Tai-shi	265
Hoei-ti	290	Yong-hi	290
		Yong-ping	291
Huai-ti	307	Yong-kia	307
Min-ti	313	Kien-hing	313

TSIN DE L'EST [1].

Yuen-ti	317	Kien-Wu	317
Ming-ti	323	Tai-hing	323
Tcheng-ti	326	Hien-ho	326
Kang-ti	343	Kien-Yuen	343
Mu-ti	345	Yong-ho	345
		Sheng-ping	357
Ngai-ti	362	Long-ho	362
		Hing-ning	363

[1] Par suite du changement de la capitale.

Ti-Yih	366	Tai-Ho	366
Kien-wen-ti	371	Hien-ngan	371
Hiao-Wu-ti	373	Ning-Kang	373
		Tai-Yuen	376
Ngan-ti	397	Long-ngan	397
Kong-ti	419	Yuen-hi	419

Les Tartares Sotéou conquièrent le nord de la Chine. Leur chef prend le titre d'empereur, sous le nom de Tao-Wu-ti, 386. La dynastie porte celui de Wei et dure jusqu'en 550.

LES PREMIERS SONG.

Wu-ti	420	Yong-tchu	420
Shao-ti	423	King-ping	423
Wen-ti	424	Yuen-kia	424
Hiao-Wu-ti	454	Hiao-kien	454
		Ta-ming	457
Fei-ti	465	King-ho	465
Ming-ti	465	Tai-shi	465
		Tai-Yü	472
Tsang-Wu-Wang	473	Yuen-hoei	473
Shun-ti	477	Sheng-ming	477

TSI.

Kao-ti	479	Kuen-Yuen	479
Wu-ti	483	Yong-ming	483
Yü-lin-Wang	494	Long-tchang	494
Hai-ling-Wang	494	Yen-hing	494
Ming-ti	494	Kien-Wu	494
Tong-huen-heou	499	Yong-Yuen	499
Ho-ti	501	Tchong-ling	501

LIANG.

Wu-ti	502	Tien-Kien	502
		Pu-tong	520
Kien-wen-ti	550	Ta-pao	550
Yü-tchang-Wang	551	Tien-tcheng	551
Yuen-ti	552	Theng-sheng	552
Tcheng-Yang-heou	555	Tien-tcheng	555
King-ti	555	Shao-tai	555

LES TARTARES WEI.

Tao-wu-ti	386, etc.

TCHIN.

Wu-ti	557	Yong-ting	557
Wen-ti	560	Tien-kia	560
Lin-hoei-Wang	567	Kueng-ta	567
Siuen-ti	569	Ta-kien	569
Heou-tchou	583	Tchi-te	583
		Tcheng-ming	587

TCHEOU DU NORD.

Hiao-min-ti	557		
Ming-ti	557	Wu-tcheng	558
Wu-ti	561	Pao-ting	561
Siuen-ti	578	Siuen-tcheng	578
Tsing-ti	580	Ta-cheng	580
		Ta-ting	581

LES SUI.

Kao-tsu	589	Kai-Huang	581
Yang-ti	605	Ta-Ye	603
Kong-ti-Yeu	617	I-ming	617
Kong-ti-tong	618	Hoang-tai	618

LES TANG.

Kao-tsu	618	Wu-te	618
Tai-tsong	627	Tchang-kuan	627
Kao-tsong	650	Yong-hoei	650
		Kien-king (eut quatorze noms d'année successifs.)	656
Tchong-tsong	684	Sze-Sheng	684
Yin-tsong	684	Wen-ming	684
Wu-heu	684	Kuang-tse	684
Impératrice usurpa le trône		Tchiu-kong	685
Tchong-tsong	705	Shen-long	705
Jui-tsong	710	King-Yun	710
		Tai-ki	712
		Yen-ho	712
Hiuen-tsong	713	Kai-Yuen	713
		Tien-pao	742
Su-tsong	756	Tchi-te	756
Tai-tsong	763	Kuang-te	763
Te-tsong	780	Kien-tchong	780
Shun-tsong	805	Yong-tcheng	805
Hien-tsong	806	Yuen-ho	806
Mu-tsong	821	Tchang-king	821
King-tsong	825	Pao-li	825
Wen-tsong	827	Tai-ho	827
Wu tsong	841	Huei-tchang	841
Siuen-tsong	847	Tai-tchong	847
I-tsong	860	Hien-tong	860
Hi-tsong	874	Kien-fu	874

Tchao-tsong	889	Long-ki	889
		Tai-shun	890
Tchao-siuen-ti	905	Tien-Yen	905

Époque dite des cinq dynasties portant des noms de dynasties précédentes avec le préfixe *heou,* postérieur.

HEOU-LIANG.

Tai-tsu	907	Kai-ping	907
		Kien-hua	911
Mo-ti	915	Tcheng-ming	915
		Long-te	921

HEOU-TANG.

Tchuang-tsong	923	Tong-kuang	923
Ming-tsong	926	Tien-tcheng	926
Min-ti	934	Yin-shun	934
Fei-ti	934	Tsing-tai	934

HEOU-TSIN.

Kao-tsu	936	Tien-fu	936
Tsi-Wang	943	Kai-Yuen	944

HEOU-HAN

Kao-tsu	947	Tien-fu	936
		Kien-Yeu	948
Yin-ti	948	Kien-Yeu	948

HEOU-TCHEOU.

Tai-tsu	951	Kuang-shun	951
Shi-tsong	954	Hien-te	954
Kong-ti	760	Hien-te	960

LES SONG.

Tai-tsu	960	Kien-long	960
		Kien-te	963
		Kai-pao	968
Tai-tsong	976	Tai-ping	976
		Hing-kuo	976
		Yong-hi	984
Tchen-tsong	998	Hien-ping	998
		King-te	1004
		Ta-tchong	1008
		Wang-fu	1008
		Tien-hi	1017
		Kien-hing	1022
Jin-tsong	1023	Tien-sheng	1023
		Ming-tao	1032
		King-Yeu	1034
		Pao-Yuen	1038
		Kang-Ting	1040
		King-li	1041
		Huang-Yeu	1049
		Tchi-ho	1054
		Hia-Yeu	1056
Ying-tsong	1064	Tche-ping	1064
Tchin-tsong	1068	Hi-ning	1068
		Yuen-feng	1078
Tchi-tsong	1086	Yuen-Yeu	1086
		Shao-Yeng	1094
		Yuen-fu	1098
Hoei-tsong	1101	Kien-tchong	1101
		Tsing-kuo	1101
		Tsong-ning	1102
		Ta-kuen	1107
		Tcheng-ho	1111
		Tchong-ho	1118
		Siuen-ho	1119
Kin-tsong	1126	Tsing-kang	1126

SONGS DU MIDI [1].

Kao-tsong	1127	Kien-Yen	1127
		Shao-hing	1131
Hiao-tsong	1163	Long-hing	1163
		Kien-tao	1165
		Shun-hi	1174
Kuang-tsong	1190	Shao-hi	1190
Ning-tsong	1195	King-Yuen	1195
		Kia-tai	1201
		Kai-hi	1205
		Kia-ting	1208
Li-tsong	1225	Pao-king	1225
		Shao-ting	1228
		Tuan-ping	1234
		Kia-hi	1237
		Shun-Yeu	1241
		Pao-Yeu	1253
		Kai-king	1259
		King-ting	1260
Tu-tsong	1265	Hien-shun	1265
Kong-ti	1275	Te-Yeu	1275
Tuan-tsong	1276	King-Yen	1276
Ti-ping	1278	Siang-hing	1278

Conquête de la Chine par les Mongols.

(1) Ainsi appelés parce qu'ils étaient réduits aux provinces du midi. Le nord avait été conquis par les Tartares Niu-tchi de la Mandchourie.

DYNASTIE MONGOLE, dite YUEN.

Tai-tsu (Gengis-khan)			1206
Tai-tsong (Oktai)			1229
Ting-tsong (Gayuk)			1246
Hien-tsong (Mangu)			1251
Shi-tsong (Kubilai-kan)			1260
Tcheng-tsong	1295	Yuen-tcheng	1295
		Ta-te	1297
Wu-tsong	1308	Tchi-ta	1308
Jin-tsong	1312	Hoang-king	1312
		Yen-Yeu	1314
Ying-tsong	1321	Tchi-tchi	1321
Tai-ting-ti	1324	Tai-ting	1324
		Thi-ho	1328
Ming-tsong	1329	Tien-li	1330
Wen-ti	1330	Tchi-shun	1330
Shun-ti	1333	Yuen-tong	1333

Les Mongols chassés par les Chinois.

DYNASTIE NATIONALE DES MINGS.

Tai-tsu	1368	Hong-Wu.
Hoei-ti	1399	Kien-Wen.
Tcheng-tsu	1403	Yong-te.
Jin-tsong	1425	Hong-hi.
Siuen-tsong	1426	Siuen-te.
Ying-tsong	1436	Tcheng-tong.
Tai-tsong. King-ti	1450	King-tai.
Ying-tsong (rétabli)	1457	Tien-shun,
Hien-tsong	1465	Tcheng-huo.
Hiao-tsong	1488	Hong-tchi.
Wu-tsong	1506	Tcheng-te.
Shi-tsong	1522	Kiu-tsing.
Mu-tsong	1567	Long-Hing.
Shen-tsong	1573	Wan-li.
Kuang-tsong	1620	Tai-tchang.
Hi-tsong	1621	Tien-ki.
Tchuang-Lie-ti	1628	Tsong-tcheng.

Conquête de la Chine par les Mandchous.

DYNASTIE TSING-MANDCHOUE.

Shun-tchi	1644
Kang hi	1662
Yong-tcheng	1723
Kien-long	1736
Kia-king	1796
Tao-kuang	1821
Hien-feng	1851
T'ong-tchi	1862

Ces empereurs ne sont connus que par leur nom de règne.

N. B. Quelques noms d'années ont été omis parce qu'ils n'avaient aucune utilité pour notre livre.

INDEX ANALYTIQUE.

INTRODUCTION.

LE LIVRE DES ESPRITS ET DES IMMORTELS.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ÊTRES DIVINS OU DIVINISÉS.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÊTRES DIVINS.

CHAPITRE II.

LES ESPRITS.

SECTION I.

Les esprits terrestres.

DEUXIÈME PARTIE.

LES IMMORTELS.

TROISIÈME PARTIE.

LES SAINTS.

QUATRIÈME PARTIE.

LES DIEUX ET VÉNÉRABLES DU BOUDDHISME.

